



HAL
open science

Conditions et apports du paysage multisensoriel pour une approche sensible de l'urbain

Théa Manola

► **To cite this version:**

Théa Manola. Conditions et apports du paysage multisensoriel pour une approche sensible de l'urbain : Mise à l'épreuve théorique, méthodologique et opérationnelle dans 3 quartiers dits durables : WGT (Amsterdam), Bo01, Augustenborg (Malmö). Architecture, aménagement de l'espace. Université Paris-Est, 2012. Français. NNT: . tel-03449163

HAL Id: tel-03449163

<https://theses.hal.science/tel-03449163>

Submitted on 25 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CONDITIONS ET APPORTS DU PAYSAGE MULTISENSORIEL POUR UNE APPROCHE SENSIBLE DE L'URBAIN

MISE A L'EPREUVE THEORIQUE, METHODOLOGIQUE ET OPERATIONNELLE
DANS 3 QUARTIERS DITS DURABLES EUROPEENS
(WGT - AMSTERDAM, BO01 ET AUGUSTENBORG - MALMÖ)

*Thèse de doctorat de l'Université Paris-Est pour l'obtention du doctorat en
URBANISME, AMENAGEMENT et POLITIQUES URBAINES*

Présentée par Théa Manola

Sous la direction de Chris Younès et Guillaume Faburel

Soutenue publiquement le 04/04/12, devant le jury composé de :

- **Mme Younès Chris**, Docteure et HDR en philosophie, Psycho-sociologue, Professeure des écoles d'architecture (ENSA de Paris la Villette, ESA), Directrice et chercheure au Gerφau – UMR CNRS 7218 LAVUE – **co-directrice de thèse**
- **M. Faburel Guillaume**, Docteur et HDR en Urbanisme et Aménagement, Géographe et Urbaniste, Maître de Conférence (Institut d'Urbanisme de Paris, Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne), Chercheur au Lab'Urba – **co-directeur de thèse**
- **M. Luginbühl Yves**, Docteur et HDR en Géographie, Directeur de recherche émérite (Section CNRS 39) – **rapporteur**
- **M. Thibaud Jean-Paul**, Docteur et HDR en Urbanisme et Aménagement, Sociologue, Directeur de recherche – CRESSON (ENSA de Grenoble)/UMR CNRS 1563 – **rapporteur**
- **M. Paquot Thierry**, Docteur et HDR en philosophie, Professeur des universités (Institut d'Urbanisme de Paris, Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne), Chercheur au Lab'Urba – **examineur**
- **Mme Lemercier Evelyne**, Chargée de mission - Ministère de l'Ecologie, du Développement Durable, des Transports et du Logement (MEDDTL) - Direction Générale de l'Aménagement, du Logement et de la Nature (DGALN) - Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA) – **examinatrice**



« Si on ouvrait les gens, on trouverait des paysages... »

Film « Les Plages d'Agnès » (Agnès Varda, 2008)

Résumé (français – French – γαλλικά)

Dans un contexte de prise en compte croissante de la thématique sensorielle dans l'urbain et d'un tournant dans la théorie du paysage visant à dépasser les découpages, entre d'une part le paysage perçu comme un objet matériel extériorisé et d'autre part le paysage considéré comme une création imaginaire intériorisée, le « paysage multisensoriel » reste à ce jour une thématique quasiment inexplorée. Peu voire aucune recherche ne traite directement de paysage multisensoriel, et ce malgré les travaux sur les paysages monosensoriels. Ainsi, l'objectif de ce travail est de comprendre quels sont les conditions et les apports spécifiques d'une prise en compte du sensible situé dans l'action urbaine par l'intermédiaire du paysage multisensoriel, considéré ici comme un système relationnel entre l'homme et son environnement physique.

Cette thèse propose d'étudier les paysages multisensoriels de 3 quartiers durables du nord de l'Europe (Wilhelmina Gasthuis Terrein - WGT à Amsterdam, Bo01 et Augustenborg à Malmö) par le déploiement d'une démarche méthodologique emboîtée qui articule de manière séquentielle et progressive : un diagnostic (qui comporte un « diagnostic documentaire », un diagnostic urbain et paysager « classique », une approche sensible du site) ; des entretiens semi-directifs auprès des acteurs impliqués dans le conseil, la conception, la réalisation et/ou la gestion de tels projets ; et surtout des investigations auprès des habitants des quartiers étudiés par des entretiens ouverts courts, des « parcours multisensoriels » et des « baluchons multisensoriels » (méthodes créées à cette occasion).

Cette thèse montre que le paysage multisensoriel, par sa consistance spatiale, sociale et sensorielle, peut être un terrain d'échange et de dialogue entre les acteurs professionnels de l'urbain et les habitants. Ce potentiel médiateur est d'autant plus renforcé que la multisensorialité traite non seulement des rapports sensoriels eux-mêmes mais nous renseigne sur bien d'autres thématiques et permet aux sentiments et affects de se libérer. En ce qui concerne plus spécifiquement les rapports sensoriels, cette thèse met en évidence le fait que, malgré la primauté de la vue, les autres sens sont fortement présents dans les discours selon des proportions différentes mais avec des apports « qualitatifs » (en termes de marqueurs sensoriels relativement communs). Elle questionne alors la sensorialité des quartiers dits durables ainsi que la reconnaissance de ceux-ci – le paysage étant un des indicateurs de la durabilité perçue et vécue. Par les thématiques dont il est porteur, le paysage peut être un outil d'action sur les « impensés » du développement urbain durable : les aspects esthétiques de la durabilité ; les changements des modes de vie et comportements qui l'accompagnent ou pas ; l'implication des habitants dans le processus de projet, dans la gestion de leurs territoires de vie. *In fine*, le paysage peut participer à une (re)considération du développement urbain durable plus sensible, qui le positionnera bien plus en termes d'*habitabilité* que d'éco-gestion technique de l'urbain.

D'un point de vue méthodologique, le test de la démarche dans son ensemble et des baluchons multisensoriels en particulier a permis de montrer que, sous certaines conditions, le sensible habitant peut être exprimé et ainsi être pris en considération dans les démarches et projets qui touchent à l'urbain. La formalisation cartographique des résultats de cette thèse (sur un des trois quartiers) propose ainsi un support potentiel de discussion et d'implication de l'ensemble des acteurs d'un territoire et permettrait à terme une réelle considération sensible de l'urbain.

Abstract (anglais – English – αγγλικά)

In the context of increased awareness of sensorial aspects of urban spaces and a shift in landscape theory, which seeks to overcome the divisions between the landscape as a partially externalized physical object, on the one hand, and an imaginary, internalized product, on the other, the "multisensory landscape" remains a largely unexplored theme. Few, if any research has considered the multisensory landscape as an objet in and of itself, and this in spite of the preponderance of studies on mono-sensory landscapes. The objective of this research is therefore to understand both the conditions required for, and the specific contributions of, considering sensorial factors in urban planning policies by means of multisensory landscapes - to be considered here as the system of relationships between human beings and their physical environment.

The thesis proposes to study the multisensory landscapes of 3 sustainable neighborhoods in northern Europe (WGT in Amsterdam, Augustenborg and Bo01 in Malmö) *via* a methodology that telescopes in a progressive manner the following elements: a diagnostic (including a "documented diagnostic", a "classic" urban and landscape diagnostic, and a sensory approach of the site); semi-structured interviews of stakeholders involved in the consultation, conception, realization and/or management of such projects; and most importantly a method of investigation of the neighborhoods by means of brief open-ended interviews, "multisensory walks" and "multisensory pouches" (methods elaborated specifically for this research), carried out with the residents.

This thesis shows that multisensory landscapes, by virtue of their spatial, social and sensory make up, can provide a mean of exchange and create dialogue between urban planners and residents. The potential for mediation is reinforced by the fact that multi-sensibility addresses not only the sensorial relationships themselves, but equally engages a variety of other themes, allowing for the expression of emotion and feeling. In specific regard to sensory relationships, this thesis demonstrates that, despite the primacy of vision, other senses are undeniably present in the discussion, albeit in varying proportion, and bearing "qualitative" information (in terms of relatively common sensory markers). This thesis questions both the sensorial nature of so-called sustainable neighborhoods and their recognition as such - landscape being one of the indicators of both the perception and experience of sustainability. By virtue of the themes they reference, landscapes may act as a tool for decision-making that could address what has yet to be taken into consideration by urban sustainable development: aesthetic aspects of sustainability; accompanying changes in lifestyle and behaviour; and the involvement of residents in the planning process and the management of the territories in which they live. *In fine*, landscapes may contribute to the (re)consideration of sustainable urban development as a more "sensible" process that would emphasize *habitability* rather than the technical "eco-management" of urban space.

From a methodological point of view, the assessment of the approach as a whole, and the multi-sensory pouches in particular, has shown that under certain circumstances the "sensible resident" can find his or her voice, and thus be taken into consideration in the development and elaboration of urban projects. A map of the findings (in one of the three neighborhoods) is a potential support for discussions as well as the involvement of all stakeholders. It could permit, over time, a truly sensitive consideration of urban space.

Περίληψη (grec – Greek – ελληνικά)

Στο πλαίσιο του αυξανόμενου ενδιαφέροντος αναφορικά με την αισθητική αντίληψη του αστικού χώρου και το σημείο καμπής στο οποίο βρίσκεται η θεωρία του τοπίου, που επιδιώκει να ξεπεραστούν οι διαφοροποιήσεις μεταξύ του τοπίου ως φυσικό αντικείμενο με εξωτερικές προεκτάσεις μεν και του τοπίου ως φαντασιακή δημιουργία με εσωτερικές προεκτάσεις δε, το «πολυ-αισθητικό τοπίο» παραμένει μέχρι και σήμερα ένα, σε μεγάλο βαθμό, ανεξερεύνητο θέμα. Σχεδόν καμία έρευνα δεν ασχολείται άμεσα με το πολυ-αισθητικό τοπίο και αυτό παρά τις εργασίες που επικεντρώνονται σε μονο-αισθητικά τοπία. Ο στόχος της παρούσας εργασίας λοιπόν, είναι να αποσαφηνίσει τους όρους και την συνεισφορά του αισθησιακού παράγοντα στον αστικό χώρο και σχεδιασμό μέσω του πολυ-αισθητικού τοπίου, θεωρημένου υπό το πρίσμα ενός συστήματος ανάλυσης βασισμένου στην σχέση μεταξύ του ανθρώπου και του φυσικού περιβαλλοντος στο οποίο διαβιώνει.

Η διδακτορική διατριβή προτείνει τη μελέτη του πολυ-αισθητικού τοπίου τριών «γειτονιών αιεφόρου ανάπτυξης» στη Βόρεια Ευρώπη (WGT στο Άμστερνταμ Ολλανδίας, Augustenborg και Bo01 στο Malmö Σουηδίας) μέσω της ανάπτυξης μιας μεθοδολογικής προσέγγισης που χρησιμοποιεί : μία ανάλυση του χώρου (η οποία περιλαμβάνει μία βιβλιογραφική ανάλυση, μία κλασική πολεοδομική ανάλυση και μία αισθητική ανάλυση), ημι-δομημένες συνεντεύξεις όλων όσων εμπλέκονται στη διαβούλευση, στο σχεδιασμό, στην υλοποίηση και / ή στη διαχείριση των εν λόγω γειτονιών και κυρίως μία μέθοδο έρευνας αυτών, με την αρωγή των κατοίκων τους, μέσω της χρήσης ανοικτών συνεντεύξεων, «πολυ-αισθητικών διαδρομών» και «πολυ-αισθητικών δισακίων» (μέθοδος που δημιουργήθηκε για την παρούσα περίπτωση).

Μέσω μίας ποιοτικής ανάλυσης, αυτή η διατριβή καταδεικνύει ότι το πολυ-αισθητικό τοπίο, λόγω της χωρικής, κοινωνικής και αισθητικής περιεκτικότητας του, μπορεί να αποτελέσει ένα πρόσφορο και γόνιμο έδαφος διαλόγου μεταξύ των επαγγελματιών του αστικού σχεδιασμού και διαχείρισης και των κατοίκων. Η διαμεσολαβητική αυτή ιδιότητα του πολυ-αισθητικού τοπίου επιτείνεται ακόμη περισσότερο απο το γεγονός ότι το πολυ-αισθητικό τοπίο αναφέρεται όχι μόνο στις ίδιες τις αισθητικές ανθρώπινες σχέσεις, αλλά πραγματεύεται εξίσου και μία ποικιλία άλλων θεμάτων, επιτρέποντας την έκφραση συναισθημάτων και αισθήσεων.

Ειδικότερα, όσον αφορά στις αισθητικές σχέσεις που έχουν οι κάτοικοι με τις περιοχές στις οποίες ζουν, η παρούσα εργασία αποδεικνύει ότι, παρά την κεφαλαιώδη σημασία της όρασης, οι υπόλοιπες αισθήσεις είναι εξίσου έντονα παρούσες φέροντας ποιοτικές πληροφορίες. Τόσο η αισθητική και αισθησιακή κατάσταση των γειτονιών που θεωρούνται κατά τη συνήθη πρακτική βιώσιμες ή αιεφόρου ανάπτυξης, όσο και η αναγνώριση της αιεφόρου ανάπτυξης ως έννοια τίθενται υπό αμφισβήτηση μέσω της παρούσας διατριβής. Το τοπίο, ένας από τους δείκτες της αντιληπτής βιωσιμότητας/αιεφορίας, μπορεί να αποτελέσει ένα εργαλείο λήψης αποφάσεων και δράσης στοχεύοντας τους τομείς εκείνους της βιώσιμης αστικής ανάπτυξης που δεν έχουν ακόμη ερευνηθεί, ήτοι τις αισθητικές πτυχές της βιωσιμότητας, τις μεταβολές στον τρόπο ζωής και τις συμπεριφορές που τη συνοδεύουν, τη συμμετοχή των κατοίκων στη διαδικασία της δημιουργίας και διαχείρισης του έργου. Εν κατακλείδι, το τοπίο μπορεί να συμβάλλει σε μία (εκ νέου) εξέταση της βιώσιμης αστικής ανάπτυξης υπό το πρίσμα μίας πιο αισθητικής, αισθησιακής και ευαίσθητης προσέγγισης που διαφοροποιείται ριζικά από την «απλή» οικολογο-τεχνική διαχείριση της πόλης.

Εκ μεθοδολογικής απόψεως, ο έλεγχος της διαδικασίας στο σύνολό της και των πολυ-αισθητικών δισακίων ειδικότερα, κατέδειξε ότι υπό ορισμένες προϋποθέσεις και συνθήκες, η αισθητική και αισθησιακή αντίληψη του κατοίκου δύναται να εκφραστεί και κατ' αυτόν τον τρόπο να ληφθεί υπόψη στην εν γένει ανάπτυξη και υλοποίηση αστικών σχεδίων. Η γραφική αποτύπωση των αποτελεσμάτων αυτής της διατριβής (σε μία από τις τρεις περιοχές) προσφέρει τη δυνατότητα εμπλοκής όλων των φορέων της πόλης στη διαδικασία σύλληψης και υλοποίησης των ποικίλων αστικών εγχειρημάτων και του εν γένει αστικού σχεδιασμού και δημιουργεί μία μακροπρόθεσμη προοπτική για μια εν όλω πραγματική αισθητική και αισθησιακή θεώρηση των αστικών περιοχών.

REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pu s'effectuer sans les rencontres, les échanges, les moments partagés, le soutien, les encouragements et les remarques de nombreuses personnes. C'est pourquoi, je tiens à exprimer ici ma plus grande reconnaissance à tous ceux qui ont contribué directement ou indirectement à cette démarche. Au-delà des personnes que je mentionnerai ici, car j'en oublierai certainement, qu'elles veuillent bien m'en excuser.

En premier lieu, je tiens à adresser mes plus sincères remerciements à mes directeurs de thèse pour l'enrichissement intellectuel et humain dont ils m'ont fait profiter, pour leur temps et conseils précieux. Je remercie grandement Chris Younès, rencontre tardive mais pleine de sens, pour avoir accepté d'encadrer cette thèse, pour sa confiance, ses conseils avisés et sa pleine disponibilité pour accompagner mes questionnements. Je remercie grandement Guillaume Faburel pour sa présence et son soutien de plus longue date et à toute épreuve, pour ses remarques et commentaires nombreux et toujours riches, et aussi pour m'avoir offert l'opportunité d'entrevoir d'un peu plus près le monde de la recherche. Sans eux, il est certain que ce manuscrit n'aurait pu voir le jour.

Je remercie également et tout particulièrement Patrizia Ingallina, pour son soutien et sa confiance dès le début de ce travail, mais aussi pour sa compréhension et sa gentillesse par la suite. Sans elle, je n'aurais pu faire cette thèse.

Je tiens également à remercier chaleureusement chacun des membres du jury : Evelyne Lemerrier, Yves Luginbühl, Thierry Paquot et Jean-Paul Thibaud, qui ont bien voulu faire partie de mon jury et d'accorder à ce travail de leur temps précieux. Aussi, et parce que vos écrits ont pu m'inspirer ou me guider dans mes réflexions, ce n'est pas sans une certaine appréhension (et émotion) que je soumetts mon travail à votre lecture, et que votre participation à ce jury de thèse m'honore profondément.

Outre une allocation ministérielle de recherche, ce travail a pu bénéficier d'un financement supplémentaire qui m'a permis d'effectuer des investigations à l'étranger, par l'intermédiaire d'une recherche sur cette même thématique menée dans le cadre du Programme Interdisciplinaire Ville et Environnement (PIRVE 2008) et financée par le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et le Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA - MEDDTL), sous la direction scientifique de Guillaume Faburel et impliquant Hervé Davodeau, Elise Geisler et Silvère Tribout. Je tiens ainsi à remercier tous les membres du comité scientifique et du comité d'orientation du programme PIRVE pour cette belle opportunité, ainsi que les membres de l'équipe avec qui j'ai partagés cette riche expérience. Un remerciement particulier à Hervé Davodeau, pour ses conseils sur mon travail par l'intermédiaire de cette recherche.

Je tiens aussi à remercier Jean-Claude Driant pour ses conseils précieux et son soutien bienveillant. Plus largement, je remercie le Lab'Urba et l'Institut d'Urbanisme de Paris pour les conditions de travail qui m'ont été offertes, ainsi que ses enseignants-chercheurs pour leurs cours, les échanges lors des séminaires et les opportunités d'enseignement (ATER et autres)... Je remercie aussi tous les personnels administratifs de l'Institut d'Urbanisme de Paris pour votre présence et vos sourires quotidiens. Je remercie aussi tous les étudiants avec qui j'ai pu travailler ces dernières années : votre intérêt pour mon sujet de travail, vos questions et commentaires m'ont aidés à avancer et à faire évoluer ma réflexion.

J'en profite aussi pour remercier aussi Frédéric Lefèvre qui, par son enseignement et son ouverture d'esprit, m'a amenée (peut-être malgré lui) à engager cette thèse. J'étais très chanceuse et honorée d'apprendre l'architecture avec vous. Merci pour ces belles années.

Je ne pourrais évidemment pas oublier, toutes les personnes, professionnels et habitants, qui ont bien voulu me consacrer un peu (ou plus) de leur temps, beaucoup de leurs paysages et de leurs sentirs... Sans eux, je n'aurais pu réaliser ce travail. Tout particulièrement, je remercie ceux qui ont « fait » et partagé un peu d'eux au travers d'un baluchon : Carolina, Francisca, Inge, Karlijn, Olof, Raphaël, Selma, Tina (WGT) ; Antony, Günnel, Günnel, Iman, Fredrik, Johanne,

Kristina, Muna (Augustenborg) ; Anja, Carl, Frida, Jonas, Nina, Susanne, Suzanne (Bo01). Un merci tout particulier à Nicole (WGT) pour son aide à plusieurs reprises.

Un grand merci aussi aux personnes qui ont participé au premier travail d'enquête (sur le « Sensible en action ») et qui ont donc directement contribué aux prémises de ce travail : Nathalie Gourlot, Aline Grenier, Sarah Charre, Lucie Brenon, Lisa Levy, Marie Marcou...

Les amis et collègues doctorants (je ne vous citerais pas tous par crainte d'en oublier...), je les remercie pour les bons et moins bons moments, pour les séances collectives, pour la vie quotidienne. Plus en particulier, merci à : Mathilde, Camille, Emilie, Hélène, Jules, Christian... avec qui j'ai vécu et partagé le plus.

Un grand merci à mes relecteurs : Anne, Camille, Elise, Hélène, Ioanna, Kendra, Mathilde, Michali, Nathalie, Silvère. Merci pour votre persévérance à traquer les fautes, votre souci à soigner l'expression, votre aide sur les tâches « ingrates » (biblio, traduction, index...).

Je tiens à remercier ma famille... Mon frère, Vassili, pour son soutien et surtout pour son humour moqueur qui me rappelle toujours qu'il ne faut pas se prendre trop au sérieux... Mon papa pour être le plus grand fan de mon travail. Ma mama (†) qui a su soutenir pleinement mon choix de faire une thèse malgré ses incompréhensions. Mon papiko (†) pour ses questions et interrogations sur mon travail, son ouverture d'esprit, sa sagesse. Ma giagia Mariam pour ses encouragements et ses *Tupperware* ! Ma giagia Théodora pour son étonnement et sa présence discrète. Mon pappou Vassili (†) pour l'amour de la nature qu'il m'a légué.

Je tiens aussi à remercier mes amis, ceux avec qui je me suis (re)construite tous les jours ; ceux qui m'ont permis de m'évader ; ceux qui m'ont conseillé, soutenu et encouragé ; ceux qui ont été là d'une manière ou d'une autre tout au long de ces quelques années... : Panagioti, Olga, Spuro L.; les « *filles and the city* » : Anne, Hélène, Cécilia, Popo ; Juliette, Olivier ; Andrea, Olivier. Merci à tous d'être ceux que vous êtes...

Un remerciement particulier à Franck pour m'avoir montré le chemin et m'y avoir accompagné à son début...

Un grand merci à Spuro H. pour l'accès vital du Moulin, à Françoise et à Hans pour leur accueil chaleureux à Filières, et à la famille Cordier et Mathilde pour l'accueil très agréable à « Agapé ». Un grand merci aussi à ceux qui m'ont supportés à Lagord... Sans vous, la fin de ce travail aurait été bien moins agréable.

J'adresse aussi mes remerciements les plus sincères à Lamprini et Panagioti Th. pour leur aide informatique/graphique/magique ! La « carto » de la fin est aussi leur œuvre. Une pensée toute tendre pour Stelio...

Un grand merci à Marie, pour son aide et sa compagnie sur le terrain d'Amsterdam et pour le partage des mêmes passions... paysagères.

Un grand merci à Elise, pour m'avoir orientée sur les terrains (!), pour les moments partagés, pour les fous rires, les craquages et discussions « théoriques », pour son aide à la fin de ce travail... pour notre belle collaboration qui, je l'espère, continuera dans les années futures.

Un grand merci aussi à Silvère, pour les bons moments de terrain, pour les séances communes de travail, pour son aide, pour son humour si nécessaire par moment, pour son sérieux, pour sa présence... pour m'avoir accompagné de près ou de loin tout au long de ces dernières années quand on sait tous que je ne suis « pas un cadeau tous les jours ! »... Merci d'autant plus donc.

Et, enfin, merci à Nathalie, pour ses apports et corrections de forme comme de fond, pour ses remarques « impitoyables »... mais surtout pour ses encouragements et son soutien, pour me pousser chaque jour à devenir meilleure, pour sa présence quotidienne et sa patience sans faille, pour croire en moi plus que moi... pour tous les moments de ces dernières années, quotidiens et exceptionnels.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	9
SOMMAIRE	11
CONSEILS DE LECTURE	15
PRÉAMBULE	17
INTRODUCTION	21

PREMIERE PARTIE

PAYSAGE URBAIN MULTISENSORIEL ET SENSIBLE

FONDEMENTS THEORIQUES, ELEMENTS CONCEPTUELS ET DIFFICULTES OPERATIONNELLES	41
---	-----------

CHAPITRE 1 :

TERRITOIRE, ENVIRONNEMENT, AMBIANCE : POUR QUELLE CONCEPTION DU PAYSAGE (MULTISENSORIEL) DANS L'ACTION ET LA RECHERCHE ?	45
---	-----------

1. Evolutions législatives et conceptions du paysage dans l'action. Quelle place pour la multisensorialité et le sensible ?	47
2. Paysage et territoire : une coexistence dialectique	52
3. Paysage et environnement : une opposition historique à revoir ? Quelles associations contemporaines ?	60
4. Paysage et ambiance : médiations du sensible ? Paysage multisensoriel, vers de nouvelles articulations	69
CONCLUSION DE CHAPITRE	80

CHAPITRE 2 :

PAYSAGE MULTISENSORIEL : UNE MÉDIATION SENSIBLE, UNE NOTION FRONTIÈRE	83
--	-----------

1. Le sensible et sa médiation	85
2. Paysage multisensoriel : une approche transversale, interdisciplinaire, expérientielle et multisensorielle du paysage	92
3. Le paysage est multisensoriel	104
CONCLUSION DE CHAPITRE	119

CHAPITRE 3 :

PRISE EN COMPTE ET OPÉATIONNALISATION DU SENSIBLE PAR LE PAYSAGE MULTISENSORIEL : QUELLES DIFFICULTÉS ?	121
--	------------

1. Codification terminologiques et théoriques, une atteinte à la mise en action du sensible	123
2. Des verrous qui puisent dans des construits socioculturels	131
3. Conceptions de l'action et du projet, les raisons de l'impossible rencontre de l'urbain et du sensible ?	135
CONCLUSION DE CHAPITRE	147
CONCLUSION 1ÈRE PARTIE	149

DEUXIEME PARTIE

<u>UNE DEMARCHE METHODOLOGIQUE QUALITATIVE POUR SAISIR ET COMPRENDRE LE SENSIBLE, PAR LE PAYSAGE MULTISENSORIEL, DANS DES TERRAINS SPECIFIQUES, DES QUARTIERS DITS DURABLES</u>	155
--	------------

CHAPITRE 4 :

COMMENT SAISIR L' « INSAISSABLE » ? LES MÉTHODES : UN VEROU OPÉRATOIRE, UN ENJEU POUR L'OPÉRATIONNALISATION DU SENSIBLE ET POUR LE PASSAGE EN ACTION DU PAYSAGE MULTISENSORIEL	159
---	------------

1. Les méthodes « exploratoires » : apports et difficultés	161
2. Quelle(s) méthode(s) pour appréhender les rapports sensibles (multisensoriels) par le biais des paysages ? Difficultés persistantes et propositions de dépassement	177
CONCLUSION DE CHAPITRE	188

CHAPITRE 5 :

LES QUARTIERS DITS DURABLES : TERRAINS PROPICES POUR SAISIR LES RAPPORTS SENSIBLES AUX TERRITOIRES DE VIES	191
---	------------

1. Les terrains : des quartiers dits durables. Naissance et définition des quartiers durables. Choix des terrains d'étude	193
2. Présentation des terrains d'étude	209
CONCLUSION DE CHAPITRE	251

CHAPITRE 6 :

LES PROTOCOLES ET LA PASSATION SUR LE TERRAIN	253
--	------------

1. Les entretiens ouverts courts : mise en discours du sensible	255
2. Les parcours multisensoriels : mise en marche du sensible	265
3. Les baluchons multisensoriels : supports multiples et temps long pour la libération du sensible	273
4. Les entretiens auprès d'acteurs	284
5. Le diagnostic « expert » urbain et paysager	288

CONCLUSION 2ÈME PARTIE	289
-------------------------------	------------

TROISIEME PARTIE

RAPPORTS SENSIBLES :

DES MOTS POUR EN PARLER

DES LIEUX ET DES SOCIETES POUR LES VIVRE

DES SENS POUR LES EPROUVER 295

CHAPITRE 7 :

LES TERMES DU SENSIBLE

LE SENSIBLE COMME MISE EN LANGAGE MAIS AUSSI COMME INFORMATION SPATIALISÉE 299

1. Ambiance : un sentiment de la société, impalpable et peu lié aux sens 301
2. Paysage : une réalité palpable, liée au vécu et à la sensorialité 305
3. Nature, architecture et art : des notions qui renvoient au paysage, pour dire le sensible spatialisé 311
- CONCLUSION DE CHAPITRE 318

CHAPITRE 8 :

LES LIEUX, LES ÉCHELLES DE RÉFÉRENCES, ET LES FORMES SOCIALES QUI RÉVÈLENT LE SENSIBLE SITUÉ 325

1. Quels lieux révèlent le sensible ? 327
2. Des territoires multiples au sein du quartier. La maison comme élément structurant des territoires du sensible 336
3. Les formes sociales (mixités, usages...), révélatrices du sensible 345
4. Le quartier : forme et échelle socio-spatiale pertinente pour parler des rapports sensibles 353
5. Des lieux et des territoires habités par et pour soi, en société (locale), avec et par autrui : des paysages intimes, communs et symboliques 360
- CONCLUSION DE CHAPITRE 366

CHAPITRE 9 :

LES SENS DU SENSIBLE 371

1. La vue : outil premier de description distanciée, du jugement et de l'étonnement 373
2. L'ouïe, le sens qui trahit la présence (ou l'absence) de l'autre 382
3. Toucher et être touché : rapport direct de l'homme à son environnement... matériel 390
4. Odorat : sens local et sens de la nature (et de la contre-nature) 397
5. Les plaisirs du goût et les autres : cultures, (agri)cultures urbaines et sociétés 403
6. Des rapports monosensoriels aux rapports plurisensoriels et multisensoriels : quels équilibres, quels sens, quels apports spécifiques ? 407
- CONCLUSION DE CHAPITRE 417

CONCLUSION 3ÈME PARTIE 423

QUATRIEME PARTIE

LE PROJET ET LE SENSIBLE

LE PAYSAGE : APPROCHE ET OUTIL METHODOLOGIQUE (DU DEVELOPPEMENT URBAIN DURABLE)

427

CHAPITRE 10 :

LES QUARTIERS DURABLES ET LE SENSIBLE. QUEL RÔLE POUR LE PAYSAGE MULTISENSORIEL ?

431

1. Le paysage, porteur de l'identité spatiale locale, source d'une reconnaissance de la durabilité à l'échelle du quartier ? 433
 2. Pourquoi s'installer et rester dans un quartier durable ? Le paysage, une raison d'y rester... 443
 3. Implications habitantes dans les quartiers durables étudiés, quel rôle pour le paysage ? Le paysage : objet d'implication mais aussi outil d'implication... 455
 4. Le paysage permettrait de penser les thématiques oubliées de la durabilité ? 464
- CONCLUSION DE CHAPITRE 474

CHAPITRE 11 :

LE PROJET ET LE SENSIBLE, UNE QUESTION DE MÉTHODES ? RETOURS SUR LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE MISE EN PLACE

479

1. Dans les coulisses d'une recherche... Le terrain, une mise à l'épreuve pour les méthodes... 481
 2. Une démarche méthodologique : des méthodes à apports complémentaires pour mieux saisir le sensible 484
 3. Les baluchons multisensoriels : une méthode encore instable mais aux apports singuliers 492
- CONCLUSION DE CHAPITRE 504

CHAPITRE 12 :

QUELLE OPÉRATIONNALISATION DU SENSIBLE ? PROPOSITION D'UN SYSTEME MIXTE DE CARTOGRAPHIES COMME UNE TRADUCTION DU SENSIBLE SITUÉ

507

1. Petit détour par les cartographies alternatives, les sources d'inspiration de notre démarche 509
2. Un système de cartographies : organisation et langage 518

CONCLUSION 4ÈME PARTIE

523

CONCLUSIONS

529

BIBLIOGRAPHIE	569
SITOGRAPHIE	595
INDEX ET TABLES	597
TABLE DES MATIERES	599
ANNEXES	605

CONSEILS DE LECTURE

Les encadrés se séparent en deux catégories :

- Ceux qui sont d'ordre théorique et/ou explicatif. Ils apportent des informations complémentaires sur une thématique précise et peuvent aider à la compréhension plus générale. Ils sont d'une couleur beige.
- Ceux qui sont récapitulatifs. Ils résument le texte, donnent les grands traits, font une conclusion intermédiaire ou donnent les grands éléments à retenir. Ils sont d'une couleur grise.

La mobilisation du corpus issu des entretiens, parcours, baluchons auprès des habitants des quartiers étudiés :

Pour alléger le texte, un recodage des entretiens, des parcours et des baluchons a été effectué (liste complète en annexes). Ainsi nous retrouvons dans le corps du texte des recodages qui précisent :

- le quartier (W = WGT, B = Bo01, A = Augustenborg)
- le type de méthode (E = entretien, P = parcours, B = baluchon)
- le numéro de l'entretien, du parcours, du baluchon (correspondant à l'ordre de leur passation sur le terrain).

Pour exemple, la mention B-P3 correspond au parcours n° 3 mené à Bo01.

PRÉAMBULE

Le paysage ne serait-il pas une superposition d'espaces, marqueurs mnésiques et sensoriels, investis d'expériences passées qui viennent resurgir dans le présent ?

Le paysage ne serait-il pas la représentation de notre corps dans le monde ?

Le paysage n'est-il pas ce qui nous reste en mémoire, l'enregistrement sensoriel mental d'un territoire (sensible) ?

Parce que derrière chaque écrit, il y a une personne, et parce que souvent le pourquoi de chaque travail est posé, voici quelques manières dont un paysage habité peut habiter notre esprit, et expliquer en partie les raisons intimes de ce travail :

Séquence 1

Une odeur hybride et insolite, mélange d'essence de fleurs d'oranger (ce n'est pas vraiment des oranges mais peu importe) et de vieilles poubelles. Chaleur insupportable et caresse un peu agressive du soleil sur la peau. Un léger vent chaud et odorant. Corps transpirant et sentiment d'étouffement mais pas de désagrément. Vue sur les constructions des années 1960 en délabrement. Attention : crottes au sol ! Couleurs « flashies » (orange, bleu, vert, des fois en motifs fleuris) des tentes-parasols sur les balcons. Soudain, l'odeur du basilic. Et puis les poubelles et la fleur d'oranger s'installent à nouveau. Fond sonore : les voitures et les enfants qui jouent dans la rue. Et, au fond après les voitures, derrière les immeubles du centre ville et à travers ce petit nuage brumeux qui couvre souvent le ciel, au-dessus de la chaleur, l'acropole, lointaine mais proche, comme si elle veillait sur nous.

Un sentiment de « chez soi », de familiarité, un sentiment d'appartenance profonde.

Un paysage de ville chérie.

Bienvenue à la *geitonia* (traduction approximative : le quartier. Mais cela veut dire plus que ça, c'est plus familier et plus familial comme terme) où j'ai grandi, à Kypseli à Athènes (2008).

Séquence 2

Dans la bouche le goût de la pêche mélangé à un petit arrière goût de sel. Un vent plutôt fort qui caresse la peau, ici on l'appelle *meltemia*. Les cigales comme seul fond sonore, plus ou moins lointain, plus ou moins fort, plus ou moins vif mais toujours là. Le son des arbres et du vent. Le sentiment de sécheresse sur le corps, sécheresse et humidité en même temps, du sel sec et de l'eau évaporée, comme si la mer restait sur la peau. Odeur de brûlé et de chaleur. Odeur de pins et de paille. Odeur de terre sèche. Devant les yeux, du vert, et plus loin du noir, du brûlé, du sec. Les montagnes à droite, la mer à gauche, tout est loin mais tout est là.

Un sentiment d'endormissement et de nonchalance, un sentiment de liberté qui ne tient à rien de concret.

Un paysage d'été.

On est en août 2008, bienvenue à un des mes « chez moi » (de manière occasionnelle depuis 8 ans), à Anavissos en banlieue d'Athènes.

Séquence 3 (et 3 bis)

(*Été*) L'odeur des fleurs de nuit. L'odeur de la verdure humectée. Un vent humide, lourd. Chaleur et humidité. Un sentiment de saleté sur la peau. Des bruits de voitures. Les sons d'oiseaux. Une alternance entre constructions basses, des maisons, et du collectif imposant. Des fleurs colorées. Un soleil qui tarde. Une lumière jaune foncée, presque orangée.

Un sentiment de bien-être, un sentiment de douceur, un sentiment connu.

Un paysage quotidien et aimé.

On est en 2009, bienvenue à mon « chez moi » (depuis 9 ans), à Paris, dans le sud du 14^{ème} arrondissement.

(*Hiver*) Un vent glacial. Un froid qui transperce le corps. Un froid qui atteint les os. Odeur de feu de cheminée, ou presque. Odeur de sol humide. Frangance de nature, ou d'arbre, je ne sais plus vraiment la différence. Des bruits venant des arbres, des oiseaux. Un sentiment de fraîcheur sur le visage. Un sentiment de bois sur les mains. Des petits nuages de chaleur devant la bouche. Des maisons, des appartements, des immeubles avec les lumières

allumées. Un soleil blanc ou plutôt une lumière blanche. Une lumière transparente, légère qui donne un sentiment de flottement.

Un sentiment de légèreté et de non corporéité, un sentiment d'étrange et de quotidien, un sentiment d'appartenance et de différence.

Un paysage de mes hivers.

On est en 2009, bienvenue à mon « chez moi » (depuis 9 ans), à Paris, dans le sud du 14ème arrondissement, dans « le quartier des provinciaux ».

Séquence 4

Des maisons ouvrières et des arbres taillés en carré (pourquoi ?)... Mais aussi des arbres, des vrais, il y a des roses partout et des odeurs... De loin on voit la fumée de l'usine (la fameuse, celle d'Ivry)... Le caractère industriel est là, en surplomb, ça me plaît, je dirais même que je sens de la fierté... qui sait pourquoi... Les voitures se font rares, les gens au rez-de-chaussée laissent les fenêtres ouvertes pour que les voies et les odeurs sortent... des grands groupes d'enfants passent en semaine... Quant je suis à la fenêtre, les gens me disent « bonjour », (j'avais oublié que les inconnus peuvent se dire bonjour dans la rue). Ça sent la fleur, peut-être un peu la poussière aussi, et on entend toujours les oiseaux, même fenêtres fermées, même la nuit, les oiseaux sont toujours là, ils tournent autour des cheminées d'usine, s'installent sur les toits, boivent dans la Seine et nous rappellent qu'avant nous ce n'était qu'eux... Les insectes font de même, ils sont là pour nous le rappeler avec les herbes folles (les dites mauvaises herbes) qui poussent dans le ciment, sur le mur, dans le sable... partout... qu'ici la nature est encore présente...

Un sentiment de différence, un sentiment de familiarité, un sentiment en construction...

Un paysage en construction.

On est en juin 2011, bienvenue dans mon nouveau chez-moi (depuis 2010), à Vitry-sur-Seine en région parisienne.

INTRODUCTION

Notre sujet, à savoir la question des sens en ville, n'est pas récente et nombreuses sont les disciplines à l'avoir abordé ou à s'en être saisi plus largement. Le début « scientifique » de la prise en compte des sens s'est ainsi fait avec les sensualistes dès le 18^{ème} siècle, puis avec la phénoménologie (E. Strauss, M. Merleau-Ponty, H. Maldiney...). L'anthropologie s'y intéresse aussi autant que l'histoire et plus spécifiquement l'histoire des sensibilités (A. Corbin ou plus récemment A. Madoeuf, R. Beck). De même, la géographie (J.-R. Pitte, A. Berque...), la psychosociologie (A. Moles, G. Moser), ou encore les neurosciences (A. Berthoz), traitent de la thématique. Il arrive alors parfois, que le terme de sens soit employé au sujet de la ville ou en lien avec l'espace habité (Paquot, 2006, 2010 ; travaux du Centre de Recherche sur l'Espace SONore et l'environnement urbain - CRESSON...).

Cependant, cette préoccupation reste encore de nos jours minime dans l'espace urbain. Souvent considérée selon ses aspects négatifs (en termes de pollutions, nuisances, risques perçus, etc.), attachée à une vision toujours quantitative et curative des « maux urbains », la sensorialité urbaine peine à devenir un sujet de prédilection des chercheurs et praticiens, en dépit de l'intérêt croissant qu'elle suscite.

Les sens en ville : une thématique qui fait de plus en plus sens

Comme quelques décennies l'ont préparé, la question des rapports sensoriels à la ville commence à être de plus en plus traitée, mais de manière confinée au sein de certaines disciplines (ex. anthropologie) et laboratoires (ex. CRESSON et CERMA, CRETEIL/Lab'urba, ESO...). Pourtant, la question sensorielle et plus largement sensible, qui intègre les significations des rapports sensoriels, se révèle en voie de « démocratisation » tout aussi bien dans la recherche en Sciences Humaines et Sociales que dans les métiers de la conception architecturale et de plus en plus urbaine. Ceci entraînant :

- la création de réseaux scientifiques (ex. « Ambiances.net ») et la multiplication ces deux, trois dernières années de colloques sur la question des sens en ville (ex. « Sentir et ressentir la ville », Lisbonne, 2010 ; « Les cinq sens de la ville du Moyen-Age à nos jours », Tours, 2011 ; « Ville sensorielle », colloque du 16-17 septembre 2009 en vue de l'exposition universelle de Shanghai et du pavillon français portant sur cette même thématique ; « Le paysage par tous les sens », Neuchâtel, 2010, colloque dans le cadre du Congrès National des Sociétés Historiques et Scientifiques) ; ou encore des expositions traitant de la question de la sensorialité urbaine (ex. « Ville fertile », Paris, 2011) ;
- la publication d'ouvrages et revues dédiés à la question (ex. Paquot, 2010 ; revue *Place publique* de Nantes Saint-Nazaire intitulée « Villes sensibles, villes sensorielles » en 2010 ; revue *Urbanisme*, numéro spécial « La défense des sens » en 2008) ;
- la multiplication d'écrits et articles scientifiques qui invitent directement ou indirectement à une prise en compte du sensible¹ dans l'action urbaine (cf. Faburel et Roché, 2012 ; Besse, 2010 ; Howes et Marcoux, 2006...) ;
- la médiatisation accrue de projets architecturaux traitant des sens (ex. Pavillon français de l'exposition universelle 2010), dans la lignée de certains architectes (largement minoritaires) qui ont insisté sur la grande importance des sens non visuels dans l'architecture, sa conception et son vécu (par exemple P. Eisenman, J. Herzog, K. Kuma) ;
- l'apparition de projets urbains avec une entrée sensorielle spécifique (ex. Lot 5 « La Défense des sens ») même si historiquement, la multisensorialité des espaces privés a été bien plus réfléchi : *“material and tactile properties, the control of the temperature, humidity, and odours, along with acoustics qualities are increasingly considered fundamental to the definition of private spaces. Unfortunately this is not yet the case with urban spaces.”* (Zardini, 2005, p. 19).

Cette actualité de la thématique sensorielle se traduit par une multiplicité de vocables qui apparaissent ici et là dans la littérature, définissant tout aussi bien la ville que les approches disciplinaires qui sont à son service. Pour exemple : « ville sensible » (Frias A., 2001) ; « ville charnelle » (Thomas R., 2007) ; « ville sensorielle » (Pavillon de France – exposition universelle de Shanghai) ; « urbanisme sensoriel » (Paquot, 2010) ; « urbanisme désirable » (Grésillon, 2010). Quelle que soit la dénomination adoptée par les auteurs, « *Il importe de ne pas oublier qu'une ville (est) d'abord un univers que l'on perçoit et dont on fait l'expérience avec tous ses sens.* » (Simay, 2010, p. 140). Et, cette ville « *est un projet qui répond à la question urgente de ce que doit être l'urbanisme aujourd'hui.* » (Ferrier, 2010, p. 91). L'« urbanisme sensoriel » se révèle alors une réponse nécessaire à nos cultures urbaines contemporaines ; il intervient à des échelles multiples (allant de l'échelle architecturale à celle d'un vaste territoire) et revêt une dimension anthropologique renvoyant à la nature humaine elle-même (Mangin, 2010).

¹ Le sensible étant à la fois du sensoriel et du signifiant comme nous le verrons dans le corps de ce travail.

Par le biais de cette approche sensorielle de l'urbain, il s'agit de s'intéresser aux processus quotidiens et aux pratiques ; d'articuler les registres (sensoriels, spatiaux, sociaux, voire politiques) de l'expérience urbaine ; d'analyser l'emprise de la ville sur le corps et les affects ; de s'intéresser alors aussi et surtout aux personnes, habitants de cette ville, à leurs sentirs, ressentirs et aux significations de ceux-ci... à leur sensible. Cette approche de l'urbain va de paire avec l'affirmation d'un impératif délibératif et participatif et l'augmentation des démarches de terrain qui se revendiquent de la démocratie participative ou de proximité (Bacqué, Sintomer, 2011 ; Callon, Lascoumes, Barthes, 2001) que nous devons ici considérer. Pour précision, nous utiliserons le terme « habitant » tout au long de ce travail pour parler des personnes qui *habitent* (Paquot, Lussault, Younès, 2007) les territoires, que nous étudions et qui, comme Jacques Lolive (2008) le souligne, sont aussi des personnes attachées spatialement – attachement qui pourrait par ailleurs être polytopique².

Perçues souvent comme des problématiques passéistes ou encore qualifiées d'« agrément » ou de superficielles, dé-politisées et dé-socialisées, etc., la (multi)sensorialité, la sensualité, la sentimentalité urbaines sont pour autant des thématiques profondément idéologiques, questionnant tout aussi bien l'esthétique et « le paraître » que les systèmes de valeurs de notre société contemporaine. Les liens entre la (multi)sensorialité et la ville sont aussi de l'ordre de la justice, des inégalités, des ségrégations (ex. écart entre ceux qui profitent des plaisirs urbains et ceux qui n'en profitent pas, ceux qui jouissent de la ville et ceux qui subissent des agressions sensorielles). Aussi, derrière les questions (multi)sensorielles et sensibles, se trouvent des questions éthiques et donc politiques : « *Agent et foyer sensoriel, le corps humain donne et prend la mesure de la sensualité urbaine. Remettre le corps au centre constitue une protection importante contre la perception déformante de l'architecture et contre l'invasion de virtualité qui compromet les représentations joyeuses de la vie quotidienne par son caractère factice, hors de la réalité spatiale et temporelle, et crée une ville sécuritaire, robotisée, sous contrôle.* » (Sorkin, 2010, p. 105). Pour aller plus loin, les questions (multi)sensorielles impliquant directement et de manière centrale l'homme, interpellent fondamentalement non seulement les manières de penser et faire l'espace urbain, mais aussi de penser le rapport de gouvernance et la façon de considérer l'être humain et sa place dans l'urbain. L'habitant, par sa multisensorialité, devient inévitablement acteur central de l'urbain et de sa fabrique, et cela implique un changement dans la conception politique que l'on peut avoir de lui.

« *La quête d'un environnement sensuel dépasse largement la mode passagère ou le caprice ponctuel* » (Tzonis, 2010, p. 159), et par la multiplicité des questions auxquelles elle peut faire écho, elle sera certainement de plus en plus présente dans la réflexion urbaine et politique. Ainsi, tout en prenant en compte et en se confrontant à toute la complexité de la question multisensorielle, le travail de recherche doctoral ici présenté vise à explorer plus spécifiquement quelles sont les conditions (substantielles mais également processuelles) d'une prise en compte du sensible situé dans l'action urbaine et quels pourraient être les apports spécifiques d'une telle prise en compte (notamment pour l'action urbaine).

² Pour une réflexion historique et critique sur le terme « habitant », voir l'article de Catherine Neuve « Habitant, citoyens, interroger les catégories » de 2011.

Aussi, les raisons de l'actualité et du succès (relatif) de cette thématique peuvent être nombreuses. Selon nous, trois raisons/évolutions principales conduisent à cette constatation :

- Une mouvance en lien avec le retour d'un certain hédonisme assumé. Il s'agit d'une doctrine philosophique selon laquelle la recherche du plaisir et l'évitement du déplaisir constituent l'objectif de l'existence humaine. Ainsi, Michel Onfray dans son ouvrage de 2011 intitulé « Manifeste hédoniste » propose une pratique existentielle de l'hédonisme ; ce qui implique : de l'épanouissement, du plaisir, et une harmonisation et une réconciliation du rapport à soi, à autrui, et au monde.
- Une réaction « quasi-allergique » à tout ce que la ville moderne a représenté et représente encore de nos jours (découpages des fonctions, *zoning*, froideur, inhumanité, inhabitabilité...) ou ce que la ville future pourrait devenir (aseptisation des espaces publics, « tout sécurisé », *gated communities*, architectures du geste, technicisation de l'espace, ségrégations spatiales, etc.) et les inégalités socio-environnementales que cela pourrait produire ou accentuer si une considération de l'habiter n'est pas pris en compte (cf. Faburel et Gueymard, 2008 ; Gueymard, 2009 ; Faburel, 2010a).
- La considération de plus en plus prégnante des questions environnementales, tout aussi bien dans la vie scientifique, politique que quotidienne, accompagnés d'une recherche de « bien-être », de « mieux vivre » dans un respect de la nature et qui s'accompagne de phénomènes comme le retour à des habitudes alimentaires anciennes, le choix (à des degrés différents) des populations de vivre dans le dit périurbain (voire le « rurbain »)...

Développement urbain durable : vers une considération d'un sensible habitant ?

Parmi les trois raisons évoquées ici concernant l'actualité et le succès (relatif) de la question multisensorielle, les deux dernières se rejoignent et se prolongent dans la montée en puissance du développement urbain durable. Cette approche de l'urbain, comme l'urbanisme sensoriel, s'est construite en « opposition » à l'urbanisme international qui a conduit à une « *opposition de la ville contemporaine avec la nature, les sens, la vie collective, la variation des saisons, la mémoire du temps qui passe...* » (Ferrier, 2010, p. 92) et a trouvé ses sources dans le souci d'une prise en compte équilibrée des intérêts sociaux, écologiques, économiques.

Le développement durable³ s'est affirmé ces dernières décennies comme posture programmatique (Godard, 1996) de la réflexion des acteurs territoriaux. Plusieurs résultats

³ Il faudrait ici noter que le vocable « développement durable » est une traduction française de « *sustainable development* » (littéralement : « développement soutenable »). Or, de nombreux débats existent concernant cette traduction peu fidèle au contenu de l'approche (cf. T. Paquot). Le propos de ce travail n'est pas de questionner le bien-fondé de cette traduction, sa langue de « terrain » étant l'anglais (sur des terrains suédois et néerlandais), et sa langue d'écriture étant le français. C'est pourquoi nous ne nous arrêtons pas sur ce sujet de discussion et nous utiliserons dans chaque langue les vocables les plus usités (« *sustainable development* » et « développement durable »), considérant qu'ils décrivent le même modèle de développement.

d'enquêtes et de sondages attestent de cette jonction, comme par exemple les résultats du sondage « *Elus locaux et quartiers durables : perceptions et expériences* » (TNS-Sofres, 2007). D'après ce sondage, pas moins de 99 % des élus locaux interrogés estiment que les problématiques liées au développement durable auront une place assez (39 %) ou très importante (60 %) dans la façon dont ils seront amenés à gérer leur territoire dans les années à venir.

Plus encore, « *les villes et les politiques urbaines ont constitué des espaces privilégiés d'acclimatation des discours et des pratiques de la durabilité. Que ça soit dans le cadre de politiques sectorielles (transport, habitat, énergie, etc.) ou de politiques, mesures et opérations expressément labélisées comme telles (...)* » (Béal, Gauthier, Pinson, 2011, p. 9). En effet, chronologiquement, la multiplication des Agendas 21, des chartes territoriales de développement durable, des observatoires du même nom, des quartiers durables, etc. sont autant de témoins de l'effervescence qui entoure la mise en politique urbaine du développement durable, et ce avant peut-être sa saisie à l'échelle nationale : Charte adossée à la Constitution française, Stratégie Nationale de Développement Durable, création d'un ministère d'Etat (Ministère de l'Environnement, du Développement et de l'Aménagement Durables - MEDAD), Grenelle de l'environnement...

Ces outils et instruments du développement durable incarnent des évolutions certes discrètes mais non moins effectives : autres territoires d'intervention (par exemple les territoires industriels), autres stratégies et modalités de construction de l'action (avec notamment une gouvernance multiple qui s'installe timidement), autres objets d'observation et d'intervention (qualité de vie, bien-être...). Plusieurs auteurs (Da Cunha, 2005 ; Emelianoff, Stegassy, 2010 ; Faburel, 2006...) « *entrevoient dans la durabilité une manière d'appréhender la ville qui fait rupture avec les conceptions précédentes, qui fait basculer les acteurs de la production de l'urbain dans un autre univers mental, leur permettant de mieux intégrer les interdépendances entre échelles spatiales (...), entre secteurs, entre échelles temporelles.* » (Béal, Gauthier, Pinson, 2011, p. 15).

Outre ces (re)considérations de l'espace, du temps, des (inter)sectorialités, la durabilité questionne aussi la gouvernance, notamment par ses liens avec les problématiques environnementales qui sont des vecteurs privilégiés de la prise en compte de la proximité. Le pluralisme des savoirs et la reconnaissance de l'habitant comme acteur politique à part entière fait aussi partie de la pensée durable. Peut-être alors que le développement urbain durable permet de prendre en compte l'homme, l'habitant et son rôle dans la fabrication, la gestion, la projection de l'urbain. Cependant, cette approche ne reste encore à ce jour qu'une annonce. Parmi le nombre important d'auteurs qui écrivent sur le développement (urbain) durable, peu sont ceux qui centrent en effet leur propos sur l'habitant et ce malgré sa présence quasi « fantomatique » dans tous les écrits qui abordent la question. L'habitant se révèle encore à ce jour un impensé du développement (urbain) durable et l'habitabilité (Blanc, 2010) de notre monde s'en voit de ce fait mésestimée, voire détournée (Faburel, 2010b).

Pourtant, le développement durable « *au-delà des ambiguïtés et des polémiques qui sont soulevées à son propos, (...) conduit, pour transformer les milieux à habiter, à privilégier d'autres types de « prises », suivant une expression de Merleau-Ponty reprise par Augustin Berque.* » (Younès, 2008 p. 3). Dans ce cadre, une des prises possibles est la dimension humaine et relationnelle de l'environnement qui est, fondamentalement, une somme de relations véhiculant des attaches à des lieux, ancrage dans des territoires... (cf. Abélès, Charles, Jeudy, Kalaora (dir.), 2000). Cette relation met alors en avant les rapports aux territoires de vie, exprimés par les habitants et qui sont tout à la fois sensoriels, significatifs, imaginatifs et signifiants... sensibles. Dans cette relation, les cinq sens, la sensibilité, l'esthétique sont (re)considérés (Lolive, 2008). « *Porteurs d'autres valeurs (esthétiques, patrimoniales, symboliques...), les ressentis, représentations, pratiques et attitudes face à ou de l'environnement n'ont eu de cesse, sur les dernières décennies, d'intervenir dans voire de médier toujours plus nos rapports au(x) monde(s), à leurs lieux et territoires, à notre habiter.* » (Faburel, 2010b, p. 117). Et c'est peut-être par le paysage (système relationnel entre l'homme et son environnement) que cette considération peut avoir lieu. D'autant plus que par la durabilité, « *(...) Les limites et passages entre ville et nature constituent avec le souci du vivre ensemble des chantiers déterminants. Natures, paysages et vides se trouvent désormais au cœur de stratégies urbaines régénératrices, que ce soit dans les territoires périurbains distendus ou dans les villes compactes.* » (Younès, 2008 p. 3).

L'installation du paysage dans l'agenda scientifique et opérationnel

Avant de développer notre réflexion, nous souhaitons faire un point rapide sur l'utilisation du terme paysage. Nous pouvons en effet rencontrer plusieurs manières de parler de paysage selon les acteurs qui mobilisent la notion. Pour exemple, Y. Luginbühl (2004) distingue plusieurs paysages qui font sens pour les acteurs « institutionnels » et qui sont couramment utilisés à des fins d'action :

- le « paysage alibi », qui renvoie à l'habillage paysager des politiques publiques sectorielles, et qui tend à masquer les intentions politiques dont l'« acceptabilité sociale » n'est pas immédiate ;
- le « paysage image », moyen de valorisation territoriale, de production, de valorisation patrimoniale, vecteur puissant de la « patrimonialisation paysagère » ;
- le « paysage projet », souvent assimilé à un « projet de territoire ».

D'autres découpages existent dans lesquels le paysage ressort bien comme un objet de l'action, que ce soit dans le cadre d'actions influant directement sur celui-ci, ou encore que ce soit en termes de moyen pour atteindre un objectif (ex. attractivité touristique - Cheyland, 2002), un alibi pour atteindre des objectifs dans d'autres champs sectoriels (ex. diversification agricole - Cheyland, 2002).

D'autres manières d'appréhender le paysage existent, comme par exemple, celles proposées par Yvan Droz et Valérie Miéville-Ott (2005), qui font aussi sens pour les habitants :

- le paysage pratiqué qui appartient au domaine de l'agir : il s'agit d'une émotion esthétique (de *aisthesis*) au sein de laquelle sont inextricablement liés les perceptions, les sentirs et les représentations ;
- le paysage remémoré qui appartient au domaine du souvenir, c'est-à-dire du discours et des représentations : il cristallise nos émotions et notre relation affective au monde.

Ces dernières acceptions sont actuellement moins ancrées dans l'action urbaine, mais bien plus présentes dans la théorie du paysage. Il s'agit alors de considérer le paysage avant tout comme une approche, en lui donnant un statut non plus d'objet mais de sujet. En dépassant les découpages entre d'une part le paysage perçu comme un objet matériel extériorisé et d'autre part le paysage considéré comme une création imaginaire intériorisée, le paysage peut être considéré comme un système relationnel entre l'homme (être sensible, situé et actant) et son environnement physique. Il peut alors nous servir de lunette interprétative du monde, et ainsi être une approche de l'action urbaine intégrant du matériel, du situé, du sensible et du politique. C'est aussi dans ces termes que nous faisons référence au paysage. D'ailleurs, cette acception du paysage commence timidement à faire sa place dans les réflexions scientifiques appuyées par le retour actuel sur le devant de la scène du paysage, notamment par un tournant dans la théorie du paysage (Bedard, 2009).

L'intérêt grandissant pour la question du paysage est alors à ce jour une réalité (Blanc et al., 2004), comme en témoignent :

- les réglementations internationales (Convention Européenne du Paysage adoptée à Florence en octobre 2000) ou encore nationales (loi dite Paysage de 1993 en France) ;
- l'évolution des métiers, qualifiée d' « *irrésistible ascension des paysagistes* » par S. Marot (1995). On constate par exemple la présence de plus en plus incontournable des paysagistes dans les cabinets d'architecture, la possibilité de plus en plus courante d'un paysagiste mandataire dans les projets d'envergure quand seuls les architectes étaient auparavant éligibles à cette place. On observe également le rôle croissant des problématiques paysagères, accompagnées de gestes phares dans les grands projets urbains ;
- l'évolution d'une demande sociale de paysage (Luginbühl, 2001) issue notamment du désir d'une autre qualité du cadre de vie, d'un « mieux vivre » voire d'un « bien-être », lesquels font de plus en plus l'objet d'une sensibilité particulière de la part des populations (comme en témoignent aussi certaines publications « grand public » sur la thématique paysagère - ex. « Comment la France est devenue moche » - Télérama, 2010).

Dans ce contexte, le paysage apparaît comme une préoccupation récurrente dans le cadre de la montée en puissance des problématiques environnementales et du développement durable (*supra*). Il n'a pour autant pas fait l'objet de grands discours comme les nuisances, les risques, le réchauffement climatique, etc. Il s'est au contraire installé discrètement au

cœur des débats ou accolé à d'autres problématiques de recherche et dans l'agenda politique (biodiversité, infrastructures, changement climatique, énergie éolienne... et paysage). En cela, pour certains, la question paysagère « *s'est imposée d'elle-même, une thématique dont l'importance, s'est affirmée progressivement par la convergence entre deux dynamiques. D'un côté, une élite, (...) (qui) a progressivement conquis une place dans l'opérationnel et dans la recherche. D'un autre côté, les citoyens ordinaires (...). Partie de la société, cette préoccupation a alors été reprise dans les champs politiques et dans les champs scientifiques (...).* » (Terrasson, 2007, p. 13). Ainsi, le paysage comme expression tout aussi bien individuelle que collective (volontaire ou non) cache aussi bien des questions environnementales, sociales et culturelles (notamment identitaires), esthétiques que politiques.

L'installation du paysage dans l'agenda politique et opérationnel s'est accompagnée de la révision de l'action publique, particulièrement dans les domaines de l'urbanisme, de l'aménagement ou encore de l'environnement. Cette refondation est le résultat de deux mouvements :

- d'une part la territorialisation des interventions qui place inévitablement le « local » plus au cœur des problématiques d'action (cf. travaux d'Hervé Davodeau) ;
- et d'autre part l'installation progressive des préoccupations écologiques puis socio-environnementales, souvent présentes sous le vocable du « développement durable », dans les manières de penser et de faire. « *En effet, nos différents ressentis, représentations, attitudes ou encore pratiques et comportements sont de plus en plus imprégnés d'environnement, de ses enjeux et défis. Ce faisant, ils le territorialisent autrement que par le passé.* » (Faburel, 2010b, p. 113).

Au croisement de la territorialisation de l'action, de la prise en compte croissante d'enjeux environnementaux, du développement urbain durable et de l'intérêt croissant pour la question paysagère se trouve l'habitant. En effet, la place et le rôle de l'habitant dans la conception de l'action urbaine sont aussi en jeu par le paysage. Car sans habitant, il n'y aurait guère de paysage. C'est aussi pour cette raison que l'échelle de référence du paysage que nous mobiliserons dans le cadre de ce travail s'attache à l'habitant et son territoire de vie (comportant également ceux liés à l'imaginaire, le fantasmé, l'utopique). Cependant, et même si en apparence tous les éléments sont réunis (actualité de la question sensorielle et des préoccupations paysagères), la considération d'une approche sensible de l'urbain peine à s'affirmer.

Approche sensible de l'urbain : la difficile rencontre du paysage et de la multisensorialité

Bien qu'ils s'appuient le plus souvent sur des entrées uniquement sensorielles et découpées en modalité sensorielle distincte, plusieurs travaux existent sur le sensible. En outre, dans la théorie du paysage, la multisensorialité de ce dernier semble, du moins en théorie, acquise, comme le note J.-M. Besse : « *on parle désormais des paysages sonores, mais aussi du*

paysage des saveurs, voire des paysages tactiles, dans le cadre d'une dimension de polysensorialité propre aux expériences paysagères. » (Besse, 2009, p. 13). Aussi, pour mieux appréhender cette « évidence » de la multisensorialité à l'origine d'une rupture, il semble ici important d'introduire les deux hypothèses communes qui structuraient les deux courants « traditionnels » de la recherche paysagère (naturaliste et culturaliste). La première est basée sur la compréhension des représentations sociales des acteurs « ordinaires ». Elle repose sur leurs capacités d'intelligibilité des processus d'évolution des paysages et des phénomènes écologiques, en supposant que les pouvoirs locaux permettaient de rendre compte des transformations à l'œuvre dans les territoires qui les concernent directement (Luginbühl, 2005). La seconde, avancée assez tôt mais n'ayant jamais vraiment fait l'objet de tests dédiés, met en avant la pluri-sensorialité du paysage, les modes de perception reposant sur la mobilisation de l'ensemble des sens humains dans l'appréciation individuelle (Luginbühl, 2005). En effet, peu voire aucune recherche ne traite directement de paysage multisensoriel. Et ce, malgré les travaux plus ou moins anciens sur les paysages monosensoriels (cf. travaux de J.F. Augoyard, S. Balez, L. Grésillon...) et les quelques rapprochements, timides et non sans réaction, entre paysage et multisensorialité dans les instances décisionnelles⁴. Dans ce prolongement, le géographe J. Douglas Porteous, dans son ouvrage *Landscapes of the mind* (1990), note que *"Not with standing the holistic nature of environmental experience, few researchers have attempted to interpret it in a holistic (or multi-sensory) manner"* (Douglas Porteous, 1990, p. 53).

C'est dans ce contexte que l'action publique, notamment urbaine, ne rencontre pas forcément les problématiques liées à la multisensorialité et au sensible : actions dictées par la seule technique (comme c'est par exemple souvent le cas dans les « éco-quartiers »), les connaissances physicalistes dans le domaine de l'environnement (même quand il s'agit de thématiques éminemment liées au sensible comme le bruit ou la pollution atmosphérique), avec des approches principalement quantitatives, potentiellement transposables et facilement généralisables. Dans cette même logique, la prise en compte des sentirs et ressentirs habitants a du mal à s'imposer face aux procédures formalisées d'une démocratie qui se veut plus dialogique. L'habitant (sensible et ancré) est souvent pensé uniquement dans les cadres institutionnels de la « démocratie participative » (débats publics, réunions d'information, etc.) qui occultent son expérience et sa capacité d'action. Aussi, les actions plus spécifiquement paysagères sont pensées en des termes formels voire normatifs, souvent esthétiques et patrimoniaux (Terrasson cité in. Luginbühl, 2005), guidés par la primauté de la vue.

L'objectif de ce travail est d'essayer de comprendre pourquoi cette rencontre entre multisensorialité et paysage est si difficile, notamment dans son opérationnalisation et

⁴ Comme ce fut notamment le cas lors de la réunion de coordination des modérateurs et experts ayant pour objet de préparer les ateliers pour la mise en œuvre de la Convention Européenne du Paysage (Conseil de l'Europe, 2003, p. 4) qui a tout de même stipulé que le paysage ne doit pas être contenu dans la seule vision. Réactions auxquelles nous sommes nous-même parfois confrontée, notamment dans les colloques de la recherche paysagère où il est généralement défendu que si les paysages mono-sensoriels (sonore, olfactif) peuvent être considérés comme partie du paysage, le paysage multisensoriel n'est plus du paysage, car à travers la multisensorialité, la spécificité et la prépondérance visuelle n'existent plus.

surtout de voir sous quelles conditions (notamment méthodologiques) ce rapprochement pourrait être fait et pour quels résultats opérationnels ou du moins opérationnalisables. Pour ce faire, nous considérons comme acteur principal et inévitable du paysage l'Homme, que nous appellerons ici l'habitant (celui qui *habite* le territoire – cf. Heidegger, 1958).

Des quartiers dits durables : des terrains de recherche pertinents pour la saisie du sensible situé par le paysage multisensoriel

Nous l'avons mentionné plus haut, en parallèle des deux évolutions explicatrices de notre travail (intérêt croissant pour les thématiques sensorielles et mise sur l'agenda politique et scientifique du paysage), une troisième évolution est en cours : l'avènement et l'installation du développement durable dans les discours et peut-être les pratiques de l'action, notamment urbaine. Ainsi, le développement urbain durable est de plus en plus le mot d'ordre des démarches, interventions et projets urbains. Parmi les figures de ces démarches : les quartiers dits durables. Il s'agit ici de nos terrains d'étude et de recherche.

Ce choix se dicte, outre l'actualité de la thématique dans le champ de l'urbanisme, par :

- les caractéristiques paysagères souvent attribuées à ces quartiers, empreints d'un croisement de l'urbanité avec une certaine naturalité, qui peuvent faire de ces lieux des contextes propices à la saisie des rapports multisensoriels aux territoires de vie, par le biais du paysage ;
- le souhait des parties prenantes de tels quartiers de développer une approche plus humaine et sensible au travers d'un urbanisme « durable » ;
- l'implication habitante dont se réclament de tels projets, lesquels placent dès lors l'habitant au centre de l'action, mise en œuvre avec lui et pour lui.

Parmi un grand nombre de quartiers durables habités au monde, et plus particulièrement en Europe, nous avons choisi trois d'entre eux selon une série de critères (*infra*) basés à la fois sur leurs caractéristiques communes et la complémentarité qu'ils offrent à l'analyse. Ces quartiers se trouvent tous en Europe du Nord, car au début de notre recherche, seuls les quartiers de ces pays étaient habités depuis suffisamment longtemps pour que nous puissions y explorer les rapports sensibles des habitants à leur territoire de vie. Pour les présenter succinctement, nos terrains de recherche sont les suivants :

- Le Wilhelmina Gasthuis Terrein (WGT) à Amsterdam (Pays-Bas). Il s'agit d'une opération de renouvellement urbain d'un ancien site hospitalier. Cette opération a vu le jour dans les années 80, suite à des contestations locales contre la démolition de l'hôpital qui ont conduit à l'occupation illégale du site (squat). Le quartier est habité depuis 25 ans, et aujourd'hui, la diversité morphologique (architecturale, urbaine et paysagère), la présence d'une mixité sociale et fonctionnelle, les modes de vie spécifiques, l'engagement habitant dans la gestion du site et la vie quotidienne du quartier, ainsi que les aménagements urbains et paysagers

spécifiques, en font un terrain propice pour l'observation des rapports sensibles multisensoriels aux territoires de vie par le biais des paysages.

- Le quartier « Ekostaden » d'Augustenborg à Malmö (Suède). Il s'agit d'une opération de « réhabilitation écologique » d'un quartier d'habitat social (proche de ce que nous dénommons en France « les grands ensembles ») de 3000 habitants, très stigmatisé. La requalification de l'espace par un projet paysager complexe, combinant des préoccupations écologiques et sociales, et visant non seulement l'embellissement et la requalification esthétique du quartier, ou encore sa requalification écologique, mais aussi le respect des modes de vie spécifiques des populations diverses du quartier, en font également un projet intéressant à étudier sous l'angle des rapports multisensoriels aux territoires de vie.
- Le quartier BO01 à Malmö (Suède). Ce quartier, créé à l'occasion de l'Exposition européenne de l'habitat en 2001, couvre une superficie de 30 hectares et comprend 3000 logements. La « population cible » de la ville de Malmö, à l'initiative de la création de ce quartier est celle de familles relativement aisées et de personnes retraitées. L'esthétique architecturale et paysagère, la mise en avant d'éco-technologies, l'emplacement du nouveau quartier, ainsi que son extension déjà engagée, font de ce quartier très médiatisé un cas d'étude particulier en ce qui concerne les rapports multisensoriels aux territoires de vie.

Nos réflexions et investigations sur ces terrains d'étude, ainsi que sur le quartier de Kronsberg à Hanovre (Allemagne), ont parallèlement nourri une recherche collective sur cette même thématique dans le cadre du Programme Interdisciplinaire Ville Environnement (PIRVE) de 2008, financée par le Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA) et le Centre National de Recherche Scientifique (CNRS). Cette recherche, placée sous la responsabilité scientifique de Guillaume Faburel (IUP - Université Paris-Est Val-de-Marne), a impliqué outre l'auteure de cette thèse : Elise Geisler (LAREP - Ecole Nationale Supérieure du Paysage de Versailles), Hervé Davodeau (UP Paysage, INHP-Agrocampus Ouest) et Silvère Tribout (UMR CNRS LAVUE/Mosaïques et AAUPPC). Il s'agit de la recherche intitulée « Les quartiers durables : moyens de saisir la portée opérationnelle et la faisabilité méthodologique du paysage multisensoriel ? »⁵. Nos hypothèses et notre approche générale ont ainsi inévitablement été fortement influencées par ce travail. Ainsi, les questionnements et hypothèses de recherche présentés par la suite sont le fruit de modifications apportées dans le temps et d'un affinement des hypothèses initiales données dans le cadre de la recherche du PIRVE.

Le travail de recherche doctoral est aussi en partie le fruit d'un autre travail de recherche mené en 2007 pour le compte de l'Observatoire de l'Environnement Sonore du Val-de-Marne (ODES 94) sur le sensible en action⁶.

⁵ Faburel G. (resp. scient.), Manola T., Geisler E., Tribout S., Davodeau H., 2009, *Les quartiers durables : moyens de saisir la portée opérationnelle et la faisabilité méthodologique du paysage multisensoriel ?*, Rapport Intermédiaire dans le cadre du PIRVE, pour le CNRS et le PUCA, décembre 2009, 76 p.

⁶ Faburel G. et Manola T. (coord.), avec Brenon L., Lévy L., Gourlot N., Grenier A., Charre S., Leservoisier S., Marcou M., Tong Canh T., Benoît G., 2007, *Le sensible en action. Le vécu de l'environnement comme objet d'aide*

Questionnements et hypothèses de recherche

Au croisement des constatations préalablement développées, à savoir : l'actualité des questions sensorielles et sensibles, la montée en puissance et la diffusion de la thématique paysagère, mais aussi la difficile rencontre de ces deux tendances malgré l'avènement du développement durable comme un cadre de réflexion propice à une considération du sensible habitant, notre interrogation principale peut se résumer ainsi : **Quels sont les conditions et les apports spécifiques d'une prise en compte du sensible (situé) dans l'action urbaine par l'intermédiaire du paysage multisensoriel ?**

Plus en détails, cette interrogation principale se prolonge elle-même en différentes séries de questions d'ordre théorique (conceptuel), opératoire (méthodologique) et/ou opérationnel, qui conduisent à trois hypothèses respectives :

- Tout d'abord, il nous semble important de questionner ce qu'est le paysage multisensoriel. Afin de clarifier ses contours, nous questionnerons alors les conditions et évolutions théoriques et conceptuelles pour considérer le paysage comme multisensoriel. De même, l'explicitation des rapports entre le « paysage multisensoriel » et les autres médiations sensibles possibles aideront à la définition de ses contours théoriques. Autrement dit : Quels sont les liens entre paysage multisensoriel et ambiance (notion souvent utilisée dans le champ de la recherche sur l'espace pour parler des rapports sensibles) ? Quels sont les liens entre paysage multisensoriel et environnement (notion et domaine souvent mis en opposition au paysage mais qui est pour autant porteur de vécu et de sentir) ? Quels sont les liens entre paysage multisensoriel et territoire (notion souvent traitée en parallèle de celle du paysage tout en étant différenciée) ?

Afin de comprendre ce que le paysage multisensoriel est (ou peut être) pour tous les acteurs concernés, nous questionnerons, outre les évolutions dans la théorie du paysage (monde scientifique) et les notions connexes (monde scientifique et politique), la vision que les habitants ont de celui-ci. En effet, comment les habitants parlent-ils de leurs rapports sensibles à leurs territoires de vie ? Quelle(s) définition(s) et qualifications donnent-ils de leur(s) paysage(s) ? Comment cette définition peut-elle être positionnée par rapport à notre définition du paysage multisensoriel ?

Plus particulièrement en ce qui concerne les rapports sensibles et leur rapports aux sens, comment les différents rapports sensoriels influent-ils le sensible ? Quel sens (signification) y a-t-il derrière les sens (modalités sensorielles) ? La prépondérance historiquement et culturellement construite de la vue et l'oubli d'autres sens (comme l'odorat, le toucher ou le goût) correspondent-ils aux rapports sensoriels habitants ? Quels sens construisent les rapports sensibles et avec quelle signification ? Quels sont la place et le rôle de la multisensorialité dans ces rapports ?

Au croisement de ces questions, nous émettons alors ici l'hypothèse n°1 suivante :

Le paysage multisensoriel n'est pas seulement un système de rapports sensoriels mais il est aussi et surtout un système de rapports (multi)sensoriels ET signifiants, chargés de sens individuel et social. Le paysage multisensoriel est un sentir mais aussi et surtout un ressentir chargé non seulement de perceptions individuelles mais aussi de représentations sociales, de projections, d'imaginaire... Il revêt ainsi le sens d'un engagement qui relève de l'expérience située, d'un être-là éprouvé, senti, vécu. Les sens et leurs sens sont alors une mise en lien de soi avec soi, avec autrui, avec le monde (urbain).

- Il est aussi important de s'attarder sur les différentes difficultés (conceptuelles mais aussi opérationnelles) pour que le sensible soit opérationnalisable par le paysage multisensoriel. Quelles sont en cela les difficultés persistantes pour que le paysage multisensoriel devienne une médiation entre le sensible et l'action urbaine?

Est-ce l'acception du paysage véhiculée par et dans l'action (qui considère le paysage comme un objet souvent naturel, beau et perçu par la vue de manière distancée) qui rend la prise en compte du sensible dans l'action urbaine difficile ? Est-ce la considération même du sensible comme fait a-spatial et essentiellement tourné vers l'individu qui freine sa considération par l'action urbaine ?

Et, la considération multisensorielle du paysage ne pourrait-elle pas nous faire sortir tout aussi bien du seul esthétisme (du paysage), de l'a-spatialité et l'individualité (du sensible) afin de considérer les rapports des individus (en tant qu'êtres sociaux) à leurs territoires de vie comme des rapports signifiants de manière multiple, à l'image des rapports sensoriels multiples ?

En ce qui concerne plus spécifiquement les liens entre la spatialité de ce rapport expérientiel, signifiant et le paysage multisensoriel, est-ce que dans des territoires spécifiques, comme les quartiers dits durables (dans lesquels l'espace a reçu un traitement matériel intentionnel), les paysages multisensoriels sont-ils aussi spécifiques ?

Cette seconde série de questions nous conduit à émettre notre hypothèse n° 2, à savoir :

Dans ce système de rapports sensibles (multi-sensoriels et signifiants), la spatialité de l'expérience est d'une importance cruciale : elle la nourrit et elle s'en nourrit, faisant partie intégrante du système. Les lieux et territoires deviennent des paysages s'ils sont *habités*, sentis, représentés, éprouvés (physiquement, mentalement, idéologiquement...). Ainsi, appliquées à nos terrains de travail, la spécificité de ces territoires de quartiers dits durables est alors aussi celle-ci : par une qualité (ou du moins particularité) des sentirs et donc des ressentirs, ces quartiers deviennent des paysages urbains uniques (différents d'autres par l'*habiter* urbain qui s'y déploie, où il fait bon *habiter*, où l'on se sent bien...).

- Enfin, dans une visée opérationnalisante, il nous a semblé important de questionner aussi les enjeux d'ordre processuel/méthodologique. N'y a-t-il pas aussi des verrous opératoires pour une mise en médiation du paysage multisensoriel (liés aussi aux habitudes des acteurs, notamment la façon dont historiquement les métiers de la conception considèrent l'acte de concevoir) ?

Ces verrous (processuels ou opératoires) ne sont-ils pas surtout centrés autour de méthodologies de saisie des rapports multisensoriels ? Quelle(s) méthode(s) pourrai(en)t aider à une meilleure prise en compte de la problématique paysagère (multisensorielle) par l'action publique ?

Dans ce but, l'habitant ne devrait-il pas être au centre des méthodes ? N'est-ce pas la « nouvelle » place de l'habitant et de ses connaissances qui peuvent amener une reconsidération des modes d'action et de conception ? Les pratiques de conception ne pourraient-elles pas intégrer ces méthodes afin d'enrichir leurs approches et sortir ainsi d'une conception esthétisante et principalement visuelle du Monde ? Au final, la non prise en compte de la multisensorialité du paysage ne révèle-t-elle pas avant tout la non prise en compte de l'habitant dans la fabrique de l'urbain ?

Ce sont ces questionnements qui nous ont conduit à notre dernière hypothèse, n°3 : **Les habitants ont l'expertise de leur expérience sensible située et, par le biais d'un dispositif méthodologique cohérent et approprié, ils peuvent aussi avoir la capacité d'expression de cette expérience. Leur expertise sensible exprimée a des apports essentiels, spécifiques et opérationnalisables. En conséquence, la prise en compte des rapports sensibles et situés des habitants est dès lors possible dans l'action urbaine, notamment la conception (moyennant une évolution des manières de faire de cette dernière, en particulier par le questionnement de la place de l'habitant dans la fabrique urbaine).**

A ce stade de notre exposé, notons d'ores et déjà que les trois hypothèses présentées ne correspondent ni à un développement analytique, ni à une méthodologie adaptée, ni à une procédure de confirmation et/ou d'annulation en tant que telle et qui seraient linéaire dans ce manuscrit. Afin de valider, d'invalider ou de laisser en suspens nos hypothèses, il s'agira davantage de croiser les analyses et résultats à la fin des différentes étapes du travail.

Démarche méthodologique

Afin de mettre en place une démarche méthodologique emboîtée (combinant plusieurs méthodes dans le temps et par leur protocole), nous avons puisé dans le gisement des méthodes dites qualitatives, tout en considérant les méthodes habituellement utilisées dans les champs plus opérationnels de l'architecture, du paysagisme et de l'urbanisme opérationnel. Cette démarche méthodologique articule de manière séquencée et progressive plusieurs dispositifs. Elle est composée de deux sous-ensembles : une démarche de diagnostic urbain et paysager d'une part, et des explorations de terrain auprès des

acteurs des territoires concernés (habitants et acteurs institutionnels) d'autre part. Les deux phases étant complémentaires.

La phase de diagnostic puise largement dans les méthodologies utilisées dans les métiers de la conception sous le vocable de « diagnostic » que nous avons ici préservé tout en prenant le soin de le renseigner. Elle se nourrit et s'inspire aussi des méthodes d'observation de l'espace public (notamment de l'ethnographie sensible). Cette étape vise une compréhension des territoires étudiés. Elle combine :

- Un « **diagnostic documentaire** », appuyé sur l'analyse bibliographique de documents opérationnels et scientifiques traitant des expériences de quartiers durables, ainsi que sur la collecte de plusieurs documents (cartes, recensements, photographies, documents de projets...) issus de plusieurs visites des quartiers et d'entretiens avec les acteurs inhérents aux projets.
- Un **diagnostic urbain et paysager « classique »** dans le cadre duquel nous avons procédé à des relevés et descriptions, comme les concepteurs le font souvent, en renseignant : les hauteurs, la morphologie et les fonctions du bâti ; les types et usages des espaces extérieurs (public/privé, présence végétale...) ; les types et usages des voies de circulation (voies de circulation/stationnement pour automobiles, piétons, vélos...) ; la localisation des toitures végétalisées...
- Et un **diagnostic dit sensible**, fruit de notre propre sensibilité et vécu. Ici, nous avons essayé de prendre conscience et d'assumer pleinement notre propre sensibilité pour l'exploiter au mieux afin de servir les objectifs de la recherche. En quelques mots, et sans remettre en cause le recul scientifique nécessaire à la bonne tenue de la recherche, nous nous sommes comportée dans le cadre de cette démarche comme un habitant momentané des territoires étudiés afin d'avoir une connaissance sensorielle et sensible de chaque quartier qui nous soit propre. Pour ce faire, nous avons effectué des promenades/découvertes ainsi que des observations plus fines des quartiers dans leur ensemble, en utilisant notre expérience personnelle comme moyen de compréhension et d'analyse de l'espace.

Pour les explorations de terrain, la démarche développée ici est elle-même le fruit d'un **emboîtement de méthodes** qualitatives complémentaires visant l'analyse de la complexité des rapports sensibles aux territoires de vie. Le choix de cet emboîtement méthodologique est dicté par les difficultés rencontrées dans un premier terrain exploratoire quant à l'expression des expériences sensibles ainsi que par l'analyse de la bibliographie relative à des recherches sur le sensible (Faburel et Manola (coord.), 2007). Les difficultés majeures à minimiser ou à dépasser consistent à :

- éviter de mobiliser uniquement la mise en discours comme seul support d'expression des expériences sensibles, sans pour autant l'exclure ;
- tenter de minimiser les inhibitions liées à l'expression du sensible ;
- utiliser un langage réapproprié par rapport à la signification que les habitants y donnent.

C'est pourquoi, cette démarche vise la multiplication des supports d'échange et ainsi le dépassement de ce verrou méthodologique.

Les investigations de terrain se découpent en deux parties.

La première partie aborde les discours d'acteurs, par l'intermédiaire d'une série **d'entretiens semi-directifs avec des acteurs impliqués** dans la conception, la réalisation et/ou la gestion des quartiers étudiés (3 à 5 entretiens par quartier). L'objectif était d'obtenir des informations clefs sur les quartiers, par exemple sur les objectifs visés ou non en la matière, en termes d'une part de durabilité, et d'autre part d'ambiances et de paysages, lors des projets et réalisations (par exemple de réhabilitation) de ces quartiers.

La deuxième partie est de loin la plus conséquente. Il s'agit des **investigations de terrain auprès des habitants**. Nous avons combiné et déployé dans le temps trois méthodes différentes :

- Des **entretiens ouverts courts** (environ 30 par quartier) comprenant une vingtaine de questions sur le jugement qualitatif que les habitants ont du paysage de leur quartier. Cette méthode a pour objectif de qualifier les termes récurrents de notre travail tels que paysage, ambiance et durabilité. Il s'agit aussi d'une première approche qui nous permet d'avoir une série d'informations sur les quartiers étudiés.
- Des « **parcours multisensoriels** » (environ 10 par quartier). La particularité de cette méthode est qu'elle apporte des informations prises sur le vif, dans l'action, tout en faisant, dans une moindre mesure, appel à la mémoire, notamment, sensorielle. L'objectif ici n'est pas de récolter une description détaillée des sens perçus (dans une logique de réception) à chaque pas du parcours mais de déclencher et d'accompagner un discours plus libre et spontané à l'aide des stimulations sensorielles présentes lors du parcours et qui concerne tout aussi bien le moment présent (perception immédiate) que, voire plus largement, les représentations et sentirs. Ainsi, cette méthode, comme les entretiens, apporte des éléments tout aussi bien sur la question même des rapports sensibles aux territoires de vie que sur d'autres thèmes (histoire du quartier, pratiques quotidiennes, etc.).
- Des « **baluchons multisensoriels** » / « multisensorial pouches » (environ 8 par quartier), méthode nouvelle et non stabilisée que nous avons créée pour cette recherche. Cette méthode vise l'adaptation des habitudes des concepteurs (prises de vues, enregistrements, dessin, etc.) à une méthode administrable et réalisable par des habitants. L'objectif est de répondre au besoin de multiplication des langages et des supports d'expression afin d'obtenir une expression directe des expériences sensibles. Concrètement, il s'agit d'assigner (comme cela peut être fait dans le cadre des enquêtes dites transports) un carnet (dans l'esprit d'un carnet de voyage avec des plans du quartier incorporés) dans lequel les habitants peuvent inscrire sur une période assez longue (une semaine), tous leurs sentirs au contact de leurs pratiques et cheminements quotidiens. Pour pallier les difficultés éventuellement existantes liées à l'écriture et afin de multiplier les différentes mises en langage, nous proposons de multiplier les supports d'expression en munissant les

participants d'un appareil photo jetable, d'un enregistreur numérique de poche et de plusieurs enveloppes pour recueillir des objets. Cette expérience, par sa nature ainsi que par sa temporalité, a pour objectif de dépasser les difficultés liées à l'expression.

Structure de la thèse

Afin de présenter notre travail, ses appuis théoriques, son approche méthodologique, les terrains d'études et ses résultats (tant théoriques qu'opérationnels), nous avons opté pour un développement en quatre parties, chacune d'entre elles construite en trois chapitres (Chapitres 1 à 12). Et, pour faciliter une lecture plus rapide et accompagner davantage notre lecteur, nous nous sommes efforcée de parachever chaque partie et chapitre par des conclusions intermédiaires mettant en évidence et en relation les points importants et les résultats obtenus, quitte parfois à en répéter certains éléments.

Dans une **première partie**, nous exposerons le cadrage théorique du présent travail. Nous proposons de commencer cette première partie théorique (**Chapitre 1**) par un positionnement rapide du sujet dans les politiques publiques dites paysagères, avant de présenter une clarification terminologique des termes utilisés dans l'action et la recherche. Ces termes sont voisins, concurrents ou opposés dans les champs scientifiques, opérationnels, décisionnels et sont sources d'inconfort quant à leurs délimitations dans l'action urbaine. Nous verrons ainsi dans un premier temps quels liens unissent et séparent des termes comme lieu(x) et territoire(s) par rapport à celui de paysage. Dans un second temps, il nous a semblé aussi nécessaire de voir les rapports entre paysage et environnement, termes souvent opposés et fort d'une relation qui se redéfinit si l'on considère le paysage comme multisensoriel. Aussi, nous étudierons les rapports entre paysage et ambiance afin de voir leurs points de rapprochement et de distinction, et donc comment le paysage multisensoriel se positionne entre ces deux notions et champs d'intervention « traditionnels » de l'urbain et forts présents dans la recherche scientifique relative à l'approche sensible de l'urbain.

Par la suite (**Chapitre 2**), nous exposerons notre conception du paysage et la situerons par rapport aux courants scientifiques existants. Avant de parler proprement dit de paysage toutefois, nous nous attacherons à définir ce qu'est le sensible et en quoi le paysage peut en constituer sa médiation opérationnelle – de mise en action. Nous verrons en outre que si le sensible n'a pas encore réussi son passage opérationnel, c'est en partie car il est souvent considéré comme de l'ordre du sujet (cf. phénoménologie). Il lui manque un interstice, un passeur qui lui rende aussi son intersubjectivité voire son caractère collectif. Selon nous, pour illustrer ce caractère multi-rapport du sensible (allant du sujet au collectif), le paysage semble être le bon choix. Mais cela suppose un certain nombre de conditions préalables relatives au paysage et à sa définition/acceptation. En premier, le paysage doit être considéré comme un « *être ensemble au monde* » (Paquot et Younès, 2000, p. 7), comme un sentir (et non plus comme un percevoir). Cette première condition conduit à la considération du paysage non plus comme un rapport distancié visuel contemplatif mais comme un rapport

immersif, multisensoriel et actant. En effet, la théorie du paysage tend à évoluer dans ce sens au point que nous soyons aujourd'hui dans une sorte de « tournant ». Le paysage est considéré de plus en plus comme : transverse et donc interdisciplinaire, ordinaire et donc expérientiel, et en conséquence aussi multisensoriel. Nous verrons les évolutions qui nous ont conduit à considérer le paysage comme transverse et expérientiel et celles, venant des recherches mono-sensorielles sur les paysages, qui nous amènent aujourd'hui à pouvoir réellement le considérer comme multisensoriel. En bref, nous donnerons notre vision du paysage : le paysage multisensoriel.

Dans le dernier chapitre de cette partie théorique (**Chapitre 3**), nous discuterons les difficultés existantes quant à l'opérationnalisation du sensible qui ne sont pas « résolues » par le paysage, qui sont même parfois relatives à ce dernier et à sa tradition (non négligeable malgré les évolutions potentielles dans la théorie du paysage). Dans un premier temps, nous examinerons une série de difficultés relatives à la production des connaissances, traduites par une disqualification de certains termes (sensible, paysage, habitant), ainsi que plus largement la conception de l'homme et de son corps. Ces difficultés sont basées sur des construits socioculturels prégnants dans notre monde occidental, notamment la distinction du monde du sensible et du monde de l'intelligible. Cette distinction pose aussi la question de la scientificité du sensible, mise en doute face à la conception dominante de la science. Conception scientifique qui a souvent conduit à un découpage de la sensibilité en cinq sens (traduit entre autre par une valse hésitation entre les termes utilisés pour parler du sensoriel et du sensible). Et, cette culture « occidentale » véhicule aussi une certaine manière de penser et de faire du « projet ». Si le projet de paysage se propose, par ses spécificités, comme une alternative à un monde aménagiste fonctionnaliste et technique, il ne saurait pour autant constituer une « solution miracle », étant lui-même soumis à des tentations, des « verrous », relatifs à la prétendue expertise des concepteurs.

Dans la **deuxième partie**, nous argumenterons nos choix méthodologiques, présenterons nos terrains d'étude et livrerons des éléments quant à la phase de passation. Dans un premier chapitre (**Chapitre 4**), nous verrons qu'outre les difficultés quant à l'opérationnalisation du sensible mentionnées dans la première partie, un autre verrou existe : celui de la méthode de compréhension du sensible (verrou d'ordre opératoire). Il s'agit ici non seulement d'un verrou existant (et potentiellement mobilisé) mais aussi d'une possibilité de dépassement de lui-même. Une approche méthodologique bien pensée et rigoureuse peut être vue tout aussi bien comme outil d'aide à la conception et d'aide à la décision. Nous envisagerons alors les apports et les difficultés des méthodologies qualitatives, considérées comme mieux adaptées pour traduire les rapports sensibles aux territoires de vie. Et, nous argumenterons et proposerons en détail notre démarche méthodologique emboîtée que nous testerons sur le terrain. Cette démarche méthodologique combine, comme présentée rapidement plus haut : diagnostics, entretiens, parcours multisensoriels et une méthode inédite et créée dans le cadre de ce travail, les baluchons multisensoriels.

Après quoi (**Chapitre 5**), nous expliquerons les raisons du choix des quartiers dits durables comme terrains d'investigation pour cette recherche. Nous mettrons alors en exergue l'avènement du développement durable comme mode de penser, ainsi que son opérationnalisation urbanistique : les quartiers durables. Puis, en phase avec notre travail empirique, nous exposerons la série de critères (relatifs à la taille, la mixité des usages et des populations, la démarche de « création » du quartier, l'ancienneté d'existence et la forme physique urbaine), qui nous aura conduit à sélectionner 3 quartiers dits durables parmi d'autres, à savoir : WGT (Amsterdam), BO01 et Augustenborg (Malmö).

Cette partie sera aussi le moment opportun (**Chapitre 6**) de présenter plus en détail les protocoles utilisés et les questionnements et objectifs sous-jacents, avant de raconter plus prosaïquement de quelle manière s'est déroulée l'enquête de terrain, quels acteurs et habitants nous avons rencontrés et dans quelles conditions.

Une fois l'approche théorique, la démarche méthodologique, les terrains présentés, nous discuterons nos résultats de recherche. Il s'agira alors de présenter dans un premier temps les résultats « théoriques » de notre investigation de terrain, et, dans un second temps, les résultats plus opérationnels et/ou opératoires, en faisant un retour sur les quartiers durables et la méthodologie utilisée. Ainsi, dans la **troisième partie**, nous exposerons les résultats issus de l'analyse des corpus recueillis restant centré surtout sur des apports théoriques. Dans un premier temps (**Chapitre 7**), nous exposerons la qualification faite par les habitants des termes « paysage » et « ambiance », utilisés pour parler des rapports sensibles principalement dans le cadre des entretiens avec les habitants (mais aussi dans les parcours et les baluchons multisensoriels). Nous présenterons aussi les deux autres notions qui ressortent du discours habitant et qui sont mobilisés souvent et de manière « intuitive » quand il s'agit de parler du sensible.

Dans un second temps (**Chapitre 8**), nous discuterons de l'influence des formes spatiales et sociales sur les rapports sensibles, comme cela ressort des entretiens auprès des habitants des quartiers étudiés, des parcours et des baluchons. Nous verrons alors : quelles sont les lieux et les territoires qui révèlent le sensible et comment ils sont *habités* ; en quoi les formes matérielles, spatiales, l'organisation de l'espace, la composition du quartier, les réseaux sociaux, les pratiques (collectives ou non) influent sur le sensible ; et pour quels paysages.

Dans le dernier chapitre de cette partie (**Chapitre 9**), nous verrons comment le sensible est vécu par sa sensorialité. Nous traiterons le sens caché derrière chaque modalité sensorielle : si la vue semble indispensable pour parler de la « réalité », l'ouïe semble apporter de manière plus « brutale » la présence de l'autre (humain, animal) dans l'expérience sensible et les rapports tactiles semblent être le moyen de prise de l'homme sur son environnement physique ; le goût et l'odorat sont discrets et peu développés. Nous verrons aussi quelle place revêt chaque sens dans les rapports au monde et donc à autrui et comment, par la multisensorialité, les sentiments, les émotions, les affects, peuvent s'exprimer.

Dans la **quatrième partie**, nous présenterons les résultats issus de l'analyse des corpus recueillis (entretiens courts, parcours multisensoriels, baluchons multisensoriels, entretiens

acteurs), centrés cette fois-ci plus vers des résultats méthodologiques et (pré)opérationnels. Dans un premier temps (**Chapitre 10**), nous nous focaliserons sur la spécificité de nos terrains, des quartiers dits durables, et nous mettrons en évidence les liens qui se dessinent entre paysage et développement urbain durable. Nous envisagerons alors les liens potentiels entre paysage et durabilité : l'identité et l'identification paysagère de ces quartiers et donc peut-être du développement durable à l'échelle urbaine ; les choix résidentiels et surtout les raisons d'attachement et d'ancrage (pourquoi les habitants viennent s'installer dans ces quartiers, pourquoi ils souhaitent y rester) ; et l'implication habitante (telle que le paysage se révèle être tout aussi bien un objet qu'un outil potentiel de l'implication habitante). Dans une visée de développement urbain durable, et au vu de la définition que les habitants leur donnent, le paysage aurait alors pour rôle d'inciter à la considération des « impensés » de la durabilité (implication habitante, esthétique, modes de vie, habitant...).

Par la suite (**Chapitre 11**), il s'agira d'adopter un regard analytique en prenant un peu de distance par rapport au corpus recueilli et avoir un positionnement réflexif sur les méthodes mises en place, notamment dans le cadre des investigations de terrain. Nous nous demanderons alors si et comment les différentes étapes méthodologiques se complètent (ou non). Nous procéderons également à un retour critique sur la méthode originale des « baluchons multisensoriels » afin de voir les apports, les spécificités, les difficultés d'une telle méthode comme éprouvée (pour la première fois) sur le terrain.

Dans un dernier chapitre (**Chapitre 12**), nous questionnerons plus directement les liens potentiels entre le sensible et le projet (comme processus). Suite à une présentation des cartographies « alternatives » existantes, nous exposerons une proposition d'un système mixte de cartographies (croisant les résultats de notre propre expérience et observation du terrain et des données recueillies lors des investigations) – présenté ici pour un seul terrain (WGT). Cette proposition pourrait être une traduction, certes encore trop limitée en termes d'« expertise pluraliste » du sensible situé mais pourrait constituer un outil facilement appropriable à des fins d'action, reprenant des résultats tout autant théoriques qu'opérationnels. Nous finirons par une dernière étape qui présentera de manière prospective les évolutions que nous pouvons imaginer dans les métiers et les manières de faire pour atteindre une approche sensible de l'urbain durable.

Enfin, à la fin de notre manuscrit, une **conclusion finale** reviendra sur les résultats de notre travail. En mettant en évidence les difficultés et limites de celle-ci, nous proposerons aussi les prolongements (théoriques et opérationnels) souhaités de ce travail afin de compléter la présente réflexion mais aussi afin de la faire évoluer.

PREMIERE PARTIE

PAYSAGE URBAIN MULTISENSORIEL ET SENSIBLE FONDEMENTS THEORIQUES, ELEMENTS CONCEPTUELS ET DIFFICULTES OPERATIONNELLES

Cette première partie, bien qu'un peu classique, nous semble toutefois nécessaire afin de poser les postulats théoriques de la recherche, éclaircir le contenu des mots, mobiliser et discuter de leurs liens. Elle est aussi nécessaire car elle propose une série de justifications quant à de cette recherche, présentant et questionnant les difficultés de la mise en action (ou opérationnalisation) du sensible, notamment par le paysage, dans l'action urbaine.

Le **Chapitre 1** offre ainsi un premier cadrage conceptuel présentant trois termes liés au paysage (multisensoriel) dans le langage de l'action et de la recherche et participant à sa définition. Une courte présentation des évolutions législatives en matière de paysage et l'acception du paysage qui y est mobilisée permettront dans un premiers temps de positionner notre sujet dans les politiques publiques dites paysagères. Nous remarquerons alors que si le paysage multisensoriel et la question du sensible en général ne sont pas présents comme tels, ils commencent à s'immiscer discrètement dans les textes législatifs. Par la suite, nous présenterons tour à tour les liens entre paysage et territoire, environnement, ambiance, comment ils se définissent en fonction tout aussi bien de l'acception de ces termes que de celle du paysage (multisensoriel). Ainsi, si les liens entre territoire et paysage ont été souvent questionnés mettant en avant une conception administrative du premier et matérielle du second, les apports des disciplines comme la géographie sociale nous permettent de mettre en évidence leur « coexistence dialectique ». De même, si paysage et environnement ont été souvent opposés, le paysage étant considéré comme un concept flou, proche du sensible et détaché de toute matérialité et l'environnement considéré comme simple support géophysique, les évolutions des deux notions permettent aujourd'hui d'entrevoir des associations contemporaines positionnant peut-être le paysage comme le visage sensible de l'environnement. Enfin, les écarts entre ambiance et paysage se sont creusés (en France) ces dernières décennies, proposant une vision globalisante de la première et une vision esthétisante et élitiste de la seconde ; les évolutions dans la théorie du paysage et la considération d'un paysage multisensoriel nous permettent, voire nous obligent aujourd'hui de reconsidérer ces liens dans une optique de rapprochement des deux notions voire dans une fusion des deux.

Ce premier chapitre nous permettra alors d'éclaircir les limites quelque peu floues entre les quatre termes et nous conduira ainsi, dans un second chapitre (**Chapitre 2**), à nous intéresser à la définition du paysage multisensoriel en vue des évolutions de la théorie du paysage et de notre propre acception/conception/définition du vocable central dans notre travail. Pour ce faire, et avant tout autre chose, nous nous attacherons à présenter ce qu'est le sensible. Suite à cette définition, nous nous demanderons comment ce paysage désormais multisensoriel peut être une médiation opérationnelle de celui-ci l'aidant à dépasser son caractère souvent subjectif et « dé-situé », qui empêche en partie son opérationnalisation. Nous verrons par la suite comment ce paysage multisensoriel (notre paysage) se définit. Au croisement de la matérialité et de l'immatérialité, de l'urbain et du non-urbain (ou naturel), du remarquable et de l'ordinaire, de la contemplation et de l'expérience, de la vue et des autres sens... le paysage multisensoriel est alors un paysage traverse, à la limite, aux frontières de plusieurs acceptions, un hybride contemporain mêlant objet et sujet, disciplines et approches.

Dans le dernier chapitre de cette partie (**Chapitre 3**) nous exposerons les raisons qui, selon nous, rendent l'opérationnalisation du sensible, en général et par le biais du paysage plus spécifiquement, difficile. Nous verrons alors que la disqualification persistante et réductrice des termes comme : sensible, paysage, habitant, utilisés souvent dans les discours de l'action perturbent, voire nuisent à la mise en action du sensible. De même le découpage en cinq sens malgré les avantages qu'il apporte, conduit à un flou sémantique (multi, inter, poly... sensoriel...) qui trouble et qui ne permet pas une identification d'un courant ou d'un groupe d'acteurs réfléchissant et agissant sur le sujet. Ces difficultés proviennent inévitablement de verrous plus profonds comme la distinction moderne du monde des idées et du monde *aisthetos*, qui fondent aussi les conceptions actuelles des sciences. En extension, par la suite, nous nous concentrerons plus spécifiquement sur le monde opérationnel et notamment celui du paysage. Nous verrons alors que si le projet de paysage peut être une mise en action possible du sensible, sa conception même l'en empêche. En effet, le rôle du concepteur « médiateur/expert » du sensible est ici à questionner car il met en cause la place et le rôle de l'habitant dans la fabrique, la création de l'urbain.

CHAPITRE 1 :

TERRITOIRE, ENVIRONNEMENT, AMBIANCE :

POUR QUELLE CONCEPTION DU PAYSAGE (MULTISENSORIEL)

DANS L'ACTION ET LA RECHERCHE ?

L'objectif de ce chapitre est d'inscrire notre sujet de recherche au sein des politiques publiques dites paysagères et surtout au sein d'une terminologie mobilisée tout aussi bien dans les textes de loi, les champs opérationnels que dans la recherche urbaine. Il s'agit alors dans un premier temps (1) de rappeler l'évolution des politiques publiques dites paysagères afin d'entrevoir la place possible du paysage dans son acception multisensorielle. Par la suite, pour comprendre les différentes conceptions et acceptions du paysage il faudrait sortir du seul cadre législatif et mettre le paysage en lien et à l'épreuve d'autres termes et notions proches. En effet, nous ne pouvons pas faire l'économie d'une définition des termes structurants comme « territoire », « environnement » ou encore « ambiance » que nous présenterons tout en mettant en évidence les rapports qu'ils entretiennent avec le paysage (multisensoriel). Ainsi, nous verrons : (2) les liens, par l'identité, tissés entre le territoire et le paysage ; (3) les associations contemporaines entre environnement et paysage, notions souvent opposées dans les discours ; (4) les rapprochements entre ambiance et paysage en vue d'une acception multisensorielle du paysage.

Ce chapitre est alors l'occasion de penser le paysage, non comme un monde conceptuel à part, mais avant tout en rapport avec d'autres sphères qui participent aussi à sa définition.

1. Evolutions législatives et conceptions du paysage dans l'action. Quelle place pour la multisensorialité et le sensible ?

Le paysage est une entrée historiquement utilisée dans les mondes de l'aménagement et de l'urbanisme. S'il ne s'agit pas d'un sujet réellement nouveau pour les politiques publiques, le paysage s'y inscrit aujourd'hui en des termes nouveaux⁷. Le développement urbain, la pression urbaine mal maîtrisée, l'urbanisation diffuse, la disparition progressive des activités agricoles, les mutations contemporaines des espaces, urbains et ruraux... posent des questions spatiales, politiques et sociales. Parmi celles-ci, nombreuses sont celles qui portent sur la gestion, la valorisation, la préservation et/ou la protection des espaces, et se traduisent par diverses modalités d'interventions publiques. Dans ce contexte, le paysage est progressivement devenu l'objet d'enjeux multiples dans les territoires locaux et tend à devenir un outil pertinent d'intervention sur ces derniers.

La problématique paysagère est abordée par de multiples politiques sectorielles (urbanisme, environnement, agriculture, etc.), témoins de la multiplicité et la complexité de la notion et de ces applications opérationnelles. De nombreuses politiques publiques à objectif paysager existent aujourd'hui, tout en se différenciant notamment par leur échelle d'application, les types d'acteurs concernés, les interventions réalisées. Parmi ces applications, citons les suivantes : label paysage, paysage de reconquête, plan paysage, 1% paysage, opération grand site, Opération Groupée d'Amélioration des Façades (OGAF), Zone de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager (ZPPAUP), et/ou à impact paysager (orientations agricoles, règlements forestiers, mesures agro-environnementales, etc.).

Aussi, force est de constater qu'au fil du temps, elles ont largement évolué, passant, comme nous allons le voir, d'un modèle pittoresque du paysage à un modèle écologique, puis culturel et local/territorial pour actuellement prendre la forme d'un modèle qui se veut plus englobant que les précédents, celui du développement durable. En cela, un modèle n'en a pas remplacé un autre, plusieurs coexistent, se complètent et se superposent. Dans cette mouvance, le paysage épouse peu à peu des contours plus larges, plus ouverts à la multiplicité territoriale, sensorielle, actorielle.

Le modèle du « pittoresque », ou le paysage comme objet patrimonial

Les lois de 1906 et de 1930 sur les sites et les monuments naturels sont au fondement historique des politiques de paysage en France. Les « œuvres de la nature » ainsi protégées comme les œuvres d'art, le paysage s'imposent comme un objet patrimonial. La notion de *site* (d'origine picturale) renvoie à cette approche pittoresque du patrimoine paysager : elle

⁷ Le développement des connaissances scientifiques sur l'interaction entre paysages et politiques publiques est tout à fait nécessaire. C'est dans cette optique que le Ministère de l'Ecologie et du Développement Durable a lancé en France deux vastes programmes de recherche intitulés « Politiques Publiques et Paysages : analyse, comparaison, évaluation » (1998 - 2005) et « Paysages et développement durable » (lancé en 2005).

propose une approche strictement visuelle et esthétique (dans l'utilisation courante du terme - beau) du paysage.

Le paysage, notamment urbain, prend sa source dans la question de l'esthétique ou de l'embellissement (notamment dans le droit de l'urbanisme). L'attention du législateur est depuis longtemps tournée vers l'esthétique urbaine, au-delà même de la législation concernant les monuments historiques (Loi de 1913), les sites (Loi relative aux abords des monuments historiques de 1943), et la Loi sur la protection des sites naturels (1930), Loi Cornudet (du 14 mars 1919) prévoyait déjà la mise en place de plans d'aménagement, d'extension et d'embellissement des villes (Blanc et al., 2004).

Le modèle de l'environnement ou plutôt le modèle écologique

Au modèle du pittoresque vient s'ajouter, sans pour autant l'effacer, le modèle de l'« environnement ». Dès 1930, la loi de la même année apparaît comme une collusion des préoccupations d'ordre esthétique avec celles qui veulent protéger les écosystèmes et la biodiversité. C'est cette assimilation du patrimoine paysager au patrimoine naturel qui prête confusion, encore de nos jours, (paysage « *versus* » environnement - *supra*). L'inscription généralisée dès 1960-1970 des grands paysages naturels (constituant des ensembles cohérents à la fois sur le plan visuel et sur le plan biologique) apparaît comme une préfiguration d'une nouvelle politique soucieuse à la fois de la protection et de la gestion des sites. Le paysage est considéré, à partir des années 1970, comme un patrimoine commun de la nation, et est objet d'intérêt général⁸.

Le modèle culturel

A partir des années 1980, nous assistons à un retour des préoccupations culturelles. Le nouveau paradigme est celui du « paysage culturel »... Le paysage est dès lors considéré comme une interaction dynamique du naturel et du social. Des sites très vastes sont classés pendant cette période (ex. montagnes de La Rhune dans les Pyrénées Atlantiques, la vallée de la Vézère en Dordogne, etc.). Le caractère évolutif du paysage et sa valeur culturelle ne peuvent que faire partie d'une prise en compte. Ainsi, les politiques des sites et plus largement de la patrimonialisation, sont largement mises en cause.

Notons, que dans la même période (années 1980), les lois de décentralisation affirment les responsabilités des collectivités publiques en matière de paysage⁹ ; ce qui conduit à l'émergence d'un nouveau visage des politiques publiques paysagères, celui du local.

⁸ « *La protection des paysages est d'intérêt général* » (Loi 76-629 du 10 juillet 1976 relative à la protection de la nature. « *Le respect des paysages naturels ou urbains est d'intérêt public* » (Loi 77-2 du 3 janvier 1977 sur l'architecture). « *Les espaces, ressources et milieux naturels, les sites et paysages, les espèces animales et végétales et les équilibres biologiques auxquels ils participent, appartiennent au patrimoine commun de la nation. Leur protection, leur mise en valeur et leur mise en état sont d'intérêt général (...)* » Loi 95-10 du 2 février 1995 sur le renforcement et la protection de l'environnement.

⁹ « *Chaque collectivité publique en (le territoire français) est le gestionnaire et le garant dans le cadre de ses compétences. Afin d'aménager le cadre de vie (...), de gérer le sol de façon économe, d'assurer la protection des*

Le modèle local, territorial et urbain

Au début des années 1990, dans différents pays européens, se manifeste une volonté croissante de protéger et de mettre en valeur les paysages à l'échelle de grands territoires (en France : Loi sur la protection et la mise en valeur des paysages, dite Loi Paysage, 1993¹⁰). Ainsi, de nouveaux outils voient le jour (plan paysager, plan territorial prenant en compte les richesses paysagères et environnementales, chartes, directives...). Ces outils modulent les mesures de protection ou de mise en valeur en fonction de la nature et des spécificités des biens à protéger.

La Loi Paysage de 1993 incite les collectivités locales à mieux prendre en compte dans leurs politiques d'aménagement l'enjeu du paysage, dépasser le cadre de la protection réglementaire des paysages exceptionnels pour envisager une gestion qualitative du cadre de vie quotidien. Nous notons ainsi un premier changement d'échelle qui caractérise le passage d'interventions ponctuelles de protection (monuments, sites, parcs, jardins) à une approche territorialisée.

Dans le prolongement, la circulaire sur les Contrats de Plan Etat-Région (CPER) du 9 octobre 1998 procède à un développement de la question du paysage en ce qui concerne les villes. Il s'agit d'établir des diagnostics paysagers qui comprennent l'idée du fonctionnement du quartier. Le terme « paysage » se généralise, englobe plusieurs dimensions urbaines esthétiques et identitaires. Ces dimensions permettent « *l'appréciation de la qualité et de la diversité du paysage urbain des différents quartiers* » (CPER). L'identité de ces quartiers serait fondée aussi sur des « *particularités paysagères, morphologiques et architecturales* » (CPER). Le paysage réintroduit l'aspect morphologique de la ville, souvent négligé, au profit d'une analyse de l'urbain plus fonctionnelle et centrée autour des termes spatiaux (Blanc et al., 2004).

Le modèle durable et la Convention du Paysage

« *Quelques années après l'adoption de la loi de 1993, l'heure n'est plus à la préservation et à la mise en valeur des paysages mais au développement durable* » (Novarina, 2004, p. 10). Avec la Loi d'Orientation pour l'Aménagement et le Développement Durable du Territoire (LOADDT, 1999), les bases « *d'une politique de développement équilibré de l'ensemble du territoire national alliant le progrès social, l'efficacité économique et la protection de l'environnement*¹¹ » sont fixées. Les fonctions environnementales et paysagères de

milieux naturels et des paysages (...), les collectivités publiques harmonisent, dans le respect réciproque de leur autonomie, leurs prévisions et leurs décisions d'utilisation de l'espace (...) » (Loi 83-8 du 7 janvier 1983 sur la répartition de compétences entre les communes, départements, régions et l'Etat).

¹⁰ La Loi de 1993, dite Loi Paysage, apporte des modifications à plusieurs niveaux, du permis de construire à l'élaboration des documents de planification à différentes échelles. Le décret d'application 94-408 (18 mai 1994) concerne le volet paysager du permis de construire (L. 421-2, L.421-3, R. 421-2 du CU) : le dossier du permis de construire comprend désormais des documents de natures diverses permettant d'apprécier l'insertion du projet dans le paysage et son impact visuel. Même si l'harmonie et le relief sont valorisés, les critères qui les définissent ne sont pas définis (Blanc et al., 2004).

¹¹ Même si le mot paysage n'est mentionné que trois fois dans le texte de loi, la responsabilité de préservation et de mise en valeur du paysage est implicite dans l'ensemble du texte, au travers du principe de durabilité et

l'agriculture sont également reconnues (Loi d'orientation agricole, 1999). La loi SRU¹² (2000) fixe explicitement comme objectif la planification urbaine d'assurer, en respectant les objectifs du développement durable, l'utilisation économe et équilibrée de l'espace, ainsi que la préservation des espaces naturels, des sites et paysages naturels ou urbains. Elle renouvelle les démarches de planification intercommunale et renforce le rôle des collectivités locales dans ces démarches.

L'accolement progressif du paysage avec le développement durable semble concourir à ce rôle nouveau qui lui est donné (Kalaora in. Faburel et Manola (coord.), 2007) : « *Le paysage est dans l'air du temps ; mais il n'a peut-être pas encore acquis la dimension que les protagonistes de sa ré-émergence à la fin des années 1960 souhaitaient lui donner, c'est-à-dire celle d'un concept opératoire pour penser le cadre de vie. Il n'en est pas loin...* » (Luginbühl, 2001, p. 15). Il ressort ainsi de plusieurs recherches (notamment celles issues du Programme de Recherche « Paysage et Politiques Publiques », dont : Novarina, 2004 ; Cheylan, 2002) que le rapprochement, voir l'accolement de la planification paysagère et de la planification territoriale constituerait une avancée bénéfique.

La Convention Européenne du Paysage (2000) a le mérite de faire le point sur l'actualité contemporaine dans la pensée paysagère et va dans ce même sens, posant la question des différentes actions paysagères et des acteurs impliqués. Ainsi, dans le souci de « *parvenir à un développement durable* », et « *Désirant répondre au souhait du public à jouir de paysages de qualité et de jouer un rôle actif dans leur transformation* », le texte de la Convention Européenne du Paysage stipule la « *protection*¹³ », la « *gestion*¹⁴ », et « *l'aménagement*¹⁵ » du paysage.

Le paysage participe à l'élaboration des cultures locales ; « *composante fondamentale du patrimoine culturel et naturel* », « *contribuant à l'épanouissement des êtres humains* », il est « *un élément important de la qualité de vie des populations : dans les milieux urbains et dans les campagnes, dans les territoires dégradés comme dans ceux de grande qualité, dans les espaces remarquables comme dans ceux du quotidien* », mais aussi « *un élément essentiel du bien-être individuel et social* » (Convention Européenne du Paysage, 2000, Préambule).

En dehors de la reconnaissance juridique du paysage comme composante essentielle du cadre de vie des populations, la Convention insiste sur la mise en place « *des procédures de participation du public, des autorités locales et régionales, et des autres acteurs concernés*

de l'objectif de préservation de l'environnement. La loi institue une démarche de projet de développement durable à l'échelle des pays. Création de la Charte des Pays. Loi 99-533 du 29 juin 1999 d'orientation pour l'aménagement et le développement durable du territoire.

¹² Loi 2000-1208 du 13 décembre 2000 relative à la Solidarité et au Renouveau Urbain.

¹³ « *Comprend les actions de conservation et de maintien des aspects significatifs ou caractéristiques d'un paysage, justifiées par sa valeur patrimoniale émanant de sa configuration naturelle et/ou d'intervention humaine* » (Convention Européenne du Paysage, 2000, Article 1).

¹⁴ « *Comprend les actions visant dans une perspective de développement durable, à entretenir le paysage afin de guider et harmoniser les transformations induites par les évolutions sociales, économiques et environnementales* » (Convention Européenne du Paysage, 2000, Article 1).

¹⁵ « *Comprend les actions présentant un caractère prospectif particulièrement affirmé visant la mise en valeur, la restauration ou la création de paysages* » (Convention Européenne du Paysage, 2000, Article 1).

par la conception et la réalisation des politiques du paysage » (Convention Européenne du Paysage, 2000, Article 5).

Ne se fermant pas à la prise en compte de la multisensorialité (le terme de « perçu » est utilisé sans aucune mention spécifique à la vision, la Convention Européenne du Paysage constitue un texte législatif permettant un appui légal pour une (ré)orientation de la recherche et des projets de paysage vers des problématiques d'une grande actualité, notamment par la mise en lien du paysage et du développement durable, du bien-être, de la participation plurielle, de la création aussi bien que de la protection et gestion des paysages, de la prise en compte conjointe de la nature et de la culture...

Ainsi, de la loi de 1913 relative aux monuments historiques, jusqu'à la Convention européenne du paysage de 2000, une double évolution des politiques paysagères est constatée concernant :

- leur nature même : de la préservation/conservation des monuments historiques à la protection de la nature, et plus récemment à l'amélioration du cadre de vie. « *Désormais, en France, la Loi sur la protection et la mise en valeur des paysages, dite Loi paysage, adoptée en 1993, et la Convention européenne du paysage (2000) fixent un nouveau cadre juridique pour les politiques publiques de l'aménagement.* » (Davodeau, 2005, p. 2).
- l'échelle d'intervention : de celle du monument à celle du territoire. « *Alors que les premières lois de protection des monuments historiques puis des sites naturels (1913 et 1930 en France) abordaient leurs objets dans une dimension strictement monumentale, la sphère patrimoniale s'élargit aujourd'hui au territoire tout entier* » (Davodeau, 2005, p. 2).
- et, plus modestement, la conception sensorielle du paysage : « *Le paysage ne doit pas être dominé par l'hégémonie d'un seul sens, ni d'une seule catégorie de pensée sur la forme* » (J.-F. Seguin in. Conseil de l'Europe, 2003, p. 4).

Si ce foisonnement de politiques montre la transversalité de la problématique paysagère – inscrite toute aussi bien dans des politiques patrimoniales ou culturelles, de développement local et relatives à la préoccupation écologique – et malgré une évolution notable de ces politiques - leur ouverture en termes de nature d'intervention, d'échelle, et de prise en compte de la multisensorialité -, il n'en reste pas moins qu'aucune ne donne de définition de ce qui est « paysage » jusqu'à la Convention Européenne du Paysage – définition qui reste toutefois assez floue et générale, qui n'aborde aucune des questions difficiles à traiter, comme par exemple la multisensorialité.

De même, aucune définition des notions les plus mobilisées dans ces textes n'est faite. Nous proposons donc de nous intéresser à deux de ces termes au regard des enjeux qu'ils nous permettent d'entrevoir et de clarifier l'usage que nous en faisons pour la suite, ainsi que les liens supposés exister ou non avec le paysage. Ces termes sont « territoire » (que nous mettrons en relation avec « espace » et « lieu ») et « environnement ».

2. Paysage et territoire : une coexistence dialectique

« Peut-on penser des territoires qui ne soient pas des paysages, des paysages qui ne constituent pas des territoires ? Je réponds clairement que cela n'est pas possible »

Jean-Pierre Dupont¹⁶

La multiplication des procédures locales en matière d'aménagement et de développement s'est accompagnée, depuis une dizaine d'années (notamment suite à la loi dite Paysage de 1993), de nouvelles coordinations sociales et de nouveaux enjeux dont le paysage figure parmi les plus importants. *« (...) les nouvelles échelles du projet de paysage (qui n'est plus restreint à la dimension du jardin ou du parc) ne transforment pas les paysages à leur mesure : elles agissent au contraire comme une limite, notamment par les conflits que la dimension territoriale contribue à greffer autour des enjeux de gestion des paysages »* (Lecourt, 2003, cité in. Davodeau, 2004, p. 5). Ainsi, les relations entre paysage et territoire semblent être un levier d'action pour les politiques publiques, car le paysage peut être une porte d'entrée à la prise en compte globale des différents facteurs caractéristiques d'un territoire mais aussi des transformations et des évolutions de celui-ci.

2.1 Le territoire : quelle définition ?¹⁷

Le(s) territoire(s) : entre composantes géophysiques, affectives/existentielles, organisationnelles

Intrinsèquement complexe, la notion de territoire est appropriée par chaque discipline, selon leurs propres fondements historiques (positionnements théoriques, approches conceptuelles, instruments méthodologiques...). Mais, par-delà les subtilités sémantiques que manifeste déjà la lecture de la définition proposée par un dictionnaire usuel, nous nous bornerons ici à mettre l'accent sur les caractères du (des) territoire(s) pertinent(s) pour notre propos. À l'instar de la première définition proposée par le Petit Larousse¹⁸ *« Le territoire traduit (...) une vision strictement politique du découpage de l'espace géographique qu'exprime bien un politologue comme Bertrand Badie (1995) lorsqu'il l'assimile à la « marque essentielle de l'État »* (Di Méo et Buléon (dir.), 2005, p. 77) sur cet espace. Le territoire (politique donc) *« traduit un mode de découpage et de contrôle de l'espace garantissant la spécificité, la permanence et la reproduction des groupes humains qui*

¹⁶ Cité in Chevrier et Hayon, 2003, p. 11

¹⁷ Tiré de Faburel G., Manola T. (coord.), Brenon L., Lévy L., Gourlot N., Grenier A., Charre S., Leservoisier S., Marcou M., Tong Canh T., Benoît G., 2007, *Le sensible en action. Le vécu de l'environnement comme objet d'aide à la décision. Tome 1 : sensible, ambiance, bien-être et leur évaluation, en situation territoriale*, Travail mené pour le compte de l'Observatoire de l'Environnement Sonore du Val-de-Marne (ODES 94)), C.R.E.T.E.I.L., Institut d'Urbanisme de Paris, avril, 84 p.

¹⁸ *« Étendue de terre dépendant d'un État, d'une ville, d'une juridiction, etc. »*

l'occupent » (*ibid.*, p. 79). Il se caractérise ainsi par l'idéologie, la manipulation, la représentation, la fabrication sociale, l'épreuve de force.

Cette conception originelle n'est pas sans lien avec l'interprétation naturaliste, voire éthologique¹⁹, de la fragmentation de l'espace géographique. R. Ardrey la résume parfaitement lorsqu'il décrit le territoire comme « *un espace vital terrestre, aquatique ou aérien, qu'un animal ou qu'un groupe d'animaux défend comme étant sa propriété exclusive* » (Ardrey, 1966, p.14). C'est à ce sens strictement éthologique (ou écologique selon le Petit Larousse : *Espace délimité par un animal, ou une famille d'animaux, considéré comme habitat privilégié et défendu contre l'intrusion de congénères*) que l'Encyclopedia Universalis fait d'ailleurs référence.

Ainsi, dans sa définition première, le territoire est :

- « *un système de relations, dont les caractères et les limites, construction politique ou administrative, aire de marché, zone d'action, restent à préciser* » (Roncayolo, 1997, p. 19) ;
- une structure spatiale : « *globalement le territoire est un espace structuré. Cette structuration est pour une part auréolaire, distinguant centre et périphérie* » (Pinchemel, 1988), mais aussi en treillage et en axes selon les réseaux qui le parcourent (Pradeau, 1994, p. 26) ;
- résultant d'un construit politique, comme le propose Sanguin : « *l'intervention d'un système politique organisé sur une portion d'espace, transforme celle-ci en territoire. Cette mue est fondamentale, elle ne tient pas à une forme particulière de pouvoir politique. (...) dès qu'un espace est globalement approprié par une communauté humaine, il devient territoire et en général polarisé* » (Sanguin, 1977 cité in. Pradeau, 1994, p. 24).

Toutefois, nous trouvons aussi trace dans les dictionnaires généralistes d'acceptions moins contraintes par la seule politique institutionnelle (défense de la souveraineté par les droits accolés aux circonscriptions) et plus ouvertes, par l'idée d'appropriation, à des rapports multiples de pouvoir, donc à d'autres liens d'autorité.

Or, plus récemment, nous rencontrons aussi dans la littérature scientifique une telle évolution, qui traduit fondamentalement l'évolution des figures historiques de l'autorité, et alors des rapports de pouvoir. Par exemple, Y. Barel (1990 cité in. Tizon, 1996), propose, avec d'autres (Le Berre, 1992, cité in. Tizon, 1996), une vision plus ample du territoire, sous l'égide de l'appropriation et des attaches qu'elle nourrit. Dès lors, « *À l'origine simple et claire s'est substitué un système à géométrie variable où plusieurs formules de régulation s'enchevêtrent* » (Guy Caron de la Carrière, cité in Lorot, 2001, pp. 459-460). Au final, « *Toute société a du territoire, produit du territoire* » (Tizon, 1996, pp. 22-23).

Ainsi, à ce jour, le territoire est un « objet » à plusieurs composantes :

¹⁹ L'éthologie, ou littéralement la science des mœurs, est l'étude scientifique du comportement des animaux dans leur milieu naturel.

- Le territoire relève tout d'abord d'une entité spatiale (dimensions concrètes, matérielles des objets et des espaces : infrastructures, habitations, zones d'activités, milieux naturels...) soit un « *espace à métrique topographique* » selon l'expression de J. Lévy (Lévy, Lussault, 2003, p. 907), plus ou moins bien délimité, mais qui a, dans tous les cas, une localité particulière et des caractéristiques naturelles qui le rendent singulier. *C'est l'espace produit.*
- Il est également un espace socialisé, fruit d'une lente construction sociale et culturelle. Son existence résulte d'un processus d'appropriation par un groupe social (Débarbieux, Lévy, Lussault, 2003).

Si ce processus s'est à l'origine manifesté par des conflits plus ou moins longs et violents, il s'agit bien plus aujourd'hui d'une mobilisation de registres symboliques et identitaires, sans déployer le plus souvent des dispositifs de défense ou de contrôle. Il renvoie dorénavant d'abord aux dimensions idéelles des représentations et à leur cristallisation temporelle (mémoire, patrimoine), mais aussi à la *praxis* (usages, expériences...), qui traduisent une construction collective de l'intelligibilité et d'une vision du monde, véritable représentation auto-référencée et identitaire du groupe qui la construit.

Les médias locaux (presse locale, etc.), la mémoire du lieu (patrimoine historique, fêtes folkloriques, etc.), mais également la pratique quotidienne de l'espace fournissent les facteurs de la construction de l'identité locale (ex : exhumation/actualisation de la culture locale). De manière opératoire, ce sont ici les *espaces perçus* (représentation que se fait l'esprit humain de l'espace, chargé de cultures, d'histoire, d'idéologies) et *vécus* (ensemble des lieux fréquentés par l'individu, aussi dénommés territorialités).

- Enfin, sur le territoire s'exerçait d'abord une autorité volontaire de droit ou de fait (d'un gang par exemple) dans son organisation, c'est-à-dire un rapport de force (politique) entre les différents acteurs sociaux. Mais, l'appropriation par la force conduit à concevoir le territoire comme une entité unique, strictement délimitée par le contrôle exercé sur l'espace, avec un fonctionnement qui lui est propre : le domicile familial, le territoire national par exemple.

Plus récemment, le territoire s'est affirmé comme un enchevêtrement de relations sociales spatialisées, en vue, plus souplement, d'aménager, d'organiser et de gérer l'espace. Il est donc aussi pour ne pas dire surtout un *espace social*, moins de luttes que d'enjeux, socio-culturels (normes et valeurs), projetés sur l'espace géographique (Di Méo, Buléon, 2005 ; Di Meo, 1998). Il s'ensuit qu'il articule souvent de nos jours des échelles multiples, et emboîtées, combinant une pluralité de ressources et de modes de mobilisation.

Ainsi, trois dimensions principales et entremêlées composent le territoire :

- dimensions géophysiques (ou réalité matérielle),
- affectives/existentielles (consistance idéelle, cognitive et symbolique)
- et organisationnelles (et donc sociales et actuelles).

C'est à ce territoire là que nous faisons référence, ni à un territoire support, ni à un territoire dans la simple acception administrative. Le territoire est le « *milieu de vie, de pensée et d'action dans lequel et grâce auquel un individu ou un groupe se reconnaît, dote ce qui l'entoure de sens et se dote lui-même de sens, met en route un processus identificatoire et identitaire* » (Tizon, 1996, p. 21).

2.2 Le territoire comme identification

Le territoire, une question d'identité

Nous devons alors distinguer le territoire du lieu et de l'espace, notions souvent confondues avec lui. Le territoire est non seulement un espace physique sur lequel des groupes sociaux s'organisent, mais aussi un espace chargé de sens, et donc de représentations, par ses occupants. Parmi tous les sens que l'on peut trouver au territoire, le plus petit dénominateur commun est constitué par cette double nature matérielle et idéale. Mais, pour Debarbieux (*op. cit.*), il s'agit de ne pas tout fondre dans l'idée de représentations, car ceci aurait pour effet de rendre secondaire le rapport à la matière, à la substance dans la construction territoriale, alors qu'elle en est constitutive. Pour lui, le territoire est à la fois « *ressource dynamique* » (produit d'un corps à corps matériel et idéal) et « *figure* » (représentation de cette relation).

Nous devons surtout préciser les liens entre lieux et territoires, car, *a priori*, le distinguo opéré pour le territoire n'est guère différent de celui opéré pour le lieu. « *Le territoire regroupe et associe les lieux. Il leur confère un sens collectif plus clair et plus affirmé que celui qui découle de leur stricte pratique. Dans ces conditions, territorialiser un espace consiste, pour des groupes sociaux, à y multiplier les lieux. Si le territoire réussit, si la pâte territoriale prend, ces lieux formeront un réseau, concret et néanmoins symbolique.* » (Di Méo, 1998, p. 87). Alors, si le lieu se définit avant tout par des fonctions et des pratiques individuelles et sociales, le territoire exprime plutôt un système de représentations, une idéologie et parfois une autorité.

Au final, le territoire est un construit individuel et social sur une entité géographique donnée. C'est l'expression globale du spatial, du social et des multiples vécus plus personnels, considérant que quelle que soit la mobilité des individus ou la singularité de leur territorialité, il existe toujours entre eux une connivence, un accord implicite intervenant à un niveau d'échelle particulier de l'espace géographique. L'identité joue un rôle déterminant dans ces connivences (ex : du personnel et du collectif) et articulations multiples (ex : du spatial et du social). Le territoire témoigne d'une appropriation à la fois économique, idéologique, politique et donc sociale de l'espace par les groupes... qui élaborent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur culture (Di Meo, 1998). Il est donc, plus que le lieu, implication et construction collective. S'il participe toujours d'une vision du monde, il est aussi une représentation auto-référencée et identitaire du groupe qui la construit (Debarbieux, 2003).

Territorialité, appropriation... habiter : passages du territoire au paysage (multisensoriel)

Territoire, territorialité et paysage (multisensoriel)

Le rapport identitaire, d'appropriation voire de sentiment d'appartenance n'est pas sans lien avec la notion de territorialité (cf. Raffestin, 1977). C'est ainsi que le paysage, comme support de processus de construction identitaire (Di Meo, 1994 et 1996), et le territoire se lient. La construction de la territorialité avec tout ce qu'elle véhicule (appropriation, identification, sentiment d'appartenance) suit le chemin inverse du « pays ». On part de quelque chose *a priori* délimité et plus « objectif » (territoire) et on avance vers quelque chose de plus approprié individuellement et collectivement (paysage).

L'appropriation est « une action d'attribution et de prise de possession de quelque chose par quelqu'un afin d'en faire un « bien » propre. Il s'agit là d'une signification où l'idée dominante est non celle d'adaptation (rendre un objet adapté à son usage) qui constitue le second sens possible pour le terme. » (Lussault, 2007, p. 111-112).

Michel de Certeau propose une appropriation en lien avec les motricités piétonnières qui spatialisent en un style d'appréhension tactile et d'appropriation kinésique (de Certeau, 1990). Dès lors, dans ses liens à l'espace, les lieux, les territoires, l'appropriation devient « appropriation de l'espace ». Cette expression « désigne les conduites qui assurent aux humains un maniement affectif et symbolique de leur environnement spatial. Couramment employée par anthropologues, psychologues, sociologues, urbanistes, elle recouvre une notion complexe, encore mal élucidée et dont le contenu diffère d'un auteur à l'autre. » (Merlin, Choay, 2005, p. 59). Et, « (...) le processus d'appropriation d'un espace par un groupe transforme, ipso facto, le substrat spatial en territoire. » (Lussault, 2007, pp. 111-112).

La territorialité reflète « la multidimensionnalité du vécu territorial par les membres d'une collectivité, par les sociétés en général » (Raffestin (1980), cité in. Di Meo, 1998, p. 82). Elle se calque donc sur l'espace vécu du sujet. Elle définit une relation à l'espace en associant trois éléments essentiels :

- une relation primaire et existentielle à la terre (la géographicité),
- le réseau réel des lieux pratiqués et vécus,
- et des référentiels d'échelles multiples.

La territorialité relève donc d'abord de la logique, de la sensibilité, des rapports intimes et sociaux qu'un individu noue avec son espace de vie. C'est la *praxis* qui permet l'intégration de ces 3 niveaux de la relation au territoire, c'est-à-dire, la capacité de l'acteur à agir, et dans le même temps, de mener une réflexion sur cette action. Ce couple action-réflexion, lorsqu'il est compris dans un contexte collectif, aboutit à la constitution de schémas mentaux qui se nourrissent à la fois « d'informations sensorielles et conceptuelles puisées dans l'idéologie sociale ambiante mais aussi dans notre expérience pratique et personnelle du monde » (*ibid.*, p. 83). La territorialité est donc ce mouvement mental incessant que produit l'acteur en s'appropriant des concepts, réflexions, images, etc., socialement construites du territoire grâce à son action et son expérience.

Territoire, habiter et paysage

Un territoire approprié est, pour Michel Roux, « *Un territoire que nous pouvons « habiter en poète », dont nous pouvons respirer « l’Aura », celle qui se dégage de la toile du maître : « Une singulière trame de temps et d’espace : apparition unique d’un lointain, si proche soit-il ». En d’autres termes, « habiter en poète » est le propre de l’homme : cet art consiste à échapper à toute forme d’adaptation.* » (Roux, 2002, p. 59).

L’*habiter* renvoie ainsi à une relation charnelle et intime entre l’habitant et l’espace habité, et implique comme le souligne M. Roux que les territoires naissent de l’acte d’habiter, et que par conséquent, chaque individu possède des territoires qui lui sont propres et singuliers. Sous cette acception, le territoire dépasse d’une part largement le territoire potentiel du logement, et d’autre part se distingue sensiblement de l’acception du territoire proposée par la géographie sociale, qui elle réunit espace géographique, espace politico-administratif et espace vécu (*supra*). Dans ce cas-ci, « *les territoires ne sont pas distincts de nous et (...) ils sont au contraire des « extensions » de nos être intimes : des clairières que l’on éclaircit, des « mondes » que l’on ouvre, des « sphères utérines », des « abords », des « clôtures opérationnelles », autant de manières de désigner des régions, des interfaces, qui permettent aux êtres de construire leur autonomie, c’est-à-dire de s’inscrire et de s’intégrer dans la totalité en préservant leur différence* ». (Roux, 2002, pp. 11-12). Dans ce cas aussi, les territoires sont/deviennent paysages.

Pour Yves Lacoste (2003), la définition de l’*habiter* est relative à la relation qu’ont les Hommes à leur territoire de vie. Car, comme le dit M. Roux, « *L’acte d’habiter peut-il se réduire à l’acquisition de lieux fonctionnels ? A l’évidence non. Il est d’autres façons de le décliner. Il suffit pour s’en convaincre, d’écouter ses proches évoquer leur bureau, leur grenier, leur jardin, leur ville, leurs randonnées, leurs voyages ou de les voir occuper leurs espaces familiers ou encore de s’abandonner à la contemplation d’une ligne d’horizon, pour voire sourdre une émotion, une intensité dont rien ne nous dit qu’elle ne constitue pas l’essentiel.* » (Roux, 2002, pp. 48-49). Nous pouvons alors considérer « l’habitat » de l’Homme comme tout aussi immatériel que matériel, considérer que les lieux, territoires que nous habiterions seraient tout aussi palpables qu’imaginaires chargés de symboles, de vécus, de sentirs et de ressentis... qu’au final, nous n’habitons pas des territoires mais aussi des paysages.

Habiter

*« La spatialité de notre présence au monde et à autrui,
de notre habiter n’est-elle pas le paysage ? »
(cf. Paquot, Lussault, Younès, 2007, p. 13)*

La notion d’*habiter* est de plus en plus mobilisée, non seulement par la philosophie (ou elle trouve son origine) mais aussi la géographie, la sociologie, l’urbanisme voire l’architecture (même si des confusions avec l’action d’habiter/loger à un lieu sont encore courantes).

« Issu de la racine Habere (avoir), le mot habitat et ses dérivés (habitant, habitation, habiter) recouvre une vaste gamme de phénomènes, analysés précocement par les géographes, les sociologues, les

anthropologues, les économistes qui ont produit une foultitude de travaux très divers (voire divergents) quant à leurs conclusions. Néanmoins, le plus petit dénominateur commun serait sans doute « le cadre de vie des hommes en société » ». (Lévy, Lussault, 2003, p. 437).

De Martin Heidegger (dans deux écrits parus en 1951 : « *Bâtir Habiter Penser* » et « ... *L'Homme habite en poète...* ») à Henri Lefebvre, en passant par Augustin Berque, Thierry Paquot, Chris Younès ou encore Michel Roux pour n'en citer que quelques uns, l'habiter ne peut se réduire à l'action de se loger. « *Le verbe « habiter » est riche (et) (...) son sens ne se limite aucunement à l'action d'être logé, mais déborde de tous les côtés de l'« habitation » et l'« être », au point que l'on ne peut penser l'un sans l'autre... C'est le constat qu'établit Henri Lefebvre, qui va introduire cette notion dans la « sociologie urbaine » française et plus généralement parmi les professionnels de la ville et du logement, les architectes et les urbanistes « progressistes » au début des années soixante.* » (Paquot, 2005, p. 113).

Dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Jacques Lévy et Michel Lussault définissent l'habiter comme la « *spatialité des acteurs individuels* » (Lévy, Lussault, 2003, p. 440) se caractérisant « *par une forte interactivité entre ceux-ci et l'espace dans lequel ils évoluent. La notion donne la part belle au rôle de l'individu, du langage, des réalités idéelles – et reprend ainsi des acquis du courant phénoménologique ; mais on n'oubliera pas que rien dans l'espace et la spatialité n'échappe à la société et à l'historicité. Mettre l'accent sur l'habiter nous fait ainsi passer d'une morale du chacun-chez-soi-une-fois-pour-toutes à une éthique de l'espace qui ne nous laissera plus jamais tranquille : habiter le monde sans le rendre pour d'autres, pour tous les autres, et pour soi-même parmi eux, inhabitable, tel est l'enjeu de l'action spatiale contemporaine.* » (Lévy, Lussault, 2003, p. 442). Dans cette logique, Eric Dardel, dans son livre *L'Homme et la Terre* (1952), écrit que habiter indique « *des relations (...) dans lesquelles la Terre est éprouvée comme base* » (Dardel, 1952, p. 47). Non seulement un point d'appui spatial et un support matériel, mais la condition de toute position dans l'existence. L'espace géographique est un espace matériel. C'est un monde qui regroupe les dimensions de la connaissance, celle de l'action et de l'affectivité. Pour lui, se loger est une fonction et habiter est un mode de connaissance, d'action, d'affectivité associé à un « chez soi ». L'espace, c'est du concret, du vécu, du quotidien. Il faut mettre en avant l'action (mouvement, projet, les gestes du quotidien) et l'affectivité associées à un espace de vie.

Le sens de l'habiter, c'est le « *chez soi* » (Dardel, 1952). C'est là où on peut se poser, se reposer, s'abandonner... aller au devant des choses et des êtres vers lesquels nous portent nos projets. *L'habiter* implique alors l'existence de territoires intimes et singuliers, à la fois « *aimés* », « *appropriés* » (Roux, 2000), c'est-à-dire à la fois familiers, mais gardés en partie à distance, pour ne pas qu'ils deviennent épuisés par la connaissance de l'habitant. Cette action d'habiter renvoie ainsi à une relation charnelle et intime entre l'habitant et l'espace habité, c'est-à-dire l'habitat, et implique comme le souligne M. Roux (2000) que les territoires naissent de l'acte d'habiter, et que par conséquent, chaque individu possède des territoires qui lui sont propres et singulier. « *Nous dirons que l'habiter est du côté du «chez-moi, là ou l'être humain se fonde historiquement, et quotidiennement dans son habiter.* » (Salignon, 2010, p. 26). Considérant donc que « *l'ancrage historial est culturel, symbolique, poétique ; l'ancrage quotidien est pratique, imaginaire et fluctuant. (...) L'un est du côté de l'éternité, l'autre du côté de la temporalité comme scansion de la vie humaine dans l'appréhension de sa finitude.* » (Salignon, 2010, p. 26), le paysage dans le sens de ces deux ancrages peut être aussi considéré comme la trace (palpable et impalpable) de l'habiter.

Le paysage serait le fruit d'une conscience du(es) lieu(x), des territoires ; un processus d'appropriation de ces derniers. Et, selon la géographie sociale, paysage et territoire entretiennent « *une curieuse co-dépendance dialectique* » (Di Meo, 1998), le paysage participant à la création d'un territoire, en étant même, parfois, une seule chose... Ainsi, par l'appropriation et la territorialité, le paysage/territoire habité devient aussi outil de territoire et d'action.

Dans le prolongement, nous pouvons avancer que tout territoire est paysage(s) sans passer par un processus d'*artialisation* (cf. Alain Roger) qui permettrait l'instauration d'un *pays* en paysage. Les individus cherchent à se reconnaître dans le paysage de l'espace/lieu/territoire où ils vivent. Le paysage serait alors une forme collective, façonnée par des pratiques et des représentations sociales. L'observation des relations entre paysages et territoires permettrait alors d'arracher le paysage de son rôle « décoratif » de consommation visuelle²⁰, ce dernier regagnant sa consistance sociale. Le paysage devient un révélateur d'identité(s) territoriale(s), participant alors de la construction d'un rapport singulier au territoire de vie : un sentiment d'appartenance, un *habiter*. La multi-sensorialité et la complexité du paysage doivent alors composer avec la multi-dimensionnalité des territoires, lorsque l'esthétique visuelle portait surtout regard sur la morphologie des composants de l'espace. Si l'on considère le paysage comme une construction sociale et non comme un simple objet esthétique, nous pourrions nous rendre compte des diverses manières dont il est senti, comprendre la façon dont il est « regardé » et trouver ainsi les points d'articulation entre les différentes représentations et usages (Guisepelli, Fleury, Papy, 2001), entre l'*habiter* et le territoire.

²⁰ Une grande offre d'images diverses (de tourisme, de week-end...) et promues par les medias, notamment suite à la montée en puissance des préoccupations environnementales et écologiques, a conduit à une « consommation paysagère » de plus en plus généralisée.

3. Paysage et environnement : une opposition historique à revoir ? Quelles associations contemporaines ?²¹

Que cela soit dans le cadre des politiques publiques ou plus largement de l'action notamment urbaine (*supra*), dans la recherche ou encore dans les approches opérationnelles de projet (notamment dans le cadre de projets liés au paysage), environnement et paysage se croisent, s'opposent, se superposent... justifiant une clarification des liens entre les deux. D'autant plus qu'une conception multisensorielle du paysage comme présentée plus haut, implique un rapprochement des deux notions.

3.1 Environnement, un terme polysémique

Le terme d'environnement disparaît de la langue française à la fin du XVI^{ème} siècle, où il avait le sens de « *ce qui entoure* ». Il ne revient que plus tard, importé de l'anglais par Vidal de La Blache dans ses *Principes de géographie humaine* (œuvre posthume de 1922). Son usage reste confiné aux géographes jusque dans les années 70, où il concurrence le terme de « milieu », mais dans une acception qui se limite de moins en moins au milieu naturel. La thématique de l'environnement est inscrite à l'agenda politique dans les années 60, suite à plusieurs accidents écologiques marquants et sous l'impulsion des mouvements écologistes qui redéfinissent l'écologie non plus comme « *une approche scientifique (et majoritairement biologique) des interactions entre les êtres vivants et le milieu* » mais comme « *une vue générale de la nature, c'est-à-dire un ensemble de croyances et de valeurs* » (Altman et Wohlwill, 1983, p. 227) donnant ainsi à l'environnement un rôle politisé.

Cependant, la définition de l'environnement est, en partie du fait de cette mise en action, de plus en plus polysémique. En effet, impliquant l'ensemble des effets des activités humaines, donc des échelles de temps et d'espace très diverses, les acceptions du terme deviennent multiples. Deux grandes tendances se dégagent cependant :

- d'une part celle de la représentation d'extériorité à la culture ; tendance moins présente et souvent plus extrême, avec des courants comme celui de la Deep-Ecology (Etats-Unis) qui défend le droit (humain) à la nature dans une logique de sanctuarisation ;
- et d'autre part celle d'inclusion (de la nature dans la culture et vice versa) ; comme c'est principalement le cas dans le cadre de la montée en puissance du développement durable initié par le rapport dit Bruntland de 1987, *Notre avenir à tous*, et développé par les différentes conférences des Nations-Unies sur l'environnement et le développement durable (Stockholm, Nairobi, Rio, Johannesbourg) ou d'autres Conférences (Kyoto, Copenhague).

Malgré cette polysémie, trois visions de l'environnement semblent exister à ce jour en dépit d'une grande multiplicité de définitions selon les disciplines, les acteurs, les métiers : la

²¹ Cf. Manola T., 2010, « Paysage et environnement : quelle association ? », in. Paquot T. et Younès C. (coord.), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, La Découverte, pp. 151-162.

conception biocentrique, la conception anthropocentrique et la conception technocentrique (Theys, 1993). Pour mieux comprendre ces différentes visions, arrêtons-nous y un instant.

- La conception biocentrique : ici, nature et culture sont séparées. L'environnement est plus ou moins associé à la nature, l'homme étant aussi un objet de celle-ci. Cet environnement se présente souvent comme une liste, une collection d'objets vivants ou non vivants (végétaux, matières premières, etc.), en passant par les milieux, les écosystèmes (marais, forêts, etc.), les types d'espaces (montagnes, littoraux, etc.) pour arriver à l'écosystème terrestre.
- La conception anthropocentrique : Les « objets de nature » sont le support d'un système de relations entre l'homme et son milieu, et surtout entre les hommes à propos du milieu. Cette conception restreint le champ de l'environnement à celui utilisé par et pour l'homme. Ici, on qualifiera et parfois quantifiera par exemple moins l'évolution de la superficie forestière que la proportion de la population susceptible de la fréquenter régulièrement ; on s'intéressera moins aux tonnes de polluants émis qu'aux parts de populations exposées ; on s'intéressera moins aux décibels de bruit qu'au nombre de personnes exposées ou même gênées. Ici donc, c'est le rapport de l'homme à l'environnement qui fait l'objet de mesures, et la « subjectivité » occupe une place à part entière.
- La conception technocentrique : ici, on prend en compte le fait que les systèmes naturels sont déjà largement artificialisés, et que la séparation entre sujets et objets, culture et nature, n'est pas évidente. L'accent est mis sur les dépendances et relations réciproques, faisant que l'homme et la nature sont des coproductions mutuelles. La gestion de l'environnement doit dessiner le chemin social entre ce qui est supportable par la nature dans les activités humaines, et ce qui est supportable par l'homme et la société dans les phénomènes de la nature. La question environnementale s'affirme alors comme un ensemble de problèmes, limites, dysfonctionnements, risques à éviter.

Nous retrouvons alors des codages culturels assez proches de ce que la deuxième conception donne à voir. Mais ce qui est « supportable » implique le champ de l'action bien plus que les deux autres conceptions, et plus particulièrement ici les normes et autres modes d'intervention publique, laissant de côté l'appréciation humaine en mobilisant au final bien plus une approche biocentrique des phénomènes (définir une norme requiert des connaissances sur l'état physico-chimique des milieux). Ainsi, dans la conception technocentrique la recherche de normes de qualité et la mesure des écarts à la norme (juridique et/ou scientifique) sont mis en avant.

L'« environnement » est alors un terme très général, qui ne désigne pas d'objet précis mais plutôt un univers, un échange entre un sujet et un objet – les deux inter-changeant parfois par ailleurs leur rôle). « *Les registres dans lesquels intervient l'environnement apparaissent*

au premier abord extrêmement divers et se situant à des niveaux et selon des modalités différentes : l'environnement désigne tout aussi bien ce qui relève des pollutions ou des déchets, des ressources naturelles, du cadre de vie, des espèces végétales ou animales, du paysage, c'est-à-dire des composantes on ne peut plus disparates, matérielles et immédiatement concrètes, scientifiques, techniques, culturelles, morales, esthétiques liées au monde naturel et humain, dans des perspectives et à des échelles de temps elles-mêmes très différentes. » (Charles, 2000, p. 18).

La conception de l'environnement qui a longtemps prévalu dans ces liens historiques avec l'aménagement et l'urbanisme le considère comme un espace support, un milieu réceptacle, lorsqu'il n'est pas simplement instrumentalisé comme réservoir de ressources. En cela, les visions biocentrique et technocentrique sont bien plus présentes encore aujourd'hui, au dépend de l'acception anthropocentrique de l'environnement. Toutefois, une attention est à porter selon nous :

- Aux représentations, que l'on peut définir comme des élaborations cognitives portées par des sujets dans un contexte collectif de transformation des savoirs et des pratiques (cf. travaux de S. Moscovici - *supra*), dans la mesure où les représentations sont liées/articulées voire constituent le seul accès à l'environnement. « *La représentation est constitutive de l'environnement* » (Charles, 2000, p. 21) ;
- Mais aussi à ce qui fait ordinaire, et sens commun (*supra*). « *La connaissance savante est alors reconsidérée à l'aune de la mise en œuvre des pratiques et des usages, de l'expérience et du retour réflexif que celle-ci signifie.* » (Charles, 2000, p.17). « *Un des apports majeurs de la perspective environnementale, en cela profondément liée à l'empirisme, est précisément de proposer une mise en œuvre de la connaissance entièrement différente dans la mesure où, si elle admet une différence de degré entre connaissance savante et sens commun, elle affirme le caractère premier de la connaissance ordinaire et la pertinence de son ancrage dans le sens commun.* » (Charles, 2000, p. 16).

Au vu de ces définitions multiples et de plus en plus larges, intégrant les représentations, la connaissance ordinaire, le sens commun, dans l'environnement, quels liens/rapports entretiennent alors l'environnement et le paysage ?

3.2 Paysage (multisensoriel) et environnement : paroles habitantes et discours artistiques, des éléments d'une association contemporaine

Dans le cadre des politiques publiques, les notions de paysage et d'environnement sont pensées souvent en tandem. « *Les textes votés depuis 20 ans, les structures créées pour les appliquer ont singulièrement rapproché ces deux notions, l'une biologique, l'autre esthétique. Ainsi les parcs nationaux et naturels régionaux, le conservatoire du littoral visent à protéger et à gérer à la fois biotopes et paysages remarquables. Les lois de protection votées après la décentralisation, loi sur la montagne et loi sur le littoral, opèrent également*

cette articulation. » (Plan National de l'Environnement de 1990, par Lucien Chabason et Jacques Theys).

Mais, et peut-être en conséquence, plusieurs affirmations allant dans le sens d'une nécessité de distinction des deux notions ont été formulées ces dernières décennies, et sont très clairement décrites dans un article dédié, qui fait indéniablement référence, écrit par Alain Roger en 1994 : « Paysage et environnement : pour une théorie de la dissociation ». Plusieurs chercheurs et praticiens (dont Bernard Lassus par exemple) soulignent la grande importance de dissocier paysage et environnement, pour souligner la spécificité du paysage et « *dissiper la confusion, à peu près générale dans les milieux professionnels, écologistes* » (Roger, 1994, p. 16) environnementaux et paysagers. Ils refusent l'idée que « *le paysage fait partie de l'environnement, dont il constituerait l'un des aspects, l'une des espèces, et qu'il mérite donc, lui aussi, d'être protégé, comme on se doit de sauvegarder l'environnement* ». (Roger, 1994, p. 16).

Pourtant, par le biais d'une approche multisensorielle du paysage, la dissociation entre paysage et environnement devient plus compliquée. Pour preuve, des craintes quant à un rapprochement entre paysage et environnement existent, de même qu'une confusion des deux termes, d'autant plus si le paysage est considéré comme étant multisensoriel (à ce sujet voir le rapport préparatoire des ateliers pour la mise en place de la Convention Européenne du Paysage). En effet, si nous considérons le paysage comme multisensoriel, comment alors dissocier paysage et environnement ? Ce à quoi, nous souhaitons répondre « pas grand-chose », si ce n'est par des mises en mot, des codifications de discours, des mises en normes relatives aux définitions des deux termes...

Plusieurs évolutions viennent contredire ces codifications, et semblent changer quelque peu la donne concernant les rapports entre paysage et environnement :

- Outre une évolution de la théorie du paysage sur laquelle nous reviendrons par la suite (Chapitre 2) ;
- des signaux issus de la « parole habitante » ;
- mais aussi les évolutions tendancielle dans le champ de l'art.

Nous verrons dans ce chapitre les deux dernières raisons, la première sera explicitée par la suite.

Paroles d'habitants : conflits et revendications. Paysage et environnement : confusions et jeux d'échanges

Comme nous l'avons évoqué au travers des différentes politiques dites paysagères, le paysage tend à devenir un concept opératoire pour penser le cadre de vie, mettant au centre de l'action le cadre de vie et la qualité de vie, en acceptant alors qu'il ne suffit pas de protéger mais aussi de valoriser, gérer, etc. Ayant ainsi une acception plus globale et intersectorielle, le paysage devient une véritable ressource de l'action publique. Mais, les projets territoriaux ne reflètent pas toujours ces sensibilités, encore sujets à des effets de

normation et d' « objectivation ». Ainsi, les réactions, revendications, conflits locaux deviennent de plus en plus présents. Sous l'égide du terme « environnement », ces réactions locales sont soit traduites, soit des véritables questions de paysage.

Plusieurs éléments peuvent expliquer, du moins partiellement, pourquoi les revendications « environnementales » passent aussi, et de plus en plus souvent par des revendications d'ordre paysagères. Le paysage fait peut-être plus sens pour les habitants que l'environnement, souvent décrit comme un décorum fourre-tout (cf. Faburel et Manola, 2007 ; Charles, 2004) car :

- Il donne lieu à des stimulations sensibles : le paysage est médiatrice (Berque, 1990) des sensations potentielles, en lien à une nature souvent idéalisée ;
- Il convie à la fois des séquences du passé, des espaces du lointain et ainsi de l'imaginaire personnel ;
- Il révèle des potentialités sensorielles attachées à des pratiques plus immédiates et quotidiennes.

Ancré dans l'expérience personnelle, le paysage transporte les affects et les données sensibles au sein du débat public, qui devra permettre de nouveaux modes de saisies du « réel » / du monde. Si l'environnement se trouve disjoint des rapports sensibles, il devient alors inintelligible. La question de l'habitabilité n'est plus prise en compte puisque l'expérience sensible de l'habitant est gommée. Il faut prendre en compte le rapport sensible (au sens « classique » de sensoriel, imaginatif, signifiant et aussi esthétique) au territoire, exprimé par les habitants pour comprendre la modalité d'environnementalisation des demandes, revendications, conflits... et ainsi le rapprochement qui s'opère dans l'esprit des gens entre paysage et environnement...

En effet, comme en attestent les revendications et conflictualités au nom (générique) de l'environnement (mais aussi et de plus en plus du paysage), le registre sensible est mobilisé pour justifier leur prise de position à l'égard de l'environnement : elles jouent sur « l'impossible dépassement » de la séparation culture/nature, évoquent la nécessité de préserver la Nature des activités humaines. Cette nouvelle sensibilité environnementale qui émerge à la faveur de mobilisations met notamment en valeur le thème du « paysage » et du droit à un paysage de qualité. Selon Jacques Lolive (2005), une nouvelle perspective de transformation s'ébauche actuellement, qui s'appuie sur l'importance croissante de la question esthétique dans les espaces publics. Ce constat répond aussi à l'importance prise par les mobilisations esthétiques, et notamment paysagères, dans le domaine de l'écologie. Selon J. Lolive, la défense des paysages obéirait à des motifs organisationnels et stratégiques, en permettant à des groupes d'intérêts divers de se retrouver autour d'un même enjeu.

Un premier exemple va nous permettre d'illustrer cette situation (Lolive 2003) : le cas du TGV Méditerranée dans les Bouches-du-Rhône en 1991. Le mouvement de la fédération associative CARDE qui combat le projet de TGV est animé à l'époque par un peintre

paysagiste. Il parvient à se constituer parce que des groupes différents s'unissent dans un certain flou autour d'un projet commun : la défense du paysage.

Dans ce cas, non seulement l'argument paysager vient remplacer un argumentaire « environnemental » attendu (destruction de la biodiversité, nuisances diverses, etc.), mais s'accompagne aussi d'une mobilisation des émotions dans la constitution et l'entretien d'un espace public (cf. Lolive, 2003). Ce qui met en évidence que pour les « profanes » : paysage et environnement sont des éléments co-construits ayant des répercussions sur le cadre de vie et ce faisant leur qualité de vie.

Art contextuel, nature et paysage. Vers un paysage « médiateur » entre faits de nature et faits de culture

Comme déjà vu, la notion de paysage apparaît, dans le monde occidental, à l'époque de la Renaissance. Sa première forme est inhérente à l'art et prend corps par une représentation picturale idéalisée, et son extension est contrainte par les bordures du tableau. Le paysage prend par la suite la forme du jardin classique, très géométrique ou du moins pensé et esthétisé dans ses formes. Il exprime le rapport maîtrisé de l'homme à l'égard de la nature. A cette époque, la notion de paysage est strictement séparée de celle de nature. Ce dualisme entre faits de culture et faits de nature, hérité de la pensée antique, est propre à la pensée occidentale et imprègne encore profondément nos schémas de pensée. La nature est le produit d'un environnement factuel, qui se caractérise par des phénomènes physiques, donc nécessite une approche scientifique et quantitativiste qui vise l'objectivité. Le paysage est d'une toute autre nature. Il est le produit de l'art, le résultat d'un processus d'*artialisation* (cf. A. Roger), et renvoie donc à une approche plus culturelle et « subjective ».

Cette stricte séparation entre le paysage et l'environnement naturel va être remise en question. Rapidement, le paysage sort du tableau pour devenir alors un concept applicable (déjà à l'époque de l'art des jardins). Le corps de métiers des paysagistes apparaît, donnant au paysage un corps, une réalité aussi physique : le paysage devient une construction bien réelle, un projet (aujourd'hui, un projet urbain ou même un projet de territoire) ; il n'est plus coupé de l'environnement naturel qui devient sa matière ; il n'est plus fantasmé mais toujours *artialisé* dans le sens où il est construction, modification, travail sur la nature.

Ces évolutions touchent inévitablement le domaine artistique. Le courant que nous pouvons dénommer « art écologique », issu notamment de la crise environnementale/écologique des années 60, nourrit la vision d'une occupation humaine envahissante et polluée qui « casse » les représentations traditionnelles de la nature et du paysage, donnant alors à ce dernier un rôle nouveau : le paysage n'est plus l'objet de contemplation mais de discussions et de stratégies²².

²² Par exemple, en 1960, Nicolas Uriburu, pionnier en la matière, colorise en vert, au moyen de produits chimiques non polluants, les estuaires de grands fleuves du monde entier (ex. le Rio de la Plata, la Seine, l'Hudson River), manière spectaculaire d'attirer l'attention sur la pollution maritime et l'impératif de sauvegarde des écosystèmes.

Mais c'est surtout dans l'art contextuel que les véritables rapports entre faits de nature et faits de culture tendent à être bousculés²³. L'art contextuel prend souvent la forme d'un happening, d'une intervention artistique urbaine ; il devient alors éphémère et imprévisible, et se met en rapport plus étroit avec l'observateur, qui change parfois de statut pour devenir acteur même de cette action artistique. L'œuvre est désormais fabriquée *in situ* ; elle vit et évolue dans un espace qui lui est propre et en interaction avec lui. Ce n'est pas seulement l'urbain qui sert de contexte pour ces formes d'intervention artistique. Le « paysage naturel » est lui aussi l'objet d'interventions artistiques de nature contextuelle. L'investissement du paysage (urbain ou naturel) par l'artiste est avant tout un investissement physique. Si l'œuvre artistique peut bousculer, modifier, interpeller la dynamique propre de la nature, ce n'est pas pour autant une instrumentalisation de celle-ci – il n'y a pas d'investissement de la nature en vue d'un effet esthétique.

Un premier (historiquement) courant (plutôt américain, en opposition avec le Land Art qui est quant à lui d'origine européenne) est celui de Earthworks. Il est plus une violence faite au paysage, en lui donnant forme et généralement en le déstructurant (cf. par exemple travaux de Christo) en l'inscrivant dans une logique culturelle restreinte à l'esthétisme, lui donnant l'image d'une sculpture à grande échelle.

Après avoir reconnu le rôle de l'espace, de l'environnement, comme support du paysage, l'art reconnaît plus tard son rôle directement actif dans la production artistique. Cette prise de conscience est liée au développement du Land Art. Il s'agit d'un investissement de la nature de manière « respectueuse », en se tenant à des interventions douces voire éphémères dans le souci d'instaurer une complémentarité entre le paysage et l'œuvre. Le Land Art signifie textuellement « art dans la nature ». Le terme de « Land » introduit l'idée d'étendue qui est consubstantielle à l'existence même de l'œuvre et de la perception qui en aura un « spectateur » dans un contexte. Il ne s'agit donc pas d'une œuvre isolée, d'un (ou de plusieurs) objet(s) isolé(s), mais d'un ensemble bien plus vaste et complexe offert à la perception, que l'on peut assimiler à ce qu'on appelle communément « paysage ».

La matérialité et l'immatérialité de ce « paysage » dicte d'une certaine façon l'intervention artistique qui est là pour créer la surprise, pour attirer l'attention pour faire « voir » ce paysage de nouveau, ou avec un nouveau regard sans pour autant s'imposer sur le site. Cette forme d'art repose sur l'idée que le paysage peut exister en lui-même (même si nous ne pouvons pas vraiment dire qu'un paysage est « naturel », il est toujours le résultat d'une action humaine) et serait simplement réactivé par une œuvre qui lui ferait écho.

Ainsi, si à l'époque de la Renaissance, le paysage était représentation visuelle et contemplation, la sortie du cadre de la peinture l'a chargé d'une épaisseur autant sémantique que sensorielle. Le paysage, plus seulement fantasmé et idéalisé, devient réel et ne convoque plus seulement le sens visuel mais l'ensemble des sens. Le paysage devient/est

²³ L'art contextuel apparaît dans les années 60 dans un contexte de remise en question des formes d'arts « traditionnels » (Ardenne, 2004). L'art sort ainsi de l'espace clos du musée pour investir la ville, l'urbain et plus généralement les espaces extérieurs. L'art devient aussi gratuit et accessible à tous, selon la logique d'un rôle nouveau donné à l'art, celui de dénonciateur et peut-être de médiateur (Cf. Travaux de J.Lolive et de N.Blanc à ce sujet)...

multisensoriel. Cet élargissement de la notion de paysage conduit à la naissance de paysages beaucoup plus banals. La nature étend le creuset de l'art, le paysage a la potentialité d'apparaître partout, même dans les lieux qui paraissent *a priori* les moins remarquables. Le paysage n'est pas seulement une nature magnifiée ; il peut être urbain, ordinaire, quotidien...²⁴

Par le biais de l'art contextuel et notamment du Land Art, le paysage change de nature. L'étonnement (provoqué par l'œuvre) devient expérience sensible qui renvoie alors à la multiplicité des sens et rend tout espace, tout environnement... paysage potentiel, lequel peut alors fonctionner comme un « médiateur » permettant de dépasser la distinction entre faits de nature et faits de culture.

Paysage et environnement : vers une association contemporaine ?

Reposons alors notre question : qu'est-ce qui différencie véritablement paysage et environnement ?

Souvent la distinction des deux termes tient au fait d'un confinement à des champs limités et circonscrits. D'une part, le paysage est souvent contenu dans du « subjectif », de la représentation, du « beau ». « *Et je camperai sur mes positions aussi longtemps qu'on ne m'aura pas démontré qu'une science du beau est possible, que ce dernier est quantifiable, et qu'il existe une unité de mesure esthétique, ou quelque autre étalon, analogue au décibel des nuisances phoniques.* » (Roger, 1994, p. 27)²⁵. D'autre part, l'environnement est associé à l'« objectivité », à sa seule dimension physique, à la naturalité, à la matérialité (dans une entrée biocentrique). Ainsi, A. Berque (1995, p. 346) souligne cette fameuse dissociation entre paysage et environnement, considérant que le premier est un « fait », objet de la géographie physique quand le deuxième serait un rapport « sensible », objet de la phénoménologie et qu'il « *relève davantage d'une position cognitive, inspirée des traditions scientifiques basées sur l'ontologie moderne, que d'une réalité vécue* » (Fortin, 2007, p. 17). En cela, la distinction entre environnement et paysage tient au fait que l'un est considéré comme savant (de l'ordre du « scientifique »²⁶ comme dit si souvent A. Roger dans son article mais aussi d'autres²⁷) et l'autre « profane » (de l'ordre de la perception).

Cependant, « *cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas articuler ces deux termes, bien au contraire ; mais cette articulation passe par leur dissociation préalable* ». (Roger, 1994, p.

²⁴ Cet élargissement de la qualification du paysage vient, dans le monde de l'art, bien plus tôt, dès la fin du XIX^{ème} avec les Impressionnistes et peut-être les prémices d'une peinture de la non-figuration.

²⁵ Nous devons aussi noter ici une certaine acception de la scientificité, sujet sur lequel nous reviendrons (chapitre 3).

²⁶ L'environnement est « *un concept récent, d'origine écologique, et justiciable, à ce titre, d'un traitement scientifique* » (Roger, 1994, p. 16), « *...le paysage n'est pas un concept scientifique.* » (Roger, 1994, p. 24) et « *... il n'y a pas, il ne saurait y avoir de science du paysage.* » (Roger, 1994, p. 24).

²⁷ Selon C. Leyrit, dans l'article conclusif de l'ouvrage « Autoroute et paysage », l'environnement renvoie à des dimensions uniquement « techniques » et « scientifiques », il traduit également les problèmes environnementaux en terme de nuisances (pollution sonore, aérienne ou aquatique). Selon ce même auteur, les problèmes d'ordre « culturel » dont les paysages font partie, ne peuvent pas avoir comme réponse des solutions ni techniques, ni scientifiques (Leyrit, 1994).

17). Dans ce registre, et après avoir examiné les spécificités respectives du paysage et de l'environnement, comment les articuler alors et selon quelles acceptions ? Ne sommes-nous pas, par l'entremise du paysage, amenés à sortir d'une approche strictement physicaliste de l'environnement ? Le paysage n'amènerait pas les affects et les sentirs à devenir des fondements premiers de l'environnement ? En effet, grâce au paysage et aux questions qu'il adresse, l'environnement accèderait à une consistance non seulement écologique, politique et économique, mais aussi sociale (en termes de cadre de vie, recherche d'un bien-être des populations, etc.), culturelle (historicité, mœurs et identité locale) et esthétique²⁸. Le paysage serait alors le visage sensible de l'environnement...

Il est vrai que l'environnement est souvent traduit comme une des relations homme/nature avec une entrée « objective » (notamment par le prisme de l'écologie mais aussi plus généralement des sciences « dures »), qu'elle soit biocentrique, anthropocentrique ou technocentrique. « *Or l'environnement ne se réduit pas à sa dimension objective.* » (Blanc, 2008, p. 5). C'est pourquoi, des termes comme : « environnement sensible » (Augoyard, 1995), « vécu environnemental » (Faburel, 2005), « géographie du sensible » (Schmitz, 2001) essaient de tenir ensemble ce qui est de l'ordre du physique, du techniquement construit, du sensible, des usages et pratiques...

D'autres encore préfèrent la notion de « milieu ». Pour Olivier Labussière (2007) par exemple, c'est la notion de milieu, elle aussi souvent tiraillée entre une acception écologique et une autre historico-culturelle (cf. Assunto, 1976), plus que celle d'environnement. A. Berque (2000) utilise également le terme de milieu, qui serait le schéma médial où se retrouvent la corporéité de l'homme et ses médiations économiques, techniques, symboliques (toutes ensemble et non pas dissociées) et qui place l'expérience esthétique²⁹ (de *aisthêsis*) au cœur du milieu. Pour autant, la richesse indéniable de ce schéma qui est le milieu, n'est pas sans poser des questions quant au passage à l'action.

Si les notions de territoire et d'environnement sont pleinement ancrées dans l'action, dans la recherche relative aux rapports sensibles aux lieux/territoires de vie, un autre terme apparaît de manière récurrente, celui d'ambiance(s). En effet, la mise en évidence des liens, rapprochements, voire l'association entre la notion d'environnement et celle de paysage, pose clairement la question de la multisensorialité et souligne le fait qu'un paysage multisensoriel aurait tendance à se confondre avec d'autres notions – comme celui de l'environnement (cf. Secrétariat Général du Conseil de l'Europe, 2003). Ce rapprochement voire cette confusion entre termes et donc entre champs de recherche se pose de manière latente quand il s'agit des liens entre paysage et ambiance.

²⁸ Non seulement dans ce qui est relatif au beau mais aussi comme « *aisthêtiki* » dans son étymologie première.

²⁹ Nous préférons l'utilisation du terme « expérience sensible » dans notre réflexion.

4. Paysage et ambiance : médiations du sensible ? Paysage multisensoriel, vers de nouvelles articulations³⁰

« Le paysage reste, l'ambiance disparaît »

H. Davodeau³¹

Quand nous traitons de paysage multisensoriel ou plus généralement de paysage référé à un autre sens que la vue, la question de sa mise en lien avec la notion d'ambiance se pose naturellement. En effet, depuis quelques années maintenant, la recherche sur les ambiances (architecturales et urbaines) est très fertile et la question des rapports sensoriels à l'espace urbain a été renseignée par de multiples chercheurs, principalement regroupés en France autour du Centre de Recherche sur l'Espace SONore et l'environnement urbain (CRESSON) et du Centre de Recherche Méthodologique d'Architecture (CERMA), associés et faisant partie de la même Unité Mixte de Recherche (UMR) du Centre National de Recherche Scientifique (CNRS). Ces approches se sont construites en parallèle avec la recherche paysagère, et en se basant sur une conception plutôt statique, contemplative et distanciée du paysage (cf. Thibaud, 2002). C'est donc principalement sur les travaux du CRESSON et du CERMA que nous nous appuyons ci-après pour mieux appréhender la notion d'ambiance et ses liens avec celle de paysage.

Ambiance(s) : définitions, évolutions et enjeux

Empruntée au langage courant, la notion d'ambiance fait l'objet depuis une vingtaine d'années de nombreuses recherches scientifiques. Ces recherches, issues du domaine technique, se sont étendues aux sciences humaines et sociales et au monde de la conception. Elles tentent aujourd'hui de dégager l'ambiance des pratiques environnementales trop normatives, de favoriser les démarches multisensorielles et de réintégrer le sujet percevant et le rôle des pratiques sociales dans la conception de l'aménagement urbain.

En effet, l'ambiance implique un rapport sensible au monde faisant appel à tous les sens de manière séparée ou simultanée, et engageant la sensibilité générale de la personne. Pour cela, elle nécessite une approche pluridisciplinaire centrée sur l'utilisateur et ses pratiques de la vie quotidienne, à travers la perception sensible et l'expérience esthétique.

³⁰ Cette partie se retrouve aussi en partie dans les recherches : (1) Faburel G. (resp. scient.), Manola T., Tribout S. (Lab'Urba - Institut d'Urbanisme de Paris – Université Paris XII Val-de-Marne – PRES Est), Davodeau H. (UP Paysage, INHP-Agrocampus Ouest), Geisler E. (LAREP - Ecole Nationale Supérieure du Paysage de Versailles), 2009, *Les quartiers durables : moyens de saisir la portée opérationnelle et la faisabilité méthodologique du paysage multisensoriel ?*, Rapport Intermédiaire dans le cadre du PIRVE, pour le CNRS et le PUCA, décembre 2009, 76 p. ; et (2) Faburel G. et Manola T. (coord.), Brenon L., Lévy L., Gourlot N., Grenier A., Charre S., Leservoisière S., Marcou M., Tong Canh T., Benoît G., 2007, *Le sensible en action. Le vécu de l'environnement comme objet d'aide à la décision. Tome 1 : sensible, ambiance, bien-être et leur évaluation, en situation territoriale*, Travail mené pour le compte de l'Observatoire de l'Environnement Sonore du Val-de-Marne (ODES 94)), C.R.E.T.E.I.L., Institut d'Urbanisme de Paris, avril, 84 p.

³¹ Dans le cadre d'une réunion de travail pour la recherche « *Les quartiers durables : moyens de saisir la portée opérationnelle et la faisabilité méthodologique du paysage multisensoriel ?* » menée dans le cadre du PIRVE 2008.

Un terme courant, requalifié par la recherche architecturale et urbaine

Le terme *ambiance*, du latin *ambire* que l'on peut traduire par « aller autour », désigne globalement le milieu qui environne une personne au regard de l'impression qu'il exerce sur elle (Boissieu (de) et Donadieu, 2001). Dans le *Trésor de la Langue Française*, l'ambiance est définie comme la qualité matérielle, intellectuelle et morale d'une personne dont elle conditionne la vie quotidienne, ainsi que celle de la société. Elle peut être hostile ou accueillante, austère ou gaie. Plus encore, l'ambiance est tout à la fois liée à une expression de jeunesse (*Y a de l'ambiance !*), mais aussi à un sentiment d'épaisseur temporelle, unifiante et singulière (Levy, Lussault, 2003). Ce qui explique l'instabilité et la polysémie de cette notion, à laquelle on oppose généralement les synonymes d'atmosphère et de climat ; termes utilisés par ailleurs dans un champ plus technique, par certains géographes, assimilant l'ambiance à la forme « molle » de l'environnement (Brunet, Ferras, Thery, 1997).

Ce terme, d'emploi somme toute courant, a acquis, depuis les années 90 et notamment dans le domaine de l'architecture et grâce aux travaux du CRESSON et du CERMA, un statut scientifique et institutionnel, comme en témoigne la création en 1998 de l'UMR-CNRS 1563, intitulée « Ambiances architecturales et urbaines ». C'est dans cette perspective que l'ambiance urbaine est définie par D. Pumain comme « *l'ensemble des je-ne-sais-quoi et des presque rien qui font que les uns ou les autres vont associer à telle ou telle ville ou à un quartier, vécu à tel ou tel moment du jour ou de l'année, des sensations de confort, d'agrément, de liberté, de jouissance...* » (Paquot, Pumain, Kleinschmager, 2006, p. 13). Si cette définition sous-entend que la notion d'ambiance est essentiellement suggestive, D. Pumain la précise en affirmant que l'ambiance n'a pas qu'une dimension individuelle et éphémère, mais qu'elle peut aussi être mise en relation avec des éléments dits objectifs et mesurables du cadre de vie ou des comportements collectifs. P. Amphoux définit d'ailleurs l'ambiance architecturale et urbaine comme « *la situation d'interaction sensible (sensorielle et signifiante) entre la réalité matérielle architecturale et urbaine et sa représentation sociale, technique et/ou esthétique* » (Amphoux, 2003, p. 60).

Ambiance(s), entre réalité matérielle et perceptions

La notion d'ambiance renvoie ainsi à trois dimensions (Amphoux, Thibaud, Chelkoff, 2004) :

- la première, d'ordre technique et fonctionnel, selon laquelle l'ambiance peut être envisagée comme l'ensemble des paramètres acoustiques, lumineux, thermiques, olfactifs... qui caractérisent un contexte spatio-temporel ;
- la seconde, sociale, selon laquelle l'ambiance est issue d'un construit social et culturel au sens où elle résulte d'une appropriation tant individuelle que collective ;
- et la troisième, sensible et esthétique, selon laquelle l'ambiance implique un rapport sensible et esthétique au monde, en lien avec des expériences, perceptions et vécus.

Elle apparaît donc comme « *un tout qui ne sépare pas les canaux sensoriels ni nos actions de nos perceptions et de nos représentations* » (Tixier, 2007, p. 10).

Ces trois dimensions ont généralement été traitées par des approches issues de disciplines variées : l'objectivation et la modélisation des ambiances du côté des sciences de l'ingénieur pour la première dimension, l'analyse des pratiques et des représentations sociales du côté des sciences sociales pour la seconde, et enfin l'émergence de nouveaux métiers du côté des disciplines artistiques (designers sonores, concepteurs-lumière...), en ce qui concerne la troisième.

Aujourd'hui, le CRESSON tente d'hybrider ces méthodes d'analyse et de conception, afin :

- d'une part de renouveler la théorie architecturale à travers le développement de concepts transdisciplinaires opératoires (cf. les « effets sonores ») ;
- et d'autre part, de faire évoluer la pratique de projet architectural et urbain à travers l'invention et l'expérimentation de nouvelles modalités d'interaction entre deux logiques incommensurables : celle de l'analyse et celle du projet (Amphoux, 2003).

Ces trois dimensions (technique, sociale et esthétique) font écho à la logique du tiers inclus dans les processus de conception défendue par P. Amphoux. Cette logique vise à mettre en place de nouveaux registres d'énonciation programmatique qui éviteraient de mettre directement et seulement en rapport une fonction avec un espace quantifié. Il s'agit plutôt, pour toute action, d'énoncer alors trois types d'enjeux hétérogènes, de natures différentes (Faburel et Manola (coord.), 2007) :

- un enjeu fonctionnel ;
- un enjeu social qui fixe plutôt les logiques d'usages attendus en fonction des interactions sociales, de rapports sociaux ;
- et un enjeu sensible, les choses s'exprimant en termes d'effets, de motifs, de cheminements, de perception en mouvement...

Ces enjeux sont des horizons à atteindre et non des « recettes » ou « modes d'emploi » directement applicables au projet. Ce dernier est alors bien pensé en fonction de la réponse à un programme, mais aussi en fonction de sa capacité à répondre conjointement aux trois enjeux.

Ambiance(s) : une expérience quotidienne initiée par tous les sens

La notion d'ambiance s'inscrit dans la perspective de l'*embodiment* (Thibaud, 2004), c'est-à-dire l'ancrage corporel de la cognition, où conceptions et activités sensori-motrices sont indissociables. C'est par l'action que le sensible prend son sens, par la représentation que nous prenons conscience de notre action. Il s'agit de « *redonner à l'action sociale l'épaisseur de son vécu sensible à travers les pratiques de l'acteur, ses gestes et les perceptions qui le guident* » (Sauvageot, 2003, p. 277). Le terme d'ambiance désigne alors cet état de conscience émergent.

Bien qu'omniprésente, l'ambiance est diffuse, et il n'est pas forcément nécessaire d'en prendre conscience pour qu'elle marque nos actions quotidiennes. En cela, pour Anne Sauvageot (2003), l'ambiance définirait une sorte d'arrière-plan de la perception, porteur d'émotions et de significations. Concernant l'ambiance sonore, P. Amphoux la situe quelque part entre d'une part le fond sonore de l'ordre de l'ouïr qui n'est pas perçu consciemment, et d'autre part le signal sonore qui est écouté puisqu'il s'impose pour des raisons acoustiques ou selon sa signification. L'ambiance sonore est alors entendue, c'est-à-dire que sa perception n'est pas totalement consciente mais qu'elle peut le devenir et être écoutée.

Enfin, l'ambiance est perçue par tous les sens en même temps et prend en compte la totalité des composantes perceptibles : la lumière, les sons, la matière tactile, l'air, les odeurs... Force est d'ailleurs de constater aujourd'hui la multiplication de projets et de réalisations – bien que souvent confinés dans une approche soit esthétisante, soit technique, soit purement artistique – prenant en compte ces différentes composantes.

Au croisement de « paysage » et d'« ambiance » : le « paysage multisensoriel »

Nous pensons que les oppositions qui existent traditionnellement entre ces deux domaines de recherche qui sont le paysage et l'ambiance et les perméabilités qui apparaissent entre les deux notions peuvent apporter des clés pour la réflexion sur l'aménagement urbain et la qualité du cadre de vie, tant du point de vue technique que pratique et d'action, par les complémentarités qu'elles dévoilent. C'est pourquoi il nous semble indispensable de remettre en question les définitions « classiques » de l'ambiance et surtout du paysage. Dans la littérature, la mise en débat de la notion d'ambiance se fait principalement par six entrées : sentir, projeter, hybrider, situer, mesurer et figurer (Amphoux, Thibaud, Chelkoff, 2004). Chacune de ces entrées renvoyant respectivement à une discipline de référence : l'esthétique, l'architecture, l'épistémologie, la sociologie, la physique et l'anthropologie. De ces six entrées ressortent plusieurs débats et questionnements, notamment sur la situation des ambiances par rapport à des notions voisines.

Selon G. Chelkoff, l'ambiance est « *un ensemble de facteurs environnementaux perceptibles par les sens (lumière, son, température, odeurs, matières tactiles)* » (Chelkoff, 2001, p. 102), qui suscitent dans un espace social des fragments d'expériences multisensorielles. Sorte de « *perception de l'état d'arrière-plan du corps* » (Damasio, 2001, p. 208), elle désigne un état de fond plutôt qu'un fort état émotionnel. Appréhendée de la sorte, on comprend que la notion d'ambiance soit si voisine des notions de milieu ou d'environnement, qui sont également d'autres types de rapports au monde. Toutefois, elle s'en différencie par les composantes affectives qui la spécifient (Sauvageot, 2003). Et c'est en cela qu'elle se rapproche de la notion de paysage, si on le considère comme « *combinatoire d'expériences sensorielles et cognitives* » qui « *s'appuie en partie sur l'environnement dans ses dimensions matérielles, perçues et connues* » (Fortin, 2007, in. Berlan-Darqué, Luginbühl, Terrasson, p. 26). Ainsi, ambiance et paysage apparaissent comme deux médiateurs ou traducteurs de nos rapports sensibles au monde ; le sensible étant une expérience à la fois sensorielle et

porteuse de sens, qui articule et hybride une réalité matérielle ainsi que des contraintes sociales, techniques et esthétiques (*supra*).

Si le paysage s'affiche comme une totalité cohérente, un « *tout saisissable* » (Collot, 1999, p. 214), G. Chelkoff dit que « *percevoir quelque chose qui constituerait une ambiance consiste à ordonner un environnement physique a priori multiple et complexe, voire chaotique et non structuré, en l'arrangeant selon un certain ordre ou plutôt en le structurant pour agir en un ensemble cohérent* » (Amphoux, Thibaud, Chelkoff, 2004, p. 62). En outre, l'ambiance serait un état de conscience émergent, bien qu'on n'ait pas forcément conscience de l'ambiance (Thibaud, 2004), état également applicable au paysage quotidien. Ce n'est effectivement que lorsque l'arbre en face de son pas-de-porte est coupé ou que la brasserie de son quartier ferme que l'habitant, l'utilisateur, le passant, le résident... prend conscience d'un manque, qu'il soit ici visuel, olfactif ou autre.

Pour certains « *le paysage est de l'ordre du sentir, il est participation à et prolongement d'une atmosphère, d'une ambiance* » (Besse, 1997, p. 338). Pour d'autres, ce sont les ambiances qui participent au paysage en le modifiant. Sur ce point et par exemple dans le cadre d'un travail sur des cartes d'ambiance, Alain Léobon constate « *que l'opération « en ville sans ma voiture » modifie considérablement le paysage sonore du secteur traité* » (Léobon, 1994). Nous pourrions aussi avancer que l'ambiance fait partie du paysage puisque le paysage est un système de relations entre dimensions matérielles et immatérielles. Ce serait alors dans ces deux visages du paysage que l'ambiance prendrait corps dans l'espace, et qu'elle deviendrait paysage d'un lieu, voire d'un territoire. Le paysage serait donc à la fois l'espace et l'« image mentale » de celui-ci (de l'ordre de la photographie mentale attachée à tous les sens, et pas seulement à la vue) dont on se rappelle. Les représentations sociales, les pratiques, les usages, les sentiments d'appartenance, d'identité et d'identification, l'*habiter* qui l'accompagne et qui le co-construit sont tous des facteurs qui participent à cette mémoire.

Dès lors, afin d'y voir plus clair, plutôt que de partir des similitudes qui existent entre les notions d'ambiance et de paysage, et qui rendent confuse leur compréhension, nous allons nous intéresser aux caractéristiques propres qui historiquement les séparent, et aux perméabilités qu'elles génèrent depuis quelques années. Outre les champs auxquels ils se réfèrent et dans lesquels ils puisent leur significations (le monde technique et/ou phénoménologique pour l'ambiance, et le monde naturaliste et/ou de l'esthétique pour le paysage), quelles sont les différences entre paysage et ambiance et quel est le rôle du paysage multisensoriel dans le rapprochement des deux notions et la création d'une nouvelle perspective, autrement interdisciplinaire ?

De la vue à tous les sens

Le paysage, historiquement, est perçu par le regard, d'abord celui des peintres, puis des esthètes... tandis que l'ambiance exprime notre rapport sensible au monde par tous les sens. Nous l'avons vu, certaines recherches dirigent la notion de paysage vers le multisensoriel, mais ont toutefois peu de répercussions dans la pratique. Si le Parc Naturel Régional du Haut-

Jura a élaboré en 2000 un guide des paysages sonores dans le but de valoriser son patrimoine sonore, il s'agit d'une action plutôt marginale, et les paysagistes, et plus généralement le « monde opérationnel », prennent encore peu en compte dans leurs démarches et projets les autres sens que la vue. Il est aussi intéressant de constater que bien que la recherche sur les ambiances contribue à la réhabilitation des dimensions tactiles, olfactives ou sonores de l'architecture ou, dans une moindre mesure, de la ville, ces composantes ont jusqu'à aujourd'hui surtout été traitées indépendamment les unes des autres et à des niveaux d'intérêt différents. En effet, si certains travaux remettent en question l'idée d'une séparation possible des sens et ont fait valoir l'argument d'une perception amodale ou synesthésique, les règles de constitution de l'urbanisme relèvent encore et surtout de l'organisation de la matière par la forme et restent essentiellement visuelles, voire tactiles.

Le paysage multisensoriel pourrait alors être une voie pour prendre en compte la totalité des rapports sensoriels à l'espace et mettre en exergue la corporéité dans un cadre existant.

De la distanciation à l'immersion

Parce que porté par le regard et nécessitant une vue d'ensemble, le paysage est historiquement associé à la distanciation, nécessaire à la perception globale et esthétique d'un pays et aussi à l'inactivité propre à la contemplation. C'est par la distance et à un point fixe que le peintre cadre son tableau. À l'opposé, l'ambiance nous immerge, elle est « autour de nous ». Elle suppose une situation particulière, dynamique et est attachée au corps en mouvement. Mais plus récemment, certains théoriciens du paysage revendiquent le fait que le sujet ne soit plus un observateur distant, mais réinséré dans son paysage quotidien : « *l'homme dans le paysage* » (Corbin, 2001). L'esthétique environnementale œuvre dans ce même sens (*supra*). Cette réinsertion du sujet dans le paysage peut expliquer en partie le regain d'intérêt pour le paysage, notamment par une demande sociale, car il y revendique sa place. Et le paysage s'éloigne peu à peu du caractère remarquable pour se rapprocher du cadre de vie et de ses aspects les plus quotidiens – c'est le cas notamment dans les politiques dites paysagères (cf. Davodeau, 2005). Le paysage multisensoriel peut aussi incarner ce rapprochement entre le remarquable (paysage « traditionnel ») et l'ordinaire issu de l'immersion et le rapport actant (en mouvement) apportée notamment par la prise en compte des autres sens que la vue.

De l'épaisseur historique et la mémoire à l'instantanéité

Cette immersion suppose une certaine instantanéité de l'expérience, alors que la distanciation par rapport au paysage, la représentation que l'on s'en fait, suppose une échelle temporelle moins dynamique. Sorte de palimpseste, le paysage est « *une succession de traces, d'empreintes qui se superposent sur le sol, et constituent pour ainsi dire son épaisseur tout à la fois symbolique et matérielle* » (Besse, 2009, p. 37). Le paysage est donc un lieu de mémoire, au sens que lui donne M. Halbwachs, c'est-à-dire un lieu qui « *a reçu*

l’empreinte du groupe et réciproquement » (Halbwachs, 1997, p. 196). Mais certaines recherches sur le paysage revendiquent aujourd’hui aussi un rapport direct, immédiat, physique aux éléments sensibles du monde terrestre (Besse, 2009), le rapprochant de l’ambiance en tant que relation dynamique entre soi et le monde (Tixier, 2004). D’ailleurs, selon A. Berque, « *le paysage est un phénomène de mise en espace d’une histoire singulière. Dans cet espace, toutes les échelles du temps passé se manifestent spatialement au présent, du passé géologique le plus reculé (par exemple les rochers précambriens qui affleurent sur les rives de ce lac) aux événements les plus actuels (par exemple la pluie qui tombe en ce moment)* » (Berque, 1996, p. 106). Ainsi, le paysage multisensoriel pourrait permettre une articulation des différents temps, de celui du passé à celui du moment présent.

Entre le « naturel » et l’urbain

Le paysage est souvent considéré comme chose naturelle, quand l’ambiance serait plus attachée à l’urbain (Amphoux, Thibaud, Chelkoff, 2004, p. 19). Pourtant, le « paysage urbain » est aujourd’hui un sujet d’étude et de projet.

Le terme apparaît tôt dans l’art mais c’est seulement vers 1950 qu’il commence à être utilisé dans les milieux de l’urbanisme et de la géographie, même si, à cette époque-là, le « paysage urbain » est en pratique synonyme de morphologie de la ville. A partir des années 60, l’utilisation du terme se fait de plus en plus rare³² et ce n’est qu’à partir des années 70 qu’un nouveau regard est porté sur la ville et ses paysages³³. La conception du paysage urbain se renouvelle. Tout en s’inscrivant dans une tradition morphologique de description de paysage, elle commence à prendre en compte les récents acquis des sciences sociales concernant les représentations. Le paysage urbain est alors considéré comme le reflet des idéologies sociales.

Même si, depuis les années 90, l’utilisation du terme se multiplie dans les textes de loi et les textes officiels, peu de politiques visent directement le paysage urbain – il s’agit beaucoup plus souvent de l’aménagement rural, quoiqu’un intérêt est peu à peu porté sur les entrées de villes ou encore les aires d’autoroute. Dans le monde de la recherche, la notion semble de mieux en mieux intégrée, même si peu de scientifiques travaillent sur la ville et ses paysages. Les réponses à appels à candidatures (du Ministère de l’Aménagement du Territoire et de l’Environnement) sur l’évaluation des politiques publiques du paysage en sont un indicateur. Par contre, on constate une appropriation significative du terme par le monde professionnel (architectes et surtout paysagistes), même si certains soutiennent que « (...) *le paysage urbain n’existe pas encore...*³⁴ » (Aubry, 2006, p. 79).

³² Les promoteurs du Congrès International de l’Architecture Moderne (CIAM) n’utilisent pas le terme de « paysage urbain » mais feront l’espace vert le lieu du spectacle urbain.

³³ Le colloque tenu en septembre 1973 sur le thème de « l’esthétique appliquée à la création du paysage urbain » (à l’initiative de la Commission économique pour l’Europe, COPEDITH, 1975) ainsi que l’ouvrage de S. Rimbart « *Les paysages urbains* » (1973), contribuent à un certain regain d’intérêt.

³⁴ Pour Aubry, les paysages en ville existent, le paysage urbain non...

Aujourd'hui, le paysage est considéré comme un rapport (multisensoriel) entre l'homme et son environnement matériel, qui peut être tout aussi bien naturel ou urbain. Ainsi, nous pouvons avancer que le paysage peut englober tout aussi bien des paysages « naturels » que des paysages urbains, rapprochant par l'intermédiaire du sentir l'homme à son territoire de vie quotidien, qu'il soit rural, urbain ou autre.

Des rapports individuels et la perception aux constructions collectives et les représentations

« *L'ambiance se définit nécessairement dans la subjectivité et l'instantanéité de l'expérience, mais elle n'a pas qu'une dimension individuelle et passagère, elle peut être mise en relation avec des éléments objectifs et mesurables du cadre de vie ou des comportements collectifs* » (Pumain, in. Pumain, Paquot, Kleinschmager, 2006, p. 13). L'ambiance, bien que pouvant être liée à des comportements collectifs, serait donc plutôt de l'ordre de l'expérience individuelle, alors que le paysage est souvent représenté comme à la fois le projet d'une vision collective et le résultat d'une culture collective (Tiberghien, 2001). Par l'appropriation et la territorialité (*supra*), le paysage devient aussi outil de territoire et par là, outil de revendication territoriale. Le paysage interroge ainsi la gouvernance des territoires et les stratégies d'aménagement de l'espace à différentes échelles, ou encore la protection des environnements naturels. Le paysage, notamment multisensoriel, peut ainsi révéler et donner sens au sujet individué, étant un espace et un support d'expression de ses envies, attentes... Car, le paysage implique l'être qui habite son œkoumène. Mais il n'y réside pas seulement, il essaye d'y vivre au mieux, donc l'« habiter » (l'œkoumène, la terre), est une question largement politique (Clément et Tiberghien, 2009).

Le paysage et le territoire, l'ambiance et le lieu : une question d'identité ?

Si l'ambiance et le paysage reposent tous deux sur une combinaison d'expériences sensorielles et cognitives, et s'appuient en partie sur l'environnement dans ses dimensions matérielles, perçues et connues, l'ambiance pourrait être assimilée à « *l'incarnation sensible du « génie du lieu* » » (Thibaud, 2004), alors que le paysage serait plutôt « *l'expression sensible et réflexive du rapport au territoire et à la nature* » (Fortin, 2007, p. 26).

Comme il l'a été évoqué précédemment, le lieu, du latin *locus*, « *l'endroit où l'on se pose* », portion déterminée de l'espace, considérée de façon générale et abstraite, est effectivement le support de l'atmosphère qui y règne, de son « esprit » (Boissieu (de) et Donadieu, 2001). Il possède à la fois une architectonique fixe et des registres changeants selon l'intensité de la présence de certains de ces ingrédients dans le temps (Lussault, 2003). Mais c'est le territoire, fruit d'une construction sociale et culturelle progressive, c'est-à-dire résultant d'usages et de pratiques, qui donne aux lieux une mémoire, et forge avec le temps des représentations. Surtout, le territoire est le produit, voire le support actuel de rapports de force politiques entre différents acteurs sociaux (Faburel et Manola (coord.), 2007). Le territoire est ainsi porteur de valeurs sociales, culturelles, symboliques, identitaires, d'appropriation... Le paysage constitue donc non seulement un cadre d'interprétation et de

prospection mettant en tension des dynamiques d'enjeux liés aux territoires (Bulot, Veschambre, 2006), mais il est alors aussi propice à la participation et à la mobilisation. Ce serait donc en grande partie la territorialité (Raffestin (1980), cité in. Di Meo, 1998) qui distinguerait le paysage de l'ambiance (*supra*).

De fait, si l'ambiance et le paysage sont tous deux à la fois objets et outils de l'aménagement sensible de l'espace, dans toute la complexité que la relation homme-nature-espace implique, le paysage, au-delà, est mis en politique territorialement. Le paysage constitue une notion en phase avec la démarche interdisciplinaire et concertée de l'aménagement du territoire, apportant une potentielle et différente prise en compte du sensible et des affects. Devenant par sa complexité un outil pertinent de réflexion globale sur un territoire, le paysage semble ainsi devenir (aussi) un outil d'initiation au développement durable (cf. Assises du paysage en 2009 à Strasbourg), et une réponse possible à la demande de bien-être.

A ce stade de notre exposé, il nous a donc semblé nécessaire de résumer par un tableau (ci-après) l'ensemble des éléments qui distinguent paysage « traditionnel » et ambiance, à travers les modalités sensorielles, les types de perceptions, les rapports au temps, à l'espace et aux types de projets, tout en interrogeant les spécificités du paysage multisensoriel pour penser des liens nouveaux.

Tableau 1 - Le paysage multisensoriel entre paysage et ambiance – Source : Auteure, 2010

	Paysage « traditionnel »	Paysage multisensoriel (PM)	Ambiance
Quels rapports sensoriels ?	Vue (dominante)	<i>Le PM ne permet-il pas de mieux saisir la totalité des rapports sensibles aux territoires de vie et mettre en exergue la corporéité de l'être situé ?</i>	Autres sens que la vue
Quels rapports de perception ?	Distanciation Inactivité	<i>Le PM ne permet-il pas d'articuler le remarquable et l'ordinaire par une posture tout aussi bien contemplative qu'active ?</i>	Immersion Mouvement
Quels rapports au temps ?	Épaisseur historique Transformations lentes	<i>Le PM ne permet-il pas de « respecter » et d'articuler les différents temps du contexte et de la situation ?</i>	Instantanéité Evolutions rapides
Quel type d'espace ?	Naturel	<i>Le PM ne permet-il pas de prendre en compte les paysages tout aussi bien ruraux, « naturels » qu'urbains ?</i>	Urbain
Quels rapports à l'homme et à la société ?	Représentations Du collectif à l'individu	<i>Le PM ne permet-il pas de prendre en compte tout aussi bien les représentations sociales que les perceptions individuelles ?</i>	Perceptions De l'individu au collectif
Quels rapports à l'espace ? Pour quel projet ?	Échelle macro – Projet de territoire	<i>Le PM ne permet-il de prendre en compte les différentes échellesterritoriales ? Le PM ne peut-il pas être un facteur de cohérence entre les différents projets ?</i>	Échelle micro – Projet d'architecture

Nous venons de voir que les grandes distinctions qui existent traditionnellement entre les deux notions (paysage et ambiance) et les perméabilités plus récentes qui apparaissent entre elles, peuvent apporter des clés pour la réflexion sur l'aménagement urbain et la

qualité du cadre de vie, tant du point de vue technique, que pratique et d'action, par les complémentarités qu'elles dévoilent.

Pour tenter un résumé, nous pouvons tout d'abord dire que la notion d'ambiance, empruntée au langage courant, puis interprétée comme la forme « molle » de l'environnement par certains géographes renvoie à trois dimensions : technique et fonctionnelle ; sociale ; sensible et esthétique. Cette composition à la fois matérielle et immatérielle transparaît également dans l'évolution de la notion de paysage. Si les deux approches traditionnelles du paysage (l'une naturelle et proche de la pensée écologiste, l'autre culturelle et plus proche des représentations) continuent d'exister, ces deux polarités tendent à se rapprocher, voire à s'effacer.

Parce que porté par le regard et nécessitant une vue d'ensemble, le paysage est historiquement associé à la distanciation, nécessaire à la perception globale et esthétique d'un pays. À l'opposé, l'ambiance nous immerge, elle est « autour de nous ». Mais plus récemment, certains théoriciens du paysage revendiquent le fait que le sujet ne soit plus un observateur distant, mais réinséré dans son paysage quotidien. Cette réinsertion du sujet dans le paysage peut expliquer en partie le regain d'intérêt social pour le paysage, car il y revendique sa place. Et, le paysage s'éloigne peu à peu du caractère remarquable pour se rapprocher du cadre de vie et de ses aspects les plus quotidiens, ordinaires... De la même manière, certaines recherches sur le paysage revendiquent aujourd'hui aussi un rapport direct et immédiat aux éléments sensibles du monde.

Si l'ambiance, par son aspect immersif et dynamique, est perçue par tous les sens en même temps et prend en compte la totalité des composantes perceptibles (la lumière, les sons, la matière tactile, l'air, les odeurs...), le paysage, lui, est encore généralement et essentiellement porté par le regard. Cependant, la Convention Européenne du Paysage, certains historiens comme Alain Corbin, ainsi que plusieurs travaux sur les paysages monosensoriels, ont réhabilité l'usage de tous les sens dans l'appréciation du paysage.

J.-M. Besse (2009) a souligné que l'un des enjeux actuels de la réflexion sur les paysages et leur compréhension réside dans l'élargissement et la reformulation des concepts, des représentations et des pratiques. Et, comme J.-P. Thibaud (2002) le constate, par son évolution récente et par la négation d'une acceptation uniquement contemplative, passive et visuelle du paysage, mais aussi par son rapprochement de la notion d'ambiance, nous sommes sur la bonne voie pour combiner théorie, pratique et action et permettre de coordonner analyse et projet à différentes échelles temporelles et spatiales. Cette voie est, nous semble-t-il, celle du paysage multisensoriel qui renouvelle et articule ces différentes entrées.

CONCLUSION DE CHAPITRE

Le paysage mobilisé dans les politiques publiques dites paysagères est, comme nous l'avons vu, surtout un paysage limité à la perception visuelle, souvent considéré comme un espace support aux qualités écologiques ou esthétiques exceptionnelles (de « beauté »). Force est de constater qu'une vision plus holistique du paysage commence à s'installer dans les textes, notamment dans les plus récents. Cette progression laisse aussi de plus de place à la multiplicité territoriale et sensorielle et à la considération de l'expérience habitante.

Comment alors se définit aujourd'hui le paysage ? Pour essayer de clarifier les contours de cette notion poreuse, nous avons souhaité sortir du seul cadre législatif et mettre le paysage en lien et à l'épreuve d'autres termes et notions proches. Nous avons pour cela choisi trois notions clés pour nous : le territoire, l'environnement, l'ambiance. Le choix de ces trois notions est opéré en fonction des rapports historiques tissés entre eux et le paysage. Par une revue de la littérature, nous avons mis en évidence que :

- Paysage et territoire entretiennent « *une curieuse co-dépendance dialectique* » (Di Meo, 1998), le paysage participant à la création d'un territoire et *vice versa*. Nous pouvons alors avancer, comme d'autres l'ont fait bien avant nous (cf. Luginbuhl, 2005 ; Nadaï, 2007) que tout territoire peut être paysage sans passer par un processus d'*artialisation* (cf. Alain Roger). Le paysage serait alors une forme collective, façonnée par des pratiques et des représentations sociales, révélateur d'identité(s) territoriale(s), participant alors de la construction d'un rapport singulier au territoire de vie : un sentiment d' *habiter*.
- Paysage et environnement sont, encore aujourd'hui, des termes opposés, cantonnés respectivement à l'écologie, la matérialité spatiale, l'approche quantitative, objective et l'esthétisme, l'approche qualitative, subjective. Mais, et en vue des définitions des deux termes, les deux peuvent s'articuler sous condition d'acceptations théoriques de deux termes plus complexes et moins duales comme nous le montrent tout aussi bien les créations artistiques que les paroles habitantes. Dans ce cas, le paysage serait le visage sensible de l'environnement en acquérant outre les valeurs esthétiques, économiques, sociales, culturelles... qui lui sont propres mais aussi des valeurs écologiques. En retour, l'environnement accéderait à une consistance non seulement écologique, politique et économique, mais aussi sociale (en termes de cadre de vie, recherche d'un bien-être des populations, etc.), culturelle (historicité, mœurs et identité locale) et esthétique.
- En ce qui concerne le paysage et l'ambiance, malgré les grandes distinctions qui existent traditionnellement entre les deux notions, des perméabilités plus récentes

apparaissent. Si la vision « traditionnelle » du paysage persiste (esthétisme, mise à distance, perception visuelle...), comme le constate J.-P. Thibaud (2004), son acception a récemment évolué et refuse une approche uniquement contemplative, passive et visuelle de celui-ci. Ce qui le rapproche d'autant plus et par plusieurs points à la notion d'ambiance.

Tableau 2- Récapitulatif des rapports entre paysage « traditionnel » et ambiance. Le paysage multisensoriel comme notion aux croisement des deux – Source : Auteure, 2011

Paysage « traditionnel »	Paysage multisensoriel (PM)	Ambiance
Vue	Vue et autres sens	Autres sens que la vue
Distanciation	Distanciation et immersion	Immersion
Épaisseur historique	Passé et présent	Instantanéité
Naturel	Naturel, urbain, rural...	Urbain
Représentations Du collectif à l'individu	Sentirs et ressentirs de l'être social	Perception De l'individu au collectif
Échelle macro	Territoire(s)	Échelle micro

Les trois notions développées nous permettent de comprendre un peu mieux les contours du paysage. Nous pouvons dire qu'il s'agit de notions en vases communicant, qui comportent les mêmes ingrédients mais à des dosages différents (selon le moment, l'acteur, la situation...). J.-M. Besse (2009) a souligné que l'un des enjeux actuels de la réflexion sur les paysages et leur compréhension réside dans l'élargissement et la re-formulation des concepts, des représentations et des pratiques. Ce chapitre se veut une petite contribution à cette entreprise. Dans cette même optique, nous présenterons dans le chapitre qui suit l'évolution de cette notion et ce qu'est, selon nous, le paysage (multisensoriel) contemporain.

CHAPITRE 2 :

PAYSAGE MULTISENSORIEL :

UNE MEDIATION SENSIBLE, UNE NOTION FRONTIERE

INTERDISCIPLINAIRE, TRANSVERSAL, EXPERIENTIEL, MULTISENSORIEL
QUELLE DEFINITION DU PAYSAGE MULTISENSORIEL ?

Ce chapitre propose de définir précisément les contours des deux notions clés de notre recherche : le sensible et le paysage multisensoriel. Par l'entremise d'autres notions clefs, que nous venons de discuter nous pouvons avancer que :

- Le sensible peut être mû par les liens qui unissent les sociétés locales à leurs territoires de vie : l'espace deviendrait lieu puis territoire lorsqu'il fait sens pour les habitants, passant d'un objet fonctionnel quelque peu anémique à l'hétéronomie d'un sujet signifiant, et dès lors actant (perceptions, représentations, pratiques, valeurs et croyances, etc., sentirs qui s'expriment dans l'habiter).
- Les termes paysage(s) ou encore ambiance(s) peuvent traduire, médier ces liens. L'ambiance est trop souvent assimilée à une simple description des caractéristiques physiques des environnements sensibles. Elle peut apparaître, dans sa définition scientifique, transactionnelle et médiatrice, comme ce qui se joue dans les rapports du sensible aux lieux, sans pour autant avoir la capacité d'interroger l'action urbaine. Le paysage, quant à lui, présente aussi cet intérêt de médiation (voir plus loin pour une approche plus renseignée de la notion), mais pas seulement. Son

intérêt premier pour nous est de faire couramment l'objet d'interventions publiques et privées sur l'espace, donc d'avoir commencé à mettre de manière opérationnelle le sensible en culture dans certains savoir-faire et boîtes à outils des champs professionnels. C'est aussi pour cette raison que nous le mobilisons de manière centrale dans ce travail.

Mais comment pouvons nous qualifier ces deux notions fort complexes et définies de façons très diversifiées ? Ce chapitre se propose de répondre à cette question en présentant dans un premier temps une qualification du sensible. Dans un second temps, et partant du postulat que le paysage est une médiation (du) sensible pertinente, nous présenterons ce qu'est le paysage (multisensoriel) pour nous. En essayant d'inscrire cette notion/vocabulaire frontière dans la théorie du paysage, nous préciserons alors son contenu.

1. Le sensible et sa médiation

« *Le paysage est indissolublement (...) une question politique et sensible.* »

J.-M. Besse (2006, p. 13)

Il apparaît que le sensible n'offre aucune définition stabilisée. C'est peut-être là sa première richesse. Comme objet échevelé (Latour, 1999), il est ouvert à une sémantique multiple, et surtout source de questionnements contingents, donc encore éminemment poreux à d'autres notions et concepts, de champs habituellement distincts, dont la somme et la cohérence d'ensemble sont autant de prises potentielles pour l'action urbaine.

Pour essayer de saisir ces contours, en plus de l'analyse des ouvrages de référence sur la question, des séminaires³⁵ nourrissent ce premier exposé. L'objectif n'est pas de circonscrire une notion par essence polysémique, portée par des lectures disciplinaires diverses, mais plutôt, par les débats et contradictions auxquelles elle donne lieu, restituer la diversité des porosités et dépendances dont elle est porteuse. C'est donc plutôt un état des connaissances disponibles, actualisées et souvent discutées qui est d'abord livré dans cette partie visant à comprendre la qualification du sensible. Ainsi, l'approche sémantique qui suit est le résultat d'une recherche bibliographique ainsi que de l'analyse des réponses apportées par les chercheurs présents aux séminaires aux questions :

- « Qu'est-ce que le sensible ? »
- « Quels sont les registres du sensible chez l'habitant ? »
- « Quelles sont les modalités d'expression du sensible ? »

1.1 « Je suis un sentir » : le sensible comme expérience d'être au monde

Qualifier le sensible apparaît comme un exercice délicat, alors même que la forme substantive n'est pas (encore) reconnue dans la langue française – ce qui est peut être révélateur d'un embarras culturel à ce sujet. Selon D. Howes et J.-S. Marcoux, le terme

³⁵ Les réflexions présentées dans ce chapitre sont issues en partie de l'analyse des séminaires d'échanges et de débats organisés entre universitaires et chercheurs en mars 2007 à l'Institut d'Urbanisme de Paris dans le cadre de l'atelier de recherche du Master 2 du Parcours « Environnement, paysage et territoires », portant sur la mise en action du sensible (Faburel et Manola (coord.), 2007). Les deux séminaires que nous mobilisons s'intitulent *Le sensible en action*, séminaires réunissant des chercheurs français qui, selon des appartenances disciplinaires complémentaires, travaillent de longue date sur le thème. Les objectifs de ces séminaires étaient, par les discussions, de faire émerger ce qu'est le sensible, ses registres chez les habitants et leurs modalités d'expression.

Le premier séminaire, tenu le 8 mars 2007 à l'IUP, a réuni : Augustin Berque (Géographe, EHESS), Nathalie Blanc (Géographe, LADYSS - Université Paris VII), Lionel Charles (Sociologue, FRACTAL), Danièle Dubois (Psychologue et linguiste, LAM - Université Paris VI), Bernard Kalaora (Sociologue, Université d'Amiens), Jacques Lolive (Sciences politiques, SET - Université de Pau), Philippe Resche-Rigon (Psychologue et linguiste, LAM) et Olivier Soubeyran (Géographe, PACTE). Le second séminaire, tenu quant à lui le 15 mars 2007, a accueilli Jean-François Augoyard (Philosophe, CRESSON - Ecole d'Architecture de Grenoble).

Par commodité, dans ce chapitre, lorsque des chercheurs sont référencés comme suit : « (N.Blanc) », et donc sans un référencement de date, il s'agira des idées ou discours prononcés lors de ces séminaires.

sensible est hautement polysémique, prêtant à confusion ; il revêtirait au moins cinq significations (Howes D. et Marcoux J.-S., 2006) :

- Une signification médiatique presque toujours mobilisée pour désigner les « quartiers sensibles » et les « jeunes des banlieues ».
- La fragilité ou la vulnérabilité à l'instar d'une « personne sensible ».
- Pour signifier l'attention, l'écoute, l'attitude d'hospitalité, comme dans l'expression « être sensible à ».
- Le franchissement d'une graduation, comme lorsque l'on parle d'un changement sensible (par exemple de température).
- Le terme enfin est utilisé pour désigner la vie des sensations : les relations que nous entretenons avec les trois familles de sons (la voix, les bruits et la musique qui est du son organisé), avec les odeurs, les goûts, les perceptions visuelles et tactiles.

C'est particulièrement cette dernière signification qui nous intéresse. Mais, notons au préalable que la qualification du sensible appelle de nombreux termes, qui renvoient les uns aux autres et dont la multiplicité traduit aussi l'instabilité. Toutefois, l'expérience sensible, le sentir, la sensation, la sensibilité, la perception, l'émotion, etc., tous permettent *a minima* de préciser les contours du champ du sensible et de mieux cerner certaines de ses dimensions, peut-être les plus structurantes.

Penser l'unité du sentir semble être la principale difficulté soulevée lors des séminaires. Sa nature duale apparaît s'imposer, soit sous la forme d'un « paradoxe » relevé par J.F. Augoyard, soit sous la forme d'une scission radicale entre le ressenti et sa manifestation (D. Dubois). Le sentir est à la fois expérience vécue dans l'immédiateté et expérience acquise, capitalisée dans le temps (J.F. Augoyard). Il est donc marqué par une double temporalité, de l'instant et de la mémoire.

Le sensible renvoie certes au primitif, à une représentation non élaborée du monde, immédiate et non réflexive. Il est lié au contact avec la matière (B. Kalaora), à la corporité (D. Dubois). Sentir s'éprouve dans l'immédiateté : la matière du corps parle directement avec la matière du monde. Dans l'expérience que j'ai avec le monde qui m'entoure, j'éprouve ce qui se passe maintenant (J.F. Augoyard).

Toutefois, si le sensible s'inscrit dans une temporalité de l'instant, c'est essentiellement celui du changement, un instant-rupture. Notre perception a en effet besoin d'être stimulée par l'irrégularité des choses qui nous entourent. L'émotion, vecteur de nos sensations, appelle l'accident, le phénomène inattendu et ponctuel pour être éveillée (J.F. Augoyard). Sans accident, point de sensibilité. Or, l'accident constitue l'occasion d'une traversée de notre être par le monde, d'une fusion momentanée, l'emprise sur le monde étant temporairement abandonnée au profit d'une dimension par laquelle le monde nous envahit, nous interpelle (L. Charles). C'est dans cet instant que se révèle notre sensibilité³⁶, notre faculté de sentir, et ses autres temporalités.

³⁶ Pour une définition détaillée de la sensibilité, voir le travail de Benoît Fieldel (2010).

Le rapport au temps serait ainsi la première grande difficulté posée par le sensible, imposant de penser différemment les liens entre passé et présent, en raison du décalage existant entre le moment du ressenti et celui de sa manifestation (L. Charles) – expression ou seule compréhension. En fait, les différentes formes possibles de la manifestation semblent fatalement rétro-projeter l’instant dans le passé.

La pensée dialectique apparaît alors nécessaire pour envisager l’unité de cette apparence duale du sensible, la co-existence de ces temporalités. Cet effort dialectique semble tout à fait intéressant puisqu’il permet en fait d’explorer de manière pertinente, parce que conjointe, ce qui se joue dans le sentir : la place et les rapports de l’individu au monde qui l’entoure.

Dans notre interaction avec le monde, dans notre vécu, il n’y a qu’une chose qui se passe, c’est « le sentir ». Je ne suis pas la cible d’un signal émis par le monde extérieur, comme la météorologie et le génie de l’environnement ont longtemps cherché à nous en persuader, mais je suis un sentir (E. Strauss). Mon expérience avec le monde est interaction par les sensations. Or, sentir participe à la conscientisation de l’existence même : « *je sens donc je suis* » (Breton (le), 2006, p. 13). Le sensible est ainsi une prise de conscience de l’existence même de l’homme, « *un son, une saveur, un visage, un paysage, un parfum, un contact corporel dépliant le sentiment de la présence et avivent une conscience de soi un peu en sommeil au long du jour, à moins d’être sans cesse attentif aux données de l’environnement* » (Breton (le), 2006, p. 14). D’où vraisemblablement la portée des enjeux qui se trament derrière les manifestations les plus apparentes du sensible (gênes, plaintes, manifestations, revendications, etc.).

La sensation ainsi définie est plus proche de la révélation que de la perception, vue comme de l’enregistrement passif (N. Blanc). Il est donc nécessaire de ne pas réduire le sensible à des stimulations passives, non plus qu’à la somme des perceptions issues de nos cinq sens (D. Dubois). C’est bien plutôt sur le mode de la synesthésie que se fait le rapport entre l’individu et le monde.

L’expérience sensible est l’occasion pour le sujet de ressentir/sentir sa véritable nature, l’humain étant pour ainsi dire essentiellement un être de synesthésies. L’expérience sensible est alors une et unique ; elle traduit (reproduit) la nature, une et indivisible, du sujet sentant. Elle offre au sujet la possibilité de se ressentir comme une entité. Le sujet lui-même se perçoit comme un être issu de l’interaction de ses sens et non seulement composé de leur somme ou de leur juxtaposition.

Dès lors, notre sensibilité, notre faculté à sentir, peut être vue comme notre vie même (A. Berque). Elle constitue une forme d’expérience métaphysique pour l’individu et témoigne de son lien essentiel avec le monde. C’est au contact du monde sensible, par ses expériences, donc accidents, que le sujet se perçoit et se ressent lui-même comme un être sensible. C’est l’idée exprimée par Aristote lorsqu’il définit le sentir comme la fusion entre le (monde) sensible et le sentant (J.F. Augoyard).

Sans l’expérience, le sujet sentant resterait à l’état de puissance. Nous sommes en effet caractérisés par une double capacité : celle d’avoir un équipement sensoriel qui nous

permet de percevoir et de verbaliser nos perceptions, et celle d'être informés, modifiés par le monde. Nous sommes donc des êtres sentant en puissance. Mais le sensible est à la fois un potentiel et une actualisation, une *puissance* et un *acte*. Cette actualisation est donc double : elle renvoie d'une part à notre vie sensorielle et sensitive (par laquelle notre capacité à percevoir se précise), et d'autre part à la capacité que nous avons de construire le monde comme objet.

Comme conscience de soi, le sentir est alors aussi, pour ne pas dire surtout, conscience des mondes qui nous entourent, et donc mise en rapport des hommes entre eux, puisque « *La condition humaine est fondamentalement corporelle* » (Merleau-Ponty, 1956, p. 17).

Ce qui revient à dire que :

- nos cinq sens sont certes perception,³⁷ mais cette perception influence et est influencée à travers nos relations aux autres ;
- et donc que l'une des conditions premières des liens sociaux, trop souvent occultés par le déterminisme sociologique des années 70, est le sensible.

L'expérience sensible traduit ainsi le lien intime de l'individu au monde qui l'entoure et rend compte dans le même temps du caractère indissociable du rapport entre l'individu et le monde. « *Sentir le monde est une autre manière de le penser, de le transformer de sensible en intelligible. Le monde sensible est la traduction en termes sociaux, culturels et personnels d'une réalité inaccessible autrement que par ce détour d'une perception sensorielle d'homme inscrit dans une trame sociale.* » (Breton (le), 2006, p. 29). Le « sentir » ou « ressentir » est donc une sorte de « mode d'emploi » de soi, des autres et de nos relations intersubjectives.

1.2 L'expérience sensible, une dynamique à la fois personnelle et intersubjective (ou pré-collective)

L'expérience sensible peut être vue comme un moment d'individuation – à ne pas confondre avec l'individualisation qui correspond à un resserrement de soi au monde, donc à une ligne de fracture, lorsque l'individuation est d'abord la recomposition des liens, y compris avec les collectifs. Comme dit précédemment, l'expérience sensible est tout d'abord un mouvement de l'individu vers lui-même par lequel il se constitue véritablement en sujet.

Toutefois, le sentant dont nous parlions précédemment devient ici un sujet actant, car toute conscience est une conscience de quelque chose (cf. travaux en phénoménologie, notamment ceux d'E. Husserl et de M. Merleau-Ponty). La conscience de la sensation mène à la conscience de soi-même : exister, c'est sentir. L'expérience de la cécité permet par exemple de comprendre que le sujet, privé d'un sens majeur, est amené à sentir le monde d'une façon nouvelle, à le « voir » et à l'explorer différemment, et notamment à sentir de

³⁷ La perception désigne la fonction de prise d'information des événements du milieu extérieur ou du milieu interne par la voie des mécanismes sensoriels. Cependant, la perception n'est pas une fonction d'enregistrement passif. Par perception, il faut comprendre l'activité perceptive : il s'agit d'une construction, d'une organisation de la sensation en connaissance, mettant en jeu des données sensorielles, émotionnelles, culturelles, motivationnelles, etc.

façon beaucoup plus pointue le mouvement, « *le flux et le reflux du monde* » (B. Kalaora). Dans l'expérience sensible, le sujet saisit donc sa propre dynamique à travers celle du monde.

L'expérience sensible peut alors être vue comme un engagement, personnel et direct, dans le monde : « *Le sensible, (...) C'est quelque chose qui constitue un ressort actif de l'entendement, qui met en alerte (...) le fait d'éprouver, de ressentir, fait qu'on vérifie qui on est, ce qu'on doit être. C'est à l'aune de sa sensation, de sa sensibilité qu'on tend à vérifier ce qu'on aime, ce qu'on préfère...* » (N. Blanc). L'expérience sensible constitue ainsi un moyen de mise à l'épreuve et de connaissance de soi-même. Elle est l'expression d'une identité qui se fait à travers le sentir, par l'intermédiaire d'un rapport direct avec le monde. La dimension sensible est associée à une définition du monde par nos propres valeurs.

Mais, l'émotion qui met l'individu en mouvement, en lui-même, est également mouvement vers l'autre. L'émotion est un signal sensible qui est destiné à l'individu et à l'autre, à travers lequel l'individu prend conscience d'une émotion qui l'anime (L. Charles). L'émotion inscrit le sujet dans une dynamique de relation, de communication avec le monde qui est autour de lui. Dans le sentir premier, il y a alors déjà de l'expression, une dimension motrice (J.F. Augoyard). Ne dit-on pas que notre comportement par exemple trahit notre ressenti ?

Le sentir, c'est à la fois une sensation et un acte, une action projetée vers l'extérieur, l'altérité ; c'est un projet de mouvement : « *Derrière tout sentir, il y a une intentionnalité* » (J.F. Augoyard). Dans le sensible, il y a donc l'idée de « *se sensibiliser à quelque chose, bondir hors de soi* » (N. Blanc). La sensibilité est un « *principe actif de la connaissance, c'est un mode de compréhension de soi, du monde et de l'interaction* » entre moi, le monde et les autres. Par exemple, le sentir peut être le ferment :

- d'une appropriation ou d'un rejet d'une « différence » sociale,
- d'une revendication identitaire,
- d'une construction patrimoniale (un objet paysager singulier qui nous transporte, un lieu remarquable que l'on dévoile aux autres, une odeur que l'on ressent bien après la disparition du stimulus et qui nous lie à une découverte, un émoi, une envie, un désir...).

1.3 Passer du « subjectif » « dé-situé » au collectif situé : le paysage comme passeur et médiation ?

Le sensible est aussi une mise en rapport des hommes entre eux. La mise à distance ou le rapprochement entre hommes en est dépendante ; le lien social est aussi créé par l'entremise du sensible. Dans le cadre de cette interaction, le monde et les autres rétroagissent sur l'individu, avec ses perceptions, ses sentirs et ses émotions, car le sensible est simultanément construction individuelle et sociale (J.F. Augoyard). La perception elle-même est construite en fonction de la hiérarchisation des sens par la pensée, de la sensibilité de chacun (chaque individu ayant des voies privilégiées pour ressentir et

s'exprimer : plutôt par la parole pour les uns, par le dessin pour les autres, ou encore la musique, etc.), sensibilité elle-même fortement influencée par la société et son époque.

En effet, l'habitude et la culture, les contraintes économiques et sociales pèsent un poids certain. Si chacun a des voies sensorielles privilégiées, ce ne sont pas forcément celles que le sujet va utiliser, justement du fait des contraintes sociales, des codes et des valeurs en vigueur, sur lesquels nous reviendrons plus loin. Mais aujourd'hui, des dynamiques entremêlant soi et autrui se présentent de plus en plus souvent. Deux exemples nous en semblent assez illustratifs :

- Le sensible fonde de plus en plus souvent d'autres rapports aux collectifs multiples (en évolution) et ce faisant infléchit ce qui fait démocratie (jugements et revendications, par exemple sur ce qui fait intérêt général, utilité collective, espaces publics, expertise, etc., et leurs valeurs politiques – cf. travaux de J. Rancière) : un paysage visible à préserver sera porteur d'une esthétique exhumant des symboles patrimoniaux, une ambiance sonore à protéger sera assimilée à un construit social à défendre).
- Le sentir organise aussi très souvent ce qui est en passe de devenir un référentiel de proximité (une rue, un quartier, un bourg, un centre), c'est-à-dire un schéma cognitif, donc une organisation cohérente du familier, de la connivence (parfois aussi de l'entre-soi) qui est aussi situé dans un espace précis et matériellement existant. Ce référentiel situé se nourrit aux sources des expériences de l'ordinaire et s'alimente des connaissances vernaculaires.

Le sensible est alors, collectivement, une dialectique du sujet situé en démocratie, un élément premier de l'espace public, un lieu certes concret mais aussi abstrait, qui accueille la confrontation et le débat entre les citoyens (Habermas, 1988).

Quel serait alors le médiateur pour faire montre de ce passage du sensible de l'individu désitué, car il est souvent contenu dans ce registre – notamment dans l'approche phénoménologique, au collectif situé et donc en politique ? Nous pensons que le paysage, peut être le passeur privilégié.

Le paysage a été défini de bien des manières au point que nous soyons tentés de dire qu'à chaque personne correspond une définition du paysage. Pour notre réflexion, nous retiendrons, avant d'exposer un court historique de la notion et alors de poser les conditions pour que le paysage soit une/la médiation du sensible, que le paysage est un « *être-ensemble au monde* » (Younès et Paquot, 2000, p. 7). Le paysage, tout comme l'architecture, comme « objet » sensible et donc esthétique par excellence, a/est une éthique (Younès et Paquot, 2009). Car l'esthétique (de *aisthesis*) traduit notre faculté de sentir et de comprendre. Elle dépasse la « simple » perception ; elle est le résultat de notre sentir et nos représentations (cf. Encadré). « *Polysensoriel et non seulement visuel, le paysage relève de l'esthétique, entendue au sens large d'une culture de la sensibilité, qui n'est pas réservée au seul domaine de l'art, mais concerne aussi l'éthique et le mode de vie* » (Bergé et Collot, 2007, p. 11).

Les représentations sociales : entre individu et société

Par-delà la complexité de la notion de représentation sociale et l'apport des différentes disciplines sur ce sujet (ex. E. Durkheim, 1895, 1898 ou P. Bourdieu, 1982 pour la sociologie ; Mauss, 1947 ou Lévy-Strauss, 1955, 1961 pour l'anthropologie ; et surtout : Moscovici, 1961 pour la psychologie sociale), nous retiendrons que « situées à l'interface de l'individuel et du social, du rationnel et du pulsionnel, de la conscience et de l'inconscient, de l'imaginaire et du discursif, les représentations sociales sont à la fois des constituants mentaux et des contenus de pensée très importants » (Mannoni, 2006, p. 120).

Les représentations sociales se caractérisent (cf. Bonardi, Roussiau, 1999) en termes de :

- Communication : les représentations sociales sont pour les individus une sorte de « code pour leurs échanges et un code pour nommer et classer de manière univoque les parties de leur monde, de leur histoire individuelle ou collective » (Moscovici, 1961, p. 11) ; elles trouvent à s'exprimer tout autant qu'elles se construisent lors d'échanges.
- Re-construction du réel : l'individu nomme, caractérise, interprète les objets de la « réalité » quotidienne au gré des représentations.
- Maîtrise de l'environnement : c'est par ses connaissances, expériences (notamment sensibles), ressentis et représentations, qu'un individu peut se situer dans son environnement et alors avoir prise sur ce dernier.

En cela, les représentations sociales s'appuient sur un ensemble d'informations (pour simplifier, celles que les individus ont sur un objet), lesquelles se structurent et s'organisent pour donner naissance à une attitude (favorable ou défavorable) envers l'objet représenté, et ce faisant un comportement. Plus précisément, l'individu privilégie et simplifie certaines informations au détriment d'autres (processus d'objectivation) au regard de ce qui lui sera « parlant », signifiant (processus d'ancrage) pour une meilleure compréhension et assimilation au regard de son système de valeurs, de ses cadres de référence. Enfin, soulignons ici que notre propos a volontairement été simplifié pour plus de clarté ; le rapport aux informations étant notamment plus complexe car dépendant tout aussi bien de l'objet que du sujet, de ses représentations personnelles, de ses expériences individuelles, etc.

Ainsi, la condition fondamentale pour que le paysage ait ce statut de médiation, est qu'il soit considéré comme le résultat non plus d'une seule perception mais d'un sentir. En effet, « si l'expérience vécue convoque un moment gnosique³⁸ de l'ordre du percevoir, elle engage également un moment pathique³⁹ de l'ordre du sentir. » (Thibaud, 2004, p. 292). Ainsi, dans l'approche du paysage, perceptions, sentirs et représentations (de caractère plus social/collectif) sont des rapports primordiaux à l'espace (donc situés). Ainsi, dans notre approche du paysage, celui-ci est relatif à « l'espace du sentir »⁴⁰ issu et influencé, voire co-construit de représentations.

³⁸ La *gnosie* est la faculté permettant de reconnaître, par l'un des sens (toucher, vue, etc.), la forme d'un objet, de se le représenter et d'en saisir la signification.

³⁹ La *pathie* exprime une manière d'être affecté, de sentir, de ressentir.

⁴⁰ «... L'espace du sentir est à l'espace de la perception comme le paysage est à la géographie. L'espace de la perception est un espace géographique » (Strauss, 1995, p. 378).

2. Paysage multisensoriel : une approche transversale, interdisciplinaire, expérientielle et multisensorielle du paysage

Nous considérons alors que le paysage multisensoriel est une médiation (du) sensible mais à condition que celui-ci soit considéré, non pas comme un percevoir, mais comme un sentir. Cette « nécessité » nous conduit à changer (ou à faire évoluer) la manière dont le paysage a été considéré traditionnellement sur deux points :

- son caractère interdisciplinaire et transversal (combinant matérialité et immatérialité et les compétences scientifiques qui leur sont associées) ;
- et son caractère expérientiel (et non plus perceptif), et donc multisensoriel (et non plus visuel).

Ces deux éléments sont le résultat de la trajectoire de la théorie du paysage qui n'a cessé d'évoluer et de s'enrichir.

2.1 Paysage multisensoriel : une approche interdisciplinaire et transversale du paysage

« As a discipline, landscape architecture sits between three massive empires – the natural sciences, the social sciences and the humanities (...) Landscape is like a small neutral country which has not made up its mind whether it should align itself with any of these great powers. »

Thompson, 2009, p. 7

Nous remarquons qu'au fil du temps, le paysage a fait l'objet d'une grande production scientifique issue de disciplines diverses : géographie, écologie, sociologie, philosophie, ethnologie, anthropologie, urbanisme, etc. Il s'est alors complexifié par des extensions ou rencontres avec d'autres notions ou concepts, tels que le patrimoine ou encore les paysages urbains, culturels... Même si l'installation définitive du paysage dans les esprits par l'intermédiaire de la peinture évoque souvent, depuis sa genèse, une interprétation figée d'un lieu, d'un territoire (*infra*), le paysage est porteur de sens et d'interprétations.

Perçu jusqu'aux années 50, notamment par la géographie, comme mode de compréhension de l'aménagement de la nature par les sociétés, le paysage réapparaît à la fin des années 60 comme un moyen de comprendre l'articulation entre nature et société. Il est alors considéré comme une « *science diagonale* » (G. Bertrand, 1972). Parallèlement, un autre courant qui lie paysage et sensible essaye de lui donner une signification dans le champ de ce dernier – courant fortement lié à l'architecte M. Macary et aux arts plastiques, notamment par le paysagiste-plasticien B. Lassus). Le paysage a dorénavant un statut de concept exprimant la relation sensible de la société au cadre qui l'entoure. La pratique paysagère se développe elle aussi : le sensible est introduit dans un monde aménagiste (très technique) par le biais unique d'un paysage qui reste cantonné à un caractère « plastique », voire artistique.

Dans les années 70, plusieurs actions engagées au nom du paysage semblent lui accorder une nouvelle place. Le paysage est de « *retour en force* » (Fortier-Kriegel, 2005, p. 20). En attestent : les Ateliers régionaux des Sites et Paysages, la création du Conservatoire du littoral en 1975) le Centre national d'étude et de recherches du paysage (CNERP)⁴¹, l'apparition du grand ministère de l'Environnement et du Cadre de Vie, ainsi que la création en 1978 de la Direction Urbanisme et Paysages et en 1979 de la mission Paysage. De même, une commande publique sur le paysage se traduit par la tenue de plusieurs colloques scientifiques et la publication d'un grand nombre d'ouvrages (cf. Collot, Saint Girons, Chenet (dir.), 2001). Toutefois, dans un contexte français de décentralisation, une certaine hésitation ressort quant à la légitimité administrative d'une politique du paysage (Fortier-Kriegel, 2005, p. 20). Dans les années 90, nous retrouvons une certaine reprise des politiques relatives au paysage : les opérations Grands Sites⁴², la campagne Jardins, le « 1% paysage et développement », les « paysages label », etc.

Le paysage tirillé entre approches distinctes

La trajectoire sémantique de la notion de paysage dans les dernières décennies se constitue d'affirmations souvent réductrices, conduisant parfois à des affrontements entre les courants porteurs de conceptions distinctes. Outre un courant qui se cantonne dans les limites naturalistes, d'autres courants se sont créés. Mais, voulant préserver le paysage d'une tentation écologiste, ils ont contenu le paysage dans une logique uniquement artistique. Jusqu'à ces dernières années, deux tendances ont continué à exister et à se développer :

- L'une « *réaliste* » (Grout et Delbaere, 2009), plus proche de l'écologie et attachée à une réalité matérielle « objective ». Mentionnons par exemple le courant de l'Université de Toulouse (équipe GEODE) ou encore le courant de l'Écologie du paysage (*Landscape ecology*)⁴³, qui occupe actuellement une place assez importante dans le monde de la recherche sur le paysage et dont les représentants premiers sont J. Baudry et F. Burel. Ce courant est souvent mentionné sous le vocable « naturaliste ».
- Et l'autre positionnant le paysage au cœur des relations société/nature, regroupant des approches :
 - « *phénoménologiques* » (Grout et Delbaere, 2009) : mode de présence, d'expérience et événement ; dans ces cas, le sujet fait partie d'un « *moment-de-monde* » (Grout et Delbaere, 2009) ;

⁴¹ Dans le cadre du premier ministère de l'Environnement, le CNERP avait comme objectif de former pour la première fois en France des paysagistes d'aménagement (Fortier-Kriegel, 2005).

⁴² Pensées par la DATAR en 1970, initiées par la Mission pour l'Environnement Rural et Urbain en 1976 et relancées en 1989, les Opérations Grands Sites (OGS) répondent au problème de la dégradation (notamment due à la surfréquentation touristique) d'un site majeur sur le plan national et classé à ce titre.

⁴³ La naissance de l'écologie du paysage peut se situer au début des années 80 « *en reconnaissant la nécessité de prendre en compte l'espace de façon explicite, l'homme comme partie intégrante du système écologique, et l'hétérogénéité spatiale et temporelle des habitats étudiés* (Burel et Braudry, 1999) » (Clergeau, 2007, p. 17).

- « culturalistes » (Grout et Delbaere, 2009) : importance de l’ancrage dans les représentations paysagères.

Mentionnons pour cette tendance un groupe de chercheurs (Lassus, Berque, Conan, Roger, Luginbuhl et autres), constitué autour du DEA « Jardin, paysage, territoires » (Ecole d’architecture de Paris-la Villette) et défendant une approche culturaliste du paysage, selon laquelle l’existence du terme paysage dans une langue est déterminante dans le développement d’une sensibilité sociale au paysage (paysage situé du côté des représentations sociales). Les approches résolument culturelles du paysage considèrent le paysage comme une relation, un regard, ou même une manière de concevoir les rapports de l’individu avec le monde qui l’entoure. L’énonciation d’une dimension matérielle du paysage renvoie à une construction : le paysage est un objet construit par les pratiques sociales en interaction avec les processus biophysiques.

Parallèlement à ces deux tendances, nous pouvons aussi évoquer une conception projectuelle, laquelle considère le paysage comme un site à aménager, transformer, conserver (Grout et Delbaere, 2009). Mais, cette approche a évolué de manière indépendante jusqu’à il y a peu.

Notons aussi que les différentes approches mentionnées plus haut sont portées par des groupes, des chercheurs, des penseurs, appartenant à des mondes différents : aux sciences physiques, sciences humaines et sociales, arts, etc. Le paysage est alors un de ces sujets fortement mobilisés par des groupes différents qui ne se rencontrent pas, et porteurs respectivement de conceptions différentes, voire opposées du paysage :

- D’un côté, le paysage est considéré comme composé de sa seule dimension matérielle. Cette approche amène à voir le « *paysage comme ensemble des formes visibles ou appréhensibles à la surface de la terre et composé à la fois de matière inerte, et biologique d’une part ; d’autre part ces formes sont soumises à d’innombrables dynamiques qui les transforment selon les échelles spatiales et temporelles extrêmement diverses* » (Luginbühl, 2005, p. 60).
- De l’autre côté, le paysage est considéré comme seule création mentale. Cette dimension immatérielle du paysage a été longtemps ignorée⁴⁴. Les premières recherches des années 70 commencent à distinguer paysage vu et paysage vécu. A partir des années 80, sont tentées d’être analysées les valeurs attribuées par les groupes socioprofessionnels ou les sociétés locales au paysage⁴⁵. Un peu plus tard, les représentations sociales du paysage commencent à être analysées, notamment grâce à des appels d’offres de recherche, qui sont pourtant très peu connus⁴⁶.

⁴⁴ Même si quelques travaux avaient tenté d’innover dès le XVIIIème siècle, mais sans véritable continuité (R.L. de Girardin 1777, JM Morel 1776).

⁴⁵ Voir : Y. Luginbühl, 1981

⁴⁶ Nous faisons ici référence à la Mission Recherche Urbaine sous l’égide de Bernard Lassus et Michel Conan (1983).

Depuis, la dimension immatérielle semble intégrée par la recherche, car présente dans les deux courants actuellement prédominants (cf. Grout et Delbaere, 2007) dans les sciences humaines et sociales, à savoir :

- Un premier courant avec pour objectif l'identification des modèles qui structurent les représentations sociales et s'attachent à une étude des paysages « ordinaires » de la société contemporaine. Courant représenté par les chercheurs regroupés autour de l'appel d'offre du Ministère de l'Environnement et du Développement Durable « Politiques publiques et paysage » (programme de recherche de 1998 à 2004).

- Et un autre courant, basé sur une analyse phénoménologique des paysages, à travers des travaux portant sur les jardins historiques, avec comme objectif de tenter de comprendre pourquoi les élites sociales (à l'origine de la création des jardins et des parcs) composent l'espace dans des formes précises de l'agencement de la nature. Courant représenté et structuré autour de l'ancien DEA « Jardins, Paysages, Territoires ».

Ces deux courants ne s'affrontent pas fondamentalement, si ce n'est par la catégorie de population (société « ordinaire » vs. élite sociale) et l'espace temporel (observation et analyse de la société contemporaine vs. approche historique) visé.

Le paysage multisensoriel : transversal et (donc) interdisciplinaire

Depuis les années 90, ces deux polarités, bien qu'elles soient encore présentes, tendent à s'effacer. « (...) *Le paysage est un lieu de rencontre sans équivalent entre Culture et Science* » (Filleron, 2005, p. 13), « (...) *un carrefour où se rencontrent des éléments venus de la nature et de la culture, de la géographie et de l'histoire, de l'intérieur et de l'extérieur, de l'individu et de la collectivité, du réel et du symbolique* » (Collot, 1997, p. 5), « (...) *une entité vivante, indissolublement naturelle et culturelle, qui se développe au-dehors de nous, aussi bien qu'en nous* » (Laroque et Saint Girons, 2005, p. 7). Une approche pluridisciplinaire s'impose alors afin de suivre une conception bien plus transverse du paysage.

Le paysage est dès lors placé au centre d'un jeu d'acteurs, et l'idée de la mise en paysage des pays (idée soutenue par le courant culturaliste) semble réfutée : le paysage n'existe pas seulement si le terme exact apparaît dans une langue et les sensibilités paysagères peuvent exister indépendamment de l'existence sémantique de la notion. Le paysage n'est pas pour autant contenu dans la seule morphologie spatiale de l'environnement⁴⁷ (considéré ici comme un simple support, un objet matériel). La différenciation entre « paysage *artialisé* » et « paysage *écologique* » s'estompe. Même si l'interrelation entre paysage et environnement reste problématique et souvent polémique, il n'y a plus de « guerre » à avoir entre dimension immatérielle du paysage et dimension matérielle. Ainsi, en plus du programme de recherche « Politiques Publiques et Paysage » (Ministère de l'Ecologie et du

⁴⁷ Voir article d'Alain Roger : « Paysage et environnement : pour une théorie de dissociation » (1996).

Développement Durable), d'autres programmes interdisciplinaires tendent vers cette acception (PIREN, PEVS)⁴⁸.

In fine, nous ne pouvons, à ce jour, que concevoir le paysage à l'intersection de ces deux approches (matérielle et immatérielle)... A ce stade de notre travail, nous pouvons affirmer que le paysage ne réside ni seulement dans l'objet (réalité physique), ni seulement dans le sujet, mais dans l'interaction complexe des deux. Le paysage est un système de leurs relations.

Le paysage urbain : une problématique peu étudiée

En ce qui concerne plus précisément le « paysage urbain », c'est également par le biais de l'art que le terme émerge. Ecrivains, poètes, peintres sont les premiers à le mobiliser (Paquot, 2000). C'est seulement vers 1950 que le terme commence à être utilisé dans les milieux de l'urbanisme et de la géographie, même si, à cette époque, le vocable de « paysage urbain » est pour ainsi dire synonyme de morphologie de la ville. A partir des années 60, son utilisation se fait de plus en plus rare⁴⁹ et ce n'est qu'à partir des années 70 qu'un nouveau regard est porté sur la ville et ses paysages⁵⁰. La conception du paysage urbain se renouvelle. Tout en s'inscrivant dans une tradition morphologique de description de paysage, elle commence à prendre en compte les récents acquis des sciences sociales au sujet de la représentation des acteurs. Le paysage urbain est alors considéré comme le reflet des idéologies sociales. Dans les années 80, les contributions scientifiques sur la question sont rares⁵¹. Si pourtant les utilisations du terme se multiplient dans les textes de loi et les textes officiels à partir des années 90, peu de politiques visent directement le paysage urbain ; il s'agit beaucoup plus souvent de l'aménagement rural.

Dans le monde de la recherche, la notion semble de mieux en mieux intégrée, même si peu de scientifiques travaillent sur la ville et ses paysages. Les réponses à l'appel à candidatures (Ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement) sur l'évaluation des politiques publiques du paysage, en sont un indicateur.

Une appropriation significative du terme par le monde professionnel (architectes et surtout paysagistes) est constatée, même si certains soutiennent que « *le paysage urbain n'existe pas encore* » (Aubry, 2006, p. 79)⁵², car, « *pour la majorité de nos contemporains, la notion de paysage semble encore liée à l'idée de la nature. Les différentes séances de sondage que nous avons pu effectuer auprès de groupes socioculturels très variés en témoignent (...). Pour le moment, les places, les immeubles, les rues, les passages couverts, les centres commerciaux et les zones d'activité ne font pas encore paysage, si ce n'est que pour certains architectes et urbanistes...* » (Aubry, 2006, p. 79).

⁴⁸ PIREN : Programme Interdisciplinaire de Recherche sur l'ENVironnement (labélisé Zone Atelier par le CNRS, il rassemble des équipes du CNRS, ENSMP, INRA, CEMAGREF, CERREVE, de plusieurs universités et grandes écoles). PEVS : Programme Environnement, Vie et Société (promeut les recherches interdisciplinaires au sein du CNRS).

⁴⁹ Les promoteurs du Congrès International de l'Architecture Moderne (CIAM) n'utilisent pas le terme de « paysage urbain » mais feront de l'espace vert le lieu du spectacle urbain.

⁵⁰ Le colloque tenu en septembre 1973 sur le thème de « l'esthétique appliquée à la création du paysage urbain » (à l'initiative de la commission économique pour l'Europe, COPEDITH, 1975) ainsi que l'ouvrage de S. Rimbart (*Les paysages urbains*, 1973), contribuent à un certain regain d'intérêt.

⁵¹ Il faut ici citer « La face de la terre » de P. Pinchemel (1988).

⁵² Pour P. Aubry, les paysages en ville existent, mais pas le paysage urbain.

Nous considérons ici que tout espace, lieu, territoire de vie peut être paysage. En effet, actuellement, nous tendons vers une acception générale du « paysage urbain » et de la logique que cela sous-tend. Les thématiques comme la biodiversité urbaine et plus largement la nature en ville (ou la ville comme nature) viennent compléter les approches plus architecturales, patrimoniales du paysage urbain. Ce qui participe également à une acception plus transverse du paysage.

2.2 Paysage multisensoriel : une approche expérientielle du paysage

Le paysage multisensoriel n'est pas seulement transversal, issu d'une interaction complexe entre objet et sujet se qualifiant tout aussi bien par sa naturalité que par son urbanité. Il se trouve aussi tout aussi bien dans l'ordinaire et le quotidien que dans l'exceptionnel, il est issu et fondateur d'une expérience humaine sensible.

De l'ordinaire, du quotidien...

Bien que les termes « ordinaire » et « quotidien » aient souvent une connotation péjorative, car souvent considérés comme ce qui n'a pas d'intérêt (l'espace ordinaire serait un espace sans intérêt), plusieurs disciplines se sont saisies de ces questions, sous des terminologies différentes.

L'histoire est peut-être la discipline qui s'est le plus saisie du quotidien, des rapports sociaux, des mœurs, et par-là même de l'espace quotidien, des lieux ordinaires. L'art et la littérature⁵³ ont décrit l'« homme ordinaire » et son cadre de vie dans son espace-temps contemporain. Une ethnologie s'est aussi constituée autour du « quotidien ordinaire ».

La sociologie et l'anthropologie se saisissent aussi de ces questions mais plus tardivement⁵⁴, à travers l'observation des comportements « ordinaires » et quotidiens dans l'espace. Soulignons par ailleurs qu'en sociologie, l'étude du quotidien, de l'ordinaire s'est démarquée totalement de la façon de faire d'avant (c'est-à-dire des études quantitatives, d'un classicisme protocolaire, etc.). La méthodologie utilisée est en grande partie empreinte de l'ethnologie, basée sur le terrain, selon une approche fortement culturaliste.

Si le quotidien ou l'ordinaire tendent beaucoup vers les marges de la société en sociologie (ex. études des catégories sociales les plus pauvres et exclues - cf. travaux de l'école de Chicago parmi d'autres), ils sont abordés en urbanisme bien plus tardivement⁵⁵ à travers la réalité urbaine « moyenne », et ce sous des vocables divers : l'espace public, les « non-lieux », les milieux et territoires de vie, les espaces et lieux de pratiques, etc. Ainsi, et de plus en plus, le quotidien devient un objet et un sujet central de plusieurs travaux dans les sciences humaines et sociales et plus particulièrement en urbanisme et en aménagement.

⁵³ Voir par exemple, parmi tant d'autres œuvres, celles de Dostoïevski et de Rembrandt.

⁵⁴ L'observation de la scène urbaine « ordinaire » est à l'origine de l'anthropologie et de la sociologie urbaine, née à Chicago dans les années 1920.

⁵⁵ L'aménagement et les aménageurs (ou plutôt les concepteurs) étaient et sont encore pour certains, davantage enclins à une logique de mise en scène de l'urbain (alignements, percements, mise en scène des bâtiments... à la Renaissance). Ils se positionnent en tant que experts-esthètes, traducteurs et médiateurs des envies et attentes des habitants.

Mais qu'entend-on par cet « ordinaire », ce « quotidien » ? L'ordinaire est ce qui fait *notre* ordinaire. « *Ce n'est pas le banal, ce dont on a besoin simplement pour vivre, la ration minimale. « Ordinaire » recouvre les conditions les plus larges de notre pratique et de notre vie de citoyen, cette communauté de la chose vécue* » (Barré F., 2004, p. 7). Ainsi, les espaces ordinaires, c'est tout et c'est rien. C'est comme nos « petites » histoires qui ne font pas l'Histoire. C'est un environnement que nous (re)connaissons et à travers lequel nous nous reconnaissons, sans véritablement le nommer pourtant. C'est ce que nous pratiquons, ce que nous avons l'habitude de sentir, c'est quelque chose de commun, de difficilement définissable ; nous le vivons, nous le sentons, nous l'habitons tout autant qu'il nous habite. Jacques Rancière explique que « *l'ordinaire devient beau comme trace du vrai, de la vie même* » (Rancière, 2000, p. 17). Et, pourquoi ne pas avancer que l'ordinaire est beau car vrai ? Car la réalité de la vie quotidienne est la réalité par excellence. Le quotidien et l'ordinaire sont, dans leur acception la plus large, partout ou presque.

Les espaces ou les lieux ordinaires sont les espaces vécus au quotidien. Ce sont nos paysages familiers, fondus dans des pratiques et des parcours que le concepteur (quel qu'il soit) ne peut facilement saisir et qui échappent à la logique ordinatrice de l'aménagement et de l'urbanisme. Nos paysages quotidiens, symboles d'un désordre, nous nous y plaisons sans trop savoir pourquoi. Ils ont une beauté spécifique, une beauté discrète, insaisissable, loin des ordres et des ornements, loin des « règles de l'art » et de l'embellissement pensé. « *Questionner ainsi l'ordinaire permet de mettre à l'épreuve le sentiment de familiarité comme composante fondamentale de l'habiter en révélant l'existence d'une base commune nous reliant les uns aux autres.* » (Thibaud, 2002, p. 190).

Quand le paysage n'est plus que du remarquable mais aussi de l'ordinaire

Pourtant, longtemps, les paysages sont, dans la littérature scientifique qui leur est consacrée, mais aussi dans l'esprit des politiques mises en place, avant tout synonymes de « paysages remarquables ». Le paysage est placé sous le regard de l'esthète, de l'expert, du connaisseur⁵⁶. Comment sortir alors de la conception étroite de l'esthétique qui réduit le paysage à un ensemble de formes, de textures ou de couleurs, comme le font le plus souvent les paysagistes (Luginbühl, 2007) ?

Comme le note Yves Luginbühl (2007), quand nous dépassons une simple considération des modèles paysagers – terme créé pour exprimer les références esthétiques que l'histoire des relations sociales à la nature a élaborées (« bucoliques », « pastoraux », « pittoresques », etc.) – et dans la mise en lien du paysage avec l'ordinaire, la dimension esthétique du paysage dépasse largement le modèle d'*artialisation* proposé par Alain Roger et évoqué par cet autre auteur : « *d'autres échelles existent et notamment l'échelle qui doit être considérée pour une société comprise dans son territoire de vie quotidienne et dans laquelle les modèles précédents ne fonctionnent plus. A cette échelle, ce sont les rapports sociaux, la*

⁵⁶ Termes qui commencent à être si non revisités au moins questionnés aujourd'hui.

mémoire sociale ou la connaissance empirique du fonctionnement du milieu qui agissent. » (Luginbühl, 2007, p. 175).

Dans ce registre d'une certaine évolution de la notion même de paysage, et pour notamment faire écho à des demandes locales, la considération des paysages « remarquables » ou des « hauts lieux » comme seuls paysages dignes d'intérêt laisse place à une conception plus globale de la question du paysage et de l'intérêt qui lui est porté. Les paysages intègrent dès lors des pratiques, usages, représentations sociales et ainsi des composantes plus « banales », plus « communes », quotidiennes et « ordinaires ». Les paysages associés au vécu local sont de plus en plus valorisés (Blanc et al., 2004). Ce qui se retrouve aussi dans la législation en vigueur qui introduit les « *paysages quotidiens, facteurs d'identité sociale*⁵⁷ ».

Dans cette logique, certaines approches réclament de considérer les paysages comme le « *paysage des habitants* » (Sautter, 1979), sans pour autant remettre en cause la dimension esthétique proprement dite (dans le sens du beau), dans la mesure où l'existence des paysages resterait une expression esthétique des rapports distancés (et donc contemplatifs) des habitants à leur pays. Toujours est-il qu'un peu plus récemment, une véritable esthétique de l'ordinaire est proposée dans le cadre de certains travaux (cf. Luginbühl, Berleant, Blanc, etc.), parmi lesquels nous pouvons considérer qu'ils traitent de « *paysages ordinaires* » (Bigando, 2006).

« *Les valeurs des paysages de l'ordinaire reposent davantage sur une variété de facteurs liés aux émotions, au vécu et aux connaissances que sur la considération exclusive de paramètres visuels formels* » (Voulligny et Domon, 2006, p. 1). Selon E. Voulligny et G. Domon (2006), l'absence d'éléments remarquables, la topographie peu marquée et autres caractéristiques visuelles souvent mobilisées dans la caractérisation des paysages, peuvent être considérées comme des éléments offrant un certain nombre d'informations sur les caractéristiques des paysages ordinaires, mais ce sont moins leurs caractéristiques visuelles qui les caractérisent. S'appuyant notamment sur les travaux de A. Berleant et de M. Hough⁵⁸ pour étayer leurs propos, les auteurs soutiennent que l'appréciation des paysages ordinaires serait davantage liée à des choses ressenties et perçues différemment.

L'esthétique environnementale, l'expérience et l'engagement esthétique et le paysage

Cette nouvelle approche du paysage qui est aussi la nôtre est traduite partiellement dans ce que nous pouvons assimiler à un courant de recherche : l'« esthétique environnementale », principalement développée dans le monde anglo-saxon même si quelques porteurs de ce courant (N. Blanc, J. Lolive...) commencent à apparaître aussi en France. Ce courant tente de dépasser les références à l'art pour mettre en avant l'expérience esthétique de la nature et des environnements quotidiens. Dans cette perspective, l'esthétique n'est pas un domaine

⁵⁷ Cf. circulaire 95-24 du 21 mars 1995.

⁵⁸ Hough M., 1990, *Out of place: restoring identity to the regional landscape*, New Haven, Yale university press.

Berleant A., 1988, "Aesthetics perception in environmental design" in. Nasar J. (dir.), *Environmental aesthetics: theory, research and applications*, New York, Cambridge university Press, pp. 84-119.

spécialisé de la philosophie, ni philosophie de l'art, ni philosophie du beau, ni théorie du goût. Il s'agit d'« *une esthétique qui ne se contente pas dans du spectaculaire, instrument d'une médiation des enjeux environnementaux, mais qui va dans le sens d'une prise en compte des multiples liens sensibles à l'environnement.* » (Blanc, 2008, p. 1).

Dans ce registre, A. Berleant (1992, 2004) propose l'élargissement de l'expérience esthétique à l'appréhension de l'environnement : « *Percevoir l'environnement de l'intérieur au lieu de le regarder transforme la nature en quelque chose de tout à fait différent, un royaume dans lequel nous vivons comme des participants, pas des observateurs... La caractéristique esthétique de notre époque n'est pas la contemplation désintéressée mais l'engagement total, une immersion sensorielle dans le monde naturel qui atteint une expérience de l'unité exceptionnelle* » (Berleant, cité in Blanc et Lolive, 2009, p. 6). « *L'esthétique de l'engagement de Berleant valorise l'activité plutôt que la passivité, l'implication plutôt que la mise à distance, le caractère situé (la situation) plutôt que le détachement et le désintéressement. La situation n'est pas seulement celle de l'objet mais celle du sujet. L'expérience de l'appréciateur individuel (les émotions, les valeurs, les croyances) devient aussi importante que l'objet de l'attention esthétique. Du coup, la réponse esthétique incluant les jugements que nous faisons est déterminée autant par la situation de l'appréciateur que par l'environnement naturel. L'expérience esthétique est un processus d'apprentissage essentiel, d'adaptation créative à son environnement : c'est un processus d'environnementalisation.* » (Lolive, 2008, pp. 96-97).

D'après R. Schusterman (1999), cette expérience esthétique présente trois caractéristiques : elle est évaluative (elle est valorisée comme expérience précieuse et agréable), phénoménologique (les affects et l'intentionnalité en constituent des dimensions essentielles) et transformatrice (elle dépasse la seule catégorie des beaux-arts). L'expérience esthétique atténue les dualismes (matière/forme, sujet/objet, nature/société) ; elle est multi-sensorielle (le visuel n'y est pas privilégié) ; le sujet y est totalement immergé dans « l'objet esthétique » qui constitue son environnement ; elle privilégie la performance sur la contemplation du « spectateur » du tableau ; et ce faisant, elle révèle l'existence et la force des attaches qui relient le sujet à ses petits territoires de vie.

La conception de l'expérience esthétique portée par J. Dewey, A. Berleant, J. Lolive, N. Blanc et tant d'autres, s'accorde aussi avec le retour du sujet sous la forme de l'habitant qui caractérise les mouvements esthétiques (*infra*). Ainsi, notamment dans les travaux de Carrol (1993) et Brady (2003), il est soutenu qu'il convient de s'éloigner de tout subjectivisme, se situer toujours à mi-distance entre le sujet et l'environnement, entre les critères et le contexte d'évaluation pour éviter tout rabat sur une conception subjectiviste et arbitraire de l'imagination, qui nous conduise à un monde de fantaisie, à une anthropomorphisation de la nature et à une conception de l'émotion comme projection subjective sur la localité (paysage urbain, environnement naturel). Pour Carrol, « *les réponses émotionnelles ne sont pas des projections subjectives dans le paysage. Elles ne proviennent pas seulement du sujet. Les réponses émotionnelles impliquent une attention sélective à l'environnement : certaine(s) chose(s) définies dans l'environnement forment*

l'objet(s) de ma réponse émotionnelle. Nous évaluons les émotions en rapport avec la nature de l'objet et aussi en rapport avec l'accord entre nos croyances individuelles et les croyances des autres gens » (Lolive, 2005, p. 15). L'objectif de Carrol est de montrer que « les réponses émotionnelles ne sont pas purement arbitraires ou subjectives ; elles peuvent faire partie d'une appréciation esthétique légitime de la nature. Les émotions doivent être raisonnablement partagées par d'autres gens pour être prises au sérieux » (Lolive, 2005, p. 15).

Ce recours à l'esthétique, et notamment l'usage du jugement esthétique, permet de respecter la pluralité des mondes singuliers sur lesquels se fonde l'intervention du nouveau sujet politique qu'est l'« habitant » (*infra*). Ainsi mettons-nous en avant des notions comme celle de jugement esthétique, d'expérience esthétique et d'espace public, ainsi que des réflexions faisant appel à la question des formes, du récit, et même du paysage, qui permettent d'établir des passerelles empiriques entre ces notions (Lolive, 2005).

En effet, sans passage par un champ plus « opérationnel » comme celui du paysage, nous risquons une restriction de la place de l'« habitant » à un petit bout de « décoration » sans véritable portée politique et capacité d'action. Et, même si plusieurs auteurs semblent identifier ce risque (cf. Lolive, 2009), d'autres, en réduisant le paysage dans ces qualités ou dans ces données visuelles (car plus « objectivables »⁵⁹) mettent de côté non seulement les autres sens mais aussi l'imagination, l'émotion, la connaissance... et contiennent cette approche de l'esthétique environnementale dans une sphère théorique sans aucune portée d'action.

Si cette mouvance de l'esthétique environnementale est indéniablement d'un intérêt considérable, deux questions se posent : Qu'en est-il du paysage ? Qu'en est-il des rapports entre « esthétique » et « sensible » ?

En ce qui concerne le paysage, pour un certain nombre de chercheurs que nous pouvons considérer comme faisant partie de cette mouvance, le paysage est exclu d'entrée (ce qui semble « logique » vu la définition qui lui est conférée et un peu dépassée selon nous). Ainsi, la philosophe Emily Brady considère « *que les environnements naturels ne sont pas essentiellement éprouvés comme des paysages mais plutôt comme des environnements au sein desquels le sujet esthétique apprécie la nature comme dynamique, changeante et en évolution.* » (Brady, 2007, p. 64). La question est : en quoi ceux là ne sont-ils pas des paysages ? Parce que le paysage est souvent renfermé dans la contemplation alors que l'environnement est souvent ramené à sa part « nature ».

Si Nathalie Blanc précise que « *Le terme « environnement » permet de référer aux liens multiples et riches que conçoit un être vivant dans sa relation à l'environnement. Cet organisme singulier s'adapte à son environnement mettant en œuvre des processus d'adaptation créative et d'apprentissage ; ces processus peuvent être qualifiés*

⁵⁹ Eaton (Eaton, 1989, cité in Brady, 2007, p. 69) soutient que les données visuelles sont plus faciles à « objectiver » par la mesure, certes, mais il y a aussi dans ces écrits une conception qui considère que nous pouvons objectiver car elles sont basées sur ce que tout le monde voit, il s'agirait alors d'une expérience publique (et donc plus « objective ») et non pas d'une expérience privée.

d'environnementalisation active. Ils mettent en jeu une saisie esthétique du monde impliquant des liens multiples sensoriels, sensibles et la formulation d'un jugement de goût. C'est une version plurielle de l'engagement environnemental. » (Blanc, 2008, p. 3). Ici rappelons que par les évolutions récentes dans la réflexion paysagère (*supra*), le paysage nous offre un terrain d'entente parfait entre la théorie et la pratique, l'expérience esthétique et la mise en projet, en démarche, en politique. « *La tendance générale tire le paysage vers une autre conception plus proche d'une construction sociale susceptible d'alimenter la compréhension des relations sociales au cadre de vie. Les objectifs du développement durable ouvrent une nouvelle brèche dans les champs du paysage qui a connu, avec les travaux consacrés à l'analyse des représentations sociales des dernières décennies une première « révolution ».* » (Luginbühl, 2007, p. 175).

En ce qui concerne les relations entre esthétique et sensible, dans la formulation « expérience esthétique », c'est dans le terme « esthétique » que les liens/rapports sensibles semblent contenus : « *...le rapport environnemental humain est tout à la fois sensoriel, sensible (il intègre les affects), imaginatif (il transfigure le vécu) et signifiant, donc esthétique.* » (Lolive, 2008, p. 99), « *nous proposons donc de réintroduire la dimension relationnelle de l'environnement : la perspective esthétique envisagée comme une globalité qui prend en considération : les cinq sens (l'odorat, l'ouïe, la vue, le toucher, le goût) ; la sensibilité ; l'expérience esthétique de l'habitant dans sa dimension singulière et le jugement esthétique qui circule dans certaines mobilisations pour transformer les règles du débat public et informer les transformations de l'espace public.* » (Lolive, 2008, p. 100). Selon nous, c'est dans le terme sensible que les liens esthétiques et donc sensoriels mais aussi imaginatifs, mémoriels, etc., seront contenus. Ce qui permettrait de se défaire de l'esthétisme.

Car le sensible est une expérience de l'être au monde (*supra*) ; l'expérience sensible est une expérience tout à la fois sensorielle (visuelle, sonore, olfactive, aéraulique, podo-tactile, tactile, thermique, etc.) ET porteuse de sens et de significations. Le sensible est conscientisation du (des) monde(s). C'est une expérience d'être au monde, donc une dynamique à la fois très personnelle et intersubjective, donc pré-collective. Ce (re)sentir articule et hybride :

- une réalité matérielle (les caractéristiques physico-chimiques des environnements) ;
- et des facteurs sociaux (car nous ne sommes pas tous identiquement dotés dans nos rapports au sensible), techniques (dispositifs et appendices omniprésents), esthétiques, etc.

Ce faisant et pour faire quelques raccourcis, nous pouvons avancer que l'esthétique environnementale se place uniquement du côté de l'individu/personne/être sensible, en allant dans le sens de la prise en compte des liens sensibles multiples à l'environnement (Blanc, 2008) ; quand le paysage serait à l'interface de cette esthétique environnementale (et de l'expérience esthétique selon l'expression de N. Blanc, ou encore de l'expérience sensible comme nous préférons la nommer) et des données plus matérielles. Il ne s'agit pas d'une mise en lien mais d'un système complexe d'interactions. « *En ce sens (un paysage*

ordinaire sensible et donc intégrant l'esthétique), le « paysage durable » est ce qui peut s'inscrire durablement dans une culture et une matérialité donnée. Un tel paysage répond en effet, aux représentations et pratiques des populations locales, prend en compte leurs dimensions symboliques, mais aussi artistiques, c'est-à-dire créatrices et transformatrices des milieux de vie, ainsi que des dimensions biologiques et physiques de ce paysage. Un « paysage durable » est donc ce qui intègre le plus grand nombre de dimensions nécessaires à son évolution dans le temps et dans l'espace. » (Blanc, 2008, p. 59).

Paysage multisensoriel : une expérience

Ainsi, au niveau théorique mais aussi opérationnel, une nouvelle esthétique semble se construire. Dans ce cadre, Augustin Berque (2000) rejette l'idée d'une esthétique qui serait une affaire d'esthète, et, dans le domaine de la philosophie, l'« engagement esthétique » d'Arnold Berleant (2007) fait écho aux positionnements des géographes et d'une certaine phénoménologie qui « se construit à partir des années 1960 et surtout 1970 en réaction à la nouvelle géographie, positiviste et quantitative, qui donne de l'homme une vision mécaniste et « desséchée ». » (Devanne, Le Floch, 2008, p. 124). L'être humain est défini en tant qu'être social géographique, « dont le rapport à l'étendue terrestre fonde significativement les conditions d'existence (Entrikin, 1976) ». « Ils s'inscrivent dans la lignée d'E. Dardel (1990) qui redéfinit la notion de paysage, pertinente pour aborder « l'être-au-monde » de l'homme. » (Devanne, Le Floch, 2008, p. 125).

Par l'intermédiaire de ce « nouveau » paysage considéré comme pertinent pour traiter de l'être-au-monde, l'esthétique est éloignée d'une seule référence à la vision (et à l'art). Le paysage (multisensoriel) devient alors un outil pour considérer l'indissociabilité, voire la co-construction du sujet et de l'objet et appréhender l'expérience humaine dans ses multiples dimensions sensibles (sensorielles et porteuses de sens). C'est aussi ça pour nous le paysage multisensoriel, et il fait appel à autre chose que du regard distancié ; il est mis en lien avec des pratiques, des usages, des modes de vie, des *habiter*. Il met ainsi en évidence l'association des valeurs esthétiques (dans le sens du beau mais aussi dans le sens de l'*aisthesis*), des valeurs de liberté, de poésie, d'imaginaire, avec les pratiques sociales (Luginbühl, 1984) et l'*habiter*.

3. Le paysage est multisensoriel

« Isn't the landscape the fragile instant in which sound, visual and olfactory fragments link up with my references and momentary state to form a hypothetical ensemble not completely dissociated from sources and objects that have served as support for its constitution, since at the very instant in which it is totally dissociated from them, does it not become a « painting » or a « cassette » ? »

Bernard Lassus⁶⁰

L'appréciation ou la qualification d'un paysage ne passe pas seulement par le visuel, mais aussi par les sensations ressenties par les autres sens. Cette remarque, même si elle n'a rien d'original en soi, perturbe pourtant fortement les définitions communes, ou même certaines définitions scientifiques qui s'en remettent systématiquement à la vue pour définir le paysage (Luginbühl, 2005). Il en va de même, comme nous le détaillerons plus loin, en ce qui concerne les projets urbains ou paysagers : la prédominance du visuel semble latente.

Cependant, il est important de rappeler ici les deux hypothèses structurant les deux courants de pensée mentionnés auparavant (naturaliste et culturaliste) car elles semblent contredire – du moins en théorie – toute cette construction esthétique (dans le sens du beau) et visuelle du paysage. La première hypothèse est basée sur la « *compréhension des représentations sociales des acteurs « ordinaires* ». » (Luginbühl, 2005, p. 61). Elle repose sur « *leurs capacités d'intelligibilité des processus d'évolution des paysages et des phénomènes écologiques, en supposant que les savoirs locaux permettaient de rendre compte des transformations à l'œuvre dans les territoires qui les concernent directement* » (Luginbühl, 2005, p. 61). La seconde, avancée assez tôt, met en avant « *la « pluri-sensorialité » du paysage, (...) les modes de perception reposant sur la mobilisation de l'ensemble des sens humains dans l'appréciation individuelle.* » (Luginbühl, 2005, p. 61).

Cette deuxième hypothèse n'a jamais vraiment fait l'objet de tests dédiés. Ainsi, peu de recherches étudient les rapports multisensoriels à l'espace, et en conséquence, la multisensorialité du paysage n'est encore à ce jour qu'un domaine très peu développé. En effet, les travaux sur le paysage multisensoriel se font rares, nous pouvons même dire qu'il en n'existe aucun qui traite le sujet en tant que tel à notre connaissance.

Notons tout de même que des recherches ont déjà été menées sur deux sens différents, indépendamment ou couplés. Par exemple : les rapports entre la vue et l'ouïe (Maffiolo V., Mzali M., Dubois D., David S., Resche-Rigon P., 1998 ; Geisler, 2011 ; mais aussi plus généralement les travaux du CRESSON, du LAM, du CERMA, etc.) ; les rapports audiotactiles (Spense, Zampini, 2006) ; la « *tactility of smells* » où « *Each smell generates its own textures and surfaces* » (Seremetakis, 1994, p. 29) ; le rapport entre couleurs et odeurs (voir notamment : Lenclud, 2006) ; les rapports entre ouïe et goût (avec par exemple la mise en lien des sons d'automobiles et d'un sentiment de dégoût, voire de nausée dans le travail mené par Maffiolo V., Mzali M., Dubois D., David S., Resche-Rigon P. (1998)).

⁶⁰ Lassus B., 2007, "Landscape", in. Colafranceschi D., 2007, *Landscape +*, Editorial Gustavo Gili, pp. 114-115

Malgré ces quelques recherches portant sur des binômes sensoriels, nous sommes ici amenés à présenter les avancées scientifiques selon un découpage en cinq sens car c'est de cette manière que la question sensorielle est abordée dans la grande majorité de la littérature.

Ce découpage en cinq sens est une construction historique, ancrée dans la pensée occidentale, certainement partielle car d'une efficacité relative pour les travaux de terrain, et ne rendant donc pas compte de la nature du sensible comme un tout. Un des objectifs de cette recherche est de mettre en évidence le caractère multisensoriel du paysage. Le sujet/habitant (mobilisant par essence la totalité des sens) a une appréciation individuelle et construit un rapport particulier avec le paysage, tout en se construisant. Mais, peut-on dire que tout ce qui est senti est paysage ? Ne serait-ce pas le « regard », ou encore la représentation de notre corps dans le monde, qui transforme en paysage ce qui est senti ? Et, cette transformation sélective et qualitativement différenciatrice, n'est pas « objective » ni consciente ; elle constitue d'une certaine façon une expression des grandes valeurs qui alimentent les sociétés, les groupes, les individus. Ainsi, chaque société, chaque groupe et chaque individu produit, à une période historique donnée, des paysages qui leur sont spécifiques. Cette différenciation qualitative de l'espace géographique résulte d'une relation non instrumentale au monde sensible sans pour autant être confinée dans l'univers de l'esthétisme. Le paysage serait donc à la fois le mécanisme d'établissement de notre relation au monde sensible et le produit de cette relation. Le paysage ne serait pas réductible à un espace perçu par champs sensoriels interposés (et encore moins uniquement par champs visuels interposés) ; il serait une superposition d'espaces/marqueurs mnésiques et sensoriels investis d'expériences passées (mais aussi présentes) qui resurgissent à un moment donné et qui prennent ainsi forme. Le paysage multisensoriel est avant tout multisensoriel.

3.1 Paysage = « Paysage visuel » ?

« The Eye is as knowing as the Ear, and the Ear is as knowing as the Nose, and the Nose is as knowing as the Tongue. »

Margaret Cavendish, 2001

Sans vouloir faire de généralité, force est de constater que le paysage est souvent saisi dans sa seule dimension visuelle. Les auteurs situent sa naissance aux environs de 1415 (Cauquelin, 2004). Le paysage nous viendrait des Pays-Bas et aurait transité par l'Italie, avant de s'installer définitivement dans nos esprits (du moins en France et en Italie) par l'intermédiaire de la perspective. Sa genèse mais aussi les premiers usages de la notion pourraient expliquer l'exploration unique de l'esthétique visuelle des paysages. En effet, *« Un lien structurel unit paysage et regard. Les exemples qui attestent ce fondement du paysage sont multiples, depuis la présence récurrente, dès la fin du XVe siècle, des figures de spectateurs en train de contempler la nature, jusqu'au land art où domine un sentiment très vif de la détermination scopique du paysage ; depuis la définition classique du paysage comme « étendue de pays que le regard englobe jusqu'à l'horizon », jusqu'à la célèbre*

définition de l'aura par Benjamin où la description de la perception visuelle coïncide avec celle du paysage. » (Weemans, 2008, p. 145).

L'« invention » du paysage est à situer dans le champ de la peinture⁶¹. En effet, l'origine du terme paysage, *paisaje*, *paesaggi*, *paisaggem*, dans les langues latines, est indubitablement lié à la représentation artistique du pays. Dans la langue française par exemple, le terme apparaît pour la première fois dans un texte en 1493 (Franceschi, 1997) pour définir un tableau représentant un pays. Dans la langue française mais aussi italienne, la définition même du terme paysage (vers 1551), par son rapprochement avec le terme « lointain » (Franceschi, 1997), instaure la vue comme sens privilégié de rapport au paysage en imposant une mise à distance ; il sépare le « là où je suis » et le « là du paysage », et conforte ainsi une distinction entre objet regardé et sujet regardant. Mais, « *malgré l'origine du mot paysage, le rapport du paysage à la peinture est secondaire, et la dominance de la vue ne doit pas nous laisser penser que le tableau du paysage est devant nous. De fait, le paysagiste est dans le paysage, sujet au vertige sur l'aplomb d'une muraille, ou à la paresse nonchalante sur les bords d'une rivière ; son corps, et tous ses sens, sont à l'ouvrage pour composer le paysage.* » (Léon-Miehe, 2005, pp. 20-21).

En regardant les trajectoires sémantiques du terme « paysage » dans d'autres langues encore, nous constatons très rapidement cette vision restrictive du paysage dans le champ artistique et dans le champ du visuel. Pour les langues anglo-saxonnes et germaniques, en opposition au terme français « paysage » qui est un terme inventé (et sa traduction par la suite en italien et en espagnol), les termes *Landschaft*, *landskip*, *landscape*, etc., constituent des évolutions des termes existants, des évolutions de sens. Dans ces évolutions, qui visent par exemple dans la langue allemande à traduire des termes comme *patria*, *provincia* ou *regio* (Franceschi, 1997) ; ou encore dans la langue néerlandaise, le terme *lanschap* serait l'équivalent des termes latins comme *provincia*, *territorius* et *clima*, une certaine signification sociale semble déjà très présente. Les rapprochements avec des termes comme « territoire » et encore plus « *clima* » donnent au paysage le sens de « *cette étendue vue dans toutes les directions, depuis un centre déterminé par le regard de l'homme* » (Franceschi, 1997, p. 85)⁶². En cela, une approche plus globale du paysage semble exister dans les langues germaniques et anglo-saxonnes, même si la mise à distance objet/sujet n'est pas complètement absente, approche bien éloignée de la conception franco-italienne de la Renaissance qui passe par une mise en perspective.

De même, dans la langue anglaise du début du XVII^{ème} siècle, il semble intéressant de souligner la mise en lien ou même la traduction du terme *landskip* (pour exprimer la peinture ou la représentation d'un paysage) par grotesque (qui peut lui-même être défini

⁶¹ Plusieurs datations de cette « invention » semblent exister. Selon Delort et Walter (2001), elle date de la fresque du *Buon Governo* par Ambrogio Lorenzetti (1337-1339) dans le palais municipal de Sienne. A. Roger (1997) associe le récit d'ascension du mont Ventoux par Pétrarque (1336) à une première transformation de la montagne en paysage. Mais c'est avec la *Tempête* de Giorgione (1505) qu'il y a une mise au centre de la représentation artistique du paysage. Ainsi, le terme « paysage » est utilisé pour une première fois pour un tableau de Giorgione, vraisemblablement en 1521.

⁶² Des définitions proches mais pas similaires, nous les retrouvons en langue française à la fin du XVII^{ème} siècle (Franceschi, 1997).

comme un « *tableau ou toutes sortes de choses inégales sont représentées sans aucune signification particulière, ou intention, mais seulement pour repaître les yeux* » (Cotgrave cité in. Franceschi, 1997, p. 92)) ; le *landskip* de l'époque se rapprochant alors de paysages moins exceptionnels et peut-être plus ordinaires (*infra*).

Ainsi, même si une certaine pérennité du sens du paysage (en terme de définitions) peut être constatée, suite notamment à des travaux en sémiotique (Filleron, 2005), la multiplicité des usages mais aussi des évolutions récentes de l'utilisation même du terme - qu'elles soient issues de politiques publiques (cf. Convention Européenne du Paysage), des pratiques relatives aux métiers de la conception de l'espace, des travaux issus des sciences humaines et sociales ou encore du monde artistique (ex. paysage sonore) - obligent à une reconsidération du terme même. Cette pérennité du sens est ainsi à questionner et surtout en ce qui concerne :

1. La primauté du visuel (multisensorialité) ;
2. Les rapports distanciés et particuliers (vues horizontales ou obliques) de l'être percevant et de l'objet perçu (immersion dans un paysage) ;
3. L'accolement de la « beauté » au paysage (paysages ordinaires).

La culture occidentale du paysage a largement participé à la souveraineté de la vision. En effet, il arrive souvent que la construction d'un mot contienne, délimite et précise le contenu de la notion. La naissance du mot paysage en Europe latine dans le cadre de la représentation picturale par des connaisseurs et son appropriation plus postérieure par la société peut ainsi expliquer – du moins partiellement – le caractère uniquement visuel et plaisant (beau) conféré au paysage. « *Et si quelques philosophes critiquent le privilège accordé à la vision, tel Henri Bergson qui, dans son insistance sur l'expérience de la durée, le met en question, ou Maurice Merleau-Ponty qui souligne l'intrication des sens, la vue demeure pourtant, pour la plupart des penseurs, jusqu'aux interrogations de la modernité donc, le véritable sens théorique. Les opérations de l'intelligence et la vie de l'esprit dans son ensemble s'expriment en effet presque toujours dans un langage métaphorique emprunté à ce sens.* » (Chalier, 1995, p. 10).

La vision étant dès lors conventionnellement la preuve de l'existence de quelque chose ; pour y avoir paysage, il faut qu'un espace donné puisse être vu. Mais, pouvons-nous dire que l'expérience commune est une expérience visuelle ? Parce qu'elle peut se partager rapidement et plus *a priori* facilement, l'expérience visuelle est devenue sinon l'expérience la plus pertinente au moins l'expérience principale de référence. Or, « *nous sentons aussi le paysage par le toucher, l'odorat, l'ouïe. Le goût de la sueur, des herbes mâchées, la chaleur, la fraîcheur, l'humidité...* » (Léon-Miehe, 2005, p. 20).

3.2 Le « Paysage sonore »

Le son accompagne depuis toujours toute société et il a toujours fait partie de la ville (cf. travaux d'A. Corbin, du CRESSON), étant envisagé et perçu comme une nuisance,

notamment à partir de la période d'industrialisation. C'est en réaction à cette nouvelle réalité sonore que, pour les utopistes du XIX^{ème} siècle, l'ouïe se doit d'être à son aise : une ambiance⁶³ sonore spéciale et nouvelle était pensée pour ces nouvelles oasis urbaines, à l'opposé ou en complément de la nouvelle ville industrielle. Deux visions de cette ambiance sonore ont été présentées par les utopistes du XIX^{ème} siècle : l'idée d'un espace calme et silencieux d'un côté, et l'image d'un lieu sonore et animé de l'autre.

A cette période, trois grandes intuitions sonores existent, représentées par les figures de la vision de Paris en l'an 2440 de Mercie, les Salines de Ledoux, le phalanstère de Fourier. Ce ne sont évidemment pas les seuls textes dans lesquels on trouve une pensée sur les espaces sonores mais ceux-ci semblent les plus représentatifs. Pour Mercie, Paris en l'an 2440 devra être une ville silencieuse, rejoignant ainsi le « parc silencieux » de G. Duhamel. Ledoux propose pour les salines un système d'« entre-temps sonores » selon l'expression d'O. Balaï ; les espaces sont pensés dans leur moindre détail, l'ambiance sonore constituée par une suite de sons en provenance de sources différentes, les paysages sonores se faisant modulables et faisant l'objet d'une grande attention. Concernant le phalanstère de Charles Fourier, la résonance est la préoccupation principale de l'utopiste, quoique le résultat ne soit *in fine* pas celui escompté.

D'autres paradigmes, plus récents, de concepteurs ayant travaillé sur la question du bruit existent, avec parmi eux Le Corbusier. Selon ce dernier, l'espace doit être insonorisé ; en laissant de côté les connaissances empiriques sur les matériaux, il se base sur les techniques de plus en plus avancées de l'isolation phonique afin d'atteindre un silence absolu. Pendant le dernier siècle, c'est cette vision-là des ambiances sonores qui prévaudra.

Encore de nos jours, l'élément sonore, notamment en espace urbain, est considéré comme une nuisance (sonore), communément appelée le bruit. La littérature distingue trois « types » de bruits, classés par J-F. Augoyard (Augoyard, 2003) : le « *bruit urbain* », le plus perceptible et le plus perturbateur, issu principalement de l'industrie et des transports, perçu comme élément de coupure et de séparation ; les « *bruits collectifs* », provenant des concerts, des bruits de la masse, et considérés comme des explosions sonores, qui sont bien moins perceptibles par les individus et contribuent au sentiment de fusion, à l'effacement des singularités ; et les « *continuums sonores médiatisés* » émanant de la radio ou de la télévision, qui affectent tout aussi bien les groupes que les individus.

La manière dont l'environnement sonore est traité et géré témoigne aussi grandement de son acception négative, quoique des évolutions sont à noter. Quatre grandes étapes semblent avoir marqué cette dimension du cadre de vie (Torgue, 2005) :

1. la lutte contre le bruit : l'environnement sonore est assimilé à la nuisance. Le bruit, considéré comme un résultat inévitable de la société et de la ville moderne, doit être éradiqué. Le statut juridique du bruit en est témoin (normes spatialisées par les zonages). Cette lutte contre le bruit souvent défensive est rarement préventive ;

2. le paysage sonore, que nous détaillerons par la suite ;

⁶³ Le néologisme « Paysage sonore » n'existe pas encore à cette époque.

3. le paysage sonore en rapport avec le patrimoine ou le paysage sonore comme objet patrimonial ou le paysage sonore/patrimoine. « *Chaque paysage sonore est une construction patiente, fortement enracinée dans la vie culturelle. Cette perspective impose la notion de patrimoine sur le plan de l'acoustique commune et ouvre à l'écologie sonore.* » (Torgue, 2005, p. 20) ;

4. le design sonore : « *Un autre grand apport du courant constitué autour du paysage sonore est l'affirmation de l'importance de l'écoute et de l'attention qu'il nous faut porter au monde qui nous entoure* » (Torgue, 2005, p. 20). Ce qui ouvre les portes à de multiples interventions artistiques dans l'espace urbain (mais aussi dans des espaces de plus petite échelle) ; c'est la naissance du design sonore. Ces interventions dans l'espace restent, comme pour les interventions olfactives du même type, assez peu présentes dans l'espace urbain ; elles ont souvent un caractère événementiel ou temporel.

Surtout, soulignons que ces quatre acceptions du monde sonore, dénotant une progression certes dans le temps, ne s'excluent pas les unes les autres : elles se complètent et évoluent pour converger vers un objectif de confort, voire de bien-être sensible et donc pour partie sonore. Aussi, le « *soundscape* » paraît y occuper une place centrale.

Le néologisme « *soundscape* », traduit en français par « paysage sonore », constitue pour son inventeur (Schafer, 1979) ce qui façonne ou compose un paysage du point de vue sonore, tant esthétiquement, historiquement, géographiquement, que culturellement. Entre le bruit, la parole et la musique, une dimension sonore de notre environnement semble être oubliée : tous ces sons quotidiens, ordinaires, petits bruits sans importance même, bref, tout ce qui compose notre monde sonore quotidien. Murray Schafer développe le concept de « paysage sonore » qui s'attache à l'environnement sonore (dimension sonore des écosystèmes urbains et ruraux) et englobe toute cette réalité souvent oubliée dans la culture occidentale. La ville devient un lieu identifiable par les bruits qu'elle produit. M. Schafer nuance le paysage sonore urbain en distinguant les « premiers paysages urbains » (bruits naturels) du paysage sonore industriel (bruits fabriqués, artificiels). Pour lui, la ville industrielle a propagé une multitude de sons nouveaux telle que le monde moderne souffre d'une « surpopulation sonore », néfaste à l'information acoustique. Néanmoins, la ville comme espace acoustique n'en reste pas moins un objet d'étude, et l'on voit aujourd'hui une valorisation des sons qu'elle produit. La sensibilisation à la culture sonore ordinaire faite avec le « paysage sonore » se voit également renforcée dans les mêmes années par des actions concertées et des actions de type artistique (Torgue, 2005).

Le concept de « paysage sonore » a largement contribué à la diffusion de l'idée qu'il fallait sortir du rapport monosensoriel au Monde. Nous pouvons lui attribuer deux grandes évolutions :

- Une certaine prise de conscience de la part des habitants de leur participation à la production de l'environnement – du Monde – sonore, dans le cadre d'une sensibilité particulière à la qualité du cadre de vie, qui ne pouvait pas faire l'impasse sur ses dimensions sonores.

- Une évolution dans le monde de l'architecture et plus généralement des métiers de la conception de l'espace. Le concepteur est de plus en plus considéré comme donnant à entendre (à sentir plus généralement) autant qu'il donne à voir.

Les problématiques liées au sonore et la ville et notamment les paysages sonores, font partie, avec celles sur les rapports visuels, des plus exploitées et renseignées. Il s'agit d'un domaine qui regroupe actuellement un nombre important de chercheurs, issus de disciplines diverses (cf. Faburel (coord.), 2007 ; Geisler, 2011), ainsi qu'un nombre non négligeable de réalisations architecturales, urbaines et artistiques.

3.3 Un « Paysage olfactif » - Smellscape⁶⁴ comme *soundscape* ?

La rencontre de l'odeur et de l'urbain n'est pas récente (Corbin, 1986) ; les premières traces de paysages olfactifs apparaissent dans la littérature romanesque. Mais dans la pensée aménagiste, elle a été souvent inscrite dans une logique de lutte (tout comme pour le sonore), approche apparue en même temps que la notion même des « mauvaises » odeurs (au cours du XVII^{ème} siècle), soutenue et développée par l'hygiénisme (qui prônait surtout un vide sensoriel). Ainsi, la ville est depuis longtemps entrée en conflit avec les odeurs (avec par exemple le déplacement des industries vers l'extérieur de la ville). De plus, depuis un certain temps, l'accroissement de l'intérêt porté par les citoyens pour la qualité de l'air renforce celui porté à l'odeur dans (et de) la ville.

Deux aspects de l'approche olfactive de l'urbain existent principalement aujourd'hui : d'une part une approche plutôt quantitative visant la lutte et l'extermination des nuisances olfactives (l'évaluation de la qualité olfactive de l'air est en pleine expansion depuis une quinzaine d'années) ; et d'autre part, une approche plus « sensible » avec des pratiques nouvelles d'odorisation urbaine (souvent à caractère éphémère) ou encore des travaux artistiques⁶⁵. Ces deux pratiques bien distinctes impliquent un certain nombre d'acteurs nouveaux ou renouvelés.

Parmi eux, les paysagistes privilégient l'attention portée au sensible en espace urbain – et donc des odeurs (ex. Benoit Martin-Prével et Nathalie Lucas), des metteurs en scène des odeurs (comme Jacqueline Blanc-Mouchet - Transens), concepteurs de dispositifs odorants (José Martin – SigmaCom). Même si l'utilisation du « matériau odeur » conduit à des démarches similaires, le caractère innovant de ces concepteurs n'en est pas moins particulier à chacun d'entre eux.

Notons que ces actions rapprochant odeur et espace public restent marginales et sont souvent éphémères. Une des raisons principales est sans doute le caractère immatériel souvent associé à l'odeur et sa présence, et, même si la quête d'un bien-être sensoriel par l'odorisation reste un objectif pour cette nouvelle approche sensible de l'espace urbain, le peu de mise en application la rend exceptionnelle.

⁶⁴ Le terme de « paysage olfactif » apparaît notamment dans : Poiret, 1998.

⁶⁵ Remarquons ici à ce sujet le travail particulièrement intéressant de Sissel Tolass sur la fabrication des « parfums des villes ».

Les domaines d'action de cette nouvelle approche sensorielle sont tout aussi bien culturels, commerciaux ou paysagers et émanent d'acteurs privés et publics. Leur caractère d'exception et l'absence de référence en la matière en font un champ d'expérimentation en devenir, offrant à la ville un nouveau caractère sensoriel.

Parallèlement, les études sur les nuisances olfactives se multiplient sur les territoires urbains du fait d'une présence importante d'industries ou d'autres activités odorantes à proximité des lieux d'habitation. Ainsi, Yves Luginbühl donne comme exemple le cas d'une étude en Bretagne et dans la baie du Mont Saint-Michel, où les personnes interrogées manifestent leur approbation/ désapprobation des transformations des paysages dues à l'agriculture hors sol et les effets sur la qualité odoriférante de l'air en raison de l'épandage des lisières dans les champs par les agriculteurs⁶⁶ (Luginbühl, 2005). D'autres travaux mettent en évidence que, comme les autres sens, l'odorat permet notamment une identification à un territoire : « *certaines odeurs sont aussi impliquées dans les processus d'identification collective au territoire* » (Staszak, 1998, p. 54) et « *les senteurs entachent le cadre de vie (...) les émanations confèrent une identité.* » (Grésillon, 2004, p. 90).

Plus généralement, nous pouvons constater une certaine richesse des travaux sur les rapports olfactifs au Monde, issus de champs disciplinaires et de métiers/sciences divers (voir notamment la revue *Terrain*, n°47, 2006) : la neurophysiologie, la psychologie (Urdapilleta et Dubois, 2003 ; Schaal, 1997), la linguistique (Dubois, 2006 a et b), la chimie, la biologie, l'anthropologie, l'ethnologie, l'urbanisme (Balez, 2000 ; Grésillon, 2004), l'architecture, la géographie (Staszak, 1998), le marketing, etc.

Ainsi par exemple, le travail de Lucille Grésillon (2004, 2010) s'interroge sur le bien-être en ville par l'intermédiaire des odeurs. Pour ce faire, il mobilise des méthodes qualitatives étant ancrées dans un premiers temps dans une approche géographique pour les coupler par la suite dans une approche interdisciplinaire avec les neurosciences. L'objectif de cette exploration est de repenser la ville à travers la question du bien-être et l'olfaction, afin de rompre avec une vision mentale et fonctionnelle de la ville et de s'ouvrir à ses représentations hédoniques et émotionnelles. Un autre exemple est celui du projet « Talking nose » de la ville de Mexico. L'idée est de trouver les 200 odeurs descriptives de 200 quartiers. Il s'agit d'un projet associant « experts » et habitants (200 personnes interviewées sur les odeurs de leur ville avec une approche marchante, des parcours commentés) avec l'objectif commun d'identification des odeurs/DNA de 200 quartiers. Et, dans le domaine de la recherche action initiée dans le cadre d'un conflit local, les « réseaux de nez » ont vu le jour (Rémy, 2011). L'implication des riverains (des habitants volontaires ayant été formés à être des « nez »), sur initiative d'Air Normand (agrée par le ministère de l'Environnement et présenté comme un observatoire), a conduit à une négociation des mesures ; une pacification du conflit entre les différents acteurs survenant à la suite de cette formation.

Toutefois, si les sciences de la nature ou celles privilégiant la psychophysique classique ou la biologie moléculaire sont à l'origine d'avancées considérables en ce qui concerne la

⁶⁶ Les déjections animales ou pourrissement des excédants des légumes cultivés sont mentionnés. Inversement, une appréciation agréable est liée aux odeurs de la mer.

compréhension du fonctionnement des systèmes olfactifs, elles sont aussi souvent réductrices concernant la compréhension de l'expérience olfactive (Candau et Jeanjean, 2006). Comme le dit Lenclud concernant l'odeur et l'odorat : « *Les scientifiques savent davantage tout ce qu'ils ne savent pas...* » (Lenclud, 2006, p. 6). De même, dans les sciences humaines et sociales, les connaissances sont encore naissantes et instables – et ce, malgré les apports non négligeables de l'anthropologie sensorielle et plus récemment de l'urbanisme.

En cela, malgré l'ancienneté de l'intérêt sur la question olfactive en milieu urbain (Corbin, 1986) et son renouveau, le domaine est encore tâtonnant et instable (Balez, 2000). Les raisons de cette prise en compte lente et difficile de l'olfactif sont relatives, du moins en grande partie, aux caractéristiques même des odeurs mais aussi de l'odorat (comme sens). « *L'étude de l'olfaction se heurte à maints obstacles mis en évidence par la biologie et par la psychologie cognitive* » (Lenclud, 2006, p. 6) mais aussi par les neurosciences, la linguistique...

Plus précisément, cette prise en compte lente des rapports olfactifs est en partie liée au rapport même de l'odeur à la ville : doublement cinétique, l'odeur a la particularité de « disparaître » par une adaptation de notre odorat après quelques minutes. Les cellules d'olfaction, contrairement par exemple à celle de l'ouïe, se renouvellent constamment. Une sorte de remise à zéro de notre système olfactif rend donc la prise en compte de ce rapport sensoriel difficile. L'impossibilité de délimitation concrète entre espaces odorants rend les rapports odorants à l'espace encore plus relatifs et difficilement saisissables.

Le sens de l'odorat lui-même est aussi à interroger. Par exemple, nous pouvons constater qu'il y a deux niveaux de perceptions olfactives : la détection d'une odeur sans identification de celle-ci et la capacité d'une identification de l'odeur en question⁶⁷. Nous savons aussi que, comme pour la totalité des sens, l'odorat est particulièrement lié au goût, au niveau sémantique par exemple quant aux odeurs. Pour exemple, quand nous demandons une liste d'odeurs, il y a souvent des rapports très proches avec des scénarii de cuisine.

De plus, tous les individus ne sentent pas du tout de la même façon, car l'odorat est un sens particulièrement variable d'une personne à une autre. Ceci n'est pas tant une question de performance que de sensibilité à telle ou telle molécule odorante ; cette dernière dépendant du patrimoine génétique, des appartenances culturelles et des histoires personnelles.

Deux autres contraintes d'ordre méthodologique semblent aussi expliquer cette prise en compte difficile de l'olfactif. Sans déflorer plus avant la partie dédiée à cette question (*infra*), mentionnons les difficultés de saisir l'olfactif par les sciences dites « dures » qui semblent conditionner son émergence dans le monde des SHS. Le fait est que la mesure olfactive est particulièrement difficile : aucune machine ne peut actuellement évaluer l'intensité perçue d'une odeur, ni même fournir une description de celle-ci. Des méthodes comparatives existent mais semblent peu certaines (malgré leur utilisation normative). De plus, le coût de

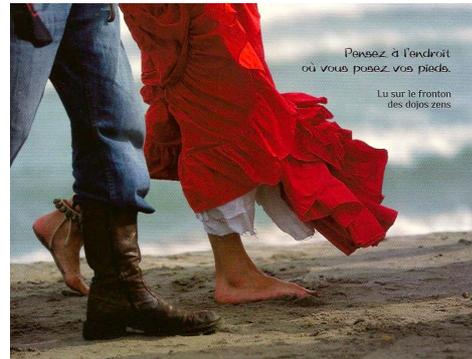
⁶⁷ Il existe une présomption que certaines molécules (ex. phéromones) soient détectables par le système olfactif mais pas « consciemment ».

ces procédés est très élevé ; ce qui incite l'utilisation d'évaluateurs humains pour décrire l'odeur, son interprétation hédonique voire éventuellement son intensité (Balez 2000). Même si l'utilisation des « nez » est fortement intéressante et semble pertinente, son efficacité reste discutable. Car, au niveau sémantique, la fabrication des mots par notre civilisation pour caractériser les odeurs est très pauvre (Dubois, 2006a) et cela s'implique tout aussi bien à la langue française qu'à la langue anglaise (dans laquelle les entretiens, parcours et baluchons ont été menés). Danièle Dubois (2006b) postule l'inexistence d'un véritable champ sémantique des odeurs et ainsi l'absence d'une taxinomie. Ainsi, quand nous décrivons une odeur, nous mobilisons :

- très souvent des noms de sources odorantes ;
- ou des adjectifs construits (ex. fruité, sucré : des noms construits sur la base de source) ;
- ou des adjectifs construits sur des verbes (ex. rafraichissante, envoûtante) avec comme particularité des mots venant de transformation de matières organiques (ex. brulé, moisi) ;
- ou encore des situations, des mises en récit ou en espace (ex. la maison d'un fumeur, l'haleine du chat, les frites qui sentent l'huile).

Ces résultats ne semblent pas être en contradiction avec d'autres travaux dans ce domaine et ce malgré les apparences (voir par exemple : Dupire, 1987). C'est en partie la complexité de l'odorat mais aussi les censures sociales relatives aux odeurs qui ont rendu et qui rendent cette fabrication malaisée. La description d'une odeur est donc particulièrement limitée, tout aussi bien pour les scientifiques que pour les habitants.

3.4 Pourquoi pas un « Paysage tactile »⁶⁸, un « Paysage tangible »⁶⁹, ou un « Paysage somatique »⁷⁰ ? Quand la kinesthésie se met en marche



Carte postale

Le petit nombre de recherches sur les rapports tactiles au Monde vient principalement de l'anthropologie sensorielle. Dans le monde de la conception et de la construction, les recherches sur les matériaux (chères notamment aux ingénieurs et architectes) sont les témoins d'une approche plus technique et souvent très normative. Les rapports tactiles au Monde et les « paysages tactiles » qui peuvent en découler ne sont alors que très peu explorés.

Néanmoins, plusieurs chercheurs ou praticiens soulignent l'importance des expériences tactiles dans la construction contemporaine du paysage. Ainsi, faisant référence à Disneyland Paris dans un article, P. Donadieu explicite que la notion contemporaine du paysage est « *un territoire où s'échangent sur un marché des biens symboliques, des services essentiels : ceux de la jouissance immédiate, concentrée et diversifiée du sens des formes données à percevoir. Formes visuelles certes, mais aussi sonores et tactiles* » (Donadieu, 1996, p. 4). B. Lassus va plus loin encore et associe le paysage à la découverte tactile du concret (Lassus, 1994, p. 87). Yves Luginbühl (2005) met quant à lui en lien les appréciations ou la qualification positive ou négative d'un paysage avec les sensations ressenties par les autres sens que la vue, constatant ainsi une révélation des sensations négatives dans le constat de la difficulté à marcher, en raison de la structure du sol⁷¹.

Malgré tous ces éléments, n'apparaissent presque pas dans la littérature francophone les notions de « paysage tactile » ou encore de « paysage somatique » - laquelle semble par ailleurs mieux adaptée pour décrire les rapports tactiles au Monde si nous acceptons cette tactilité étendue à l'ensemble du corps humain, et pas seulement liée aux extrémités. Quelques exceptions rares à notre connaissance, comme par exemple, l'article d'Olivier Morin – « *La confusion des sensations : expliquer le hard core.* » (Morin, 2007, p. 107) – et l'ouvrage de Laroque et Saint Girons, dans lequel le terme de « paysages tangibles » est

⁶⁸ Le terme de « Skinscape », traduit ici par « Paysage Tactile » est introduit par David Howes (2005).

⁶⁹ Le terme apparaît notamment dans le recueil de textes « Paysage et ornement » (Laroque et Saint Girons, (textes réunis par), p. 7).

⁷⁰ Nadia Seremetakis, dans son ouvrage écrit en anglais utilise le terme de « *Somatic landscapes* » (Seremetakis, 1994, p.9) que nous pourrions traduire en français par « paysages somatiques ».

⁷¹ Etudes menées en Bretagne et dans la baie du Mont Saint-Michel.

préférée. La notion de *skinscape* a été également introduite par Howes (2005g) dans le *Book of Touch*. Dans ce même ouvrage, Tuan fait aussi référence aux « *landscapes of touch* » (Tuan, 2005, p. 76). Nadia Seremetakis, dans son ouvrage écrit en anglais utilise le terme de « *Somatic landscapes* » (Seremetakis, 1994, p. 9).

Dans ce registre, le rapport tactile à l'espace, au Monde, semble n'être qu'une certaine traduction de sa matérialité. Notre culture donne une certaine représentation des sens dans la construction des connaissances : le visuel atteste d'une réalité ; le tactile manifeste une matérialité, atteste la vérité ; les autres sens seront des indices qui montrent qu'il y a « quelque chose ».

De plus, la culture occidentale traduit souvent l'action de toucher par le rapport sensible de nos extrémités (et plus souvent des mains), alors que c'est le contact de la peau avec la surface des corps solides ou l'exposition aux fluides (eau, air, etc.) qui décrit le toucher. En effet, le toucher constitue l'ensemble des sensibilités cutanées, musculaires et articulaires qui permettent la détection passive ou l'exploration active par la surface du corps des caractéristiques de forme, de taille, de texture, de température, de position et de mouvement des objets. Il « *est un sens complexe intégrant les sensibilités au contact, à la température et la douleur, modalités sensorielles qui peuvent être soit subies soit recherchées* » (Sola, 2007, p. 37). C'est donc tout le corps qui touche et des sensations (ou même des sens) autres peuvent être rattachés au toucher : pression, température, douleur, kinesthésie, proprioception⁷². Notre environnement physique est donc inéluctablement tactile, même si nous ne touchons (véritablement et dans le sens de l'utilisation courante du terme) qu'une toute petite partie de celui-ci (Tuan, 2005). Nous ne touchons pas que par les mains, ou par toute autre surface du corps, les yeux « touchent » aussi dans la mesure où le rapport visuel fournit des informations relatives aux rapports tactiles.

Aussi, une bonne partie des informations fournies par le toucher sont spécifiques : la température ou la consistance ne peuvent être connues autrement. Nous pouvons ainsi distinguer deux types de sensations tactiles : l'une cutanée et passive qui « *consiste en une stimulation de la peau alors que la partie du corps concernée reste immobile* » (Sola, 2007, p. 37) ; l'autre tactilo-kinesthésique⁷³ ou « *haptique*⁷⁴ ou active (qui) nécessite, quant à elle, des mouvements intentionnels » (Sola, 2007, p. 37). Notons que dans le quotidien, la plupart des actions impliquant le toucher impliquent aussi un mouvement volontaire de la personne et appartiennent ainsi à la deuxième catégorie (perceptions haptiques ou tactilo-

⁷² Relative à la position et aux mouvements du corps dans l'espace.

⁷³ La kinesthésie désigne les différentes sensations internes que procurent les mouvements des membres ou les segments corporels (du grec *kinêsis*, pour mouvement, et *aisthêsis*, pour sensation). On emploie aussi parfois les termes « proprioception » ou « sens de l'équilibre ». Les structures réceptrices affectées à la kinesthésie sont disséminées dans le corps : on en trouve dans l'oreille interne (appareil vestibulaire), les muscles, les tendons et les articulations. L'appareil vestibulaire permet à notre corps de connaître son orientation dans l'espace. Les récepteurs musculaires (fuseaux neuromusculaires) fournissent des informations sur l'étirement des muscles ou sur la vitesse de cet étirement, alors que les récepteurs tendineux (appareils tendineux de Golgi) informent sur le niveau de tension du muscle, c'est-à-dire le niveau de force développé et ses variations dans le temps. Le rôle des récepteurs articulaires est quant à lui encore en discussion.

⁷⁴ Haptique est un « néologisme créé par Frans Veldman fondateur de l'haptonomie ou science de l'affectivité, pour rendre compte des processus perceptifs haptiques, ou tactilo-kinesthésiques » (Sola, 2007, p. 37).

kinesthésiques). Ce sont ces rapports tactiles qui nous intéressent dans le cadre de ce travail.

Le toucher, dans sa dépendance à la peau, est le sens le moins vulnérable ; quand la vue ou l'ouïe est altéré, le tact permet encore une interaction fine avec le monde environnant, à l'instar des personnes non-voyantes et leur usage de la tactilité, ou encore de l'ouïe pour se mouvoir dans l'espace. La peau étant considérée comme l'organe le plus important du corps (au moins par son étendue), et considérant la densité des réseaux nerveux de l'épiderme, il semble que le toucher permet les sensations les plus fortes, agréables ou douloureuses et qu'il constitue un générateur des sentiments les plus profonds (voir par exemple les textes littéraires de Sartre).

Le toucher n'en est pas pour autant le sens le plus mobilisé ou étudié. En effet, les rapports tactiles ou somatiques au Monde ne sont que très peu explorés ; ce qui est en partie expliqué par le fait que la culture occidentale semble, trop souvent, restreindre le toucher à son potentiel érogène voire sexuel⁷⁵. Le toucher, le corps est considéré comme quelque chose de « sale ». « *Le toucher a désormais mauvaise presse : il connote le comportement infantin, l'arriération, la rusticité, la vulgarité, voire le vandalisme ; associé à la sexualité, il peut prêter au soupçon de mauvaises intentions.* » (Bromberger, 2007, p. 6). Ainsi, l'interdit contemporain traduit une dévalorisation croissante de la tactilité dans l'appréciation du Monde, une sorte de bienséance tactile qui s'est imposée (Bromberger, 2007) tel que « ... dans la vie sociale, les sens nobles de la vue et de l'audition ont relégué le toucher au rang des archaïsmes suspects, réservés à l'intimité. » (Bromberger, 2007, p. 6).

3.5 Paysage et goût... ou le « paysage gustatif »⁷⁶

« *New York a l'odeur de hot dog, de choucroute aigre et de ketchup sucré des marchands ambulants, quand ce n'est pas celle des bouquets d'eucalyptus vendus dans les épiceries tenues par les Coréens. (...) Paris à l'odeur des boulangeries, du poulet que les traiteurs font rôtir dans les rues, (...) Rome a l'odeur sucrée et douce de l'ail cuit...* » - Ellena, 2010, p. 109

La relation entre paysage et goût est certainement la plus difficile à établir et est certainement la plus délaissée (en comparaison des autres sens). Par exemple, dans le cadre de l'exposition sur les sens et la ville du Centre Canadien d'Architecture de Montréal (2005), alors que la vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher étaient à l'honneur, le goût était absent. Pourtant, dans un autre domaine, même s'il est bien éloigné de notre approche, il n'est pas moins intéressant de regarder comment la publicité a exploité cette relation (de façon assez évidente et probablement efficace). L'accolement aux différents produits (notamment les fromages et les vins) de paysages représentatifs des régions d'origine est en cela une pratique courante dans le milieu du marketing publicitaire.

⁷⁵ Ce n'est pas pour autant que la littérature concernant les différentes pratiques sexuelles et le toucher ne nous apporte pas certains éléments de compréhension (cf. notamment Morin, 2007).

⁷⁶ Le terme apparaît notamment dans le recueil de textes « Paysage et ornement » (Laroque et Saint Girons, (textes réunis par), p. 7).

Dans l'approche des SHS, ont déjà été récoltées des informations sur les odeurs des cuisines, locales ou multiethniques⁷⁷ mais rarement sur le goût lui-même. La construction physique de ce sens est en partie liée à cette absence de références et d'informations. Nous sentons par le nez mais aussi par les papilles gustatives, aussi confus que cela puisse sembler. Les capteurs des odeurs et des goûts (tout autant que le toucher par la langue) sont fortement liés et difficilement dissociables. Les mauvaises odeurs sont souvent accompagnées d'un sentiment de dégoût (au niveau des organes récepteurs du goût) et la pollution est souvent accompagnée d'un sentiment de goût « pâteux » ou « poussiéreux »⁷⁸.

Le vocabulaire de la langue française atteste en partie cette confusion. Dans le langage courant, on dit par exemple « un goût de pomme » ou « un goût de fumé » pour désigner des arômes (qui sont sûrement perçus par rétro-olfaction). Les termes d'arôme ou de parfum sont eux-mêmes assez ambigus, car souvent utilisés pour décrire des goûts (ex. milk-shake arôme fraise, biscuit parfum chocolat).

Même si les travaux sont quasiment inexistant dans ce domaine sensoriel et ses mises en lien avec le paysage, des timides débuts, sous forme de notes scientifiques (Lemasson J.-P., 2006) ou de travaux en sciences humaines et sociales (comme par exemple, le colloque Paysages de Vignes et de Vins Patrimoine - Enjeux – Valorisation, tenu en 2003) font leur apparition. Aussi, les travaux sur les jardins partagés et autres assimilés, montrent bien que la ville est aussi à déguster.

De même, un certain nombre d'initiatives centrées sur le goût se mettent en place de plus en plus :

- Démarches de patrimonialisation des locaux : comme par exemple, la demande de classement de la salade grecque en tant que patrimoine mondial (classement UNESCO) demandé par plusieurs pays de la Méditerranée. Aurions-nous bientôt un « patrimoine gustatif » ?
- Visites gustatives dans des musées : comme par exemple dans le cas du MacVal (musée d'art contemporain du Val-de-Marne) où la visite du musée est croisée à une découverte gustative inspirée des œuvres présentées.
- L'Université populaire du goût d'Argentan, créée en décembre 2006 par Michel Onfray, Marc de Champerard, Jean-Luc Tabesse (Jardins dans la ville) et l'association *Epicure & Co* : Cette Université « propose aux gens de toutes conditions d'apprendre à retrouver le goût des choses, pour que la grande cuisine ne soit plus réservée aux plus riches. Son principe : décliner les légumes cultivés aux "Jardins" en recettes gastronomiques par un grand chef invité⁷⁹. ». Dans ce même cadre, un conservatoire de légumes oubliés est créé, avec l'aide du jardin

⁷⁷ Voir entretiens menés dans le cadre de l'Atelier Recherche Master 2, 2006-2007, « Le vécu environnemental (ressentis, nuisances et gênes) : objet d'aide à la décision territoriale ? », commande de l'ODES (94).

⁷⁸ Nous faisons référence à l'olfaction rétro-nasale, c'est à dire l'excitation des récepteurs olfactifs du nez par des molécules dégagées lors de la dégustation, ou simplement lors de la déglutition. Le sens de l'odorat est ainsi en jeu dans la détermination des saveurs (ex. un nez « bouché » suite à un rhume réduit considérablement la faculté de goûter, car cela empêche la circulation rétro-nasale et donc l'identification des caractéristiques aromatiques).

⁷⁹ Cf. site internet de l'Université Populaire du goût d'Argentan.

conservatoire « Montviette Nature » de Saint-Pierre-sur-Dives. On y cultive des légumes anciens... Aussi, une série d'autres séminaires se sont petit à petit greffés sur l'université du goût : « goûters philo » avec les enfants, musique, cinéma, histoire des légumes.

Qualifiant le sensible comme à la fois sensoriel et signifiant au croisement de l'individu et de la société, nous considérons que le paysage multisensoriel est une médiation (du) sensible mais à condition que celui-ci soit considéré non pas comme un percevoir (rapport passif, distancié, souvent visuel) mais comme un sentir (rapport actif, immersif et multisensoriel). Cette « nécessité » nous conduit à une qualification du paysage multisensoriel construite par son caractère à la fois :

- **interdisciplinaire et transversal** : le paysage multisensoriel est à l'interaction des approches dualistes initialement opposées (matériel/immatériel; nature/culture; ville/nature), il ne réside ni seulement dans l'objet (réalité physique), ni seulement dans le sujet, mais dans l'interaction complexe des deux. Le paysage est un système de leurs relations.
- **expérientiel**: le paysage multisensoriel est résultat et fondement de l'expérience humaine dans ses multiples dimensions sensibles (sensorielles et porteuses de sens). Il fait appel à autre chose que du regard distancié ; il est mis en lien avec des pratiques, des usages, des modes de vie, des *habiter*. Il prend alors en compte le mouvement, l'expérience, le vécu...
- **multisensoriel** : Le paysage multisensoriel n'est pas réductible à un espace perçu par champs sensoriels interposés (et encore moins uniquement par champs visuels interposés) ; il serait une superposition d'espaces/marqueurs mnésiques et sensoriels investis d'expériences passées (mais aussi présentes) qui resurgissent à un moment donné et qui prennent ainsi forme. Le paysage multisensoriel est avant tout multisensoriel.

Dans la présentation faite du rapport entre chacun des différents sens et le paysage, nous avons pu constater que les recherches sont plus ou moins avancées selon les différents sens, et surtout que peu ou prou de recherches étudient un rapport multisensoriel à l'espace, restant souvent centrées sur un seul rapport sensoriel aux territoires de vie. Pour qu'il y ait une prise en compte du multisensoriel, les champs référentiels devraient alors intégrer dans leurs critères de sélection et leurs modes de valorisation, les qualités liées au sonore, au tactile, au thermique, à l'olfactif, au kinesthésique... au sensible. C'est seulement ainsi que ces objets nouveaux pénétreront l'imaginaire collectif et les méthodes de travail des concepteurs de projets, mais aussi celles de leurs commanditaires. Toutefois, pour ce faire, plusieurs verrous qui persistent et nuisent à la prise en compte et l'opérationnalisation du sensible par le paysage multisensoriel doivent être levés.

CHAPITRE 3 :

PRISE EN COMPTE ET OPERATIONNALISATION DU SENSIBLE PAR LE PAYSAGE MULTISENSORIEL : QUELLES DIFFICULTES ?

Si la recherche paysagère avance et produit de la connaissance relative à la mise en action du paysage (qu'il soit perçu comme objet d'intervention ou comme outil stratégique - *supra*), force est de constater la persistance de plusieurs difficultés pour une véritable mise en action du sensible, par le biais du paysage multisensoriel⁸⁰. Ces difficultés se traduisent dans un premier temps par une codification historique de certains termes, révélateurs d'une certaine conception du sensible, du paysage, de l'habitant ; une mise en mot (trop) foisonnante de la sensorialité ; ou encore par une certaine conception des cinq sens, du corps (1). Ces codifications terminologiques et conceptions spécifiques sont le résultat de ce que nous pouvons nommer un certain dogme « épistèmo-républicain » (cf. B. Latour et plus largement le courant des cosmopolitiques - cf. Lolive et Soubeyran, 2007). En l'occurrence (2), nous parlerons dans cette thèse de conditions socioculturelles, faisant référence plus spécifiquement au partage (en Occident) entre le monde des idées, de la « raison », et le monde sensible, de la « passion » (cf. Berque, 2005). Ce partage a pu avoir des effets multiples dans la construction des registres de connaissances, des savoirs et des sciences. Nous donnerons ici à voir les effets sur la mise en action ou en « projet », de manière générale en urbanisme et aménagement, mais aussi plus spécifiquement dans les projets de paysage (3). Car si nous pouvons considérer que le paysage comme objet hybride (Donnadiou, 2009) peut être une réponse à ces difficultés, sa mise en action / en projet, n'est pas à la hauteur de son potentiel (de mise en action du sensible). Ainsi, nous

⁸⁰ Des difficultés sont évidentes dans les différentes politiques sectorielles (ex. transport, industrie, agriculture, santé, urbanisme - cf. Faburel et Manola (coord.), 2007b).

questionnerons dans un dernier temps (4) un point selon nous crucial : l'expertise (via les concepteurs / « experts sensibles ») et , de ce fait, la place de l'habitant dans la conception de l'action urbaine.

Enfin s'ajoutent à ces difficultés, surtout relatives à la production même de connaissances et aux référentiels sous-jacents, des difficultés opératoires et méthodologiques. Néanmoins les méthodes sont aussi une possibilité de dépassement de plusieurs verrous et constituent un terrain d'échange privilégié entre différents acteurs. C'est pourquoi, pour des raisons de clarté, mais aussi pour leur place importante dans notre travail, nous exposerons ces difficultés méthodologiques dans un chapitre dédié (Chapitre 4).

1. Codification terminologiques et théoriques, une atteinte à la mise en action du sensible⁸¹

Le sensible, le paysage, l'habitant, la sensorialité sont codifiés au même titre que les conceptions du corps et le découpage des cinq sens. Ces codifications sont porteuses de sens pouvant expliquer, sinon l'appropriation limitée de la problématique par les différents acteurs, tout du moins le déficit de mise en œuvre concrète d'outils, de démarches et de méthodes relatifs à l'appréhension du sensible. Les codifications en question renseignent toutefois différemment sur les stades de cadrages normatifs et de débordements plus informels.

1.1 Sensible = Difficile ?

Dans le prolongement d'un effort de définition de cette notion (*supra*), nous essayerons de voir rapidement les codifications du sensible qui en le (dé)qualifiant conduisent à une certaine acception de celui-ci. En effet, la qualification du sensible est communément orienté, ce qui pourrait grandement expliquer sa place contrainte dans les discours publics. A travers des vocables aussi divers que « quartiers sensibles », « espaces sensibles », « paysages sensibles » se déploie une certaine acception de la sensibilité : celle qui touche à la « dangerosité », à la « sauvagerie ». Plus encore, le sensible peut aussi renvoyer à la primitivité, et, à ce titre, ne peut prétendre à une place dans le monde de la raison (B. Kalaora, in. Séminaire « Le sensible en action »⁸²).

Dans le même temps, le sensible est également assez souvent attaché à un genre (L. Charles, in. Séminaire « Le sensible en action »). Si cela peut alimenter des discours empreints de phallogocratie, la femme serait l'être sensible par excellence (B. Kalaora, op. cit.). Le sensible renverrait à la féminité et participerait alors de la réification de la place de la femme dans le monde.

Enfin, dernier ordre de déqualification évoquée lors des échanges du séminaire : une « sensibilisation généralisée » de la société (cf. Peroni et Roux, 2006), une injonction à être sensible à un certain nombre de problèmes sociaux, avec tout ce que cela charrie de distance vis-à-vis de certains faits d'opinions, de certaines « passions locales ».

1.2 Le paysage, un site d'une beauté naturelle exceptionnelle ?

Le contenu politico-administratif et théorique du paysage n'a cessé d'évoluer (*supra*). Ainsi, le ministère de l'Environnement (1980-1992) véhicule l'idée d'un paysage remarquable, perçu par l'organe noble : l'œil. Le paysage est artialisé in visu. L'approche esthétique (dans le sens d'une certaine recherche de la beauté) était (et est toujours) très prégnante, le

⁸¹ Les réflexions présentées dans ce chapitre sont issues, en partie, de l'analyse des séminaires/débats organisés entre universitaires/chercheurs en mars 2007 à l'Institut d'Urbanisme de Paris dans le cadre de l'atelier recherche du Master 2 – Parcours « Environnement, paysage et territoires », sur la thématique de la mise en action du sensible (Faburel et Manola (coord.), 2007) – cf. partie 1.

⁸² Le référencement ici avec le nom simple fait ici écho à la prise de parole lors du séminaire « Le sensible en action » (*supra*).

paysage se rapportant (encore aujourd'hui ?) au pittoresque, au jardin, au beau, au naturel. Cette acception de la notion du paysage décline au début des années 90 en France, notamment à l'occasion du colloque intitulé « La mort du paysage » (cf. Dagognet, Marcel, Corajoud, Racine, Guery, 1993). Cette tendance s'accroît au fil des années 90 : le caractère remarquable du paysage comme objet de l'action publique décline. Avec le Plan National pour l'Environnement (1992), la Loi Paysage (1993), ou encore la Charte Européenne du Paysage (Florence, 2000), le paysage se rapproche d'autres notions et problématiques, pour certaines plus amples (comme par exemple l'environnement ou encore le développement durable). Le paysage n'est alors plus seulement l'affaire des esthètes, des experts ou des scientifiques : il requiert appropriation et est donc aussi du ressort des habitants. Les paysages « ordinaires » rivalisent ainsi avec les acceptions plus historiques (*supra*). Il n'en reste pas moins que le paysage est pourtant encore aujourd'hui souvent perçu comme une sorte d'écosystème. Ainsi, son caractère remarquable peut ne plus être seulement de l'ordre de l'esthétique mais aussi de la biodiversité. Tirillé entre beauté et richesse écologique, le paysage s'avère en d'autres termes encore souvent réduit dans son acception et globalement indéfini par les politiques publiques... à la brillante exception de la Convention Européenne du Paysage qui pourrait, avec le temps, marquer un véritable tournant dans les politiques publiques paysagères.

Sur ce point, Rachel Spichiger et Jérémie Forney (in. Droz et Miéville-Ott, 2005), montrent que le flou réel dans la définition du paysage donnée par les institutions mêmes chargées de sa « protection » ou de sa mise en valeur permet certes une appropriation politique de la notion, mais d'une certaine manière. Les auteurs montrent les glissements opérés dans les textes officiels, dans lesquels le paysage n'est jamais défini en tant que tel, au bénéfice d'autres préoccupations (préoccupation écologique de protection de la nature et de l'environnement, préoccupation culturelle de la protection du patrimoine...) et dans lesquels l'aspect subjectif est complètement éludé. Pour eux, ceci relève de la « naturalisation du paysage », c'est-à-dire de la volonté d'objectiver quelque chose d'éminemment subjectif pour contraindre à un consensus autour de valeurs communes indiscutables, comme celles du développement durable. En effet, « *la nature complexe et polysémique du paysage a souvent été vue comme une difficulté conceptuelle insurmontable. Ainsi, il a été plus aisé pour nombre d'experts et de scientifiques, de se réfugier dans des conceptions sécurisantes en proposant des divisions utiles (faits objectifs de l'environnement/expérience subjective du paysage) et en limitant les pratiques du paysage à des dimensions formelles et visibles.* » (Fortin, 2007, p. 26).

Le paysage a souvent été vu comme une subjectivité impalpable et donc incontrôlable. Ainsi, la réaction d'A. Fortier-Kriegel au sujet des réflexions de certains membres de l'ancienne Direction de l'Aménagement Foncier et Urbain (DAFU) dans les années 80, est très révélatrice de l'esprit de certains acteurs : « *Une Direction des paysages, et pourquoi pas, tant que vous y êtes, une Direction des nuages ?* » (Fortier-Kriegel, 2005, p. 20).

A ce jour, le paysage est plus reçu comme objet/ressource à protéger et est donc quasiment exclusivement vu sous un aspect écologique et désincarné, à l'instar de l'acception du paysage promue, à de rares exceptions, par le Ministère de l'Environnement. La

conséquence de ce glissement est problématique car en éludant le caractère subjectif du paysage, certes celui-ci revêt-il le statut d'un outil opérationnel pour sa gestion, mais plus aucune réflexion ni question n'est adressée sur ce qu'il est. Les amalgames sémantiques permettent dès lors aux politiques d'imposer leur vision du territoire, en économisant le travail d'un questionnement profond sur ce qu'est le paysage et pour qui.

1.3 L'habitant est l'opposant ?

Depuis les années 60, une nouvelle figure du sujet apparaît : l'habitant (Neveu, 2011). La prégnance de la référence à l'habitant dans les discours tant scientifiques que politiques est une réalité qui semble partagée et il s'agit d'une revalorisation du sujet, non comme être abstrait mais avec toute sa corporéité et sa géographicité (Lolive, 2008). « *Le sujet se transforme en habitant ; il devient indissociable de son double spatial – défini selon les auteurs comme milieu humain, lieu, monde singulier etc. – cette localité protectrice et existentielle, qu'il construit, habite et imagine, cette démarche permet de mieux légitimer les singularités en les ancrant dans la causalité géographique pour éviter leur disqualification conjointe par la justification politique et le réductionnisme positiviste.* » (Lolive, 2008, p. 94). Mais, pour que cette revalorisation du sujet soit effective, il faudrait que la place de l'habitant soit claire ou positive dans les référentiels de l'action ; ce qui n'est pas forcément le cas semble-t-il.

La figure de l'habitant, comme figure politique, apparaît comme complémentaire à celle du citoyen dans le cadre d'une démocratie représentative, et à celle du producteur dans le cadre d'une démocratie sociale. Elle « *correspond à une transformation de longue durée de l'individu et de son environnement, qui se marque notamment par une exigence supplémentaire de qualité de vie et une demande croissante d'un rapport personnalisé et actif au monde.* » (Blanc, 2008, p. 181).

L'habitant, nouvelle figure politique, invite à la prise en compte de son (ses) territoire(s), qui est(sont) spatialement différent(s) de ceux de l'administration politique (*infra*). Il ne s'agit plus de prendre en compte des morceaux d'espaces à données factuelles (climat, relief, formes diverses de l'espace, composition sociale, etc.), mais de considérer des espaces spatiaux et aspatiaux en même temps, inscrits dans les imaginaires, issus de pratiques quotidiennes, usages, implications, sentiments, ressentis, vécus, espaces donnant lieu à des aspirations et projections et étant le support de revendications et de construction politique pour véritablement prendre en compte des paysages (selon la définition qui est la nôtre)

Ainsi et de fait, la figure habitante revient sur les devants de la scène et prend aussi des formes plus « organisées », notamment par l'intermédiaire d'associations qui se révèlent assez diverses (associations de consommateurs, de riverains, etc.). C'est cette conception de l'habitant (souvent associatif) revendicatif qui lui vaut une première déqualification. L'habitant devient l'« opposant » dans le cadre de grandes infrastructures, dans l'aménagement du territoire, dans l'urbanisme, dans le paysage. Il est souvent associé au riverain (celui qui loge à proximité d'une infrastructure, d'un projet...) et des qualificatifs comme NIMBY (Not In My Back Yard) ne sont pas rares pour le qualifier.

Ainsi, aujourd'hui, si l'action publique tend à un pilotage par les effets, voire à gouverner par les conséquences (O. Soubeyran, in. Séminaire « Le sensible en action »), elle peine à reconnaître l'importance de la place et du rôle que devrait avoir l'habitant, cet « acteur ordinaire » pour reprendre les termes de J. Rancière, aux côtés des interlocuteurs habituels, notamment les « experts ».

Si en effet « *l'habitant semble la figure clé d'une politique intégrée* » (Blanc, 2008, p. 186) pour dépasser la sectorialité des démarches (supra), s'il suscite un consensus lorsqu'il ne s'agit que de l'évoquer (ou « faire parler les muets »), il est source d'inconfort voire de malaise lorsqu'il s'agit de lui donner un rôle véritable dans les processus décisionnels.

Comment l'expliquer ? L'habitant mettrait-il le décideur en risque ? Lui ferait-il perdre un peu de son pouvoir, historiquement construit dans l'exclusivité de la représentativité ?

1.4 La multisensorialité peine à retrouver un terme fédérateur

La terminologie utilisée par les personnes qui travaillent sur la question des sens et de ses liens au paysage est aussi une thématique qui peut rendre difficile la prise en compte du sensible, du moins indirectement, car elle ne facilite le rassemblement des acteurs travaillant sur cette thématique dans un groupe distinct en raison de son foisonnement (trop important ?).

En effet, différentes formulations et expressions émergent dans la littérature, notamment celle appliquée à la recherche en paysage et à des problématiques connexes. Plus particulièrement, M.-C. Couic (2000) a étudié plusieurs termes dans le cadre de sa thèse de doctorat : intersensorialité, intermodalité, multimodalité, plurimodalité, plurisensorialité, multisensorialité et synesthésie. Elle a ainsi interrogé deux bases de données multidisciplinaires INIST-CNRS : « Pascal »⁸³ et « Francis »⁸⁴. Il ressort de son travail qu'à l'exception peut-être du terme de synesthésie (même si sa définition courante appartient au domaine de la médecine), ces différents termes sont principalement rattachés aux « sciences exactes » (en incluant les sciences médicales et celle du vivant). Dans ces deux bases, les termes de multimodalité et d'intermodalité sont les termes avec le plus d'occurrences et celui avec le moins (voire une quasi absence) est le terme de « plurisensorialité ».

En ce qui concerne les termes qui nous intéressent tout particulièrement (multisensorialité, intersensorialité, synesthésie – la plurisensorialité n'étant pas traitée dans ce travail en raison du manque de références au terme dans les deux bases de données), il ressort que :

⁸³ Base de données multidisciplinaire de l'Institut de l'Information Scientifique et Technique du CNRS, qui recense depuis 1973 les articles nationaux et internationaux (les textes anglophones étant largement majoritaires - 87%) dans le domaine des Sciences de la médecine, pharmacologie, psychologie, Sciences de la vie, biologie, Sciences pour l'ingénieur, Sciences physiques et mathématiques, Sciences de l'univers, Sciences Chimiques (M.-C. Couic a consulté le serveur à trois reprises dans les années 1998 et 1999).

⁸⁴ Base de données multidisciplinaire de l'Institut de l'Information Scientifique et Technique du CNRS, qui recense depuis 1984 les articles nationaux et internationaux (majorité de documents anglophones - 50% mais présence significative de textes francophones - 26%) dans le domaine des sciences humaines et sociales (M.-C. Couic a consulté le serveur à deux reprises dans les années 1998 et 1999).

- Le terme multisensoriel est très utilisé en neurologie, qui s'intéresse aux interactions multisensorielles. Ainsi, la multisensorialité « *pourrait correspondre aux combinaisons de différentes modalités sensorielles, tandis que les actions multisensorielles correspondraient aux résultats d'une action sur un sens donné* » (Couic, 2000, p. 34).
- Le terme intersensoriel est largement utilisé en psychologie. Ainsi, la psychologie intersensorielle « *a pour objet le rapport entre les modalités sensorielles telles que communément entendues, cette dernière traite essentiellement des rapports entre la vision et l'audition, plus rarement des rapports vision-audition-mouvement⁸⁵, mais aussi les rapports entre vision et toucher, thermique et vision ainsi que l'olfaction et la douleur.* » (Couic, 2000, pp. 35-36).
- Les synesthésies « *sont considérées par la littérature comme un message entre une œuvre et quelqu'un l'observant, message ayant généralement une origine visuelle qui déclencherait chez cet observateur une réponse sur un autre mode sensoriel. Il est aussi parfois question de métaphore de sens.* » (Couic, 2000, p. 36).

Dans la littérature, nous retrouvons alors ce foisonnement de termes : Nadia Seremetakis (1994) utilise le terme de « sensory landscapes » quand Pierre Donadieu (1996) préfère celui de multisensoriel, faisant référence à des univers qui vont aider à la création de nouveaux paysages ; Yves Luginbühl mobilisera principalement le terme polysensoriel (2005) ; Alain Corbin (2001) évoque une posture polysensorielle ou encore de culture somatique (2007) ; Bouvier et Polet (2005) utilisent le terme de multisensorialité ; Marie-Christine Couic (2000), dans son travail de thèse, utilise le terme intersensoriel ; et dans les travaux du CRESSON (cf. travaux de J.-F. Augoyard, mais aussi de J.-P. Thibaut...) nous retrouvons très souvent le terme de synesthésies. Ces différents termes renvoient tous à un rapport sensoriel complet avec l'environnement matériel mais leur multiplicité non porteuse de sens distinctif semble selon nous être une difficulté de plus pour identifier les synergies existantes ou potentielles d'un point de vue extérieur à la recherche.

« Paysage multisensoriel » : un choix

En ce qui concerne notre travail, la question du choix terminologique pour décrire ce paysage résultant des sentirs (issus des différents sens) s'est particulièrement posée. Au vu des éléments qui précèdent et dans l'objectif d'expliquer notre choix terminologique, il nous faut aussi préciser certains autres aspects :

- Le terme « polysensoriel » s'apparente plus à un accollement des différents sens, pas forcément dans leur totalité (« poly » en grec pouvant être traduit par « pluriels » ou « plusieurs » mais séparés et distincts les uns des autres). Par exemple, les différents travaux traitant des couples de modalités sensoriels mobilisent souvent ce terme.

- En ce qui concerne le terme de « synesthète », deux éléments doivent être précisés : (1) Même s'il s'agit probablement du vocable qui semble traduire le mieux nos intentions de recherche, il semble

⁸⁵ L'auteure précise que sous l'appellation « mouvement », elle inclut la sensorimotricité, le mouvement apparent ainsi que la proprioception.

être un peu trop « érudit » (et peut ainsi instaurer des *a priori* ou des difficultés concernant les échanges avec les différents acteurs). (2) Il a une utilisation très précise dans la neurologie. En effet, la synesthésie peut être définie comme une association intermodale involontaire ; ce qui veut dire que la stimulation d'un sens est perçue simultanément par un autre sens, sans que celui-ci ait été stimulé spécifiquement⁸⁶. Par exemple, un synesthète peut non seulement voir la couleur rouge mais aussi « l'entendre »⁸⁷.

- L'intersensoriel semble (un peu comme « synesthète ») être l'un des termes les plus fidèles à la réalité de nos rapports au Monde. Mais pouvons-nous avoir la prétention de comprendre, dans leur infime complexité, les rapports entre les modalités sensorielles, les rapports de ce complexe sensoriel au Monde et les significations que ceux-là peuvent avoir sur la construction de notre rapport au Monde, notamment par le biais du paysage ?

L'objectif ici n'est pas de comprendre les interrelations et interactions entre modes perceptifs, l'intermodalité de la perception, « lien qui unit les perceptions provenant des diverses modalités perceptives » (Halpern, 2007, p. 34), ni de comprendre les types d'articulations entre les différents sens (intersensorialité). Nous voulons démontrer l'action, l'importance de tous les sens sur la construction des rapports sensibles au Monde. Quel terme alors choisir pour décrire ces rapports, par tous les sens, au Monde ?

C'est ainsi que nous avons choisi le terme multisensoriel, terme qui est en opposition « langagière » au terme monosensoriel mais qui peut aussi avoir un équivalent utilisé en langue anglaise. En effet, dans la littérature anglo-saxonne, il est bien plus courant que les termes polysensorial ou plurisensorial.

1.5 Les cinq sens : un découpage arbitraire

Tous les travaux évoqués dans les chapitres précédents et qui portent sur la question des sens s'avèrent certes d'une richesse incontestable mais abordent très souvent le sensible sens par sens. Leurs résultats nous amène à dresser ce constat dans la mesure où leurs objectifs ne sont pas de traiter la totalité des rapports sensoriels au Monde, mais précisément de travailler sur un sens à la fois.

Dans la continuité de ce constat apparaît généralement un découpage arbitraire de la sensibilité en cinq sens. Celui-ci nous paraît être à questionner car il est fondé sur des critères physiologiques, qui présupposent donc que la personne n'est qu'un récepteur passif de stimulations provenant du monde extérieur. Et ce, alors qu'une littérature théorique riche (cf. travaux du CRESSON, du LADYSS, du LAM...) insiste sur le caractère inséparable des différents sens. Par exemple, à partir du toucher, Bromberger affirme que « quelle que soit la place accordée culturellement aux perceptions tactiles, on ne peut les concevoir indépendamment des autres activités sensorielles, et notamment la vue. Le problème de cette solidarité des sens, (...), de « *l'intermodalité de la perception, c'est-à-dire du lien qui*

⁸⁶ Par ailleurs, cette acception de synesthésie vient en grande partie de cette définition.

⁸⁷ Pour résumer : un synesthète peut voir les sons ou toucher les goûts ou encore entendre les couleurs... Il s'agit d'une condition relativement rare dans laquelle des stimuli affectant normalement une modalité sensorielle, causent des expériences sensorielles additionnelles dans d'autres modalités. Certaines associations de modalités se rencontrent plus fréquemment que d'autres toutefois (par exemple, la synesthésie Graphème-couleur - la lettre A peut par exemple évoquer un vert foncé, le chiffre 1, un bleu pâle, etc.).

unit les perceptions provenant de diverses modalités perceptives⁸⁸ » a taraudé la pensée philosophique depuis le XVIIe siècle. » (Bromberger, 2007, p. 8). De même, de multiples travaux, allant de la philosophie à la médecine, ont démontré que la perception sensorielle ou encore le sentir sont à considérer comme un tout.

Quel que soit le sens étudié, il ne saurait donc l'être en principe indépendamment des autres ; ce qui est par ailleurs validé par l'épreuve du terrain, notamment lors de l'application de méthodes (ex. parcours commentés - *infra*). Plus prosaïquement, les organes sensoriels peuvent échanger les uns avec les autres. Et même s'ils sont indéniablement des générateurs de sens, cela est souvent fait de manière inconsciente et non-intentionnelle. L'interprétation que nous nous faisons, de et par ces stimuli sensoriels, est une découverte d'une certaine réalité comme une expérience « *collective, matérielle* » (Seremetakis, 1994, p. 6).

1.6 L'homme et son corps : des objets de la statistique ?

Dans l'histoire du sujet occidental, le corps était pensé de trois manières distinctes. Dans le monde grec, le corps et surtout son travail (par les différentes pratiques corporelles) a une visée tout aussi bien esthétique (dans le sens d'une certaine beauté) que morale (car miroir de certaines valeurs que récupérera et synthétisera Juvénal : « un esprit sain dans un corps sain⁸⁹ »). Dans la pensée chrétienne, le corps est mis à l'écart, oublié, voire nié (Queval, 2008). Le corps moderne « *implique la coupure de l'homme avec les autres (une structure sociale de type individualiste), avec le cosmos, avec lui-même (avoir un corps plus qu'être son corps). Le corps occidental est la part insécable de l'individu, le « facteur d'individuation », disait Durkheim, dans des collectivités où la division sociale est de mise. Nos conceptions du corps sont liées à la montée de l'individualisme en tant que structure sociale, à l'émergence d'une pensée rationnelle positive et laïque sur la nature, au recul progressif des traditions populaires locales, liées aussi à l'histoire de la médecine, qui incarne dans nos sociétés un savoir en quelque sorte officiel sur le corps. Ce sont des conditions sociales et culturelles particulières qui lui ont donné naissance.* » (Breton (le), 2008, p. 77).

Aujourd'hui, en dehors de la commercialisation du corps, le mot d'ordre est la mesure : « *Des sciences en plein essor inventent statistiques et machines, ensèrent le corps dans un réseau de mesures, l'éduquent, le comparent (...). L'existence se calcule* » (Queval, 2008). Ainsi, le sujet est pensé comme un individu, statistique, que nous pouvons mesurer et « compartimenter » selon des cases (à l'image des cases à cocher des questionnaires auxquels les pouvoirs publics recourent si souvent). Plus encore, le sujet se révèle pensé de cette même manière non seulement par les « dirigeants » mais aussi par les concepteurs (pour des exemples ayant influencé des générations de concepteurs, citons Le Corbusier et le modulator et l'homme vitruvien de da Vinci).

⁸⁸ L'auteur cite ici Catherine Halpern (Halpern, 2007).

⁸⁹ « *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano* », Citation de Juvénal, Dixième Satire, composée entre 90 et 127.

Dans notre propos, ce n'est pas l'individu qui est en question mais le sujet, pas seulement individualisé mais faisant partie d'un réseau social, culturel, politique. Plutôt que d'une norme appliquée à l'individu, il nous semble plus important d'assurer le passage à une vision de « subjectivation de la norme ».

2. Des verrous qui puisent dans des construits socioculturels⁹⁰

2.1 Distinction « moderne » entre le monde des idées et le monde aisthetos (monde sensible)

« *Have we lost the senses in modernity? Or to put it differently, has modernity lost the senses?* »

(Seremetakis, 1994, p. 123)

Indéniablement, la logique cartésienne a longtemps triomphé – et triomphe encore largement – en Occident et notre civilisation tend à nous éloigner de l'expérience sensible (Berque, in. Séminaire « Le sensible en action »). Les causes de cet éloignement et des connotations négatives même du sensible (*supra*), se trouvent dans la séparation entre le monde des idées et le monde « là où nous sommes », le monde aisthetos (Berque, op. cit.). Platon faisait la distinction entre un Cosmos noetos, monde (ou univers) « idéal », des idées (objectif-réel), et un Cosmos aisthetos, monde sensible. Le second Cosmos étant le « reflet » du premier, c'est-à-dire son « image » (d'ailleurs « renversée ») dans un "miroir" qui "séparerait" (chorismos) ces deux mondes (Berque, 2007).

Dans le monde aisthetos, c'est souvent la vue qui est mise en avant et aide d'une certaine manière à cette distinction. C'est avec Aristote par exemple que la contemplation (si souvent associée au paysage encore de nos jours) se met du côté de la jouissance seule et est donc en opposition directe avec le désir de savoir (connaissance). Dans la logique aristotélicienne, le désir de savoir est alors en opposition avec la contemplation (Quinet, 1998). Ainsi, le paysage est passé du côté de la jouissance et de la non connaissance, conduisant à une certaine perte de sa scientificité – si tant est qu'il y ait un intérêt à rattacher le paysage à un champ scientifique en tant que tel.

C'est Descartes qui conduit à l'installation du regard dans le domaine des sciences mais avec une entrée bien spécifique : celle de la théorie physico-mathématique de la lumière et la physiologie de la vision. Ainsi, si Descartes arme « (...) *le regard du philosophe pour mieux connaître le monde. Le regard continuera à être employé comme une métaphore du savoir, mais il n'y a plus de place pour la jouissance du savoir de la contemplation. L'œil sera donc collé à la res cogitans où le je du cogito cartésien est dorénavant instrumentalisé, car il possède une vision armée. La pensée acquiert une vue : elle peut désormais voir* » (Quinet, 1998, p. 4). Les aisthèseis (les sentirs) et la connaissance restent toujours bien séparées. L'âge classique amène un nouveau cogito de la vision, très rapproché du discours scientifique dominant. « *Ce cogito de la vision du philosophe des sciences pourrait ainsi s'énoncer : je pense donc je vois – complété par – je vois donc je suis. La pensée peut voir mais le regard en est exclu* » (Quinet, 1998, p. 4).

Si ce découpage entre les deux mondes continue d'exister, il peut être contesté, particulièrement sous l'angle du sensible. En effet, ce qui caractérise aussi la modernité est

⁹⁰ Les réflexions présentées dans ce chapitre sont issues, en partie, de l'analyse des séminaires/débats organisés entre universitaires/chercheurs en mars 2007 à l'Institut d'Urbanisme de Paris dans le cadre de l'atelier de recherche du Master 2 – Parcours « Environnement, paysage et territoires », sur la thématique de la mise en action du sensible (Faburel et Manola (coord.), 2007) – cf. partie 1.

l'émergence du sensible comme élément dynamique (L. Charles, in. Séminaire « Le sensible en action »). Le triomphe de la « raison désengagée » sur la raison pré-moderne enchâssée dans un logos antique (cf. Taylor, 1998) laisse place aux propres impulsions intimes et offre une nouvelle place à l'individu dans l'enchaînement du tout. Dans cette logique, l'identité se forme à travers des « ressentirs ». La « force » des rapports sensoriels est que ceux-ci sont tout autant du registre du corps que du registre de l'esprit, voire se trouvent au croisement des deux. En ce sens, dans la contemplation du paysage, l'important ne serait-il pas tant le paysage en soi que le « je » qui se (re)découvre au travers de celui-ci ?

De fait, le monde et l'effet que le monde produit sur nous ne peuvent être séparés. Plus encore, le monde est construit par l'effet qu'il nous procure et l'effet que le monde a sur nous est lié au monde lui-même. Le monde est en même temps une donnée et une « représentation mentale », et les deux sont co-construites. Concrètement, figurons-nous d'être assis sur une chaise et de voir une chaise... Je sais que ce sur quoi je suis assise est une chaise, mais pourtant je ne la vois pas, car dans ce cas c'est le passage de l'information (qui reste contenu dans le toucher, dans le voir, dans l'entendre, etc.) à la connaissance (qui, mettant en lien les deux acquiert un certains sens). Dans cette pensée, l'expérience sensible et vécue prime face au séparatisme cartésien (J.-F. Augoyard, in. Séminaire « Le sensible en action »), car le vécu est sentir (sensation actante) dans l'approche psycho-cognitive (Strauss, 1935) et le ressentir s'effectue dans l'immédiateté (cf. travaux d'Husserl). Le sensible est donc actant.

Cette étape importante dans l'évolution de la pensée a été mal interprétée et ce à cause d'une grande place accordée à l'idée d'une « raison rationnelle ». Ainsi, en France, deux points posent toujours question :

- la contemplation, non seulement par la mise à distance du monde à soi, mais aussi comme « je » et non pas comme « nous » (*supra*) avec tous les effets produits et dans les Sciences Humaines et Sociales (avec un découpage presque systématique de l'individu du collectif) et dans les Sciences de la Vie et Sciences Physiques pour l'Ingenieur, où l'Homme se retrouve seul face à ses rapports sensoriels au monde. Si nous construisons individuellement des relations sensorielles au monde... nous construisons collectivement des connaissances.
- l'empirisme comme modalité de démonstration. La possibilité de pouvoir acquérir de la connaissance concernant le monde par l'intermédiaire de nos sens est écartée ou rationalisée (par les neurosciences par exemple), dans la mesure où cette connaissance émanerait des « sens-data » primaires et indépendants de toute autre interprétation (Thompson, 2009).

Si les paysagistes, et autres métiers de conception, mobilisant le sensible comme fondement de leur approche, ont réussi à tourner le dos au rationalisme et à avancer à grands pas vers l'empirisme, ils n'ont pour autant pas réussi une « reconversion totale », car leur empirisme est un empirisme expert les positionnant comme indicateurs humains d'empiries.

Dès lors, le sentir comme expérience vécue, comme épreuve de la présence du corps, interpelle l'objectivation scientifique. La mise en objet du sensible par les sciences propose

le plus souvent une causalité, alors qu'il y a indistinction du vécu entre le monde et le moi, entre le sensible et le sentant ; indifférenciation de l'expérience sensible entre le sujet qui peut sentir et l'objet de perception.

2.2 Quelle « scientificité » du sensible face à la conception dominante de la science ?

Dans cette sémantique du sens ou des sens, la négation du sensible, qu'elle vienne de la science ou d'ailleurs (ex : religion), pose un problème évident. Par exemple, dans les sciences cognitives (sciences qui devraient traiter du sensible), le sensible est escamoté (Dubois, in. Séminaire « Le sensible en action »). Plus largement, et même si ce constat ne fait pas l'unanimité dans le monde de la recherche, il est communément accepté, par commodité de pensée, que la science comme idéalité et la « science technologique » sont opposées.

Comme nous l'avons exposé précédemment, l'action s'appuie, de longue date, sur les savoirs et savoir-faire des sciences dites exactes (Sciences Physiques et de l'Ingénieur, ou génie de l'environnement), lesquelles répondent beaucoup, par leur instrumentation notamment, aux exigences d'efficacité défendues par la technologie comme régulation sociale. Des arguments multiples sont mobilisés quant à l'explication de ce phénomène : leur coût, leur caractère aléatoire, leur non stabilité...

Ainsi, par habitudes et représentations de ce qui fait scientificité des savoirs, si les sciences exactes font en quelque sorte partie du quotidien des acteurs de l'urbanisme (sous la forme d'indicateurs, de seuils normatifs, de métrologies savantes, de cartographies physiques ou chimiques...), les méthodes et les objectifs des SHS, plus divers, plus qualitatifs et surtout compréhensifs leur échappent davantage. En découle que les SHS sont vues comme trop complexes à considérer : difficiles à traduire en indicateurs quantitatifs, plus exigeantes en moyens humains et financiers, demandant souvent plus de temps et de réflexivité. Au final, elles rendent bien plus complexes l'action et son évaluation. Nous opposons souvent « objectif » et « subjectif », nous mettons l'« expertise » officielle face au sens commun. Le terme même de « subjectif » est utilisé comme disqualifiant et même si certains proposent de le remplacer par « individuel » (c'est le cas par exemple de D. Dubois, *op. cit.*), ils ne peuvent que conforter l'idée que le sensible concerne le sujet individué et non pas le collectif, la société.

Le résultat indirect de cette distinction, voire opposition, est qu'au sein même des SHS, certaines sciences ont tenté de se draper des attributs de cette scientificité, en empruntant aux modalités classiques de l'objectivation scientifique. Pour reprendre l'exemple des sciences cognitives, et notamment celui de la psychologie, *a priori* particulièrement bien dotées pour se saisir du sensible, elles traitent bien plus des perceptions que des sensations, émotions... De même, la linguistique s'est parfois cantonnée à une conception formelle de ce monde sensible (utilisation des discours ordonnés qui ne sont en rien des discours du sensible – Dubois, *op. cit.*). Il est vrai aussi que les codifications normatives évoquées plus haut, et qui ne sont pas sans lien avec la distinction entre les deux mondes (celui des idées et celui du sensible) ont conduit à une sorte de « contrat social » qui influence le discours

des sujets et sa construction. Quand on les interroge, les personnes ne livrent pas leur sensible et leur subjectivité car ils sont porteurs de valeurs connotées. L'introspection est vue comme quelque chose d'« impur ».

La question centrale de ce qui construit la scientificité apparaît bien ici et n'est pas spécifique à la France, loin s'en faut. Ainsi, même si « la » culture anglo-saxonne se réclame bien plus du pragmatisme (J. Lolive in. Séminaire « Le sensible en action »), reconnaissable dans les pratiques comme le *landscape assessment*, ses porteurs font subsister une posture qui refuse d'intégrer la complexité, en cherchant à déplier tout ce qui est du ressort de l'implicite (cf. Chouquer, 1998).

3. Conceptions de l'action et du projet, les raisons de l'impossible rencontre de l'urbain et du sensible ?

Cette culture « française » ou plus largement « occidentale » véhicule aussi une certaine pensée notamment dans l'action urbaine. Des discussions du séminaire « Le sensible en action » (*supra*), il ressort que la pensée aménagiste française et la question des échelles politiques (entre l'Etat et le local, entre le décideur « tout puissant » et l'expertise citoyenne ou habitante...) semblent représenter des freins majeurs à des évolutions dictées par la fameuse « crise écologique ». « *Dans notre culture française, le caractère technocratique de l'action publique constitue un obstacle principal auquel se heurte cette évolution. Les politiques d'aménagement sont des politiques à boîte noire dont le référentiel (les principes essentiels et les choix stratégiques) est inscrit dans les dispositifs techniques et l'expertise qui les formate*⁹¹ » (Lolive, 2008, p. 10). Expertise, planification, prédictibilité et « bétonnage » seraient-ils alors les mots d'ordre de la pensée urbaine française ? Qu'en est-il du sensible dans cette réalité qui lui est si différente ?

Même si une rhétorique du sensible se développe dans les métiers de l'aménagement, de l'urbanisme, de l'architecture, voire surtout du paysage, le passage à sa prise en compte effective n'est pas encore réellement de mise (J.F. Augoyard, in. Séminaire « Le sensible en action »). Pour qu'il le devienne dans les métiers, les pratiques et les routines, il conviendrait de dépasser les blocages issus d'une certaine conception de l'action urbaine et du projet, notamment celui de paysage⁹².

En effet, le projet de paysage se présente souvent comme une alternative à la pensée aménagiste des architectes-urbanistes et ingénieurs. Par son histoire, il est censé être porteur d'une approche sensible. Or, l'expertise n'est pas absente de ce projet considéré par ses porteurs comme différent. Le concepteur (paysagiste, architecte, urbaniste...) reste pour autant l'« expert sensible », remplissant tout simplement une expertise peut-être plus technique mais aussi plus esthétique. Quelle est/serait alors la véritable place de l'habitant dans l'urbain ?

3.1 Le projet de paysage, une possibilité pour prendre en compte le sensible dans l'action urbaine et faire face à une tradition technique, performative... et insensible

Paysagisme : du jardin à l'urbain

Les années 60 voient apparaître en Europe une critique de l'urbanisme fonctionnaliste. « *Les "forces naturelles" qui ont assuré dans le passé le développement organique des villes sont*

⁹¹ Nous pouvons ici faire référence à l'« expertise ingénieriale ». Cf. Lascoumes P., 2002, « L'expertise, de la recherche d'une action rationnelle à la démocratisation des connaissances et des choix », *Revue française d'administration publique*, n°103, pp. 371- 372

⁹² Notons sur ce point que ce constat global ne concerne pas seulement le monde opérationnel et politique. Le monde de la Recherche n'en est-il pas lui-même un autre témoignage ? Le financement de la Recherche sur appel d'offres très ciblé et sans aucune souplesse pour le chercheur (A. Berque, in. Séminaire « Le sensible en action »), les stratégies de recherche, notamment dans les problématiques environnementales, plutôt décevantes (L. Charles, in. Séminaire « Le sensible en action »), et toute une tradition cognitive dans le système français, figée et quelque peu rigide, notamment dans le champ académique (D. Dubois, in. Séminaire « Le sensible en action »)... participent sans aucun doute à cette difficulté du monde de la Recherche à connaître la mue qu'appelle fondamentalement la mise en culture du sensible.

remises en évidence et les modèles urbanistiques de la société machiniste placés en accusation. » (Ragon, 1986, p. 221). Les grands ensembles seraient un des reflets de l'échec de l'urbanisme d'après-guerre et par conséquent le reflet du malaise d'une société. Quoique Le Corbusier, et plus généralement les Congrès Internationaux d'Architecture Moderne (CIAM) et la Charte d'Athènes (1933), ont certainement laissé des œuvres admirables en architecture, ils ont largement contribué à donner une image techno-fonctionnaliste de l'urbanisme des architectes au point qu'aujourd'hui encore, les architectes en portent les stigmates, considérés comme « incapables » dans l'anticipation des évolutions urbaines.

C'est au creux de cette critique de l'urbanisme fonctionnaliste que « l'irrésistible ascension des paysagistes⁹³ » prendra sa source et paraîtra d'autant plus importante que leur existence était presque réduite à néant pendant près de trente ans. Les paysagistes commencent à apparaître alors aux yeux de la maîtrise d'ouvrage comme des « réparateurs », des « cicatrisants » des blessures, maux et traumatismes de la ville.

Dans cette mouvance, Jacques Simon est l'un des premiers qui cherchera à sortir le paysagisme du conformisme de l'espace vert et du verdissement : il investit des champs jusque-là inoccupés (les espaces ruraux et les Zones à Urbaniser en Priorité (ZUP) délaissés par les architectes), ainsi que les terres agricoles par le biais du Land Art, et introduit alors dans les préoccupations paysagistes le « grand paysage » (Le Dantec, 2002). Le renouvellement du paysagisme se poursuit avec Michel Corajoud. Enseignant auprès de J. Simon dans la section Paysage de l'Ecole d'horticulture de Versailles (créée par C. de Gaulle en 1945), il cherchera à dissocier l'horticulture du paysage. « *En fin stratège, il va tirer parti du déclin de cette section alors désertée pour rénover l'enseignement (...) et le réorienter sur la conception du projet de paysage.* » (Moiroux, 2007, p. 57). L'Ecole Nationale Supérieure du Paysage de Versailles (ENSPV) est créée en 1977 et ses premières générations formées vont œuvrer à la reconnaissance du métier de paysagiste/concepteur, dit « architecte du paysage » (Donadieu, 2010).

Dans les années 80, les paysagistes sont appelés essentiellement pour la conception des grands parcs urbains (ex. parc de la Courneuve, de Sausset), et les quartiers d'habitat social. Pour exemple, le concours pour la création du parc de la Villette en 1982 constitue un véritable enjeu pour les paysagistes car il se veut être la représentation du parc urbain du XXI^{ème} siècle. Aussi, la déception est grande lorsqu'un architecte, Bernard Tschumi, remporte le concours ; déception accentuée par la composition des membres du jury, essentiellement des architectes.

Néanmoins, de nombreux événements mènent les paysagistes sur le devant de la scène et confirment leur avancée vers une certaine reconnaissance : la création de la Fédération Française du Paysage en 1982 ; le concours du Parc André Citroën remporté en 1986 par les paysagistes Alain Provost et Gilles Clément, et les architectes Jean-Paul Viguier et Patrick Berger ; l'instauration du Trophée et du Grand Prix du Paysage respectivement en 1989 et 1990 (remplacés en 2004 par le Prix du Paysage en lien avec la Convention Européenne du Paysage)... Notons tout de même que succès et médiatisation ne concernent qu'un petit

⁹³ Expression de Jacques Lucan empruntée par Françoise Dubost dans la Revue *Urbanisme*, n°321.

nombre d'entre eux et que la réussite)de certains contraste avec une inculture du paysage et un manque de reconnaissances des paysagistes et des sensibilités dont ils sont porteurs (logique du site, grand paysage...) (Moiroux, 2007).

Cependant, la profession de paysagiste a su faire du chemin. Englobant des métiers proches mais distincts(jardinier, architecte paysagiste, paysagiste médiateur, paysagiste urbaniste, ingénieur paysagiste, entrepreneur paysagiste⁹⁴ - Donadieu, 2009), les « paysagistes » sont de plus en plus dirigés vers des projets de territoires en reconversion (Estienne, 2009). Ainsi, ils élaborent des études paysagères et interviennent aujourd'hui dans le cadre de la création ou la requalification des infrastructures et des grands ensembles, la reconversion de friches, des grands projets urbains, la structuration des territoires périurbains, au sein de Zones d'Aménagement Concerté (ZAC)... La commande publique les encourage dans leur ambition territoriale et les fait renouer avec les travaux de J.C.N. Forestier. Le paysage devient alors un outil d'aménagement du territoire (Moiroux, 2007)⁹⁵. La logique de site s'élève en principe et singularité de leur métier par rapport aux autres métiers de la conception. L'ouvrage collectif *Penser la ville par le paysage* (Masbouni (dir.), 2002) incarne les positions, principes, valeurs et pratiques des paysagistes aujourd'hui. Site, projet, territoire, écologie, urbanisme, nature/culture, sont autant de thématiques abordées dans l'ouvrage faisant écho aux critiques de l'urbanisme fonctionnel des Trente Glorieuses et plus largement du mouvement moderne. La démarche paysagère des paysagistes aujourd'hui se nourrit de toutes ces notions et cherche en ce sens à se positionner en rupture avec les pratiques des architectes, ingénieurs comme concepteurs uniques de l'urbain.

Le courant de *Landscape Urbanism* (cf. Waldein, 2006), sous des influences multiples allant de Patrick Geddes et Benton MacKaye à Lewis Mumford et Ian MacHarg, offre en ce sens une critique implicite de l'architecture et de l'incapacité de l'urbanisme à offrir des explications cohérentes, pertinentes et convaincantes des conditions urbaines contemporaines. Les pratiques du *Landscape Urbanism* rejettent le camouflage des systèmes écologiques à l'intérieur d'images pastorales de « nature ». Elles visent l'usage des systèmes infrastructureux et des paysages publics qu'ils engendrent en tant que parties organisatrices de l'urbain. « *Un des représentants les plus significatifs du Landscape Urbanism est Adrian Geuze, directeur de West 8 Landscape architects basé à Rotterdam. West 8 a travaillé sur des projets à différentes échelles, exprimant plusieurs rôles du paysage dans la mise en forme de l'urbanisme contemporain. Plusieurs d'entre eux ont réordonné les relations entre écologie et infrastructures, en n'insistant pas ou peu sur l'échelle intermédiaire du travail décoratif et architectural et en insistant au contraire sur le diagramme infrastructurel à grande échelle, et sur la petite échelle des conditions matérielles. (...) le projet ambitieux de West 8 pour l'aéroport de Schiphol près d'Amsterdam (...) Il positionne le paysage comme un partenaire stratégique dans le processus complexe de planification aéroportuaire, plutôt que comme une victime de celui-ci (comme c'est souvent*

⁹⁴ Pour P. Donadieu (2010), les chercheurs qui travaillent sur des thématiques liées au paysage, les critiques de paysage et les « experts » en paysage constituent des catégories à part entière qui appartiennent à un cercle plus large des professions du paysage.

⁹⁵ L'idée du paysage comme modèle de l'urbanisme a été exprimée en 1999 par l'architecte paysagiste James Corner (Université de Pennsylvanie), un des précurseurs du *Landscape Urbanism*.

le cas). » (Charles Waldheim, traduit par Pierre Donadieu, 2006, p. 7). En cela, le paysage semble être de plus en plus la réponse pour une approche contemporaine de l'urbain. Pour l'expliquer en partie, voyons quelles sont les spécificités du projet de paysage.

Quelles spécificités du projet de paysage ?

Pour M. Barridon (1999), l'idée de projet de paysage semble faire corps avec les enjeux de l'aménagement du territoire. Mais quelles sont les spécificités du projet de paysage par rapport à d'autres projets ?

De manière non exhaustive, plusieurs spécificités font sens selon nous. Le projet de paysage est :

- un projet qui s'intéresse au site.

Au fur et à mesure que s'amplifiait le champ d'intervention des paysagistes et que se structurait une pratique, la légitimité du projet vis-à-vis du contexte dans lequel il s'implante est devenue une donnée fondamentale de la conception paysagère. Le contexte⁹⁶ a une importance primordiale. Ce surgissement du site, depuis quelques années, est en fait la résurgence d'un concept oublié pendant la période du développement débridé qui s'enchaîna entre les reconstructions de l'après-guerre et les *"trente glorieuses"*. La notion de site n'est alors pas (ou mal) prise en compte dans les processus d'aménagement urbain, même si elle est bien présente dans la pensée des paysagistes qui précédèrent les années 50, comme le note Bernadette Blanchon. *« Pris en compte avant la deuxième guerre et jusqu'aux années 1950, le site va devenir ensuite une abstraction jusque dans les années 70 ; depuis, révéler le site est devenu une caractéristique de l'approche des paysagistes. »* (Blanchon, 1998, p. 6).

- un projet inscrit certes dans l'espace mais aussi et surtout dans le temps.

« Le paysage est peut-être une autre manière d'envisager l'aménagement du territoire, une manière qui consisterait à penser l'ensemble du territoire, dans sa dimension patrimoniale, dans sa dimension géographique, avec l'idée qu'il est en même temps la mémoire vivante des histoires successives qui l'ont façonné, et qu'il est aussi le théâtre des opérations urbaines, des opérations de transformation de notre monde (...) L'idée du projet est fondée sur une connaissance fine de l'état des lieux, qui ne résulte pas seulement de l'analyse, de la déduction, mais qui a à voir avec l'identité même du pays que l'on habite. Il y a l'idée de « l'héritage », ce qu'on reçoit et ce que l'on transmet. (...) Il ne s'agit pas de développer un projet-objet, mais un projet sur le temps. » (Chemetoff, 1998, p.6).

- un projet sur l'(es) identité(s) donc aussi sur les populations, sur les gens.

⁹⁶ Non pas au sens « scientifique » du terme, qui se fonde sur un faisceau de caractéristiques quantifiables, mais sur celui de l'identité, qui repose sur des critères culturels d'identité, qui définissent le *"genius loci"*, le génie du lieu.

« L'identité collective se produit par effet de miroir. L'aménagement du territoire est moins une affaire de planification que d'identification des identités. Le lieu ouvre sur un site, lui-même relié à un autre, suivant une succession d'oppositions entre vides et pleins. Seul le vide apporte à la disparité des pleins une unité possible. Son approche du site s'inscrit dans un nouvel imaginaire collectif qui identifie le paysage non seulement comme nouvel espace public, mais aussi comme support d'une appartenance, voire d'une nouvelle responsabilité patrimoniale. » (Beauchard, 2003, p. 17)

- un projet qui est une dynamique en soi, un « mouvement qui se découle » (Lassus, 1993).

« Pour faire un projet de paysage, vous devez entrer dans son mouvement, dans sa dynamique. Pour anticiper, vous devez d'abord reconnaître les inscriptions antérieures du lieu, ses modes successifs d'occupation, ses inclinaisons. C'est souvent dans la mémoire des lieux que gisent des valeurs sûres à partir desquelles peut se fonder une proposition nouvelle. » (Corajoud, 1993, p. 69).

- un projet qui est le résultat d'un rapport charnel.

« Un paysagiste s'efforce de ressentir, dans son propre corps, la dynamique profonde et les identités fondamentales qui se trouvent encloses dans un paysage pour les sortir de l'ombre, les révéler, les exalter ou, au besoin, les métamorphoser, mais toujours pour en tenir compte. » (Stefulesco et Fichesser, 1987, p. 121).

Mais ce qui décrit au final le mieux un projet de paysage est qu'il peut être considéré, comme le soutient P. Donadieu (2005), comme un « objet hybride » (comme défini par B. Latour), entre nature et société, marché et démocratie. En effet, par la définition, certes instable, du paysage et son caractère « passe-partout », le projet de paysage prend aussi bien en compte les préoccupations écologiques, sociales, économiques qu'identitaires, culturelles et politiques d'un territoire donné. Et, comme le montre J. Lolive (2008) en s'appuyant sur un mouvement de 1990, dans les Bouches-du-Rhône, fédéré par la Coordination Associative Régionale de Défense de l'Environnement (CARDE) : « Le paysage constitue un véritable dispositif de coordination dont les multiples traductions permettent le rapprochement des composantes du mouvement » (Lolive, 2008, p. 16) des différents acteurs territoriaux (ici, des agriculteurs et des rurbains). Ainsi, dans ce cas précis, le paysage et « la tradition esthétique est au cœur d'un compromis entre différents régimes de justification » (Lolive, 2008, p. 16). Le paysage offre un terrain de dialogue entre différents acteurs (Gorgeu et Jenkins, 1996), invitant au dépassement – du moins en théorie – des clivages disciplinaires et sectoriels de l'action urbaine⁹⁷.

Nous pouvons avancer que le paysage se confirme comme une posture intellectuelle et méthodologique, une approche de l'urbain et de ses problématiques (écologiques, sociales, économiques, culturelles, identitaires...). Mais, pour qu'il devienne un véritable outil de

⁹⁷ Pour cette raison, nous prenons le parti de ne pas considérer systématiquement comme projets de paysage ceux issus des bureaux de paysagistes ou portés par un paysagiste mandataire, mais de considérer comme tels tout projet qui, par sa nature, est en accord avec les grandes caractéristiques mentionnées plus haut.

l'action, d'une mise en action du sensible par le biais du paysage, au moins deux verrous socio-politiques majeurs restent prégnants :

1. celui de la réflexivité⁹⁸, notamment dans les métiers de la conception qui travaillent sur des problématiques paysagères. Dans quelle mesure les concepteurs sont-ils prêts à adapter leur manières de faire et de penser ? Quelle place sont-ils notamment prêts à accorder aux habitants ?

2. Et, celui de l'empowerment⁹⁹ qui suppose que l'habitant a de plus en plus de prises / poids et de capacité pour agir sur son milieu.

Le croisement entre le manque de réflexivité et l'empowerment nous conduit à dire qu'une solution serait d'internaliser ce qui fait controverse dans la conduite de projet (Lolive, 2008) comme solution pour cheminer vers une nouvelle acception du projet, co-construit par la totalité des acteurs. Malheureusement, les signaux reçus à ce jour, dans la production paysagère opérationnelle, ne semblent pas nous conduire dans cette route. En grande partie, le recours récurrent à la raison technique semble être lié à des « codes culturels » des métiers de l'urbain et notamment ceux de la conception (Gardesse, 2011).

3.2 Le concepteur expert sensible : l'oubli de l'essence du sensible. Quelle place pour l'habitant ?

Le projet de paysage peut se présenter, par son histoire mais aussi par son contenu actuel, comme une alternative au « projet de territoire » ou encore au « projet urbain ». Il constitue en cela une possible réponse à une approche trop technique ou trop fonctionnaliste de l'espace. Mais, le projet de paysage risque de succomber à d'autres tentations, plus proches de celles auxquelles le projet d'architecture a souvent cédé, à savoir :

- L'esthétisation des espaces, qui conduirait à penser le projet de paysage comme un projet d'embellissement. En effet, nous constatons par exemple l'engagement croissant des villes concernant l'approche esthétique de l'éclairage urbain, à travers la généralisation des illuminations patrimoniales ou la réalisation de « plans lumières » (Fiori, Regnault, 2007, p. 19). De même, le verdissement de l'espace public à objectif esthétique est toujours d'actualité.
- La non implication habitante dans la majorité des projets et l'intronisation du concepteur (qu'il soit architecte, designer, paysagiste ou artiste), considéré comme « expert » (Donnadieu, 2008) et traducteur du sensible, imposant son geste pour ainsi dire artistique comme vérité. Il nous semble important de développer cette tentation présentée au projet car, outre son actualité, elle semble être une des clefs

⁹⁸ Par réflexivité, nous entendons ce questionnement « (...) que suis-je ? En tant qu'individu, partie indivise d'un tout (le social) au sein duquel j'agis et m'inscris. (...) Au bout du compte, la réflexivité apparaît comme une compétence des acteurs à réfléchir (au double sens du terme) ce qu'ils sont et font. » (Lussault in Lévy, Lussault, 2003).

⁹⁹ L'empowerment — pour lequel il est difficile de trouver un équivalent en français — constitue « le processus par lequel un individu ou un groupe acquiert les moyens de renforcer sa capacité d'action, de s'émanciper » (Bacqué, 2005, p. 32).

de dépassement des problèmes mentionnés plus haut : manque de réflexivité et risque d'*empowerment*.

« Participation habitante » et paysage : une réalité ancrée... en théorie

Malgré une action publique pensée en France selon une logique ancienne descendante, avec une centralité étatique persistante (au moins dans les esprits), une rationalité technique vivace, et une place de l'expertise prépondérante, nous commençons à voir d'autres procédures et des dispositifs nouveaux apparaître, notamment en lien avec l'émergence d'une démocratie dite participative. En effet, Laetitia van Eeckhout (1999), Gérard Chouquer (2000), Philippe Clergeau (2007), comme bien d'autres, rappellent que l'aménagement d'un espace, et ainsi des territoires urbanisés, ne peut être conçu par un unique spécialiste, quel qu'il soit. Ainsi, certaines ouvertures semblent se produire, notamment au contact du développement durable, que les administrations mobilisent de plus en plus (B. Kalaora, in. Séminaire « Le sensible en action »), de même que le paysage (au sujet des problématiques littorales par exemple - ex : textes de loi sur les chartes du paysage) (J. Lolive, in. Séminaire « Le sensible en action »)).

L'exemple le plus fort et le plus récent est la Convention Européenne du paysage (Florence, 2000), laquelle fait référence à une « *formulation par les autorités publiques compétentes, pour un paysage donné, des aspirations des populations en ce qui concerne les caractéristiques paysagères de leur cadre de vie* », à un « *paysage (...) perçu par les populations (...)* ». Depuis la signature de cette convention, ce qui change alors est la prise en compte du « *point de vue des habitants, désignés comme parties prenantes des décisions publiques d'aménagement, la gestion et la restauration des paysages qui les concernent* » (Donadieu, 2005, p.36). Les notions sous-jacentes à cette évolution sont celles de « qualité du cadre de vie » et d'un « mieux vivre » de la société. Le « bien-être », sous ses qualifications multiples, y est aussi interrogé (Luginbühl, 2005). Il s'agit par la pratique paysagère de recréer des territoires de vie sociale par la valorisation et l'attachement, reflets de représentations collectives communes à une population.

Le paysage ressort alors éminemment attaché aux populations locales (Lagier, 2009), nous permettant de parler d'un retour du sujet sous la forme de l'habitant (*infra*). Et, afin de ne pas rester sur des ouvertures « théoriques » ou législatives, ce retour nécessite une nouvelle manière ou du moins une manière plus complexe et globale de penser le paysage, les projets qui lui sont accolés et ses interrelations avec la population locale.

L'implication habitante est bien loin d'être mise en place dans le quotidien de la conception du « projet », qu'il soit « urbain », « paysager », « architectural »... Le « projet » (terme générique que nous utiliserons) se doit, aujourd'hui, d'être pluridisciplinaire (particulièrement quant il s'agit de paysage - *infra*), mais il doit aussi être pluriactuel – l'habitant étant considéré comme l'acteur non pris en compte.

La « participation habitante » et le rôle du concepteur (du paysage)

Certes, le rôle, le statut, les actions et même les représentations des « habitants » sont de plus en plus abordés dans le cadre de recherches (issues principalement des Sciences Humaines et Sociales). Par contre, dans le monde de la conception, la figure de « l'habitant » (ou de « l'utilisateur » car c'est ce vocable qui est le plus souvent mobilisé - *infra*) n'est que rarement véritablement considérée.

Si les concepteurs se réclament souvent de l'habitant (ou de l'utilisateur), il n'en reste pas moins qu'aucune prise en compte réelle des demandes, attentes, envies, besoins des habitants n'est faite autrement que par des conceptions techno-statistiques (*infra*), bien insuffisantes selon nous. Concrètement, traduire la « demande de paysage » par des surfaces en mètres carrés de pelouse bien tondue peut-il suffire à être en prise directe avec les aspirations habitantes ? De même, les concepteurs se réclament comme porte-paroles des habitants et de leurs expériences. Ils se positionnent non seulement comme experts techniques mais aussi comme experts esthétiques (Gardesse, 2011), voire des experts du sensible, ce qui est un frein majeur à la possibilité d'implication de l'habitant dans les projets, car leur capacité d'apporter des éléments probants sur les dimensions techniques, esthétiques et sensibles n'est reconnue que très faiblement.

Nous pouvons alors dire, que malgré quelques rares exceptions, surtout dans des projets de petite taille (des projets dits architecturaux – comme par exemple ceux menés par L. Kroll entre autres), la prise en compte de la parole, des envies, des attentes des habitants n'est faite que par l'intermédiaire du concepteur. Ce constat est encore plus fort quand il s'agit des projets d'espaces publics ou des projets de territoires. Comme C. Faliu (architecte) l'a déclaré lors d'un séminaire sur les ambiances et les paysages sonore : « *La grande caractéristique des archis est de parler à la place des autres !* » (Workshop dans le cadre du projet SASUPHII, tenu le 15/05/09 à Créteil – cf. Faburel (coord.), 2010).

Qu'en est-il des concepteurs de paysage (qui sont par ailleurs, souvent, des architectes) ? Porteurs d'une approche qui se veut différente de l'urbanisme « classique », car plus sensible, plus proche de la nature, plus respectueuse du site et de ses habitants, les concepteurs de paysage (couramment appelés les paysagistes) ont la lourde tâche de faire mieux que leurs prédécesseurs. Mais y parviennent-ils ? Le cas échéant, dans le cadre de projets *a priori* plus « sensibles », arrivent-ils seulement à intégrer les habitants dans la fabrication de ce qui n'existerait pas sans ces derniers : le paysage ?

A ce propos et au regard de la production scientifique sur la thématique de la « participation », il est surprenant de prendre conscience (et ce faisant important de nous y attarder quelque peu) de la vision véhiculée par les « chercheurs paysagistes » quand ils s'expriment sur la « *participation du public au projet de paysage* » (Keravel, 2008, p. 1). Sonia Keravel, dans un article paru en 2008, présente deux projets qui selon elle seraient des cas d'étude de la « participation du public » dans les projets de paysage. Le premier est celui du Parc de Lancy de Georges Descombes ; le paysagiste est censé traduire la volonté habitante en « réveillant » la mémoire du site sans qu'à aucun moment ne soit questionné (en tout cas de ce qui est mis en récit dans l'article en question – cf. Keravel, 2008) ni le

contenu de cette « volonté habitante » ni même le statut du paysage contenu dans son rôle d'objet projeté. Dans le second exemple cité, à savoir le parc Henri-Matisse de Gilles Clément, l'auteur ne fait aucune démonstration d'une « participation » en tant que telle mais relate que l'île Derborence est une friche « manifeste » qui, outre la réussite du concepteur de faire accepter par les acteurs un espace laissé « à l'abandon », est inaccessible au public et a engendré quelques réactions négatives de la part des riverains (Keravel, 2008, p. 12). Ces deux exemples peuvent-ils réellement illustrer ce qu'est ou pourrait être la « participation du public » dans les projets de paysage ?

Une autre approche est présentée par des chercheurs travaillant sur la question de la « médiation ». A ce titre, S. Paradis et L. Lelli (2010) proposent une « ingénierie de la participation appliquée au paysage » pour sensibiliser les populations aux paysages ; former les acteurs institutionnels et locaux à la gestion des projets territoriaux ; accompagner la mise en œuvre durable des politiques paysagères. Cette « ingénierie » consiste en la mise en place d'outils spécifiques comme :

- la cartographie des unités de paysage. Notons qu'elle a été mise en place dans la région Languedoc-Roussillon en 2004 afin de sensibiliser les acteurs locaux à la diversité des paysages.
- le photo-reportage. Ce dernier a également été expérimenté, cette fois dans le département du Gers dans le cadre d'une formation des membres du réseau inter-institutionnel du paysage en Midi-Pyrénées, dans l'objectif que les participants puissent décrypter le parti pris d'aménagement mis en œuvre sur cet espace rural et discuter ensuite le sens et l'intérêt.

Dans cette autre approche, le paysage sort de son statut d'objet projeté par un concepteur et devient alors outil de sensibilisation et/ou de gouvernance.

En essayant de concilier « expertise » du concepteur et ce qui pourrait être une « participation » dans des projets et démarches de paysage, Hervé Davodeau et Monique Toublanc considèrent que la médiation permet de placer « *entre le commanditaire et l'expert, (...) le paysagiste dans une position médiane entre le commanditaire et les usagers, ou entre plusieurs groupes d'usagers. (...) La posture du médiateur ne s'oppose pas au statut de l'expert (paysagiste ou autre) mais fait seulement évoluer son rôle : il consiste à faire s'exprimer les populations sur les qualités de leur cadre de vie (...) pour ensuite trouver avec eux les meilleures options d'aménagement sachant que, si l'on peut reconnaître à l'habitant d'être un fin connaisseur de son cadre de vie, il ne s'agit pas pour autant d'en faire un expert de la conception de l'espace.* » (Davodeau, Toublanc, 2010, pp. 12-13).

Outre ces exemples cités, les travaux portant sur les thématiques liant paysage et participation sont particulièrement rares. Mais la problématique est en plein essor, faisant l'objet d'un intérêt grandissant comme le prouve par exemple l'Appel à Projet de Recherche « Paysage et Développement Durable » lancé par le Ministère de l'Ecologie, du Développement Durable, des Transports et du Logement en 2011, comportant une entrée spécifique « Paysage et participation ». Aussi, en dehors des travaux de recherche, comment

cette question de la « participation » ou de l'implication habitante est elle traitée dans le cadre des démarches et projets paysagers ?

Les projets sensoriels : des projets « classiques » ?

Intuitivement, nous aurions pu imaginer que les projets avec une entrée sensorielle affichée seraient porteurs ou au moins proches d'une « participation » de l'habitant, parce que la thématique sensorielle fait directement appel à l'expérience mais aussi parce que ces projets commencent timidement en train de voir le jour et cela ce fait dans un contexte propice à la participation habitante. La prise en compte des problématiques sensorielles pourrait vouloir dire la conception d'un être/habitant non plus spectateur d'une scène/œuvre urbaine qui est la création d'un « expert/esthète » mais comme acteur de cette réalité et créateur de celle-ci, une reconsidération de son implication à la démarche de projet.

En effet, nous sommes témoins de l'apparition de quelques rares projets relatifs aux sens ; preuves d'un intérêt croissant pour la question de la multisensorialité urbaine (cf. Paquot, 2010). Dernier exemple en date et un des plus connus : le Pavillon français de l'Exposition universelle de Shangaï en 2010. Conception de Jacques Ferrier et de l'Agence TER (paysagistes), il s'agit d'un bâtiment - paysage : un espace public prenant la forme d'un édifice complexe. L'idée est de monter un escalator pour atteindre le toit/jardin-labyrinthe qui offre progressivement une vue sur le grand paysage, dévoilant différemment la ville de laquelle le visiteur échappe, pour redescendre ensuite et se laisser emporter par nos 5 sens fortement stimulés par les couleurs et odeurs, toutes plus évocatrices les unes que les autres, des plantes du jardin vertical. L'intention de J. Ferrier était ici de créer « *un pavillon de la ville sensuelle qui se veut une illustration de la possibilité de construire un urbanisme qui soit un paysage complet et une expérience sensorielle globale* » (Chevallier, 2010, p. 65).



Vues interieures du Pavillon de France – Source : Google image 2011

Ce projet n'est pas sans nous rappeler celui de Peter Zumthor pour l'Exposition universelle de 2000, tenue à Hanovre : le « Sound Box ». P. Zumthor (architecte) avait projeté une construction en y associant l'Architecture, le Son, la Parole, la Nourriture, les Boissons et la Mode. L'espace et donc sa perception se modifiaient constamment ; les éléments qui influaient sur les variations étaient aussi bien les conditions météorologiques que l'affluence des visiteurs.

Dans cette même optique, Philippe Rahm présente le Pavillon de l'eau pour les Voies navigables de France exposé en 2008 à la Cité de l'architecture à Paris. Dans le cadre de ce projet éphémère, les sens de l'odorat et du goût sont utilisés par l'architecte qui « *souhaite clairement sortir de la question de l'intégration spatiale visuelle classique. Le symbolique prime avec l'odorat (...) Rahm utilise le goût et l'odorat comme sens principaux de l'expérience du Pavillon, même si le bâtiment reste tangible, appréhendable visuellement. Le premier circuit, d'eau, est un tube qui traverse tout le bâtiment, et duquel le visiteur peut extraire de l'eau par des robinets. Le goût de l'eau, qui se charge de calcaire au cours de sa circulation dans le Pavillon, évoque la grande échelle territoriale de la Seine, de sa source à son embouchure. Un second circuit, d'air, se charge des odeurs des différents paysages traversés par la Seine. Ces deux circuits symbolisent le parcours de la Seine et le grand territoire qu'elle traverse. Il s'agit en quelque sorte d'une miniature de la Seine, comme cet outil artistique archaïque que l'on nomme jardin !* » (Kimmel, 2010, p. 6).

A une autre échelle, nous pouvons mentionner l'un des quatre projets lauréats du concours pour le nouvel aménagement de La Défense, intitulé « *La Défense des sens* », défendu par l'équipe formée autour d'un architecte-urbaniste, Gilles Rousseau, et d'un urbaniste-paysagiste, Philippe Thébaud, et proposant « *un urbanisme sensualiste qui replace l'homme au centre du débat* » (Rousseau, Thébaud, 2008, p. 7). Cette démarche par les sens aurait ainsi pour objectif une « *harmonie* » des espaces « *au plus proche des hommes* » avec pour question centrale : « *Peut-on encore rêver d'un bien vivre à La Défense ?* » (Rousseau, Thébaud, 2008, p. 7). Or, si nous pouvons saluer l'annonce d'un tel projet pour son audace de défendre une entrée sensorielle, nous nous retrouvons déçus quant à la prise en compte des aspirations habitantes que nous pouvions aussi espérer en conséquence. En effet, cette lecture phénoménologique « *de ce qui fait ambiance* » est faite par des « *professionnels* » reconnus d'une certaine manière pour la finesse d'un ou plusieurs de leurs sens car « *ayant fait de l'exploitation d'un sens leur métier* » (Rousseau, Thébaud, 2008, p. 36). A chaque sens est donc associé un professionnel, tels que : Pierre Larry (réalisateur) pour la vue, Pierre Arnault de Chassy Poulet et Yvan Dautin (compositeurs) pour l'ouïe, Henri Seguin (restaurateur) pour le goût, Laurent Quaeftaigne (sommelier) pour l'odorat, Thierry Vidé (sculpteur) pour le toucher – l'implication des habitants du territoire de La Défense étant dès lors complètement absente de ce projet.

Mais alors, quel est le rôle du paysage dans l'implication habitante ? En existe-t-il seulement un ? Le paysage serait-il objet de revendication, outil visant l'implication ?

Le paysage, un objet de mobilisation, un outil d'implication ?

Si le paysage est considéré comme produit par les expériences sensorielles habitantes et donc comme un rapport mémoriel et identitaire à un territoire donné (*supra*), il peut ce faisant différemment constituer un objet renouvelé des politiques, notamment locales. Il est vrai que, de plus en plus souvent, des voix s'élèvent pour demander que l'aménagement de l'espace, que les constructions d'édifices de toutes sortes et l'usage du territoire en général soient plus respectueux du paysage (Lolive, 2003). Même si ces revendications concernent

un paysage souvent réduit, dans l'argumentaire, à une approche d'esthétique strictement visuelle (issue notamment de la structure politique et, dans une moindre mesure, sociale, actuelle, valorisant l'attractivité avant tout visuelle) s'ajoute une demande sociale de plus en plus forte adressée aux élus (notamment locaux), aux aménageurs et aux divers acteurs du territoire pour qu'ils assurent ce « nouveau » bien public que semble constituer le paysage (Sgard, 2010). Pourquoi alors la notion de paysage est-elle utilisée dans le cadre de plusieurs mobilisations/controverses locales ?

Tout d'abord, la polysémie même du terme de paysage peut constituer la source de plusieurs débats voire incompréhensions « académiques », dans la mesure où le paysage a l'avantage ou du moins la capacité de regrouper des groupes d'intérêts divers autour d'un projet. En mobilisant les émotions, les sentirs de tout un chacun, il ne facilite pas seulement l'engagement (une émotion n'a pas à être explicitée ou débattue) ; il permet aussi une facilité de l'expression et une prise de position (être expert de sa propre expérience est plus simple quand il s'agit d'une expérience paysagère que lorsqu'il s'agit d'une question de biodiversité par exemple). En revanche, tous ces éléments montrent clairement que la notion de paysage « *ne s'inscrit pas facilement dans les discours d'intérêt général car elle subit une tension entre le caractère individuel de l'expérience esthétique et la visée d'intérêt général* » (Lolive, 2008, p. 23). Cette incompatibilité partielle entre mobilisation du (ou au nom du) paysage et « intérêt général » peut être dépassée si, par une « montée en généralité » (Boltanski et Thévenot, 1991), nous pouvons passer d'une « simple » défense d'un paysage (construit par une expérience personnelle, etc.) et donc des intérêts particuliers (ou riverains) à des arguments du type « développement harmonieux d'une région », « mieux vivre », « attractivité locale »... Et c'est à ce niveau que le paysage dépasse son simple statut d'objet (d'intervention) et devient un outil, une approche (*supra*).

Les exemples allant dans ce sens se multiplient, et ce pas uniquement dans le monde du « projet » mais aussi plus largement dans un monde opérationnel, plus proche du processus créatif que de celui de la création. Dans le cadre de ces démarches, on s'intéresse davantage à la manière dont les choses sont en train de se faire qu'aux choses faites (ou qui pourront l'être). La finalité n'est pas ce qui est recherché au point que, comme le disait Alexis Pernet en 2006 lors des journées doctorales du paysage, les choses se mettent en place sans savoir véritablement ce qu'il adviendra au final. Ce regard plus « pragmatiste » devrait donner un nouveau souffle à l'action urbaine (comme le propose par ailleurs Olivier Soubeyran dans son article « Pensée aménagiste et tautologie » ou encore Jacques Lolive dans le cadre de son mémoire d'HDR).

CONCLUSION DE CHAPITRE

Comme nous venons de le voir, plusieurs difficultés semblent persister pour une véritable mise en action et opérationnalisation du sensible, par le biais du paysage multisensoriel. Elles se partagent selon nous en 3 catégories :

La première est d'ordre sémantique mais aussi fondamentale. Elle est liée à la mise en mot et à la définition du contenu de certains mots clefs, eux-mêmes relatifs à cette mise en action et opérationnalisation du sensible. En premier lieu, le terme même « sensible » est souvent associé à une situation difficile à traiter ou non souhaitée. Il en va de même pour « paysage » qui ; malgré les évolutions notables de sa conception dans les politiques publiques et dans la recherche (présentées dans les deux premiers chapitre de ce travail), reste souvent réduit dans les discours soit à une réalité abstraite, une subjectivité impalpable, donc incontrôlable et difficile à saisir, soit à une définition d'objet / « ressource à protéger ». Par cette dernière acception, il est quasiment exclusivement vu sous un aspect écologique et désincarné. L'acteur principal de la mise en action du sensible, l'habitant, est lui aussi dévalorisé par un discours qui le veut de manière récurrente en opposition à toute initiative qui touche à son cadre de vie. Cette discréditation de l'habitant est accompagnée d'une occultation de questions relatives aux corps, à la sensorialité, la sensualité humaine (et urbaine). En effet, historiquement, la seule manière d'aborder ces thématiques qui mettent mal à l'aise sont soit des approches quantitatives, deshumanisant le corps et ses rapports charnels à l'environnement qui l'entoure, soit des approches physiologiques voire médicales. C'est cette deuxième approche du corps, par sa physiologie, qui a aussi conduit à une conception de la sensorialité en cinq sens superposables et non forcément connectés entre-eux. Cette conception conduit à une sorte de simplification de la multisensorialité et du sensible . Elle facilite son oubli par une hiérarchisation historique des sens (avec en tête la vue). Une trace de cette difficulté est le tâtonnement terminologique pour parler de la multisensorialité (notamment urbaine), tâtonnement qui conduit à un pluralisme, certes profitable pour les réflexions fondamentales, mais qui empêche de l'extérieur d'identifier clairement une communauté (scientifique) qui travaille sur la question.

Ces difficultés sont certainement ancrées dans une histoire longue ayant produit des manières de penser et des codifications qui lui sont propres. Ainsi, dans la culture dite occidentale, la distinction opérée très tôt et soutenue pendant des siècles d'un monde intelligible d'une part et d'un monde sensible de l'autre nuit directement et indirectement à la mise en action et l'opérationnalisation du sensible. En effet, cette dichotomie conduit à une acception de la « science » proche du monde des idées (Platon, ..) et éloigné du monde sensible. De ce fait,

tout ce qui traite de ce dernier est perçu et considéré comme non scientifique et donc difficilement opérationnalisable.

Néanmoins, même dans le monde de la conception (de la création ?) d'autres difficultés apparaissent, alors même qu'il est – ou du moins se revendique comme – un domaine propre au sensible, où celui-ci devrait trouver entièrement sa place. . Dans la conception actuelle de l'action urbaine et du projet (démarche et réalisation concrète), le sensible est certes mobilisé (couramment et fréquemment), mais dans une acception qui, s'il ne nuit pas directement à sa mise en action, la conditionne fortement et de manière non respectueuse à l'essence même du sensible. En effet, si le projet de paysage (et encore plus les projets affichant une approche sensorielle) pourrait par ses caractéristiques propres être une possibilité pour prendre en compte le sensible dans l'action urbaine et faire face à une tradition technique, performative et « insensible », le rôle du concepteur et celui (inexistant ?) de l'habitant semblent poser question. Il arrive alors que le concepteur se positionne comme « expert » du sensible, occultant la place de l'habitant et de son expérience, et ce malgré une volonté affichée de « faire participer » et une réclamation des projets comme résultant notamment de l'expérience sensible du site. La même tendance est aussi observée dans le cadre des projets urbains (cf. Gardesse, 2011) Les habitudes et référentiels de la conception (architecturale, urbaine mais aussi paysagère) semblent ainsi constituer une des difficultés pour la prise en compte et l'opérationnalisation du sensible en excluant l'habitant et son expérience.

CONCLUSION 1ERE PARTIE

Pour rappel, notre problématique se résume en la question suivante : Quelles sont les conditions et les apports spécifiques d'une prise en compte du sensible (situé) dans l'action urbaine par l'intermédiaire du paysage multisensoriel ? Dans cette première partie, afin de commencer à y répondre, nous nous sommes efforcés de présenter le cadrage théorique de notre travail. Ainsi, dans un premier temps (Chapitre 1) nous avons sommairement positionné notre sujet dans les politiques publiques dites paysagères, avant de présenter une clarification terminologique des termes utilisés dans l'action et la recherche afin de donner peu à peu les contours de ce qui est et fait paysage pour nous. Par la suite (Chapitre 2), nous nous sommes attachés à définir ce qu'est le sensible et en quoi le paysage peut en constituer sa médiation opérationnelle - de mise en action ; et nous avons exposé notre conception du paysage en la situant par rapport aux courants scientifiques existants. Enfin, dans un dernier chapitre (Chapitre 3), nous avons vu que si le sensible n'a pas encore réussi son passage vers l'opérationnel, c'est en raison de certaines difficultés existantes qui ne sont pas « résolues » par le paysage, et qui sont même parfois relatives à ce dernier et à sa tradition.

Dans cette première partie, plusieurs choses sont mises en évidence. Nous les avons présentées au fur et à mesure dans des conclusions de chapitres, mais il semble ici opportun de faire une conclusion théorique et conceptuelle croisée qui permettra d'aborder avec plus de facilité la suite de ce travail et de commencer d'ores et déjà à renseigner nos hypothèses de travail et de répondre plus particulièrement aux questions suivantes :

- Qui participent à la formulation de notre 1^{ère} hypothèse : *Quels sont les liens entre paysage multisensoriel et ambiance (notion souvent utilisée dans le champ de la recherche sur l'espace pour parler des rapports sensibles) ? Quels sont les liens entre paysage multisensoriel et environnement (notion et domaine souvent opposé au paysage, mais qui est également porteur de vécu et de sentir) ? Quels sont les liens entre paysage multisensoriel et territoire (notion souvent traitée en parallèle à celle du paysage, tout en en étant différenciée) ?*

- Qui participent à la formulation de notre 2^{ème} hypothèse : *Quelles sont les difficultés persistantes à surmonter pour que le paysage multisensoriel devienne une médiation entre le sensible et l'action urbaine ? Concrètement, la conception/acception du paysage véhiculée par et dans l'action, qui considère le paysage comme un objet souvent naturel, beau et perçu par la vue de manière distanciée, rend-elle la prise en compte du sensible dans l'action urbaine difficile ? Est-ce la considération même du sensible comme fait a-spatial et essentiellement tourné vers l'individu qui freine sa considération par l'action urbaine ? Enfin, la considération multisensorielle du paysage ne pourrait-elle pas nous faire sortir tout aussi bien du seul esthétisme (du paysage), de l'a-spatialité et de l'individualité (du sensible) ? Et ne permettrait-elle pas ainsi de considérer les rapports des individus (en tant qu'êtres sociaux) à leurs territoires de vie comme des rapports signifiants de manière multiple, à l'image des rapports sensoriels multiples ?*

Le paysage multisensoriel : une approche historiquement absente des politiques publiques dites paysagères mais qui commence timidement à faire son apparition

Les politiques publiques relatives au paysage sont dans leur totalité imbriquées dans des politiques sectorielles qu'elles dépassent. Ainsi, nous ne pouvons pas parler de politiques sectorielles en paysage (comme cela peut être le cas pour l'environnement, le transport, l'agriculture, etc.) mais plutôt d'une catégorie d'analyse transversale à ces champs sectoriels de l'action qui se regroupent sous la dénomination de « politiques publiques paysagères ». Comme présenté plus en détail dans le premier chapitre de ce travail, plusieurs acceptions du paysage et modèles de politiques publiques se succèdent et se superposent dans le temps. Mais ces dernières décennies, les évolutions sont notables dans cet ensemble de politiques. En effet, comme les auteurs spécialisés sur la question l'ont démontré (cf. notamment les travaux de H. Davodeau), la nature même de ces politiques a changé, en passant d'une posture de préservation/conservation des monuments historiques à la protection de la nature, puis plus récemment à l'amélioration du cadre de vie. Aussi, l'échelle d'intervention des politiques publiques dites paysagères est passée de celle du monument à celle du territoire. Il est aussi à constater que les derniers textes législatifs (notamment la Convention Européenne du Paysage) et les discussions qui les ont précédés et suivis montrent, de manière plus modeste, une évolution quant à la conception sensorielle du paysage. Définie comme perçue et non plus vue, mise en lien avec l'expérience habitante et s'ouvrant à l'ordinaire, l'acception du paysage qui y est mobilisée laisse entrevoir une vision plus holistique de celui-ci.

Le paysage (multisensoriel) : une notion perméable et définie par ses porosités à d'autres notions proches

Comment, dans le cadre de ce processus évolutif, se définit alors le paysage contemporain ? Force est de constater que les évolutions relatives aux politiques publiques paysagères

mentionnées plus haut floutent les contours du paysage, le rapprochent et le confrontent encore plus à des notions qui ont historiquement participé à sa définition. Selon nous, trois notions sont principalement à questionner dans ce contexte : le territoire, l'environnement et l'ambiance.

Tout d'abord le territoire, parce qu'aussi bien dans la littérature scientifique (cf. travaux de M. Roncayolo, de G. Di Meo, d'A. Roger et de bien d'autres) que dans l'action sur l'espace, les deux notions se sont souvent rapprochées, définies de manière concomitante, voire superposées. Aujourd'hui, en dépassant les conceptions de l'*artialisation* (cf. A. Roger), nous pouvons avancer comme d'autres l'ont fait bien avant nous (cf. Luginbuhl, 2005 ; Nadaï, 2007) que tout territoire peut être paysage. La condition singulière à cette mise en paysage du territoire étant l'*habiter*.

Selon les situations, les auteurs et les acteurs, le paysage peut alors être opposé à l'environnement dans des définitions respectives limitées, d'une part (pour le paysage) à l'esthétisme, à la subjectivité et aux approches qualitatives, et d'autre part (pour l'environnement) à l'écologie, à la matérialité spatiale et à l'approche quantitative. Il peut aussi être assimilé à l'environnement dans ses acceptions écologiques et fonctionnalistes. Cependant, en considérant des approches moins duales des deux termes, comme nous y incitent tout aussi bien les créations artistiques que les paroles habitantes, les deux termes se rapprochent et se redéfinissent. Le paysage devient alors le visage sensible de l'environnement en acquérant, outre les valeurs esthétiques, économiques, sociales, culturelles, etc., qui lui sont propres, des valeurs écologiques. En retour, l'environnement accèderait à une consistance non seulement écologique, politique et économique, mais aussi sociale (en termes de cadre de vie, de recherche d'un bien-être des populations, etc.), culturelle (historicité, mœurs et identité locale) et esthétique.

Enfin, l'ambiance parce qu'il s'agit du terme le plus diffusé dans la recherche architecturale et urbaine française pour parler des rapports sensibles à l'espace. L'ambiance a également été construite par distinction vis-à-vis du paysage, contenant ce dernier dans une approche visuelle, distanciée, statique, exceptionnelle et désengagée. Cependant, si la vision « traditionnelle » du paysage persiste, son acception contemporaine et surtout multisensorielle le rapproche en plusieurs points de la notion d'ambiance, qui à son tour participe à la définition de ce paysage multisensoriel. Dans ce rapprochement, le paysage multisensoriel se construirait tout aussi bien par la vue que par les autres sens, dans des rapports tout aussi bien de distanciation que d'immersion, dans un temps court et long à la fois, dans des espaces à échelles et caractéristiques variées, en combinant sentirs et ressentirs individuels et représentations sociales.

Paysage (multisensoriel) : une médiation sensible transversale et interdisciplinaire, expérientielle et multisensorielle

Les trois notions développées dans le premier chapitre nous permettent de comprendre un peu mieux les contours du paysage. De ses liens au territoire nous retiendrons que dans le paysage, les rapports régis par l'habiter ont une place prépondérante. De ses rapports à

l'environnement nous retiendrons que le paysage véhicule tout aussi bien des valeurs esthétiques, sociales, culturelles et politiques qu'écologiques. Enfin, par son rapprochement avec l'ambiance nous retiendrons que le paysage est aussi une expérience située et multisensorielle, à l'interface de l'individu et de la société.

Ainsi, qualifiant le sensible comme à la fois sensoriel et signifiant, au croisement de l'individu et de la société, nous considérons que le paysage multisensoriel est une médiation sensible potentielle. Cependant, pour ce faire et en vue de ce qui précède, le paysage doit être considéré, non comme un percevoir (rapport distancié et statique, souvent visuel), mais comme un sentir (rapport immersif, actif et multisensoriel).

Cette « nécessité » nous conduit à une qualification du paysage multisensoriel construite par son caractère à la fois :

- **interdisciplinaire et transversal** : le paysage multisensoriel est à l'interaction des approches dualistes initialement opposées (matériel/immatériel; nature/culture; ville/nature, etc.). Il ne réside, ni seulement dans l'objet (réalité physique), ni seulement dans le sujet, mais dans l'interaction complexe des deux. Le paysage est un système de leurs relations ;
- **expérientiel et donc actant** : le paysage multisensoriel est résultat et fondement de l'expérience humaine dans ses multiples dimensions sensibles (sensorielles et porteuses de sens). Il fait appel à autre chose qu'à du regard distancié. Il est mis en lien avec des pratiques, des usages, des modes de vie et des *habiter* ;
- **et multisensoriel** : le paysage multisensoriel n'est pas réductible à un espace perçu par champs sensoriels interposés (et encore moins uniquement par champs visuels interposés), mais il serait une superposition d'espaces/marqueurs mnésiques et sensoriels investis d'expériences passées (mais aussi présentes) qui resurgissent à un moment donné et qui prennent ainsi forme. Le paysage multisensoriel est avant tout multisensoriel.

Des difficultés qui persistent pour autant : codifications sémantiques et fondamentales

Malgré les affirmations d'une progressive introduction d'une acception multisensorielle du paysage, tout aussi bien dans le champ de l'action que dans celui de la théorie du paysage, des difficultés semblent persister et nuisent à la prise en compte du sensible dans l'action urbaine. Elles se partagent en trois grandes catégories, la première étant d'ordre sémantique mais aussi fondamentale, et relative à la mise en mot et à la définition du contenu de certaines notions clefs.

En premier lieu, le terme même « sensible » est souvent associé à une situation difficile à traiter ou non souhaitée. Il en va de même pour le terme « paysage » qui, malgré les évolutions notables de sa conception dans les politiques publiques et dans la recherche (présentées dans les deux premiers chapitre de ce travail), reste souvent réduit dans les

discours, soit à une réalité abstraite, une subjectivité impalpable, donc incontrôlable et difficile à saisir, soit à une définition d'objet/ « ressource à protéger », et est donc quasiment exclusivement vu sous un aspect écologique et désincarné. L'acteur principal de la mise en action du sensible, l'habitant, est lui aussi dévalorisé par un discours qui le veut de manière récurrente en opposition à toute initiative qui touche à son cadre de vie. Cette discréditation de l'habitant est accompagnée d'une occultation de questions relatives au corps, à la sensorialité et à la sensualité humaine (et urbaine). En effet, historiquement, la seule manière d'aborder ces thématiques qui mettent mal à l'aise passe, soit par des approches quantitatives déshumanisant le corps et ses rapports charnels à l'environnement qui l'entoure, soit de manière physiologique, voire médicale. C'est cette deuxième approche du corps, par sa physiologie, qui a aussi conduit à une conception de la sensorialité découpée en cinq sens superposables, et pas forcément connectés entre eux. Cette conception conduit à une sorte de simplification de la multisensorialité et du sensible, et facilite son oubli par une hiérarchisation historique des sens (avec en tête la vue). Une preuve de cette difficulté apparaît dans le tâtonnement terminologique pour parler de la multisensorialité (notamment urbaine), tâtonnement qui conduit à un pluralisme, certes profitable pour la réflexion, mais qui brouille en quelque sorte le message et qui empêche de l'extérieur d'identifier clairement une communauté (scientifique) qui travaille sur la question.

Ces difficultés sont certainement ancrées dans une histoire longue qui a produit des manières de penser et des codifications qui lui sont propres. Il s'agit ici du second groupe de difficultés qui consiste sommairement à la distinction moderne entre le monde des idées et le monde sensible. Cette dichotomie conduit à une acception de la « science » proche du monde des idées et éloignée du monde sensible. De ce fait, tout ce qui traite de ce dernier est perçu et considéré comme non scientifique et donc difficilement opérationnalisable. Il s'agit ici d'une des difficultés majeures.

Des difficultés liées aux cultures des métiers de la conception

L'autre difficulté majeure est la considération, dans le monde professionnel et plus particulièrement celui de la conception urbaine, du concepteur comme seul expert du sensible. La construction identitaire d'une profession ne se situe pas dans des pratiques communes, car de fait elle sont toujours hétérogènes, mais trouve ses sources au niveau d'une culture commune aux membres de la profession, régie par un système de valeurs, de savoirs et de savoirs faire (Champy, 2000). Aussi, comme les travaux de sociologues des professions (cf. C. Dubar et P. Tripiet) le montrent, les champs professionnels se construisent aussi par leur légitimation (Dubar, Tripiet, 1985). Ainsi, le champ de la conception urbaine (historiquement tenu par les architectes et les ingénieurs, mais aussi de plus en plus par les paysagistes) s'est construit comme étant l'expert du projet urbain, du moins dans sa partie technique, esthétique, créative, imaginaire et sensible. Cette légitimation et cette reconnaissance sont passées par une distanciation claire avec l'habitant, inscrivant dans la culture commune de ce champ professionnel sa prérogative experte sur les questions

sensibles.

Si nous avons pu imaginer (espérer ?) que la construction même du métier des paysagistes et du projet de paysage, justement en opposition à cette culture des professions de la conception urbaine (pour ainsi dire de l'architecte et de l'ingénieur) pourrait apporter une considération de l'habitant dans le processus de projet, la réalité actuelle le dément. Il en va de même pour les projets qui affichent et revendiquent une approche sensorielle. Ainsi, la parole habitante se trouve souvent muette, diminuée, oubliée, face à des discours experts, et ce malgré l'engouement participatif des dernières années (cf. Gardesse, 2011).

La question méthodologique : une difficulté mais aussi une ouverture

Enfin, à ces difficultés, surtout relatives à la production même de connaissances et aux référentiels sous-jacents, s'ajoutent des difficultés opératoires et méthodologiques. Ainsi, si la participation des populations à l'aménagement de leur cadre de vie est désormais un objectif récurrent des politiques d'aménagement des territoires, une question - et en même temps une difficulté - reste posée : comment la société civile peut-elle être saisie de la question de la fabrique de son cadre de vie ? Comment l'approche paysagère peut-elle impliquer l'habitant ? Quels outils sont-ils les plus adaptés pour améliorer les démarches participatives (récits, scénarii prospectifs dans le cadre des groupes de discussion, photos, vidéos, etc.) ? La question des méthodes est particulièrement prégnante, tant dans le monde de la recherche que dans le monde du « projet ». Elle est en même temps une difficulté à dépasser (par exemple : les liens de la scientificité de l'approche et de la méthode utilisée ne sont pas anodins) et une possibilité de surpasser des difficultés d'opérationnalisation

DEUXIEME PARTIE

UNE DEMARCHE METHODOLOGIQUE QUALITATIVE POUR SAISIR ET COMPRENDRE LE SENSIBLE, PAR LE PAYSAGE MULTISENSORIEL, DANS DES TERRAINS SPECIFIQUES, DES QUARTIERS DITS DURABLES

PRESENTATION DES METHODES, DES TERRAINS, DES INVESTIGATIONS

Dans la continuité de la première partie, cette deuxième partie aura comme objectif de questionner plus particulièrement les questions méthodologiques et de terrain d'enquête, et donc de renseigner notre 3ème hypothèse et les questions qui la construisent.

Dans un premier chapitre (Chapitre 4), nous exposerons les difficultés méthodologiques relatives à l'expression du sensible par ses acteurs principaux : les habitants. Afin de faire face à ces difficultés persistantes, nous considérons que les méthodologies dites qualitatives correspondent mieux à l'exploration des rapports sensibles des habitants à leurs territoires de vie. Ainsi, nous présenterons plusieurs d'entre elles afin de justifier le choix de celles qui semblent le plus adaptées à notre objectif : rendre opérationnalisable les rapports sensibles des habitants par le biais du paysage multisensoriel. Enfin, nous argumenterons nos choix méthodologiques et présenterons en détail notre démarche méthodologique emboîtée testée sur le terrain. Cette démarche méthodologique combine diagnostics, entretiens, parcours et baluchons multisensoriels.

Dans un deuxième chapitre (Chapitre 5), nous nous attacherons à présenter les terrains d'étude et territoires d'application de notre démarche méthodologique. Pour ce faire, nous expliquerons pourquoi nous avons choisi des terrains spécifiques pour traiter notre sujet, à savoir des quartiers dits durables. Nous exposerons par la suite les raisons de choix de ces trois quartiers parmi le grand nombre des quartiers dits durables habités en Europe au moment où nous avons commencé ce travail. Enfin, nous présenterons en détail et de manière systématique les trois quartiers dits durables choisis, étudiés et analysés : Wilhelmina Gasthuis Terrein (Amsterdam), BO01 et Augustenborg (Malmö).

Cette partie sera aussi le moment opportun (Chapitre 6) de préciser « l'emboîtement » de notre méthodologie, les protocoles utilisés et les questionnements et objectifs sous-jacents, avant de raconter plus prosaïquement de quelle manière s'est déroulée l'enquête de terrain, quels acteurs et habitants nous avons rencontrés et dans quelles conditions.

CHAPITRE 4 :

COMMENT SAISIR L' « INSAISSABLE » ?

**LES METHODES : UN VERROU OPERATOIRE, UN ENJEU POUR
L'OPERATIONNALISATION DU SENSIBLE ET POUR LE PASSAGE EN
ACTION DU PAYSAGE MULTISENSORIEL**

Dans ce premier chapitre de la deuxième partie, il s'agit de discuter les questions opératoires, et en premier chef méthodologiques, liées à l'opérationnalisation du sensible par le paysage multisensoriel. Il s'agit d'un des chapitres charnières de notre travail, car les enjeux portés par les méthodes et leur utilisation se trouvent au cœur d'une potentielle opérationnalisation du sensible. Aussi une ouverture pour dépasser des difficultés d'opérationnalisation, les méthodes sont un terrain potentiel d'échange entre les différents acteurs de la fabrique urbaine et de libération de la parole habitante sur ces questions qui ne sont pas évidentes à traiter.

Il s'agira alors dans un premier temps de parler des difficultés posées par les méthodes utilisées pour saisir, comprendre, analyser les rapports sensibles des habitants à leur territoire de vie, afin de mettre en évidence que certaines méthodes sont plus adaptées pour traiter de la question du sensible. Il s'agit des méthodes dites qualitatives. Ainsi, nous exposerons une partie d'entre elles et nous finirons par proposer un « emboîtement » méthodologique qui peut selon nous aider à dépasser les difficultés opératoires persistantes et ainsi nous rapprocher d'une possible opérationnalisation du sensible.

1. Les méthodes « exploratoires » : apports et difficultés

Si le(s) paysage(s) multisensoriel(s) constitue(nt) un point faible de la connaissance, nous pouvons aussi (en conséquence) constater une réelle difficulté quant à son opérationnalisation, due notamment aux difficultés persistantes de sa saisie par les acteurs (*supra*). Les différents verrous potentiels pour la mise en action du sensible par le biais du(es) paysage(s) multisensoriel(s) ne sont pas séparables les uns des autres. En cela, quoique nous ayons fait le choix de traiter séparément l'un d'entre eux – le verrou des dispositifs méthodologiques – il ne faut pas pour autant oublier sa mise en lien avec d'autres verrous, impliquant bien plus directement les référentiels de l'action (*supra*).

Plusieurs raisons nous ont conduits à traiter ce sujet séparément : d'abord parce qu'il s'agit d'une des conditions opératoires sur laquelle les chercheurs mais aussi les opérationnels se penchent, et de ce fait, elle semble être l'un des terrains d'échange potentiel entre les deux. De plus, les questions d'ordre méthodologique constituent l'une des problématiques centrales dans le cadre de notre travail de recherche et ont nécessité une réflexion théorique préalable à la réalisation de l'investigation de terrain ; réflexion que nous relayons donc ici.

Dans son texte sur le paysage paru dans la revue *Cosmopolitiques*, Gérard Chouquer explique que le paysage est pour lui « *un ensemble de plis* » enchevêtrés où se niche « *la mémoire des formes* » (Chouquer, 2007). Cette vision est reprise par Jacques Lolive (2008) : la question qui se pose est de savoir comment éviter certaines erreurs car « *expliciter de façon trop analytique le paysage, céder à l'obsession du dépliage, c'est tuer le paysage et en obscurcir la signification. Comment déplier, par exemple, les plis du paysage où se niche la mémoire sans briser les liens qui les associent aux habitants* » ? (Lolive, 2008, p. 138). En effet, « *isoler les faits paysagers de leurs chaînes de transmissions, en amont et en aval, c'est les rendre caduques par un travail épistémologique. C'est interdire qu'on puisse en tenir compte, puisqu'on les a isolés comme passés, et même d'un certain passé, et donc sans lien avec nous. En outre, c'est les recomposer dans un fil conducteur unique, le temps historique fétichisé. Mais les déployer, au contraire, c'est leur conserver leurs liens, fut-ce au prix d'une moindre connaissance objective, mais avec l'enrichissement d'une connaissance des trajectoires particulières* » (Chouquer, 2007, cité in. Lolive, 2008, p. 138).

Dans ce registre de complexité des enchevêtrements et des plis, un questionnement méthodologique se pose, parmi d'autres : par quel(s) moyen(s), méthode(s), procédure(s) méthodologique(s) pouvons-nous « déployer » le paysage ? Comment extraire ce qui fait sens et essence des lieux, et alors prendre en compte ce « substrat¹⁰⁰ » ? Comment formaliser les rapports multisensoriels par le biais du paysage ? Comment les saisir afin de contribuer à une mise en culture politique du sensible ?

Afin de dépasser les débats conventionnels et réducteurs sur les aspects formels du paysage, nous insistons largement sur la place de la « subjectivité » et de l'évolution des sentirs, à travers non seulement : les représentations des aspects physiques des lieux, mais aussi par

¹⁰⁰ Terme cher à Bernard Lassus que nous reprenons et traduisons quelque peu librement par ce qui fait essence d'un lieu.

le biais des relations sociales spatialisées (réseaux de sociabilité, rapport à l'espace public, etc.), des parcours résidentiels (aussi provenance culturelle), de l'histoire personnelle, des modes de vie et d'habiter, des pratiques (spatialisées ou non), des expériences sensorielles (passées et présentes), des supports de la construction identitaire, d'appartenance, de réclamation, de distinction (symboles, représentations par rapport à la ville, à la nature, à l'environnement), d'attentes, etc. C'est pourquoi, avons-nous du faire le choix d'explorer, sinon de mettre au point, d'autres méthodes dites « exploratoires », principalement issues de Sciences Humaines et Sociales, les « *sciences de l'imprécis* » (Moles, 1990), qui nous permettront – du moins nous l'espérons – de « déplier » ou « défroisser » sans « casser » trop de plis.

1.1 Entre quantitatif et qualitatif, des méthodes « classiques » aux méthodes « exploratoires »

Comme nous l'avons vu plus haut, les paysages peuvent être envisagés selon plusieurs aspects qui se déclinent entre deux principaux parmi eux : un aspect plutôt quantitatif d'un phénomène observé « objectivement » ; et, un aspect plus qualitatif du même phénomène, observé sous l'angle des significations et valeurs.

Certes ces deux aspects du paysage sont complémentaires, mais l'observation dite « objective » est souvent perçue par les acteurs comme plus « simple » et plus « sûre ». Aussi et certainement en conséquence, si nous constatons dans le domaine du paysage, comme plus largement dans le domaine de l'environnement, que l'action publique s'appuie, de longue date, sur les savoirs et savoir-faire des sciences dites « exactes », c'est parce que ces dernières répondent bien davantage à ses exigences d'efficacité, de prédictibilité, de transférabilité, et plus largement à des habitudes de pensée. *A contrario*, nombre de SHS apparaissent trop hybrides et atypiques pour donner entière satisfaction à l'action publique.

Par extension, le rapport sensible¹⁰¹ au Monde, par le biais privilégié que nous considérons ici (le paysage), est difficile à évoquer tout aussi bien pour les habitants que pour les acteurs, du fait notamment du manque de culture paysagère ou sensible dans le monde politique. Les méthodes habituellement utilisées permettent de ne révéler qu'une partie des rapports homme (ou sujet) / paysage. En effet, force est de constater dans le monde du paysage en France, mais aussi dans d'autres pays (ex. Grande-Bretagne), l'utilisation récurrente d'indicateurs très « objectifs », souvent issus des sciences « dures ». Ces indicateurs sont basés sur des méthodes « traditionnelles » techniques et physicalistes et prennent la forme de mesures de température, rayonnements, concentrations des polluants, vitesses de l'air, intensités de turbulences, etc.

Néanmoins, il existe aussi d'autres méthodes « classiques », assez couramment utilisées, qui ouvrent vers une meilleure prise en compte des rapports sensibles au(x) monde(s) par le biais des paysages, notamment multisensoriels. Ici, nous faisons référence à la cartographie

¹⁰¹ Nous utilisons le terme sensible car il semble englober tous les problèmes d'ordre méthodologique auxquels notre problématique peut se confronter.

et les différentes représentations par dessins et croquis très utilisées pour les diagnostics paysagers, les albums photos (vues à hauteur de l'œil humain / perspectives, vues aériennes), les modélisations et techniques de simulation numérique (notamment en 3D¹⁰²), les relevés de biodiversité. Ce type de démarches a pour objet principal l'espace dans ses composantes morphologiques et souvent quantitatives. Par exemple, l'appréhension du paysage par les études paysagères (notamment par le biais de la représentation par le dessin) permet de figurer une certaine conception et perception du paysage. Des conceptions artistiques comme la diversité, l'ouverture, la lisibilité, l'harmonie, la profondeur du champ visuel ou les premiers plans et arrière-plans, renforcent une représentation inspirée des *vedute* des peintres de la Renaissance italienne ou du courant romantique en littérature, fondée sur une approche strictement visuelle et qui privilégie les paysages remarquables. De plus, l'« usager » est alors souvent ici appréhendé comme un élément agissant sur un espace support. Plus concrètement, il sera souvent considéré dans la modélisation comme porteur d'une nuisance, telle qu'une valeur de bruit, d'ombre, etc. C'est alors, non seulement toute une dimension de l'« usager », du sujet, de l'être, que l'on occulte, mais en encore la dynamique entre objet et sujet, toute logique d'inter-définition et de co-construction des deux qui sont mises de côté. Notons tout de même que les atlas paysagers, faisant partie intégrante de ces méthodes plutôt « classiques » du paysage, permettent autant que les diagnostics paysagers actuels d'enrichir la dimension matérielle des paysages (description des caractères géomorphologiques, physiques et biologique) par une dimension immatérielle (faisant appel au ressenti des ambiances, des aspects visuels et organisationnels), ainsi que par une dimension évolutive (évolution prévisible des paysages, pressions qui s'opèrent sur les espaces) (cf. Luginbübl, 1994).

Pour appuyer notre propos sur la nécessité de l'utilisation de méthodes autres que celles traditionnellement utilisées, nous mobilisons ici l'article de E. Vouligny et G. Domon (2006) qui, en mettant en place parallèlement deux méthodes, l'une dite « experte » et l'autre dite « expérientielle », donnent à voir un écart entre les résultats de ces deux méthodes. Selon cette étude, « *les valeurs des paysages reposent davantage sur une variété de facteurs liés aux émotions, au vécu et aux connaissances que sur la considération exclusive de paramètres visuels formels* » (Vouligny et Domon, 2006, p. 1).

Quatre types d'approches méthodologiques ressortent de cette recherche¹⁰³ (Vouligny et Domon, 2006) :

- La méthode dite « experte », principalement basée sur les attributs visuels du paysage. Elle consiste concrètement à la mise en place d'un inventaire des caractéristiques visuelles (ex. relief, végétation, hydrographie, types de vues). La détermination de ces caractéristiques visuelles conduit à la délimitation d'unités paysagères (à l'instar de la cartographie des unités de paysage mentionnée plus

¹⁰² Sur ce point, notons que le CERMA (Ecole d'architecture de Nantes) pratique beaucoup la modélisation virtuelle.

¹⁰³ La dénomination de ces méthodes n'est pas ici discutée, nous nous servons de cet découpage qui nous semble pertinent, malgré des dénominations qui nous semblent un peu instables, pour expliquer et présenter les différents types de méthodes existantes.

haut). Un expert en analyse visuelle est « nécessaire » pour définir les qualités de ces unités paysagères.

- La méthode dite « expérimentale », basée sur les composantes physiques (ex. densité des arbres, surface de plans d'eau) mais aussi cognitives (ex. cohérence, mystère) des paysages, mais qui ne sont pas issues des attentes et émotions des habitants – ce qui peut être assimilé aux Atlas du Paysage - *supra*).
- La méthode dite « expérientielle », qui considère en premier les attentes et les émotions des individus (avec par exemple, dans le cadre de la recherche mentionnée plus haut, des entretiens ouverts avec des habitants).
- La méthode dite « combinée » qui « *insiste sur la relation entre le processus perceptuel de l'individu et les attributs physiques du paysage. Sa particularité réside surtout dans le fait que la beauté d'un paysage serait autant attribuable aux perceptions des observateurs qu'aux formes tangibles de l'environnement* » (Domon et al., 2005, cité in. Vouligny et Domon, 2006, p. 3).

Considérant cette typologie des approches méthodologiques, quelle serait alors la (ou les) méthode(s) la (les) plus apte(s) à rendre compte de ces paysages multisensoriels ? Particulièrement, devrions-nous composer selon une procédure articulant plusieurs méthodes, reposant sur différentes modalités d'expression ?

Si la réponse à ces questions mérite que nous nous y arrêtions pour la suite de notre travail, nous pouvons d'ores et déjà avancer que, au vu de l'acceptation du paysage livrée plus haut, les méthodes dites « expertes » ne donnent à voir qu'une partie des relations des habitants avec leurs territoires de vie par le biais des paysages multisensoriels. C'est pourquoi, les méthodes dites « expérientielles » semblent d'emblée être des plus pertinentes. Mais laquelle choisir ?

Si nous concédons que le paysage est tout autant matériel qu'immatériel, devrions-nous séparer les deux en utilisant tout aussi bien les expériences habitantes et les avis « experts », ou devrions-nous considérer que l'expérience habitante est expertise au même rang d'importance que les expertises communément utilisées et ainsi n'utiliser que celle-ci ?

1.2 Quelles méthodes qualitatives ? Quels apports et difficultés ?

La déclinaison méthodologique pour rendre opératoire le sensible, notamment par le paysage multisensoriel, dans l'action publique ne va pas de soi ; elle dépend de la manière dont le chercheur (ou autre acteur) en oriente les enjeux. Nous présenterons par la suite des méthodes ou des approches méthodologiques qui impliquent des postures scientifiques qui nous semblent être adaptées (à des degrés différents) pour offrir une possibilité d'opérationnalisation de ce champ qui est souvent considéré comme « subjectif », instable et peu exploitable pour l'action. Certaines méthodes, malgré leur grande pertinence, sont parfois inadaptées à des objets d'étude comme le nôtre. Conscients de leurs limites, nous les présenterons tout de même. Ainsi, à travers la liste des méthodes qualitatives qui suit, nous

ne visons pas l'exhaustivité – seules certaines méthodes sont ici présentées – mais souhaitons davantage montrer leur diversité et leur complémentarité à travers la sélection que nous avons opérée.

C'est l'entrée en scène du sujet qui a conduit à des enquêtes émanant de plusieurs disciplines (sociologie, socio-psychologie, géographie, urbanisme, etc.), notamment par des observations directes (renvoyant aux registres des comportements culturels, saisies souvent par les ethnologues), comme par exemple l'observation. D'autres méthodes exploratoires sont également souvent utilisées dans ce registre, comme :

- les récits et les entretiens (de différents types : courts / longs, directifs / non directifs, en face à face / de groupe, etc.) qui tendent vers une mise en langage des expériences sensibles ;
- les processus délibératifs et autres ateliers qui tendent vers une mise en discours collectif des vécus ;
- les cartes mentales qui tendent vers une mise en forme territorialisée des expériences, notamment sensibles ;
- les parcours et itinéraires qui saisissent les expériences sensibles sur le vif ;
- mais aussi les diverses réactivations sensorielles, comme l'écoute d'enregistrements sonores ou de projections vidéos réactivées, les techniques projectives (faisant appel à l'expression graphique ou aux commentaires verbaux) et autres, qui permettent de caractériser les modes d'appréhension des ambiances, des paysages, du rapport sensible au monde, ainsi que les significations que leur prêtent les différents individus voire les groupes.

Ces méthodes restent relativement marginales mais semblent avoir un potentiel d'évolution important : ces dernières années, quelques laboratoires de recherche en SHS (ex. CRESSON, CRESAL, CRETEIL, LAM) les utilisent couramment mais leur application, à des fins d'action, reste peu courante. Elles semblent pourtant être les plus aptes à traiter des problématiques mettant en lien les habitants et leur rapport au monde sensible (par le biais du paysage), le territoire et l'action. Dans les paragraphes qui suivent, nous présenterons plusieurs d'entre elles.

L'ethnographie sensible et les observations : pour pallier la mise en langage

Rattachée à l'anthropologie, l'ethnographie est centrée sur la description et l'analyse des mœurs et coutumes d'une population dans un environnement donné. Plus particulièrement, l'ethnographie sensible consiste à observer de manière récurrente les pratiques ordinaires qui ont lieu dans les espaces publics.

L'observation consiste, selon les présupposés positivistes, en une action que l'on peut considérer comme passive, positionnant souvent l'observateur à l'extérieur de l'objet observé, moyennant une intercession par l'instrumentation scientifique. Il existe deux grands types d'observation (Peretz, 1998) :

- L'observation participante a été introduite au début du XX^{ème} siècle par Bronislaw Malinowski qui était un anthropologue, ethnologue et sociologue polonais. A l'origine, cette méthode d'observation était destinée à l'étude de ce qu'on appelait à l'époque les « *sociétés primitives* ». Elle consiste à étudier une population en réalisant un travail de terrain au contact direct des individus et en partageant leur mode de vie. Il s'agit d'étudier une société au plus proche d'elle-même, de son intérieur, en se faisant accepter par ses membres et en participant aux activités de groupe. La sociologie (certains chercheurs de l'Ecole de Chicago ont utilisé cette méthode), comme d'autres disciplines (notamment la psychologie sociale - cf. Moscovici et Buschini, 2003), se sont ensuite appropriées cette méthode.
- L'observation non-participante se distingue fondamentalement de l'observation participante car la séparation observateur/sujet y est impérative. Elle se décline elle-même en plusieurs modes :
 - L'observation directe qui se caractérise par la durée, car l'observateur doit s'insérer dans le groupe qu'il étudie et prendre part à la vie du groupe pour quelques semaines, mois, voire années. Ici, il y a illusion de la neutralité de l'observateur qui ne peut pas en aucun cas être « objectif », car il est à l'intérieur du phénomène étudié. Le comportement de l'observateur doit donc être intégré dans l'analyse. Plus encore, l'observation directe se fait : soit à l'insu des sujets dans le cadre d'une « observation incognito » (on retrouve cette technique dans le cadre d'un laboratoire avec des techniques de glace sans tain) ; soit alors que les sujets sont au courant qu'ils sont observés dans le cadre d'une « observation à découvert ».
 - L'observation indirecte qui est provoquée, car les comportements verbaux et non verbaux recueillis sont suscités par l'observateur et non produits indépendamment de la situation d'observation : l'observateur présente un stimulus et observe les réactions et réponses conséquentes. Dans ce cadre, les sujets savent qu'ils sont observés mais ignorent le but ou l'enjeu précis de l'observation. Lorsque l'observateur relève des informations ou comportements via un média qui les enregistre (audio et/ou vidéo), on parle alors d'observation armée.

L'exemple d'une observation non-participante, directe et armée, la dite « ethnographie sensible »

Rachel Thomas (2007) s'est interrogée sur l'expérience de la marche au cœur de quatre espaces de la ville de Grenoble différenciés par leur tissu urbain, activités et populations. Il s'agissait :

- d'établir une description qualitative des lieux d'étude (en termes de qualités physiques, architecturales et sensibles) ;
- de réaliser une description précise des pratiques des lieux, au regard des enregistrements vidéo et audio, en mettant l'accent sur les pratiques sociales des passants (manière dont les personnes investissent l'espace, notamment en situation de co-présence et de rencontre), l'allure des déplacements (linéarité, vitesse, motif de la marche, gestuelle), les modes d'orientation (mouvements des yeux et du corps), les actions sonores.

En cela, le protocole de ce travail s'est appuyé sur l'utilisation de caméras vidéos munies d'un microphone, placées de manière à filmer les passants de l'espace étudié sous différents angles, sans pour autant que les passants voient ces matériels afin de ne pas modifier leur comportement.

Aussi, ce travail a pu dresser une typologie des conduites d'accès à l'espace, confirmant alors qu'une co-détermination entre l'environnement sensible de l'espace public urbain, la perception du passant et son action motrice et sociale existe (Thomas, 2007).

L'inconvénient des différents types d'observation est de ne pas pouvoir rendre compte de la richesse déployée par le sujet observé. Elle ne permet pas de comprendre les modalités et les raisons des choses intérieures. Par exemple, même une lecture fine de la marche des habitants dans un quartier ne pourra jamais livrer intentions, jugements, ruses, etc., et se limitera à des déductions à partir de seuls flux (trajets, cheminements, fréquences, répétition). Les diagnostics territoriaux le plus souvent utilisés par les métiers de l'aménagement reposent le plus souvent sur cette observation, intéressante mais appauvrissante si elle est pratiquée seule.

Une mise en langage spécifique : la mise en discours

Les manques auxquels se heurte l'observation (*supra*) invitent à être complétés par des investigations traduisant un rapport direct avec les sujets observés. Reprenant le type d'observation relayé plus haut, cela passe par le fait de donner la parole aux personnes. Ici, les modalités mêmes de l'accompagnement des personnes dans la mise en récit des entretiens doivent être réfléchies.

Pour ce faire, questionnaires et entretiens sont les méthodes les plus couramment utilisées dans les recherches en Sciences Humaines et Sociales. L'origine de ces méthodes est multiple : enquêtes sociales du XIX^{ème} siècle, travail des ethnologues sur le terrain ou entretiens cliniques en psychologie, jusqu'à s'inscrire aujourd'hui dans un vaste ensemble nébuleux de pratiques : enquêtes d'opinion, études de motivation, interviews journalistiques, etc. Pourtant, chaque approche méthodologique est guidée par un type d'enquête qui répond à des motivations et objectifs variés, produisant des données différentes : si le questionnaire provoque une réponse, l'entretien fait construire un discours. Ainsi le choix entre questionnaires et entretiens (et type d'entretiens) réside essentiellement dans le type de données recherchées. Si le questionnaire présuppose un certain rapport au monde et cherche la validation ou l'invalidation de ce présupposé, l'entretien participe à la prise de contact avec le monde de référence, aidant à la compréhension des phénomènes et à leur structuration.

Les enquêtes par questionnaire ou par entretiens à visée quantitative ne correspondent pas à notre problématique de recherche intimement qualitative nécessitant un travail plus ouvert. En cela, des entretiens plus qualitatifs, de différents types, semblent être des méthodes à des degrés différents mieux adaptées. En effet, la méthode de l'entretien vise à instaurer un dialogue de confiance entre un enquêteur et un enquêté. Dans la pratique de

l'entretien, nous accordons davantage d'attention à l'« informateur » ; une écoute très attentive de celui qui parle est nécessaire. Nous concevons l'entretien non seulement comme une technique de recueil de l'information, qui vise principalement la description, mais aussi et surtout comme un matériel d'exploration, qui vise la compréhension des choses. Ainsi, l'enquête qualitative par entretien ou récit, pratiquée chez un habitant ou auprès d'un usager de l'espace *in situ* peut permettre de mieux comprendre, de l'intérieur, les situations les plus ordinaires et pourrait ainsi laisser place à l'expression des rapports sensibles aux territoires de vie par le biais des paysages multisensoriels.

Plusieurs types d'entretiens existent :

- les entretiens semi-directifs, alternant questions ouvertes et fermées,
- les entretiens ouverts, comprenant uniquement des questions ouvertes,
- les entretiens exploratoires composés d'une série de thématiques, présentés à l'interviewé. L'interviewer se manifeste assez peu, ses interventions sont destinées uniquement à encourager et à aider l'interviewé, laissant plus libre place à l'échange et à la construction d'un discours, d'une histoire.
- les entretiens compréhensifs qui visent à « *comprendre au sens wébérien le plus strict.* » (Kaufmann, 2006, p. 9). « *L'objectif principal de la méthode est la production de théorie, selon l'exigence formulée par Norbert Elias : une articulation aussi fine que possible entre données et hypothèses, une formulation d'hypothèses d'autant plus créatrice qu'elle est enracinée dans les faits. Mais une formulation partant du « bas », du terrain, une Grounded Theory pour reprendre l'expression d'Anselm Strauss, particulièrement apte à saisir les processus sociaux.* » (Kaufmann, 2006, p. 9).
- les entretiens cliniques, sur la base du seul discours spontanément livré par un enquêté (cf. travaux de L. Charles sur la pollution atmosphérique par exemple).
- les récits (Augoyard, 2001) qui préconisent d'informer et de sensibiliser les personnes sur le fait que l'on souhaiterait avoir un entretien avec elles et de laisser un temps s'écouler avant de les rencontrer de nouveau. Il s'agit aussi de mener plusieurs entretiens périodiques auprès des mêmes personnes, en établissant un dialogue sans induction mais avec une certaine curiosité, tout en considérant que la personne que vous interrogez construit avec vous votre information (Augoyard, 2001) car c'est elle qui parle spontanément de son expérience en focalisant sur ce qui lui semble important – plutôt que de répondre à des questions, qui confinent, dans le seul temps d'une passation, à des injonctions normatives. Les supports de cet échange entre enquêteur et enquêté peuvent être multiples (par exemple : support écrit, cartes, etc., dans le laps de temps qui sépare les entretiens eux-mêmes).
- ou encore les entretiens sur réactivation sensorielle, méthode plus particulièrement appliquée aux problématiques sonores et pratiquée dès le début des années 1980. L'écoute réactivée consiste à faire entendre aux gens des séquences sonores et à

s'intéresser à leurs réactions. Cela permet de disposer d'une richesse de points de vue sur une base néanmoins commune, tout en invitant à parler des paysages sensibles et des sensorialités (ex. paysages sonores) dont l'expression est peu coutumière et les habitudes linguistiques peu favorables. Malgré l'intérêt certain de cette méthode, elle n'est applicable qu'aux données sensorielles enregistrables techniquement (par photographies, enregistrements sonores, vidéos). Cette méthode basée sur des réactivations sensorielles visuelles (projections vidéos notamment) est aussi pratiquée, sous la dénomination d' « observation récurrente » (Amphoux, 2001).

La mise en discours collectif : les processus délibératifs – forums hybrides, focus groups et ateliers

Un large éventail de procédures délibératives existe. Leur objectif premier est de mettre en débat les positions citoyennes sur une question, en se fondant sur leur expression dans un espace de discussion, plus ou moins orienté car guidé, dans lequel des identités et groupes différents pourraient émerger (Callon, Lascoumes et Barthe, 2001). Les procédures délibératives sont aujourd'hui particulièrement sollicitées dans le cadre de controverses liées à des incertitudes sociotechniques, mais aussi dans des cadres plus généraux comme par exemple dans le cadre des conférences de citoyens (cf. Bourg et Boy, 2005).

L'émergence de ce type de procédures est suscitée par la constitution d'identités collectives, qui vont incarner et défendre telle ou telle perspective sur la question donnée. Les procédures délibératives vont permettre de faire reconnaître que la constitution de l'intérêt de tous ne s'opère pas « *par standardisation, et par conséquent par élimination des spécificités locales, mais par reconnaissance et réorganisations successives de ces spécificités.* » (Callon, Lascoumes, Barthes, 2001, p. 178). La collaboration maximale entre les « experts » et les « profanes » (dits « *chercheurs de plein air* ») doit alors aider à fabriquer des connaissances dont la généralité se nourrit de spécificités locales.

Les forums hybrides¹⁰⁴ représentent sinon une remise en cause directe, tout du moins un questionnement fort des formes classiques de gouvernement : « *Le succès des forums hybrides exprime une critique des procédures sur lesquelles est communément fondée la représentation.* » (Callon, Lascoumes, Barthes, 2001, p. 167). Plus particulièrement, les forums hybrides, « *espaces ouverts où des groupes peuvent se mobiliser pour débattre des choix techniques qui engagent le collectif* » (Callon, Lascoumes, Barthes, 2001, p. 36), participent d'une remise en cause du partage entre citoyens ordinaires, représentants institutionnels et « spécialistes ». Les citoyens sont incités à affirmer des positions collectives indépendamment des circuits traditionnels de la représentation, et sont ainsi en mesure de discuter les desseins des représentants auxquels ils ont délégué leur parole. Parallèlement, ils peuvent assumer en face de l'« expert » la valeur de leur « *maîtrise d'usage* » (cf. dans le

¹⁰⁴ Trois registres doivent être mobilisés, selon Martine Leroux (in Faburel et Barraqué, 2003), afin de concevoir cette hybridation des forums : les « savoirs » (approche métrologique et anthropologique), les différents « acteurs » et les « règles » (non pas les normatives mais celles favorisant l'expression et l'accès à l'information).

cadre des projets de paysage le terme est très souvent utilisé, voir notamment le cas des Jardins d'Eole à Paris), et contrebalancer les diagnostics portés par celui-ci au moyen d'arguments liés à des enjeux sociétaux.

L'émergence des forums hybrides tient donc à la remise en cause des connaissances strictement techniques et produites de manière confinée, sans prise en compte des vécus. Le recueil du discours dans le cadre d'un groupe partageant une expérience et une identité communes permet de privilégier l'analyse de ces vécus et logiques respectives, attachés à des enjeux territorialisés. Ce qui est dit est appréhendé comme produit d'interactions sociales, où les choix des individus sont fortement déterminés par des représentations collectives, territorialisées. En incluant une approche plus contextuelle et en redonnant une dimension locale, on peut concevoir les différents objets dans un champ plus large en associant la perception, l'appréciation... le sentir d'un environnement, défini non plus seulement en termes physiques et spatiaux mais aussi territoriaux et sensibles.

Les focus groups : des expertises « citoyennes » en débat collectif

Appartenant à cette grande famille des processus délibératifs, les focus groups sont une méthode qualitative des sciences sociales consistant : à recruter un ou plusieurs groupes de six à douze individus sélectionnés selon un critère d'homogénéité ; à initier une discussion ouverte sur des thèmes déterminés ; puis à produire une analyse en rapportant les propos des participants (Morgan, 1988, cité in Hamel, 2001).

L'organisation des focus groups comporte trois étapes principales (cf. Krueger et Casey, 2000 ; Markova, 2003) :

- Cibler le public. La plupart des aspects d'un projet de focus group, et notamment les dynamiques de groupe, sont en effet liés à l'identité des participants. La taille idéale du groupe est de huit à dix participants, réunis pour deux heures ou une demi-journée autour d'un animateur expérimenté qui les soumet à une série de questions. Deux principes guident la composition des groupes : créer une homogénéité au sein des groupes (de façon à ce que les participants à un groupe aient quelque chose en commun, ce qui facilite la dynamique, diminue la pression sociale) tout en assurant le plus de diversité possible dans l'ensemble des focus groups, en essayant de se rapprocher d'une forme de représentativité, de retrouver sur l'ensemble des groupes une diversité démographique comparable à la population étudiée, en termes de genres, catégories socioprofessionnelles et territoires.
- Rédiger une grille d'animation. Une séquence de questions articulées et progressives au regard de la recherche doit permettre d'aider l'animateur à entretenir la discussion avec les participants.
- Animer le focus group. Le rôle de l'animateur est de favoriser l'observation, par confrontation collective lors du débat, de l'émergence et la modulation de représentations, tout en assurant le confort psychologique des participants. L'animateur dirige les débats, stimule les interactions, et explore les attitudes, motivations, résistances du groupe à l'égard d'un objet donné. Il n'insiste pas sur l'obtention d'un consensus, mais sur la compréhension des sentiments, dires et processus de pensée des participants au cours de la discussion. Il a suffisamment de connaissances sur le thème en lice pour mettre les commentaires en perspective et suivre la discussion sur des points complexes.

Ateliers participatifs : des débats collectifs sur supports choisis

Dans cette même logique de débat collectif, des ateliers participatifs voient aussi le jour. Leur avantage et différence avec des méthodes de type *focus groups* est qu'ils adoptent une forme plus libre (selon un protocole moins stabilisé) et surtout qu'ils recourent à des supports. Ainsi un projet spécifique peut y faire débat, un diagnostic partagé peut être élaboré, etc.

Ce type de méthodes est particulièrement développé dans le cadre de structures hybrides (mélangeant connaissances issues des arts de la conception et des sciences humaines et sociales), comme c'est le cas de la structure Polimorph. Voici deux exemples d'ateliers que cette structure met en place :

- « Odyssée de l'espace » : « diagnostic de quartier » fait par les habitants, description de l'espace, prise d'image ; le diagnostic se passe un jour J et moins d'une semaine plus tard il y a la restitution ;
- « Tabula rosa » : outil de design collectif inspiré de scénario *game structure* qui permet de voir la ville en mouvement, insistant sur un engagement créatif mettant en situation des enjeux réels.

(source : <http://www.polimorph.net/>)

Cependant, ces méthodes riches pour dégager les liens entre sensible et rapports sociaux (Colon, 2008) semblent nécessiter une bonne connaissance de la problématique étudiée, déjà au niveau de l'individu en forme pré-collective (afin de pouvoir mettre en place une grille d'animation), ou de se retrouver face à une situation conflictuelle (ou du moins dans le cadre d'un projet lancé) afin de pouvoir travailler sur des supports existants et dans une perspective de recommandations précises ; ce qui n'est pas le cas de notre sujet de recherche.

Les cartes mentales : pour une mise en forme territorialisée des expériences sensibles

Les cartes mentales, en tant que méthode¹⁰⁵, ont été introduites (dans une forme assez proche de celles qu'on utilise aujourd'hui) par Kevin Lynch dans les années 60. La géographie humaine avait déjà introduit cette méthode (Gould et White, 1984, cité in. Amphoux, 2003). K. Lynch, partant d'un intérêt pour les déplacements des individus et de leurs trajets quotidiens ou occasionnels, a consacré une grande partie de son travail à l'étude de ces images cognitives de l'espace. C'est ainsi qu'il a introduit l'intérêt de prendre en compte, non seulement l'avis des concepteurs de l'espace mais aussi de ses pratiquants. Les cartes mentales ont été saisies par la suite par certains champs disciplinaires comme la géographie et la psychologie environnementale (cf. travaux de Moser et de Ramadier), l'urbanisme, etc.

Selon H. Gumuchain (2004), les cartes mentales sont des représentations mentales de l'environnement géographique d'un individu dont l'élaboration renvoie à l'ensemble des activités cognitives qui permet à chacun d'entre nous de sélectionner et de manipuler les informations ayant trait à l'environnement spatial. Concrètement, le responsable de l'étude demande à des individus de dessiner sur une feuille ce que lui inspire l'évocation d'un thème avant d'explicitier à l'oral son travail. « *Le dessin d'une carte mentale est alors l'occasion de*

¹⁰⁵ L'origine des cartes mentales se trouve dans les travaux de Tolman (1948) qui travaillait sur la construction du cheminement des rats dans les labyrinthes.

mettre en évidence le rôle des valeurs dominantes, et constitue un construit complexe qui permet de saisir la structuration de l'espace et ses valeurs symboliques et sentimentales. » (Bailly, 1990, p. 11).

Représentations territoriales et engagement politique

Souhaitant montrer l'influence des représentations territoriales sur l'engagement politique à une échelle urbaine locale, S. Breux (2007), pour son travail de thèse, a demandé à un échantillon de 30 personnes vivant dans la ville de Québec (dont la moitié engagée dans les conseils d'administration de leur conseil de quartier (CQ), et l'autre bénévole dans le domaine des loisirs (BL)) de dessiner leur quartier sur une feuille blanche dans un temps limité à 15 minutes (cf. Breux, 2007), en complément d'entretiens semi-directifs (*supra*) ; les deux méthodes étant centrées autour de la question : « *Si vous deviez décrire votre quartier, comment le décririez-vous ?* ».

Les résultats sont les suivants :

- Au cours des entretiens, la description du quartier est précise chez les CQ, floue chez les BL. Ce qui s'explique notamment par le fait que les CQ doivent fréquenter et mieux connaître leur quartier, alors que les BL ne fréquentent pas autant leur milieu de vie.
- Sur les cartes mentales, alors que les CQ symbolisent souvent leur quartier par des éléments naturels, les BL en détaillent davantage les caractères socio-économiques et géographiques.
- L'expression d'un panorama se révèle uniquement chez les CQ, confortant le fait que ces derniers ont davantage choisi que les BL leur quartier d'habitation et y soient davantage attachés comme en témoigne l'évocation du village pour désigner le quartier.

Ce qui confirme bien la relation entre la nature et la qualité de vie ou le bien-être, l'influence que jouent les considérations paysagères dans les choix de résidence, et l'importance du tissu social dans l'attachement et le sentiment d'appartenance d'un lieu.

Les apports des cartes mentales, qu'il faut absolument faire commenter *a minima* par son auteur, sont multiples :

- Elles sont un bon indicateur des expériences de terrain (Moser et Weiss, 2003), en tant qu'élaborations des rapports entre les individus et le milieu de vie. Elles livrent ainsi une série d'informations intéressantes (expériences de l'individu) car est souvent constaté un surdimensionnement de certains éléments par rapport à la réalité concrète (physique). Nous arrivons alors à mieux appréhender l'utilisation des espaces, forme de médiation entre l'espace physique et un individu (Ramadier, 2003).
- Elles ont une certaine applicabilité (cf. travaux de T. Ramadier sur les cartes mentales sonores¹⁰⁶).

¹⁰⁶ Il s'agit des cartes d'ambiances sonores des villes : elles permettent un changement de logique de la part des individus car ces derniers sont appelés à dessiner ce que l'on ne peut pas dessiner en tant que tel (le son). La particularité est que nous devons donner un certain nombre de précisions et d'informations sur la « qualité sonore ».

- Elles peuvent être un outil pour les études prospectives car elles révèlent des craintes par rapport au projet d'aménagement. Elles peuvent ainsi être le cadre d'un nouveau démarrage de négociations.
- Il s'agit d'une méthode d'enquête relativement peu évasive, pouvant offrir une représentation unique du processus cognitif.

Mais, plusieurs questions se posent quant à cette méthode :

- Elle demande une certaine capacité d'abstraction, d'autant plus qu'*a priori*, il y a une distribution plus « égalitaire » de la parole que du langage graphique¹⁰⁷. De ce fait, elle peut conduire à une forte appréhension de la part d'un certain nombre de personnes.
- Elle nécessite un certain nombre de connaissances pour une bonne interprétation des résultats.
- Elle conduit à des représentations seulement en 2D, ce qui « lisse » inévitablement le processus cognitif.
- Et, plus précisément concernant notre problématique, la représentation graphique peut être en contradiction avec une approche multisensorielle du paysage car elle favorisera davantage les sens et les événements sensoriels facilement localisables (issus principalement de la vue, de l'ouïe et éventuellement du toucher).

Parcours, dérives et itinéraires : quand le 6^{ème} sens entre en jeu, les apports du mouvement, de la kinesthésie

La lecture de l'espace public est indissociable de la notion de parcours. Le parcours n'est pas seulement un rituel de mobilité, c'est aussi et surtout la mise en superposition de plusieurs énonciations qui se réfèrent à l'histoire, au vécu, aux rapports sensibles. S'il y a un parcours, c'est que quelqu'un peut mettre en référence différents récits. Cette définition du territoire est le présupposé de toutes ces méthodes qui se ressemblent tout en ayant chacune leurs spécificités, comme nous allons l'éclaircir.

Les itinéraires

« L'itinéraire vaut pour toute la durée d'une recherche et n'est pas seulement une méthode nouvelle d'investigation sur le terrain. Le terme « itinéraire » désigne à la fois une recherche issue de ce processus méthodologique et la procédure elle-même » (Petiteau et Pasquier, 2001, p. 63). Le chercheur utilisant cette méthode, au-delà des thèmes divers abordés, produit chaque fois un itinéraire. *« Cette méthode s'apparente aux méthodes biographiques parce qu'au-delà des thèmes de recherche, l'histoire de vie reste le fil sur tout le cycle de la*

¹⁰⁷ Il faut néanmoins préserver une certaine égalité de traitement malgré les différentes capacités des personnes (par exemple le temps de réalisation).

relation entre le chercheur et l'autre, sans que l'histoire ne se confonde pour autant avec un témoignage » (ibid., 2001, p. 63).

Lors des entretiens non directifs, systématiquement enregistrés, qui précèdent la journée de l'itinéraire, l'interviewé est sollicité par le sociologue pour lier le thème de la recherche à des séquences et à leurs articulations telles qu'il les prélève de son histoire de vie. Le nombre et la durée de ces interviews préalables varient en fonction de la relation entre chercheur et personne interviewée et du degré de complexité du sujet de la recherche. L'interviewé choisit le lieu de rendez-vous : souvent lieu du domicile, du travail... Au cours de ces entretiens, les deux participants (que l'on nomme plus habituellement l'enquêteur et l'enquêté) apprennent à se reconnaître, engagent ensemble un dialogue, s'approprient et rendent explicite l'objet de la recherche. La confiance qui en résulte permet alors au chercheur de proposer une transaction plus radicale, à savoir le passage sur le terrain, qui va reposer autrement l'ensemble des données : la journée de l'itinéraire. La durée de cette journée varie (Petiteau et Pasquier, 2001).

Lors de la journée de l'itinéraire, l'interviewé devient guide : il institue un parcours sur un territoire et l'énonce en le parcourant. L'enquêteur l'accompagne ; de même qu'un photographe qui témoigne de cette journée en prenant un cliché pour indiquer chaque modification de parcours, le temps d'arrêt, la variation du mouvement ou les changements émotionnels et gestuels/corporels perceptibles. Le dialogue est entièrement enregistré. Ce dispositif ritualise la journée ; l'équipe est repérable ; l'expérience sera unique et non reproductible ; quelque chose d'explicite se livrera dans l'instant. Il s'agit bien d'un rituel qui repose sur l'initiation de l'enquêteur. « *Le parcours n'est pas seulement le déplacement sur le territoire de l'autre, c'est en même temps un déplacement sur son univers de références. Le territoire est à la fois celui qui est expérimenté et parcouru dans l'espace-temps de cette journée, et celui du récit métaphorique. L'interviewé nous livre en situation une histoire au présent et la mise en scène de cette journée particulière confère à son récit la portée d'une parabole » (ibid., 2001, p. 65).*

La journée de l'itinéraire est une transaction. L'enquêteur, en se déplaçant sur le territoire de l'interviewé ne fait pas que dépasser les limites spatiales de ce qui lui est familier, il devient explorateur (Petiteau, Rolland, 1992). En acceptant le parcours d'un guide, il aborde le territoire d'un autre par sa parole, le territoire se donnant à lire au fil de son récit. Le véritable déplacement consiste à abandonner sa propre lecture et à accepter la rhétorique de l'autre. La transaction, c'est oublier ses repères tout en gardant la trace de cette perte, c'est identifier les marques d'un oubli.

L'itinéraire déplace la question qui est posée au chercheur et prend au mot l'espace ou le territoire de la ville. L'espace devient alors dynamique. Le statut habituel du territoire change : il n'est plus objet de vérification mais lieu de mise en scène privilégié, où le chercheur va convoquer l'autre.

La principale restitution d'un itinéraire est proche du roman-photo, où la parole exacte de l'interviewé est chronologiquement découpée en articulation étroite avec chaque photographie. Son ambition est d'être lisible par tous. Une cartographie restituant le

parcours de la journée de l'itinéraire permet d'articuler récit et territoire. C'est précisément parce que le récit ne fuit aucune dimension de la réalité sociale, qu'il est possible pour chaque argument important énoncé par la personne au cours de la journée de l'itinéraire, de lier des textes analytiques centrés sur des points cruciaux en rapport avec l'objet de recherche (Petiteau et Pasquier, 2001).

Dérive paysagère

La dérive paysagère consiste à se promener une ou deux heures dans un environnement, un paysage que l'on ne connaît pas et de noter ce que l'on perçoit, ressent... sur un carnet de bord, avant de réaliser de mémoire une carte mentale de son parcours. A partir de ces deux supports, il s'agit *in fine* de « *comprendre comment les éléments paysagers sont perçus, choisis et mémorisés* » (Bailly, 1990, p. 11).

Le parcours commenté

Le parcours commenté présente des points communs et des distinctions notables par rapport à la dérive paysagère : enquêteur et enquêté cheminent ensemble sur un territoire que l'enquêté connaît bien, généralement à l'échelle d'un quartier. Il s'agit en effet pour ce dernier de présenter et d'explicitier la manière dont il pratique, perçoit, vit « son » espace.

Cette méthode des parcours commentés consiste à recueillir les commentaires d'individus se déplaçant librement dans le territoire étudié. La méthode du parcours commenté a pour objectif de mettre à jour les qualités sensorielles des espaces publics des habitants à travers l'expérience sensible de leurs trajets quotidiens. Il consiste à accompagner un individu ou un groupe d'individus, souvent des concepteurs, en leur demandant de verbaliser les sensations éprouvées, d'indiquer les choix opérés et de préciser la nature des différents lieux traversés. Les parcours commentés reposent sur 3 hypothèses centrales (Thibaud, 2001) : (1) l'impossibilité d'une position de surplomb du chercheur (L'observation phénoménologique doit être contextualisée, réalisée in situ, car la perception doit être rapportée aux qualités propres du site étudié), (2) l'entrelacs du dire et du percevoir (La relation est directe entre les manières de décrire et les manières de percevoir), et (3) l'inévitable « bougé » de la perception (la perception ne peut pas être dissociée du mouvement).

Cette méthode, bien qu'encore marginale, a déjà fait ses preuves et a notamment été appliquée à l'étude de l'environnement sonore urbain¹⁰⁸ (Thibaud, 2001, Raimbault, 2002) mais des rapports olfactifs (cf. Grésillon, 2005). Concernant les odeurs par exemple, il s'agit de parcours olfactifs urbains, c'est-à-dire de choisir des lieux à ambiances olfactives

¹⁰⁸ Concernant les parcours sonores, largement théorisés par le CRESSON (cf. Thibaud, 2001), il s'agit d'une méthode dont le protocole est bien stabilisé. Il s'agit, outre la passation du parcours lui-même, de reconstituer le trajet sur un plan quelques temps après le parcours.

contrastées, puis de demander aux personnes « interrogées » de se concentrer sur les odeurs, sans pour autant négliger les autres facteurs sensoriels¹⁰⁹.

Les parcours commentés se prêtent également à des problématiques plus globales (notamment paysagères – cf. Blanc N., Bridier S., Cohen M., Glatron S., Grésillon L., 2004). Ainsi, pour étudier la place du paysage, de la pollution et de la végétation dans les modes d'*habiter* (Heidegger, 1958), le travail de N. Blanc et al. (2004) s'appuie sur une étude qualitative des sites observés, des entretiens ouverts (d'une ou deux heures sur la base d'un guide d'entretien), ainsi que des visites d'appartement commentées par leur occupant et des « *promenades le long des itinéraires les plus souvent parcourus par les enquêtés formulant, au fur et à mesure, leurs appréciations* » (Blanc et al., 2004, p. 129).

Cette méthode semble être particulièrement adaptée pour l'étude des problématiques multisensorielles car le paysage est ici perçu dans son ensemble (par la totalité des sens), quoique que l'on ne puisse facilement distinguer les paysages olfactifs des paysages auditifs, visuels, etc. L'approche *in situ* des paysages compose avec plusieurs registres d'analyse : signaux physiques, architecture des lieux, comportements sociaux, etc.

Malgré l'existence de ces méthodes dites exploratoires et des possibilités qu'elles offrent en vue de comprendre le sensible situé, plusieurs difficultés persistantes semblent exister. Dans la partie que suit, nous les présenterons et nous proposerons une procédure méthodologique emboîtée qui vise à les minimiser.

¹⁰⁹ L'analyse des travaux basés sur cette méthode (notamment Balez, 1996 et 2000) révèle l'importance du mouvement pour cette modalité sensorielle. Il y a souvent un temps d'inertie dans la formulation de l'existence d'une odeur ; ce qui induit un décalage de conscience (et probablement de distinction) de l'odeur et de sa source.

2. Quelle(s) méthode(s) pour appréhender les rapports sensibles (multisensoriels) par le biais des paysages ? Difficultés persistantes et propositions de dépassement

2.1 Des obstacles méthodologiques qui restent en suspens

Langage et difficultés sémantiques. Le recours à la parole : un outil mais aussi un verrou potentiel

Un « problème » reste très prégnant dans notre travail, celui de la communication des expériences sensibles et du langage utilisé. Le langage est un objet familier mais aussi incertain (par exemple : familiarité de notre langue, vecteur de la vérité mais aussi du mensonge, difficulté d'interpréter le discours de l'autre, dérobade des mots). Il reste un construit difficile à comprendre. Ainsi, la question est de savoir comment avoir cette prise directe, car si la mise en discours ne correspond pas avec la réalité, par quels moyens pouvons-nous saisir les choses « insaisissables » comme les expériences sensibles ? Comment mettre des mots sur des choses que nous n'exprimons pas ?

Le langage, la parole, les mots, ont une histoire qui, si elle n'exclut pas forcément d'emblée tout discours sur le sensible, le rend particulièrement difficile. Le recours à la parole peut être alors considéré comme un frein à l'expression des expériences sensibles. En effet, suite à des entretiens exploratoires menés avec des habitants (Faburel et Manola (coord.), 2007), il est apparu que les enquêtés éprouvaient pour certains de grandes difficultés, pour d'autres de la gêne à parler de leur sensible, des sensations qui peuvent le composer, ainsi que de leurs expériences en la matière. Plusieurs enquêtés ont notamment explicitement dit que « *c'est difficile de parler de ce que vous nous demandez* » (Faburel et Manola (coord.), 2007). Il est vrai que, comme bien d'autres ont pu le montrer (ex. Thibaud *et al.*, 1998 ; Balez, 2000 ; Grosjean et Thibaud, 2001 ; Blanc *et al.*, 2004 ; Grésillon, 2006), parler du sensible revient à parler d'une intimité, donc peut être interprété comme une intrusion. Il en résulte :

- une plus grande facilité de parler des expériences visuelles que des autres (avec les expériences sonores en deuxième plan) ;
- un repli sur des notions plus usuelles, donc *a priori* une certaine « pauvreté » des champs lexicaux ;
- et leur inclinaison vers ce qui est négatif dans le sensible (bruits, mauvaises odeurs, désagréments visuels, etc.).

Comme nous allons le détailler ci-après, les raisons de ces difficultés sont multiples, notamment :

- une certaine inhibition liée à l'expression des expériences personnelles, très présentes quant aux problématiques telles que le sensible, rendant son expression malaisée ;
- mais aussi, la construction même de la langue française dotée différemment en mots selon les différents sens ;

- et, par la mise en langage de l'expérience, le résultat d'une scission définitive entre le sujet et l'objet.

L'expérience personnelle comme non légitime. Inhibitions et auto-blocages

Le sensible est le siège d'expériences, par les modes et pratiques d'habiter (sociabilité, mobilité, appropriation), dans des environnements donnés. Expériences qui ne se partagent pas forcément et qui sont souvent considérées comme de l'ordre du personnel, de l'intime. Ainsi, une forme d'inhibition de l'individu semble exister quand il s'agit de parler de ces expériences.

En effet, la première difficulté fondamentale à laquelle se heurtent les méthodes est de révéler le sensible dans un monde qui freine son expression. Dès lors, le discours se doit d'être rationnel, avec une place première à l'objectivation par la mesure (J-F. Augoyard, Séminaire *Le sensible en action*). Ce qui conduit à des discours convenus, pour faire montre d'une certaine maîtrise de soi. Basés sur cette logique, les gens hésitent à vous livrer leurs expériences personnelles, considérées comme trop subjectives, sans apport véritable, et ainsi, nous assistons à une expression raisonnée de ces vécus.

Ceci se retrouve particulièrement présent dans le rapport d'autorité qui se joue en enquête : « *l'interlocuteur glisse car il est dans une situation de questionnement, mais veut avoir l'air de savoir quelque chose, et donc l'autorité du discours de l'expert scientifique lui tombe dessus...* » (D. Dubois, Séminaire *Le sensible en action*). Dès lors, « (...) *Une manière de surmonter cette difficulté est de médiatiser le sensible par l'expression du sensible en discours* » (D. Dubois, Séminaire *Le sensible en action*). Mais que faisons-nous de ce langage commun dominant (verbal) qui invite plus à la reconnaissance de la raison que de l'émotion, qui est donc en même temps outil nécessaire mais aussi restrictif ? S'agit-il de mettre en place ou d'inventer des méthodes permettant de réinviter la personne à exprimer sa sensorialité ?

Problème de terminologie - Question de langue, les langues en question

Le sensible et son expression sont aussi directement conditionnés par les « incapacités » de la langue française (cf. travaux de Danielle Dubois). Une langue est en effet plus ou moins bien équipée en fonction des différents sens. Ainsi, si en Occident, la vue, sens dominant, possède un lexique très développé, il est quasiment impossible à un locuteur de décrire ses sensations odorantes avec le vocabulaire existant. Pour ne citer qu'un exemple, le sens « *sans parole* » (Howes, 1986, cité in. Dubois, 2006), l'olfaction « *rend, de ce fait, problématique l'identification des catégories cognitives auxquelles ne correspondent plus « simplement » des formes nominales ou adjectivables.* » (Dubois, 2006, p. 25) et ce tout aussi bien dans la langue française que dans la langue anglaise. Par exemple, il n'existe pas vraiment de termes spécifiques qui renvoient aux propriétés olfactives des objets. Concernant les odeurs, nous parlons des objets odorants. Mais ces « objets odorants », les sources, peuvent être plus ou moins décontextualisés (par exemple, une odeur d'été)

(Dubois, 2006). La description d'une odeur est donc particulièrement limitée, tout aussi bien pour les scientifiques que pour les habitants.

Pour le goût, les problèmes sémantiques sont aussi bien présents. Le vocabulaire de la langue française atteste en partie cette confusion. Comme nous l'avons dit avant, (cf. Chapitre 2), dans le langage courant, le terme « goût » est utilisé pour désigner des arômes et les termes d'arôme ou de parfum sont souvent utilisés pour décrire des goûts (Dubois, 2006).



Photo : Auteure, 2011

Y aurait-il ainsi une rationalisation du sentir ? Il paraîtrait et les répercussions en sont aussi lisibles dans le monde de la recherche, car dans la tradition de l'analyse sémantique, les études sont de surcroît souvent menées à partir de la modalité visuelle. En ce qui concerne les autres sens, les analyses sont plus rares et les résultats bien différents. Car, si par l'analyse de la modalité visuelle, nous sommes amenés à penser que les formes lexicales simples ou les formes nominales (les noms, les substantifs) contribuent à poser l'« objectivité » des choses ainsi désignées, alors que les formes adjectivables désigneraient les propriétés ou les « qualités » des choses ayant alors un caractère « qualitatif », pour d'autres modalités sensorielles, notamment l'olfaction, les choses sont bien plus confuses (Dubois, 2006).

En dehors des « problèmes » terminologiques liés aux différents sens, de grandes difficultés semblent exister quant à l'utilisation de plusieurs autres termes structurants pour notre travail (notamment celui de paysage et encore plus du paysage urbain), par les habitants mais aussi les acteurs : soit le terme n'est pas utilisé du tout, soit il est défini de manière particulièrement limitée ; ce qui crée un blocage quant à l'évolution du discours.

Selon les différentes sources de la littérature, nous constatons une faible place du paysage dans les représentations que les citoyens ont de la ville. « *S'il s'agit d'une catégorie intelligible dans le champ politique et opérationnel, elle n'appartient pas, en ce qui concerne la ville, au registre commun.* » (Blanc et al., 2004, rapport de synthèse MEDD, p. 4). De plus, la définition même du terme paysage et ainsi son usage varient énormément d'une personne à une autre et peut se composer d'éléments multiples et variés. Comment alors échanger sur des mots qui n'ont pas la même signification pour les uns et pour les autres ?

Problème récurrent de la recherche, certes, mais très présent dans notre problématique qui tourne autour d'un ensemble de termes aussi flous les uns que les autres (paysage, sensible, etc.).

Mise en langage, un frein et/ou une nécessité ?

Au-delà de ces difficultés d'expression, la langue aurait même une influence plus dommageable sur notre propre expérience sensible, dans notre propre conscience, dans le dialogue que nous établissons avec nous-mêmes, en cadrant nos sensations à partir de la connaissance objective lexicalisée que nous avons du monde sensible. Le langage peut construire du sens sans pour autant le refléter. Ce n'est pas que le langage qui atteste de l'existence d'une idée, d'une pensée mais il fait partie des éléments qui conduisent à sa construction et son existence.

Ainsi, si la mise en discours paraît nécessaire, on peut légitimement s'interroger sur la pertinence de la parole comme medium d'expression de l'expérience sensible. En effet, aborder le sensible par la parole, c'est substituer un sens à un autre, c'est imposer le formatage du langage à un domaine qui lui est généralement considéré comme totalement étranger. Le recours exclusif à la parole peut alors être considéré comme un frein à l'expression des expériences sensibles car :

- Nos sensations mêmes sont cadrées, à partir de la connaissance objective lexicalisée que nous avons du monde sensible ;
- Exprimer son expérience sensible, rendre compte de cette interaction complexe entre le monde et le sujet, va d'emblée poser une distinction entre le monde et le moi qui n'existe pas dans l'expérience même du sensible. En fait, la distinction du sujet sentant et de l'objet monde sensible demeure *a priori* inévitable.

Or, le sensible, dans ses manifestations, donc dans son appréhension par l'extérieur, semble fatalement être dénaturé. Dès lors qu'on le distingue du sujet sentant, son unité s'estompe (unité du monde et du moi, unité du sujet sentant, unité temporelle de l'expérience sensible, de l'émotion, etc.) et il ne peut alors être traité que comme un objet, quitte à en perdre de la richesse. C'est toute la difficulté d'une telle entreprise de mesure.

Cette scission apparaît dans le langage en tant que moyen de communication, destiné à la relation avec l'autre. Mais, elle apparaît également dans le langage en tant que structure de pensée, donc dans la relation du sujet à lui-même (objet/sujet ; objectif/subjectif) : on va rationaliser le sentir comme intelligibilité des sensations, émotions, lorsque le plus souvent l'individu cherche d'abord à formuler ce sentir en lui-même.

Sensible et raison ne doivent plus être systématiquement opposés, mais être considérés comme congruents : il est possible de mettre le sensible en raison, voire de chercher à rationaliser les passions, et d'autre part, il est aussi possible, compte tenu des fondements et évolutions décrites, d'admettre la nécessité de rendre la raison plus sensible, de reconnaître la subjectivité de tout projet, politique, de rationalisation (ex. les formes urbaines sont aussi des formes sociales sensibles).

Il semble pour autant que la verbalisation soit en réalité indispensable à la capitalisation des expériences et à leur socialisation. Dans l'expérience sensorielle, trois composantes vont co-agir : le Monde, « nos » représentations, et les « mots » (ou plutôt le langage – qui n'est pas qu'un simple accollement de mots). Le langage est la mise en forme d'une réalité (cf. Heidegger). La langue est ce par quoi l'homme a « prise sur les choses » et « s'élève du monde » ; *« cela ne signifie pas quitter l'environnement, mais adopter au contraire une nouvelle position à son égard, une conduite libre et ménageant une distance, dont l'accomplissement est toujours langagier »* (Gadamer, 1996, p. 469). Ainsi, si les limites des méthodes « traditionnellement » utilisées par les SHS apparaissent assez rapidement, l'approche de la problématique paysagère par le langage semble être indispensable.

2.2 Proposition d'un dispositif méthodologique pour saisir les rapports sensibles aux territoires de vie par le paysage multisensoriel

Une démarche méthodologique plutôt qu'une méthode

De notre exposé ressort alors l'importance de prendre en considération et de se confronter à trois éléments / difficultés potentielles, à savoir :

- éviter de mobiliser uniquement la mise en discours comme seul support d'expression des expériences sensibles, sans pour autant l'exclure ;
- tenter de minimiser les inhibitions liées à l'expression du sensible ;
- et utiliser un langage réapproprié par rapport au sens que les habitants donnent.

Au vu de ces éléments, une méthode seule semble insuffisante pour traduire la multiplicité des rapports sensibles de l'homme avec son environnement. En effet, plusieurs chercheurs tentent d'associer des démarches à des approches (postures) différentes, complémentaires à l'abord de phénomènes complexes et signifiants. Reprenons l'exemple de L. Grésillon, déjà cité plus haut : *« Mon travail avait comme point de départ l'exploration de la place du sensible et en particulier le sensible odorant, dans la relation des urbains à leurs habitats. Un des objectifs de ma recherche était également de mesurer le degré de satisfaction résidentielle par le biais du rapport à la perception sensorielle et d'évaluer la place du sensible dans ce bien-être (...) Aux vus de ces premiers résultats et dans l'objectif de nourrir la parole grâce à la perception immédiate, le dispositif d'enquête a été enrichi par une visite du logement et une promenade du quartier, commentées par l'habitant. »* (Grésillon in Fleuret, 2006, p. 40).

Ainsi, au lieu de chercher LA méthode clé en main, il nous paraît plus judicieux et justifié de penser et d'opter pour un emboîtement de méthodes, quelque peu adaptable au fil de l'eau (*infra*). C'est, selon nous, une des toutes premières conditions au regard des verrous persistants à la mise en culture actorielle du sensible.

Des méthodes dites qualitatives dans une démarche emboîtée

Afin de mettre en place notre démarche méthodologique emboîtée, nous avons puisé dans le gisement des méthodes dites qualitatives car celles-ci s'avèrent, nous l'avons vu précédemment, plus aptes à traiter des rapports sensibles que les méthodes dites quantitatives souvent utilisées dans les champs de l'urbanisme, de l'aménagement ou du paysage.

Ainsi, pour lever ou contourner tant que possible les différents verrous évoqués, et étant conscients des limites propres à chacune des méthodes, nous chercherons à compléter certaines d'entre elles par d'autres. D'où la mise en œuvre d'une démarche emboîtée, articulant de manière séquencée et progressive plusieurs dispositifs. L'idée n'est pas de proposer une procédure stabilisée et formalisée de prise en compte des rapports multisensoriels mais d'expérimenter et de se laisser guider par ces expérimentations en les adaptant progressivement – et ce faisant d'accepter de composer avec une certaine incertitude.

Cette démarche emboîtée est composée de deux sous-ensembles (un diagnostic et des investigations de terrain) se nourrissant chacun l'un de l'autre :

- Un diagnostic urbain et paysager « expert » : il consiste à la prise de connaissance et à la compréhension des quartiers. Ce diagnostic se décompose lui-même en deux types de démarches : l'une plus bibliographique et documentaire (au sens classique du terme) ; l'autre qui se rapproche fortement des diagnostics faits par les concepteurs mais qui est aussi en partie nourrie et inspirée des méthodes d'observation de l'espace public (notamment de l'ethnographie sensible). Plus précisément :

- Pour le « diagnostic documentaire », nous nous sommes tout d'abord appuyés sur le foisonnement de documents opérationnels et scientifiques traitant des expériences de quartiers durables (cf. ARENE Ile-de-France, LTMU, CSTB). Puis, nous avons collecté plusieurs documents (cartes, recensements, photographies, documents de projets, etc.) par le biais notamment de plusieurs visites des quartiers et d'entretiens avec des acteurs des projets.

- Pour le diagnostic urbain et paysager « classique », nous avons procédé pour chacun des quartiers à des relevés et descriptions : hauteurs, morphologie et fonctions du bâti ; types et usages des espaces extérieurs (public/privé, présence végétale) ; types et usages des voies de circulation (voies de circulation/stationnement pour automobile, pistes cyclables, voies piétonnières) ; localisation des toitures végétalisées, des conteneurs de tri sélectif, des infrastructures d'énergies renouvelables ; précision des relations/coupures avec l'espace alentour.

En complément, afin d'avoir une connaissance sensorielle et sensible propre de chaque quartier, nous avons effectué des promenades/découvertes (inspirées fortement des dérives paysagères) ainsi que des observations plus fines des

quartiers dans leur ensemble, en utilisant notre propre expérience comme moyen de compréhension et d'analyse de l'espace. Ce sont les résultats de ces observations qui constituent la partie « sensible » de ce diagnostic.

Enfin, notons que les investigations de terrain (*infra*) ont aussi livré des informations qui nourrissent et complètent les éléments récoltés et les observations faites sur place.

Ces diagnostics seront principalement utilisés dans le cadre de la présentation/analyse des terrains (notamment le diagnostic documentaire et le diagnostic urbain et paysager « classique ») mais aussi comme support des propositions opérationnelles dans la dernière partie. Dans ce cadre, le « diagnostic sensible » d'un quartier sera utilisé en croisement avec les résultats issus des investigations de terrain afin de proposer un système de cartographies mixte(cf. Chapitre 12).

- Des investigations de terrain : La démarche emboîtée a principalement été pensée pour cette partie-là, car c'est dans l'échange avec les habitants que les différents verrous se montrent les plus persistants. Ces investigations de terrain se sont aussi divisées en deux parties :

- La première partie aborde les discours d'acteurs, nécessaires pour mieux comprendre les projets et les quartiers, mais aussi pour tenter d'entrevoir les difficultés opérationnelles et les possibilités et moyens de dépassement dans une optique de prise en compte des rapports sensibles au(x) territoire(s) de vie par l'intermédiaire du paysage multisensoriel. Pour ce faire, le discours étant l'« arme » et l'outil le plus courant des acteurs, nous avons mis en place une série d'entretiens semi-directifs avec des acteurs de l'aménagement, de l'urbanisme et de l'environnement. L'objectif était d'obtenir des informations clefs sur les quartiers, par exemple sur les objectifs visés ou non en la matière, d'une part de durabilité, et d'autre part d'ambiances et de paysage, lors des projets et réalisations (par exemple de réhabilitation) de ces quartiers. Il s'agissait de rencontrer des acteurs qui ont participé à la conception et/ou la réalisation de ces quartiers, des intervenants de la maîtrise d'ouvrage et de la maîtrise d'œuvre, impliqués dans le conseil, la conception, la réalisation et/ou gestion de tels projets.

Les données recueillies lors de cette investigation sont utilisées tout aussi bien pour la présentation/analyse des terrains que pour les résultats (notamment dans la partie 4).

- La deuxième partie est de loin la plus conséquente. Pour ces investigations de terrain auprès des habitants, nous avons combiné des méthodes qui privilégient les approches « individuelles », c'est-à-dire l'expression des rapports sensibles individuels. Nous considérons que mettre en place des méthodes collectives (notamment des ateliers) nécessite une certaine familiarité du sujet de la part des populations et une bonne connaissance du terrain de la part du chercheur.

Ainsi, avons-nous combiné et déployé dans le temps trois méthodes différentes (des entretiens, des parcours, des baluchons), que nous détaillerons plus avant plus loin :

- Des entretiens ouverts courts (une trentaine par quartier) – cf. encadré correspondant, *supra* - comprenant une vingtaine de questions sur le jugement qualitatif que les habitants ont du paysage de leur quartier. Si les difficultés liées à la parole ont été explicitées plus haut, cette étape est considérée comme nécessaire car ces entretiens permettront de dégager des termes récurrents qualifiant le paysage, l'ambiance et la durabilité dans l'objectif d'utiliser un langage, peut-être pas tout à fait commun à l'ensemble des habitants, mais en ayant pris en compte leur acception des différents termes structurants de notre travail, et d'essayer ainsi de pallier une des difficultés pointées préalablement. Il s'agit aussi d'une première approche qui nous permettra d'avoir une série d'informations sur le quartier, mais aussi sur les mots utilisés par les habitants et leurs significations. L'entretien ouvert semble être ici une méthode adaptée pour servir notre objectif.

- Toutefois, il nous semble, au vu des limites exposées précédemment, que les différents entretiens doivent être conduits en parallèle à d'autres dispositifs d'observation mobilisant d'autres moyens d'expression que la parole, ou du moins différemment. Ainsi, nous avons mis en place des « parcours multisensoriels », inspirés directement des parcours commentés (cf. encadré correspondant, *supra*) avec cependant un certain nombre d'adaptations (comme par exemple le choix du parcours qui est laissé à l'habitant/participant) et complétés, d'une part d'une série de questions en amont et en aval du parcours, et d'autre part d'une carte à compléter (inspirée que très partiellement des cartes mentales). A partir d'un plan du quartier, elle a en effet été utilisée, non pas pour les résultats qu'elle pouvait apporter directement, mais surtout comme un processus de mise en situation, d'échauffement si l'on peut dire, afin de déclencher le discours, réveiller la mémoire et aider au choix d'un parcours à effectuer (pour plus de détails voir la présentation des protocoles en annexes).

La particularité de cette méthode est qu'elle apporte des informations prises sur le vif, dans l'action, tout en faisant, dans une moindre mesure, appel à la mémoire, notamment, sensorielle. Elle conjugue « *l'être au monde* » avec « *le faire en cours* » (Thomas, 2007, p. 112). Ainsi, bien que la parole soit dans ce cas aussi le moyen d'expression majeur, nous pouvons imaginer (et les retours d'expériences vont dans ce sens) que les apports du mouvement et des déplacements seront bénéfiques pour obtenir des informations différentes que celles issues des entretiens et peut-être plus aisées – l'inhibition pouvant par exemple être momentanément mise de côté lors d'une promenade au cours de laquelle les stimulations sont multiples.

Il semble important de préciser que si cette méthode est très souvent mise en place dans le cadre des travaux sur le son dans une logique de description pas à pas des éléments sonores perçus dans le cadre d'un trajet parcouru (notamment par le CRESSON), il ne s'agit pas ici d'une application de ce type. En effet, l'objectif n'est pas de récolter une description détaillée des sens perçus (dans une logique de réception) à chaque pas du parcours mais de déclencher et d'accompagner un discours plus libre et spontané à l'aide des stimulations sensorielles présentes lors du parcours et qui concerne tout aussi bien le moment présent (perception immédiate) mais aussi et surtout plus largement les représentations et sentirs. Ainsi, cette méthode, tout comme les entretiens, apporte des éléments tout aussi bien sur la question même des rapports sensibles aux territoires de vie que sur d'autres sujets (histoire du quartier, pratiques quotidiennes, etc.).

- Enfin, une dernière approche, plus nouvelle et moins stabilisée dans le corpus des méthodes de ce champ, pourrait répondre au besoin de multiplication des langages et des supports d'expression, à savoir les « baluchons multisensoriels » / « multisensorial pouches » (cinq environ par quartier). Cette méthode vise directement l'expression des expériences sensibles.

Cette méthode originale a été inspirée d'un échange avec J. Lolive lors des réunions de travail dans le cadre d'autres travaux (Faburel (coord.), 2007), et d'une certaine manière des récits mis en place par J.-F. Augoyard, ou encore des différentes méthodes liées à l'usage d'appareils photos, mises en place dans le cadre de recherches en paysage (cf. Luginbühl, 1989 ; Michelin, 1998 ; Bigando, 2006) ou encore en urbanisme (cf. Lelli, 2003).

Nous avons privilégié la dénomination de « baluchon multisensoriel », car il s'agit d'un reflet assez réaliste du matériel utilisé pour administrer cette méthode. De plus, ce vocable à connotation « sympathique » renvoie, de manière assez imagée, à l'expérience menée. Son caractère familier, associé à l'enfance et à une période ancienne renvoie assez bien selon nous au caractère « enfantin » de ce que nous demandons aux gens : faire passer le sensible au même niveau que l'intellect.

Sous le vocable de « baluchons multisensoriels », il s'agit d'assigner (comme cela peut être fait dans le cadre des enquêtes dites transports) un carnet (dans l'esprit d'un carnet de voyage avec des plans du quartier incorporés) dans lequel les habitants peuvent inscrire sur une période assez longue (une semaine), tous leurs sentirs au contact de leurs pratiques et cheminements quotidiens. Pour pallier les difficultés éventuellement existantes liées à l'écriture, et afin de multiplier les différentes mises en langage, nous proposons de multiplier les supports d'expression : un appareil photo jetable, un enregistreur numérique de poche, ainsi que plusieurs enveloppes

pour recueillir des objets. Cette expérience, par sa nature ainsi que par sa temporalité, nous permet de dépasser les difficultés liées à la mise en expression (*supra*).

En effet, le dispositif reste relativement « impersonnel » puisque le chercheur n'est pas présent au moment de la réalisation ; ce qui pourrait permettre une plus grande aisance dans l'expression. Il s'agit également d'un dispositif « plaisant », notamment par l'existence des différents supports et la liberté donnée, qui peuvent rendre l'expérience plus active. Le plaisir éventuel que les participants ont à expérimenter cette méthode peut aussi amener une plus grande implication de ces derniers. A noter que l'implication du chercheur est aussi ici en question, car cette méthode nécessite une présence quasiment continue sur le terrain, durant l'ensemble de la période nécessaire à la mise en œuvre de cette démarche.

De plus, nous pouvons supposer que ce type de méthode pourra nous apporter d'autres éléments d'informations, puisqu'elle incite à la fois la mémoire des sens et les sensations sur le vif. Le recours à des moyens d'expression autres que la parole (photos, dessins, enregistrements de sons, récolte d'objets) pourra non seulement apporter des informations différentes mais aussi pallier ce problème récurrent de la mise en langage de l'expérience sensible, auquel peu de méthodes arrivent à faire face.



Un baluchon multisensoriel – Photo : Auteure, 2010

Dans ce cadre, ces deux grands temps méthodologiques viennent alors se nourrir mutuellement : les investigations de terrain nourrissent les « diagnostics » et les diagnostics permettent des investigations de terrain plus aisées. Aussi, au sein même de chaque ensemble de méthodes (diagnostic, investigations de terrain), chaque temps a sa propre consistance mais se nourrit, se complète, se transforme au regard des autres. Ainsi par exemple, une forte volonté de faire participer, pour certains d'entre eux, les mêmes habitants à plusieurs explorations méthodologiques (entretiens courts et parcours multisensoriels, parcours multisensoriels et baluchons multisensoriels), vise aussi la mise en

évidence des complémentarités des méthodes et la nécessité de leur emboîtement à l'échelle de l'individu, mais aussi du collectif.

Par cet emboîtement, il s'agit surtout de faciliter une certaine évolutivité de la démarche d'ensemble et des dispositifs mis en œuvre dans le but de rechercher constamment les moyens les plus adéquats pour explorer et analyser les rapports multisensoriels aux territoires de vie par l'intermédiaire du paysage (cette partie du travail est exposée en détail dans la partie 4).

Dans ce chapitre, nous nous sommes concentrée sur les questions méthodologiques. Il renseigne principalement notre 3^{ème} hypothèse de travail, et plus particulièrement les questions suivantes : *N'y a-t-il pas aussi des verrous opératoires pour une mise en médiation du paysage multisensoriel (liés également aux habitudes des acteurs, et notamment à la façon dont historiquement les métiers de la conception considèrent l'acte de concevoir) ? Ces verrous (processuels ou opératoires) ne sont-ils pas surtout centrés autour de méthodologies de saisie des rapports multisensoriels ? Quelle(s) méthode(s) pourraient aider à une meilleure prise en compte de la problématique paysagère (multisensorielle) par l'action publique ? Dans ce but, l'habitant ne devrait-il pas être au centre des méthodes ?*

Nous avons alors explicité les différentes difficultés qui rendent l'expression du sensible, notamment par les habitants, compliquée voire impossible. Il s'agit des difficultés relatives au langage, qui conduisent par la mise en mot d'une expérience sensible, à une mise à distance entre l'expérience, le sujet et l'objet ; des problèmes terminologiques qui rendent l'expression du sensible plus aisée pour certains sens que d'autres ; l'inhibition relative à l'expression des expériences personnelles. De notre exposé ressort alors l'importance de prendre en compte et de se mesurer à trois éléments / difficultés potentielles, à savoir :

- éviter de mobiliser uniquement la mise en discours comme seul support d'expression des expériences sensibles, sans pour autant l'exclure ;
- tenter de minimiser les inhibitions liées à l'expression du sensible ;
- et utiliser un langage réapproprié par rapport au sens que les habitants donnent.

Pour contourner autant que possible les différents verrous préalablement évoqués, nous avons puisé dans le foisonnement des méthodes qualitatives issues des Sciences Humaines et Sociales. Etant conscients des limites propres à chacune des méthodes, nous avons essayé de compléter certaines d'entre elles par d'autres. D'où la mise en œuvre d'une démarche emboîtée, articulant plusieurs dispositifs. Cette démarche emboîtée est composée de deux sous-ensembles (un diagnostic et des investigations de terrain), chacun se nourrissant l'un de l'autre :

- Un diagnostic urbain et paysager « expert » : il consiste à la prise de connaissance et à la compréhension des quartiers. Il se compose lui même d'un « diagnostic documentaire » (par analyse bibliographique scientifique et des documents opérationnels relatifs aux trois quartiers) ; d'un diagnostic urbain et paysager « classique » (qui correspond à des méthodes d'analyse de terrains issues des arts de la conception, composées de diverses observations sur les terrains, croquis, relevés) ; et, d'une approche sensible du site (ils s'agit d'observations marchantes et analyses, basées sur le vécu et le sentir du site permettant d'avoir une connaissance sensorielle et sensible de chaque quartier).

- Des investigations de terrain, partie centrale et fondamentale de la démarche méthodologique proposée et décomposée en deux parties :

La première partie aborde les discours d'acteurs par des entretiens semi-directifs avec des acteurs (3 environs par quartier) impliqués dans le conseil, la conception, la réalisation et/ou gestion de tels projets ;

La deuxième partie est de loin la plus conséquente et combine : Des entretiens ouverts courts (une trentaine en moyenne par quartier) qui traitent du jugement qualitatif que les habitants ont du paysage, de leur quartier ; des « parcours multisensoriels », inspirés directement des parcours commentés et complétés d'une part d'une série de questions en amont et en aval du parcours, et d'autre part d'une carte mentale sur support d'un plan du quartier ; Enfin, une dernière approche, plus nouvelle et moins stabilisée, créée pour cette recherche par un croisement des méthodes utilisées par les concepteurs et les méthodes issues des Sciences Humaines et Sociales, des « baluchons multisensoriels » (cinq environ par quartier). Concrètement, il s'agit d'assigner un carnet dans lequel les habitants pourront inscrire sur une période assez longue (une semaine), tous leurs sentirs au contact de leurs pratiques et cheminements quotidiens. Pour pallier les difficultés éventuellement existantes liées à l'écriture et afin de multiplier les différentes mises en langage, nous proposons de multiplier les supports d'expression : un appareil photo jetable, un enregistreur numérique de poche ainsi que plusieurs enveloppes pour recueillir des objets. Cette expérience, par sa nature ainsi que par sa temporalité, nous permettra de dépasser les difficultés liées aux difficultés d'expression. Cette méthode vise directement l'expression des expériences sensibles.

Par l'emboîtement de ces trois méthodes, nous pouvons minimiser les difficultés relatives à l'expression des rapports sensibles. Les entretiens courts permettent de mettre des mots sur le sensible, les parcours multisensoriels, par les apports du mouvement et du caractère contextuel de la méthode permettent une facilitation de l'évocation des expériences sensibles, et les baluchons multisensoriels, par l'engagement prolongé qu'ils induisent, la diversité des supports proposés et une certaine intimité offerte par l'écriture, peuvent permettre d'accéder à l'inaccessible, à l'intime.

Aussi, la combinaison des méthodes de type diagnostics (allant de celui documentaire, à celui pratiqué couramment dans la phase d'avant conception, en passant par celui sensible impliquant directement le chercheur) et des méthodes d'investigation auprès des acteurs institutionnels et des habitants des quartiers, peuvent permettre par leur croisement une véritable mise en action et une opérationnalisation du sensible.

Par cet emboîtement, il s'agit aussi de proposer une démarche souple qui a pu s'adapter aux besoins du sujet et du terrain.

CHAPITRE 5 :

LES QUARTIERS DITS DURABLES : TERRAINS PROPICES POUR SAISIR LES RAPPORTS SENSIBLES AUX TERRITOIRES DE VIES

CHOIX ET PRESENTATION DES TERRAINS D'ETUDE

« En dépit du fait qu'il est aujourd'hui très « technocentré », le projet de « ville durable » valorise les usages des habitants, théoriquement tout au moins, et devrait donc permettre l'insertion des esthétiques singulières. Cependant, il est difficile de revenir sur les approches fonctionnalistes et essentiellement visuelles de l'espace urbain. La demande de nature y inviterait-elle ? »

Nathalie Blanc, 2008, p. 44

Pour mettre en place cette démarche emboîtée, nous avons proposé de nous saisir des terrains qui pourraient se montrer pertinents pour analyser la portée opérationnelle du paysage multisensoriel : les quartiers dits durables. Après avoir traité plus précisément de l'émergence de ces quartiers, des thématiques développées de manière récurrente dans ceux-ci et des raisons qui poussent à entrevoir les quartiers dits durables ainsi, nous présenterons les critères mobilisés pour sélectionner nos terrains d'étude, et nous décrirons les trois terrains d'étude en question : Wilhelmina Gasthuis Terrein à Amsterdam, Bo01 et Augustenborg à Malmö.

1. Les terrains : des quartiers dits durables. Naissance et définition des quartiers durables. Choix des terrains d'étude

1.1 L'urbanisme durable face à l'urbanisme moderne¹¹⁰

« La ville classique devait être « belle » (...), la ville moderne devait être « radieuse », (...), la ville contemporaine doit être « durable ». Peut-on voir dans ces mots d'ordre des similitudes et des ressemblances qui permettraient de mieux comprendre la notion de développement durable, d'en situer la portée historique et ses limites ? » (Monin, Descat, Siret, 2002, p. 7).

Si nous ne saurions remonter jusqu'aux villes classiques auxquelles font référence Monin, Descat et Siret, nous proposons ici d'interroger l'urbanisme durable au regard de l'urbanisme moderne. Il ne s'agit pas, loin s'en faut, de proposer une interprétation de l'histoire récente de l'urbanisme. Il s'agit ici d'interroger l'urbanisme durable, les ruptures, innovations et pérennités qu'il est aujourd'hui censé incarner au regard des dynamiques d'émergence de l'urbanisme moderne au milieu du XIX^{ème} siècle et des modèles qui l'ont composé.

L'émergence de l'urbanisme moderne, à l'encontre de la ville industrielle du XIX^{ème}

Les villes de l'ère industrielle du XIX^{ème} siècle furent largement décriées par les architectes, urbanistes, artistes de l'époque. Elles furent en effet considérées, comme non adaptées aux progrès techniques par les progressistes, dépourvues de toute organicité par les culturalistes, et aliénantes par les naturalistes (Choay, 1965). Cette dénonciation conjointe (bien que pour des raisons et des objectifs distincts), se formalisa rapidement au travers de l'émergence de l'urbanisme moderne. Françoise Choay¹¹¹ identifiait en 1965 trois modèles majeurs et constitutifs de cet urbanisme moderne : naturaliste, culturaliste et progressiste, incarnés respectivement, pour ne donner que quelques exemples, par Franck Lloyd Wright, Ebenezer Howard, Le Corbusier.

Ce dernier, avec d'autres (Tony Garnier et la cité industrielle de 1904, Walter Gropius et le Bauhaus en 1919, etc.), incarna le modèle progressiste, le plus marquant de l'urbanisme moderne, par sa contribution à la constitution de la Charte d'Athènes en 1933, véritable cadre de diffusion internationale d'un modèle en devenir ; formalisant dès lors les principes et valeurs d'un urbanisme résolument tourné vers la modernité, procédant à l'émergence de modes de production standardisés, à l'image des nouvelles techniques industrielles de l'époque, à la rationalisation universaliste des morphologies urbaines par la définition de prototypes urbains, et à la conception de territoires et individus types caractérisés par des fonctions-types (habiter, travailler, se déplacer, se cultiver). Ce modèle progressiste devait alors se traduire par la formalisation de plans de villes ignorant les caractéristiques culturelles des territoires d'intervention. Et ce, d'une part au service de l'efficacité, de la santé et de l'hygiène : dédensification, accroissement de la taille des villes, abolition de la

¹¹⁰ Il s'agit ici d'une réflexion menée dans le cadre des travaux communs avec Silvère Tribout.

¹¹¹ Notons que F. Choay n'omet pas de rappeler les risques inhérents à toute catégorisation et rappelle que toute pensée ne fut pas nécessairement et exclusivement intégrée à un seul modèle.

rue, construction en hauteur, investissement urbain de la verdure, ordonnancement et spécialisation fonctionnelle de l'espace urbain au profit des activités productives de la ville ; et d'autre part au service de l'esthétique, à l'encontre du patrimonialisme et du passéisme, et au profit d'une géométrie et de formes épurées de tout détail et donc adaptables à tout comportement urbain.

En opposition, Ebenezer Howard, Camillo Sitte ou Raymond Unwin incarnèrent quant à eux le modèle culturaliste, en dénonçant des villes mécaniques, quantitatives et indifférentes au bénéfice de villes organiques, qualitatives et participatives. Plus encore, et à l'encontre de l'accroissement des villes prôné par l'urbanisme progressiste, celles de l'urbanisme culturaliste se devaient d'être circonscrites par des ceintures vertes et limitées en nombre d'habitants. « *L'un des aspects également révolutionnaire de la cité d'Howard c'est qu'elle allait à contre-courant du système de la séparation des fonctions de la ville, ramenant dans un même organisme l'habitat, le travail, la production agricole, les études et le loisir. L'histoire de l'urbanisme a contredit ensuite Howard, mais cela ne veut pas dire qu'il n'avait pas raison.* » (Ragon, 1986, p. 22).

Franck Lloyd Wright, enfin, puisa autant dans le modèle progressiste (dispersion des fonctions urbaines au sein d'une nature continue, démultiplication des fonctions urbaines reliées par des infrastructures de transport, promotion du logement individuel, caractère universel et reproductible de la ville naturaliste), que culturaliste (diversité topographique structurante de l'organisation spatiale, subordination de l'architecture à la nature, organicité et clôture de l'espace mise en valeur à l'échelle de l'îlot, etc.), pour définir et dessiner la ville/image du modèle naturaliste : Broadacre-City (Choay, 1965).

Cette dernière ne fut qu'une cité-idéale aujourd'hui considérée comme une utopie, puisque non construite en tant que telle. Les cités-jardins de Letchworth et Welwyn dessinées par E. Howard, réalisées dans la périphérie de Londres au début du XX^{ème} siècle ne remplirent pas non plus le rôle de décongestion de la ville centre (Ragon, 1986) escompté par leur créateur, pas plus d'ailleurs que l'impact souhaité sur l'aménagement du territoire à l'échelle métropolitaine. Il n'en reste pas moins que ces deux modèles ont influencé de nombreuses réalisations et réflexions architecturales et urbanistiques. De même, et de manière plus répandue et connue, l'urbanisme progressiste influença largement les pratiques de l'aménagement et de l'urbanisme au moins jusqu'à la fin des années 70. Son influence plus ou moins directe a conduit à un certain nombre de réalisations (ex. Brasilia, Chandigarh).

Bien que fortement divergents, ces trois modèles présentés ont pour points communs : d'avoir été le fruit de réflexions et travaux réalisés par des « spécialistes », notamment des architectes ; de revendiquer leur propre système de principes et valeurs ; et enfin de développer une réflexion centrale sur les échelles spatiales d'intervention, lesquelles ne constituaient pas simplement des objets d'intervention mais de véritables sujets de réflexion. Malgré le caractère profondément innovant qu'on voudrait bien leur faire porter, il nous est apparu utile et pertinent de voir en quoi les principes et valeurs de l'urbanisme durable puisent aujourd'hui en partie dans des orientations de l'urbanisme culturaliste et naturaliste (voire progressiste ?).

L'émergence de l'urbanisme durable, transcription locale d'une rupture souhaitée à l'échelle mondiale

Si la notion de développement durable émergea à la fin des années 80 suite au constat des limites du développement économique des sociétés contemporaines occidentales, la dimension urbaine fut rapidement intégrée aux réflexions globales et jusque-là internationales ; mettant ainsi au devant de la scène la nécessité d'agir aux échelles régionales certes mais également locales et micro-locales, selon des modes de penser et d'agir plus durables.

L'organisation de la première conférence européenne sur les villes durables à Aalborg au Danemark, en 1994, fut le point de départ de la campagne des villes durables, censée fédérer de nombreuses collectivités locales autour d'un réseau d'échanges d'expériences d'une part et d'engagements d'autre part. Cette première conférence fut l'occasion pour nombre d'entre elles de signer la Charte d'Aalborg et de s'engager sur la mise en œuvre des Agendas 21 locaux, suite à la signature, lors du Sommet de la Terre à Rio, du programme d'action pour le XXI^{ème} siècle : l'Agenda 21 global.

Or, « *au-delà d'une remise en question générale, la vision de la ville durable retourne comme un gant les principes fondamentaux de la Charte d'Athènes. (...) Une soixantaine d'années séparent l'élaboration de la Charte d'Aalborg et celle de la Charte d'Athènes. Cette nouvelle Charte, non publiée, est un texte de référence pour un urbanisme « durable ».* » (Emelianoff, 2004, p. 4). Aussi, souhaitons-nous nous arrêter un instant sur le renversement opéré par la Charte d'Aalborg sur cinq des principes fondateurs de la charte d'Athènes, tel que le montre Cyria Emelianoff ; et ce afin de révéler comment, en théorie, l'urbanisme durable engagerait une rupture à l'égard de l'urbanisme moderne, qui lui-même avait opéré une rupture pour le moins marquante avec les cités pré-industrielles. Selon C. Emelianoff « *la décontextualisation de l'architecture moderne, conséquence de la standardisation industrielle et du style moderne international, (...) (cèderait) la place à un souci d'adaptation aux milieux et de mise en valeur des potentiels locaux. (...). Le principe de la table rase, qui influence encore les Zones d'Aménagement Concertées, (...) (serait) contesté au nom de la valorisation du ou des patrimoines, notion en perpétuelle extension. (...) Au zonage, qui fut le maître mot de la Charte d'Athènes, se (...) (substituerait) une recherche de mixité fonctionnelle et sociale, susceptible d'endiguer les besoins croissants de mobilité et les processus de ségrégation socio-spatiale. (...) L'extension des limites de la ville préconisée par Le Corbusier à la suite du mouvement hygiéniste (...) (cèderait) la place au souci de contenir l'urbanisation, afin de freiner la consommation croissante d'espaces, d'infrastructures et d'énergie. (...) (Et enfin) à l'inverse de l'urbanisme d'experts, nourri par l'offensive rationaliste des CIAM dans les années trente, la Charte d'Aalborg (...) (défendrait) une construction partenariale et participative de la ville.* » (Emelianoff, 2004, p. 5).

Derrière les principes et valeurs établis dans le cadre de la Charte d'Aalborg, se trameraient dès lors de nouvelles conceptions d'organisations morphologiques et socio-spatiales des villes. Territorialisation des interventions dans le cadre de villes denses et compactes, renouvellement urbain dans le but de faire la ville sur la ville, mixité sociale et fonctionnelle,

redéfinition de la notion d'expertise dès lors étendue à la société civile, seraient autant de principes et valeurs se posant en rupture à l'égard de l'urbanisme moderne, progressiste.

1.2 Les quartiers durables, moyens privilégiés de traduction opérationnelle de l'urbanisme durable

Nous pouvons identifier parmi les principales évolutions qui ont caractérisé ces dernières décennies les domaines de l'urbanisme, de l'aménagement et de l'environnement : l'accroissement rapide des initiatives locales (Ascher, 2001) en lien avec la territorialisation croissante des politiques publiques, ainsi que l'affirmation du développement durable comme notion et posture programmatique (Godard, 1996), ou encore comme métarécit en construction (Rumpala, 2010). A la convergence de ces deux évolutions majeures, divers outils et instruments territoriaux dits de développement durable voient le jour et se multiplient : les chartes territoriales de développement durable, les observatoires du même nom, ou plus récemment les quartiers durables... témoignant de l'effervescence qui entoure la mise en politique du développement durable (cf. Sondage TNS-Sofres, 2007).

Parmi ces outils et instruments, les quartiers durables occupent une place particulière, par leur actualité et leur multiplication exponentielle, d'abord en Europe du Nord et, plus récemment, en France, au travers du Grenelle de l'Environnement notamment¹¹² ; mais également par le fait qu'ils constituent des objets morphologiques concrets et visibles, et dès lors des supports d'analyse de ce que pourrait être le développement urbain durable.

Aussi divers soient-ils (par leur superficie, morphologie, impacts environnementaux, sociaux, économiques), les quartiers durables ont pour particularité première d'être peut-être les seuls objets morphologiques concrets du développement urbain durable, comparativement à des processus et dispositifs dont l'issue physique peut être très variable voire parfois tenue pour les territoires, tels que les agendas 21 locaux ou encore les chartes de développement durable.

Mais qu'entend-t-on par quartier durable ?

Les définitions de ce qu'est un quartier durable sont diverses et traduisent la multiplicité des approches possibles de ce qui fait durabilité urbaine à l'échelle micro-locale. Pour Jeanine Bellante « *Le quartier durable est un territoire qui, pour sa création ou sa réhabilitation, intègre dans une démarche volontaire une conception et une gestion intégrant les critères environnementaux, un développement social urbain équilibré favorisant la valorisation des habitants, la mixité sociale et des lieux de vie collective, des objectifs de développement économique, de création d'activités et d'emplois locaux, les principes de gouvernance que sont la transparence, la solidarité, la participation et le partenariat.* » (Association des éco-maires cité in. Bellante, 2007, p.3). Pour l'Agence Régionale de l'Environnement et des

¹¹² Au travers du Grenelle de l'Environnement, a été mis en œuvre « *un plan volontariste d'écoquartiers impulsé par les collectivités locales (prévoyant la réalisation d') au moins un écoquartier avant 2012 (...) dans toutes les communes qui ont des programmes de développement de l'habitat significatif ; une quinzaine de grands projets d'innovation énergétique, architecturale et sociale.* » (MEEDDM, 2007, p. 8).

Nouvelles Energies - Ile-de-France, un quartier durable, constitue « *un aménagement durable (...) (à l'échelle du quartier, et prenant en compte) l'ensemble de ses impacts, tant au niveau environnemental qu'aux niveaux économique et social, aussi bien lors du déroulement du projet que dans sa phase d'exploitation.* » (ARENE, 2005, p. 9).

A ce terme de quartier durable est systématiquement associé celui d'écoquartier, et ce dans les écrits, scientifiques ou non, comme dans les discours et les représentations. A titre d'exemple, le Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement Durable et de l'Aménagement du Territoire proposait en 2008, dans la « note explicative » dédiée au concours EcoQuartier, de définir le terme d'« *écoquartier, comme tout projet de quartier durable* ». (MEEDDAT, 2008, p. 3). Ainsi, comme le notent C. Charlot-Valdieu et P. Outrequin « *le terme « écoquartier » est parfois distingué du « quartier durable ». Le premier relève davantage de l'écologie alors que le second comprend aussi les dimensions économiques, sociales et participatives (en supposant la mise en œuvre d'une démarche de développement durable). La confusion est relativement importante et fréquente, mais, à la suite des orientations données par Jean-Louis Borloo, ministre d'Etat et du Meeddeem, le terme d'« écoquartier » l'a emporté et il est utilisé aujourd'hui en France indifféremment pour les deux types de projets.* » (Charlot-Valdieu et Outrequin, 2009, p. 1).

Il nous semble alors important de préciser qu'il existe à nos yeux une différence fondamentale entre les deux termes, qui conduit à la différenciation entre un urbanisme écologique et un urbanisme durable. Dans un contexte d'appropriation lente par les acteurs de l'aménagement et de l'urbanisme de ce que pourraient engager les principes et valeurs du développement durable, n'y aurait-il pas quelques précautions à prendre sur l'emploi du terme d'écoquartier ? Comme le précise Taoufik Souami (2009), si les acteurs de l'aménagement et de l'urbanisme parlent tous aujourd'hui de développement durable et de projets d'écoquartier et/ou de quartiers durables, il n'en reste pas moins qu'un flou important subsiste quant aux significations de ces termes. Par conséquent, dans quelle mesure l'emploi du terme d'écoquartier ne participe-t-il pas de l'intériorisation implicite, par ces acteurs, des éléments constitutifs de la durabilité urbaine, dès lors tournés en premier lieu vers l'écologie ? Quelles relations pourrait-on identifier entre l'emploi quasiment systématique du terme d'écoquartier et le développement soutenu, du moins dans un premier temps, de projets au sein desquels la dimension écologique et technique a trouvé une place centrale ? Nous proposerons ainsi, de n'employer que le terme de quartier durable, car nous considérons qu'il serait peu pertinent de parler de ville durable à l'échelle des métropoles et d'écoquartier à l'échelle micro-locale.

Les projets jusqu'à aujourd'hui réalisés, dont ceux mobilisés dans le cadre de notre travail, ne constituent pas le fruit d'une définition standardisée voire labellisée¹¹³, n'obéissent pas à un quelconque cahier des charges établi officiellement, et ne correspondent aucunement à l'application d'une législation. Néanmoins, à y voir de plus près, les quartiers durables révèlent une véritable systématisation de champs d'intervention reprenant en grande partie

¹¹³ Cette situation pourrait rapidement changer, particulièrement en France, compte tenu du projet à court terme de création d'un label écoquartier, opérée par le Ministère de l'Ecologie, du Développement Durable, des Transports et du Logement (MEDDTL).

les piliers fondateurs du développement durable, autour desquels les projets sont réalisés.

L'écologie associée à la technique constitue le champ d'action le plus développé dans les projets de quartiers durables, bien souvent pensés selon une approche écosystémique du territoire urbain. La recherche de densité et de mixité fonctionnelle d'autre part est également centrale, révélant la recherche d'une organisation urbaine privilégiée, porteuse d'un équilibre recherché entre logements, emplois, équipements, et qualité de vie urbaine. La dimension sociale quant à elle, souvent en retrait, est encore largement associée, voire réduite à la notion de mixité sociale. Enfin, la gouvernance, est fortement présente dans tous les cas étudiés, mais comme nous le montrerons, sous des formes bien différentes.

L'ensemble des thématiques ici présentées constitue aujourd'hui autant d'injonctions implicites¹¹⁴ que les porteurs de projet se doivent de prendre en compte, et qu'ils affichent bien souvent comme autant de slogans voués à promouvoir la qualité de leurs projets. Nous pouvons même constater que face à la systématisation des champs d'intervention au sein de projets rassemblés sous le même vocable de quartiers durables, le rapprochement (facile) entre quartier durable d'un côté et modèle de l'autre est de plus en plus fréquent (cf. *D'Architectures*, n°195, novembre 2010, dossier spécial « Ecoquartier : de l'angélisme à l'expectative » ; revue *Territoires* n°487, avril 2008, dossier spécial « Des écoquartiers aux villes durables » ; ou encore le Forum Européen des Écoquartiers tenu à Strasbourg du 12 au 21 novembre 2010).

1.3 Quartiers durables : une systématisation des champs d'action. Quelle place du paysage ?¹¹⁵

L'objectif ici retenu vise à mettre en valeur la diversité des traductions des champs d'action systématisés (voire des slogans affichés), dans le cadre des projets de quartiers durables (*supra*). Pour l'illustrer, nous proposerons, pour chaque thématique, des exemples pour lesquels les traductions divergent largement voire s'opposent. Bien évidemment, de nombreux exemples révèlent également des traductions plus modérées que les cas présentés. Mais, quelque soient les situations, cela permettra de mettre en exergue la grande diversité des champs du possible en matière de développement urbain durable.

¹¹⁴ Ces injonctions implicites, résultent certes des évolutions des politiques publiques singulières à chaque contexte national, mais également de l'émergence du développement durable dans les textes internationaux, tels que le rapport « *Our common future* » remis par Mme Gro Harlem Brundtland en 1987 lors du Sommet des Nations-Unies ou encore la Charte d'Aalborg signée à partir de 1994 par de nombreuses collectivités locales, et qui fut le point de départ de la campagne des villes durables, censée fédérer de nombreuses collectivités locales autour d'un réseau d'échanges d'expériences d'une part et d'engagements d'autre part. Mais ces injonctions résultent également de la forte médiatisation de nombreuses initiatives dites de développement durable, à l'image des prototypes de quartiers durables (Souami, 2009), considérés comme de véritables exemples dès lors à suivre pour les acteurs de l'aménagement et de l'urbanisme, en France ou à l'étranger. Multiplication des retours d'expériences, et développement d'une course aux initiatives les plus remarquables ont alors défini un système de champs d'interventions que chaque porteur de projet se doit aujourd'hui de mettre en œuvre ainsi qu'en visibilité.

¹¹⁵ Cette partie est partiellement tirée d'un travail en cours menée conjointement avec Silvère Tributou.

De l'écologie technique aux modes de vie écologiques

La préoccupation écologique, souvent accompagnée de la mise en application des innovations techniques relatives au génie de l'environnement, est dans la majorité des cas initiatrice des projets de quartiers durables. « *La réduction de moitié de l'empreinte écologique par rapport à celle produite par un quartier traditionnel* » (PUCA, 2006, p. 7) à BedZed, la réduction d'émission des gaz à effet de serre à Hammarby (ARENE, 2005) ne sont qu'une partie des objectifs fixés dans le cadre des réalisations de quartiers durables.

L'exemple le plus marquant de cette approche est le quartier de Bo01. Cette réalisation a été « *dominée par l'approche écologique. C'était le milieu des années 90, et je ne pense pas que nous étions vraiment intéressés par la durabilité économique et sociale à ce moment-là de la même manière que nous sommes aujourd'hui. A l'époque, c'était que de la technique.* » (Eva D. - ville de Malmö, Entretien menée en avril 2009) (6). En effet, lors de la planification de Bo01, un « *green guide* » de la construction identifiant les principes directeurs des actions à mener au sein du projet fut réalisé : transports, solaire, vent, eau, traitement des déchets par tri sélectif, biodiversité en milieu urbain dense. Dans ce cadre, une obligation pour les constructeurs de choisir 10 des 35 points définis (à l'image de la labellisation Haute Qualité Environnementale - HQE) y était prescrite. Le paysage urbain ainsi créé par et pour ce quartier valide ces objectifs, par la mise en visibilité des techniques développées : panneaux photovoltaïques, présence d'une éolienne à proximité du quartier, système de gestion des eaux en surface, tri sélectif...

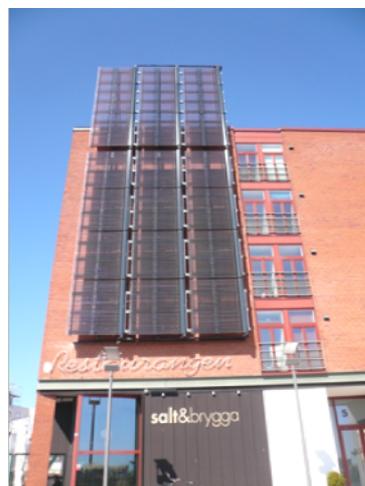


Photo : Façade en panneaux photovoltaïques à Bo01 – Source : Silvère Tribut, 2010

Cependant si cette approche est fortement représentée dans les quartiers durables, un certain nombre d'entre eux propose des projets centrés sur d'autres thématiques. C'est surtout dans le cadre de projets de réhabilitation ou de renouvellement urbain que la place de l'écologie technique est moindre. A Augustenborg, si le système de gestion de l'eau est une des fiertés du quartier, l'absence de réhabilitation écologique des logements et l'absence d'énergies renouvelables dans le quartier témoignent bien d'une approche environnementale plus proche des pratiques quotidiennes : comme le montrent les initiatives

de type « cultiver en bas de chez soi » portées par le bailleur social du quartier (MKB) ou encore le tri de déchets et les maisons de tri qui ont fait l'objet d'une attention toute particulière afin de favoriser la sensibilisation et l'évolution des pratiques quotidiennes.



Photo : Les maisons de tri sélectif à Augustenborg – Source : Auteure, 2010

Encore plus éloigné d'une approche technico-écologique, WGT promeut une vision plus proche des modes de vie (notamment en questionnant les modes de consommation) et une approche du développement durable basée sur l'entraide et le fonctionnement social du quartier : « *Ce n'est pas seulement l'écologie (...) Donc, je veux dire bien sûr que c'est un aspect, c'est pourquoi nous avons dans le jardin de la nourriture, des légumes et (...) des poules (...). Mais je pense que l'aspect social est également très important (...). Quand les gens ont un problème de santé ou qu'un certain handicap arrive, nous essayons de s'organiser pour qu'ils puissent rester au même endroit. (...) Il va presque de soi que ce quartier est conçu pour que les gens peuvent vieillir.* » (Entretien avec Nicole V.L., Association WGT, entretien mené en juin 2009).

Densité, compacité et mixité fonctionnelle, ou étalement urbain et mono-fonctionnalité ?

« *Si aujourd'hui, (...) (la densité) est associée à des notions telle que l'urbanité sous l'influence du référentiel du développement durable, elle a autrefois évoqué l'insalubrité des villes avec le paradigme hygiéniste. Et pendant la période moderniste, la densité a été un outil technique au service de la mise en place de la politique urbaine, sans que des connotations ou des jugements implicites lui soient associés.* » (Touati, 2010, p. 24). A présent, portée par une image positive, les acteurs de l'aménagement et de l'urbanisme considèrent dans leur grande majorité « *la densité (...) (comme) indispensable à la durabilité des villes* » (Charmes, 2010, p. 20). Cette notion tend aujourd'hui à être directement reliée aux notions de compacité, de mixité fonctionnelle, et plus récemment, d'intensification urbaine (Fouchier, 2010) et de cadre de vie. En effet, de nombreuses recherches au sujet des vertus environnementales de la densité (Nessi, 2010 ; Orfeuil, Soleyret, 2002 ; Ascher, 1998 ;

Kennedy, 1995 ; Vilhelmson, 1990) ont relativisé sa capacité de limitation des déplacements polluants, si précisément les notions de mixité fonctionnelle et de cadre de vie n'étaient pas associées à celle de densité.

Si la majorité des quartiers durables vise à construire la ville sur la ville (ex. WGT, Vauban, Hammarbry), certains sont issus d'un processus d'étalement urbain. Le quartier de Kronsberg (Hanovre, Allemagne) est le contre-exemple le plus illustratif. Il a été construit à l'occasion de l'organisation de l'Exposition Universelle de 2000 à Hanovre, en périphérie de la ville, sur d'anciennes terres agricoles non urbanisées. Le projet est encore aujourd'hui en train de s'étendre au-delà de la première partie livrée en 2000.



Image. Kronsberg en 1980, Kronsberg en 2050 - Source : Hauptstadt Hannover, 2007

A la recherche de densité vient se greffer la volonté d'usages et de fonctions mixtes. Ainsi, pour exemple, le quartier WGT a été pensé dans une logique de « *vivre et travailler au même endroit*¹¹⁶ » afin de favoriser la vie en société : en outre, il s'agit pour partie d'appartements avec parties communes partagées. De même, Bo01 accueille aujourd'hui sur 9 ha des fonctions résidentielles (pour environ 2000 habitants) et tertiaires, des commerces de grande distribution, et commerces de proximité, mais le mélange des fonctions est moins perceptible et effectif. Plus généralement, si dans tous les quartiers durables la mixité fonctionnelle est recherchée, les résultats sont plus ou moins

¹¹⁶ Cf. <http://www.wg-terrein.nl/>

convaincants selon les quartiers. Par exemple, GWL (Amsterdam, Pays-Bas) ou encore BedZed sont des quartiers majoritairement résidentiels.

Des mixités sociales aux processus de ségrégation

Si l'objectif de mixité sociale est un des leitmotiv des projets des quartiers durables, nous pouvons facilement constater que, comme bien des travaux le mettent en exergue (Emelianoff, 2005 ; Héland, 2008 ; Tribout et al., à paraître 2011), la question sociale est souvent délaissée. Nous traiterons alors ici plus particulièrement de la question de la mixité sociale en l'opposant à la « ségrégation sociale » appréhendée comme un mélange imparfait des populations (Le Bras in. Brun et Rhein, 1994) ou encore comme l'incapacité de la ville, ou d'une partie de celle-ci, de produire l'intégration (Brun et Rhein, 1994)¹¹⁷.

Les manières de « faire de la mixité » sont différentes selon les projets, leurs objectifs et les politiques en vigueur plus larges dans les pays. Nous constatons alors, encore une fois, un grand écart entre des quartiers comme Bo01 et des quartiers comme Kronsberg ou encore WGT. Lors du projet de Bo01, l'objectif fixé était de créer un quartier attractif pour des populations suédoises aisées afin de favoriser une migration interne au pays au profit de la ville de Malmö (Entretien avec Eva D. mené en avril 2009). La recherche de mixité sociale n'est pour autant pas absente au moment du projet, puisque des logements sociaux étaient prévus. La diversité de conception de logements (plus d'une soixantaine de types), la grande variété architecturale, et la préservation du parc existant de logements sociaux n'ont pas suffi à préserver une réelle mixité sociale. En effet, les coûts de construction liés à la recherche de qualité esthétique et architecturale ont inévitablement augmenté le reste à charge des anciens locataires. Les 18 investisseurs qui se sont portés acquéreurs ont misé sur une architecture « prestigieuse » et les efforts menés par la ville pour la construction de ce site doté d'aménités importantes (proximité immédiate de la mer notamment) de trois projets d'habitat social ont été abandonnés rapidement pour laisser place à des activités plus lucratives pour la compagnie de logements. Aujourd'hui le quartier de Bo01 est considéré comme un « quartier de riches », « snob » et « peu mixte », comme nous l'ont déclaré les habitants du quartier.

A contrario, à Kronsberg, des dispositifs ont été mis en place afin de favoriser la mixité sociale et culturelle. Les logements favorisant la diversité sociale en sont la preuve (ARENE, 2005) : les logements « Fokus » pour les personnes âgées et à mobilité réduite ; l'habitat « international », immeuble conçu pour accueillir des familles de différentes nationalités. La moitié des logements est ainsi réservée à de « l'habitat communautaire » (avec des aménagements liés aux pratiques religieuses et culturelles : pièces orientées vers la Mecque, cuisines plus spacieuses...). De même, un mode de financement pluriel est mis en place : appartements à financements privés occupés par des locataires ou propriétaires, logements

¹¹⁷ Nous ne considérons pas pour autant l'entre-soi comme un problème à résoudre « car nous sommes tous dans des entre-soi familiaux, professionnels, amicaux. Au moins, dans ces quartiers, l'entre-soi met en route une expérimentation sociale très intéressante. Et puis, ces quartiers ne sont pas fermés à la différence... » (Emelianoff, 2008, p. 28).

subventionnés, et maisons en accession à la propriété. Cette mixité des types de logements conduit à une diversité culturelle, générationnelle et sociale des habitants, visant clairement l'équilibre social, même si la notion des quotas, notamment « ethniques », laisse perplexe et interrogatif.

Dans une approche plus nuancée mais tout aussi efficace en terme de mixité sociale, WGT présente à ce jour une mixité socio-économique basée sur un système de distribution des types de logements et de leur gestion : dans la partie centrale, les loyers sont contrôlés, tout comme les revenus des locataires potentiels dont un seuil maximum de revenu est imposé ; dans la partie Ouest, il s'agit de logements « sociaux » et de logements pour personnes en difficulté sociale ; dans la partie Est, les logements sont de trois types : des logements dédiés à l'accession à la propriété, des logements pour personnes âgées, des propriétés privées de haut standing.

Des dynamiques descendantes aux processus décisionnels ascendants

La gouvernance est une question centrale des projets de quartiers durables, comme par ailleurs de la majorité des réflexions et projets urbains. Ici, nous entendons par gouvernance : l'implication d'une multiplicité d'acteurs et plus particulièrement dans notre raisonnement des acteurs dits profanes, les habitants.

Comme pour les thématiques précédentes, la gouvernance mise en place varie selon les projets. Dans la majorité des cas, une multiplicité d'acteurs institutionnels est impliquée dans les projets et leur montage. A Hammarby, un grand nombre de partenaires a participé à la mise en œuvre de ce projet : la ville et ses départements, les associations de défense de l'environnement, les partenaires économiques et techniques, les instituts de recherche, la compagnie de gestion de l'eau, etc. Le projet de Vesterbrö a aussi été mené à l'initiative de la ville, tout en associant architectes, sociologues, animateurs de quartier et assistants sociaux. A Vauban, la Maîtrise d'Ouvrage a été déléguée à des experts pluriels (dont les actionnaires sont des personnes publiques tels que le Land lui-même, mais aussi des associations de la ville de Fribourg d'une part et du Kreis (équivalent de l'entité administrative départementale en France)) comme c'est souvent le cas en Allemagne¹¹⁸.

Le projet qui a impliqué le moins d'acteurs est BedZed, mobilisant en tout et pour tout une équipe chargée avec ses partenaires de la conception urbaine et architecturale¹¹⁹ et un groupe de développement¹²⁰ chargé de la promotion et la recherche du site. Mais, si l'implication d'acteurs institutionnels multiples semble être un trait commun des différents quartiers durables et dans la quasi-totalité des cas étudiés un acquis, l'implication d'acteurs non institutionnels est moins générale. En effet, de grandes différences apparaissent selon l'origine actorielle du projet : entre projets descendants et projets ascendants, il y a, comme attendu, une grande disparité quant à la place de l'habitant. Ainsi, dans les projets issus des

¹¹⁸ Car les Länder octroient aux municipalités des subventions lorsque ces dernières font appel à « une gestion professionnelle et externalisée de l'aménagement » (Vilmin, Renard, 2002, p. 32).

¹¹⁹ Bill Dunster Architects

¹²⁰ Bioregional Development Group

processus « *bottom-up*¹²¹ », comme par exemple Vauban, Eva Lanxmeer ou encore WGT, les habitants sont les acteurs principaux des projets.

Les quartiers durables mobilisent pour beaucoup les mêmes champs d'action, mais la manière de les aborder, l'importance qui leur est accordée, les moyens de réalisation alloués sont aussi divers (ou presque) que le nombre de projets aujourd'hui recensés. Une explication possible résulte du caractère flou des thématiques identifiées, laissant dès lors le soin à chaque acteur de se les approprier à sa manière et d'en proposer une ou plusieurs traductions. Cependant, au croisement de ces thématiques inégalement traitées selon les quartiers, des actions influent sur le paysage – en tant que rapport systémique de perception, de sentir et de représentation liée à une matérialité spécifique – ainsi que sur l'environnement physique de ces quartiers – partie intégrante de ce rapport systémique qu'est le paysage.

Pourquoi les quartiers durables plus que d'autres quartiers ?

- Parce que dans les quartiers dits durables, nous pouvons considérer que le paysage est en même temps un élément pouvant offrir une gamme de services technico-écologiques (ex. favoriser la biodiversité, réduire la pollution de l'air, influencer sur les nuisances sonores, filtrer et gérer l'eau) et par le biais des modes de vie, offrir des services « socio-environnementaux » (de loisirs et d'agrément, de confort ou même participant d'un bien-être... et pourquoi pas d'identification...).
- Parce qu'il est vrai que le paysage est de plus en plus mobilisé dans les projets de quartiers durables, et, d'ailleurs, des paysagistes y sont de plus en plus souvent associés. C'est ainsi qu'« *une écologie sensible s'impose (...) à côté de paramètres plus abstraits (consommations d'énergie, d'eau, émissions de CO₂, etc.). Elle s'affirme de manière presque incidente, souvent dans le sillage d'exigences techniques : la gestion des eaux pluviales à ciel ouvert, en particulier, perméabilise les sols et métamorphose les paysages.* » (Emelianoff, 2007, p. 23). Il semblerait même que par la recherche de qualité environnementale, nous sommes amenés dans le cadre des quartiers durables à dépasser les approches paysagères « classiques » et topographiques pour considérer le site comme une entité physique complète et complexe (Souami, 2007).
- Parce que par l'évolution multiple des modes de vie et d'habiter (ou par la proposition attendue de nouveaux modes de vie et d'habiter), les quartiers durables peuvent être des contextes propices à la saisie des rapports multisensoriels aux territoires de vie, par le biais du paysage. Et parce que ces modes de vie, comme objet de l'action, pourraient être le ferment d'une réponse à la demande habitante de qualité de cadre de vie et de bien-être. Et ce d'autant plus que ces projets se

¹²¹ C'est-à-dire d'une volonté émanant de la population.

réclament/sont censés mettre en place une implication habitante... ils sont censés placer l'habitant au centre de l'action, faire avec lui et pour lui.

- Enfin, parce que les quartiers dits durables ou éco-quartiers (comme souvent appelés) sont des objets urbains contemporains, qui ont le vent en poupe. Ils sont censés être l'image (vitrine ?) du développement urbain durable, tout en étant des « fétiches » des concepteurs.

1.4 Quels quartiers parmi les quartiers durables ? Critères de choix des terrains d'étude

Les initiatives de quartiers durables sont foisonnantes en Europe. Si en France, au moment du début de notre travail (2006), aucun quartier dit durable n'avait vu le jour depuis suffisamment longtemps pour être habité, en Europe, et notamment en Europe du Nord, plusieurs quartiers dits durables existaient, étaient habités, pratiqués, vécus. Comment alors choisir certains d'entre eux pour les étudier plus en détail ? Pour ce faire, nous avons fixé une série de critères et de filtres pour limiter notre sélection à 3 quartiers, devenus nos terrains d'étude. Comme nous allons le détailler, ces critères/filtres sont relatifs à la taille, la mixité d'usage et des populations, la démarche de « création » du quartier, l'ancienneté d'existence et la forme physique urbaine.

Des quartiers qui ont la taille... d'un quartier

Il nous semblait important de travailler sur des terrains ayant une certaine cohérence et qui invitent, notamment par leur taille, à des pratiques, des modes de vie et d'habiter clairement localisés. Ainsi, la superficie des quartiers est un des critères que nous avons mis en place. Mais la dimension spatiale ne saurait constituer le seul critère pour assurer l'observation et l'analyse du vécu multisensoriel des populations, au travers de leurs pratiques et usages, ainsi nous avons été amenés à intégrer un autre critère de choix pour les terrains d'étude identifiés, à savoir la présence de différentes fonctions et infrastructures urbaines.

Des quartiers concentrant les différentes fonctions et infrastructures urbaines

Les quartiers choisis devaient selon nous concentrer différentes fonctions et infrastructures urbaines : habitat, commerces, lieux de sociabilités (espaces publics, lieux d'activités), activités professionnelles, réseaux de transports, etc. L'objectif de l'application de ce critère est, dans la continuité du précédent, d'étudier des quartiers, qui par leurs caractéristiques fonctionnelles seraient potentiellement vecteurs de pratiques et usages localisés, spécifiques, voire singuliers. À travers des modes de vie et d'habiter des populations, le vécu de ces dernières est multisensoriel, mais également multifactoriel, en fonction des liens tissés entre espaces privés et espaces publics, entre lieux habités et territoires non habités ou entre lieu(x) de résidence et territoires de proximité (Haumont, 2006). Autrement dit, un

quartier ne présentant qu'une fonction résidentielle limiterait notablement l'analyse de la portée opérationnelle du paysage multisensoriel.

Des projets issus d'une démarche politique déterminée de planification urbaine dite durable mais aussi des projets « bottom-up »

Les quartiers identifiés devaient pour partie d'entre eux être issus d'une démarche déterminée de projet dit de développement urbain durable, au sein d'une politique de planification menée à l'échelle métropolitaine. L'objectif était d'étudier les concrétisations micro-locales d'initiatives politiques menées à des échelles métropolitaines voire régionales, et d'éviter l'étude de cas isolés dont les objectifs et actions seraient peu cohérents avec les autres projets urbains menés par les mêmes acteurs décideurs (notamment les municipalités). Le respect de ce critère permettait également de pouvoir rendre d'autant plus intéressante et constructive l'analyse qui sera faite des cohérences ou incohérences identifiées entre les discours d'acteurs décideurs/porteurs du projet, et les ressentis des populations habitant dans ces quartiers. L'étude de quartiers qui s'éloignent de cette logique descendante reste toutefois pertinente, par comparaison ou simple juxtaposition. C'est pour cette raison qu'au moins un des cas étrangers retenus est issu d'une procédure « *bottom-up* ». Cela doit nous permettre d'interroger la manière dont les populations peuvent porter voire revendiquer leur identité et les liens éventuels avec les rapports sensibles à ce territoire de vie.

Des projets réalisés depuis plusieurs années et avec des formes urbaines multiples

Il nous a semblé nécessaire d'identifier des projets réalisés depuis plusieurs années. En effet, les pratiques, usages, représentations et les identités qui leur sont propres ont besoin de temps, d'expérience pour s'affirmer, et/ou éventuellement évoluer. Plus encore, le vécu multisensoriel des populations nécessite une certaine épaisseur temporelle et expérientielle afin de pouvoir être conscientisé et mis en mots par les populations à rencontrer. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi des projets qui, s'ils sont bien évidemment récents dans le temps de l'évolution urbaine de chaque métropole étudiée, incarnent cette épaisseur. Par ailleurs, la multiplicité des morphologies urbaines et des types de créations urbaines est aussi un des critères mobilisés.

Ainsi, les opérations de réhabilitation semblent notamment très intéressantes, à condition qu'elles ne soient pas vecteurs de gentrification urbaine, et donc de départ de populations préalablement implantées sur les territoires d'intervention. L'objectif est dans ces réhabilitations, non pas tant d'analyser l'évolution des formes urbaines – les morphologies et tissus urbains notamment restent plutôt stables même si quelques changements s'opèrent inévitablement – mais les ambiances urbaines, les paysages multisensoriels et leurs influences sur le vécu des populations, ainsi que sur leurs modes de vie et d'habiter. Néanmoins, en contrepoint, les créations de type *ex nihilo* semblent également intéressantes afin d'analyser comment de nouvelles morphologies et tissus urbains

pourraient potentiellement générer de nouveaux paysages multisensoriels et/ou faire émerger de nouveaux rapports à l'environnement et aux paysages des populations accueillies dans ces nouveaux quartiers.

Une autre classification a été proposée par Taoufik Souami (2009) pour décrire l'émergence de trois figures de quartiers durables, ou plutôt d'éco-quartiers pour reprendre ses termes : les proto-quartiers, nés dans les années 1980, les prototypes à partir des années 1990, et les quartiers type à partir du milieu des années 1990. « *Dans les deux premiers types, les initiateurs créent un espace de travail exceptionnel, extra-ordinaire, pour dépasser les modalités de construction et d'aménagement classique. (...) Leur ambition est ainsi de faire exemple et de transformer ces espaces de travail exceptionnel en modèle récurrent. Pour le troisième type, en revanche, les protagonistes demeurent inscrits dans leurs modes de construction et d'aménagement classiques ou ordinaires. (...) Le deuxième type, celui des quartiers exceptionnels aux moyens extraordinaires, est le plus connu et le plus diffusé. Il fonde le modèle nord-européen et confirme son image de performance environnementale.* » (Souami, 2009, pp.25-26).

Au vu de ces éléments et en empruntant la classification de T. Souami nous avons choisi de travailler sur trois quartiers dits durables correspondant à différentes figures de ceux-ci :

- un protoquartier durable : Wilhelmina Gasthuis Terrein (WGT - Amsterdam, Pays-Bas) ;
- un prototype de quartier : Bo01 (Malmö - Suède) ;
- un quartier type : Augustenborg (Malmö - Suède).

Ces quartiers présentent les caractéristiques suivantes, en adéquation avec les caractéristiques des figures de quartiers durables correspondantes (Souami, 2009) :

Tableau 3 - Classification des quartiers durables étudiés en fonction de celle proposée par T. Souami (2009) – Source : Auteure, 2011, d’après T. Souami, 2009

Dates	Facteurs déclencheurs	Territoires d’accueil	Modes de faire	Approche du DD*	Quartier
1980	Professionnels et/ou populations engagés en faveur de projets écologiques et/ou alternatifs	- Périphéries de villes - Eco-villages devenus quartiers	- Bottom-up - Accompagnement des collectivités locales	Ecologique et sociale	WGT
1990	- Manifestations internationales - Projets fortement médiatisés	Ex nihilo	- Top-down - Innovations en matières de financements et de partenariats	Ecologique et technique	Bo01
1995	Volonté d’intégrer les enjeux du DD* dans les politiques de planification	Emergence des réflexions sur le renouvellement urbain	- Top-down, bottom-up institutionnalisé - Modes de faire classiques (long terme)	Ecologique, technique, et s’ouvrant à la dimension sociale	Augustenborg

* DD = Développement durable

2. Présentation des terrains d'étude

2.1 Wilhelmina Gasthuis Terrein (WGT) – Amsterdam, Pays-Bas

2.1.1 Mise en contexte : Politiques de planification aux Pays-Bas. Le cas d'Amsterdam et des quartiers durables hollandais

Des politiques nationales de régénération urbaine dès les années 1970 au service du modèle de la ville compacte...

Bordés à l'ouest par la mer du Nord, à l'ouest par l'Allemagne et au sud par la Belgique, les Pays-Bas constituent l'un des plus petits pays européens (41 526 km²), mais l'un des plus densément peuplés au monde (478 habitants/km²), et le plus dense en Europe, avec une population totale qui s'élève à 16,2 millions d'habitants (Ministère des affaires étrangères et européennes, 2008).

Si dès le XVI^{ème} siècle, 50% de la population hollandaise vit dans des villes, et que deux tiers de la population totale (10 millions d'habitants) vit au sein de la Randstad, conurbation composée d'Amsterdam, la Haye, Rotterdam et Utrecht au sein de laquelle « *La densité atteint son niveau record (...) en bordure d'un territoire plus vert et plus rural au centre du pays* » (Bierens de Haan, Schaeffer, cité in. *Urbanisme*, 2008), le fort pourcentage d'urbanisation actuel résulte d'une configuration en réseaux de multiples villes moyennes (Ambassade des Pays-Bas en France, 2008). Plus encore, « *Aux Pays-Bas, le pourcentage de terres affectées aux logements, aux routes et aux aires de loisirs a doublé entre 1950 et 1990, couvrant 17% du territoire.* » (Emelianoff, 2004, p. 23).

Aussi, afin de faire face à l'accroissement de l'urbanisation ainsi qu'à un manque de ressources foncières notables, furent démarrées dès les années 70 les premières politiques de rénovation et de reconversion urbaine « *en réponse aux mouvements de contestation qui s'opposaient aux grands projets modernistes des années soixante. La régénération privilégie d'abord la construction de logements sociaux sur des espaces recyclés (friches, bâtiments d'activités, emprises sportives) ou interstitiels, grâce à l'aide de l'Etat qui compense le surcoût du foncier* » (*ibid.*, 2004, p. 26).

Dès les années 80, les Pays-Bas mettent en place une politique de ville compacte, visant à : gérer le territoire national, consolider les villes, préserver les espaces agricoles, prévenir la congestion, réduire l'usage de l'automobile, redonner une certaine attractivité aux villes centres. « *Dès lors, le "Fonds de rénovation urbaine", créé en 1985, cherche à diversifier l'offre de logements sociaux et subventionne le secteur privé qui s'implique dans la régénération urbaine, afin de diversifier aussi la clientèle. Les nouveaux quartiers des villes néerlandaises ne sont pas ainsi caractérisés par des normes minimales de logements sociaux mais par des normes maximales. Le fonds de rénovation permettra de financer notamment la reconversion d'immeubles de bureaux en logements destinés plutôt aux classes aisées, représentant 15% des logements construits entre 1984 et 1995* » (*ibid.*, 2004, p. 26).

En vue de contribuer à la consolidation de villes compactes, les politiques de régénération urbaine poursuivies dans les années 90 se sont appuyées sur des axes d'intervention tels que la recherche de mixité sociale et fonctionnelle, ou encore la création de bâtiments aux

affectations modulables afin de favoriser le renouvellement urbain, plus économe en énergie et en surface, aux dépens d'opérations de démolitions/reconstructions.

... aux politiques de planification urbaine durable dès la fin des années 80

A cette politique de ville compacte, nouveau modèle interrogeant au premier plan les structures urbaines et leur efficacité (notamment énergétique), s'est greffée une politique plus globale de planification urbaine durable, dès la fin des années 80. « *Plusieurs axes de planification peuvent être distingués et se combinent souvent : la planification croisée du réseau de transports en commun et des extensions urbaines, la densification urbaine le long des infrastructures de transport collectif existantes, le déploiement des transports en commun (...) à l'échelle des régions urbaines (...), l'organisation polycentrique de la ville, l'aménagement de trames vertes, qui canalisent l'urbanisation tout en offrant un support pour des cheminements doux, des espaces récréatifs et différents* » services écologiques. » (ibid., 2004, p. 20).

Deux grandes orientations ont été mises en œuvre aux Pays-Bas pour traduire les objectifs de durabilité au travers de la ville compacte. En 1988 est défini un nouveau système de planification urbaine nommé ABC, ayant pour réflexion centrale la mise en œuvre de la meilleure répartition possible des entreprises aux échelles locales et nationales, selon la nature de leurs activités, leur accessibilité en transports en commun pour les employés et leur proximité aux échangeurs autoroutiers pour leurs clients. La deuxième grande orientation a consisté à favoriser le développement de pôles urbains secondaires, afin de réduire les dépendances des petites villes aux grandes agglomérations, de garantir la présence de services dans l'ensemble des pôles, et ainsi de limiter les déplacements notamment pendulaires.

Plus encore, dans le cadre des politiques de planification urbaine durable, mises en œuvre par les Pays-Bas, deux types d'outils ont été développés de manière complémentaire.

D'une part, dès les années 80, un certain nombre d'outils visant à limiter l'impact environnemental des agglomérations, au travers de mesures fiscales et réglementaires, du développement d'innovations techniques, de labellisations écologiques des produits, entreprises, et services municipaux, et de taxes sur le CO₂ (Emelianoff, 2006). Ces dispositifs ont ainsi été définis pour concerner différentes cibles (collectivités locales, entreprises, société civile). Dans le même temps, se sont développés des outils d'évaluation de l'empreinte écologique des villes, s'intégrant dans la continuité et concrétisant les approches du « métabolisme urbain » ayant marqué l'écologie urbaine des années 60 (Emelianoff, 2006).

D'autre part, une large réflexion autour des modes de vie est venue compléter cette approche avant tout technique de la durabilité urbaine, et ce dès la fin des années 90 dans le cadre du deuxième plan national des Pays-Bas pour l'environnement (NEPP 2, 1994) puis du troisième (NEPP 3, 1998), suite au constat de l'insuffisance des mesures de responsabilisation des secteurs agricoles, industriels, et de transports développées dans le

cadre du premier plan national des Pays-Bas. « *Les progrès techniques n'ayant pas suffi à stabiliser la consommation de ressources telles que l'énergie, le second plan, NEPP 2 (1994), (...) s'oriente vers les modes de vie durables, dans l'idée surtout de dissocier pression sur l'environnement et croissance économique. (...) Le 3° plan national pour l'environnement, en 98, fixe des objectifs à tous les groupes cibles concernés par la politique environnementale (producteurs et consommateurs), dont la contribution aux problèmes d'environnement est évaluée et chiffrée.* » (ibid., 2006, p. 18).

Le pouvoir des collectivités locales progressivement rehaussé ces dernières décennies

Les acteurs de l'aménagement et de l'urbanisme se distinguent aux Pays-Bas selon trois échelons :

- L'Etat, en charge de la formulation des grandes orientations nationales.
- Les Provinces, en charge de l'action sociale, des questions environnementales, de l'aménagement du territoire et de l'énergie mais également des affaires culturelles et sportives (Ambassade des Pays-Bas en France, 2008). Les Provinces sont dirigées par une assemblée délibérante élue tous les 4 ans, et dont le pouvoir exécutif mené par un collège élu par cette dernière (« Etats députés ») est présidé par le commissaire de la Reine, nommé par le gouvernement national (Guibard, Chauvel, 2006).
- Les communes, en charge des politiques de logement, de circulation, des services sociaux, de la santé, des sports, de la culture, de l'approvisionnement en eau, et de l'administration des écoles publiques et des loisirs (Ambassade des Pays-Bas en France, 2008). Les communes sont quant à elles dirigées par un conseil municipal, également élu tous les 4 ans et dont le pouvoir exécutif est délivré au collège des échevins, et présidé par le maire, nommé lui aussi par le gouvernement (Guibard, Chauvel, 2006).

Notons que dans les deux cas, les nominations locales par le gouvernement national se doivent de tenir compte du contexte politique local. La mise en œuvre des politiques menées par les provinces et communes, financées par l'Etat, grâce aux fonds propres levés par les collectivités territoriales ainsi qu'aux financements privés, est régie par un principe de subsidiarité. « *Un critère important de l'organisation de la planification spatiale réside dans le fait que les compétences doivent être exercées au bon niveau – de préférence au plus petit – où tous les impacts d'une décision particulière peuvent être examinés. Cela requiert moins de supervision et confère aux autorités locales plus de liberté d'interpréter au mieux les prescriptions. Cependant, dans certains cas, le gouvernement central et les provinces auront encore à intervenir.* » (Ministère de l'Aménagement du Territoire, in. Boyer, 2003, p. 70).

Certaines formes de centralisme sont encore visibles, au regard notamment de la nomination par le chef de l'Etat des maires de chaque commune, mais également des difficultés rencontrées par les multiples tentatives de réformes territoriales (Boyer, 2003).

Néanmoins, malgré ces difficultés, le processus de décentralisation s'est opéré progressivement par le rehaussement continu des compétences et pouvoirs des communes, au sein d'un fonctionnement politique et décisionnel marqué par une importante culture du consensus. Aujourd'hui, « *les deux échelons de collectivités territoriales mettent en œuvre ces grandes orientations et les projets étatiques, avec une marge de liberté de plus en plus importante. En effet, les « décisions fondamentales en matière d'aménagement » ne sont pas totalement directives et laissent aux collectivités locales et régionales des possibilités de choix et d'action. Les relations entre les trois niveaux sont organisées selon le principe de subsidiarité et la tradition du consensus.* » (Guibard, Chauvel, 2006, p. 78).

Nous le montrerons par la suite, le projet Wilhelmina Gasthuis Terrein s'inscrit dans ce contexte de prise en compte des réalités locales voire micro-locales et de mise en avant du consensus dans les processus mis en œuvre de ce dernier.

Amsterdam et le principe de ville compacte

Amsterdam, capitale et agglomération la plus peuplée des Pays-Bas (2,3 millions d'habitants) et possédant une densité de 4 477 hab./km², appartient à l'une des conurbations les plus peuplées d'Europe, la Randstad. La très forte densité de la ville est liée à la maîtrise et la planification d'un développement urbain dont l'étalement a été fortement limité.

Les politiques urbaines développées ces dernières décennies à Amsterdam, par les caractéristiques mêmes de l'agglomération (structure urbaine, densité, etc.), s'intègrent parfaitement dans les grandes orientations nationales de développement urbain, et notamment dans cette recherche de ville compacte, dont l'approche s'est depuis généralisée et diffusée au sein de nombreux pays européens.

Située à l'Ouest des Pays-Bas, et à la confluence de l'Amstel et de l'IJ, Amsterdam est caractérisée, en son centre historique et dans une moindre mesure dans le reste de la ville, par un réseau de canaux créés artificiellement pour assécher les terres marécageuses, et permettre un développement urbain aux abords de ces derniers. La forte densité de logements en bordure directe des canaux résulte notamment d'une volonté affichée de valorisation de telles aménités, sources d'agréments (Emelianoff, 2006), de bien-être et de qualité de vie.

Les squats, un vecteur de la régénération urbaine amsterdamaise

La politique de régénération urbaine menée officiellement au profit d'une ville compacte résulte à Amsterdam de luttes urbaines menées dans les années 60 et 70 afin de lutter contre les projets modernistes de la municipalité visant à de nombreuses démolitions et reconstructions moins denses. Ces luttes ont été d'autant plus intenses que le manque de logement à Amsterdam constitue un problème récurrent que l'accroissement seulement de la mobilité n'est pas arrivé à endiguer. Dans le cadre de ces luttes urbaines, les squatters, premières populations à se mobiliser, ont rapidement été rejoints par des associations de quartiers, fonctionnaires et membres de partis politiques (Petit, 2008), pour aboutir à la

création d'arènes de débat et de dialogue dans les années 70 et la promotion de la ville compacte comme principe central du développement urbain.

Le phénomène de squat (cf. Péchu, 2010) s'est amplifié dans les années 80. « *Beaucoup de squats (...) (furent) légalisés, rachetés par la mairie et loués à des loyers modestes. Ils existent encore aujourd'hui. Depuis ces années, les kraakspreekuuren conseillent dans chaque quartier les candidats à l'occupation et encouragent à la cohésion.* » (Petit, 2008, p. 1). Le constat ainsi fait est d'autant plus intéressant qu'il est à l'origine d'une part des orientations du développement urbain amsteldamois des années 60 à 90, et d'autre part, d'une culture de proximité et de mise en valeur de créations artistiques diverses au sein de la ville. **La réalisation du projet Wilhelmina Gasthuis Terrein s'est opérée dans ce contexte, et nous montrerons ci-après le rôle central des processus de squat dans l'émergence de celui-ci.**

Politiques publiques de mobilité urbaine durable

L'espace public amsteldamois est marqué par la présence importante de pistes cyclables en milieu dense comme en milieu ouvert, et issu de politiques ayant souhaité mettre en valeur les déplacements à vélo comme un mode privilégié en milieu urbain. Néanmoins, il convient de rappeler que si la part modale reste encore aujourd'hui particulièrement élevée à Amsterdam (24% des trajets effectués à vélo), la part des distances parcourues à vélo ne représente que 5% du total des distances parcourues (Pomonti, 2004).

Ce constat montre qu'en dépit d'une volonté de maîtrise du développement urbain, la croissance démographique d'Amsterdam ne peut être uniquement absorbée par une augmentation constante de la densité de son centre et de sa périphérie. Ainsi, « *après une période marquée par l'absence d'investissements lourds dans les transports publics, les autorités, prenant conscience de la nécessité de satisfaire la demande croissante de mobilité des citoyens autrement que par la voiture particulière, ont décidé au début des années 1990 d'infléchir leur politique* » (Pomonti, 2004 p. 64).

Et, toujours dans les années 90, parallèlement au développement d'une offre de transports publics renouvelée, fut développée une politique de restructuration du réseau de transport global, favorisant le report des flux automobiles sur de grands axes, réduisant les axes de transit traversant les quartiers résidentiels (devenus pour grand nombre d'entre eux des « zones à trafic ralenti ») et limitant considérablement le stationnement gratuit ainsi que le nombre de places par logement (Pomonti, 2004).

Nous montrerons par la suite que les aménagements effectués au sein du quartier Wilhelmina Gasthuis Terrein illustrent parfaitement cette politique. Notons également une grande convergence avec la politique des « quartiers verts », développée dans une trentaine de quartiers à Paris, sous le premier mandat de Bertrand Delanoë.

Enfin, comme mentionné précédemment, le système ABC (*supra*), développé à l'échelle nationale a également été mis en place à Amsterdam afin de maximiser l'implantation des

activités commerciales, industrielles, de loisirs, en vue de limiter le nombre et les distances de déplacements, sources de pollution.

Notons pour conclure que si l'ensemble de ces mesures s'est avéré efficace en milieu urbain dense, les résultats semblent beaucoup moins probants en périphérie, interrogeant ainsi la pertinence des échelles d'intervention et d'évaluation, questionnement particulièrement central dans une perspective sur le développement urbain durable.

Politiques publiques de mixité sociale et fonctionnelle

Plus encore que la recherche de mixité fonctionnelle opérée dans le cadre du programme ABC (*supra*), mais également dans les initiatives de réintégration de divers types d'activités (commerciales, industrielles, etc.) en milieu dense, les efforts en termes de mixité sociale dans le centre d'Amsterdam ont également constitué un point central de la politique de planification urbaine durable.

Mais si la recherche de mixité sociale aux Pays-Bas, et notamment à Amsterdam, constitue un point central des politiques dites de développement urbain durable, et particulièrement dans un contexte de régénération des milieux centraux denses, l'approche se distingue des interventions françaises en la matière.

En effet, « la politique de logement social intra-muros avait eu comme effet pervers de paupériser les villes, à l'exception des hypercentres gentrifiés. Dès lors, le "Fonds de rénovation urbaine", créé en 1985, cherche à diversifier l'offre de logements sociaux et subventionne le secteur privé qui s'implique dans la régénération urbaine, afin de diversifier aussi la clientèle. Les nouveaux quartiers des villes néerlandaises ne sont pas ainsi caractérisés par des normes minimales de logements sociaux mais par des normes maximales. (...) Les politiques de mixité sociale aux Pays-Bas sont souvent inversées par rapport à la façon dont nous les conceptualisons en France » (Emelianoff, 2006, pp. 26-30).

Le quartier Wilhelmina Gasthuis Terrein, au travers de ses évolutions morphologiques, mais également démographiques depuis les multiples phases de réaménagement démarrées dans les années 80 constitue un exemple particulièrement intéressant, ne serait-ce que par la répartition spatiale de nouveaux logements, sociaux à l'ouest et accueillant des populations relativement aisées à l'est. L'implantation de ces dernières s'intègre dans cette politique de mixité sociale inversée, eu égard aux politiques françaises notamment.

Les années 90, période d'émergence de quartiers dits aujourd'hui « durables » aux Pays-Bas

Les années 90 ont été marquées par l'émergence de nombreux quartiers durables aux Pays-Bas et notamment à Amsterdam, répondant, nous le verrons, aux priorités développées dans le cadre des politiques de planifications nationales et locales, et dont nous donnons ici quelques exemples :

- Eva Lanxmeer à Culemborg, au sud-est d'Utrecht, démarré en 1996 sur une ancienne friche agricole ;
- De kersentuin à Leidsche Rijn, dans la banlieue ouest d'Utrecht, démarré en 1996 ;
- Chassé Park et Westerpark à Breda, démarrés respectivement en 1995 et 1992 ;
- Nieuwland à 20 km environ au nord-est d'Utrecht, démarré en 1993 ;
- Ecolonia dans la commune d'Alphen aan den Rijn, démarré en 1991 ;
- Wilhelmina Gasthuis Terrein et GWL-Terrein à Amsterdam, démarrés respectivement en 1983 et 1990.

La liste ici présentée, bien qu'elle mentionne les quartiers dits (aujourd'hui) durables les plus observés aux Pays-Bas, n'est pas exhaustive, ne serait-ce que par le fait que bien d'autres initiatives, à l'image de Wilhelmina Gasthuis Terrein, non labellisées comme durables par les pouvoirs publics, auraient toute leur place ici. Néanmoins, une analyse croisée de ces initiatives, nous permet d'éclairer les modes de faire des pouvoirs publics et des populations aux Pays-Bas d'une part, et les spécificités amsteldamoises en matière de quartiers durables d'autre part.

Les quartiers durables aux Pays-Bas, expérimentations urbanistiques ou projets urbains ?

Si les quartiers durables se multiplient en Europe et notamment aux Pays-Bas dès les années 90, il convient d'interroger les raisons premières d'une telle émergence, dans un contexte de mise en valeur du développement durable. Les quartiers durables développés aux Pays-Bas, constituent-ils des objets d'expérimentation de nouvelles techniques écologiques, ou s'inscrivent-ils comme des opportunités nouvelles de répondre aux enjeux environnementaux au sens large et urbains du pays et/ou des communes qui les accueillent ?

Les projets Nieuwland à Amersfoort ou Ecolonia à d'Alphen aan den Rijn constituent des exemples notoires de politiques d'expérimentations urbaines à caractère écologique. Pour le premier, la municipalité souhaitait « *créer un quartier durable à haute performance énergétique, destiné à devenir un site d'expérimentation des technologies environnementales et caractérisé par des formes de propriétés innovantes permettant d'assurer la mixité et le financement conjoint des installations solaires/environnementales* » (Bierens de Haan, Schaeffer, 2008, p. 39). Le projet Ecolonia constitue quant à lui un « *véritable projet de démonstration, qui a permis au pays de développer une expertise dans ce domaine et d'expérimenter des techniques et des approches alternatives. (...) L'efficacité des projets pilotes pour stimuler le développement urbain durable s'est alors fait ressentir, et plusieurs localités néerlandaises privilégient aujourd'hui des développements urbains plus écologiques et plus durables* » (Pons, 2007, p. 1).

Notons que ces deux projets considérés avant tout comme expérimentaux ont été créés *ex nihilo* en périphéries de villes. Néanmoins, ce type de projet ne saurait être représentatif des projets de quartiers durables néerlandais. En effet, ils s'intègrent pour la plupart dans la

continuité des politiques de planification nationale d'une part, et de leurs municipalités d'autre part, se voulant avant tout répondre aux nécessités environnementales, sociales et urbaines locales.

Le projet Chassé Park, par exemple, réalisé en plein cœur de la ville de Breda devait contribuer à la régénération d'une ville militaire fortement dégradée jusqu'au début des années 90. Il s'agissait alors de répondre à la volonté municipale de redynamisation du centre ville en vue de retrouver une attractivité alors perdue. Situés en plein cœur d'Amsterdam, les projets GWL et Wilhelmina Gasthuis Terrein, ont quant à eux été initiés pour répondre à une demande forte et croissante en logements, ainsi qu'à la volonté de reconstruire la ville sur la ville au sein d'une politique de développement urbain compact.

Enfin, certains projets constituent des hybrides entre volonté d'innovation urbanistique et réponse à des enjeux urbains de premier ordre. C'est le cas de De Kersentuin, fragment de la ville nouvelle de Leidsche Rijn, elle-même construite pour pallier le déficit croissant en logements dans la région d'Utrecht, autour de zones industrielles et commerciales également développées en vue de limiter les déplacements pendulaires des populations au sein de ce territoire. Mais parallèlement à la réalisation « *de ce vaste projet très centré sur les technologies et les performances environnementales mesurables, Utrecht a souhaité voir se développer quelques projets innovants à plus petite échelle portés par des citoyens. De Kersentuin en est un, exemplaire tant par ses résultats que par la démarche de communication mise en place par les habitants* » (Bierens de Haan, Schaeffer, 2008, p. 36).

Mixité sociale et mouvement bottom-up, processus convergents ou divergents ?

Dans la lignée de nombreuses initiatives néerlandaises marquées par une participation habitante intense, nombre des quartiers durables aux Pays-Bas sont caractérisés par des dynamiques de décision ascendantes (*bottom-up*).

C'est le cas d'Eva Lanxmeer à Culemborg, dont le projet avant l'identification du terrain qui l'accueillerait, a été projeté suite au regroupement d'habitants, au sein de l'association EVA, qui souhaitaient alors habiter un quartier durable. C'est une fois après avoir trouvé le terrain que les populations se sont associées à des urbanistes, architectes, paysagistes, ingénieurs, acteurs immobiliers et municipaux, pour définir le projet, participer à sa réalisation, ainsi que gérer le quartier en phase post-opérationnelle.

C'est également le cas de De Kersentuin dans le cadre duquel la municipalité « *a recruté des groupes d'habitants désireux de donner naissance à un quartier durable. (...) La municipalité leur a mis le marché en main : vous formez un seul groupe porteur d'un seul projet et nous vous soutenons* » (Bierens de Haan, Schaeffer, 2008, p. 36).

Nous pouvons également citer GWL et Wilhelmina Gasthuis Terrein, dont la force de proposition et la mobilisation des populations en associations, ont permis la réalisation des projets. Notons néanmoins une différence majeure, puisque dans le cadre du premier, l'association s'est créée en réponse à un appel de la municipalité d'Amsterdam aux populations souhaitant habiter au sein d'un futur quartier durable. Dans le cadre du

deuxième, c'est l'association WG qui a elle-même été déclencheur d'un projet de quartier durable au sein d'un territoire dont les bâtiments étaient à l'origine voués à la démolition (*infra*).

Quels que soient les cas de figure, nous constatons par ces exemples, la propension élevée des municipalités néerlandaises à donner de nombreuses responsabilités aux populations en vue de la création de projets urbains.

Nous constatons néanmoins certains projets tels que Nieuwland ou Ecolonia, avant tout marqués par un fort désir d'innovation technologique, au sein desquels les populations n'ont pas été intégrées ; les projets ayant été élaborés par un ensemble de dits experts classiques, urbanistes, architectes, ingénieurs, politiques, etc.

Parallèlement à cette répartition entre projets ayant intégré d'une manière ou d'une autre les populations comme réelles forces de proposition et ceux bâtis selon les processus classiques dits *top-down*, il est intéressant d'analyser les impacts constatés en termes de mixité sociale.

Or, les cas d'Eva Lanxmeer et De Kersentuin, issus de mouvement *bottom-up* se sont révélés comme relativement homogènes au regard des caractéristiques socio-économiques des populations qu'ils accueillent. Peuplés de jeunes familles avec enfants en bas âge, généralement dotées culturellement, ces quartiers ne sauraient être marqués par une mixité sociale aboutie. Le cas de Wilhelmina Gasthuis Terrein est quelque peu différent, car marqué par de nombreuses étapes d'évolutions et de constructions de logements adaptés à différents types de revenus. Nous le montrerons en détail par la suite.

A l'opposé, le quartier Nieuwland, bien que réalisé selon un mouvement descendant, semble être, à l'échelle du quartier, composé de populations plus hétérogènes et appartenant à des profils socio-économiques plus variés. La répartition des populations au sein d'un quartier bordé par une autoroute révèle néanmoins une plus forte exposition des populations pauvres aux nuisances provoquées par l'infrastructure.

« Ces exemples montrent donc que la mixité sociale n'est pas forcément liée à l'importance de la participation » (Bierens de Haan, Schaeffer, 2008, p. 36), et que la propension des acteurs politiques et civils à nourrir les projets de la mobilisation des habitants aux Pays-Bas n'est pas sans rappeler les risques de tri des populations que ces processus peuvent incarner.

Le point fort des quartiers durables hollandais, innovations écologiques ou économiques ?

Au regard des retours d'expérience ici présentés, il semble que les innovations techniques et écologiques ne sont pas les premiers éléments caractéristiques des projets de quartiers durables aux Pays-Bas. Les notions de ville compacte et les principes et valeurs du développement durable semblent avant tout mobilisés pour répondre à des enjeux urbains conjoncturels.

Par contre, nombre de projets, et notamment ceux réalisés en étroite collaboration avec des groupes de population, se singularisent par des innovations en termes de modes de financement et de collaboration économique. Et, ces modes de financement, loin de résulter des seuls programmes nationaux ou européens visant à la promotion et au développement des énergies renouvelables, tel que c'est le cas pour le projet Bo01 (*infra*), révèlent des collaborations avant tout locales et singulières pour chaque projet.

C'est le cas du projet De Kersentuin à Leidsche Rijn où la municipalité a financé une mission d'animation des premières réunions publiques et où un accord avec une régie immobilière a été signé avec l'association d'habitants pour assurer la garantie financière du projet, dont les populations ont reconnu le rôle majeur pour la réussite du chantier et plus globalement du projet. Enfin, la conduite de la maîtrise d'œuvre, par un architecte financé sur subventions apportées au projet qui collabore étroitement avec les habitants à la réalisation des plans, a constitué une première aux Pays-Bas, habitués à la conduite de maîtrises d'œuvres publiques (Bierens de Haan, Schaeffer, 2008).

C'est également le cas de Wilhelmina Gasthuis Terrein, dont les modalités de financement du projet en lui-même et les mécanismes ayant permis le maintien du montant des loyers seront décrits ci-après.

Ainsi, habituellement réputés pour leurs innovations écologiques et techniques, les quartiers durables, à l'image des Pays-Bas révèlent que des innovations liées aux modalités de financement et de gestion des projets constitueraient des ressources puissantes pour assurer la bonne réalisation de projets de développement urbain dit durable.

2.1.2 Contexte micro-local et descriptif du quartier WGT

Wilhelmina Gasthuis Terrein, d'une superficie de 12 ha, est situé dans le district central d'Oud West. Le quartier est longé au nord par le canal Jacob van Lennep, et au sud, après un premier rideau d'habitations, par l'avenue Overtoom, l'une des plus grandes percées de la ville reliant le sud-ouest au cœur historique.

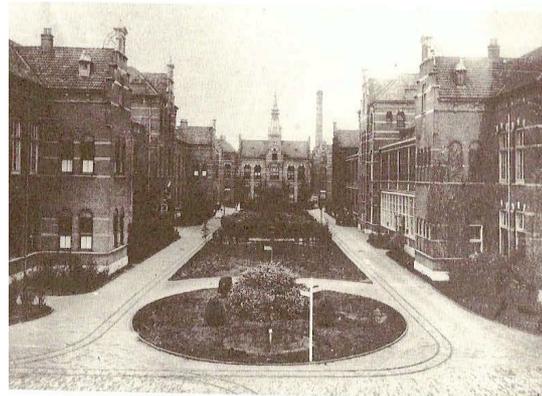


Localisation du quartier WGT – Source : Auteure, 2011

Entre les XVII^{ème} et XIX^{ème} siècles, le site de WGT fut occupé par un « Buitengasthuis », c'est-à-dire une « maison de la peste » (construite en 1635). De 1890 à 1980, les bâtiments accueillirent un hôpital nommé Wilhelmina Gasthuis Hospital (WH). Selon les conceptions médicales de son époque de construction, l'hôpital était composé de pavillons libres, entourés d'espaces et pelouses, afin d'assurer au mieux le rétablissement des patients, grâce à un cadre de qualité.



L'allée centrale du WGT – Source : Auteure, 2011



*L'allée centrale, entre les pavilions 1 et 2,
du Wilhelmina Gasthuis Hospital
Source : WG, 1994, p. 16*

En 1983, le complexe hospitalier, ne satisfaisant plus les demandes modernes de soins, ferme ses portes pour être déplacé en marges de la ville. Les bâtiments vides, initialement voués à la démolition par la ville, seront finalement réhabilités à la suite d'une mobilisation forte des habitants du quartier., Ils seront reconvertis pour accueillir de nouveaux logements et activités (commerciales, scolaires, associatives, etc.).

Le projet et ses différentes parties

En 1984, la municipalité d'Amsterdam devient le nouveau propriétaire des lieux. Leur intention de démolir l'ancien hôpital provoque de nombreuses protestations de la part des habitants d'Amsterdam, qui, souhaitant favoriser la réutilisation des bâtiments et non pas leur démolition/reconstruction, squattent deux pavillons au centre du site.

La même année, les habitants obtiennent l'accord de la municipalité de soumettre eux-mêmes des études de faisabilité de réhabilitation des bâtiments et plus généralement du site dans une période de cinq ans (1984-1989). Pendant cette période, aucun loyer n'est payé (avec l'accord de la municipalité) : c'est un squat « légalisé » et le budget prévu pour le renouvellement du quartier est donné à l'association des habitants. Par ailleurs, en 1987, l'association s'engage dans des partenariats avec la société de logements et un sponsor financier (système Casco-plus). Cette même année, les habitants des pavillons centraux 1 et 2 de l'hôpital s'organisent en association WG (Entretien- Kees V.-WGT-avril 2010).

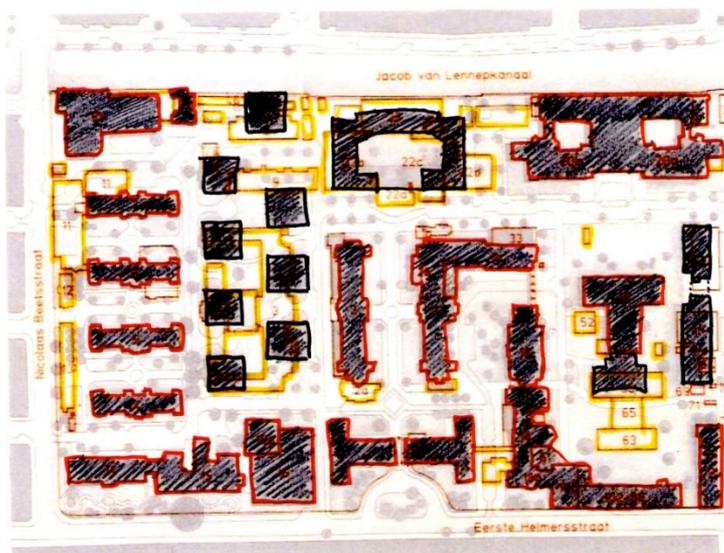


Source : photo de l'auteure, prise à partir d'une photo exposée lors de la fête des 25 du WGT

Après trois ans de lutte, c'est finalement en 1991 que l'ancien maire d'Amsterdam, Ed van Thijn, accepte que les pavillons 1 et 2 soient réservés pour l'association WG qui souhaite promouvoir un mode de vie qui permette de « vivre et travailler dans un seul lieu » (slogan de l'opération - Entretien- Kees V. -WGT - avril 2010).

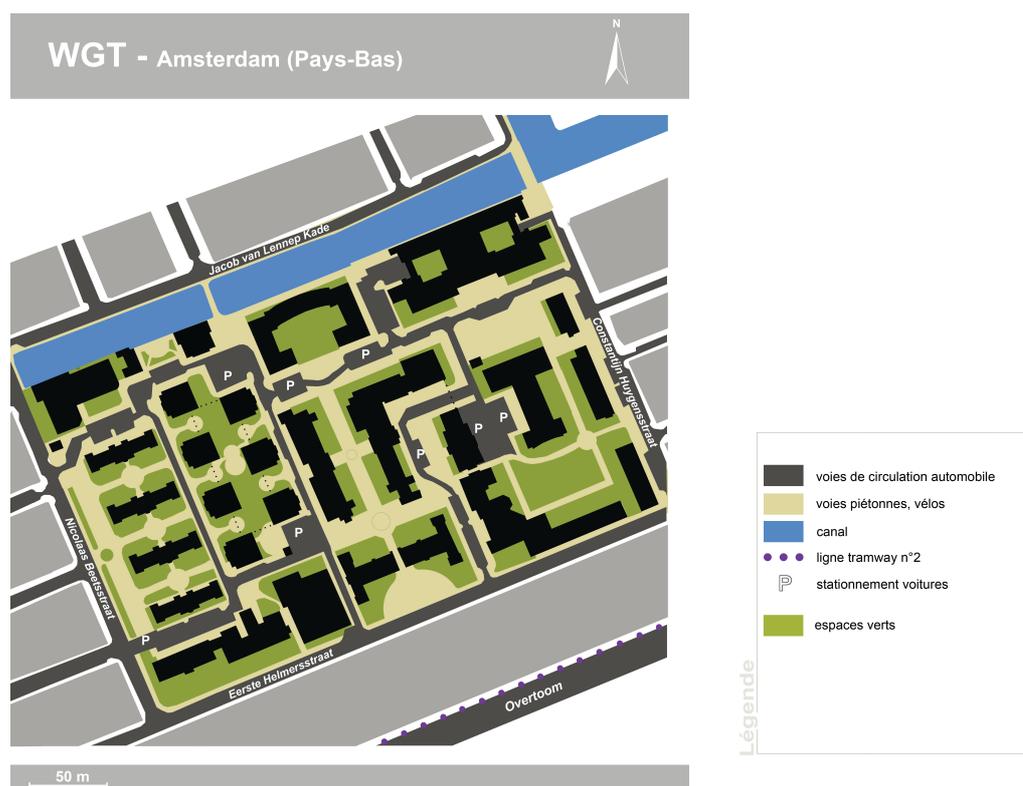
Après planification du projet sur l'ensemble du quartier, la phase d'exécution initiale est réalisée entre 1992 et 1994 et une seconde étape a suivi entre 1994 et 1996. Durant cette période, le WGT subit un processus de renouvellement complet. L'utilisation fonctionnelle des bâtiments ayant évolué de services médicaux en activités résidentielle, commerciale, et industrielle, etc., chaque partie du site a exigé une solution adaptée pour être transformée, et si la majorité des bâtiments a été réhabilitée, certains bâtiments annexes de l'hôpital ont dû être démolis.

Plan de WGT avec les bâtiments avant/après projet - Source : Auteure, 2011 (d'après WGT, 1994)



- En jaune : bâtiments démolis
- En rouge : bâtiments conservés
- En noir : bâtiments neufs

Plan général actuel du WGT – Source : Auteure, 2010 (plan de fond : E. Geisler)

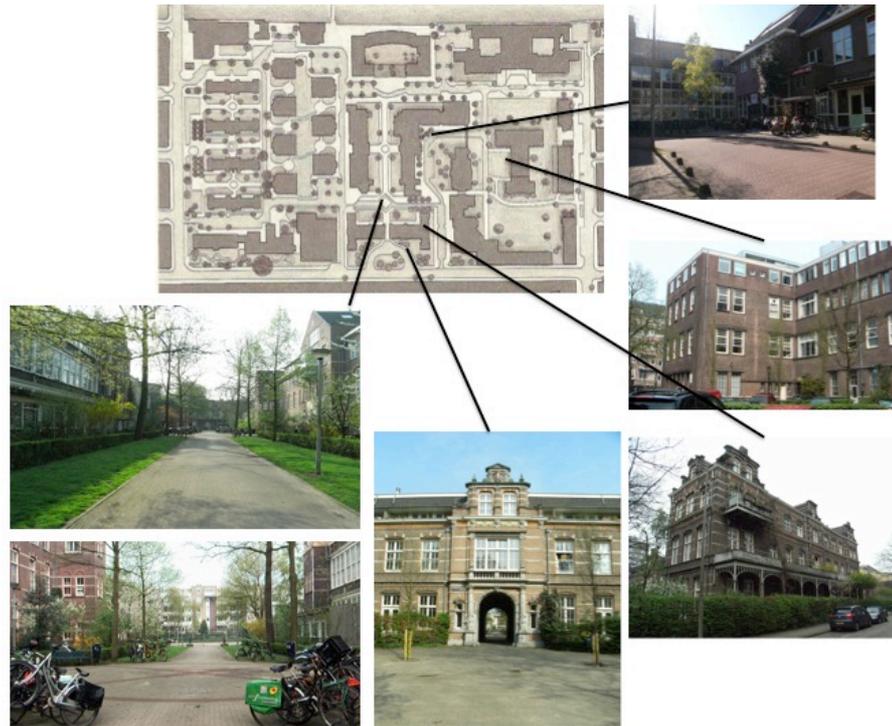


Plus en détails :

- Dans la partie centrale, a eu lieu la réhabilitation des deux pavillons centraux (ceux occupés par l'association) qui ont été réhabilités et transformés en 86 logements communautaires (avec espaces communs). Ce secteur central accueille aussi 25 petites industries et activités artisanales, ainsi que des équipements socioculturels (théâtre et café qui sont aussi utilisés comme un centre communautaire). Ces bâtiments sont réhabilités et gérés par l'association WG. Il s'agit d'habitation à loyer contrôlé (voir plus loin pour plus de détails).

Les pavillons 3 et 19 ont été aussi réhabilités et transformés en ateliers d'artistes suite à de longues négociations entre les artistes squatteurs et la ville d'Amsterdam. A noter que la médiation entre les deux parties a été effectuée par le même architecte lauréat du projet de construction des logements neufs à l'est du quartier (*infra*) et qui a aussi activement participé à la réhabilitation des bâtiments centraux (pavillon 1 et 2). Ces pavillons appartiennent au *District Council of Oud-West* et sont loués à des artistes pendant un temps (même s'il est envisagé de rendre cette disposition permanente afin de favoriser une certaine mixité sociale).

De même, les bâtiments au centre - sud du quartier (notamment ceux qui se trouvent à proximité de l'entrée) ont été réhabilités en logements accessibles à la propriété par la ville d'Amsterdam.



*Partie centrale – Logements et locaux d’activités réhabilités (gestion par l’association WG)
Source : Auteure, 2010/2011*

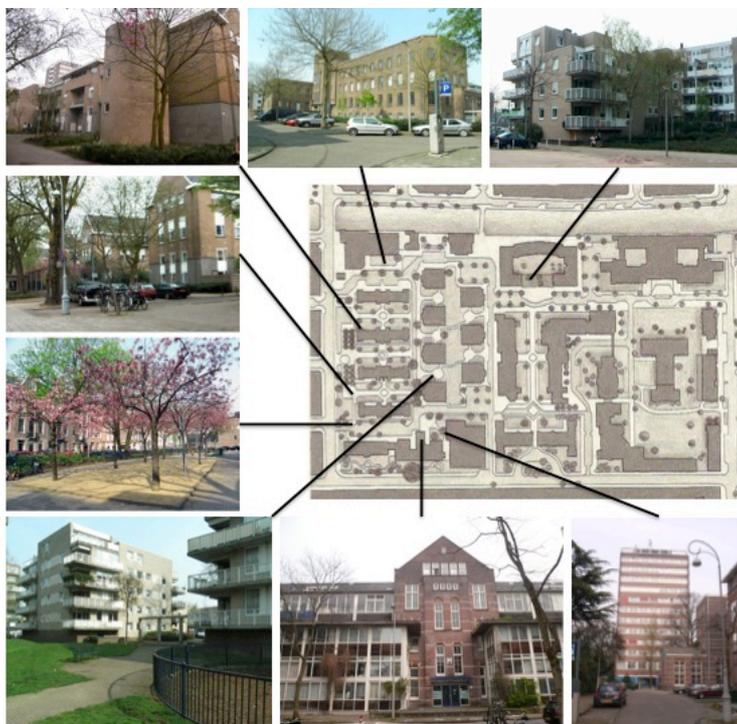
- Dans la partie ouest du quartier, un autre secteur de logement a été établi à l’emplacement de l’ancienne section psychiatrique, notamment pour en chasser la « mauvaise image » (Entretien-Kees V. et Jianho K.-WGT-avril 2010) tout en préservant la présence des populations dépendantes. Sept « villas urbaines » ont été construites sur cet emplacement, liées par un parc paysager. Au total, 134 appartements de 3-4 pièces (faisant partie des programmes de construction de logements sociaux de la ville d’Amsterdam) ont été édifiés à l’ouest du quartier ; il s’agit de logements de type sociaux gérés par Het Oosten (société de logement équivalente d’un bailleur social).

Par ailleurs, 60 appartements de 3-4 pièces ont été construits sur les berges du canal, situés au nord du quartier. Ce sont des logements mixtes destinés, en partie, à des anciens habitants de l’aile psychiatrique.

Les anciens logements des infirmières (partie extrême ouest du quartier) ont été réhabilités par Het Oosten et transformés en 112 petites unités résidentielles pour des ménages de 1 ou 2 personnes.

De même, les bâtiments au nord-ouest du quartier, anciens laboratoires de l’hôpital ont été transformés pendant cette période par la ville d’Amsterdam et sont actuellement occupés par de petites entreprises, manufactures, et des associations (actuellement bâtiment AOC et « Smart project space »...).

Le bâtiment au sud-ouest du quartier qui servait auparavant à loger les infirmières a été transformé en logements communautaires pour personnes dépendantes (notamment une partie des anciens habitants de l'aile psychiatrique de l'hôpital).



La partie ouest – Logements sociaux neufs et/ou réhabilités et locaux d'activités réhabilités
Source : Auteure, 2010/2011

- Dans la partie est du quartier, en 1994, un concours architectural pour 100 nouveaux logements est organisé. Le projet lauréat du concours considère alors ce site comme un secteur de design écologique. L'architecte lauréat est un des principaux architectes ayant collaboré pour la réhabilitation des pavillons centraux et un ancien habitant de ces derniers (Entretien-Jiahno K.-WGT-avril 2010). Ce nouveau projet propose de nouveaux bâtiments de logements conçus sur les bases de l'architecture bioclimatique. Toitures paysagères et capteurs solaires sont ainsi prévus, de même qu'un étang pour récupérer l'eau de pluie. Il s'agit principalement de logements accessibles à la propriété mais une partie des logements sont préservés pour des personnes âgées.

Aussi, les anciens pavillons au sud-est du quartier ont été réhabilités et rendus accessibles à la propriété.



Partie est – Logement neufs et réhabilités en accession à la propriété et locaux d’activités réhabilités

Source : Auteure, 2010/2011

Logements et services dans le WGT – Résumé

Partie centrale :

86 unités résidentielles dans les pavillons centraux (en habitat collectif)

Logements réhabilités accessibles à la propriété

Ateliers d’artistes

Partie ouest :

112 appartements pour 1-2 personnes

7 « villas urbaines » (134 logements sociaux de 3-4 pièces)

60 appartements de 3 à 4 pièces construits le long du canal

6 groupes de logements réservés aux patients de l’institut

Partie est :

100 logements neuf accessibles à la propriété

Logements réhabilités accessibles à la propriété

Dans l’ensemble du quartier :

25 petites industries

Equipements culturels et commerciaux

Les dates clés

En **1984**, la municipalité acquiert la totalité du site. Les projets initiaux de démolition sont contestés par la population qui s'organise en association : l'association WGT.

En **1985**, l'association signe un contrat d'administration de 5 ans avec la ville.

En **1987**, l'association s'engage dans des partenariats avec la société de logement et le sponsor financier.

En **1991**, un plan de réhabilitation est déposé. Il s'agit d'une réhabilitation à montages différents selon les différentes parties du quartier.

Entre **1992 et 1994**, phases d'exécution des réhabilitations.

En **1994**, organisation d'un concours d'architecture pour 100 nouvelles unités d'habitation.

Les acteurs du projet

Le projet du WGT est caractérisé par la forte implication habitante, aussi bien concernant le lancement du projet que dans la gestion autonome (ou semi-autonome - *infra*) d'une partie du site par la suite. L'association créée à l'occasion des contestations concernant la démolition du WH (« *neighbourhood resistance and the squatter's movement* » (Document touristique sur le Oud West, p. 2)) et maintenue pendant la période de la réhabilitation/transformation du WGT. Vingt-cinq ans plus tard, Elle est toujours en activité malgré les transformations subies (Entretien- Kees V. -WGT-avril 2010) et conserve un poids toujours central dans les évolutions que connaissent constamment le quartier. Elle a pour rôle de faciliter l'autogestion d'une partie du site, agissant en tant qu'intermédiaire entre les habitants et riverains qui souhaitent s'impliquer et la municipalité. Elle reste en charge de la gestion des locations et locataires des deux pavillons centraux du quartier, détenus par la compagnie de logement Het Oosten. Les habitants du WGT, membres de l'association, sont en effet eux-mêmes responsables du choix de nouveaux locataires (des habitations ou des locaux d'activités). Pour ceux qui en font la demande, les commerces et commerçants privilégiant des savoir-faire écologiques sont aujourd'hui choisis en priorité dans le quartier ; et les populations souhaitant intégrer les pavillons centraux de l'ancien hôpital, autogérés par l'association principale du quartier, sont choisies en partie en fonction de leurs engagements environnementaux. « *Pour venir habiter ici, vous devez supporter les principes de bases de l'association, à savoir le fait de vivre et travailler dans le respect de l'environnement, mais également dans le respect de valeurs sociales. (...) Nous avons fixé un maximum de revenus à hauteur d'une fois et demi le montant du salaire minimal (fixé par le gouvernement) et un minimum à hauteur du salaire minimal, soit environ 850 euros.* » (Entretien- Nicole V.d.L.-avril 2009).

Les acteurs intégrés au sein du projet de réhabilitation des pavillons 1 et 2

- Les habitants, formés en association (WG).
- Atelier WG, coopérative de 130 artistes.
- La municipalité d'Amsterdam, propriétaire du site.
- Het Oosten, société de logements.
- Architectes du projet initial: Ytzen Tamminga, Rataplan Architecten et Bear Architecten.

Les acteurs intégrés au sein de la rénovation des pavillons des artistes (pavillon 19)

- Les habitants, formés en association.
- Atelier WG, coopérative de 130 artistes.
- La municipalité d'Amsterdam, propriétaire du site.
- Het Oosten, sociétés de logement.
- Architecte médiateur : Jiahno Kwa (ex. Rataplan Architecten)

Les acteurs intégrés au sein de la rénovation de la partie Est

- Les habitants, formés en association.
- Atelier WG, coopérative de 130 artistes.
- La municipalité d'Amsterdam, propriétaire du site.
- Het Oosten, société de logements.
- Architectes du projet : Jiahno Kwa

Les acteurs intégrés au sein de la rénovation de la partie Ouest

- La municipalité d'Amsterdam, propriétaire du site.
- Het Oosten, société de logements.

Les acteurs intégrés au sein de la réhabilitation de la partie Sud du quartier

- La municipalité d'Amsterdam, propriétaire du site.
- Het Oosten, société de logements.

Le montage financier : le Casco-plus, un système spécifique de financement

Durant la phase initiale, une banque spécialisée dans le financement des activités de rénovation urbaine écologiques est intervenue pour proposer des crédits aux futurs utilisateurs et résidants apportant de leur côté une garantie de 5.000 Dutch guilders.

En outre, un accord nommé Casco-plus, arrangement financier spécifique pour le projet de renouvellement, a été établi afin de maintenir les loyers le plus bas possible. Le secteur central du WH et plus précisément les pavillons 1 et 2 ont servi de laboratoire d'expérimentation pour ce nouvel arrangement financier. L'accord fut un succès, permettant dès lors la faisabilité financière du projet.

Le système « *Casco-plus est un arrangement financier mis en place par la société de logement (Het Oosten). Il permet, en mobilisant des sponsors privés et publics de réduire les loyers au plus bas (environ 135 euros / 72 m²). Ce système permet également aux résidents de déterminer eux-mêmes une réhabilitation de base de leur logement (en accord avec les normes de sécurité et d'hygiène et avec le concept écologique). De même, les résidents ont aussi la possibilité d'agrémenter leur réhabilitation d'options écologiques à la carte (les « plus package » : capteurs solaires, toits végétalisés...) moyennant une hausse du loyer. Ce système a été testé avec succès sur les pavillons 1 et 2 du quartier. »* (Vues sur la ville, 2007, p. 7).

Le système financier définit un niveau minimum de la réhabilitation selon les principes de la « construction durable » (European Academy of the Urban Environment) et des conditions indispensables concernant la sécurité et la santé. Il semble qu'un choix unanime ait été réalisé à l'égard des mesures orientées sur l'amélioration écologique des bâtiments (par exemple utilisant de nouveaux systèmes de chauffage de plancher et capteurs solaires avec des chaudières de stockage pour l'eau chaude).

D'autres arrangements financiers ont été mis en œuvre pour les espaces communs comme les toitures terrasse et leur végétalisation, les différents systèmes de récupération et de gestion des eaux, les réseaux d'électricité ou de gaz, l'installation des dispositifs d'économie d'eau (notamment dans les toilettes et la robinetterie). Toutes ces mesures avaient été couvertes dans le cadre du système Casco-plus, dont nous présentons ici les différents contributeurs.

Tableau 4 - Montant de la participation alloué par chaque organisme financeur (hors fonds municipaux de régénération urbaine)

<i>Financeurs</i>	<i>Montant (en euros)</i>	<i>Objets d'intervention</i>
Oud-West District	27 200	Environmental contribution
Energiebedrijf Amsterdam	30 000	Energy saving measures
Municipal Housing Associ.	46 000	Asbest removal subsidy
Ministry of Economics	28 000	Warm water sun collectors
Het Oosten Housing Associ.	46 000	Roof planting subsidy
IKEA Foundation	22 700	Roof planting subsidy
WH Grounds Foundation	4 500	Roof planting subsidy

Source : <http://www.eaue.de> et <http://www.lille-metropole2015.org/adu/travaux/puca/fiche1.pdf>

Le budget total du plan de financement Casco-Plus étant estimé à 5,4 millions d'euros, le reste du financement a été assuré dans le cadre de la politique de régénération urbaine menée par la municipalité d'Amsterdam.

Les idées directrices et principes généraux du projet

Les plans pour le projet de cette opération de renouvellement urbain ont été effectués par des autorités municipales d'Amsterdam, par la société de logements Het Oosten, et l'association locale de riverains.

Les idées directrices du projet ont été :

- En priorité **d'améliorer le cadre de vie, par la présence de végétation et la préservation de son caractère aéré**, en tant qu'éléments primordiaux du quartier. Dans la zone verte centrale (maintenue par les habitants des pavillons 1 et 2), zone sans voitures, des jardins privés ont été aménagés.
- D'instaurer une **mixité sociale** par la présence souhaitée de logements sociaux mais aussi **fonctionnelle** avec le souhait de faire cohabiter logements « classiques » et « moins classiques », activités culturelles et artistiques mais aussi petite industrie et artisanat.

Ainsi, outre les logements, le quartier abrite aussi un ensemble d'activités de loisirs, de sports, des ateliers d'art et d'artisanat. Des petites et moyennes Entreprises et Industries (PME et PMI) sont accueillies sur le site dès lors que les entrepreneurs respectent des principes de durabilité et de respect de l'environnement. La réutilisation de l'ancienne clinique de chirurgie a été adaptée pour accueillir l'administration de l'*Amsterdam Business Centre* qui fournit des emplacements pour de nouvelles industries et d'autres activités. Dans cette même logique de mixité fonctionnelle, un centre médico-social, une crèche, des équipements culturels (comme le département du *Dutch Film and Television Academy* ou encore le bureau de la seule *Cyclist's Union* des Pays-Bas), des artisans (notamment un fabricant de futons, un atelier de fabrication de jouets en bois et une entreprise de peinture) sont accueillis dans le WGT. Aussi, la présence forte des artistes (pavillons 3 et 19) participe au caractère créatif du quartier qui fait aussi sa renommée.

- La **conservation des bâtiments existant et ainsi des caractéristiques architecturales et urbaines des lieux**, a été une condition à respecter également.
- En outre, **une série de principes écologiques** devaient être respectés.

Les principes sur lesquels la conception de ce nouveau quartier devaient être basées, étaient (Entretien-Kees V.-WGT-avril 2010) :

- Utilisation de matériaux écologiques et sains, réduction de la consommation d'énergie et d'eau, création d'un secteur libre de voitures, amélioration du « climat »

extérieur par les espaces verts ouverts, orientation vers une conception et un design écologique, et participation des habitants.



Pose des toitures végétalisées – Source : Photo de l'auteure, prise à partir d'une photo exposée lors de la fête des 25 du WGT



Panneaux photovoltaïques sur le toit des pavillons 1 et 2 – Source : Auteure, 2009



Toitures végétalisées et panneaux solaires installés dans le cadre de la rénovation des pavillons 1 et 2 du WGT – Source : WG, 1994, p. 36

- La participation des utilisateurs a été considérée comme un élément d'entraînement du processus concernant tout aussi bien les aspects de la planification que de l'exécution.
- En « retour », les habitants s'engagent concernant l'autogestion de la partie centrale du WGT (par exemple la gestion des espaces verts communs), l'acceptation des actions communes (par exemple la régulation du trafic automobile) et l'acceptation des arrangements financiers.
- Les habitants s'engagent surtout à la mise en avant d'un « vivre ensemble » et d'un mode de vie permettant de travailler et vivre au même endroit.

Ces principes étaient principalement adaptés pour les pavillons 1 et 2 mais, par leur rôle central dans la gestion, l'organisation, l'animation mais aussi la représentation du quartier, ils se sont généralisés à l'ensemble du territoire du WGT. A noter que WG, la principale association du quartier, s'est réunie à plusieurs reprises en 2009 pour définir les objectifs et actions à mener pour les 25 prochaines années. Parmi les orientations, une possibilité d'une nouvelle réhabilitation des pavillons 1 et 2 s'esquisse avec comme objectif premier la « mise au vert » avec les standards contemporains des bâtiments (Entretien-Nicole V.d.L.-WGT-avril 2009 et Entretien-Kees V.-WGT-avril 2010)

2.2 Les quartiers de Malmö (Suède)

2.2.1 Le contexte à l'échelle métropolitaine

Malmö, dite « *la portuaire et la commerçante* », (ARENE, 2005, p. 38), 3^{ème} plus grande ville de Suède et capitale de la Scanie, compte 264 000 habitants. Située au sud-ouest de la Suède, la ville de Malmö est reliée à Copenhague par le pont d'Ôresund construit entre 1995 et 2000, et fait désormais partie de la région d'Ôresund, regroupant la Scanie et la Zealand (Danemark). La région internationale ainsi formée compte « *3,2 millions d'habitants et 1/5 du PNB cumulé de la Suède et du Danemark (...), 120 000 étudiants répartis en 11 universités. Le rayonnement du secteur de la recherche est étroitement lié au développement des biotechnologies et des activités médicales, au sein d'une "Medicon Valley". Enfin, Malmö est également devenue un centre reconnu dans le domaine des technologies de l'information.* » (ARENE, 2005, p. 38).

A la fin des années 80, la ville de Malmö a connu une crise socio-économique forte et le déclin de l'industrie navale suivie d'une phase de désindustrialisation et d'une vague d'immigration en provenance des pays de l'est européen accentuant un peu plus le taux de chômage au début des années 90. « *La municipalité cherche alors les voies d'une revitalisation économique et résidentielle. Le projet de pont entre la Suède et le Danemark, qui va renforcer la région urbaine de l'Ôresund, lui en offre l'opportunité. La ville choisit de miser sur le développement durable pour reconstruire son attractivité, transformer son image de ville désindustrialisée et prouver ses capacités d'innovation. Elle s'engage d'une*

manière visible dans la campagne européenne des villes durables (...). Son projet directeur porte sur le re-développement des docks par la construction d'un quartier durable (le quartier Bo01), alliant écologie et technologie. » (Laigle, 2005, p. 70).

Parallèlement à ce projet de quartier durable, deux autres chantiers sont mis en place à la fin des années 90 : la construction d'un nouveau quartier portuaire à Västra Hamnen, et la réhabilitation écologique d'un ancien quartier d'habitat social, Augustenborg (*infra*).

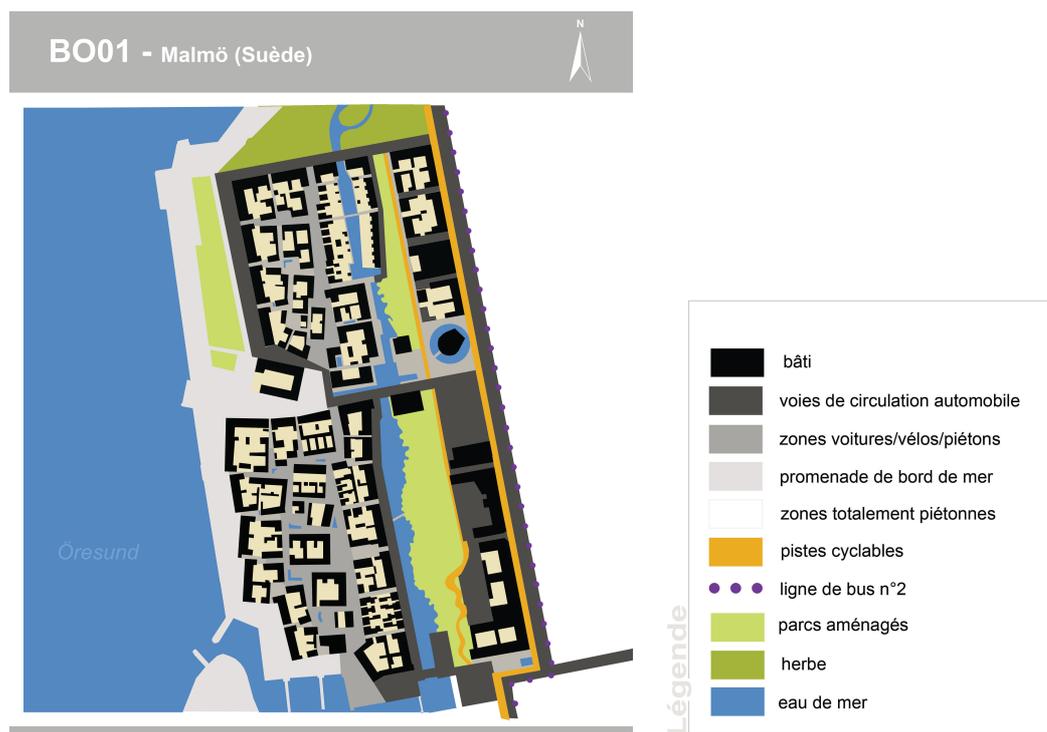


Localisation des quartiers Bo01 et Augustenborg – Source : Auteure, 2011

2.2.2 Contexte micro-local et descriptif de Bo01

Le quartier Bo01 se trouve sur le site de Västra Hamnen, ancien polder industriel de 30ha au nord-ouest de la ville, en front de mer, alors choisi pour accueillir l'Exposition européenne de l'habitat en 2001. « *En dépit de son image de zone portuaire et d'ancienne friche industrielle, le polder de Västra Hamnen est un site stratégique faiblement pollué : (...) bordé par la plage de Ribersborg et à proximité des parcs les plus attrayants de Malmö et de la gare centrale.* » (ARENE, 2005, p. 39).

Plan de Bo01 aujourd'hui – source : Auteure, 2011 (plan de fond : E. Geisler)



Les dates clés

1995 : Lancement d'une nouvelle planification urbaine au travers de la démarche « Vision 2000 ».

1995 - 2000 : Construction du pont d'Ôresund.

1998 - 2002 : Mise en place d'un programme environnemental afin de confirmer l'adhésion aux principes du développement durable.

Mars 1999 : Signature de la Charte de Qualité Bo01 entre la ville de Malmö et les promoteurs.

2000 : La ville de Malmö obtient le premier prix du concours récompensant les projets exemplaires dans le cadre de la « Campagne pour le décollage des Energies Renouvelables » (EnR).

2001 : Livraison du quartier durable : Bo01.

16 Septembre 2001 : Exposition européenne de l'habitat : « Bo01 Ecological City of Tomorrow ».

2001-2004 : Quartier Bo01, terrain de démonstration pour le programme de recherche et de formation lancé par l'université de Lund, destiné à acquérir et transmettre un savoir-faire en matière de construction écologique « grand confort ».

Les acteurs du projet

Ville de Malmö : A l'origine du projet découlant d'une planification urbaine renouvelée tournée vers le développement durable.

Etat suédois : Au travers du « Local Investment Programme for Ecological Adaptation », a participé à la dépollution des sols du site, mais également au travers du « Swedish National Energie

Administration », dont le but fut d'établir un système énergétique cohérent avec la politique du Parlement suédois.

Commission Européenne : Au travers de la « Campagne pour le décollage des Energies renouvelables ».

Agence Nationale suédoise de l'Energie : soutien financier au projet de Bo01.

Sydkraft : Une des plus importantes compagnies énergétique du pays. Production et distribution d'électricité, de chaleur et de biogaz sur l'ensemble du site Bo01, quartier qui constitue une vitrine du savoir-faire technologique de Sydkraft en matière d'énergies renouvelables.

Bo01 AB : A l'origine de la Charte de Qualité pour le quartier Bo01, et comité organisateur de l'Exposition européenne de l'habitat « Bo01 ville de demain ». Le but étant de promouvoir les bienfaits et l'intérêt d'une société écologiquement durable, propice à l'épanouissement de l'être humain.

Université de Lund : Vaste programme de recherche et de formation sur la construction écologique « grand confort » dont Bo01 est le principal terrain d'étude.

Conseil LIP : Gestion du plan d'investissement local en matière d'environnement, financé en partie par le gouvernement suédois.

Un contrat partenarial local entre la ville de Malmö et la Commission européenne

« La ville de Malmö était une des premières villes qui a signé un contrat de partenariat local avec la Commission européenne dans le cadre de la "Campagne pour le décollage des EnR" (CTO). » (Energie-Cités, 2001, p. 2). Dans le cadre de ce partenariat, le projet Bo01 fut la première concrétisation physique et « se devait d'être une réalisation exemplaire d'adaptation environnementale d'une zone urbaine densément construite. La première phase d'urbanisation (400 appartements sur les 3000 prévus à long-terme) a été présentée et ouverte à la visite à l'occasion du salon européen de l'habitat "Bo01 Ecological City of Tomorrow", qui s'est tenu du 17 mai au 16 septembre 2001. » (Energie-Cités, 2001, p. 2).

Bien au-delà de constituer un projet au sein d'une politique de planification urbaine, ce projet de quartier dit durable constitue un « véritable laboratoire d'étude pour les autres villes industrielles européennes », ainsi qu' « un vaste forum de réflexion et de discussion sur les relations entre l'Homme et son habitat. » (Energie-Cités, 2001, p. 2). Les objectifs de durabilité tels qu'ils sont pensés dans le cadre de ce projet (approche techno-écologique) sont couplés d'objectifs d'attractivité internationale.

L'obtention du premier prix du concours récompensant les projets exemplaires dans le cadre de la « Campagne pour le décollage des Energies Renouvelables » (EnR) en 2000 a constitué un moyen de répondre à cet objectif d'attractivité et de mise en valeur d'une vitrine à l'échelle européenne.

Coopération transfrontalière et renouvellement de la planification urbaine

Mais le projet s'inscrit également dans un contexte de renouvellement de la politique de planification urbaine de Malmö, dans un contexte de coopération transfrontalière entre les régions de la Zealand (Danemark) et de la Scanie (Suède)¹²². La région de l'Ôresund ainsi formée et renforcée notamment par la construction du pont reliant les deux pays a complètement modifié la politique de planification urbaine de la ville de Malmö.

En 1995, est lancée une démarche « Vision 2000 », dans un objectif de renouvellement de la politique de planification urbaine désormais tournée vers le développement durable. La démarche vise à « *étudier le rôle de Malmö dans la nouvelle configuration territoriale de la région Ôresund (...) (ainsi qu'à) qualifier la ville à travers six dominantes (...): Ville concentrée (...), Ville « verte et bleue » : riche de nombreux parcs et plages de bonne qualité, Ville culturelle (...), Ville industrielle (...), Ville résidentielle (...), Ville « du savoir » : mauvais élève affligé d'un niveau moyen d'éducation assez faible.* » (ARENE, 2005, p. 41).

Suite à ce diagnostic et dans l'objectif de redynamiser la ville en la rendant plus attractive à l'échelle régionale, la Ville de Malmö lance en 1998 un programme de renouvellement de sa politique de planification urbaine au travers de l'« Environmental Plan » dont les objectifs sont les suivants :

- « *Réduction de 25% des émissions de CO₂ d'ici 2005 ;*
- *60% de l'énergie consommée à Malmö (hors transports) doit provenir d'ici 2010 de sources renouvelables ou de la combustion de déchets ;*
- *Maintien de la biodiversité dans la région en dépit du processus d'urbanisation »* (Energie-cités, 2001, p. 1).

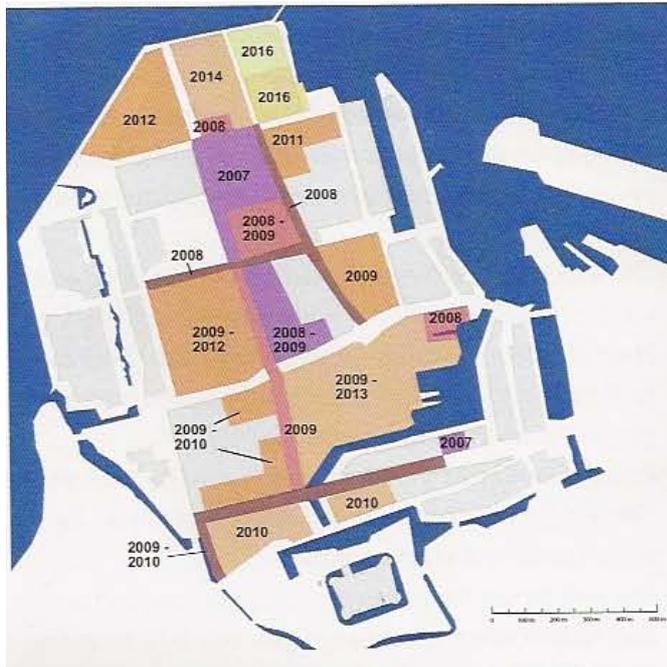
Le reamenagement du polder de Vastra Hamnen (Bo01 étant une partie de cette partie de la ville), fait partie de cette politique de planification urbaine environnementale de la ville de Malmö.

¹²² La coopération entre la Zealand et la Scanie a démarré au travers du comité de l'Ôresund à partir de 1993, « *plate-forme régionale de coopération entre les organisations, les entreprises et les citoyens (qui) développe ses propres projets, notamment dans les transports (...), l'environnement (...) et l'établissement d'un marché du travail en commun.* » (ARENE, 2005, p. 40).



Plan en 3D de Vastra Hamnen – Source : Malmö Stad, 2008, p. 16

En fait, Bo01 n'est que la première partie, et certainement la plus médiatisée d'un projet long en cours initié par Bo01 (comme on peut le voir dans le plan de phasage des opérations ci-dessous).



Phasage des opérations au polder de Vastra Hamnen – Source : Malmö Stad, 2008, p. 8

La charte de qualité Bo01 : un partenariat entre la Ville de Malmö et les promoteurs

En mars 1999 est signée la charte de qualité environnementale entre la ville de Malmö et les promoteurs intervenant sur le quartier Bo01. « Ce document définit le niveau de qualité requis à Västra Hamnen pour les investisseurs et les constructeurs, en matière d'environnement, de design, de technologies, de services et d'équipements. L'autorisation de

construire est accordée par la ville, à condition que soit atteint le niveau d'exigence demandé. » (ARENE, 2005, p. 41). La charte a pour objectifs :

- Définir une norme en terme de qualité de constructions ;
- Viser la très haute qualité environnementale, en vue de constituer un exemple international en terme de construction écologique ;
- Développement des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC) ;
- Viser la haute qualité architecturale et de design.

Un montage financier majoritairement public

Le financement du projet Bo01 résulte majoritairement de la participation d'acteurs publics d'échelle nationale et locale (Gouvernement suédois, agence nationale suédoise de l'énergie, municipalité de Malmö) et dans une moindre mesure d'acteurs privés (Agence Sykraft, promoteurs, entreprises énergétiques, etc.).

Tableau 5 - Montant de la participation allouée par chaque organisme financeur (hors fonds municipaux de régénération urbaine)

<i>Financeurs</i>	<i>Montant (en millions d'euros)</i>	<i>Objets d'intervention</i>
Gouvernement suédois (LIP)	31,5	Urbanisme, dépollution du sol, énergie, mobilité, espaces verts et eau, bâtiments et logements, information, formation, et activités liées à l'exposition
Agence nationale suédoise de l'énergie	1,2	Système énergétique
Ville de Malmö	16	Espaces verts et eau dans les parties publiques, infrastructures, dépollution du sol
Agence Sykraft	1	Exposition et système énergétique
Promoteurs	Non connu	Bâtiments
Eu	1,5	Système énergétique
Telia	Non connu	Exposition

Source : Souami, 2009

L'analyse des objets d'intervention confirme l'importance de la thématique écologique, centrale au sein de ce projet.

Idées directrices et principes généraux du projet

Les objectifs fixés dans la cadre du projet Bo01 découlent ainsi d'enjeux d'échelles diverses mais réunis autour d'une idée directrice : **le développement durable comme moyen d'attractivité territoriale**. Renforcer l'attractivité de la ville à l'échelle européenne mais également à l'échelle régionale, et renforcer l'attractivité du territoire portuaire pour les habitants de Malmö et de la région, telle est la visée. De ces enjeux forts a découlé la définition d'axes opérationnels majeurs, qui, nous le montrerons ci-après, révèlent une approche du développement urbain durable par la dimension environnementale, voire strictement écologique.

Objectifs ciblés et types d'interventions

Il s'agit ici de montrer que le projet Bo01, au travers de ses axes d'intervention propose une approche essentiellement environnementale, voire écologique du développement durable, laissant de côté la dimension sociale, dans cette première phase d'aménagement du polder Vasträ Hammen.

Un « *green guide* » de la construction à Vasträ Hammen a été réalisé en vue de proposer les principes directeurs d'action au sein du projet premier que constitue Bo01 : transports, solaire, vent, eau, traitement des déchets par tri sélectif, mais également obligation pour les constructeurs de choisir 10 des 35 points définis, autant de domaines à développer pour contribuer au développement de la biodiversité, en milieu urbain dense.

D'autre part, un certain nombre de prescriptions architecturales et urbaines ont été définies, tels que les matériaux, l'orientation du bâti et notamment leur entrée, les toits et murs végétalisés, les isolants naturels, les espaces intérieurs flexibles, les espaces de circulation minimisés, l'électro-ménager silencieux.

Diffusion de nouvelles pratiques de déplacement

Piétonisation des rues intérieures et multiplication des pistes cyclables, offres de voitures électriques et stations de biogaz, priorité accordée aux véhicules dits écologiques pour les places de parking, sensibilisation des résidents en vue de les inciter à utiliser les modes de déplacement non polluants, mise en place d'un service de réservation pour le covoiturage, de diffusion des horaires de transports en commun, et système d'information concernant le trafic sur des écrans installés dans le quartier, etc., furent autant d'actions définies et mises en œuvre, afin de favoriser les modes de déplacement doux.

« Le projet Bo01 est révolutionnaire dans le fait qu'il vise l'équilibre de la production et de la consommation d'énergie au sein du quartier. Tandis que l'objectif d'approvisionnement est d'utiliser 100% d'énergies renouvelables locales, l'objectif de consommation, selon la charte de qualité, est de 105 kWh par m² et par an, soit 50% de réduction par rapport aux autres logements de Malmö. » (ARENE, 2005, p. 44).

Une gestion des énergies renouvelables basée sur la complémentarité des dispositifs

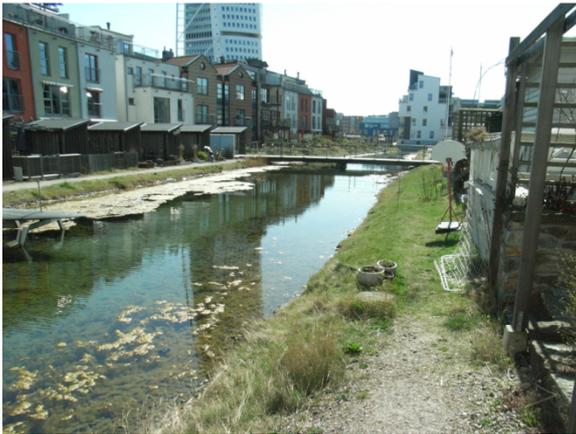
Proposer un quartier autonome en énergie constituait un point essentiel du projet en vue de l'Exposition européenne de l'habitat. Pour cela, l'utilisation du potentiel géothermique des eaux souterraines, de l'énergie solaire grâce à la mise en place de panneaux photovoltaïques, et d'« une éolienne de 2 MW, à l'époque l'une des plus puissantes de Suède, (...) érigée sur le site de Norra Hamnen distant de 3 km de la zone portuaire ouest de Malmö » ont été autant de mesures mises en œuvres.



Grande place à la technique et sa visibilité – Source : Auteure, 2010

Une gestion de l'eau en tant que ressource et source d'aménité

La gestion de l'eau concerne tout d'abord les eaux pluviales, récupérées par les toitures végétalisées, et acheminées par des rigoles à ciel ouvert jusque dans un canal traversant le quartier, pour se déverser enfin dans la mer. Notons qu'aussi utiles soient-ils, ces aménagements ont tout autant une fonction ornementale et sensibilisatrice à l'égard des résidents et/ou usagers du quartier.



L'eau a une place centrale à Bo01 – Source : Auteure, 2010

La gestion des eaux concerne également le traitement des eaux usées acheminées vers la station d'épuration de la ville pour être rejetées dans la mer une fois traitées.

Enfin, des compteurs personnalisés ont été installés dans chaque logement pour sensibiliser les résidents à l'égard de leur consommation quotidienne en eau potable.



Plan détaillé de Bo01 récupéré par les acteurs rencontrés (ville de Malmö) en 2009 – Le réseau d'eau est par ailleurs détaillé

Une gestion des déchets, basée sur le tri et la production de biogaz

Tous les îlots d'habitation sont munis de locaux de tris des déchets, accueillant notamment un « système de vide-ordures pneumatique ou sous vide (...) (permettant) de récupérer les différentes fractions de déchets (...) de traiter 60% du total des ordures ménagères. » (ARENE, 2005, p. 47). Des points de collecte des matériaux d'emballage recyclables, mais également un système de traitement des boues d'épurations et des déchets organiques, ont été installés. Un système de production de biogaz, à partir des déchets organiques et des eaux usées a été mis en place afin de participer au chauffage des habitations ainsi qu'à la production d'électricité.



Installation de tris de déchets – Bo01 – Source : Auteure, 2010

Il est à noter qu'une chaîne de télévision du quartier est proposée à tous les résidents. Elle diffuse des programmes de sensibilisation des populations en ce qui concerne notamment le tri des déchets et le recyclage.

Une réflexion sur les techniques et matériaux de construction

Enfin, une réflexion a été menée sur les techniques et matériaux de construction. Selon l'ARENE, les matériaux choisis doivent être conformes à certaines normes concernant leur impact sur l'environnement, leur cycle de vie, leur rôle dans le rendement énergétique du bâtiment. Néanmoins, il semble qu'aucune prescription ne soit définie en vue d'une architecture uniforme au sein du quartier. Chaque constructeur étant libre tant qu'il respecte les prescriptions architecturales définies pour l'ensemble du quartier. Cette liberté permet aujourd'hui d'aboutir à une première phase du projet au sein de laquelle les bâtiments sont divers par leurs formes, couleurs et matériaux.

2.2.3 Le projet d'Augustenborg

Le quartier d'Augustenborg, de plus de 30ha et créé à la fin des années 40 au sud-est de la ville. Il était alors caractérisé par un environnement dégradé et des populations en grandes difficultés socio-économiques : « *chômage très élevé (65% en 1998), forte dépendance des habitants vis à vis des aides sociales (environ 75% de la population), déclin économique (industries lourdes et commerces de proximité), rotation des habitants rapide, 65% de la population d'origine (première ou deuxième génération) immigrée (Balkans et Europe de l'est).* » (Bouvier¹²³, p. 1).

Carte des voies de circulations et des espaces bâtis et non bâtis à Augustenborg – Source : Auteure, 2011 (plan de fond : E. Geisler)



La présentation du projet d'Augustenborg, notamment au regard de celle de Bo01, est d'autant plus intéressante, qu'elle met en lumière un projet bien moins médiatisé, et illustre à elle seule, les disparités entre une moitié ouest riche en activités et populations aisées, et une moitié est qui peine à s'intégrer dans la nouvelle dynamique économique de la ville et de sa nouvelle région internationale.

¹²³ Le document cité ne précise pas sa date de réalisation.

Les dates clés

1948 : Construction du quartier d'Augustenborg.

1956 : Construction de la première école au sud-ouest du quartier.

Années '60 : Augustenborg devient un quartier pilote de la politique de logements suédoise. Quartier constitué d'immeubles collectifs, bâtis selon des formes géométriques et déconnectés des rues. « *Un parc central fut créé et de nombreux espaces ouverts ont été conservés. Sa typologie n'est pas sans évoquer Le Corbusier ou encore les grands ensembles.* » (Bouvier, p. 1).

1995 : Lancement d'une nouvelle planification urbaine au travers de la démarche « Vision 2000 ».

1995-2000 : Construction du pont d'Öresund.

1998-2002 : Mise en place d'un programme environnemental, afin de confirmer l'adhésion de la ville aux principes du développement durable.

1998 : Lancement de la première phase de réhabilitation du quartier d'Augustenborg.

2002 : Lancement de la deuxième phase de réhabilitation du quartier d'Augustenborg.

Les acteurs du projet

Ville de Malmö : A l'origine du projet découlant d'une planification urbaine renouvelée tournée vers le développement durable : « *City of Malmö Environmental Programme* ».

MKB : Société de logements, bailleur unique du quartier d'Augustenborg. « *Compagnie de logement fondée en 1948 pour développer le quartier* » (Bouvier, p. 1).

Cellule Ekostaden : « *Cellule de projet (...) entièrement tournée vers une démarche de projet et de partenariat. L'équipe compte une douzaine de personnes. Cette structure se caractérise par sa forte implication sur le terrain en direction des habitants, par une certaine indépendance vis à vis de Malmö et de MKB ce qui facilite le contact avec les habitants ainsi que par sa souplesse et sa motivation.* » (Bouvier, p. 3). Cellule dissoute à l'issue de la seconde phase et potentiellement recrée dans un autre quartier.

Etat suédois : Au travers du « *Local Investment Programme for Ecological Adaptation* ».

Conseil LIP : Gestion du plan d'investissement local en matière d'environnement, financé en partie par le gouvernement suédois.

Commission Européenne : Au travers de l'« *European Union's LIFE* » (Fond européen d'aide au développement de projets à caractères environnementaux) et « *URBAN* » (Programme Européen de Revitalisation Urbaine et Industrielle).

Agence Nationale suédoise de l'Energie : soutien financier au projet de Bo01.

Habitants : Intégrés dans la définition et la mise en œuvre du projet.

Programme URBAN de Malmö

Le quartier durable d'Augustenborg constitue un projet du programme URBAN, Programme Européen de Revitalisation Urbaine et Industrielle, financé par la Commission Européenne,

mis en œuvre à Malmö entre 1996 et 1999. « *L'idée fondamentale de la CE est de prévenir à temps que des quartiers urbains ne tombent à l'abandon, de créer de nouvelles perspectives d'avenir et d'œuvrer pour une meilleure intégration des immigrés dans les quartiers exposés des grandes villes*¹²⁴. ».

Le projet « ekostaden » d'Augustenborg résulte de la convergence d'une politique de planification urbaine renouvelée et désormais tournée vers le développement durable, et d'une politique de renouvellement et/ou de rénovation urbaine au sein de quartiers en difficulté.

Nous le montrerons ci-après, cette convergence explique une approche du développement urbain durable beaucoup plus équilibrée en terme d'intégration des dimensions sociale, économique et environnementale que dans le cas précédent de Bo01.

Le montage financier

Le projet Ekostaden résulte de la convergence de financements publics (Union européenne, gouvernement suédois, municipalité de Malmö), et privés (Société de logements MKB).

Tableau 6 - Montant de la participation allouée par chaque organisme financeur

<i>Financier</i>	<i>Montant (en millions d'euros)</i>	<i>Objets d'intervention</i>
Commission européenne	0,65	Participation à la réhabilitation du quartier, dans le cadre des programmes européen URBAN et European Union's LIFE
Gouvernement suédois (LIP)	2,6	Urbanisme, dépollution du sol, énergie, mobilité, espaces verts et eau, bâtiments et logements, information, formation, et activités liées à l'exposition
Ville de Malmö	7,65	Portage du projet
Société MKB	10,9	Bâtiments

Source : *www.malmo.se, 2009 et Souami, 2009*

L'analyse des objets d'intervention révèle la priorité avant tout sociale du projet, loin des investissements massifs entrepris à Bo01 et concernant une priorité avant tout écologique. Le projet ici présenté révèle la volonté première de répondre à des enjeux socio-économiques et urbanistiques ainsi qu'aux attentes de populations pauvres au sein d'un territoire anciennement dégradé, et non à une volonté d'affichage d'innovations architecturales et écologiques.

¹²⁴ Cf. www.aktivstad.net

Idées directrices et principes généraux

Les objectifs du projet découlent ainsi de cette convergence d'approche du développement par la dimension environnementale certes, mais également et peut-être surtout dans le cadre de ce projet social et économique, à savoir :

- Pallier les problèmes socio-économiques, notamment en terme de chômage et d'exclusion ;
- Renouveler l'image d'un quartier dégradé et stigmatisé ;
- Proposer des actions ayant des retombées positives sur la biodiversité ;
- Pallier les problèmes d'écoulement des eaux pluviales afin d'éviter les inondations récurrentes dans ce quartier.

Objectifs ciblés et types d'interventions

Objectifs sociaux et économiques

« Ekostaden met en avant les notions d'intérêt collectif et d'appartenance à une communauté locale. Le projet vise l'amélioration de l'image du quartier et entend répondre aux besoins de la population. La mobilité et le bien être des habitants ont été améliorés. » (Bouvier, p. 1). L'implication des habitants dans la définition et la mise en œuvre du projet, à la lecture des différents documents rédigés suite à des travaux de terrain et dont nous relayons ici certains paragraphes, semble constituer un enjeu fort du programme : intégration des populations au sein d'une communauté locale certes, mais également au sein de la société par une première étape de réintégration des processus de décision de la vie politique. La dimension sociale est ici appréhendée bien au-delà de la question de la mixité sociale et les processus de participation ont une visée inclusive qui se doivent de dépasser les strictes limites du quartier.

L'association Ekostaden a été à l'origine de cette dynamique, bénéficiant de surcroît d'une indépendance totale vis-à-vis de la Ville de Malmö et du bailleur unique MKB, contribuant à :

- l'organisation et le soutien d'évènements culturels communautaires ;
- l'intégration et la mise en valeur de la diversité des populations au sein du quartier ;
- la mise en avant de la solidarité intergénérationnelle ;
- l'intégration des habitants au sein des processus de réhabilitation et création d'une coopérative de résidents locaux¹²⁵ ;

125 « Les espaces publics ont été traités en fonction des demandes des habitants. Ceux-ci ont été associés à la conception et même parfois à la réalisation des espaces extérieurs, en relation avec un architecte-paysagiste et avec l'aide d'interprètes pour les minorités ethniques. Les enfants ont été associés à la réflexion sur la création d'un jardin musical et sur la recomposition de la cour de récréation de l'école. Ils ont notamment proposé l'emplacement d'un petit amphithéâtre encaissé ayant, par temps de pluie, le rôle de bassin de rétention. Les élèves ont également la possibilité de planter des fleurs dans les nouveaux jardins situés à proximité de l'école. 0,7 hectare d'asphalte de la cour d'école a été remplacé par des surfaces perméables et semi-perméables. Des habitants ont aussi proposé de se charger de l'entretien des espaces verts, une fois les travaux terminés. Un

- La formation et la création d'emplois locaux pour les résidents, notamment en lien avec les projets écologiques et en vue de tendre à terme vers une « *coopérative de développement communautaire* » (Bouvier, p. 5), permettant la création d'emplois plus pérennes.

Objectifs « environnementaux »

Amélioration des conditions de mobilité, gestion des énergies, de l'eau comme ressource et source d'aménités paysagères, gestion des déchets ménagers par la mise en place de systèmes de tris par îlot... autant d'axes opérationnels ont été développés dans le cadre des objectifs environnementaux du projet et par lesquels un détour s'impose.

- *Accessibilité et sécurité des déplacements*

« *Sécurisation des voies de circulation et adaptation aux exigences et au confort des différents usagers : cyclistes, piétons, automobilistes (Zone 30 dans tout le quartier), (...) priorité aux cyclistes, aux piétons et aux transports en commun, ceux-ci devant être développés afin de satisfaire les besoins de déplacements des personnes à faibles revenus, des personnes âgées ou des personnes ayant des problèmes de santé (...) matériaux utilisés pour le revêtement des rues (...) choisis dans un souci de recyclage et pour leurs caractéristiques environnementales* » (Charlot-Valdieu, Outrequin, 2009, p.2), sont autant d'opérations développées pour répondre à l'objectif d'accessibilité et de sécurisation des déplacements.

Les actions menées en terme d'accessibilité et de transports révèlent une approche sociale et non strictement technique de la mobilité, puisqu'il ne s'agit pas simplement de limiter la place de la voiture au profit de transports en commun, mais de favoriser la mobilité de populations aux revenus faibles et/ou à mobilité réduite.

- *Gestion de l'énergie*

Les réflexions sur la gestion des énergies renouvelables a d'abord consisté en la mise en œuvre d'actions de sensibilisation des habitants en terme de consommation d'énergie à l'échelle urbaine. Puis, la mise en place d'aménagements visibles tels que toits végétalisés sur habitations, écoles, locaux industriels, la mise en service de véhicules privés ou publics électriques, la construction d'une éco-classroom à proximité de l'école équipée de capteurs solaires, pompe à chaleur, toiture végétalisée, la construction d'une maison de recyclage par les enfants du quartier, etc., sont autant de mesures que les porteurs de projets ont souhaité mettre dans le cadre de ce projet.

comité composé par les habitants a ainsi permis de créer des emplois à long terme concernant la gestion de l'environnement local, à savoir le système de gestion des eaux pluviales et le système de management des déchets. » (Charlot-Valdieu, Outrequin, 2009, p.6).



Les toits botaniques à Augustenborg – Source : Auteure, 2010

Les réflexions sur la gestion des énergies renouvelables se sont également traduites par des aménagements lourds après la phase de sensibilisation au travers de la définition d'un Plan Climat pour le quartier, impliquant l'utilisation d'énergies renouvelables, la mise en œuvre de systèmes de récupération de chaleur, mais également de facturation individuelle de consommation des énergies, afin de poursuivre le programme de sensibilisation des habitants.



Panneaux photovoltaïques à Augustenborg – Source : Auteure, 2010

Comme dans le cadre des actions menées sur la mobilité, les actions visant à la consommation d'énergie n'ont pas été réduites à une action descendante vierge de toute explication sur les enjeux de tels efforts. La dimension sociale est une fois de plus intégrée notamment par des dispositifs d'actions communes, en vue d'une appropriation du territoire, de son paysage et des principes directeurs véhiculés par le projet.

- *Gestion des déchets ménagers*

Treize maisons spécifiquement dédiées au tri sélectif, toutes à moins de 130 mètres de chacune des habitations ont été construites. Dans ce cadre-ci, les habitants ont également été associés à la démarche : *« soixante ménages ont aidé à la mise en forme du système de recyclage. Ils ont participé aux démonstrations des schémas de fonctionnement, notamment en suivant les différentes étapes de la vie des déchets et en visitant des systèmes de collecte dans d'autres villes suédoises. Les habitants peuvent trier le papier, les cartons, le plastique, le verre, le métal, les batteries et les déchets organiques, ces derniers étant transformés en compost en quatre semaines. Par la suite, ils ont également eu la possibilité de trier les encombrants, les textiles, les déchets électroniques et les déchets dangereux (peintures, solvants, médicaments...). »* (Charlot-Valdieu, Outrequin, 2009, p.2).

En outre, un centre de troc et/ou de dépôt de vieux objets a été construit en concertation avec les résidents du quartier, et est géré aujourd'hui par certains d'entre eux.



Les locaux dédiés au tri des déchets à Augustenborg – Source : Auteure, 2010

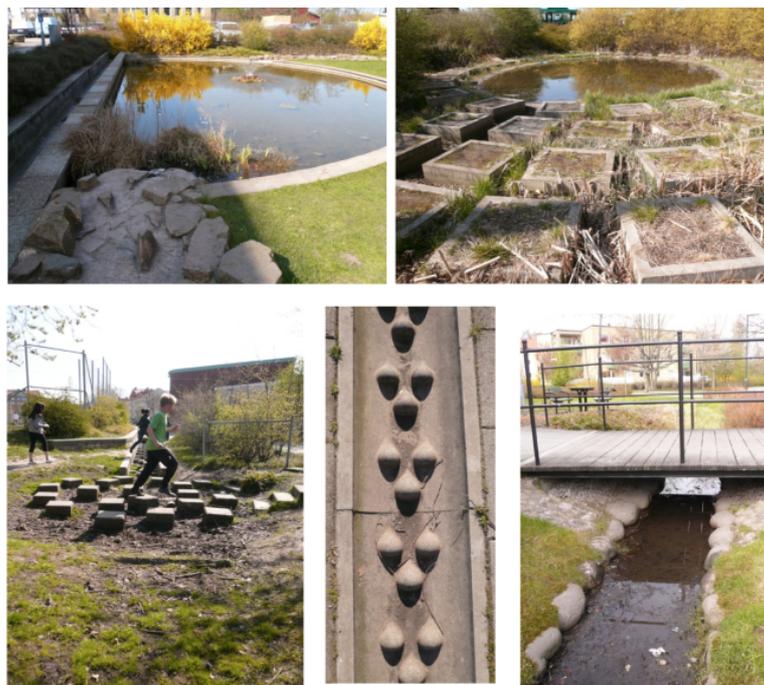
De ces différentes données, soulignons que concernant la gestion de l'eau et des déchets ménagers, on constate une fois de plus que les habitants semblent avoir été fortement impliqués dans les démarches. Les créations d'emplois restent plus symboliques que salvatrices d'une situation socio-économique qui n'est pas et ne sera pas résolue entièrement par la création d'un quartier aussi durable soit-il. D'ailleurs, *« entre 1998 et 2003, le taux de chômage a baissé de 65 à 55% (environ 47% officiellement) et cette tendance semble se poursuivre ; ce chiffre montre qu'Augustenborg suit la même tendance que la Suède dans son ensemble qui a vu son taux de chômage baisser d'environ 8% en 1998 à environ 4,5% en 2002. La « performance » d'Augustenborg est donc à relativiser. »* (Bouvier, p. 6). Néanmoins, l'approche transversale des dimensions environnementale, sociale et économique est à noter et à mettre en valeur.

- *Gestion de l'eau*

Les réflexions et actions menées sur le thème de l'eau, en tant que ressource vitale et paysagère ont constitué un axe opérationnel fort du projet, salué comme nous le précisons en détail par les habitants du quartier. L'ensemble des réseaux d'évacuation d'eau a été remis en état par les habitants et les services municipaux ; un nouveau système de collecte des eaux pluviales, permettant d'éviter les inondations fréquentes dans le quartier a également été réalisé. *« Le système a été conçu par un habitant qui, par la même occasion, a créé sa propre entreprise pour la réalisation de ce système de collecte des eaux de pluie, en partenariat avec l'usine de traitement des eaux de Malmö. Le système, appelé « canal des gouttes », a une forme esthétique et lisse s'insérant parfaitement dans le paysage. Il est placé sur l'herbe avec une légère pente, afin de transporter l'eau superficielle dans des canaux ouverts. Des corps ou « boules en béton » situées le long des canalisations favorisent l'autonettoyage et réduisent ainsi les besoins en maintenance. »* (Charlot-Valdieu, Outrequin, 2009, p. 2).

Enfin, des canaux ouverts ont été aménagés dans tout le quartier et se déversent dans des bassins de rétention favorisant le développement de marécages, donc une amélioration de la biodiversité au sein du quartier.

Aussi, les *« Augustenborg botanic roof gardens »* sont aussi un des projets phares d'Augustenborg. Entre 2003 et 2004, cinq différentes toitures végétalisées ont été réalisées dans l'objectif de démontrer la variété des possibilités dans ce type de réalisations et promouvoir leur diffusion. Ces cinq toitures participent aussi de manière centrale au système de gestion d'eau du quartier.



Une place importante accordée à l'eau à Augustenborg – Source : Auteure, 2010



Plan détaillé d'Augustenborg – Source : MKB, 2009 - Le réseau d'eau est par ailleurs détaillé

Dans ce chapitre, nous nous sommes concentrés sur la justification et la présentation de nos terrains d'étude.

L'urbanisme durable est né suite à des constats d'une surexploitation des ressources naturelles et en réaction à l'urbanisme moderne qui s'est construit de manière a-territoriale, uniformisante et normative. Les quartiers dits durables sont des territoires/projets micro-laboratoires de ce qui pourrait être l'urbanisme durable. Ils sont de plus en plus diffusés à l'étranger comme en France. Après une mise en récit de ces événements, nous avons mis en évidence que dans le cadre de ces projets une certaine systématisation des champs d'intervention est constatée. Plusieurs raisons nous ont conduit à choisir ces types de quartiers, très discutés, plus que d'autres :

- Dans les quartiers dits durables, nous pouvons considérer que le paysage correspond d'une certaine manière à notre acception du paysage : combinant tout aussi bien des approches technico-écologiques (ex. favoriser la biodiversité, réduire la pollution de l'air, influencer sur les nuisances sonores, filtrer et gérer l'eau) et socio-environnementaux (de loisirs et d'agrément, de confort ou même participant d'un bien-être... et pourquoi pas d'identification...).
- Le paysage est de plus en plus mobilisé dans ces projets, et, d'ailleurs, des paysagistes y sont de plus en plus souvent associés.
- Parce que par l'évolution multiple des modes de vie et d'habiter (ou par la proposition attendue de nouveaux modes de vie et d'habiter), les quartiers durables peuvent être des contextes propices à la saisie des rapports multisensoriels aux territoires de vie, par le biais du paysage.
- Ces projets se réclament/sont censés mettre en place une implication habitante... ils sont censés placer l'habitant au centre de l'action, faire avec lui et pour lui.

Afin de choisir nos cas d'étude parmi le foisonnement des quartiers habités en Europe au moment que nous avons commencé notre travail (à l'époque, en France, il n'y avait pas encore des quartiers dits durables habités depuis suffisamment longtemps) nous avons posé une série de critères : relatifs à la taille, la mixité des usages et des populations, la démarche de « création » du quartier, l'ancienneté d'existence et la forme physique urbaine.

Ainsi, les 3 quartiers dits durables sont :

- Le Wilhelmina Gasthuis Terrein (WGT) à Amsterdam (Pays-Bas) – un protoquartier. Il s'agit d'une opération de renouvellement urbain d'un ancien site hospitalier. Cette opération a vu le jour dans les années 80 suite à des contestations locales quant à la démolition de l'hôpital qui a conduit à l'occupation illégale du site (squat). Le

quartier est habité depuis 25 ans, et aujourd’hui, la diversité morphologique (architecturale, urbaine et paysagère), la présence d’une mixité sociale et fonctionnelle, les modes de vie spécifiques, l’engagement habitant dans la gestion du site et la vie quotidienne du quartier, ainsi que les aménagements urbains et paysagers spécifiques, font de ce quartier un terrain propice pour l’observation des rapports sensibles multisensoriels aux territoires de vie par le biais des paysages.

- Le quartier Bo01 à Malmö (Suède) – un prototype de quartier. Ce quartier, créé à l’occasion de l’exposition européenne de l’habitat en 2001, est d’une superficie de 30ha (3000 logements). La « population cible » de la ville de Malmö, à l’initiative de la création de ce quartier est celle de familles relativement aisées. L’esthétique architecturale et paysager, la mise en avant d’éco-technologies, l’emplacement de ce quartier, ainsi que son extension déjà engagée, font de ce quartier très médiatisé un cas d’étude particulier en ce qui concerne les rapports multisensoriels aux territoires de vie.
- Le quartier d’Augustenborg à Malmö (Suède) – un quartier type. Il s’agit ici d’une opération de « réhabilitation écologique » d’un quartier d’habitat social (proche de ce que nous dénommons en France « les grands ensembles ») de 3000 habitants, très stigmatisé. La requalification de l’espace par un projet paysager complexe, combinant des préoccupations écologiques et sociales, et visant non seulement l’embellissement et la requalification esthétique du quartier, ou encore sa requalification écologique, mais aussi le respect des modes de vie spécifiques des populations diverses du quartier, font de ce quartier un projet intéressant à étudier sous l’angle des rapports multisensoriels aux territoires de vie.

CHAPITRE 6 :

LES PROTOCOLES ET LA PASSATION SUR LE TERRAIN

Pour rappel, notre démarche méthodologique emboîtée, articule plusieurs dispositifs :

- Un diagnostic urbain et paysager « expert » qui se compose lui même d'un « diagnostic documentaire » (par analyse bibliographique) ; d'un diagnostic urbain et paysager « classique » (composé des diverses observations sur le terrains, croquis, relevés) ; et, d'une approche sensible du site (issue d'observations marchantes et analyses, basées sur le vécu et le sentir du site).
- Des investigations de terrain, partie centrale et fondamentale de la démarche méthodologique proposée et décomposée en deux parties :
 - La première partie aborde les discours d'acteurs par des entretiens semi-directifs avec des acteurs (trois environ par quartier) impliqués dans le conseil, la conception, la réalisation et/ou gestion de tels projets ;
 - La deuxième partie est de loin la plus conséquente et combine : des entretiens ouverts courts (une trentaine en moyenne par quartier) ; des « parcours multisensoriels » (une dizaine par quartier), des « baluchons multisensoriels » (cinq environ par quartier).

Cette démarche méthodologique a été réalisée sur les trois terrains présentés plus haut, en deux phases principales :

- d'avril et mai 2009 : pendant cette période les entretiens courts, une première étape des diagnostics « experts » et une partie des entretiens acteurs ont été menés ;
- d'avril à juillet 2010 : pendant cette période, les parcours multisensoriels, les baluchons multisensoriels, une étape complémentaire des diagnostics « experts » et une partie des entretiens acteurs ont été menés.

Dans ce chapitre, il s'agit de décrire de manière détaillée les protocoles de ces méthodes : entretiens courts, parcours multisensoriels, baluchons multisensoriels, entretiens acteurs et diagnostic « expert ». Il s'agit aussi de décrire la passation de ces méthodes, les difficultés rencontrées et les personnes ayant participé à notre démarche.

Avant de commencer cette présentation, nous tenons à noter que la totalité des entretiens, parcours et baluchons ont été menés en langue anglaise (langue couramment parlée par la grande majorité des personnes ayant participé à ces investigations, et très présente dans les deux pays concernés que sont la Suède et les Pays-Bas).

1. Les entretiens ouverts courts : mise en discours du sensible

Durant les mois d'avril et mai 2009, une première phase de terrain a été réalisée au sein des trois quartiers étrangers retenus, au cours de laquelle nous avons réalisé une série d'entretiens ouverts courts avec les habitants des quartiers, voire avec les usagers qui arpentaient ces sites quotidiennement. Notre démarche exploratoire ne visait pas à la représentativité des points de vue mais à la diversité des vécus et expériences sensibles et multisensorielles. Il s'agissait de conférer à ces entretiens une portée avant tout exploratoire visant à :

- collecter quelques informations clés sur le projet en lui-même, et de ce fait sur les caractéristiques du quartier ;
- obtenir des informations sur la qualification et l'appréciation des populations à l'égard de leur quartier, du ou des paysages, des ambiances, et de ce qui fait (ou non) selon eux « quartier durable » ;
- identifier les acceptions, termes et vocabulaires utilisés par les populations autour des notions de paysage, ambiance, bien-être, qualité de vie, durabilité urbaine ; l'objectif étant alors d'orienter nos futures explorations de terrain.

Les entretiens réalisés avec les populations ont été l'occasion de nourrir plusieurs de nos questionnements : comment les populations explicitent par la parole leurs vécus et expériences sensibles et multisensoriels ? Quels termes utilisent-ils ? Dans une moindre mesure, quels sont les sens les plus mobilisés à travers leurs réponses ? Quels sont les marqueurs de l'ancrage territorial des populations ? Quels sont les pratiques et usages des populations ? Comment les populations intègrent-elles les paysages multisensoriels et les ambiances comme éléments structurants de leur quartier ? Quelles sont les caractéristiques premières associées à la durabilité des territoires ?

Contenu des grilles d'entretiens

Ces entretiens d'une durée moyenne de 20 minutes ont été introduits auprès des habitants comme une enquête sur la qualité du cadre de vie afin d'ouvrir plus largement le sujet qui nous intéresse et ne pas influencer de prime abord leurs réponses. Un plan de quartier imprimé en noir et blanc à partir d'un plan de ville était joint au questionnaire afin que les enquêtés puissent y tracer ce qu'ils considèrent être les limites de leur quartier. La grille d'entretien (cf. Annexes), comprenant une vingtaine de questions, était organisée en trois sous-parties :

- Signalétique de l'habitant

Cette première partie, conventionnelle et dédiée à la signalétique des personnes interrogées, visait à identifier pour chaque enquêté : le genre, l'âge, la catégorie socioprofessionnelle, le type de logement occupé, le statut d'occupation, l'ancienneté résidentielle, ainsi que les raisons d'emménagement dans le quartier.

- Qualification du lieu habité, du quartier et des pratiques

Ce second temps était destiné à la qualification des lieux que les résidents habitent potentiellement au sein du quartier, mais également à la qualification du quartier en lui-même, ainsi que les pratiques quotidiennes ou plus sporadiques conscientisées et exprimées par les populations. Il s'agissait de les faire parler de leur quartier, des éléments qu'ils pouvaient juger personnellement comme symboliques et/ou structurants, ainsi que de leurs vécus, rapports sensibles et pratiques à l'égard de ces derniers.

- Qualification des ambiances et des paysages

Enfin, il s'agissait dans un troisième temps d'identifier et de comprendre les définitions et acceptions des notions de « bien-être », « qualité de vie », « paysage », « ambiance » et « quartier durable » telles que proposées par les populations.

Durant la première phase de terrain, nous avons mené une trentaine d'entretiens exploratoires dans chaque quartier (43 à Wilhelmina Gasthuis Terrein, 28 à Bo01 et 30 à Augustenborg). La langue des entretiens était l'anglais. Les entretiens se sont bien déroulés dans leur ensemble, même si des difficultés d'ordre langagier se sont présentées quelques fois, en particulier dans le quartier Augustenborg qui regroupe une population issue de l'immigration et qui parle moins bien l'anglais que les personnes nées en Suède ou en Pays-Bas. De même, les habitants ont trouvé pour la plupart les questions « sémantiques » difficiles, non pas véritablement pour des raisons langagières, mais plus parce qu'ils s'agissait de questions abstraites sur des sujets qu'ils ne questionnent pas forcément (pour rappel, les questions concernées étaient de type : « C'est quoi un paysage ? »).

Voici une présentation par quartier des populations interviewées et de leurs caractéristiques socio-économiques.

1.1 Entretiens courts exploratoires au WGT

La première phase de terrain au WG Terrein à Amsterdam a eu lieu entre le 10/04/09 et le 15/04/09, en période printanière, donc avec des conditions climatiques plutôt favorables. Les entretiens courts exploratoires ont eu lieu dans la rue pendant les journées des 10-11 avril 2009, de 10h00 à la fin de la journée. Ces horaires nous ont été imposés par la vie et les rythmes du quartier : le matin, le quartier est « désert » et ce n'est qu'à partir de 10h30 qu'il commence à y avoir de l'activité. La durée des entretiens exploratoires courts a été de 10 à 45 minutes (un seul cas exceptionnel : l'entretien a duré 2 heures) ; la durée moyenne étant de 25 minutes.

Sur les 43 entretiens réalisés, 22 ont été menés avec des femmes et 21 avec des hommes, âgés de 21 ans à 90 ans (cf. tableau).

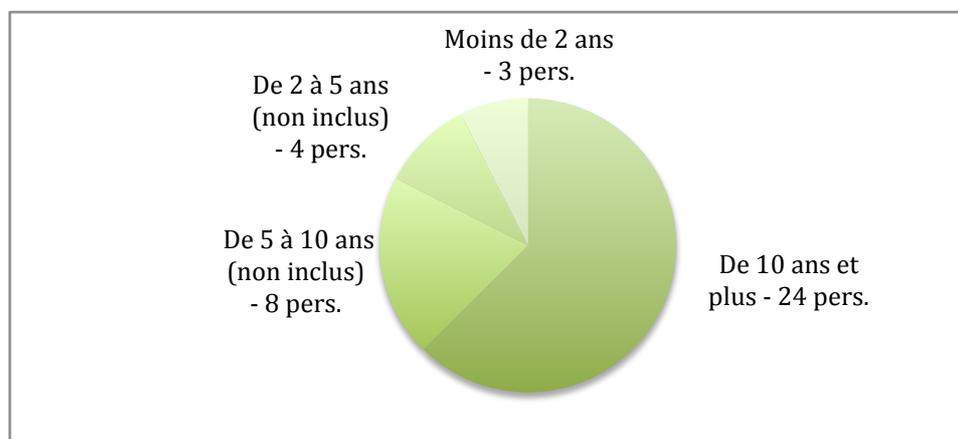
Tableau 7 - Age et genre des personnes interviewées

	0-19 ans	20-24 ans	25-39 ans	40-59 ans	60-74 ans	75 ans et +	Total
Femmes	0	1	9	10	1	1	22
Hommes	0	1	5	9	4	2	21
Total	0	2	14	19	5	3	43

Concernant l'ancienneté résidentielle, on peut noter que sur les 43 personnes interrogées à WGT, 3 d'entre elles ne vivent pas dans le quartier mais le fréquentent très souvent car ils y ont des amis, habitent à proximité ou y travaillent. Toutefois, nous avons fait le choix d'intégrer ces 3 personnes à notre échantillon, du fait d'une certaine attractivité du quartier par rapport aux environs. En effet, 29 personnes sur les 43 vivaient auparavant à Amsterdam et 10 sur les 43 personnes interviewées habitaient avant dans la proximité immédiate du quartier WGT : « Depuis 20 ans dans le secteur, depuis 2001 dans le WGT. » (W-E2).

Dans le prolongement, les habitants de WGT y sont globalement ancrés depuis longue date (cf. secteur) : 24 personnes soit plus de la moitié y habitent depuis 10 ans ou plus ; 32 personnes soit près des trois quart y habitent depuis 5 ans ou plus.

Ancienneté résidentielle à WGT - Entretiens



La totalité des personnes habite dans des appartements, pour certains collectifs (soit dans les Pavillons 1 et 2, soit dans les bâtiments dédiés aux personnes à difficultés psychologiques et/ou sociales, soit dans des appartements collectifs pour personnes âgées dans les bâtiments qui leur sont dédiés). Une seule personne admet habiter son studio d'artiste. Cette occupation est illégale car les studios sont considérés comme des espaces de travail et non pas comme des espaces d'habitation, mais apparemment il s'agit d'une situation très courante au sein du quartier.

Si 9 personnes sur les 43 de notre échantillon sont propriétaires, il s'agit essentiellement d'habitants de la partie la plus neuve du quartier et la plus aisée, et la seule partie où il y a la

possibilité d'accéder à la propriété. Notons aussi qu'une personne déclare ne pas payer de loyer ; ce qui est le cas dans certains bâtiments du quartier (ceux dédiés aux personnes à difficultés psychologiques et/ou sociales). Par ailleurs, une grande partie des personnes interviewées ont précédemment habité dans Amsterdam (dans des quartiers différents)

Tableau 8 - Modes d'occupation et types de logements à WGT

Modes d'occupation et types de logements		Nombre de personnes
Propriétaires	Maison	0
	Appartement	9
	Sous-total	9
Locataires	Maison	0
	Appartement	31
	Sous-total	31
N'habite pas le quartier		3
Total		43

Sur les 9 personnes propriétaires, 3 ont eu des trajectoires résidentielles internes au quartier : « *Je suis venue habiter ici à cause de mon copain qui y habitait déjà. On s'est installé dans son appartement et après quelques années on a acheté. On s'est inscrit sur une liste qui donne droit aux habitants du quartier d'avoir la priorité pour l'accession à la propriété.* » (W-E1) ; « *Je suis venue à Amsterdam pour mes études. Dans ce quartier un peu par hasard... par coïncidence... et puis il y avait la question financière (j'ai pu accéder à un logement social). Puis, avec l'ouverture du marché... ça a fait grandir et évoluer le quartier, j'ai pu accéder à la propriété...* » (W-E2) ; « *J'étais sur la liste des personnes qui pouvaient s'installer dans les nouveaux logements... des personnes qui avaient des salaires conséquents dans le quartier et payaient un loyer très bas. (...)* » (W-E20). Deux autres personnes, non propriétaires ont aussi une trajectoire résidentielle interne au quartier, par choix ou non : « *J'ai été patient de l'hôpital psychiatrique et j'ai été logé ici.* » (W-E33) ; « *Ma femme vivait dans le quartier, on a aménagé ensemble et on a eu des enfants ici. Après le divorce j'ai voulu rester dans le quartier. J'ai mon réseau social, j'aime être ici, il y a une bonne atmosphère, je connais des gens ici... ma vie est ici.* » (W-E4).

Enfin, concernant l'activité de ces personnes (cf. tableau), nous pouvons constater une forte présence dans notre échantillon (qui ne se veut en aucun cas représentatif) des CSP « cadres et professions intellectuelles supérieures ». En effet, beaucoup de personnes ayant des activités professionnelles entrant dans la catégorie « professions intellectuelles supérieures » habitent le quartier. Outre les « artistes » qui occupent les ateliers, des activités professionnelles autres appartiennent à cette catégorie de CSP et sont en effet très courantes dans le quartier (architectes, graphistes, intermittents du spectacle, etc.). Cela

semble assez représentatif du quartier. Il semble aussi important de noter que la distinction des deux dernières catégories de CSP : « retraités et pensionnaires » par rapport à « sans activité professionnelle » est parfois difficile à établir (2-3 cas, surtout des résidents des immeubles dédiés aux personnes à difficultés psychologiques et/ou sociales).

Tableau 9 - CSP des personnes interviewées à WGT

Agriculteurs	0
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	4
Cadres, professions intellectuelles supérieures	11
Professions intermédiaires	6
Employés	5
Ouvriers	2
Retraités et/ou pensionnaires	8
Sans activité professionnelle	7

1.2 Entretiens courts exploratoires à Bo01

La première phase de terrain à Bo01 a eu lieu entre le 16/04/09 et le 18/04/09. Malgré le soleil, le vent omniprésent dans le quartier et les températures relativement basses ont rendu ce travail de terrain peu aisé. Les entretiens courts ont eu lieu pendant toute la journée, surtout aux heures où il faisait beau. Les habitants de Bo01 profitant du moindre rayon de soleil, notre travail était plus facile aux alentours de midi. Approcher des habitants de Bo01 était différemment aisé selon les enquêteurs (en fonction de leur apparence en termes d'âge et de physionomie).

La durée des entretiens était de 7 à 30 minutes avec une durée moyenne de 20 minutes. Concernant les personnes interviewées, sur 27 entretiens, 13 ont été menés avec des femmes et 14 avec des hommes, âgés de 22 ans à 84 ans (cf. tableau).

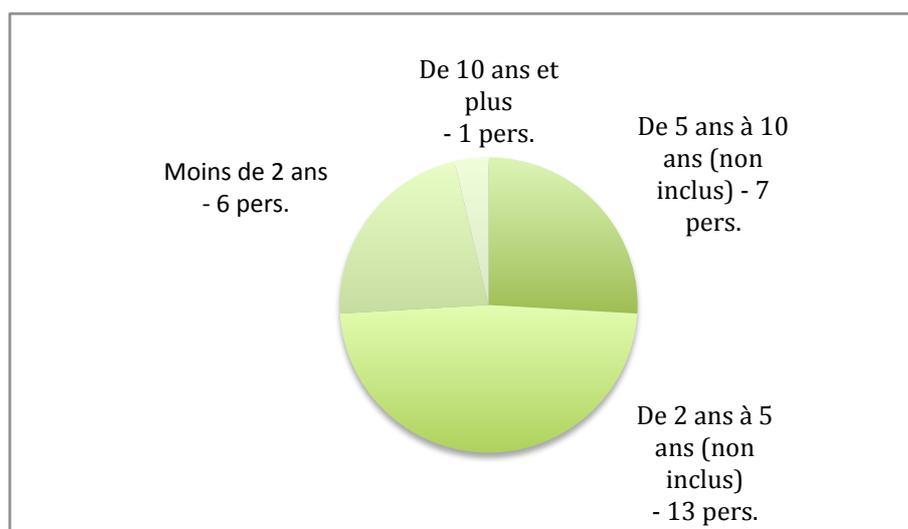
Tableau 10 - Age et genre des personnes interviewées à Bo01

	0-19 ans	20-24 ans	25-39 ans	40-59 ans	60-74 ans	75 ans et +	Total
Femmes	0	3	4	3	2	1	13
Hommes	0	0	4	7	3	0	14
Total	0	3	8	10	5	1	27

La première partie du quartier de Bo01 a été livrée en 2001. Une partie du quartier initial (Bo01) est encore en construction. De ce fait, l'ancienneté résidentielle des habitants doit

être relativisée par rapport à l'ancienneté du quartier. Au sein de notre échantillon, 7 personnes habitent le quartier depuis plus de 5 ans dont 3 depuis ses débuts (8 ans au moment de l'enquête - cf. tableau). Parmi ces 7 habitants, un seul a une trajectoire résidentielle interne au quartier (il a d'abord vécu dans un appartement pour déménager par la suite dans une maison). Il est aussi à noter que 6 habitants habitent le quartier depuis moins d'un an et 3 d'entre eux depuis seulement quelques mois. Les 13 autres habitants interrogés habitent Bo01 depuis 3 à 4 ans.

Ancienneté résidentielle Bo01 - Entretiens



Les porteurs du projet de Bo01 ont affiché depuis les débuts de sa conception une volonté forte d'attirer des populations à Malmö en créant un quartier attractif pour les actifs suédois. En effet, une partie des habitants interrogés (9 sur 27) habitaient auparavant dans d'autres villes suédoises voire européennes. Cependant, les 16 autres habitants sur les 27 interrogés habitaient auparavant Malmö et deux d'entre eux habitaient à proximité immédiate de Bo01 (moins d'un kilomètre).

Concernant les activités des personnes enquêtées, nous pouvons constater une surreprésentation des CSP dites élevées, et une absence d'employés et ouvriers (cf. tableau). Les 4 personnes sans activité professionnelle sont des étudiants (dont deux habitant chez leurs parents).

Tableau 11 - CSP des personnes interviewées à Bo01

Agriculteurs	0
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	3
Cadres, professions intellectuelles supérieures	10
Professions intermédiaires	4
Employés	0
Ouvriers	0
Retraités et/ou pensionnaires	6
Sans activité professionnelle	4

Parmi ces personnes, 21 habitent dans des appartements et 6 dans des maisons individuelles ; 18 sont propriétaires et 9 locataires (cf. tableau). Parmi ces personnes une majorité (18 personnes) habitaient auparavant Malmö et 9 d'entre elles habitaient d'autres villes suédoises (comme Stockholm) mais aussi des villes de l'Europe du nord.

Tableau 12 - Modes d'occupation et types de logements à Bo01

Modes d'occupation et types de logements		Nombre de personnes
Propriétaires	Maison	6
	Appartement	11
	Sous-total	17
Locataires	Maison	0
	Appartement	9
	Sous-total	9
N'habite pas le quartier (propriétaire)		1
Total		27

1.3 Entretiens courts exploratoires à Augustenborg

La première phase de terrain à Augustenborg a eu lieu entre le 19/04/09 et le 21/04/09. Le temps était agréable, majoritairement ensoleillé. Les entretiens courts ont eu lieu pendant toute la journée du matin très tôt jusqu'au soir. Les difficultés rencontrées sur le terrain pour parler à des habitants nous ont obligé à passer le plus de temps possible dans le quartier. Aussi, il faut noter qu'une grande partie des personnes que nous avons rencontrées (qui ont accepté de faire l'entretien ou pas) parlaient mal ou l'anglais, le suédois étant déjà une seconde langue pour une grande partie des habitants d'Augustenborg. La

durée des entretiens effectués était de 13 à 30 minutes avec une durée moyenne de 18 minutes.

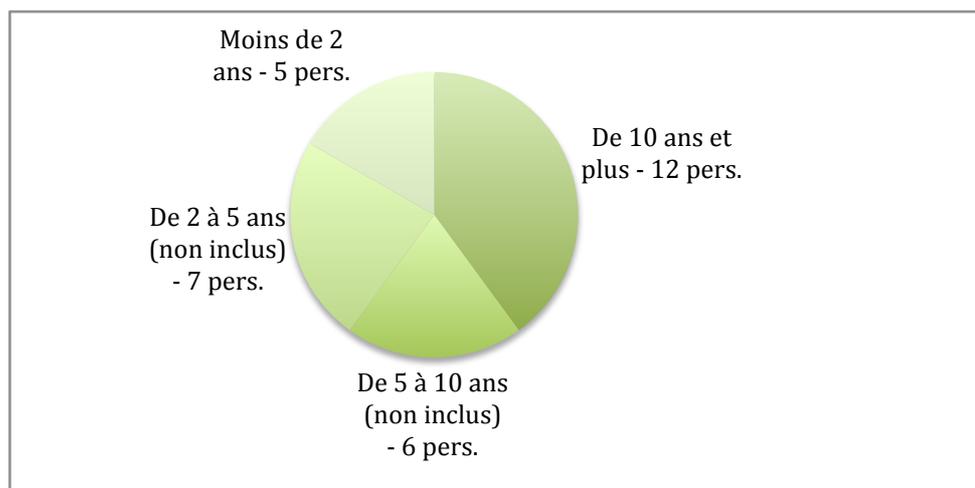
Concernant les personnes interviewées : sur 30 entretiens, 12 ont été menés avec des femmes et 18 avec des hommes (cf. tableau). Il faut noter que pour plusieurs femmes, il était impensable de s'exprimer sans la présence de leur mari (ou de leur mère) ; ce qui explique la différence entre les deux genres et ce malgré une grande présence des femmes dans les espaces publics d'Augustenborg.

Tableau 13 - Age et genre des personnes interviewées à Augustenborg

	0-19 ans	20-24 ans	25-39 ans	40-59 ans	60-74 ans	75 ans et +	Total
Femmes	2	1	3	3	3	0	12
Hommes	1	2	10	3	1	1	18
Total	3	3	13	6	4	1	30

Sur les 30 habitants interviewés à Augustenborg, 12 habitent dans le quartier depuis plus de 10 ans (cf. secteur). Parmi eux, 3 sont nés dans le quartier et ne l'ont jamais quitté et 2 ont des trajectoires résidentielles qui se construisent les dernières décennies dans les alentours d'Augustenborg : « Avant, j'habitais de l'autre côté de la rue, de l'autre côté du parc. Habiter à Augustenborg est recherché » (A-E15) ; « J'habitais à 5 minutes à pied vers l'ouest, et puis j'ai choisi de venir ici. » (A-E18).

Ancienneté résidentielle Augustenborg - Entretiens



Le quartier semble aussi attirer des personnes vivant auparavant dans Malmö ou ses environs (14/30), ainsi que des populations immigrées (6/30) d'origine multiple (Hollande, Yougoslavie, Irak, Serbie) ainsi que des immigrés politiques (2/30) (qui n'ont pas voulu dire

de quel pays ils sont originaires). Dans une moindre mesure (5/30), les habitants interviewés ont habité auparavant dans d'autres petites villes de Suède (comme Lünd) ou encore à la campagne.

Parmi les personnes interviewées, une n'habite pas le quartier mais le fréquente de manière quotidienne (car elle va à l'école de musique qui est dans le quartier).

Toutes les personnes interviewées louent un appartement dans le quartier (cf. tableau). En effet, quasiment la totalité du quartier (à l'exception des 4 maisons qui se trouvent à l'entrée sud-est) est composé des logements collectifs locatifs. Il faut noter aussi que parmi les 30 personnes interviewées, 5 ont toujours habité dans ce quartier ou à proximité immédiate, 13 vivaient auparavant dans la ville de Malmö (plusieurs d'entre elles sont immigrés) et les autres 12 habitaient d'autres villes en Suède ou en Europe (surtout les Balkans).

Tableau 14 - Modes d'occupation et types de logements – Augustenborg

Modes d'occupation et types de logements		Nombre de personnes
Propriétaires	Maison	0
	Appartement	3
	Sous-total	3
Locataires	Maison	0
	Appartement	26
	Sous-total	26
N'habite pas le quartier		1
Total		30

Concernant les activités des personnes enquêtées, nous pouvons constater une surreprésentation des CSP dites basses et une quasi absence des cadres, professions intellectuelles supérieures, commerçants ou chefs d'entreprises. Si le chômage est assez élevé dans le quartier, parmi les 12 personnes sans activité professionnelle, il faut noter que 8 sont étudiants.

Tableau 15 - CSP des personnes interviewées à Augustenborg

Agriculteurs	<i>0</i>
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	<i>0</i>
Cadres, professions intellectuelles supérieures	<i>1</i>
Professions intermédiaires	<i>4</i>
Employés	<i>4</i>
Ouvriers	<i>3</i>
Retraités et/ou pensionnaires	<i>6</i>
Sans activité professionnelle	<i>12</i>

2. Les parcours multisensoriels : mise en marche du sensible

Pendant la deuxième phase de terrain, une dizaine de parcours a été réalisé dans chacun des quartiers. La particularité de cette méthode, comparée aux deux autres, est qu'elle apporte des informations prises sur le vif, dans l'action, tout en faisant, dans une moindre mesure, appel à la mémoire sensorielle.

Le protocole utilisé pour cette méthode combine des questions préalables, un parcours effectif et des questions complémentaires (adressées aux personnes n'ayant pas effectué un entretien préalablement). Lors des parcours, l'objectif est de faire s'exprimer les personnes participantes de manière simultanée sur et par tous les sens. Leurs récits et commentaires sont enregistrés durant l'intégralité de l'enquête.

Le déroulement de la méthode se fait comme suit :

- 1) Signalétique des personnes participantes : Cette première partie, conventionnelle et dédiée à la signalétique des personnes interrogées, visait à identifier leur genre, âge, catégorie socioprofessionnelle, le type de logement occupé, le statut d'occupation, leur ancienneté résidentielle, ainsi que les raisons de leur emménagement dans le quartier.
- 2) (Sur carte) Représentation du quartier dans la ville : afin de voir les limites proposées par les habitants, suivant l'hypothèse que le quartier du projet est le quartier vécu par les habitants.
- 3) (Sur carte) Représentation des éléments importants notamment sensoriels du quartier : afin de réactiver partiellement la mémoire des sens, rentrer dans le vif du sujet, et surtout, suivant les réponses amenées, de préparer l'itinéraire qui suit.
- 4) Parcours multisensoriel : Les consignes données sont de décrire d'un point de vue sensoriel l'espace traversé, de décrire les sensations (agréables, désagréables), de juger le caractère spécifique au quartier des sensations décrites ou le renvoi vers des mémoires sensorielles.

Le parcours est dessiné avant le départ sur une carte (en prenant en compte à la fois les envies du participant et les différentes morphologies du quartier), et rectifié si nécessaire par la suite.

Quand cela est nécessaire, des focus « spontanés » sont faits sur des lieux qui attirent l'attention du participant ou sur lesquels il veut ajouter des éléments. Dans ce cas, les consignes visent les sensations ressenties, les évolutions des paysages selon les périodes de la journée et de l'année, ainsi que les souvenirs liés à ces lieux.

- 5) Une dizaine de questions supplémentaires (adressées aux personnes n'ayant pas effectué un entretien préalablement) étaient posées sur :
 - leur appréciation du quartier ;
 - le ressenti de bien-être et de qualité de vie ;

- la spécificité du quartier et le rôle des paysages multisensoriels dans cette spécificité ;
- et la durabilité éventuelle du quartier.

Après avoir présenté le contenu des parcours multisensoriels, nous allons présenter leur passation dans les trois quartiers étudiés.

2.1 Les parcours multisensoriels au WGT

La deuxième phase de terrain au WGT a eu lieu du 16/04/10 au 04/05/10, en période printanière, donc avec des conditions climatiques plutôt favorables pour une méthode qui s'effectue sur le terrain. La dernière semaine a été très pluvieuse et très peu ensoleillée ; ce qui a conduit à l'impossibilité de faire un parcours ou de prendre un seul rendez-vous pour ce faire.

Ainsi, 9 parcours ont été effectués sur le WGT entre le 17/04/10 et le 27/04/10. La durée moyenne de ces parcours a été de 40 minutes (allant de 27 à 45 minutes). Les parcours ont été faits soit immédiatement après la prise de contact (chez la personne ou dans la rue), soit suite à une prise de rendez-vous. Dans la grande majorité, la prise de contact a été aisée et les refus très peu nombreux (surtout grâce au système de prise de rendez-vous adaptable et sur une longue période possible) mais ce seulement pendant les jours ensoleillés. *A contrario*, les jours « gris » et/ou pluvieux, les rares personnes que nous avons croisées sur le terrain ont systématiquement refusé de faire un parcours ou même de prendre un rendez-vous.

Pour cette méthode, au WGT, nous avons opté pour un système flexible de choix de parcours. Le parcours n'a pas été imposé à l'interviewé mais discuté et décidé avec lui selon les lieux importants ou intéressants pour lui à visiter mais aussi en respectant le souci d'une certaine représentativité du quartier et donc un passage par tous les ensembles formellement cohérents du quartier.

Parmi les 9 personnes interviewées, 7 étaient des femmes et 2 des hommes. Les interviewés étaient âgés de 32 à 60 ans. Il faut ici préciser que plusieurs personnes âgées ou à difficultés motrices ont été abordées, mais nous n'avons pu effectuer de parcours multisensoriel avec aucune d'entre elles. Il est aussi important de signaler que seulement deux de ces parcours ont été effectués suite à un entretien.

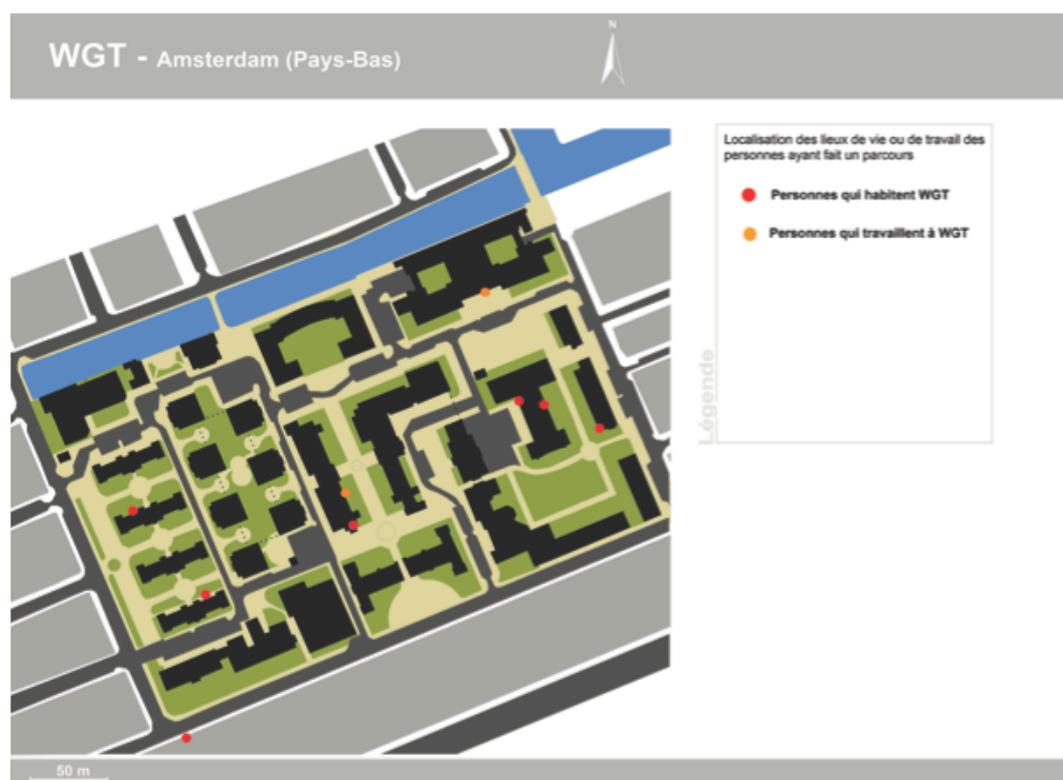
Concernant l'activité de ces personnes, nous pouvons constater une présence élevée des CSP « cadres et professions intellectuelles supérieures ». En effet, beaucoup de personnes ayant des activités professionnelles classées dans la catégorie « professions intellectuelles supérieures » habitent le quartier. Outre les « artistes » qui occupent les ateliers, des activités professionnelles autres appartiennent à cette catégorie de CSP et sont en effet très courantes dans le quartier (architectes, graphistes, intermittents du spectacle, etc.). Il est à noter que ces personnes vivent dans leur majorité en du logement collectif et ont des revenus relativement bas.

Tableau 16 - CSP de personnes interviewées (parcours) – WGT

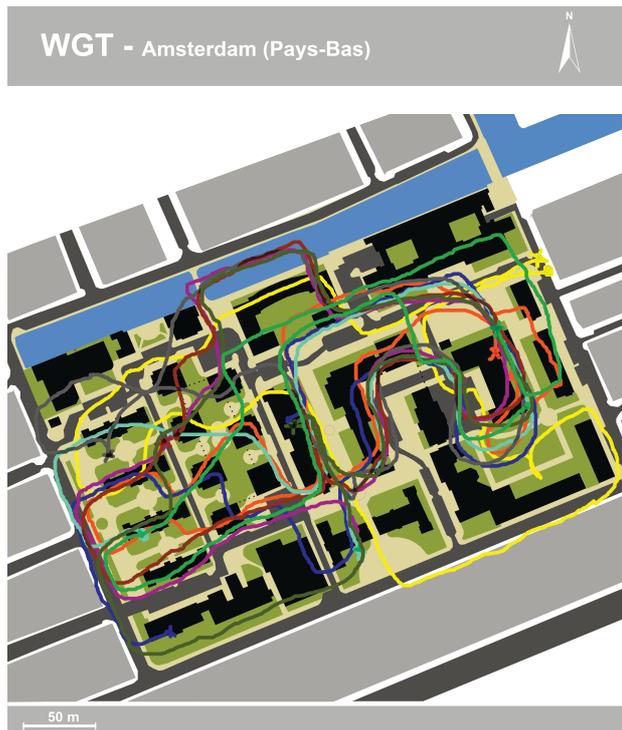
Agriculteurs	0
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	0
Cadres, professions intellectuelles supérieures	5
Professions intermédiaires	2
Employés	1
Ouvriers	0
Retraités et/ou pensionnaires	0
Sans activité professionnelle	1

Deux personnes n'habitent pas dans le quartier mais y travaillent (Buda-Pest café) ou y étudient (à l'AOC) et une personne habite juste sur les limites ouest du quartier. Nous avons aussi veillé à respecter la répartition des entretiens sur les différents « espaces types » identifiés du quartier (cf. carte). La totalité des participants louait son logement.

Carte de localisation des habitations des personnes ayant participé aux parcours multisensoriels à WGT - Source : Auteure, 2011



Carte des parcours multisensoriels à WGT - Source : Auteure, 2011



2.2 Les parcours multisensoriels à Bo01

La deuxième phase de terrain à Malmö (Bo01 et Augustenborg) a eu lieu du 04/07/10 au 21/07/10, en période estivale, donc avec des conditions climatiques favorables pour une méthode qui doit s'effectuer sur le terrain. Ainsi, 10 parcours ont été effectués. La durée moyenne de ces parcours a été d'une heure (allant de 38 min à 1h20). Les parcours ont été faits, soit immédiatement après la prise de contact (chez la personne ou dans la rue), soit suite à une prise de rendez-vous. Dans la grande majorité, la prise de contact a été aisée et les refus peu nombreux (surtout grâce au système de prise de rendez-vous adaptable, et sur possible une longue période).

Nous avons opté pour un système flexible de choix de parcours. Le parcours n'a pas été imposé à l'interviewé, mais discuté et décidé avec lui selon les lieux importants ou intéressants à visiter pour lui.

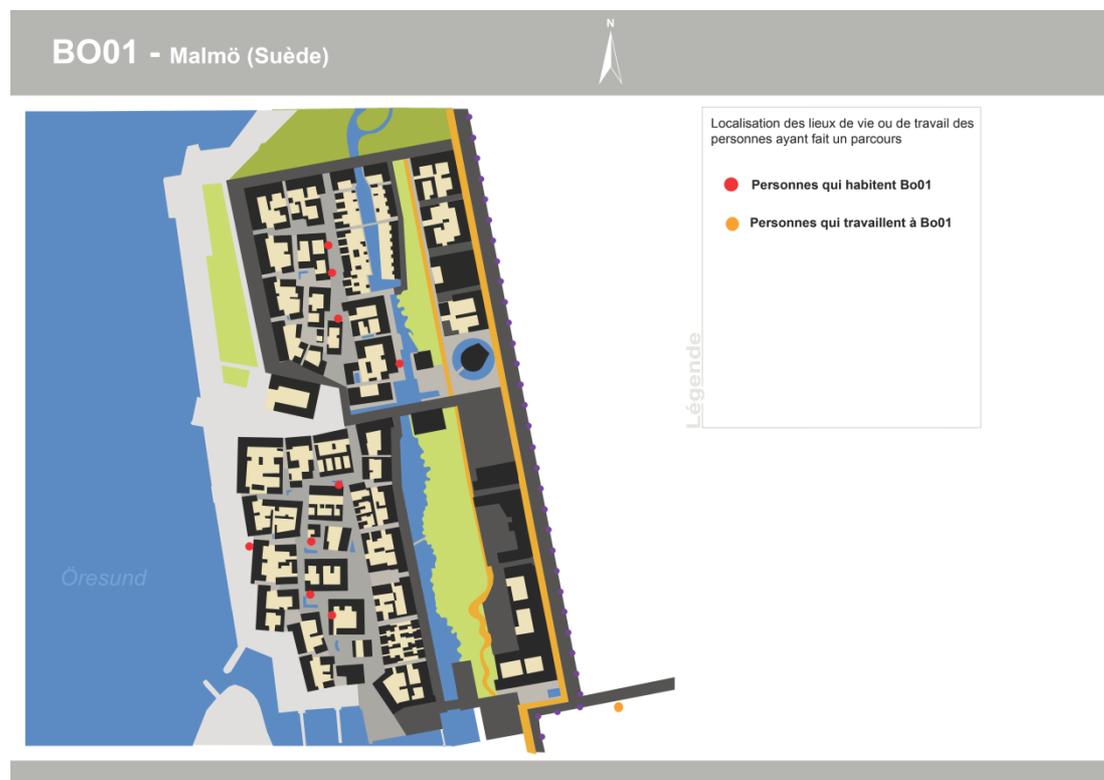
Parmi les 10 personnes interviewées, 4 étaient des femmes et 6 des hommes, âgés de 31 à 46 ans. En termes d'activité, ces personnes appartiennent toutes à des CSP « élevées », essentiellement « cadres et professions intellectuelles supérieures » et « artisans, commerçants et chefs d'entreprise ». Plusieurs dirigeants d'entreprises ou des personnes à activité libérale ont ainsi été interviewés. Parmi eux, trois groupes ressortent : des métiers liés à l'environnement et le cadre de vie (gestion d'espaces verts, études environnementales), des métiers créatifs (photographe, graphiste/publicitaire, sommelier), des métiers liés à l'éducation.

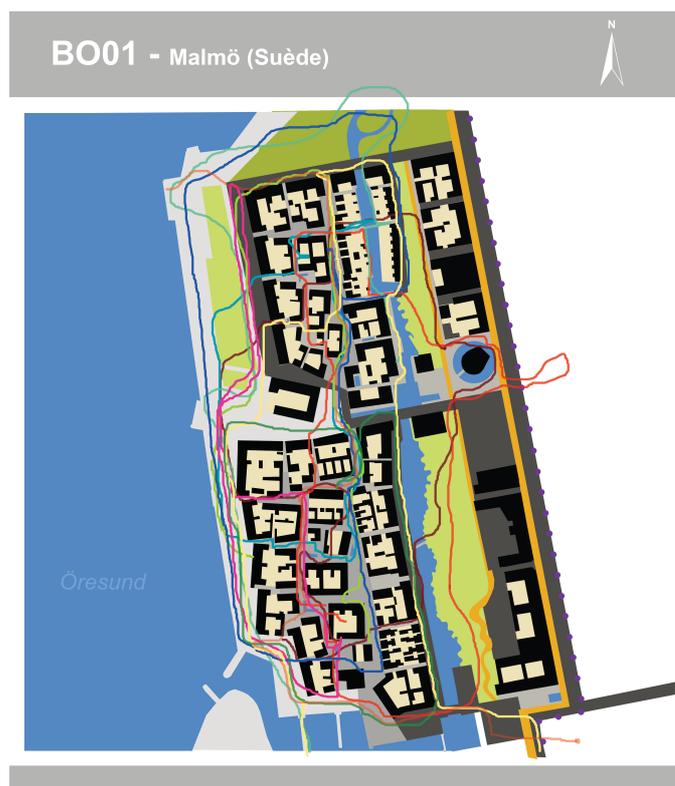
Tableau 17 - CSP de personnes interviewées (parcours) – Bo01

Agriculteurs	0
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	3
Cadres, professions intellectuelles supérieures	6
Professions intermédiaires	1
Employés	0
Ouvriers	0
Retraités et/ou pensionnaires	0
Sans activité professionnelle	0

Une personne n'habite pas dans le quartier mais travaille à proximité immédiate (B-P1). On constate également que seulement un de ces parcours a été effectué suite à un entretien (B-P3).

Carte de localisation des habitations des personnes ayant participé aux parcours multisensoriels à Bo01 - Source : Auteure, 2011





2.3 Les parcours multisensoriels à Augustenborg

La deuxième phase de terrain à Malmö (Bo01 et Augustenborg) a eu lieu du 04/07/10 au 21/07/10, en période estivale, donc avec des conditions climatiques plutôt favorables pour une méthode qui doit s'effectuer sur le terrain. Cependant, dans ce quartier populaire, l'anglais (langue de communication utilisée lors des études de terrain) n'est pas très largement parlé par les habitants. En effet, Augustenborg regroupe beaucoup de personnes issues de l'immigration qui parlent la langue de leur pays d'origine et parfois le suédois. Ainsi, 8 parcours ont été effectués à Augustenborg dont un groupé (2 personnes) et avec une personne volontaire qui parlait l'anglais (A-P1, A-P2). Deux autres personnes ont accepté de répondre aux questions mais étaient dans l'incapacité de faire les parcours.

La durée moyenne de ces parcours a été de 40 minutes (allant de 24 min à 1h54 min). Les parcours ont été faits soit immédiatement après la prise de contact (chez la personne ou dans la rue), soit suite à une prise de rendez-vous. Si la prise de contact a été aisée, les refus ont été assez nombreux à cause des difficultés langagières. Parmi les 8 personnes ayant effectué un parcours, 5 étaient des femmes et 3 des hommes, âgés de 24 à 65 ans. Toutes les personnes interviewées vivent dans le quartier et sont locataires. Il faut noter ici qu'aucun parcours n'a été effectué suite à un entretien préalable (de la première phase de terrain).



Photos prises lors des parcours (A-P1, A-P2) – Source : Auteure, 2010

Comme pour les autres terrains, nous avons opté pour un système flexible de choix de parcours. Le parcours n'a pas été imposé à l'interviewé mais discuté et décidé avec lui selon les lieux importants ou intéressants à visiter pour lui.

Concernant l'activité de ces personnes, nous pouvons constater une présence élevée des CSP « employés », profil socioprofessionnel qui correspond assez bien au peuplement du quartier.

Tableau 18 - CSP de personnes interviewées (parcours) – Augustenborg

Agriculteurs	<i>0</i>
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	<i>0</i>
Cadres, professions intellectuelles supérieures	<i>0</i>
Professions intermédiaires	<i>0</i>
Employés	<i>4</i>
Ouvriers	<i>0</i>
Retraités et/ou pensionnaires	<i>1</i>
Sans activité professionnelle	<i>3</i>

Carte de localisation des habitations des personnes ayant participé aux parcours multisensoriels à Augustenborg - Source : Auteure, 2011



Carte des parcours multisensoriels à Augustenborg - Source : Auteure, 2011



3. Les baluchons multisensoriels : supports multiples et temps long pour la libération du sensible

Pour rappel, si dans le cadre de la proposition initiale nous comptions procéder à la réalisation de cinq « carnets multisensoriels », nous avons préféré rehausser leur place dans le dispositif général. En effet, nous avons souhaité assumer pleinement et tester une méthodologie qui prend le plus possible en compte les difficultés que tout un chacun peut rencontrer pour rendre compte et expliciter le plus justement des vécus et expériences multisensorielles par la seule mise en mot devant un interlocuteur qui les enregistre.

Pour rappel encore, seul un carnet devait être donné aux habitants participants (la méthode étant nommée initialement « carnet multisensoriel »). Au fur et à mesure de notre travail et notamment suite aux premières investigations de terrain (entretiens ouverts courts), nous avons choisi de proposer d'autres supports que l'écrit – cette méthode ayant été imaginée sous la forme d'une boîte et dénommée entre-temps « coffret multisensoriel ». Or, au moment de la préparation du travail de terrain et de la mise en place pratique des protocoles de recueil d'informations, nous avons choisi, pour des raisons pratiques, d'utiliser un sac en tissu (afin que les gens puissent se déplacer aisément avec). Ainsi, les « carnets multisensoriels » sont devenus des « baluchons multisensoriels » ou en anglais : « *multisensorial pouches* ».

Une dizaine de baluchons multisensoriels / « *multisensorial pouches* » ont été distribués à des habitants du quartier pendant une durée d'environ une semaine (variable selon le moment de distribution du baluchon et la date de fin du terrain). Chaque personne a reçu un baluchon que les personnes pouvaient facilement porter avec eux, contenant : un carnet avec des instructions et des feuilles blanches (format A5 – dans l'esprit d'un carnet de voyage avec des plans du quartier incorporés), des stylos de couleurs différentes, un appareil photo jetable, un enregistreur numérique de poche, ainsi que plusieurs enveloppes pour recueillir des objets.

Il leur a été demandé de conserver dans le baluchon multisensoriel toutes leurs remarques, et impressions concernant leurs expériences sensorielles et le paysage multisensoriel quotidien de leur quartier. Différentes expressions ont ainsi été rendues possibles : l'écriture, le dessin, la photographie et l'enregistrement sonore.

Soulignons que pour la bonne passation de la méthode, la présence des enquêteurs sur le site pendant toute la période de terrain a semblé nécessaire pour assurer l'assiduité et un degré maximal de collaboration des habitants ayant accepté de participer à ce dispositif. Les rencontres régulières spontanées tout au long du dispositif et la prise de contact régulière par mail (pour ceux que nous n'avons pas pu croiser dans le quartier) pour répondre à leurs questionnements, ont été les moyens de suivi choisis.

De même, afin d'assurer un retour sur la méthode même par les habitants qui en ont fait l'expérience et pouvoir ainsi compléter les résultats que nous tirerons de l'analyse en termes de contenu des différentes méthodes, au moment de récupérer chaque baluchon, et dans la mesure du possible (pouvoir voir la personne, qu'elle soit disponible, etc.), nous avons posé

une série de questions aux personnes ayant participé tout en regardant avec eux les notes prises. Les questions posées lors du retour du baluchon multisensoriel ont été les suivantes :

- Comment avez vous trouvé cette approche/méthode ? Avez-vous eu des difficultés ? Y avez-vous trouvé un intérêt particulier ?
- Est-ce que cette expérience vous a permis de « voir » autrement votre quartier ? Avez-vous fait attention à des choses qui passent inaperçues d'habitude ?
- Est-ce que vous auriez aimé avoir d'autres supports ? Est-ce que vous auriez aimé avoir plus/moins de consignes ? Pour quel support était-ce le plus compliqué ? Pourquoi ?

Nous présentons ci-après la manière dont les baluchons ont été distribués et tenus par les habitants des trois quartiers étudiés.

3.1 Les baluchons multisensoriels au WGT

Pendant la deuxième phase de terrain, qui a eu lieu au WGT du 16/04/10 au 04/05/10, 13 baluchons multisensoriels ont été distribués, dont deux baluchons retournés quasi immédiatement : un pour cause de difficultés (« *Je n'arrivais pas à comprendre l'objectif fixé par rapport à l'histoire et à l'engagement politique actuel des habitants des pavillons centraux* » - habitante du WGT) et l'autre pour cause de contrainte d'emploi du temps de dernière minute.

Sur les 11 baluchons finalement distribués, la grande majorité (9) a été donnée suite à des contacts directs dans la rue ou chez les gens. Seulement 1 a été donné suite à un entretien (W-B1) et encore 1 par un « contact » donné par une des deux personnes qui n'a pas pu le faire (W-B2). Une autre de ces 11 personnes avait été interviewée pendant la première phase de terrain (en 2009). Des 9 personnes que nous avons directement rencontrées dans les rues du quartier, 2 sont venues vers nous spontanément.

En effet, nous avons eu des grandes difficultés à confier un baluchon suite à un entretien ou un parcours ou un entretien et un parcours. Et si pendant une longue période nous avons essayé d'en donner à la suite d'une autre méthode, nous avons décidé assez rapidement de proposer directement aux habitants de faire un baluchon multisensoriel. Le contact avec les habitants du WGT a été assez facile et malgré plusieurs refus, nous n'avons pas eu énormément de difficultés pour donner les baluchons multisensoriels. Cependant, l'acceptation n'est pas toujours égale quant à l'implication véritable dans l'enquête.

En effet, sur ces 11 baluchons finalement distribués, 8 ont pu être récupérés complétés dont deux peu complétés. Parmi les 3 personnes ayant retourné le baluchon sans l'avoir complété du tout : une personne était venue à notre rencontre de son plein gré, une avait été interviewée pendant la première phase de terrain et une avait été directement abordée dans la rue. Il ne semble donc pas y avoir de correspondance entre les différents types de prise de contact et la tenue effective des baluchons. A titre d'exemple, l'une des personnes que nous avons le plus rencontrée, avec laquelle nous avons échangé plusieurs mails et qui

s'était de surcroît portée elle-même volontaire pour participer (homme qui nous avait abordé dans la rue), a rendu le baluchon sans l'avoir complété du tout.

Tableau 19 - Baluchons distribués – baluchons rendus/non rendus à WGT

Baluchons distribués	Type de prise de contact	Suivi/rappels	Baluchons remplis et rendus	Baluchons non remplis et/ou non rendus	Recodage
1	Suite entretien	3 mails	✓		W-B1
2	Par l'intermédiaire d'un autre habitant	1 mail	✓		W-B2
3	Dans la rue	2 mails 3 rencontres de visu	✓		W-B3
4	Dans la rue	2 mails	✓		W-B4
5	Nous a contactés	1 mail 1 rencontre de visu	✓		W-B5
6	Dans la rue	1 mail	✓		W-B6
7	Nous a contactés	2 rencontres 3 mails		x	
8	Suite entretien	1 mail		x	
9	Dans la rue	1 mail	✓		W-B7
10	Dans la rue	1 mail		x	
11	Dans la rue	1 mail	✓		W-B8

Il faut aussi noter que nous ne pouvons pas tirer de conclusions mettant en lien les raisons de non tenue du baluchon et le suivi fait sur le terrain. En effet, nous avons envoyé plusieurs mails aux personnes qui ont participé (3 en moyenne par période de passation) ; nous avons croisé plusieurs personnes par hasard ; mais il ne semble pas que ce suivi ou même l'intérêt de la personne pour le sujet influence véritablement la tenue ou non du baluchon multisensoriel.

Sur les 8 personnes ayant finalement tenu un baluchon, 6 ont été tenus par des femmes et 2 par des hommes.

Tableau 20 - Age et genre des personnes ayant tenu un baluchon au WGT

	0 à 19 ans	20 à 24 ans	25 à 39 ans	40 à 59 ans	60 à 74 ans	75 ans et +	Total
Femmes	0	0	2	4	0	0	6
Hommes	0	0	0	2	0	0	2
Total	0	0	2	6	0	0	8

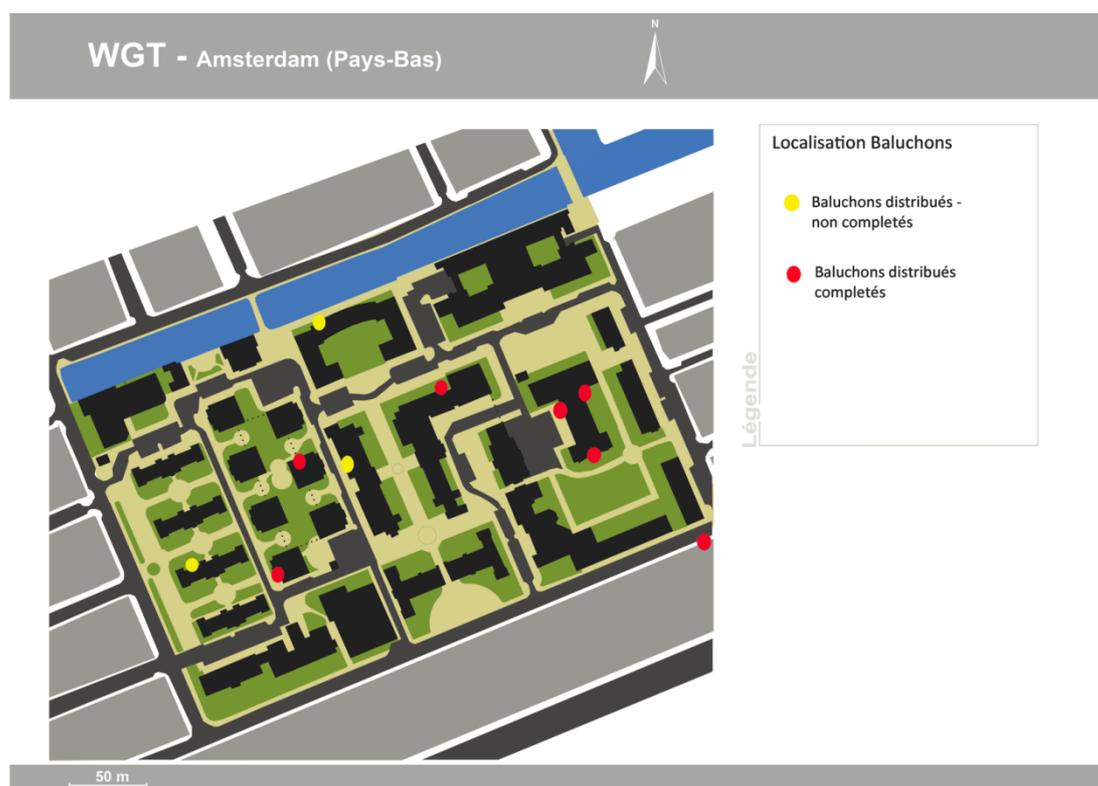
Concernant les CSP des personnes en question, nous pouvons constater une forte présence dans notre échantillon (qui ne se veut en aucun cas représentatif) des CSP dites élevées, ce qui correspond assez bien au profil sociodémographique du quartier peuplé de beaucoup d'artistes (*supra*).

Tableau 21 - CSP de personnes ayant tenu un baluchon au WGT

Agriculteurs	0
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	0
Cadres, professions intellectuelles supérieures	4
Professions intermédiaires	1
Employés	2
Ouvriers	0
Retraités et/ou pensionnaires	0
Sans activité professionnelle	1

Sur les 8 personnes qui ont tenu un baluchon multisensoriel, les 7 personnes logent (officiellement ou non) dans le quartier ou à proximité immédiate (W-B6). Une personne déclare ne pas y loger mais seulement y travailler (W-B4). Nous avons également essayé de donner des baluchons à des personnes qui logent dans les différentes parties du quartier et qui vivent et pratiquent potentiellement des territoires différents.

Carte des baluchons distribués dans le WGT



La moyenne des jours que le baluchon a été tenu est de 3, allant de 1 à 7 (maximum possible – 7 jours envisagées dans le carnet inclus). Il faut noter la grande importance du temps et surtout de l'ensoleillement quant à la tenue d'un baluchon multisensoriel. La méthode demandant des déplacements dans le quartier, aucun parcours n'a été fait les derniers jours de notre séjour sur le terrain, car il pleuvait très fortement toute la journée.

Tableau 22 - Nombre de jours de tenue des baluchons à WGT

		Durée
WGT	W-B1	7j
	W-B2	2j
	W-B3	1j
	W-B4	3j
	W-B5	3j
	W-B6	1j
	W-B7	4j
	W-B8	2j

3.2 Les baluchons multisensoriels à Bo01

Pendant la deuxième phase de terrain, qui a eu lieu à Malmö (Bo01 et Augustenborg) du 04/07/10 au 21/07/10, nous avons distribué 11 baluchons multisensoriels à Bo01.

Nourris de l'expérience de WGT, nous avons tout aussi bien proposé des baluchons suite aux parcours que directement dans la rue. Le contact avec les habitants de Bo01 a été facile, et malgré certains refus, nous n'avons pas eu énormément de difficultés pour donner les baluchons multisensoriels.

Sur les 11 baluchons distribués à BO01, 6 ont été donnés suite à des contacts directs dans la rue ou chez les gens et 5 ont été donnés suite à un parcours. Aucune des personnes ayant participé aux baluchons n'avait participé à la première phase de terrain. Sur les 11 baluchons distribués, nous en avons récupérés 7. Ainsi, au final 3 baluchons ont été effectués suite à des parcours (B-B3, B-B4, B-B7). A noter donc que, tout aussi bien des personnes ayant effectué le parcours au préalable que des personnes directement rencontrées dans la rue, ont retourné des baluchons non remplis, et ce malgré des relances répétées par mail.

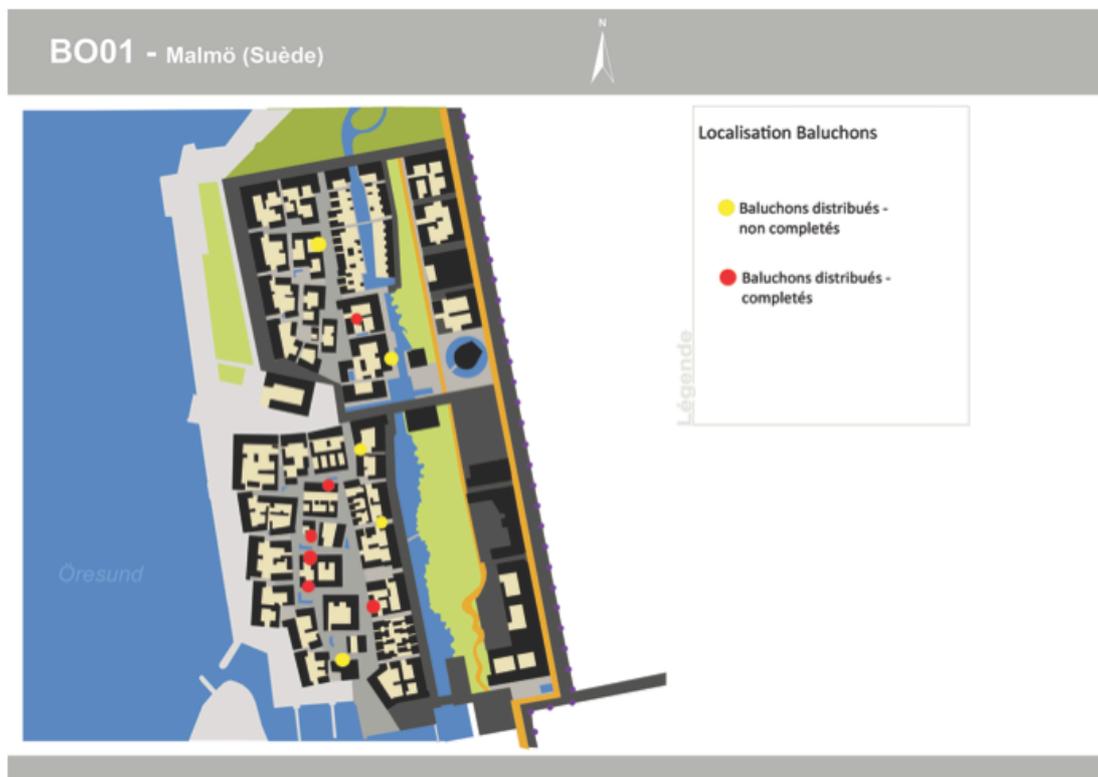
Tableau 23 - Baluchons distribués – baluchons rendus/non rendus à Bo01

Baluchons distribués	Type de prise de contact	Suivi/Rappels	Baluchons remplis et rendus	Baluchons non remplis et/ou non rendus	Recodage
1	Suite parcours	1 rencontre 3 mails		x	
2	Dans la rue	4 mails	✓		B-B1
3	Dans la rue	3 mails	✓		B-B2
4	Dans la rue	6 mails		x	
5	Suite parcours	8 mails		x	
6	Suite parcours	2 mails 1 SMS	✓		B-B3
7	Suite parcours	2 mails	✓		B-B4
8	Dans la rue	2 mails	✓		B-B5
9	Dans la rue	1 coup de fil Plusieurs SMS	✓		B-B6
10	Dans la rue	8 mails		x	
11	Suite parcours	2 mails	✓		B-B7

Sur les 8 baluchons multisensoriels récupérés, les 8 personnes les ayant tenus logent dans le quartier. Nous avons également essayé dans la mesure du possible de donner des baluchons

à des personnes qui logent dans les différentes parties du quartier et qui vivent et pratiquent potentiellement des territoires différents.

Carte des baluchons à Bo01



L'âge des personnes ayant tenu un baluchon va de 31 et 59 ans et il s'est agi de 5 femmes et de 2 hommes.

Tableau 24 - Age et genre des personnes ayant tenu un baluchon à Bo01

	0 à 19 ans	20 à 24 ans	25 à 39 ans	40 à 59 ans	60 à 74 ans	75 ans et +	Total
Femmes	0	0	3	2	0	0	5
Hommes	0	0	2	0	0	0	2
Total	0	0	5	2	0	0	7

Les CSP des personnes ayant participé à cette phase de l'enquête de terrain correspondent assez bien au profil sociodémographique du quartier peuplé, principalement des CSP dites élevées.

Tableau 25 - CSP des personnes ayant tenu un baluchon à Bo01

Agriculteurs	0
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	1
Cadres, professions intellectuelles supérieures	4
Professions intermédiaires	2
Employés	0
Ouvriers	0
Retraités et/ou pensionnaires	0
Sans activité professionnelle	0

La tenue moyenne du baluchon est de 4 jours, allant de 1 à 6 jours (7 étant le maximum possible). Il faut noter la grande importance qu'occupe le temps, et plus particulièrement l'ensoleillement et la chaleur, dans la tenue d'un baluchon multisensoriel. La méthode demandant des déplacements dans le quartier, on constate que les derniers jours de notre séjour sur le terrain, les participants ont mentionné la grande chaleur comme source de difficultés.

Tableau 26 - Nombre de jours de tenue des baluchons à Bo01

		Durée
Bo01	B-B1	3j
	B-B2	3j
	B-B3	1j
	B-B4	5j
	B-B5	6j
	B-B6	5j
	B-B7	4j

3.3 Les baluchons multisensoriels à Augustenborg

Pendant la deuxième phase de terrain, qui a eu lieu à Malmö (BO01 et Augustenborg) du 04/07/10 au 21/07/10, nous avons distribué 9 baluchons multisensoriels à Augustenborg. Sur les 9 baluchons distribués, 7 ont été donnés suite à des contacts directs dans la rue ou chez les gens et seulement 2 ont été donnés suite à un parcours. Aucune des personnes ayant participé aux baluchons n'avait participé à la première phase de terrain.

Nourris de l'expérience de WGT et surtout en vue des difficultés rencontrées sur ce terrain (en particulier pendant la première phase d'exploration de terrain, un an auparavant), nous avons tout aussi bien proposé des baluchons suite aux parcours que proposé directement dans la rue. Le contact avec les habitants d'Augustenborg a été assez difficile. Les raisons sont principalement langagières et d'intérêt – la réaction « *ce n'est pas pour moi!* » revenant assez souvent lors des refus.

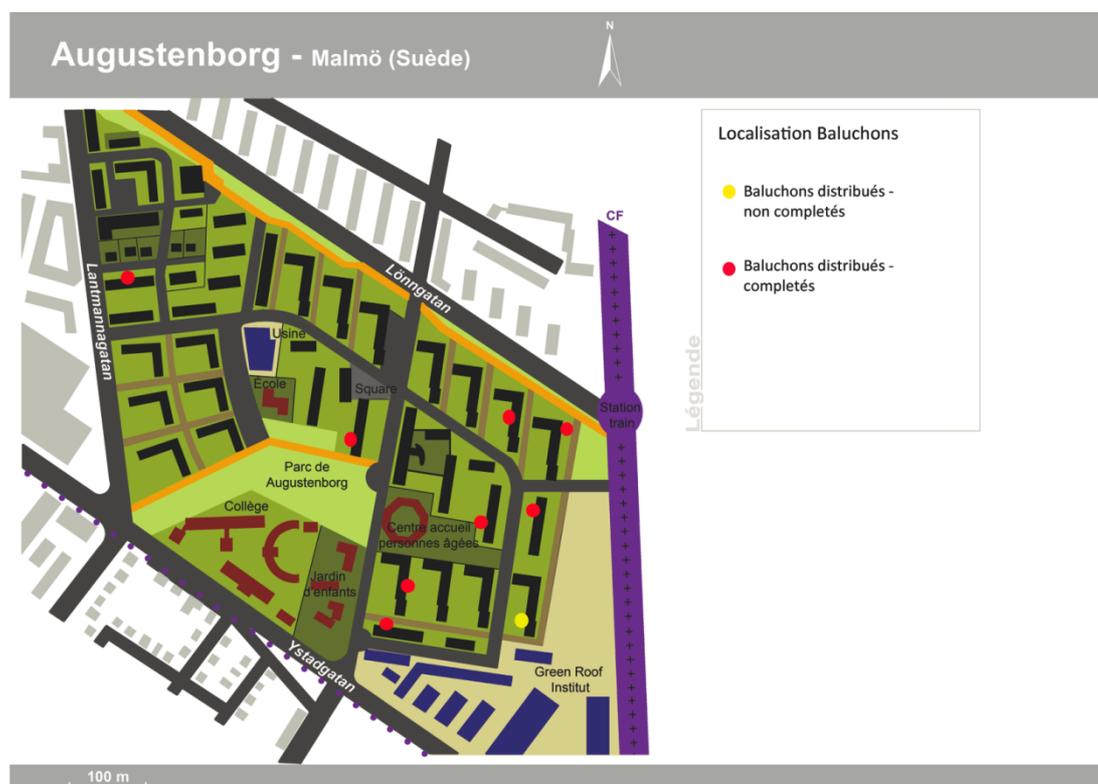
Ainsi, deux baluchons ont été donnés suite à un parcours (A-B5 et A-B7). Sur les 9 personnes auxquelles nous avons pu donner les baluchons multisensoriels, les 9 logent dans le quartier. Un des baluchons n'a pas été récupéré malgré plusieurs échanges avec la personne et un rendez-vous pris auquel la personne ne s'est pas présentée.

Tableau 27 - Baluchons distribués – baluchons rendus/non rendus à Augustenborg

Baluchons distribués	Type de prise de contact	Suivi/rappels	Baluchons remplis et rendus	Baluchons non remplis et/ou non rendus	Recodage
1	Dans la rue	3 mails	✓		A-B1
2	Dans la rue	5 mails 1 rencontre	✓		A-B2
3	Dans la rue	-	✓		A-B3
4	Dans la rue	Plusieurs coups de fil et SMS		x	
5	Dans la rue	3 mails	✓		A-B4
6	Suite parcours	2 mails	✓		A-B5
7	Dans la rue	2 mails	✓		A-B6
8	Suite parcours	2 mails	✓		A-B7
9	Dans la rue	RDV pris d'avance	✓		A-B8

Nous avons également essayé de donner des baluchons à des personnes qui logent dans les différentes parties du quartier et qui vivent et pratiquent potentiellement des territoires différents même si le quartier est relativement homogène (structure socio-spatiale).

Carte des baluchons dans Augustenborg



Concernant l'âge des personnes ayant tenu un baluchon à Augustenborg, nous pouvons constater une plus large distribution en termes de tranches d'âge par rapport aux deux autres quartiers (WGT et Bo01), à l'image d'un quartier très mixte d'un point de vue générationnel. Concernant le genre, une nouvelle fois les femmes sont plus représentées que les hommes.

Tableau 28 - Age et genre des personnes ayant tenu un baluchon à Augustenborg

	0 à 19 ans	20 à 24 ans	25 à 39 ans	40 à 59 ans	60 à 74 ans	75 ans et +	Total
Femmes	0	2	1	1	2	0	6
Hommes	0	0	1	0	1	0	2
Total	0	2	2	1	3	0	8

A l'image aussi du quartier, les CSP des personnes ayant participé à cette expérience sont des professions intermédiaires, employés, retraités et personnes sans activité professionnelle (il s'agit ici de 3 étudiantes).

Tableau 29 - CSP de personnes ayant tenu un baluchon à Augustenborg

Agriculteurs	0
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	0
Cadres, professions intellectuelles supérieures	0
Professions intermédiaires	1
Employés	1
Ouvriers	0
Retraités et/ou pensionnaires	3
Sans activité professionnelle	3

La moyenne des jours que le baluchon a été tenu est de 4,5 jours, allant de 1 à 7 (7 étant le maximum possible).

Tableau 30 - Nombre de jours de tenue des baluchons à Augustenborg

		Durée
Augustenborg	A-B1	1j
	A-B2	3j
	A-B3	1j
	A-B4	5j
	A-B5	3j
	A-B6	7j
	A-B7	3j
	A-B8	7j

4. Les entretiens auprès d'acteurs

Les entretiens auprès d'acteurs, réalisés pendant la première et la deuxième phase du terrain (donc en 2009 et en 2010) avaient pour objet de nourrir et croiser les informations recueillies auprès des populations. D'une durée moyenne d'1h30, ils avaient pour objectifs de :

- comprendre les acceptions et terminologies associées aux notions de développement durable, paysage, ambiance, bien-être ;
- préciser les objectifs génériques des projets de ces quartiers dits durables ;
- identifier plus précisément les objectifs, s'il en est, moyens mis en œuvre, et résultats en termes de paysage(s), modes de vie, bien-être, qualité de vie, participation habitante. Il s'agissait alors de comprendre si les réflexions sur la multisensorialité au travers des expériences, vécus, pratiques, avaient été intégrées au projet ;
- cet omprendre les verrous potentiels que les acteurs avaient rencontrés en termes d'intégration et d'opérationnalisation des paysages multisensoriels au travers de leur(s) projet(s) de quartier(s) durable(s).

Pour ces entretiens longs semi-directifs, nous avons construit une grille (cf. Annexes) comprenant une quarantaine de questions organisées selon cinq thématiques :

- Signalétique de l'acteur

La première partie, dédiée à la signalétique des acteurs, visait à identifier les fonctions de chacun d'entre eux, leur ancienneté au sein de leur structure ainsi qu'à leur poste, et de cerner dans quelle mesure l'environnement, le paysage, et les ambiances pouvaient constituer ou non des notions structurantes au sein de leurs missions.

- Terminologie utilisée

La deuxième partie visait à interroger les acteurs sur la terminologie utilisée et les acceptions qu'ils proposent et/ou qu'ils portent à l'égard des notions de développement durable, paysage, ambiance, et bien-être, en essayant de comprendre comment ils pouvaient les mettre en lien, et notamment comment le paysage multisensoriel pouvait participer à l'amélioration du bien-être et de la qualité du cadre de vie, et s'il constituait, selon eux, un objet porté par une demande sociale.

- Le projet, les objectifs, les moyens

Le troisième volet thématique était orienté sur le projet lui-même, ainsi que sur les objectifs visés et les moyens utilisés. L'accent était mis sur les particularités et les spécificités du/des projets, par rapport à d'autres projets urbains, mais il convenait également de les interroger sur le caractère durable de ces quartiers.

- Le projet par le paysage, les ambiances, les modes de vie...

La quatrième partie, en relation directe avec la troisième mais plus approfondie, insistait sur les objectifs visés, les moyens mis en œuvre et les résultats en termes de paysages, ambiances, modes de vie, bien-être, qualité de vie et participation habitante. Une attention particulière visait à relancer les acteurs sur les différents sens auxquels font appel particulièrement les paysages et les ambiances, et sur la manière dont les méthodologies d'opérationnalisation de ces objets, s'il en est, pouvaient ou non être considérées comme singulières, spécifiques, voire novatrices par rapport à d'autres initiatives menées par les mêmes structures.

Il leur était également demandé de décrire les enseignements éventuels qu'ils avaient pu tirer à travers ces projets et les évolutions potentielles qui en étaient ressorties, notamment en termes d'acceptations des notions structurantes de notre recherche.

- Les verrous pour une prise en compte des paysages multisensoriels

Enfin, la dernière partie s'intéressait aux verrous existants ou pouvant exister dans la prise en compte du paysage multisensoriel dans le montage des projets concernés, des facilités et des difficultés rencontrées, ainsi que des améliorations envisageables pour une meilleure prise en compte des modalités sensorielles dans la réalisation de projets de ce type. Il s'agissait alors de comprendre si les premiers freins à la mise en action du sensible n'étaient pas liés à une approche du paysage historiquement construite autour du seul sens visuel, et selon des outils et méthodologies avant tout classiques et techniques.

4.1 Les entretiens acteurs effectués au WGT

Nous avons obtenu et réalisé 4 entretiens pour Wilhemina-Gasthuis Terrain à Amsterdam :

- Interviewé en avril 2009, Hein de Haan, architecte et enseignant émérite à l'Université de Delft, faisant partie du cercle des « experts/architectes » mobilisés lors du projet d'auto-réhabilitation des pavillons 1 et 2 et enseignant des architectes qui ont été directement impliqués sur le projet.
- Interviewé en avril 2010, Jianho Kwa, architecte et enseignant à l'Université de Delft en projet d'architecture. Il a été, avec le collectif RATAPLAN (Rataplan Architecten Cooperatief) un des architectes de la première réhabilitation des pavillons 1 et 2. Il a aussi été par la suite médiateur entre la ville et les artistes logeant dans le pavillon 19 lors de la réhabilitation de cette partie du quartier, de même que l'architecte mandataire pour la rénovation de la partie Est du quartier.
- Interviewée en avril 2009, Nicole van Leeuwen, ancienne secrétaire de l'association gestionnaire des pavillons 1 et 2 – WG (au moment de notre entretien, elle était encore en poste).
- Interviewé en mai 2010, Kees Visser, trésorier actuel de l'association WG et membre fondateur de cette dernière.

Nous souhaitons aussi interviewer :

- Ytzen Tamminga, elle aussi faisant partie de l'équipe de conception de la première réhabilitation. Le contact avait eu lieu et elle avait accepté de faire un entretien par internet, mais malheureusement, nous n'avons à ce jour pas encore reçu ses réponses.

Nous avons aussi contacté, mais sans réussir à obtenir un rendez-vous :

- Het Oosten, le bailleur social du quartier ;
- Hans Weevers, actuellement député du parti des travailleurs et qui a été gouverneur local à Oud West à l'époque de la rénovation de la partie Est ;
- Et Anita Schothans, en charge des affaires culturelles du Oud West.

Pour les entretiens réalisés, nous avons eu certaines difficultés, surtout pour cibler les acteurs et trouver leurs coordonnées. Le premier contact, nous l'avons eu *via* des connaissances (Hein de Haan) ; c'est ce premier contact qui nous a donné les coordonnées du second, et ainsi de suite. La difficulté ne consiste pas à connaître les acteurs impliqués, mais à avoir leurs coordonnées.

Aussi, le projet étant un peu ancien, nous avons aussi eu du mal à obtenir des réponses détaillées sur des questions précises concernant le projet lui-même. Pour cette même raison, tous les concepteurs ont refusé lors du premier contact, puis accepté de répondre à nos questions bien volontiers, une fois la recherche mieux explicitée et de manière moins formelle. En ce qui concerne les associatifs, le refus lors de la première prise de contact a aussi été immédiat car ils se considèrent en premier comme habitants (par exemple lors de la prise de contact avec un des associatifs, ce dernier nous a renvoyé vers d'autres habitants considérant que ceci équivalait) mais une fois explicité que nous voulions les rencontrer au titre d'acteurs ou comme des habitants « plus impliqués que d'autres », ils ont accepté.

De manière générale, il semblerait que le quartier et le projet sont et ont été chers à toutes les personnes rencontrées, car toutes ont été contentes d'échanger à ce propos, nous accordant bien plus de temps que celui initialement prévu, et nous conseillant bien volontiers d'autres personnes ressources dans la mesure de leur connaissances.

4.2 Les entretiens acteurs effectués à Bo01 et à Augustenborg

En ce qui concerne les entretiens effectués à Malmö, comme les deux projets ont été initiés par la municipalité, nous avons effectué 2 entretiens avec des acteurs de la ville qui ont porté tout aussi bien sur Bo01 que sur Augustenborg, tout en gardant cependant une certaine orientation vers l'un ou l'autre des projets :

- Interviewé en avril 2009, Tor Fossum, de l' « Environmental Department » de la ville de Malmö, a particulièrement travaillé sur le projet d'Augustenborg ;
- Interviewée en avril 2009, Eva Dalman, architecte dans le département « City planning » de Malmö, a particulièrement travaillé sur le projet de Bo01.

En plus de ces deux entretiens, un entretien a été mené sur le projet de Bo01 :

- En juin 2010, avec Asa Hellström, déléguée de la ville de Malmö et faisant partie de l'« Unité stratégique de l'environnement », en charge des stratégies d'évolution du développement durable, et qui s'occupe entre autres des visites organisées du quartier de Bo01.

De même, pour compléter nos informations sur le projet et le quartier d'Augustenborg nous avons rencontré :

- En juin 2010, Gisli Kristjansson, architecte primé pour les toitures végétalisées réalisées entre autres à Augustenborg ;
- En juin 2010 également, Ase Delman, représentante de MKB, qui est l'entreprise propriétaire et gestionnaire d'Augustenborg depuis sa création ,et qui a porté avec la ville de Malmö le projet de réhabilitation du quartier.

Si dans le cadre des deux quartiers de Malmö, nous n'avons pas eu de difficultés spécifiques à prendre contact avec les acteurs malgré le fait que nos temps d'enquête de terrain se croisaient avec la période de vacances estivales, nous nous sommes confrontés, au contraire du cas de WGT, à des acteurs très sollicités, habitués des entretiens. Ceci a conduit parfois à des discours contenus dans une présentation positive et peu critique des projets menés (surtout dans le cas des porteurs de projets). L'habitude de parler des projets et les discours travaillés ont cependant laissé une certaine place à des réflexions sincères et spontanées, sans pour autant dissimuler une certaine fierté pour ces projets mondialement connus.

5. Le diagnostic « expert » urbain et paysager

Pour rappel, le diagnostic se décompose en deux types de démarches : l'une plus bibliographique et documentaire ; l'une qui se rapproche fortement des diagnostics faits par les concepteurs, mais qui est aussi en partie nourrie et inspirée des méthodes d'observation de l'espace public (notamment de l'ethnographie sensible).

Pour le « diagnostic documentaire », nous nous sommes tout d'abord appuyés sur le foisonnement de documents opérationnels et scientifiques traitant des expériences de quartiers durables (ARENE Ile-de-France, LTMU, CSTB). Puis, nous avons collecté plusieurs documents (cartes, recensements, photographies, documents de projets, etc.) par le biais notamment de plusieurs visites de quartiers et d'entretiens avec les acteurs inhérents aux projets.

Pour le diagnostic urbain et paysager « classique », nous avons procédé à des relevés et descriptions de chaque quartier : hauteurs, morphologie et fonction du bâti ; types et usages d'espaces extérieurs (privé, public ; présence végétale) ; types de voies de circulation (pour automobile, piéton, vélos, parkings) ; localisation des toitures végétalisées, du tri sélectif, des énergies renouvelables ; précision des relations/coupures avec l'espace alentour.

- ⇒ Les résultats de ces deux investigations seront présentés dans le cadre des présentations des quartiers d'étude. Ils ont également servi à la construction des protocoles et à l'analyse des discours habitants et acteurs.

Mais, afin d'avoir une connaissance sensorielle et sensible propre de chaque quartier, nous avons effectué des promenades/découvertes ainsi que des observations plus fines du quartier dans son ensemble en utilisant notre propre expérience comme moyen de compréhension et d'analyse de l'espace. Ce sont les résultats de ces observations qui constituent la partie « sensible » de ce diagnostic.

Au préalable de toute investigation de terrain, nous avons effectué plusieurs promenades (de 2 à 3) dans chaque quartier et leurs abords en état « d'éveil des sens ». Promenades qui ont été faites à différentes heures de la journée (matin midi/début d'après-midi et au coucher du soleil). Nous n'avons rien noté, ni enregistré ou photographié pendant ces promenades, afin de laisser pleinement le lieu nous imprégner. Nous nous sommes focalisés sur les transitions, les coupures, les éléments qui semblent pérennes ou éphémères, les caractéristiques multisensorielles des lieux. Après les promenades (et après un temps de pause), nous avons écrit ce qu'il nous restait en mémoire.

Une première prise de contact avec le site, le quartier. Ces premières notes courtes ont été préservées en l'état (cf. Annexes). Tout le long de notre présence sur le terrain aux différentes phases de l'enquête (2009 et 2010), nous avons complété ces informations par des observations sensorielles du site. Plus particulièrement, nous nous sommes focalisés sur un des trois quartiers, le WGT, pour lequel nous avons mené un « diagnostic sensible » détaillé, espace par espace. Les résultats de ces investigations seront présentés dans le dernier chapitre.

CONCLUSION 2EME PARTIE

L'objectif de cette deuxième partie a été de questionner plus particulièrement les questions méthodologiques (afin de commencer à renseigner notre 3^{ème} hypothèse - *supra*) et de terrain d'enquête. Dans un premier chapitre (Chapitre 4), nous avons pu discuter des difficultés méthodologiques relatives à l'expression du sensible par ses acteurs principaux (les habitants). Élément central de notre travail, l'approche méthodologique a ainsi été détaillée par une première étape théorique mentionnant les difficultés propres à notre sujet de recherche, par une présentation de certaines méthodes issues de Sciences humaines et Sociales et par une proposition méthodologique en vue de saisir, comprendre, analyser les rapports sensibles des habitants à leur territoire de vie. Dans un deuxième chapitre (Chapitre 5), nous avons présenté nos terrains d'étude et territoires d'application de notre démarche méthodologique. Nous avons pour cela précisé les raisons du choix des quartiers dits durables comme terrains d'étude ainsi que les critères qui ont conduit au choix de WGT (Amsterdam), BO01 et Augustenborg (Malmö). Nous avons enfin (Chapitre 6) présenté en détail les protocoles utilisés, les acteurs et habitants rencontrés ainsi que les conditions de ces rencontres, et raconté de quelle manière s'est déroulée l'enquête de terrain.

Des difficultés opératoires pour saisir, comprendre et analyser le sensible situé

Il ressort de cette partie que des difficultés plus opératoires, méthodologiques, existent quant à l'opérationnalisation du sensible. Des méthodologies quantitatives sont le plus souvent mobilisées pour parler et analyser l'espace urbain. Cependant, ces méthodes semblent inadéquates pour aborder une approche sensible de l'urbain. Pour ce faire, il ressort que les méthodes issues des Sciences humaines et sociales sont plus adaptées pour traiter le sensible en ville, impliquant l'habitant et son expérience.

Malgré un foisonnement de méthodes qualitatives, certaines difficultés semblent persister quant à l'expression de rapports sensibles des habitants à leurs territoires de vie. En effet, suite à des entretiens exploratoires menés avec des habitants (Faburel et Manola (coord.), 2007), il est apparu que les enquêtés éprouvaient pour certains de grandes difficultés, pour d'autres de la gêne à parler du sensible, de leurs sensations et expériences. Il est vrai que,

comme bien d'autres ont pu le montrer (ex. Thibaud et al., 1998 ; Balez, 2000 ; Grosjean et Thibaud, 2001 ; Blanc et al., 2004 ; Grésillon, 2006), parler du sensible revient à parler d'une intimité, donc peut être interprété comme une intrusion. Il en résulte :

- une plus grande facilité de parler des expériences visuelles (voire sonores) que des autres ;
- un repli sur des notions plus usuelles, donc *a priori* une certaine « pauvreté » des champs lexicaux ;
- et alors l'inclinaison vers ce qui est négatif dans le sensible (bruits, mauvaises odeurs, désagréments visuels, etc.).

Les raisons de ces difficultés sont multiples, notamment :

- Dans un premier temps, révéler le sensible dans un monde qui freine son expression et exige un discours rationnel. Ce qui conduit à des discours convenus pour faire montre d'une certaine maîtrise de soi. Selon cette logique, les gens hésitent à livrer leurs expériences personnelles, considérées comme trop « subjectives », sans apport véritable... et ainsi, nous assistons à une expression raisonnée des vécus, à une inhibition du sensible.
- Mais aussi la construction même de la langue française, dotée différemment en mots selon les sens évoqués. En effet, le sensible et son expression sont aussi directement conditionnés par les « incapacités » de la langue française. Si en Occident, la vue, sens dominant, possède un lexique très développé, il est par exemple quasiment impossible à un locuteur de décrire ses sensations odorantes avec le vocabulaire existant (Dubois, 2006).
- De plus, certains termes récurrents de notre travail (surtout paysage et ambiance) ne sont pas forcément utilisés par les habitants dans le même sens que par les scientifiques. Selon les travaux de Blanc et al. (2004), certains vocables comme « paysage urbain » ne sont par ailleurs pas utilisés par les habitants.
- Enfin, si la mise en discours apparaît nécessaire, exprimer son expérience sensible, rendre compte de cette interaction complexe entre le Monde et le sujet va d'emblée poser une distinction entre les deux qui n'existe pas dans l'expérience du sensible. Mais, cette distinction du sujet sentant et de l'objet Monde demeure *a priori* inévitable.

Pour une opérationnalisation du sensible : une démarche méthodologique qui puise dans les méthodes qualitatives croisées avec des méthodes de la conception

Pour rappel (cf. Chapitre 4) ; il ressort alors qu'afin de pouvoir de manière plus efficace traiter des rapports sensibles habitants, il convient de :

- Eviter de mobiliser uniquement la mise en discours comme seul support d'expression des expériences sensibles, sans pour autant l'exclure ;

- Tenter de minimiser les inhibitions liées à l'expression du sensible ;
- Utiliser un langage réapproprié par rapport au sens que les habitants y donnent.

Afin de répondre à ces conditions, nous avons alors proposé la mise en place d'une démarche emboîtée, articulante plusieurs dispositifs méthodologiques qui se complètent. Cette démarche se compose de deux sous-ensembles :

- Un diagnostic urbain et paysager « expert » qui se compose lui-même d'un « diagnostic documentaire » (par analyse bibliographique) ; d'un diagnostic urbain et paysager « classique » (composé des divers observations sur le terrain, croquis, relevés) ; et, d'une approche sensible du site (issue d'observations marchantes et analyses, basées sur le vécu et le sentir du site).
- Des investigations de terrain, partie centrale et fondamentale de la démarche méthodologique proposée et décomposée en deux parties :
 - La première partie aborde les discours d'acteurs par des entretiens semi-directifs avec des acteurs (3 environ par quartier) impliqués dans le conseil, la conception, la réalisation et/ou gestion de tels projets ;
 - La deuxième partie est de loin la plus conséquente et combine : Des entretiens ouverts courts (une trentaine en moyenne par quartier) ; des « parcours multisensoriels » (une dizaine par quartier) ; des « baluchons multisensoriels » (cinq environ par quartier). Les entretiens courts permettent de mettre des mots sur le sensible, les parcours multisensoriels, par les apports du mouvement et du caractère contextuel de la méthode permettent une facilitation de l'évocation des expériences sensibles et les baluchons multisensoriels, par un engagement pendant un long moment, une diversité des supports proposés (le dessin et l'enregistrement à l'aide d'un dictaphone, la possibilité de prendre des photos et collecter des objets dans le quartier), une certaine intimité offerte par l'écriture peuvent permettre d'accéder à l'inaccessible, l'intime...

La combinaison des méthodes de type diagnostic (allant de celui documentaire, à celui pratiqué couramment dans la phase d'avant conception, à celui sensible impliquant directement le chercheur) et des méthodes d'investigation auprès des acteurs institutionnels et des habitants des quartiers, peuvent permettre par leur croisement une véritable mise en action et une opérationnalisation du sensible.

Des terrains propices à l'analyse et la compréhension des rapports sensibles : des quartiers dits durables

Afin d'appliquer notre démarche méthodologique nous avons choisi des terrains qui semblent propices et intéressants pour mener de telles investigations. Les terrains d'étude de notre travail sont des quartiers dits durables européens. Ce choix est dicté par les caractéristiques paysagères souvent attribuées à ces quartiers qui peuvent faire de ces lieux

des contextes propices à la saisie des rapports multisensoriels aux territoires de vie, par le biais du paysage. En effet, plusieurs raisons nous ont conduits à choisir les quartiers dits durables :

- Dans ces quartiers, nous pouvons considérer que le paysage correspond d'une certaine manière à notre acception du paysage : combinant tout aussi bien des approches technico-écologiques que socio-environnementales.
- Le paysage est par ailleurs de plus en plus mobilisé dans ces projets.
- Par l'évolution multiple des modes de vie (ou par la proposition attendue de ceux-ci), ces quartiers peuvent être des contextes propices à la saisie des rapports multisensoriels.
- Ces projets sont censés mettre en place une implication habitante.

Et, afin de choisir nos cas d'étude parmi la multitude des quartiers durables, nous avons posé une série de critères :

- relatifs à la taille des quartiers,
- la mixité des usages et des populations,
- la démarche de « création » du quartier,
- l'ancienneté d'existence,
- la forme physique urbaine,
- leur classification en protoquartiers, prototypes de quartiers, quartiers type (Souami, 2009).

Ainsi, les trois quartiers dits durables retenus sont :

- Le Wilhelmina Gasthuis Terrein à Amsterdam (Pays-Bas). Le quartier d'Augustenborg à Malmö (Suède). Le quartier Bo01 à Malmö (Suède).

Une méthodologie qualitative pour une analyse qualitative du corpus recueilli

Le choix d'une démarche méthodologique qualitative et en partie innovante ne va pas sans poser la question de l'analyse de l'information recueillie. La grande variété de contenu, la longueur du discours, la multiplicité des supports et moyens d'expression (discours oral et écrit, choix de parcours, prise de photos et d'enregistrements, dessins, récolte d'objets, etc.) rend une analyse quantitative, même si elle peut être appliquée de manière efficace dans l'analyse des corpus qualitatifs, inadaptée. En effet, une analyse de contenu semble plus adéquate à un tel corpus afin d'éviter de perdre la finesse de l'information voire son sens. « *L'analyse du contenu cherche à étudier une parole, une personne, ce qu'elle dit* » (Ghiglione R., Blanchet A., 1991, p. 33). C'« *est une méthode qui se donne pour but d'analyser objectivement l'information contenue dans un discours, un texte ou un document iconographique.* » (Guibert J., Jumel G., 1997, p. 138). Cependant, dans notre démarche, la recherche d'objectivité n'est pas visée. La part subjective de l'enquêteur et de celui qui

analyse le corpus est conscientisée et de ce fait peut-être mieux contrôlée. Ainsi, nous recherchons plus la neutralité que l'objectivité, car il ne s'agit surtout pas de confondre analyse qualitative et approche intuitive des données.

Notre analyse de corpus est structurée en trois temps complémentaires :

- un premier temps consacré à une analyse verticale : au sein de chaque corpus, de chaque entretien, de chaque parcours, de chaque baluchon, nous essayons de comprendre le contenu du discours tenu (au sens large) ; ce qui vise à « défricher » et déchiffrer l'information ;
- un second temps d'analyse, horizontale : en croisant les discours au sein des différents corpus, nous essayons dans le cadre de la totalité des entretiens, des parcours, des baluchons, de construire une analyse par thématique en révélant les points de convergence, différences, régularités, singularités... Ce qui vise la production de résultats sur des thématiques précises ;
- et un dernier temps consacré à une analyse croisée entre méthodes, nécessité de notre démarche emboîtée, qui vise l'obtention des résultats dont le contenu est plus général et en surplomb de la recherche ainsi que des résultats d'ordre méthodologique.

Plus particulièrement en ce qui concerne les corpus autres que le discours (photos, enregistrements, dessins), nous ne procédons pas à une analyse sémiologique¹²⁶. Nous ne prêtons pas d'importance à la forme de ces corpus (cadrage de l'image, qualité de l'enregistrement sonore, etc.) tout en portant une attention particulière, quand le corpus général nous y invite, à des zooms, clichés cadrés, enregistrements d'éléments particuliers, etc. Il s'agit plus d'observer et d'analyser, d'interpréter le contenu que le contenant, questionnant ici davantage le fond et peu la forme.

¹²⁶ La sémiologie est la « science générale de la vie des signes de la vie sociale » pour reprendre les termes de F. de Saussure (1974), afin d'analyser des signes à partir de leur structure ; et particulièrement sur la linguistique, un de ses sous-ensembles, afin d'analyser la forme du discours en lien avec son contenu sémantique.

TROISIEME PARTIE

**RAPPORTS SENSIBLES :
DES MOTS POUR EN PARLER
DES LIEUX ET DES SOCIETES POUR LES VIVRE
DES SENS POUR LES EPROUVER**

**ENSEIGNEMENTS THEORIQUES ISSUS DE L'ANALYSE CROISEE
DES ENTRETIENS, DES PARCOURS ET DES BALUCHONS**

La problématique centrale de ce travail est la suivante : quels sont les conditions et les apports spécifiques d'une prise en compte du sensible (situé) dans l'action urbaine par l'intermédiaire du paysage multisensoriel ? Dans la continuité de nos deux premières parties, théorique et méthodologique, cette troisième partie vise à renseigner directement les deux des trois premières hypothèses de notre travail, et, dans une moindre mesure et indirectement, notre troisième hypothèse (d'ordre plus méthodologique). Aussi, gardons bien à l'esprit que nos différentes hypothèses ne pourront être vérifiées (ou non) qu'à la toute fin de ce travail. Car, si chaque chapitre et chaque partie apporte des éléments de compréhension complémentaires, ce n'est que, mis bout à bout, qu'ils donneront ou pas sens à nos hypothèses initiales.

Rappel des deux premières hypothèses de notre recherche

Hypothèse n°1 : *Le paysage multisensoriel n'est pas seulement un système de rapports sensoriels mais il est aussi et surtout un système de rapports (multi)sensoriels ET signifiants, chargés de sens individuel et social. Le paysage multisensoriel est un sentir mais aussi et surtout un ressentir chargé non seulement de perceptions individuelles mais aussi de représentations sociales, de projections, d'imaginaire... Il revêt ainsi le sens d'un engagement expérientiel situé, d'un être-là éprouvé, senti, vécu. Les sens et leurs sens sont alors une mise en lien de soi avec soi, avec autrui, avec le monde (urbain).*

Hypothèse n°2 : *Dans ce système de rapports sensibles (multi-sensoriels et signifiants), la spatialité de l'expérience est d'une importance cruciale : elle la nourrit et s'en nourrit, faisant partie intégrante du système. Les espaces/lieux/territoires sont des paysages s'ils sont habités, sentis, représentés, éprouvés (physiquement, mentalement, idéologiquement...). Ainsi, appliqués à nos terrains de travail, la spécificité de ces territoires de dits quartiers durables est alors aussi celle-ci : par une qualité (ou du moins particularité) des sentirs et donc des ressentirs, ces quartiers deviennent des paysages urbains uniques (différents d'autres par l'habiter urbain qui s'y déploie, où il fait bon habiter, où l'on se sent bien...).*

Dans la première partie, nous avons présenté les apports scientifiques relatifs à la compréhension et à la définition du paysage multisensoriel, ainsi que les difficultés persistantes quant à l'opérationnalisation du sensible, notamment par le paysage. Nous avons aussi présenté, dans notre deuxième partie, les difficultés méthodologiques inhérentes à notre sujet, et en conséquence une méthodologie qui se propose de les minimiser, avant que de motiver nos choix de terrains d'étude et de présenter ces derniers.

Cette troisième partie est la première partie des résultats issus des investigations de terrain (essentiellement des investigations auprès des habitants : entretiens courts, parcours multisensoriels, baluchons multisensoriels). Elle est orientée plus vers des résultats théoriques et scientifiques à portée opérationnelle indirecte. Ces résultats sont alors de modestes apports à la connaissance, organisés ici selon trois chapitres qu'il nous faut détailler.

Dans un premier temps (Chapitre 7), nous verrons, du point de vue des habitants, ce qu'il en est des définitions données aux mots que les chercheurs utilisent habituellement pour parler du sensible - paysage, ambiance - mais aussi que d'autres mots sont souvent utilisés pour parler des rapports sensibles (nature, architecture, art.).

Dans un second temps (Chapitre 8), nous discuterons les formes qui révèlent le sensible : d'abord les formes qui ont une certaine consistance spatiale (même si ce n'est pas la seule), puis plus en détails, les lieux et territoires structurants qui semblent révéler le plus (ou de manière plus évidente) le sensible. Après quoi, nous questionnerons aussi les formes sociales qui influent sur le sensible afin de considérer le quartier comme échelle socio-spatiale pertinente pour traiter des rapports sensibles par les paysages. Aussi, nous présenterons les trois types de paysages qui se superposent dans les trois quartiers et qui font sens par rapport à leurs formes spatiales, sociales, et les représentations qui leur sont attachés.

Dans un dernier temps (Chapitre 9), nous discuterons les sens du sensible, leur présence, leurs qualifications et significations. Et ce, d'abord sens par sens afin de mettre en évidence *les apports spécifiques de chaque rapport mono-sensoriel, puis en les comparant et en considérant la multisensorialité comme un rapport cohérent*. Nous discuterons alors la place des sens dans ces quartiers et les rapports hiérarchiques qui existent entre eux, avant de voir enfin que la multisensorialité s'exprime comme telle et d'en éclaircir les modalités et apports de son expression.

Enfin, une remarque préalable s'impose pour la lecture de cette partie. En effet, les extraits de corpus sont ici mobilisés et retranscrits dans la langue de passation des entretiens, parcours, et baluchons. Ainsi, les extraits sont en majorité en anglais, parfois en français, voire combinent ces deux langues. Ici, nous avons préféré garder le corpus dans sa langue d'origine afin d'éviter les biais de la traduction et minimiser les changements multiples d'une langue à une autre, sachant par ailleurs que ces langues ne sont pas non plus celles maternelles de leurs auteurs.

CHAPITRE 7 :

LES TERMES DU SENSIBLE

LE SENSIBLE COMME MISE EN LANGAGE MAIS AUSSI COMME INFORMATION SPATIALISEE

Ce chapitre vise plus particulièrement à apporter des éléments de réponse à notre première hypothèse et aux questions qui la construisent (*supra*). Plus particulièrement, ce chapitre nourrira les réponses aux questions suivantes : *Comment les habitants parlent de leurs rapports sensibles à leurs territoires de vie ? Quelle(s) définition(s) et qualifications donnent-ils de leur(s) paysage(s) ? Comment cette (ces) définition(s) se positionne(ent) par rapport à notre définition du paysage multisensoriel ?* Cette série de questions vise à comprendre ce que le paysage multisensoriel est (ou peut être) pour tous les acteurs concernés, en questionnant, outre les évolutions dans la théorie du paysage (monde scientifique) et les notions connexes (monde scientifique et politique) - *supra* - la vision que les habitants en ont.

Nous l'avons vu dans notre première partie (Chapitre 1), les deux termes les plus largement mobilisés pour parler du sensible dans la recherche en Sciences Humaines et Sociales sont : l'ambiance et le paysage. Les définitions et contours théoriques de ces deux notions ont été esquissés préalablement. Aussi, lors de la mise en place de nos protocoles d'enquête, nous avons considéré comme important de comprendre en quoi ces deux termes sont utilisés (ou non) par les habitants des quartiers étudiés, quels sont leurs contours langagiers si l'on puisse dire. L'objectif étant de connaître le(s) terme(s) le(s) plus adéquat(s) à mobiliser pour parler du sensible dans un cercle plus large que celui de la recherche scientifique, notamment pour mieux communiquer avec les habitants.

Ce sont les résultats de l'analyse des questions posées directement aux habitants dans le cadre des entretiens ouverts courts et relatives à la qualification des termes *ambiance* et *paysage*, que nous présenterons donc en premier dans ce chapitre. Cette présentation se fera en deux temps : dans un premier temps, nous présenterons la manière dont les habitants qualifient l'(es) *ambiance(s)*, puis, nous présenterons, dans un second temps, les définitions et approches données par les habitants du(es) *paysage(s)*.

Questions posées dans le cadre des entretiens courts

- 17. Quelles sont les ambiances de votre quartier ?
- 18. Comment définiriez-vous les paysages de votre quartier ?
- 20. Pour vous, c'est quoi une ambiance ?
- 21. Pour vous, c'est quoi un paysage ?

Enfin, dans un dernier temps, nous détaillerons le contenu des termes/concepts mobilisés naturellement dans les discours habitants pour parler de leurs rapports sensibles. En effet, notre questionnement s'est révélé d'autant plus pertinent que, lors de la réalisation des différents dispositifs d'enquête (entretiens, parcours, baluchons), d'autres notions englobantes se sont révélées occuper une place importante quant à la verbalisation des rapports sensibles. Il s'agit de la nature (végétale mais aussi animale et perçue dans le cadre des pratiques quotidiennes), l'architecture (à échelles différentes, allant du bâti à l'espace urbain), et dans une moindre mesure l'art. De surcroît, dans le corpus recueilli par les autres méthodes que les entretiens, les termes de « *paysage* » et d'« *ambiance* » n'ont pas été utilisés de manière intuitive par les habitants. En revanche, pour parler de leurs rapports sensoriels et sensibles, les habitants ont spontanément mobilisé à plusieurs reprises des termes qui renvoient de manière directe à la nature, l'architecture et l'art. Nous avons alors souhaité présenter le contenu de ces trois termes et les significations qui leur sont assignés dans les discours habitants. Et, nous verrons alors que ces significations renvoient en grande partie à ce qui fait *paysage* pour les habitants.

1. Ambiance : un sentiment de la société, impalpable et peu lié aux sens¹²⁷

Nous avons présenté dans le premier chapitre de ce travail (Chapitre 1) la définition scientifique française du terme « ambiance ». Il s'agit d'une notion fortement mobilisée dans le cadre de la recherche architecturale et urbaine, très souvent pour parler d'une approche sensible de la ville. Les caractéristiques premières de l'ambiance sont sa composition triple : d'une dimension technique et fonctionnelle, d'une dimension sociale, et d'une dimension sensible et esthétique. L'ambiance renvoie principalement dans la littérature aux autres sens que la vue (et historiquement, à l'ouïe) ; c'est une expérience immersive et issue d'un mouvement d'un individu dans un espace (urbain). Est-ce que l'acception « ordinaire » des habitants des quartiers durables étudiés correspond alors à cette définition de l'ambiance ?

1.1 Qualification première d'ambiance dans les quartiers durables : une expression individuelle de sentiments

L'ambiance est un sentiment directement ressenti...

L'ambiance est avant tout un "*feeling*", un sentiment, lié à une expérience : "*a state of being*" (W-E3) ; "*state of being, of emotion*" (A-E17). Cela peut concerner la vie de tous les jours – "*Related to the feeling you have about every-day life*" (W-E26) – et renvoyer particulièrement à l'environnement, au quartier, aux alentours, à ce qui entoure : "*The feeling of the area where you are*" (B-E20) ; "*The feeling you get when you are in a place...*" (A-E26) ; "*How it feels, how an environment is pleasant or not... it includes people, buildings and space.*" (W-E1).

De par cette relation, l'ambiance peut être un sentiment considéré comme partagé : "*A common feeling of people that can describe a place.*" (W-E18), comme un "*... social constructed feeling.*" (A-E21) qui traduit un certain nombre d'attentes : "*What you are expecting from a place, atmosphere between people...*" (A-E7), notamment en termes de ce qui fait société mais aussi, dans une moindre mesure, de ce qui entoure les personnes "*the surroundings*" (B-E17) c'est "*... the mood of the surroundings*" (B-E13), l'esprit des lieux, son substrat (cf. Lassus). Dans ce registre, l'ambiance peut alors être tout aussi bien positive que négative.

... un sentiment d'abord de socialisation, de mélange et de sécurité...

La première impression de l'ambiance est sociale. C'est cette impression qui domine dans tous les quartiers, où ce sont les « gens » eux-mêmes qui sont ou font l'ambiance : "*... people*" (B-E6) ; "*The people...*" (W-E6) ; "*Related to people...*" (W-E21). Ces « *people* » peuvent être tout aussi bien des habitants du quartier (comme c'est le cas pour Augustenborg et WGT) mais peuvent être aussi des visiteurs, habitants occasionnels des lieux (comme c'est le cas à Bo01).

¹²⁷ Les citations qui suivent sont en langue originelle (anglais dans leur majorité). Les citations en français sont issues d'entretiens menés en français.

Le mélange des populations, des cultures, des âges... en un mot la « mixité » est ce qui se retrouve derrière cette dénomination « *people* », et ce, dans tous les quartiers même si :

- dans certains quartiers, ce mélange est propre aux habitants eux-mêmes :
 - à Augustenborg, les "*Different cultures.*" (A-E15) ; "*... different nationalities...*" (A-E18) semblent être aussi un élément constitutif de(s) l'ambiance(s) ;
 - à WGT, la population mélangée en termes d'origines culturelles et sociales y est aussi un élément premier de l'ambiance : "*Mixed populations*" (W-E33) ; "*That we have neighbours of different cultures.*" (W-E36) ; "*Different kind of people*" (W-E38), qui donne à voir : "*Different atmospheres are related to different social groups.*" (W-E29).
- alors que dans d'autres quartiers (Bo01), le mélange des populations en termes d'âges et d'origine culturelle et sociale est apporté par les habitants occasionnels, les visiteurs : "*... different ages*" (B-E22) ; "*... you hear speaking all languages...*" (B-E25).

Aussi, cette impression d'ambiance sociale, prenant la forme d'une mixité, véhicule, par les sociétés et socialisations locales, un sentiment de sécurité et d'accueil (cf. Paquot) : "*Calm, many kids. It's a family neighbourhood, there are no gangs. It's safe.*" (A-E6) ; "*We know and speak to each other, we are not afraid.*" (A-E10) ; "*You can live your children play, there is a social control*" (W-E2) ; "*Safe place for children*"(W-E2) ; "*Comfortable and safe.*" (W-E24) ; "*Safe*" (W-E2).

1.2 Un sentiment local de (vouloir) faire monde commun par les rapports sociaux

Plus largement, le fait de se reconnaître comme faisant partie de « quelque chose » semble en fait être constitutif de(s) l'ambiance(s). Mais, de quoi ?

Le quartier ne saurait définitivement faire « ciment » communautaire. Certes, quelques facteurs sont communs aux différentes populations résidentes des trois quartiers étudiés : le fait d'avoir des enfants, de vivre en famille... Ou encore : l'aisance d'une population « riche » à Bo01 ; ou par procuration, comme c'est le cas à WGT, où la présence d'une communauté d'artistes, marquant les lieux de créativité, semble influencer de manière plus générale l'ambiance du quartier.

Les sentiments relayés s'appuient sur des rapports sociaux, qualifiés comme bons, notamment de « voisinage » (Bo01, Augustenborg) : "*... no problems with the neighbours.*" (A-E4) ; "*Friendly, contact with people*" (W-E15) ; "*Feel good about your neighbours*" (W-E17) ; "*The most important thing is that people lives peacefully together.*" (W-E25).

Plus largement, les réseaux sociaux locaux (WGT) participent aussi de l'ambiance, soutenus par quelques caractéristiques communes entre habitants (comme le fait d'avoir des enfants) : "*I know a lot of faces, our children go to the same school*" (W-E1). Surtout, des pratiques et habitudes communes construisent aussi les sentiments de socialisation :

- L'entraide quotidienne est directement mise en lien avec l'ambiance des lieux, plus

particulièrement à WGT qui semble être le quartier avec les réseaux sociaux les plus forts : *“People help people, think at each other.”* (W-E9) ; *“Nice neighborhood, people help each other and know each other, little village in the city (socially speaking)”* (W-E8).

- Et les pratiques relatives à la protection de l’environnement sont à mentionner à Bo01, Augustenborg.

1.3 La composition matérielle et naturelle des lieux comme support aux expériences sensorielles qui sont pour autant peu liées à l’ambiance

Le poids secondaire de la matérialité des lieux

Dans le prolongement, indiquons qu’une seconde impression de l’ambiance semble coexister, mais de manière moins prononcée : celle d’une ambiance co-construite par la matérialité même des lieux. Cette matérialité renvoie certes à la composition spatiale, mais à la fois d’ordre naturel et architectural.

Selon les cas, les éléments naturels, architecturaux et urbains se mêlent. Ainsi, pour Bo01, la nature est mentionnée au même niveau que l’architecture : *“(the experience of) ... architecture and nature... (and people)”* (B-E4). Pour Augustenborg, la nature et l’architecture ont une petite place à côté des habitants des lieux : *“... people and spaces, green areas.”* (A-E3). Pour WGT, l’espace construit non « naturel » ne semble pas participer à ce qui fait ambiance(s), si ce n’est par les aspects socioculturels dont il est porteur au sein du quartier (*supra*). Par contre, la naturalité des lieux semble y être partie prenante de ce qui fait ambiance : *“People, the parc, the trees, the dogs, the birds...”* (W-E3).

La nature comme source principale des rares expériences sensorielles considérées comme faisant partie des ambiances

Tout d’abord, nous constatons en général une faible mobilisation directe des sens, dans d’éventuels liens aux ambiances. C’est en fait par l’intermédiaire du terme de « *feeling* » et de son adossement, par l’expérience, à des objets matériels que nous pouvons mettre quelques sens en lumière. Même si le rapprochement entre ambiance et sens est inégal selon les quartiers, nous pouvons néanmoins dire que : moins il y a une présence sociale dans les quartiers, plus les ambiances sont liées aux sens. Nous avons en effet constaté que dans les quartiers où la qualification des ambiances est plus proche d’un sentiment de sociabilisation (*supra*), moins un lien est opéré entre ambiance et sensorialité.

Voici par ordre décroissant d’intensité les liens identifiés dans les discours :

- Dans le cas de Bo01, les liens sont assez présents, principalement d’un point de vue visuel et tactile, mais aussi, dans une moindre mesure sonore et olfactif : *“When... you can feel the strongness of the wildness : the wind, the moon shine...”* (B-E10) ; *“Quiet, except when the wind is blowing.”* (B-E15) ; *“Sounds, gardens”* (B-E8) ; *“weather, architecture, smells...”* (B-E6).

- À Augustenborg, la sensorialité est encore plus ostensiblement appuyée sur des éléments de nature qui composent le quartier : *“Green, birds are singing...”* (A-E8), mais ceci reste assez rare.
- À WGT, les liens sont quasiment inexistantes.

Plus la place des sociabilités, de la communauté locale, des vivres ensemble est fort, moins les sens sont mobilisés pour décrire ce qu’est une ambiance, comme si la part que le système social masque tout rapprochement entre ambiance et sens. A l’inverse, dans le quartier Bo01 qui présente un système social peu présent, le rapprochement entre ambiance et sens est plus fréquent même si les sens restent aussi largement minoritaires.

Le(s) temps et l’ambiance : une moindre mise en lien

Du fait du poids revêtu par la nature dans les expressions sensorielles des sentiments d’ambiances, le temps, les saisons, le climat sont reliés aux ambiances dans certains quartiers.

Cette influence peut-être double (rythmes de vie et rythmes naturels), comme le passage du temps est un élément influant sur les ambiances à Bo01. Facteurs temporels à la fois saisonniers (liés au climat) et hebdomadaires participent à la constitution des ambiances, sans être étranger à la présence d’habitants permanents ou occasionnels sur les lieux : *“It is a summer neighborhood”, “holiday place”, “a little far from the center in the week (nobody here)”*.

À WGT, le temps, au sens du climat, participe aussi modestement de ce qui fait ambiance.

2. Paysage : une réalité palpable, liée au vécu et à la sensorialité

Comme vu, la définition scientifique du paysage est en pleine évolution. Traditionnellement objet de nature exceptionnelle contemplé à distance, il est aujourd'hui considéré comme tout aussi bien naturel qu'urbain, exceptionnel et ordinaire, d'une consistance matérielle mais aussi fruit des représentations sociales, et de plus en plus non seulement perçu par la vue mais aussi sentie par la totalité des sens. Comment le paysage est-il décrit et défini par ses habitants ? Est-ce que cette définition est proche de celle donnée par la recherche aujourd'hui ou reste limitée à celle historiquement diffusée par l'art ?

Le paysage est décrit par les habitants des quartiers de quatre manières. Par ordre décroissant d'importance, nous pouvons résumer ces manières, tels que :

- la plus récurrente consiste en une sorte d'idéal naturel, où la présence de l'homme est quasi-inexistante ;
- la seconde est proche de ce que nous appelons communément « paysage urbain » ;
- la troisième est liée aux activités et pratiques individuelles et sociales ;
- la quatrième renvoie plus aux expériences et énoncés sensoriels.

Ces quatre façons d'aborder le paysage ne sont pas étanches les unes aux autres, mais peuvent se superposer et se combiner dans les discours habitants. Voyons donc ce qu'elles revêtent précisément.

2.1 Les paysages naturels des quartiers durables : entre idéal de nature et domestication de l'environnement

La nature (verdoyante et idéalisée) constitutive du paysage

La naturalité de l'espace semble être constitutive du paysage dans tous les quartiers étudiés.

Dans le cas de Bo01, le paysage est directement lié aux espaces et éléments naturels : *"Feel like close to the nature... it's close to the water... I have anything I need here"* (B-E1) ; *"is in relation with the water"* (B-E3) ; *"It's the nature"* (B-E4) ; *"The forest"* (B-E7) ; *"Meadows, valleys, islands, water."* (B-E26) ; *"... the presence of the sea..."* (B-E4) ; *"What kind of nature it is (desert, mountain)"* (B-E8) ; *"The sea, the mountains"* (B-E17) ; *"Can be many things, but the sea is one kind of landscape."* (B-E20) ; *"Nature with the sea."* (B-E22).

Du fait d'une appartenance commune au même grand territoire, il en va de même dans le cas d'Augustenborg : *"Green, nature."* (A-E14) ; *"La mer (dit en français)."* (A-E15) ; *"more related to nature"* (A-E9) ; *"The green... what you see."* (A-E2) ; *"Green, trees, flowers..."* (A-E5) ; *"Many green spaces."* (A-E19) ; *"Trees, water, green spaces, flowers, plantations, clean."* (A-E25) ; *"Beautiful, green, green, green... I like it."* (A-E29).

Dans le cas de WGT, le paysage est surtout construit en dehors de toute présence marquante de nature, et plus autour d'une certaine idéalité des milieux naturels : *"Like in the North of Netherland: green, cows, farmer houses, water, wind."* (W-E28) ; *"Lot of water,*

no big roads, nature.” (W-E31) ; *“Relation with nature, mountains.”* (W-E32) ; *“The forest.”* (W-E2) ; *“The trees, the birds.”* (W-E3) ; *“Meadows, rural landscape.”* (W-E39).

Toutefois, si le paysage est avant toute chose une nature verte – *“It's green.”* (W-E36) ; *“very green”* (B-E3) ; *“Green area. Very green.”* (B-E18) – deux types de paysages coexistent de leurs rapports à la nature : un espace de nature « naturelle » ou un espace de nature « dominée ».

Les paysages des espaces urbains construits en lien avec la nature (« naturelle » ou maîtrisée)

La nature est toujours un élément référent du paysage :

- soit en opposition entre paysage « naturel » et espace urbain : *“Here it is not a landscape, you have to go out of the city.”* (W-E38) ; *“Garden, mountains with white snow, out of the city.”* (W-E41) ; *“Hard to talk about landscape in a city, because of the views are limited. Landscapes need to be composed of forest.”* (W-E29) ; *“It's the city here, landscape is nature.”* (W-E12) ; *“We don't have any landscape. Simply some parks surrounded by buildings.”* (W-E27) ; *“A very large area, which is not urbanized at all, like in north Sweden.”* (A-E29) ; *“No houses and a lot of green...”* (A-E4).
- soit en tant qu'élément participant de ce qu'est le paysage en espace urbain : *“Nice and green. You get real nature in the middle of the town.”* (A-E18) ; *“You are in the city, but you could feel you are in the country”* (A-E1). Mais, dans ce cas, il est souvent fait référence à une nature maîtrisée, prenant une forme proche des parcs et jardins et qui semble alors être au croisement entre nature idéalisée et paysage urbain : *“It's the nature, outside of the city. There you can find animals, wildlife, not only dogs and cats like here, vegetables also, but in bigger open spaces. The small gardens in the city are not landscapes for me. Well... big parks... yes... we can consider them as landscapes.”* (W-E12) ; *“The park, not other landscape.”* (W-E38) ; *“A space composed by parks... and... globally green spaces.”* (W-E27) ; *“Lots of trees, green, parks close from here.”* (W-E30) ; *“... lot of water, lot of green areas, good little parks, interesting views...”* (B-E6) ; *“... green, small parks.”* (B-E1).

Toutefois, quelque soit le cas, des similitudes existent.

La topographie comme référence à l'espace construit

Dans ces deux cas toutefois, la topographie apparaît aussi comme un élément constitutif fort du paysage : *“Topographical and geographical”* (B-E21) ; *“In Switzerland there is landscape... here it's flat.”* (B-E12). Ainsi que son usage : *“How the ground is used...”* (B-E22). Le paysage de Bo01 étant considéré comme *“Flat”* (B-E1, 2,4, 10, 12, 21, 24) ; *“Flat landscape, green.”* (A-E28) ; *“Very flat. Green in parks...”* (A-E15). Surtout, sur cette base

topographique, l'espace construit semble aussi être une caractéristique forte du paysage des quartiers durables étudiés.

2.2 Les paysages urbains des quartiers durables : forme (et formule) hybride consacrée

Le paysage englobe non seulement des éléments/objets de nature mais aussi « urbains », architecturaux, infra-structuraux : *"Parks, roads, building-façades"* (B-E6) ; *"... It can be nature and construction."* (B-E18) ; *"If you're in the same place, you can see the trees, nature, buildings, lakes."* (A-E6) ; *"Pretty open, lots of green mixed with buildings."* (A-E11) ; *"Very nice trees... Always cars from the very big street, it's noisy. All the houses are the same."* (A-E16) ; *"Streets and houses, small green places."* (A-E26) ; *"Lots of trees and buildings."* (A-E28) ; *"Green, not to much traffic."* (W-E26) ; *"Usually, it's outside the city, but there are also urban landscapes. Urban landscapes are composed by architecture, streets, open spaces, smaller places..."* (W-E13) ; *" The ground, the mountains, water and the buildings."* (W-E42) ; *"Mix of nature and buildings."* (W-E1) ; *"Buildings, cars, pavement, trees, flowers, streets."* (W-E34) ; *"Mixed landscape composed of compact buildings and lots of green spaces."* (W-E24).

Le paysage est constitué plus généralement de « *Toutes les choses qui font l'environnement, l'ensemble des choses.* » (W-E19). Ainsi, les rapports entre paysage et biodiversité peuvent être mis en exergue, d'abord par les végétaux : *"A lot of flowers, lots of water, parks, specific biotope, these areas were planed for different kinds of plants."* (B-E3), et par les animaux qui, dans certains quartiers (Augustenborg), sont à part entière constitutifs du paysage : *"Flowers, birds, water, animal."* (A-E21) ; *"We have a small rabbit around there. Birds."* (A-E16).

Ce qui prime particulièrement est la manière dont « *les choses qui font l'environnement* » (W-E19) sont agencées : *"The way the things are put together, water, houses, streets, nature."* (W-E7). Dans ce cas, le paysage est : *"... Between grey and green."* (W-E21).

Ainsi, si la naturalité du paysage est fort présente, son urbanité est aussi considérée comme part constructive du paysage : *"... we can talk about landscape for other things then nature. Here is also a landscape in urban areas."* (B-E22) ; *"... in the city also..."* (B-E8) ; *"landscape of town"* (B-E7). En cela, même si le terme de « paysage urbain » n'est pas utilisé comme tel par les habitants d'Augustenborg, une conception urbaine du paysage prévaut aussi : *"(the landscape) It's not like the city but in the same time, it's the city..."* (A-E1) ; *"Concerning the geographical landscape: there are no mountains, it's a suburbs landscapes..."* (A-E24).

Dès lors, dans d'autres quartiers comme à WGT ou encore à Bo01, le paysage urbain est pour ainsi dire une formule consacrée : *"Urban landscape, related to the material space, architecture urban landscape."* (W-E5) ; *"Urban landscape."* (W-E29) ; *"An urban landscape is the open spaces, the monumental buildings and lot of vegetation"* (W-E13) ; *"Very flat, green. Urban landscape also, with lot of cars."* (W-E19) ; *"Part of terrain... there are different types de landscape... as an urban landscape."* (B-E27) ; *"It's an urban landscape."* (B-E5) ; *"How the city looks like... an urban landscape."* (B-E23).

Ainsi, à l’opposé de ce que d’autres recherches ont pu nous enseigner, notamment en France (cf. Blanc et al., 2006), le paysage urbain semble bien exister tout aussi bien dans le discours des habitants que dans les représentations et sentirs.

2.3 Le paysage dans les quartiers durables : des grands territoires à la proximité des vécus

Un espace... grand, ouvert

Que l’espace soit considéré pour ses composantes plutôt naturelles ou plutôt urbaines, la « grande échelle » semble être un élément commun : “... *the grounds, old industry land... large flat areas.*” (B-E22) ; “*Open, green*” (B-E19). Souvent cette ouverture est liée à un des deux sens privilégiés du paysage, la vue – “*Open area, to look out.*” (B-E19) ; “*Street, trees, what you see, quiet open space...*” (A-E25) – d’un espace où nous ne nous sentons pas enfermés : “*Very good, lots of green, trees, not only just houses, small lakes, open spaces, you don't feel enclosed*” (A-E4) ; “*Landscape is always bigger...*” (W-E43) ; “*It's related to nature... I'm not sure that the constructions are landscapes, it's more something larger... bigger...*” (W-E18).

Le rôle de l’envergure spatiale sous-tend alors grandement l’existence d’espaces ouverts : “*The view of buildings, streets... the small green parks. There is not so much water, not a lot of open areas.*” (W-E7) ; “*Open fields, full of life, green.*” (A-E13), lesquels espaces sont essentiellement des espaces extérieurs : “*Outdoor, lots of plants, parks, green areas, trees, pounds.*” (A-E27) ; “*It's what surrounds, the surroundings. It's outside, outdoors.*” (A-E16). Possiblement à proximité, voire en lien direct avec l’espace de vie : “*The continuation between the apartments and the nature...*” (A-E24).

Paysage et société

Toutefois, le paysage comme “... *A holistic approach ...*” (B-E25), certes de l’espace, inclut aussi les hommes et la société. Loin d’être seule distance, il est construit social. C’est dans le cas du quartier Bo01 que cette inclusion est la moins mobilisée. Dans ce cas, seuls les modes de vie sont conviés (“... *way of life*” (B-E25)) et semblent faire partie du paysage, et ce pour seulement une personne parmi celles interviewées. Dans les deux autres quartiers, WGT et Augustenborg, cette fonction socialisatrice du paysage, cette construction sociale du paysage, est par contre ostensiblement présente. En effet, dans ces deux cas, le paysage n’est pas seulement fait de support topographique ou encore de composition matérielle. C’est bien plus un espace vécu : “*It could be anything. Basically, what's in the countryside, in the city: streets, houses, parks. The place where you are living.*” (A-E20). Les espaces sont faits pour que des personnes y habitent : “... *how they made the spaces for people to live in.*” (W-E44). Ainsi, les populations qui vivent dans ces quartiers participent du paysage au même titre que les éléments de nature et les espaces construits : “... *landscape is the space and the people...*” (A-E1) ; “*Flowers, garden, cars, people.*” (A-E22) ; “*It's green. A mixture of the presence of people and old buildings...*” (W-E3). Plus encore, ces vécus renvoient pour beaucoup à la composition socio-culturelle du quartier :

- Dans le cas d'Augustenborg, le mélange ethnique fait partie du paysage : *"... for the social - ethnic landscape: foreign are assimilated, they take care of their environment."* (A-E24), notamment par les pratiques existantes comme les pique-niques et autres moments conviviaux de fêtes : *"Lot of immigrants, not too much Swedish... There is a lot of life in summer time... you feel alive."* (A-E5).
- De même, dans le cas de WGT, la mixité intervient fortement et participe du paysage : *« Espace caractérisé par une certaine mixité social. »* (W-E21).

Activités et pratiques des lieux participent ainsi à ce qui fait paysage, au rang desquelles figurent notamment aussi à WGT celles quotidiennes/récréatives, à forte base économique et/ou de création : *"...not really landscapes but... well... the shops and the creators... it's lively"* (W-E1) ; *"Parks, living, shopping."* (W-E14) ; *"Vondelpark is a green zone. The commercial streets, the places where we can seat and rest. The streets that are in the exterior of the neighbourhood are used for the passage and in the inner part there are smaller streets, nicer."* (W-E17).

Enfin, dans deux des quartiers cette fois-ci, à WGT et Augustenborg, les activités pour enfants y sont structurantes des conceptions des paysages : *"Trees, nature, places for the children"* (A-E6) ; *"The playground for children, here it is very good for children... the lakes, the trees... they changed a lot of things."* (A-E3) ; ou tout simplement la présence des enfants participe à ce qui est paysage : *"... busy, there are a lot of people... it's very pleasant to live here... for the children it's nice to grow up here and not in the city."* (W-E2) ; *"Urban landscape, the parts where children play, the public spaces."* (W-E5).

2.4 Sensorialités des paysages, ou des paysages sensoriels ? Lorsque les paysages déploient différemment et plus les sens que les ambiances

La sensorialité du(es) paysage(s) semble être attachée tout aussi bien à la naturalité qu'à l'urbanité des lieux, souvent enchâssées dans un sentiment perceptif général : *"The shape of things around you: buildings, grass, ocean..."* (B-E16) ; *"A certain part of country."* (B-E11) ; *"Houses, small streets, garden, different colors and materials and forms."* (B-E7) ; *"gardens... different colors, what stimulates your brain... the horizon"* (B-E7). Ou encore enchâssées à une expérience : *"... the thinks that I experience"* (A-E10). Expérience qui est aussi expérience sensorielle.

Les sens sont là aussi différemment mobilisés selon les quartiers :

- À Bo01, le paysage implique :
 - d'abord la vue : *"The view of the water... the sea"* (B-E5) ; *"It's basically view..."* (B-E15) ; *"Everything you can see."* (B-E11) ; *"... the view of Denmark..."* (B-E4) ;
 - même si les autres sens peuvent aussi être mentionnés, mais plus modestement : *"the sound, the smells... but also the wind..."* (B-E5) ; *"More like a vision, all trees, water, smell, sounds."* (B-E24) ; *"... sounds, smells, flowers, water, birds, wind."* (B-E8) ;

- et mobilise aussi des sensations tactiles : *"The wind and the sun can participate at the landscape"* (B-E6) ; *"(Flat and) windy"* (B-E10) ; *"Windy (and flat)"* (B-E12).

- À Augustenborg, les sens mobilisés pour évoquer le paysage sont multiples : *"... all the senses participate to a landscape... the weather also"* (A-E4) ; *"Not only the vision, the other senses to."* (A-E9). Selon les personnes, il peut se produire des évolutions, depuis la vue (*"... mostly what I see."* (A-E5)), jusqu'à la vue et l'ouïe (*"Mainly the vue, natures' sounds, not the smell"* (A-E6)), ou encore à la vue et l'odorat (*"What I see and perhaps smell."* (A-E7)). Et, pour certains, le paysage mobilise tous les sens : *"... Sparkling water that you can hear every time you pass by the bridges. The birds. The bakery it smells like fresh bread. The candy factory. I hear children's play because the school is nearby."* (A-E17).
- À WGT, en termes de sensorialités, le paysage :

- est fait tout aussi bien d'éléments visuels : *"It's a picture."* (W-E43) ; *"Green, grass, what I see, canals, Amsterdam houses."* (W-E6) ; *"What I see"* (W-E1) ; *"What I see by my window."* (W-E33) ;

- que d'éléments sonores et olfactifs : *"Not only the view, the other sense also I think... the birds, the flowers..."* (W-E1). « *Le relief visible, l'ensemble des formes, des couleurs et des sons aussi. Ou alors, les sons, non... sont plutôt entre l'atmosphère et le paysage.* » (W-E20) ; *"Quiet, silence, not too busy."* (W-E33). *"The mountains, the sea, smell of the grass, smells of nature."* (W-E8).

Ces trois sens semblent donc constitutifs du paysage à WGT : *"3 senses: noises, smells, view"* (W-E33). En outre, remarquons que le goût est nullement mentionné et que le toucher ne l'est qu'indirectement, par le climat.

L'évolutivité et les changements semblent aussi être une caractéristique prégnante du paysage, qu'ils soit relatifs :

- au fait que le paysage soit par essence un construit et donc en mouvement (le cas échéant évolutif dans le temps d'un projet) : *"Flat, lot of water, they tried to plant here, it's not finished, not enough trees."* (B-E24) ; *"Very nice. Getting better every year."* (B-E13) ; *"... It's not finished..."* (B-E15) ; *"... Still under construction."* (B-E18) ; *"Touch of modern with some history as well..."* (B-E13) ;
- aux saisons : *"In the summer we can see the trees blow"* (B-E4) ; *"I like specially trees in the summer, bushes everywhere, savage plantations"* (A-E3) ; *"When the spring comes, many flowers."* (A-E16) ;
- ou encore à la personne et son humeur : *"It's different... it depends in what mood you are in."* (B-E14).

3. Nature, architecture et art : des notions qui renvoient au paysage, pour dire le sensible spatialisé

En dehors des deux termes pressentis pour parler du sensible (ambiance, paysage), et directement questionnés dans le cadre des entretiens ouverts courts auprès des habitants des quartiers étudiés, il nous a semblé important de faire ressortir les autres notions utilisées de manière récurrente et peut-être plus naturelle/intuitive par les habitants, et qui servent l'expression des rapports sensibles aux territoires de vie voire même qui en sont structurants. Ces notions, plus mobilisées dans le cadre des parcours (et, dans une moindre mesure, des baluchons) semblent être en quelque sorte les informations notionnelles inspirées des lieux ou, en tout cas, éprouvées au contact immédiat avec les lieux (notamment lors des parcours). Elles renvoient aussi à des valeurs écologiques sensibles et sociales (pour la nature), patrimoniales, esthétiques et culturelles (pour l'architecture et l'art).

Dans les trois quartiers étudiés, de manière certes non égale, les notions de nature, d'architecture et d'art englobent une grande majorité d'expression des rapports sensibles. Si ces termes ne sont pas toujours utilisés directement en tant que tels, d'autres mots qui peuvent être directement liés à ces notions sont mobilisés. Pour exemple, l'idée de « nature » elle-même pourra être contenue dans des termes comme « *green* », « *grass* », « *flowers* », « *wildlife* », « *animals* », etc. De même, au lieu d'« architecture », nous retrouvons souvent des termes comme « *building* » et « *house* ». Enfin, la récurrence de termes comme « *art pièce* », « *creativity* », renvoient à la notion d'« art ».

3.1 La nature, animale et végétale, comme source de sentirs et de faire. La nature comme paysage

La nature végétale mais aussi animale fortement présente dans les discours

L'idée de nature est récurrente dans les discours des habitants. En effet, quasiment la totalité des personnes ayant participé à nos investigations de terrain – qu'il s'agisse des entretiens, des parcours ou des baluchons – ont mobilisé un objet de nature ou l'idée de nature elle-même, tels que :

- Les objets de nature le plus souvent évoqués sont les arbres, les oiseaux, l'eau ou encore la présence et/ou la sensation de « vert ». En voici quelques témoignages : « *Ici (...) c'est le vert, c'est la combinaison du vert, de l'eau, savoir que le parc est si proche...* » (W-P1) ; « *It's very green, there is always some water and it's very relaxing compared to other places* » (A-P3) ; « *Les arbres, les fleurs, les animaux, (...) that's what I like...* » (W-P6) ;
- Et, dans certains cas, l'idée de nature est mentionnée directement. Dans ces cas, l'homme se fond dans la nature pour ne faire qu'un avec elle : « *The big tree makes me feel that I am a part of nature.* » (W-B1) ; « *I feel wonderful, wonderfully small in comparison with the nature I'm part of.* » (B-B1).

Ce qui semble important de noter est que la nature présentée par les habitants de ces quartiers est tout aussi bien végétale qu'animale. Dans les trois quartiers, la présence d'habitants (autres que les humains) se fait alors remarquer et considérer comme un élément positif voire caractéristique et identitaire des quartiers : *"I have really nature and animals at close quarters."* (A-B2) ; *" We have an abundance of wildlife in the middle of the town!"* (A-B3) ; *"It's very nice we have some animals..."* (W-P8). Outre les animaux domestiques (principalement les chiens), les animaux les plus couramment cités sont :

- les oiseaux : *"And they build, in the other side of this house, an island for the birds so they can be alone, nobody goes there, only birds... and there is an other nesting area in the north harbour that should replace this area... We have quite a lot of birds nesting in this area..."* (B-P3) ;
- mais aussi les lapins (à Bo01 et Augustenborg) : *"Rabbits, they have lived here, till before the houses, and in some places you can see them..."* (B-P3) ;
- les poissons : *"And here you can see fishes, goldfishes and flat ones... if you have some chance..."* (B-P5) ;
- ou encore les insectes (surtout à Bo01) : *"And this is a really nice playground that is fan for adults also, it's an insect park... now there are the constructions but I think that if you come in five years it will be a very calm place... There are a lot of butterflies and insects. It's close to the school, children make some observations here. There are some bees also and if it's not really windy you can see hundred of butterflies... everything is made here to attract insects... well it must be, it can not be a chance... so many insects..."* (B-P5).

Ainsi, les habitants n'évoquent pas seulement les animaux acceptés, aimés, et couramment mobilisés en lien avec la nature dans le langage courant (comme les oiseaux), mais aussi les insectes, présences généralement moins bien acceptées dans les milieux urbains mais qui semblent, dans le cas de nos quartiers, participer aux rapports sensibles et être acceptés comme présences vivantes du territoire au même titre que les habitants eux-mêmes. Mais, par-delà ces éléments naturels, quelles valeurs sous-jacentes sont véhiculées, valorisées ?

Une nature porteuse de valeurs écologiques, d'usage et re-qualificatrice des représentations territoriales

L'idée ou valeur de nature présente dans les discours est bien différente de celle donnée dans un dictionnaire usuel¹²⁸. La conception de la nature présente dans le discours habitant semble aller dans le sens, voire valider la double hypothèse de B. Kalaora (2000) qui consiste

¹²⁸ « *Nature, n.f., (lat. natura) : 1. Ensemble des êtres et des choses qui constituent l'univers, le monde physique ; réalité ; 2. Ensemble du monde physique considéré en dehors de l'homme ; 3. Ensemble de ce qui, dans le monde physique, n'apparaît pas comme transformé par l'homme ; 4. Ensemble des lois qui paraissent tenir l'ordre des choses et des êtres ; 5. Ensemble des caractères fondamentaux qui définissent les êtres ; 6. Ensemble des traits qui constituent la personnalité physique ou morale d'un être humain ; 7. Ensemble des caractères, des propriétés qui définissent les choses ; espèces ; 8. Modèle réel qu'un artiste a sous les yeux ; ensemble des êtres et des choses de l'environnement réel.* » (in. Petit Larousse, 2007).

à dire « que les aspirations contemporaines de " nature " sont en relation étroite avec la question environnementale. J'essaierai alors de démontrer :

- que l'écologisation de nos représentations de "nature" est fondatrice de nouvelles valeurs qui modifient nos rapports à la société et sont sources de nouvelles aspirations sociétales ;

- que les représentations et l'imaginaire de la nature s'en trouvent modifiés. En résultent des sémantiques prospectives qui redéfinissent le territoire en le naturalisant. » (Kalaora, 2000, p. 12).

En effet, il semble exister une vision plus écologique ou environnementale de la nature (selon les acceptions), notamment par les projets mis en place, portant une vision environnementaliste ou écologique de la ville : *"Sophuset", an important part of the environment. You put things in different trash receptacles for recycling.*" (A-B2) ; *"It's very quiet and green and it seems environmental friendly compared to other places... and you don't think about it because it is near by the centre but here there are not a lot of people..."* (A-P3) ; *"Everything is ecological here!"* (A-P2) ; *"Apparently here is an ecological area..."* (A-P3).

De même, le territoire urbain est aussi questionné et redéfini par sa naturalité dans la mesure où la nature suscite toujours des représentations positives : *« Ici, on a par exemple des jardins qui sont un peu sauvages disons ; c'est ce qui serait naturel pour Amsterdam. C'est bien ! Ce n'est pas aussi strict ; cela donne la sensation de liberté, de pouvoir être soi-même. »* (W-P1) ; *"I think this place is so special because it gives that feeling of green grass like at home... this feeling of nature..."* (A-P2) ; *"... Kind of worn over but all the green areas makes it lovely."* (A-B4) ; *"I like the way the area is kind of trashy, and how all the flowers grass and trees make you forget about the flaked printing and concrete. The area is quiet even with all the cars at the big street so close by. Surprisingly!"* (A-B4) ; *"It's a good place to live but it also seems like a park."* (W-P7).

Une nature proche du paysage par les pratiques qui lui sont associées et les rapports sensoriels dont elle est porteuse, vecteur des valeurs d'usage

L'idée de nature présente dans les discours n'est donc pas ou peu idéalisée, mais source de valeurs écologiques et porteuse d'une requalification territoriale. De même, elle se trouve souvent associée à des pratiques quotidiennes (marcher, se relaxer, jouer avec les enfants, etc.) : *"Water place that is near the apartment. It is quite relaxing place to go for afternoon reflecting when the scooters and the cars are making noise!"* (A-B5) ; *"This is a really beautiful place to walk with all those layers of green... and the "peaceness", people have their garden and you can see it... that's a very romantic garden and I think everybody of this building can use it... one big garden for everybody... they have it a little wild there but not to wild..."* (W-P8).

Il ne s'agit pas non plus d'une nature coupée des activités et pratiques sociales, et proche en cela de la définition de la nature donnée par S. Moscovici (comme relayé par B. Kalaora en 2000), d'après laquelle la modernité, dans son aboutissement, peut faciliter la

communication entre le monde matériel et immatériel, inerte et vivant, et que, ce faisant, la multiplication des échanges restaure l'unité de l'homme à la nature. Il n'est plus possible d'externaliser la nature, de la mettre en dehors du social.

Dans cette continuité, la nature comme présentée, représentée et vécue par les habitants des quartiers étudiés est porteuse d'une sensorialité forte (qui mobilise une grande partie des différents sens) : *"The nature, you can hear the birds from four o'clock in the morning."* (A-P1) ; *"Nature smells."* (A-P7) ; *"It's the old style of our neighbourhood that give us the big garden, these feeling and those feelings... there are the flowers... for le smell..."* (W-P2) ; *"Of course it smells better here... more nature, more fresh air..."* (W-P3) ; *"I really like it here because of the view and I like when it's closed with the trees but I like it also when it's free for the eye... It smells a lot here, a sweet smell..."* (B-P4) ; *"That's nice with the birds. I like the canal, the boats, the water, the big ducks... I like this little flowers and trees, there is a nice smell... Birds single, it's really different from other streets that's why I like it."* (W-P6).

En ce sens, la nature, toujours représentée et vécue, toujours pré-construite, informée, lue par la culture (cf. Descola, 2005), mais aussi éprouvée au sein d'activités, pratiques et habitudes quotidiennes, et sources des sentirs et ressentirs... semble se rapprocher de ce qu'est le paysage – tout aussi bien dans la théorie contemporaine du paysage que dans le discours des habitants. Car, il ne s'agit pas ici, comme cela peut être le cas dans les sites classés, d'une « *nature (qui) se présente comme un rêve compensatoire des frustrations liées à la ville (...)* » (Luginbühl, 2001, p. 10), mais d'une nature dépassant découpages et dualismes tout comme « *le paysage populaire (...) cette utopie qui fait s'articuler l'immatériel et le matériel, qui renverserait l'opposition nature/société, nature/esprit, externe/interne.* » (*ibid.*, 2001, p. 10).

3.2 L'architecture¹²⁹ et l'art¹³⁰ comme signes des temps et des mentalités, composante fondamentale du paysage

Deux autres notions mobilisées de manière récurrente dans les discours habitants pour parler du sensible – l'architecture et l'art – se révèlent aussi proche d'une certaine acception du paysage. Si la notion de nature se rapproche de celle de paysage par un dépassement des dualités et une forte relation aux sensorialités et pratiques quotidiennes, l'architecture et l'art sont quant à elles liées au paysage non seulement par leur présence matérielle, palpable, physique, constitutive et modélisatrice de l'espace, mais aussi par leur capacité à préserver en elles le passé (qui est généralement apprécié d'un point de vue esthétique) et à révéler les habitudes et mentalités du présent.

¹²⁹ Les définitions de l'architecture varient d'une époque à une autre mais préservent toutes *a minima* en elles les trois principes légués par le traité *De Architectura* de Vitruve. Selon Vitruve, l'architecture cherche à établir une combinaison harmonieuse et équilibrée de trois principes : la beauté (*venustas*), la solidité (*firmitas*) et l'utilité (*utilitas*). Ces fonctions socio-politiques et historiques sont souvent « oubliés » mais ne sont pas pour le moins présentes et perceptibles.

¹³⁰ Les définitions de l'art varient largement selon les époques et les lieux, et aucune d'entre elles ne saurait être universellement acceptée. Le terme peut désigner aussi bien la technique, le savoir-faire, la création artistique, la recherche du beau... (Clément, Demontque, Hansen-Love, Kahn, 2000). Ici, nous nous contenterons de considérer, à l'instar de Marcel Mauss (1971), qu'un objet d'art est un objet reconnu comme tel par un groupe.

L'architecture et l'art comme mémoire des lieux et source de qualités esthétiques

"The historical aspect is important... I don't know why... Yeah... perhaps architecture is also landscape" (W-P7).

L'architecture et dans une moindre mesure l'art, semblent garder éveillée l'histoire et l'esprit des lieux. A WGT par exemple, la combinaison de l'ancien avec le nouveau, suite à un mouvement local (*supra*), semble lisible dans la forme architecturale : *"For Amsterdam, it's a special place... combination new and old houses."* (W-P5) ; *"I don't know... It changed... Originally they wanted to do offices or break it down, the government, and it was saved from the crackers (squatters). It's a nice neighbourhood, it's working."* (W-P6).

De même, l'ancienne fonction du quartier et son histoire sont présentes dans l'art, l'architecture et plus largement l'espace : « *Les anciens bâtiments... La première fois que je les ai vus, je les ai crus très originels...* » (W-P1) ; *"It's kind of resting place for sick people and they rebuilt it the past decades... it's not beautiful buildings but they have the trace of time..."* (W-P5) ; *"And this sculpture represent a nurse, because in those building I think there where nurses living in. The big building over there, I know there where nurses."* (W-P8).

Art et architecture véhiculent ainsi des souvenirs et des représentations liés à ce passé encore lisible par la forme architecturale ou l'objet d'art : « *Vous avez vu des photos comme c'était avant ? Ça m'évoque de visiter ma grand-mère ! (...)* Avant, quand c'était l'hôpital, on devait attendre ici... » (W-P7).

Et, ces souvenirs et ce passé, encore préservés par la forme architecturale ou artistique, sont sources d'un jugement esthétique positive, lequel reste cependant principalement visuel : *"That's a building I like very much... it's like its function... it's a little bit dark... it was a former pathological anatomical lab and it looks also like that but I like the architecture...(...) and there is some art, have you seen it? I like this a lot also..."* (W-P4) ; *"This is also part of the WG building. I like, I love the architecture... it's the repetition of the forms, I love the status as well, it's Amsterdam's school, art deco (...)* There were someone here who put all kind of fruits here... that's very nice... it's colourful..." (W-P9) ; *"Those stones I like, it was a part of an art exhibition... like diamonds..."* (B-P4).

L'art et l'architecture comme signes des manières contemporaines de penser et de faire

Dans les quartiers où l'épaisseur historique est absente d'une certaine manière, effacée par le nouveau projet (comme c'est le cas à Bo01) ou encore qu'elle s'est vu bousculée pour laisser place à un quartier contemporain avec ses propres manières de penser et de faire, l'architecture et l'art sont les signes du temps présent et de la mentalité dont ce dernier est porteur.

**La création (architecturale) fortement influente sur les rapports sensibles et les représentations -
Extrait de discours à Bo01 (B-P1)**

"Here we enter in the centre of the Western Harbour... the Scania place, I like, this is a interesting concept, like a Fabergé egg, it's really really fantastic, I really really like it... it's so different, so crazy, in a country where everything is so traditional, where... individuality is not something that is... It's not like that now but it... Before it was like that... it was a social democratic nation, country, it was : everybody supposed have it equally good and it was difficult to find your way to show your own persona without people saying "hoohh who does he think he is or who does she think she is?" And this is like a symbol for me, that wouah... this is a crazy idea and who came up with this idea and how they have been allowed to build it...? Some years before they would have turned it down if they saw that in the council in town so it is tatata! You know it's totally, I just like that... It's so different, so unique and it's probably really expensive to build and to maintain but I think you can not always measure ideas in money, you have to measure them with what they give people, and how they challenge the traditional way of doing things... that's so important for how... people, human kind evolve... if Mister Eiffel... if someone had said "no, you can't build this tower like that" and it will never have been an Eiffel Tower, other buildings wouldn't have been made, because Eiffel Tower's advantages, where use to build other places... So I think you have to look beyond how this thing cost here and now or what it cost to maintain, and think how does this idea translate or become inspiration for other ideas..." (B-P1).



Source : Auteure, 2010 (dans le cadre du B-P1)

Ainsi, l'esprit artistique et communautaire de WGT se retrouve dans les traces matérielles de l'activité artistique : *"...and sometimes we do some art, like an atelier, we did some things with the trees..." (W-P8) ; "Voilà les objets d'art (...) it was meant to let the people make it together... the people who live here..." (W-P7).*

A Augustenborg, l'architecture est le marqueur d'une rénovation, d'un renouveau et d'une évolution du quartier, sorti de son état fort de « ghetto » : *"I like how they made the different groups of houses so different. Makes it look less like a ghetto... But a bit more random." (A-B4) ; "This area is really nice, has different touches, different colours, not like*

the others areas that have the same colours..." (A-B5). La forme architecturale cache dans se cas la volonté d'une reformation sociale et économique.

Enfin, à Bo01, la modernité de pensée, l'innovation et l'audace – caractéristiques présumées du quartier – se lisent et se constituent par l'architecture et les formes du lieu : "*... there are plenty of architectural designs here that challenge your mind... the way that we think... We think at a house and we think like a 2 years old kid... tsak tsak a door two windows... and then you look at this and you say « he... what is this ? »... it's difficult for a traditional... for a child or for an adult to look at this and say « hmmm is this the way I would like to live? » and maybe it takes some time before you... and that's what I like also... it is not immediate... it's not... you don't have the immediate love for it but after some time you start thinking « waouh... it's really different »... and it's inspiring, special for me as a creative person... It's like taking a picture and the traditional way would be this one and you say wait... if I took a picture upside-down or... let me get on a later or let me took it from down here... it's inspiring..." (B-P1).*

La mise en discours du sensible s’est révélée une étape nécessaire afin de pouvoir saisir et comprendre les rapports multisensoriels des habitants à leur territoire de vie. Aussi, nous avons souhaité « tester » deux mots qui ressortent dans le cadre des travaux théoriques sur le sensible dans ses liens à l’espace et voir les acceptions que les habitants donnent quant à ces deux termes que sont « paysage » et « ambiance ».

Paysage : une définition plus proche de la théorie actuelle du paysage que des approches traditionnelles. Ambiances : une définition habitante relativement éloignée de la définition scientifique

Le paysage renvoie, selon les discours habitants, à une matérialité palpable : il est composé d’un caractère naturel fort mais qui n’exclut pas l’urbanité et l’espace urbain construit, lesquels sont même une de leurs premières composantes. Les rapports sensoriels et temporels, ainsi que les pratiques souvent associées à son caractère naturel (vert), sont aussi constitutifs du paysage.

Tableau 31 - Composantes du paysage selon les habitants des quartiers – Source : Auteure, 2011

Paysage
<p>Matérialité</p> <p>Naturalité</p> <p>Spatialité</p> <p style="padding-left: 20px;"><i>Topographie</i></p> <p style="padding-left: 20px;"><i>Espace ouvert</i></p> <p>Urbanité</p> <p>Sens</p> <p>Pratiques, Activités, Usages</p> <p>Biodiversité (végétale et animale)</p> <p>Temps</p>

L’ambiance, quant à elle, est appréhendé par les habitants comme un sentiment défini plus par ses composantes sociales : mixité, présence humaine, rapports sociaux. Les rapports sensoriels et le rapport au temps sont très modestement présents dans les acceptions mobilisées de l’ambiance par les habitants des quartiers étudiés.

Tableau 32 - Composantes de l'ambiance selon les habitants des quartiers – Source : Auteure, 2011

Ambiance
<p>Sentiment</p> <p>Social</p> <p style="padding-left: 20px;"><i>Mixité</i></p> <p style="padding-left: 20px;"><i>Sécurité</i></p> <p>Faire partie via les rapports sociaux</p> <p style="padding-left: 20px;"><i>Rapports de voisinage</i></p> <p style="padding-left: 20px;"><i>Pratiques/habitudes communes</i></p> <p>Sens</p> <p>Temps</p>

Pour aller plus loin, si nous mettons en parallèle ces définitions des habitants à celles de la littérature sur le sujet (cf. l'analyse bibliographique), il ressort que la vision habitante du paysage est plus proche de la vision multisensorielle que nous défendons.

Tableau 33 - Résultats simplifiés de l'analyse bibliographique et de l'analyse des discours habitants – Source : Auteure, 2011

Paysage (des habitants)	Paysage (scientifique) « traditionnel »	Paysage multisensoriel	Ambiance (scientifique)	Ambiance (des habitants)
Vue et autres sens	Vue (dominante)	Vue et autres sens	Autres sens que la vue (et vue)	Tous les sens mais peu de présence des sens
Distanciation et expérience immersive	Distanciation Inactivité	Distanciation et immersion Inactivité et mouvement	Immersion Mouvement	Sentiment immersif mais aussi distancié
Passé et présent	Épaisseur historique	Passé et présent	Instantanéité	Instantanéité
Naturel (idéal et artificiel) et urbain	Naturel	Naturel, urbain, rural...	Urbain	Social
Sentirs en société (notamment par des pratiques)	Représentations Du collectif à l'individu	Sentirs de l'être social	Perception De l'individu au collectif	Sentiment individuel
Espaces ouverts de tailles variés	Échelle macro	Territoire(s)	Échelle micro	Absence de spatialité

En effet, dans le paysage des habitants, si la vue est présente, les autres sens le sont aussi ; les rapports sont ainsi aussi bien distanciés, de contemplation, qu'immersifs. Le passé et le présent s'entremêlent par le biais de la qualification naturelle et urbaine (notamment architecturale) du paysage, et les espaces renvoient aussi bien à des constructions individuelles que collectives, allant du jardin en bas de chez-soi au grand paysage ouvert.

L'ambiance définie par les habitants est, par certains points, superposable à la définition théorique donnée par l'analyse bibliographique, et par d'autres, elle la contredit voire s'y oppose. Si le rapport immersif, l'instantanéité, la perception centrée sur l'individu et son attachement plus évident à des espaces urbains (et donc peuplés) sont clairement mis en avant par les habitants, les rapports sensoriels ne sont quasiment pas présents dans ce qui fait ambiance.

Paysage et ambiance : quelles valeurs en question ?

Des éléments similaires de descriptions apparaissent pour l'ambiance et le paysage, au point que la limite entre les deux termes soit parfois floue. Nous pouvons néanmoins retenir que l'ambiance est plus clairement issue d'une construction sociale, quand le paysage serait plus facilement rapproché de la matérialité des lieux : *"It's something more social, less material than the landscape."* (W-E5) ; *"An atmosphere, you can't touch it, but landscape, you can."* (B-E9). Plus en détails, quels liens entretiennent alors l'ambiance et le paysage pour les habitants de ces quartiers ?

Sur ce point, nous pouvons constater que le paysage est du ressort de quelque chose de palpable, quand l'ambiance est de l'ordre du sentiment. Aussi, si le paysage est bien plus proche d'une idée de nature ou du moins de naturalité et attaché aux espaces (qu'ils soient perçus comme naturels, urbains ou un mixte des deux), l'ambiance est, quant à elle et selon les habitants, située bien plus dans ce qui serait de l'ordre du social (notamment en termes de mixité et de sécurité) et des rapports sociaux. Concernant les rapports aux sens, il ressort que le paysage évoque et se compose bien plus de rapports sensoriels que l'ambiance. Les pratiques, activités et usages sont quant à eux présentés dans les acceptions des deux notions données par les habitants des quartiers étudiés.

Ainsi, si certains « ingrédients » identiques sont mobilisés dans les acceptions données par les habitants aux deux notions traitées (ambiance et paysage), les « dosages » et les valeurs véhiculées ne sont pas les mêmes. Comme le tableau qui suit l'illustre dans le cas des ambiances, les valeurs sont clairement sociales et dans une moindre mesure sensibles (principalement affectives - *feeling*). Quant au paysage, il semble renvoyer vers des valeurs multiples, d'ordre :

- écologiques : *"Green, fresh and clean."* (A-E17) ;
- esthétiques : *"... it's cosy and nice..."* (W-E3) ; *"C'est joli, it's nice."* (W-E10) ; *"Something that have to look good, and beautiful."* (A-E9) ; *"Peaceful, green, beautiful..."* (A-E7) ; *"Beautiful, quiet."* (A-E22) ; *"Green, beautiful, clean... Beautiful architecture..."* (B-E17). Mais aussi sensibles, dans la mesure où les termes

« sensations », « expérience », « sensorialité » reviennent de manière récurrente dans le cadre des entretiens menés dans les quartiers étudiés (ex. *“The closeness to the sea, a feeling of freedom.”* (B-E11));

- sociales : *“Cosy, pleasant, comfortable, safe.”* (A-E12) ; *“It's very beautiful, quiet, peaceful, we are not scared, it's good for children.”* (A-E8) ; *“(Environment) ... security”* (A-E23) ; *“... there is the town and very many trees... green, but too many criminal people inside.”* (A-E27) ; *“Good for families”* (A-E30) ;
- politiques ou socio/politiques : par le biais de la projection spatiale, de la matérialité des réalisations et ainsi le jeu d'acteurs qui existe en second plan. *“Not too small, not too tall, just enough here, enough space for everyone.”* (W-E43).

Tableau 34 - Paysage et ambiance – les valeurs véhiculées dans les discours habitants – Source : Auteure, 2011

Paysage	Ambiance
Valeurs sensibles (esthétiques, sensorielles, affectives)	Valeurs sociales
Valeurs écologiques	Valeurs sensibles (affectives et dans une moindre mesure sensorielles)
Valeurs sociales	
Valeurs politiques (<i>via</i> le projet)	

Nature et architecture : d'autres médiations sensibles proches du paysage en leur définition

Paysage et ambiance mis à part, nous avons voulu savoir quels autres termes sont utilisés par les habitants pour exprimer les sens et le sensible. Il ressort, de l'analyse croisée des entretiens, des parcours et dans une moindre mesure des baluchons, que les termes/valeurs que les habitants utilisent le plus spontanément pour parler du sensible sont la nature, l'architecture et l'art.

La nature ne renvoie pas, dans le discours des habitants, à un objet écologique idéalisé mais bien plus à une représentation et un vécu, éprouvé par des pratiques et activités quotidiennes et de loisirs. Elle est non seulement source de qualités écologiques, mais aussi sensorielles, sensibles et sociales (notamment par les usages qui lui sont associées). Ainsi, la ville semble faire partie à part entière de l'urbain ; elle est socialisée et sensible. L'architecture et l'art, de leur côté, ne sont pas dans les discours habitants, des médiations purement formelles. Elles renvoient à des préoccupations plus largement esthétiques et sensibles mais aussi patrimoniales et culturelles (par les idées et valeurs qu'elles véhiculent).

La composition de ces mots (nature, architecture, art) et les sens qui leur sont respectivement attribués les rapprochent de manière évidente de la définition donnée (par les habitants) au terme paysage. Le tableau ci-dessous met ainsi en évidence que le paysage

(comme défini par les habitants) se construit au croisement de la nature, de l'architecture, de l'art. De fait, plusieurs composantes sont communes à ces trois notions (architecture et art étant ici regroupés). Outre le caractère matériel, spatial, temporel, et sensoriel des trois notions, paysage et nature ont en commun le caractère naturel de cette spatialité et matérialité, ainsi que les pratiques qui leurs sont souvent associées. Paysage et architecture ont quant à eux en commun le caractère urbain. Le paysage se trouve alors bien au croisement des deux, de la nature et de l'architecture/art : d'une naturalité rendue plus urbaine par l'architecture ou d'une urbanité rendu plus végétale et animale par la nature. Plus encore, le paysage est l'entremêlement des deux, il est constitué d'une nature urbaine et d'un urbain naturel...

Tableau 35 - Le sensible (sensoriel et signifiant) mis en mot par les habitants – Source : Auteure, 2011

Les mots pour dire les rapports sensoriels (et le sensible)		
Nature	Paysage	Architecture + Art
Matérialité	Matérialité	Matérialité
Naturalité (végétale + animale)	Naturalité	
Spatialité	Spatialité	Spatialité
	Urbanité	Urbanité
Sens	Sens	Sens (vues)
Pratiques	Pratiques	
Temps	Temps	Temps (Mémoire des lieux)
		Cultures/Mentalités (signes des manières de penser)

Paysage, nature, architecture (et art) : une mise en lien du temps et de l'espace

« Seasons are very important here... the hours of the day also. » (W-P5)

De plus, ces trois notions/valeurs semblent aussi avoir en commun la mise en lien du temps et de l'espace. Que ceci soit par l'intermédiaire de la nature ou de l'architecture et l'art, ou encore aussi par l'intermédiaire de la notion de paysage (plus que de celle d'ambiance), une mise en lien du temps avec l'espace est faite.

Plus précisément, la nature raconte le temps qui passe (par les saisons et les jours qui se succèdent), le mouvement temporel : *“The main word is nature, green, grass, this month, this period of the year... the other months... in the fall the trees get in other colours and there are some leaves carpets... every season is different here...” (A-P2) ; “Spring time. New little leaves of soft green appearance on the trees and soft blossom (I picked up some)... Grow...*

Soft pastel colours... The birds make lots of sounds and nest's for the eggs ... a new generation..." (W-B3) ; "What I love with this place is that you can see the different seasons so good." (W-P8) ; "I like it because its aesthetically pleasing, it's green and it grows it's not concrete..." (A-P4)...

Ce passage du temps, appliqué et influant sur une certaine sensorialité, donne aussi lieu à des attentes et des projections, par la connaissance des rythmes de vie des territoires : *"Flowery smells in the air at different places. But not yet the lavender "hedge" at a place that I like to smell and touch to release the smell. It still smells if you touch it but the smell is not in the air – have to wait for summer." (W-B1) ; "Blossom, I always look forward to." (W-B2).*

Dans le prolongement, l'architecture, et dans une moindre mesure l'art, raconte, comme nous l'avons vu, le passé, le projet, l'histoire des lieux : *"Because it's old it has this atmosphere of old charm like fairytales... It's a beautiful sensation that new buildings don't have... kind of a romantic sensation." (W-P8) ; "The main things that I get of this neighbourhood... History, buildings, architecture. I'm not so much attracted by the new part of architecture... I also like this part because there is quite a lot of space between the buildings... a living space... And there is history into this place... and that is something I love... the history repurposed..." (W-B6).*

Ainsi, par le sensible, le paysage et ses composantes (nature et architecture), le temps et l'espace se mettent en lien. Le sensible spatialisé par le caractère « naturel » et « architectural » du paysage introduit la question du rythme dans l'urbain. Et, cette incitation à la prise en compte des questions temporelles est différente de celle pratiquée habituellement en urbanisme (séquençage des projets, montage d'opérations par tranches, prospective à séquences fixes...). Le sensible spatialisé rythme avec des temporalités autres que les 24 heures d'une journée ou les dates du calendrier ; il rythme par les mouvements du soleil, les changements de saisons, les changements de climat, les pratiques des lieux, leurs fréquentations, leur histoire, leur mémoire... il réintroduit l'humain, l'animal, l'art... la *phusis* (comme principe de mouvement) et la *technè* dans l'urbain ; il relie le temps et l'espace, la nature et la culture.

Enseignement du chapitre :

La définition du paysage donnée par les habitants des quartiers étudiés est proche de notre définition du paysage multisensoriel (Chapitre 2).

Le paysage, et les notions qui lui sont associées (nature, architecture, art), est la notion à utiliser pour parler du sensible habitant.

Question émergente :

Dans la mesure où le terme est déjà introduit et utilisé dans le champ de l'action (Chapitre 1), **le paysage (multisensoriel) ne pourrait-il pas être une médiation langagière entre sensible habitant et action urbaine ?**

CHAPITRE 8 :

LES LIEUX, LES ECHELLES DE REFERENCES, ET LES FORMES SOCIALES QUI REVELENT LE SENSIBLE SITUE

Poursuivant les efforts de réponse à nos hypothèses de recherche, ce chapitre vise particulièrement à nourrir notre deuxième hypothèse et les questions qui l'ont construites. Plus prosaïquement, il est proposé dans ce chapitre de traiter de la question suivante : *La considération multisensorielle du paysage ne pourrait-elle pas nous faire sortir tout aussi bien du seul esthétisme (du paysage), de l'a-spatialité et de l'individualité (du sensible) afin de considérer les rapports des individus (en tant qu'êtres sociaux) à leurs territoires de vie comme des rapports signifiants de manière multiple, à l'image des rapports sensoriels multiples ?*

En effet, il ressort des discours scientifiques que les rapports sensibles sont non seulement des rapports sensoriels et signifiants mais aussi situés dans l'espace et dans une société (*supra*). Il semble alors nécessaire de questionner les formes spatiales et sociales qui participent à l'épreuve et à l'expression des rapports sensibles. Particulièrement, notre approche des rapports sensibles *via* le paysage multisensoriel nous conduit à considérer ces deux composantes (spatiale et sociale) comme primordiales. Comme nous l'avons vu dans la définition du paysage (multisensoriel) mais aussi dans les discours habitants relatifs à ce dernier, la spatialité et le caractère social est central dans ce qui fait paysage (multisensoriel) – notamment par les pratiques et les usages mais aussi par les manières de penser et de faire société localement et donc les représentations sociales. Ainsi, dans le présent chapitre, en nous appuyant sur l'analyse des entretiens ouverts courts, des parcours multisensoriels et des baluchons multisensoriels, nous présenterons les formes (spatiales mais aussi

sociales) qui aident à révéler le sensible et alors à structurer et former les paysages (multisensoriels) des habitants des trois quartiers étudiés.

Pour ce faire, nous verrons dans un premier temps que certains lieux semblent se démarquer par leurs évocations sensorielles et plus largement sensibles. L'objectif n'est pas ici de retracer la morphologie spatiale des quartiers ni d'analyser leurs architectures (urbaines ou non – cf. travaux d'Aldo Rossi), mais de présenter les lieux qui éveillent le sensible, tout en montrant que différents types de formes spatiales permettent son expression.

Dans un second temps, nous mettrons en évidence, qu'outre ces lieux qui révèlent de manière pertinente le sensible, d'autres échelles, d'autres géographies, d'autres territoires sensibles apparaissent. Il s'agit des territoires résultant de l'assemblage des lieux vécus, pratiqués... habités de manière quotidienne et qui font sens comme unité pour les personnes enquêtées. Ils structurent alors des territoires/paysages centrés autour d'une polarité centrale qu'est la maison (ou moins poétiquement : le lieu de résidence qui est aussi un lieu habité).

Dans un troisième temps, nous questionnerons les structurations sociales et les usages des trois quartiers étudiés afin de montrer leur influence sur les rapports sensibles. La forme extérieure (ici spatiale) est souvent opposée à la matière (ici la structuration sociale et les usages). Cependant, si les deux (forme et matière) peuvent être pensés séparément, il est impossible de les séparer ou de les percevoir séparément dans les faits (Clément, Demonque, Hansen-Love, Kahn, 2000). Selon la géographie des représentations (Raffestin, 1977), l'espace ne dit rien en soi ; la forme spatiale doit aussi être retranscrite en termes de rapports sociaux. Dans ce même sens, se dirige aussi la géographie de la perception (Bailly, 1981), laquelle souligne la relativité des formes spatiales en fonction du vécu et des images mentales, des représentations des individus. Aussi, ajouterons-nous bien volontiers les sentirs dans cette liste, et ce faisant, nous attacherons-nous alors, dans ce dernier temps de ce chapitre, à questionner les formes sociales qui préexistent, s'installent ou se développent dans ces lieux et leur influence potentielle sur les rapports sensibles.

Dans un quatrième temps, nous démontrerons alors que si des lieux et territoires multiples existent et sont façonnés par leur spatialité, leur caractère social, leurs usages... une autre échelle, cette fois-ci socio-spatiale, est reconnue et semble pertinente pour révéler les rapports sensibles ; il s'agit du quartier. En effet, la reconnaissance du quartier se traduit avant tout par une considération collective de ses limites spatiales. Mais, elle se justifie aussi par des caractéristiques sociales et socio-politiques propres à chaque quartier. Le quartier a une consistance sensible qui lui est propre.

Enfin, l'analyse de ces formes socio-spatiales (lieux et/ou territoires) donnent « à voir » une certaine typologie de paysages qui prennent forme dans les discours habitants, à savoir des paysages : intimes (de soi ?), communs (à la société du quartier ?) ou symboles (pour autrui ?). Cette typologie sera présentée dans un dernier temps.

1. Quels lieux révèlent le sensible ?

Ici, nous tenterons de mettre en exergue les différents lieux et territoires mobilisés par les habitants dans les trois quartiers étudiés lors des différents dispositifs mis en place. Quels sont ces lieux et territoires ? Quels sens véhiculent-ils ? Quel rôle jouent-ils pour dévoiler le sensible ? Comment, outre mesure, pouvons-nous qualifier les différents paysages qui en découlent ? Afin de présenter les lieux mentionnés, traversés, qualifiés... par les habitants et qui participent à la construction de leurs paysages (multisensoriels), nous avons opté, dans un premier temps, pour un état des lieux, quartier par quartier. Pour ce faire, notons, qu'en pratique, une pré-analyse a été effectuée méthode par méthode. Or, nous proposons ici au lecteur une présentation croisée (toutes méthodes confondues), enrichie de quelques illustrations et plans afin d'avoir une vision plus complète et précise de ces lieux.

Le(s) lieu(x), l'(es) espace(s), quelques éléments théoriques

De façon générale, le lieu peut se définir comme « *Là où quelque chose se trouve ou/et se passe* » (Lévy, Lussault, 2003, p. 555). « *Le lieu est un point, mais un point singulier, identifiable et identifié, distinct des autres (...). Les lieux n'ont aucun sens en eux-mêmes : ils n'ont que celui qu'on leur donne. Mais on leur en donne beaucoup.* » (Brunet, Ferras, Théry, 1993, p. 298).

Le lieu exprime donc un sens et implique au moins autant le moment que l'endroit ; il articule éléments physiques de l'espace et épaisseur temporelle. C'est un endroit qui de prime abord peut se repérer par des éléments concrets, matériels du paysage, replacé dans un ensemble spatial et des dimensions temporelles de plus grandes dimensions. Son analyse ne peut donc se faire qu'en le comparant avec son environnement proche et en prenant en compte des ensembles plus vastes dont il fait partie. Tout lieu implique un lointain, un « ailleurs », une altérité.

Dans cette logique à la fois physicaliste (objet concret) et comparatiste, B. Debardieux (1995) distingue trois types de lieux : le « *lieu attribut* », représentation en tant que pure abstraction (ex. la tour Eiffel) ; le « *lieu générique* », anonyme et qui fournit l'emblème du territoire (ex. les moulins pour les Pays-Bas) ; le « *lieu de condensation sociale et territoriale* », révélateur des valeurs d'une société (ex. le Panthéon) (cf. Di Méo, Buléon, p. 87). M. Lussault distingue quant à lui les « *hauts lieux* » (lieux publics à signification sociale forte¹³¹) des « *lieux domestiques* » (caractère personnel ou familial du domaine privé et plus ordinaire) (Di Méo, 1998, p. 40).

Donc, en premier lieu, la géographie sociale définit le lieu certes par une fonction clairement établie et facilement identifiable et, par-là, un sens social, des valeurs, toutes choses dont les qualificatifs livrés ci-dessus témoignent ; mais aussi par sa proximité et sa compacité, des limites qui se perçoivent sans ambiguïté, mais pas nécessairement dans une stricte matérialité (ex. réalité sensible) : « *le lieu tire de sa fermeture le plus clair de son identité* » (Di Méo, Buléon, p. 87). « *Cette capacité de délimitation est sans doute le critère qui permet d'attribuer à certains le statut de lieux, de choses qui sont des lieux* » (...) *Il n'y a de lieu que quand l'évènement au sens de l'ouverture est aussi et d'emblée délimitation, instauration de clôtures ou d'enceintes.* » (Payot, 1996).

Si cette délimitation peut être invisible, quels sont les rapports entre lieux et espaces ?

De prime abord, « *le lieu (...) c'est l'espace de l'échelle la plus restreinte.* » (Levy, Lussault, 2003, p. 562), comme dit précédemment, un point singulier, identifiable et identifié, distinct des autres ; un point de l'étendue : élément de base de l'espace géographique, « *son atome en quelque sorte* ». C'est de lieux, de liens de lieux, que l'espace est fait. Tout lieu a une adresse, une situation, un environnement qui est son milieu.

Pourtant, selon A. Berque, « (...) *un véritable lieu, c'est un lieu qui n'est ni commun ni banal. C'est un lieu fort, voire un haut lieu. Un lieu dont l'identité ne se dissout pas dans l'espace environnant. (...) et la force des lieux (...) réside justement dans les symboles qui en eux rattachent l'étendue physique à*

¹³¹ Notons que pour d'autres auteurs, le qualificatif de « *haut lieu* » est réduit à un caractère sacré.

un espace de référence, et par cela leur donnent sens ; un sens que les lieux focalisent. (...) les lieux de la spatialité moderne ont ainsi tendu à perdre leur identité. Le style international en architecture a été l'expression la plus parlante de cet effacement du local et du vernaculaire comme tels, et de leur neutralisation dans un espace universel. En ce sens la modernité a été u-topique : négatrice de lieux. » (Berque, 1997). Et, suivant Heidegger, nous pouvons avancer que « les espaces reçoivent leur être des lieux et non de l'espace » (Heidegger, 1958, p. 183). Or, « pour qu'il y ait lieu, il faut que, dans la dimension propre à l'écoumène, une ouverture sémantique et spatiale - une spaciation - se soit produite, là et pas ailleurs. » (Berque, 1997). Mais, dès lors, quels sont les ressorts de cette spécificité du lieu sur l'espace ? « Le lien entre espace et lieu, c'est l'homme » (Maldiney, 1996).

1.1 WGT - Des lieux synonymes de mémoire et d'activités sociales

Dans le quartier de WGT, pour ainsi dire tous les lieux ont été commentés, traversés, mentionnés par les habitants ayant participé à nos investigations ; la petite taille du quartier y participant sans doute grandement. Cependant, certains lieux semblent produire plus de commentaires et faire consensus entre les différentes personnes (Cf. Annexes pour la liste complète des lieux mentionnés). Il s'agit ici principalement :

- Des lieux à fort caractère historique et avec une certaine monumentalité, appréciés pour des raisons esthétiques, principalement visuelle (comme c'est le cas des lieux de la partie centrale de WGT) : « *WG Plein, les vieux bâtiments monumentaux. Au centre, la maternité, où il y a eu beaucoup de naissances. Les espaces ouverts, typiques du quartier.* » (W-E13) ; « *The old historical buildings. Chic but not too much, feel safe.* » (W-E27) ; « *L'histoire de l'endroit, on y trouve 2-3 vieux arbres. La perspective qu'on a depuis cette entrée à l'intérieur de l'îlot.* » (W-E12).
- Mais aussi des lieux qui sont appréciés par les activités, notamment sociales, les réseaux sociaux, les pratiques quotidiennes. Ce sont les lieux où l'on se retrouve, là où on a l'habitude d'aller, là où un contrôle social s'exerce (notamment pour préserver la sécurité des enfants en bas âge) : « *Le jardin où on se trouve, juste ici en bas des pavillons, le soir, les gens y mangent, c'est un endroit très social.* » (W-E18) ; « *We don't have a garden, so it is our garden, for those three buildings, it's next to home, just a step to go outside... les enfants peuvent y jouer, les gens se connaissent, il y a du social control* » (W-E1) ; « *This building is very dear to me because I live here so long and the atmosphere is good here... and people are friends... not all of them but there are friendships in the building...* » (W-P4) ; « *(Andrea field)... and here it is always cheerful with all the children always paying... so... they use so well... and it's very very good from the municipality that do that here so that younger families can stay here in Amsterdam.* » (W-P4).
- Les lieux à caractère vert, associés ainsi à des sensorialités spécifiques : « *(Andrea field) This area: the park for the children... you look from the window and I see this feald, this little part of nature.* » (W-E1) ; « *(Villas urbaines) Actually this part it's ok, it reminds me the place where I grew up with small houses and gardens...* » (W-P5) ; « *(Espace ouest) Ohh this part is ok, it's kind of restfull because of the grass and the cars are not just in front of your house...* » (W-P5) ; « *The garden of the two pavillions is the most beautiful place in Amsterdam.* » (W-E31).

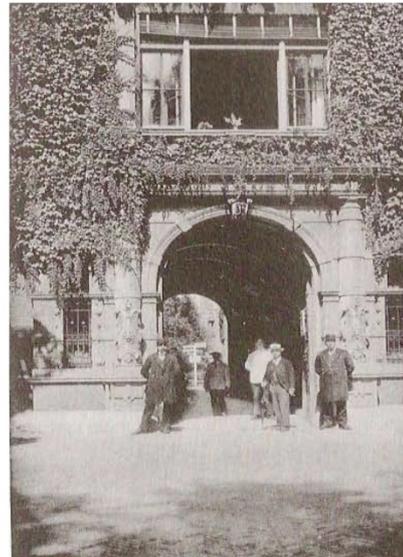


Jardin du pavillon 2 - Source : Auteure, 2009



Les parc à l'est du quartier - Source : Auteure, 2009

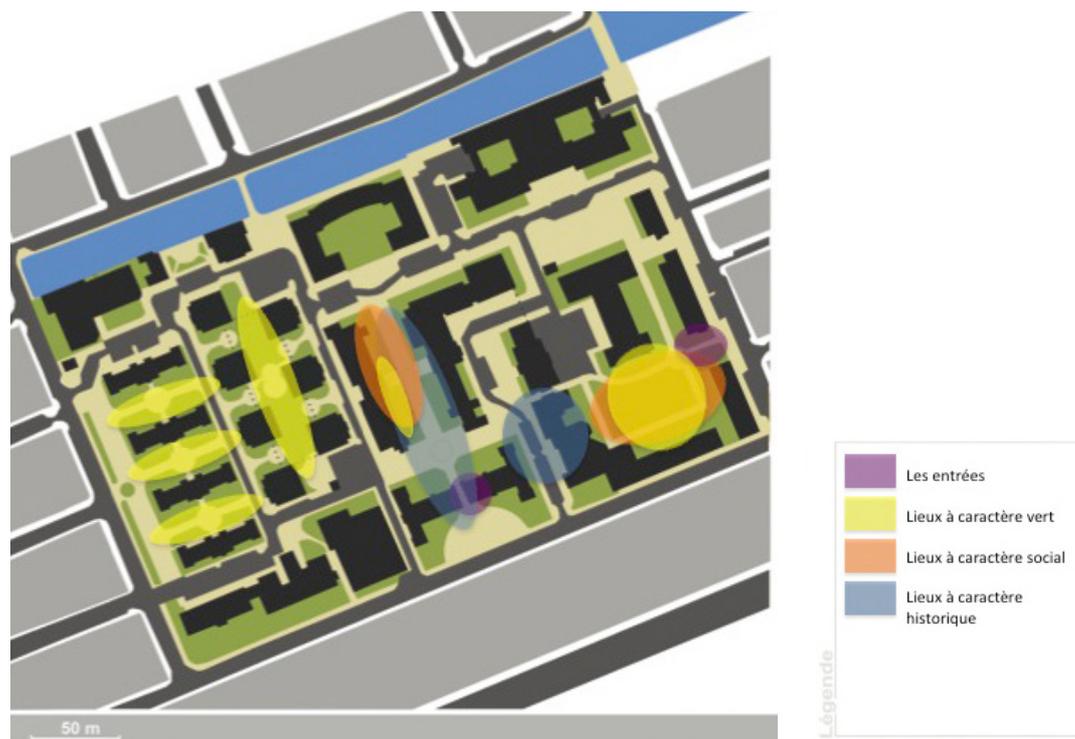
- Les deux entrées les plus marquées de WGT (l'ancienne entrée de l'hôpital et l'entrée à l'est du quartier) semblent avoir aussi une certaine importance : *"ohhhh when you come here... it's very nice to have this as an entrance of your place... especially in the city"* (W-P3) ; *"The entrance... ohhh... This area is the most important part, specially in summer time when it's hot..."* (W-P5).



L'entrée du Wilhelmina Gasthuis Hospital - Sources : (gauche) Auteure ; (droite) Fennis, 2010, p. 44

Ainsi, quatre types de lieux ressortent : les entrées du quartier, portes d'un territoire sensible habité ; les lieux verts ou végétalistes qui montrent bien l'importance de l'élément naturel dans les rapports sensibles ; les lieux à composition sociale spécifique qui montrent bien les liens entre mondes sociaux et mondes sensibles ; les lieux à caractère historique qui montrent bien les liens entre le passage du temps et l'expérience sensible.

Les lieux qui révèlent le sensible à WGT - Source : Auteure, 2011



1.2 Bo01 - Des lieux architecturaux et d'activités (marines)

A Bo01, tous les lieux ont été traversés et décrits par les habitants ayant participé à nos investigations de terrain. Les lieux qui sont communément les plus mentionnés et les plus mobilisés pour parler de ces sentirs et ressentirs se regroupent en trois grandes catégories : les lieux architecturaux ; les lieux naturels ou qui ont fait l'objet d'une intervention paysagère à caractère naturel ; les lieux de consommation et de sociabilité. Soit plus précisément :

- Les lieux d'architecture sont eux-mêmes divisibles en deux sous-catégories : les « *landmarks* », essentiellement la Turning Torso – “*It's the landmark*” (B-E27) – et ceux plus « banaux », mentionnés pour leur qualités esthétiques visuelles, leurs formes, leurs couleurs ou encore leur diversité et modernité : “*We can start by going in the calmer area. What I like is the small scale at the different ways of living proposed here. There are flats you can own, flats you can lent and small houses that you can own by your self.*” (B-P3) ; “*All the new houses in the same new style*” (B-E2).



Architectures à Bo01 – Source : Auteure, 2010

- Les lieux à composantes naturels comportent :
 - le front de mer, présent dans quasiment l'ensemble des discours – *“This area by the sea it's the one I like the most.”* (B-P8) ;
 - ainsi que des lieux plus intimistes, utilisés principalement par les résidents de Bo01 comme le parc de derrière : *“It's English gardens that inspired this place... it's a little bit wild... it's cultivated wild... it's nice...”* (B-P5) ;
 - mais aussi les lieux aménagés à l'intérieur du quartier avec des fontaines à eau, des sculptures, des végétaux : *“So this is a canal that was built for the area, for the exhibition, so it's an artificial canal, where water is pumped from the sea and it goes back to the sea then... It's a very calm place, not many people. The water adds atmosphere to the place and you have the contrast with the turning torso and we have this multitude of styles that makes it interesting...”* (B-P3) ;

- de même que les lieux un peu excentrés par rapport au cœur de Bo01, les « *Singing hills* » qui sont visités par certains habitants des lieux.

Ces lieux à caractère naturel sont aussi très appréciés pour les activités contemplatives et plus actives qu'ils permettent : regarder, écouter, se baigner, courir, pique-niquer, etc. "*The waterfront, running, swimming in the morning, so quiet.*" (B-E26) ; "*The places where you can go to swim*" (B-E20) ; "*(...) by the sea for the sunset.*" (B-E1) ; "*The water front (...) and the swimming places*" (B-E24) ; "*Walk down to the deap sea*" (B-E8) ; "*Down the promenade, there is a barbecue place.*" (B-E16) ; "*All the places where you can have a picnic.*" (B-E7).

- Les lieux de consommation (essentiellement des restaurants, des cafés, des bars) sont, quant à eux, évoqués par plusieurs habitants du quartier comme signe de mixité fonctionnelle, permettant des activités en semaine et tout au long de l'année ; habitude qui n'est pas forcément largement diffusée en Suède.

En terme de sens, les lieux sont implicitement évoqués pour leurs caractéristiques visuelles (Turning Torso, architectures), parfois même de manière évidente, comme pour les caractéristiques sonores des « *Singing hills* ». Le goût est le sens à associer aux lieux de consommation de type restaurants et cafés. Pour les espaces de naturalité, implicitement les sens associés peuvent être multiples (vue, ouïe, odorat, toucher).

Les lieux qui révèlent le sensible à Bo01 - Source : Auteure, 2011



1.3 Augustenborg : l'Ekostaden, les lieux de nature et d'activités pour les enfants

A Augustenborg aussi, la grande majorité des lieux ont été traversés et décrits par les habitants ayant participé à nos investigations de terrain. Cependant, il faut noter que les espaces verts en pied d'immeuble n'ont pas été traversés dans leur totalité dans le cadre des parcours. Les lieux qui ressortent et qui font consensus entre les différents habitants se regroupent en trois catégories :

- Les lieux à caractère naturel / les espaces verts, caractéristiques de l'Ekostaden et lieux idéaux pour la contemplation, le repos, les rencontres... et qui sont en quelque sorte les « marques de fabrique » d'Augustenborg : *“Ekostaden... we call it like that... The trees, the water, near by the lake... it's beautiful!”* (A-E1). Outre le parc central – *“The park, 'cause I can meet my friends, relax, talk... I go there often...”* (A-P1) – d'autres espaces plus petits, en pied d'immeuble, sont révélateurs du sensible : *“I like it there, to cross the bridge and seat there... It's the only bridge over the water here but it's the same feeling as in other places... When you come to Augustenborg this is the first place you come in to...”* (A-P2) ; ou encore des trois aménagements paysagers plus élaborés composés tous d'un lac, d'une fontaine et d'une végétation luxuriante : *“I like these things, with water and all these green plants... I don't know their names... It's mostly because of what I see but I also like the smells of the flowers and the green stuffs when they are bloomed.”* (A-P5).



Aménagements paysagers à Augustenborg – Source : Auteure, 2010

- Les lieux de consommation, centralisés au square central dit « Little Turkey », le point névralgique du quartier. Si ce lieu est fortement mobilisé, il l'est tout autant

pour les activités commerciales qu'il propose (notamment les bars/café et restaurants) mais aussi pour son aménagement et celui des espaces verts qui lui sont proches : « *Sur la place avec les commerces, voir les espaces avec l'eau... Il y a aussi plein de fleurs* » (A-E8).



La place dite « Little Turkey » à Augustenborg – Source : Auteure, 2010

- Les lieux récréatifs, essentiellement les espaces de jeux pour enfants et particulièrement l'espace de jeux musicaux, car les mères passent dans cet espace beaucoup de temps avec leurs enfants, créant aussi des liens sociaux entre elles : *“Here at the playground, I pass a lot of time here...”* (A-E10).



Espaces de jeux pour les enfants à Augustenborg – Source : auteure, 2010

Les espaces verts conviennent la totalité des sens et des sensations des plus riches : « *calm* », « *peaceful* », « *beautiful* »... L'espace de jeux pour enfants est relié directement à l'ouïe par les sons des enfants et des jeux/instruments. Le square central est quant à lui principalement lié à l'odorat et au goût par les restaurants multiethniques qu'on y trouve, ainsi qu'à l'ouïe par la présence et l'activité humaine.

Les lieux qui révèlent le sensible à Augustenborg - Source : Auteure, 2011



2. Des territoires multiples au sein du quartier. La maison comme élément structurant des territoires du sensible

2.1 Morphologie, rapports sensoriels et sociaux créateurs des formes révélatrices du sensible

Outre les lieux mentionnés plus haut, qui font sens et qui révèlent le sensible, d'autres territoires semblent exister dans les trois quartiers étudiés. Ces autres territoires sont aussi sources et construction de rapports sensibles des habitants à leurs territoires de vie. « *Le territoire regroupe et associe les lieux. Il leur confère un sens collectif plus clair et plus affirmé que celui qui découle de leur stricte pratique. Dans ces conditions, territorialiser un espace consiste, pour des groupes sociaux, à y multiplier les lieux. Si le territoire réussit, si la pâte territoriale prend, ces lieux formeront un réseau, concret et néanmoins symbolique.* » (Di Méo, 1998, p. 87). Ces réseaux concrets et symboliques, ces territoires se construisent par plusieurs composantes :

- tout d'abord morphologiques, à travers la séparation par des voies de circulation et la différenciation architecturale des bâtiments (anciennes constructions, constructions neuves, maisons individuelles, logements collectifs, etc.) ;
- en lien à un jugement esthétique/sensoriel : certaines parties apparaissent alors comme plus ou moins bruyantes, plus ou moins accueillantes, plus ou moins belles...
- mais aussi sociales puisqu'une distinction s'opère entre immeubles de logements sociaux et maisons ou logements en propriété ;

Comme nous pouvons le voir dans les deux dessins qui suivent, le cas d'Augustenborg illustre très bien cette existence de territoires/micro-quartiers. En effet, pour certains des habitants interrogés (notamment dans le cadre des parcours), des découpages internes au quartier existent et font sens d'un point de vue sensoriel, social, spatial... paysager...

Des quartiers dans le quartier d'Augustenborg – Source : Auteure, 2011

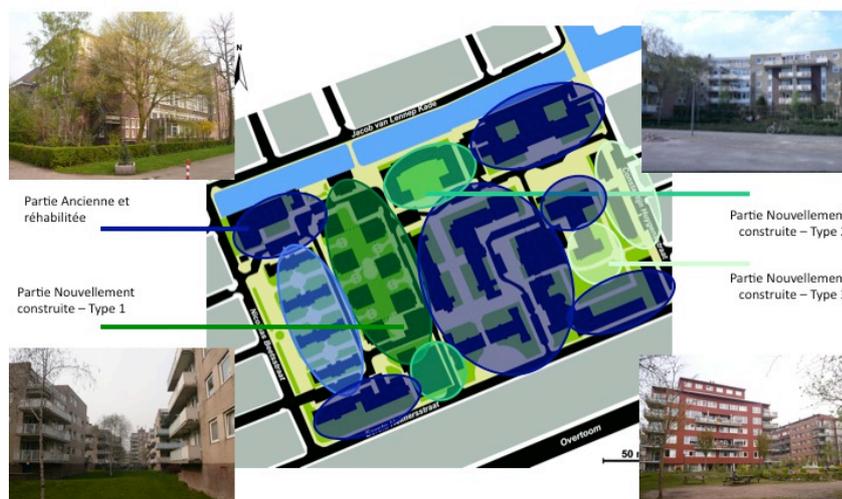




En ce qui concerne Wilhelmina Gasthuis Terrein, les habitants distinguent aussi différentes unités spatiales d'appartenance, composées à chaque fois d'une ou plusieurs des trois unités suivantes :

- une partie ancienne réhabilitée ; l'espace central composé des bâtiments de l'ancien hôpital : un ensemble de logements communautaires, des ateliers d'artistes, des logements en propriété et des logements en location ;
- une partie nouvellement construite (type 1 et 2 sur le plan ci-contre) ; l'espace des logements sociaux comprenant : des bâtiments/infrastructures de santé (résidence pour personnes âgées et foyer d'accueil pour personnes malades psychologiquement) ; des « villas urbaines » ; des immeubles de logements sociaux datant des années 90 et des logements sociaux qui se trouvent dans les anciens bâtiments de l'hôpital qui ont été réhabilités ;
- une partie nouvellement construite avec deux bâtiments neufs de logements de standing en propriété, situés en bordure est du quartier (Type 3 sur le plan ci-contre).

Agencement des espaces à WGT – Source : Auteure, 2009



Ainsi, les parcours habitants ont souligné l'existence de micro-quartiers dans le quartier, souvent à proximité du lieu d'habitation et incluant systématiquement la partie centrale du quartier, comme si cette dernière fonctionnait, selon un procédé d'attractivité, comme un aimant par son histoire socio-politique et son caractère urbain et architectural.

2.2 La maison, première échelle de l'habiter, créatrice des formes révélant le sensible

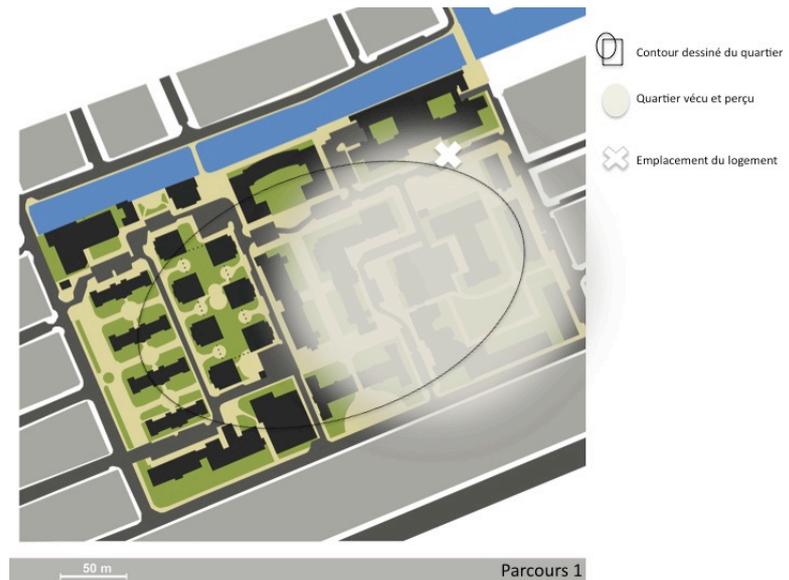
La maison, « notre coin du monde » (Bachelard, 1957)

La maison, notre paysage ?

L'analyse des parcours mais aussi des baluchons nous enseigne qu'il existerait aussi d'autres paysages plus proches de soi – des paysages plus intimes qui résultent des vécus, des *habiters* comme échelles et formes qui révèlent le sensible. Cela a été le cas dans deux des trois quartiers étudiés : à Augustenborg et à WGT.

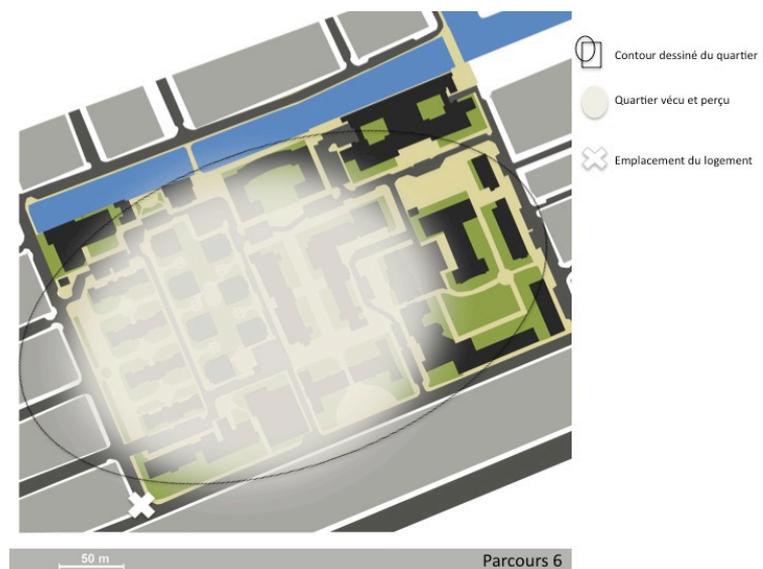
Dans les discours des habitants du WGT, il apparaît alors une distinction claire entre le quartier « officiel » et le quartier comme habité. « Ici, il y a encore le WGT je crois... Pour moi, c'est déjà un peu en-dehors. Cela me rappelle déjà plus l'architecture qu'il y a au-delà de l'autre canal, donc l'autre côté du Ouest d'Amsterdam. Les jardins sont moins... les immeubles sont neufs mais ils n'ont pas la même énergie que l'immeuble rouge de l'autre côté par exemple. C'est déjà différent. Pour moi, ça finit déjà ici le WGT. » (W-P1).

Limites du quartier et quartiers habités (W-P1) – Source : Auteure, 2011



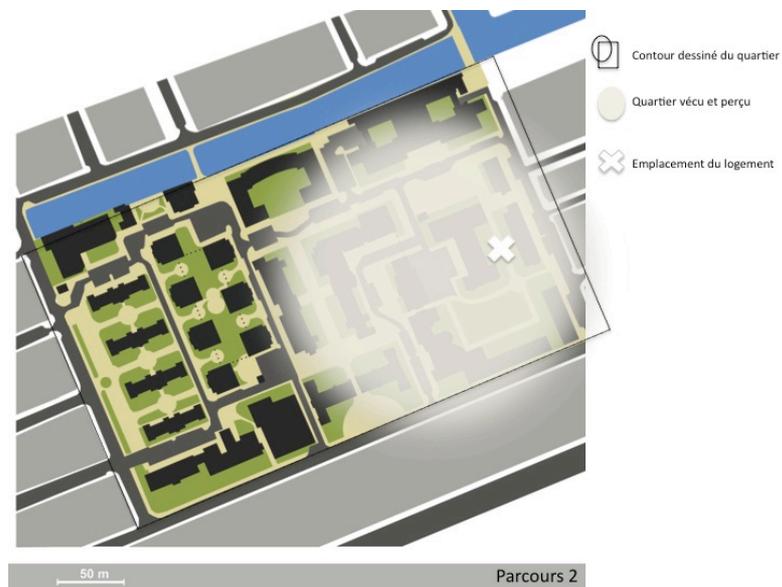
Les limites se révèlent fines, non complètement perceptibles d'une personne à une autre, dans la mesure où elles correspondent à des pratiques, des habitudes, des habiter. Ainsi, par exemple dans le cadre d'un parcours à WGT (cf. plan qui suit), la personne rencontrée nous livre en rentrant dans la partie est (nouvellement construite –Type 3) : *"Sometimes I come in this building for work but I take the bicycle to come here, it's like an other village of mine... haha!!"* (W-P6). Et, dès qu'on se retrouve de nouveau dans la partie centrale, la personne pleine de joie s'exclame : *"Here we are, we are at my neighborhood again! Nice trees, I like them a lot. I walk here, I come here, I practice it a lot. Before there I used to paint and draw... and that's my street, down there. That's my village!"* (W-P6).

Limites du quartier et quartiers habités (W-P6) – Source : Auteure, 2011



Le même cas de figure est constaté avec la grande majorité des personnes interviewées. Nous relayons ici un autre exemple, rattaché à WGT. Une personne interviewée (W-P2) conforte son récit selon qu'elle pénètre : dans la partie des villes (partie nouvellement construite – Type 1 dans le plan explicatif - *supra*) : *“Here we are not on the area anymore... The buildings are different... I don't come here... only to park my car... I don't know anybody here.”* (W-P2) ; dans la partie extrême ouest du quartier : *“Here I don't come only when I cycle, a way to go throw... For me, for my feeling, it doesn't belong in my neighbourhood... It's very small... I feel really comfortable in two or three streets around the house... and then it's over. It's a part of my surroundings but it's an other feeling...”* (W-P2) ; ou encore une nouvelle fois, dans la partie ancienne : *“Here we enter at new my surroundings...”* (W-P2).

Limites du quartier et quartiers habités (W-P2) – Source : Auteure, 2011

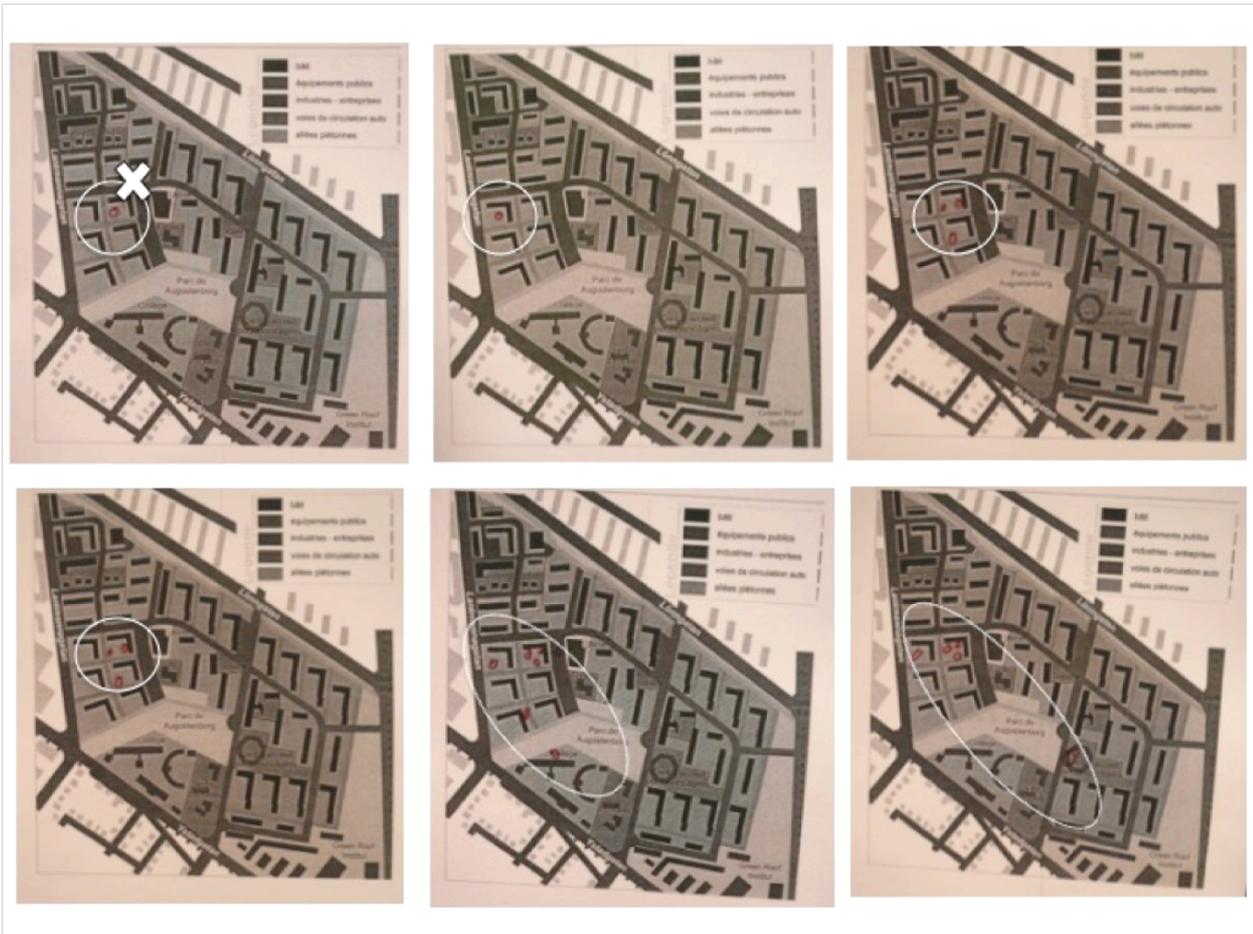


Encore une fois, nous constatons que les raisons explicatives de ce que ces paysages multiples et propres au quartier sont structurées autour de quatre grandes familles (alors que dans la présentation des exemples d'Augustenborg 3 familles ressortaient : morphologiques, esthétiques, sociales) :

- par la morphologie des lieux ;
- par un jugement esthétique/sensoriel ;
- par des critères sociaux (distinction des locataires/propriétaires mais aussi les sociabilités existantes ou non) ;
- ainsi que par les pratiques, habitudes, *habités* qui y sont installés.

Mais, dans le cas de WGT, il est intéressant de constater que ces formes qui se dessinent dans le quartier, par les raisons mentionnées, sont dans la grande majorité des cas une sorte de prolongation des foyers des personnes, de leurs maisons.

Ce constat/hypothèse d'une forme révélatrice du sensible, d'un paysage habité, à proximité immédiate de la maison et dans son extension, s'est confirmé à l'analyse des baluchons multisensoriels d'Augustenborg. En effet, dans tous les cas où les personnes ont raconté leurs paysages sensoriels quotidiens en ciblant des formes spatiales données (des lieux) et non pas des parcours, le même constat d'une polarité sensible forte autour de la maison est fait. Aussi, souhaitons-nous par la planche illustrative présenter un de ces exemples.



Plans d'après le baluchon A-P3 à Augustenborg – Source : Auteure, 2011

Ces résultats confortent donc l'idée que « *Le quartier ne se donne jamais tout entier (...) il comporte autant de trous.* » (Sansot, 1986, p. 120) ; idée que nous souhaitons compléter par le fait que le quartier comporte aussi des formes autres qui, à l'inverse peut-être de « trous », contiennent l'essence première de nos rapports sensible au Monde. La maison, avec la rue, le jardin, l'« espace public », le parc environnant, les rues proches... participe de rapports sensibles des habitants à leurs territoires de vie. En effet, en extension de la maison (espace restreint de résidence) d'autres lieux, associés à la maison, sont mobilisés dans les discours et sont sources et constructions des rapports sensibles. Le tableau qui suit les présente.

Tableau 36 - Liste complète des lieux intimes mentionnés par les habitants dans le cadre des investigations de terrain - Source : Auteure, 2011

Quartier	Lieux intimes	Nombre d'occurrence
WGT	Mon balcon	+
	Notre jardin (pavillon 19)	++
	Mon jardin (pavillon 1)	+
	Devant mon atelier (pavillon 19)	+
	L'intérieur de mon atelier/maison	+
	Le parc est du quartier, en bas de chez-moi	+
	Les parterres devant la maison	+
Bo01	Mon salon	+
	Notre bateau	+
	Notre maison et la terrasse	+
	Notre balcon/terrasse	+
	Mon jardin	+
	Espace devant notre maison	+
	Notre patio	+
Augustenborg	Jardins en bas d'immeuble	+++++++ (différents lieux)
	Devant ma maison	+++ (différents lieux)
	Mon balcon	+

Ainsi, tout espace vraiment *habité* est porté dans l'essence de la notion de « maison » comme l'estimait Gaston Bachelard. La maison, « *de la cave au grenier* » (cf. Bachelard), est non seulement le premier jalon de nos paysages habités mais se confond aussi avec le sujet, avec l'être intérieur de celui qui l'habite. Aussi, la maison, par sa double appartenance à l'ordre structurel de la conscience d'une part et à l'ordre culturel de l'espace social (et de sa structuration) d'autre part, remplit la fonction indispensable de la médiation entre le moi et le monde. En ce sens, la maison fonctionne comme une sorte de passage entre notre intériorité et l'extériorité.

Or, comme mentionné plus haut, il n'y aurait pas de séparation entre deux entités distinctes (intériorité/extériorité), c'est-à-dire que cette relation n'est pas basée sur une dichotomie sujet/objet. Ce n'est pas l'homme qui, à partir de son corps, percevrait un monde extérieur à lui ; ce corps fait lui-même partie du monde : « *mon corps est la même chair que le monde* » (Merleau-Ponty, 1945).

Plus encore, l'homme ne peut habiter dans l'espace et dans le temps que corporellement. C'est par son corps que l'homme prend conscience du monde et d'autrui, et entretient ce faisant un rapport poétique à ce qui devient son territoire de vie. En cela, « *« les » territoires ne sont pas distincts de nous et sont au contraire des « extensions » de nos êtres intimes...* » (Roux, 2002, p. 11). La maison est le premier jalon de cette médiation essentielle entre notre moi et le monde. Et, cette relation, qui implique de reconnaître l'autre/l'ego, comme un pair, et pas seulement comme un objet¹³², est essentielle de la relation que l'individu établit avec son environnement, son

¹³² La notion de « *tiercéité* » développée en psychologie sociale (cf. Moscovici, 2003) établit une relation ternaire entre l'ego, l'alter et l'objet (physique, social, imaginaire ou réel). Ces entités sont étudiées dans leurs interrelations : elles n'ont de sens que les unes par rapport aux autres, telle que chacune d'entre elle contient aussi les deux autres. D'où l'impossibilité et le non-sens de séparer objet et sujet : le sujet est formé par la société qu'il forme, et les objets sont compris, définis, créés, valorisés, etc., dans la totalité des interrelations. Ainsi, l'émulation de l'autre dans la composition

territoire de vie, son Monde (Merleau-Ponty, 1945) comme extension mais aussi parité de son être.

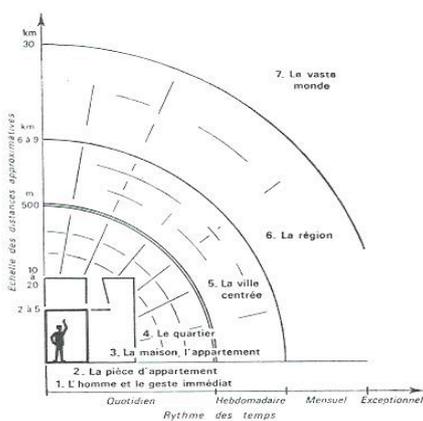
Des échelles spatiales et des formes multiples dans les rapports de l'homme au Monde

Nous ne pourrions pas parler de la « maison » sans faire un petit détour par les travaux fondateurs sur ce sujet, issus principalement de la psychologie environnementale. Les rapports entre l'individu, son environnement et la société, au Monde sont complexes et s'expriment à différentes échelles territoriales, à l'instar de la typologie en différents « niveaux » que dresse G. Moser (in. Moser et Weiss, 2003) :

- le premier niveau est le « *micro-environnement* ». Il s'agit de l'espace privé, de l'habitat, de l'espace de travail, centré sur l'individu et la cellule familiale.
- le second niveau est « *l'environnement de proximité* ». Il s'agit d'espaces ouverts au public ou encore des relations de voisinage. Les rapports sociaux sont inter-individuels, communautaires ; l'individu est envisagé comme usager ou client.
- le troisième niveau est un environnement « *public* », composé d'habitants, d'agrégats d'individus (villes, villages...).
- le quatrième niveau est un environnement « *global* », celui de la société, de la population (pays, Nation, planète).

Cette organisation en quelque sorte de nos rapports au monde correspond aussi à celle faite par Moles et Rohmer (1982), qui se divise en sept coquilles ou « bulles » : l'homme ; la pièce de l'appartement ; la maison/l'appartement ; le quartier ; la ville ; la région ; le monde.

Les coquilles de l'homme selon Moles et Rohmer



Source : Moles et Rohmer, 1982

Ces deux visions sont un peu plus normatives, empreintes de divisions spatiales d'ordre politico-administrative ou fonctionnelle présentant une vision de la maison plus restreinte (cadrée et superficielle) que celle qui transparait de l'analyse de notre corpus. Cependant, elles sont tout aussi bien une validation partielle et une inspiration de notre réflexion sur la place centrale de la maison dans la construction des rapports sensibles quotidiens.

Mais, cet élargissement est dépendant de la nature profonde de notre socialisation, de notre acculturation. En fonction des contextes socioculturels auxquels nous appartenons, en fonction de

de soi-même est un processus important en psychologie sociale, comme le sont les pressions de la conformité et de la familiarité de son environnement (Moscovici, 2003), car elles révèlent des enjeux de la *tercité*. C'est pourquoi, en psychologie environnementale (cf. Félonneau, 2003), l'environnement se substitue à l'*objet* (psychosocial, physique, social, imaginaire ou réel) dans la relation ternaire.

notre expérience sociale, nous savons que notre territoire de vie et notre espace vécu s'agrandissent ou se rétrécissent, se contractent ou se dilatent dans leur réalité comme dans leurs représentations, leurs vécus, leurs sentirs. C'est aussi la raison pour laquelle seuls deux des trois quartiers étudiés offrent la possibilité de cette constatation. Bo01, par sa jeunesse, sa formation encore balbutiante tant spatialement, sensoriellement que sociologiquement, ne semble pas présenter l'état de « maturité » que l'on retrouve à WGT ou Augustenborg, quartiers existant depuis plus longue date, avec des réseaux sociaux présents, des morphologies données stabilisées, des réseaux associatifs actifs...

3. Les formes sociales (mixités, usages...), révélatrices du sensible

Comme mentionné plus haut, forme et fond ne sont pas seulement inséparables, mais penser l'un sans l'autre serait impossible (Clément, Demonque, Hansen-Love, Kahn, 2000). En effet, outre les formes spatiales et les lieux spécifiques qui révèlent le sensible, d'autres formes, notamment sociales révèlent et participent à la fabrication et l'expression du sensible. Le sensible puise tout aussi bien dans la reconnaissance de la forme spatiale que celle sociale du quartier.

Dans cette sous-partie (3.), nous nous attacherons alors à questionner les formes sociales qui préexistent, s'installent ou se développent dans et avec ces formes spatiales des quartiers étudiés. En cela, les trois quartiers étudiés sont spécifiques. Par leurs objectifs programmatiques, notamment relatifs aux mixités et sous l'égide d'un développement urbain plus durable, ces quartiers ont des formes sociales spécifiques qui sont forcément en relation avec le sensible spatialisé. Surtout que « *Au-delà de l'objet du mélange (sexes, classes sociales, groupes culturels...), la mixité se définit avant tout par sa dimension territoriale, spatialisée. Elle se situe et se mesure dans un espace, que ce lieu soit une école, des immeubles, un quartier, une ville, un équipement public...* » (Lelévrier, 2005, p. 39).

De même, les activités, pratiques et habitudes socio-spatiales qui découlent en partie de ces formes sociales influent et révèlent le sensible. Nous verrons alors comment les mixités se définissent dans ces quartiers et quelles formes elles prennent car « *L'état de mixité peut se comprendre comme un mélange d'activités urbaines diverses (habitat, équipements, activités économiques, transport) qui permettrait à la ville de « tourner », une mixité urbaine, fonctionnelle. Mais il exprime également le mélange des groupes sociaux différents, surtout dans un lieu de résidence. Les usages du mots – mixité sociale, ethnique, générationnelle... – montrent un très grand flou de variation du contenu de ces catégories sociales selon les contextes.* » (ibid., 2005, p. 39).

Dans ce registre, les « mixités humaines » (sociales, générationnelles, culturelles...) influent-elles sur les rapports sensibles ? A quelles échelles (le quartier ? la ville ? ...) sont-elles perçues ? La mixité fonctionnelle a-t-elle une incidence sur le sensible ? Par l'intermédiaire de quelles pratiques ? Et pour quelles sociabilités ? En résumé, quelle est la spécificité de ces quartiers, considérées par une approche du sensible socio-spatialisée ?

3.1 Les mixités humaines et la part ambiante des paysages multisensoriels

Dans le cadre des quartiers étudiés, les mixités humaines sont fortement présentes mais ont des visages différents. Parmi elles, l'objectif de mixité sociale¹³³ qui est un des leitmotiv des projets de quartiers durables. Malgré cela, nous pouvons facilement constater que, comme bien des travaux le mettent en exergue (Emelianoff, 2005 ; Héland, 2008), la question sociale est souvent délaissée. Plus encore dans les cas où cette question est posée, les manières de « faire de la mixité sociale » et leurs résultats sont différents selon les projets, les objectifs et les politiques plus larges en rigueur dans leur pays.

¹³³ « On désigne par mixité sociale l'objectif d'une politique sociale visant par l'élaboration des programmes de logement notamment, à faire coexister différentes classes sociales au sein d'une même unité urbaine (quartier ou commune) ? » (Bacqué, 2002, p. 297).

Bo01 : L'attractivité des lieux comme seul gage de mixité, la présence humaine influant sur les paysages collectifs et symboliques

Lors du projet de Bo01, l'objectif fixé était de créer un quartier attractif pour des populations suédoises aisées afin de favoriser une migration interne au pays au profit de la Ville de Malmö (Entretien avec Eva D., responsable du service urbanisme en charge du projet de Bo01, mené en avril 2009). La recherche de mixité sociale n'en a pour autant pas été absente au moment du projet puisque des logements sociaux étaient prévus. La diversité de conception de logements (plus d'une soixantaine de types), la grande variété architecturale, et la préservation du parc existant de logements sociaux n'ont toutefois pas suffi à instaurer et préserver une réelle mixité sociale. En effet, les coûts de construction liés à la recherche de qualité esthétique et architecturale ont inévitablement augmenté le reste, à charge des anciens locataires. Les 18 investisseurs portés acquéreurs ont misé sur une architecture « prestigieuse » et les efforts menés par la Ville pour la construction de ce site doté d'aménités importantes (proximité immédiate de la mer notamment) de trois projets d'habitat social ont été abandonnés rapidement pour laisser place à des activités plus lucratives pour la compagnie de logements.

Aujourd'hui, le quartier de Bo01 est dès lors considéré comme un « quartier de riches », « snob » et « peu mixte ». Or, ce constat est relativement controversé par les habitants du quartier : *“Many people think that they put too much money into this area and that only rich people can live here... but I don't think that's the all truth... We have a quite reasonable living here... But it's known for that because when it was built for the exhibition, they had to make a show-off and I think that was a little bit bad... just to show a side that is very exclusive... But well today they build smaller apartments and apartments for students and I think in terms a lot of people could live here.”* (B-P8).

Surtout, la mixité semble de mise à une échelle autre, celle de la ville, et, est d'une certaine manière apportée à Bo01 par ses habitants occasionnels, visiteurs et touristes locaux : *“During summer there is all the youth that comes to the bathing area (...) It's nice to have people here.”* (B-P4) ; *“I really like the fact that people from all around Malmö come here to enjoy the sea.”* (B-P2). Résultat d'une mise en vitrine des paysages symboliques de Bo01.

En effet, cette forte attractivité de Bo01 – notamment grâce à la présence de la mer et des activités qui lui sont associés – et le rassemblement de personnes d'origines sociales diverses influent sur le ressenti du quartier : *“What's interesting with part that's close to the sea, it's that it attracts people living in Malmö but that they don't live in this area. (...) So it's an area where rich and poor people meet each other. If this wasn't built, those people would stay in their place... So this is a good thing for Malmö because we have that in the city, one part for rich people and one part for poor people and people don't even see each other. Here at least they see each other...”* (B-P3). Ceci influe aussi sur le ressenti de manière saisonnière dans la mesure où le quartier est tantôt fortement occupé et investi (en période estivale) tantôt presque désert (en période hivernale) : *“I think this is a very integrated area in Malmö in a way. Of course, only very lucky people can afford to live here, it is more expensive than other places, but particularly in summertime everybody is here... Everybody is here... and it's a place where different people can meet, of all classes and that is quite unique, I can't actually think of an other place in Sweden that*

is like that... That is not constructed, that people come by their own will." (B-P5). Sur ce point et comme nous l'avons présenté plus haut, les évolutions dans le temps renvoient aussi à une superposition des paysages intimes, collectifs, symboliques, et à une qualification différenciée de ceux-ci notamment par le rapport entretenu à cette mixité rapportée¹³⁴.

WGT : mixité sociale spatialement lisible et perceptible dans les paysages collectifs

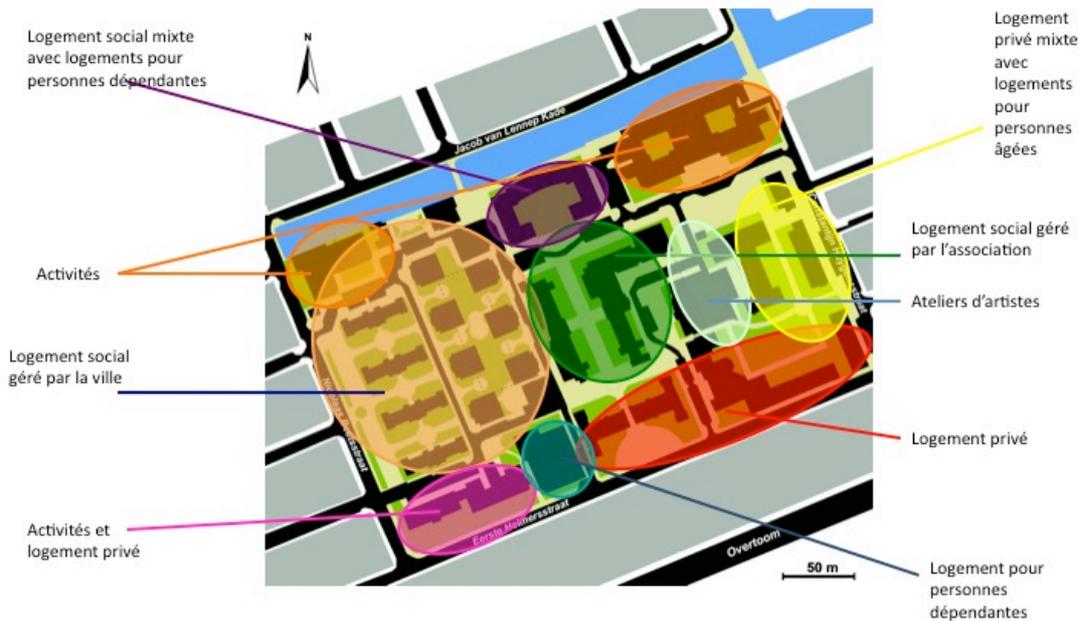
Selon une approche plus nuancée, WGT présente à ce jour une mixité socio-économique basée sur un système de distribution des types de logements et de leur gestion :

- dans la partie centrale, les loyers sont contrôlés, tout comme les revenus des locataires potentiels (un seuil maximum de revenu est imposé) ;
- dans la partie Ouest, il s'agit de logements « sociaux » et de logements pour personnes en difficulté sociale ;
- dans la partie Est, les logements sont de trois types : des logements dédiés à l'accession à la propriété, des logements pour personnes âgées, des propriétés privées de haut standing.

Comme nous le verrons par la suite, la présence de communautés distinctes (dont celle des artistes notamment) mais aussi les pratiques associées aux enfants (principalement dans la partie Est du quartier) changent les perceptions et les sentirs du quartier et créent une multiplicité de paysages collectifs.

¹³⁴ La mixité rapportée est certes considérée comme un « plus » du quartier par certains. Mais d'autres semblent porter un discours plus nuancé et porteur d'un ressenti moins positif : *"This part is the ocean bath, now it's calm but when the sun is here it's crazy, plenty of people but they don't respect, making fires and fighting... not people that live here... they live in a neighborhood with social problems and they pass through all Malmö and come here and they keep the same attitudes as back there... They are welcome but, please, live the bad attitudes back there!"* (B-P7).

Activités et types de logement à WGT – Source : Auteure, 2010



Cette mixité sociale est aussi très lisible dans les formes spatiales (*infra*) et a par conséquent une influence directe sur les rapports sensibles, car elle ne déroge pas à quelques fragmentations sociales spatialisées, que les ressentis véhiculent également. Au premier chef, le fait de faire partie d'un sous-groupe reconnaissable au sein d'un quartier : *"There is a difference between (1) the new buildings part – people have money – (2) the place with the artists that live by alternative activities (recycling material and staff), and (3) blocs where more popular people live, they rent their apartments. It's people that make the atmosphere, but also architecture and building."* (W-E12). A noter que dans ces cas-ci, les gens semblent renvoyer à un type d'architecture ou être identifiables par leur lieu de résidence, comme une marque socioculturelle interne au quartier : *« Il y a peu d'échanges entre les habitants des vieilles et nouvelles constructions. Les artistes qui squattaient l'hôpital se sentent un peu supérieurs parce que c'est grâce à eux que le lieu a été préservé. Et puis des gens qui ont de l'argent sont arrivés pour vivre dans LEUR quartier qui devrait être alternatif. Ça crée une sorte de tension. »* (W-E21).

Augustenborg : mixités culturelles et pratiques influant les paysages collectifs

A Augustenborg, les mixités humaines ne sont pas tellement d'ordre social mais plus culturel et générationnel : *"The nationalities are mixed... we care only about people, who they are, how they feel... it's how we are... it's like how we say... there are people and people, there are bad people in all nationalities."* (A-P1) ; *"You have pensioners, families, it's quite diverse in terms of age group"* (A-P3).

Ces mixités s'expriment notamment en comparaison avec des quartiers comme Bo01, ou des quartiers de logement sociaux comparables dans leurs formes à Augustenborg et considérés par

certaines habitants d'Augustenborg comme culturellement ségrégués : *"Here it's mixed, a lot of nationalities, in other parts of Malmö it's only Swedish people... It's very near the sea but there is only houses and the turning torso and there are only Swedish people living there. Here you have all nationalities"* (A-P2) ; *"And you know here there is many nationalities, he is Swedish, I'm Bulgarian... where my mother lives there are only Bulgars no Swedish people... Here we accept each other... if you look different, they accept you and if I look different they accept me... at my mother, it's only them..."* (A-P6).

Et, ce mélange culturel produit aussi des effets qui influent sur le sensible, notamment par le biais des pratiques et habitudes que les différents groupes sociaux portent : *"It's a little bit calmer this time of year because people that have country houses they go out of Malmö and also in this area there are people from many countries that live here and I think there is a difference because they have their own cultures and practice them and it's nice, everybody should have the chance to feel at home."* (A-P5).

Comme nous le verrons dans le chapitre dédié aux sens du sensible, des activités comme le barbecue et les rassemblements collectifs en espaces extérieurs font partie de ces activités qui influent les paysages multisensoriels du quartier.

3.2 Mixités fonctionnelles, pratiques associées et modalités individuelles et collectives du sentir et du ressentir

Dans les quartiers durables étudiés, et en général, mixité sociale et intergénérationnelle se conjugue avec mixité fonctionnelle. C'est souvent en partant d'un objectif de densité que la mixité fonctionnelle est souhaitée dans le cadre des quartiers contemporains, notamment ceux qui se veulent durables. Cette notion tend aujourd'hui à être directement reliée aux notions de compacité, de mixité fonctionnelle. En effet, de nombreuses recherches au sujet des vertus environnementales de la densité (Nessi, 2010 ; Orfeuill, Soleyret, 2002 ; Ascher, 1998 ; Kennedy, 1995 ; Vilhelmson, 1990) ont relativisé sa capacité de limitation des déplacements polluants, si précisément les notions de mixité fonctionnelle et de cadre de vie n'étaient pas associées à celle de densité. A la recherche de densité vient se greffer alors la volonté d'usages et de fonctions mixtes.

Ainsi par exemple, le quartier de WGT a été pensé dans une logique de « *vivre et travailler au même endroit*¹³⁵ ». Ce qui est très lisible et ressenti comme tel par les habitants du quartier parce que cette approche s'est traduite par la création d'espaces d'échanges et de vivre ensemble : *"In this building there are a lot of small businesses and starting businesses. It was part of our project to have also some business but more in a idealistic view... for bikers, organisations, there are some women from Muslim background organisation here... there are some small spaces for them."* (W-P8) ; *"Here it's also a part of the WG Terrein, where people can exchange things non for money but exchange."* (W-P3) ; *"This has always been a gallery (...) they do a lot of things for the children, the neighbourhood..."* (W-P8).

¹³⁵ Cf. <http://www.wg-terrein.nl/>



Le Lab (nord-ouest) espace culturelle et restaurant

Source : Auteure, 2009



Le WG Café

Source : Auteure, 2010

De même, le quartier d'Augustenborg regroupe, outre les habitations, deux ensembles scolaires, une école de musique, un institut de recherche technologique et plusieurs commerces de proximité : *"We have everything her : stores, supermarket, kindergarden, everything is so close to the house... And, there are a lot of places for the children..."* (A-P1) ; *"Here you have the shops... You can find everything in Augustenborg... in other areas it's not like that... You should visit to understand the difference... Even in the rich areas it's not like that..."* (A-P2). En effet, si Bo01 accueille aujourd'hui des fonctions résidentielles et tertiaires, des commerces de grande distribution, des commerces de proximité, le mélange des fonctions est moins perceptible et effectif.

Cette mixité fonctionnelle n'influe peut-être pas directement sur les rapports sensibles eux-mêmes mais, par l'intermédiaire des pratiques qu'elle incite, intervient dans les modalités de sentir et de ressentir. Ainsi en est-il des modes de transport doux, notamment le vélo qui est un mode de transport privilégié à Bo01. Sur ce point, plus de la moitié des personnes nous ont livrée qu'ils l'utilisent dès que possible : *"We never use the car, we take the bike and the transports, we try to walk..."* (B-P5) ; *"There are not a lot of cars, it's not a car area. People walk and bike a lot..."* (B-P8).

De même, les espaces extérieurs prévus pour des activités nombreuses invitent à une diversité des modalités de sentirs et de ressentir :

- L'espace de baignade et de promenade à Bo01 : *"This part is the swimming area, you have to try swimming!!! The water is like 19-20° so it's ok. When you go down and the weather is good, you can jump, and there are plenty of people... Some restaurants here to take a beer..."* (B-P2) ; *"I like this part because in the summer you can swim and in the winter you can have really nice walks... I like that a lot about the area..."* (B-P8) ;
- Les espaces extérieurs à Bo01 qui invitent à des activités événementielles : *"Here, when the weather is good, people go out and dance tango, have tango lessons, like 25 people just dance here... if there wasn't this place... they wouldn't have somewhere to go out... someone seen that and said heeiii here it's perfect for tango... and they brought some music and they dreams up nice and dance some tango..."* (B-P1) ; *"Things like that happens*

spontaneously... I don't know if it is related to the elder people that live in this house. But it's nice, and if you feel it you can go on and dance." (B-P2) ;



Cours de salsa – Source : Auteure, 2010

- Les espaces de jeux pour enfants à Augustenborg et à Bo01 : *"Here there are always children playing at football... It's nice that they have a place to do that..."* (A-P3) ; *"Kids have somewhere to play, it's important... even if I have no kids myself, I realize it..."* (A-P5) ; *"For the children there are a lot of places..."* (A-P1) ; *"And I don't know if they thought about it but children play a lot here... She likes it a lot! So you can have a nice combination 'cause it's mostly art between adults needs and children needs..."* (B-P6) ;
- Le terrain de basket-ball à WGT : *"I like the basketball field, my neighbours kids play all the time."* (W-P9) ; *"Here young people can play in basketball, it's important the recreation (...)
it's important to have open spaces... although it's also nice to have some small streets...people need space..."* (W-P8).

Toutes ces activités, par une mise en mouvement et en situation du corps dans l'espace public (plus ou moins habituelle), modifient voire bouleversent les modalités des rapports sensibles aux territoires de vie. Ainsi, dans les quartiers étudiés, l'espace peut être expérimenté en mouvement – que ceci soit sur un vélo, en dansant, en jouant au basket, en se baignant dans la mer, etc.

Sociabilités ou le sensible conjugué au pluriel

Cette évolution des modalités des rapports sensibles est aussi accompagnée, dans les quartiers étudiés, par un déplacement du sensible de l'individu au collectif. En effet, nous avons pu constater que des pratiques et activités collectives régissent une grande partie des activités qui se déroulent dans l'espace public, créant ainsi un esprit de collectivité locale et ayant une influence directe sur les rapports sociaux et une participation aux ressentis ambiants (selon la définition de l'ambiance donnée par les habitants) de ces quartiers.

Ainsi, dans les trois quartiers étudiés, nous pouvons souligner :

- un sentiment de bonne entente et des rapports sociaux cordiaux : *"And there is a friendly atmosphere which is quite unique for a city of this kind, you can go down for a*

quick swim and people go “hi, how are you?”. For being Sweden, it’s quite uncommon, it’s not very common... in the city and you know all the neighbours and we find each other here for a beer Friday afternoon and... it’s very social and of course that gives a nice atmosphere...” (B-P5) ; Here I like it the neighbours are so kind, you say “hi” to each other...” (A-P6) ; “And you have these gardens where everybody from the buildings can seat down and do things. Some people they maintain it. And this Buddha I made it so that’s funny.” (W-P6).

- *Ce qui conduit aussi à un sentiment de confort voire de sécurité : “This is the place where children can play there is no danger for them.” (A-P2) ; “I’m a free person, I want to live good I don’t need an expensive apartment. I think we moved here because my brother used to live here and I visited and get out with the kids and I felt safe. And now I feel safe... I can get down and be good.” (A-P6) ; “Early in the morning, on the way to have a morning swim, you have people going “good morning...” (B-P5).*

Plus particulièrement à WGT, les habitants considèrent qu’il y existe un sentiment de communauté par la présence de nombreux artistes (en partie anciennement squatteurs du quartier) ; ce qui influe sur les rapports sensibles que les habitants ont à leurs territoires de vie : « *Aujourd’hui il fait beau, il y a le soleil, donc les gens en profitent, ils occupent chaque centimètre de vert et ils ont mis suffisamment de jardin ici... Il y a un sentiment de communauté : voilà c’est ça !* » (W-P1) ; *“Three things participes at my feelings of surrounding: architecture, landscape, and the community... we are all artists.” (W-P2) ; “In the WG Terrein there are many art people... that make art, music, painting... it’s kind of different and it’s also nice... So you can go inside and look at the pictures, art you know...” (W-P3).*

4. Le quartier : forme et échelle socio-spatiale pertinente pour parler des rapports sensibles

De multiples territoires du sensible façonnés par les formes spatiales ou sociales apparaissent de l'analyse du discours des habitants. Mais, dans des quartiers bien spécifiques comme ceux que nous étudions, quel rôle joue le quartier comme entité socio-spatiale ?

Souvent les quartiers sont qualifiés, caractérisés, définis comme bourgeois, populaires, « sensibles », beaux... Dans le cas de notre travail, il s'agit de quartiers dits « durables » (*supra*). Or, la délimitation « officielle » de ces quartiers correspond-t-elle à celle que peuvent en donner les habitants eux-mêmes ? Surtout, plus intéressant pour notre réflexion, le quartier constitue-t-il une échelle pertinente pour traiter des rapports sensibles malgré la multiplicité des territoires qui s'y dessinent en son sein ?

Le quartier : quelques éléments théoriques préliminaires

« Si le quartier est un terme usuel dans le langage commun, du point de vue scientifique comme du point de vue politique, il représente une construction où s'articulent débats scientifiques et enjeux opérationnels » (Authier, Fijalkow, Philifert, in. Authier, Bacqué, Guérin-Pace, 2007, p. 15). Outre les acceptions diverses voire divergentes du quartier, développées par la géographie, la sociologie, les sciences politiques... le débat a pris d'autant plus d'ampleur au cours des dernières décennies que les territoires urbains ont connu des évolutions profondes. Les territoires sont en effet dorénavant multipolaires, réticularisés, vecteurs de mobilités croissantes (en nombre de déplacements ainsi qu'en distances parcourues), aux dépens de structures urbaines préalablement régies par les notions de contiguïté et de continuité spatiale, si bien que nombre d'écrivains (Dubois-Taine, 1997 ; Ascher, 1998) ont alors proclamé « la fin des quartiers » en tant qu'échelle de traduction des spatialités des populations, annonçant ainsi l'effacement d'un échelon historique entre le logement et la ville.

D'autres auteurs ont par ailleurs montré qu'un accroissement des mobilités et l'identification de lieux de vie et d'appropriations extérieures au quartier de résidence ne sauraient être antagonistes de la poursuite de pratiques socio-spatiales à l'échelle du quartier. « *Le fort investissement local des individus ayant un rapport très élevé au quartier n'est pas exclusif d'autres investissements dans d'autres lieux* » (Authier, 2001, p. 158). Plus encore, le quartier peut être appréhendé « *par le biais des représentations individuelles des habitants : une approche sensible (Vieillard-Baron, 2001) fondée sur l'espace vécu (Di Méo, 1991).* » (Guérin-Pace, 2006, p. 151). Ainsi, certaines définitions du quartier intègrent la question de l'identité et du caractère propre au quartier (*supra*) : « *Fraction du territoire d'une ville, dotée d'une physionomie propre et caractérisé par des traits distinctifs lui conférant une certaine unité et une individualité. (...) On parle encore de quartier pour désigner la communauté des habitants d'une partie de la ville. (...) la notion de quartier s'impose, le plus souvent, comme la résultante des mécanismes de différenciation morphologique, économique et sociale qui affectent les espaces urbains au fur et à mesure du développement des villes.* » (Merlin et Choay, 2005, pp. 743-744).

A la mesure de ces débats, et face à l'emploi systématique du terme de « quartier » pour désigner tout projet urbain qui se voudrait écologique voire durable, quel est la reconnaissance spatiale, sociale et sensible de ces quartiers durables par ses habitants ?

4.1 Des quartiers qui existent dans la ville et qui sont reconnus comme tels par leurs habitants

Les limites « officielles » des quartiers, des limites vécues aussi par les habitants

Bien que différentes échelles de pratiques, de représentations, de sentirs des trois quartiers durables étudiés apparaissent (*supra*), leurs limites « officielles » semblent toutefois être fortement marquées et reconnues par les habitants. De fait, la superposition des représentations graphiques des limites des quartiers (sur des fonds de cartes préétablis) réalisés par leurs habitants, au cours des parcours multisensoriels, donnent à voir une reconnaissance majoritaire des trois quartiers comme ceux-ci sont spatialement circonscrits dans les ouvrages et les documents officiels – ce qui correspond aussi aux périmètres des interventions urbaines.

Dans le cas de WGT, seul « débordement » hors des limites officielles, la considération du parc (Voldenpark, le plus grand parc urbain d'Amsterdam) comme faisant partie du WGT par son aura, sa présence proche, son accessibilité. « *Dans l'Oud-west, ce n'est pas connu comme le meilleur des quartiers à Amsterdam, et justement parce que c'est à côté du parc, on dirait que ça le sauve, que ça le remonte.* » (W-P1). Aussi, dans ce même quartier, une personne a identifié le quartier comme étant plus restreint et correspondant à la partie centrale (anciennement squattée et réhabilitée par l'association WG). Outre ces deux « écarts », les limites du quartier se superposent et correspondent, malgré les démolitions et réhabilitations, aux anciennes limites de l'hôpital WGH comme nous pouvons le voir dans la carte qui suit.

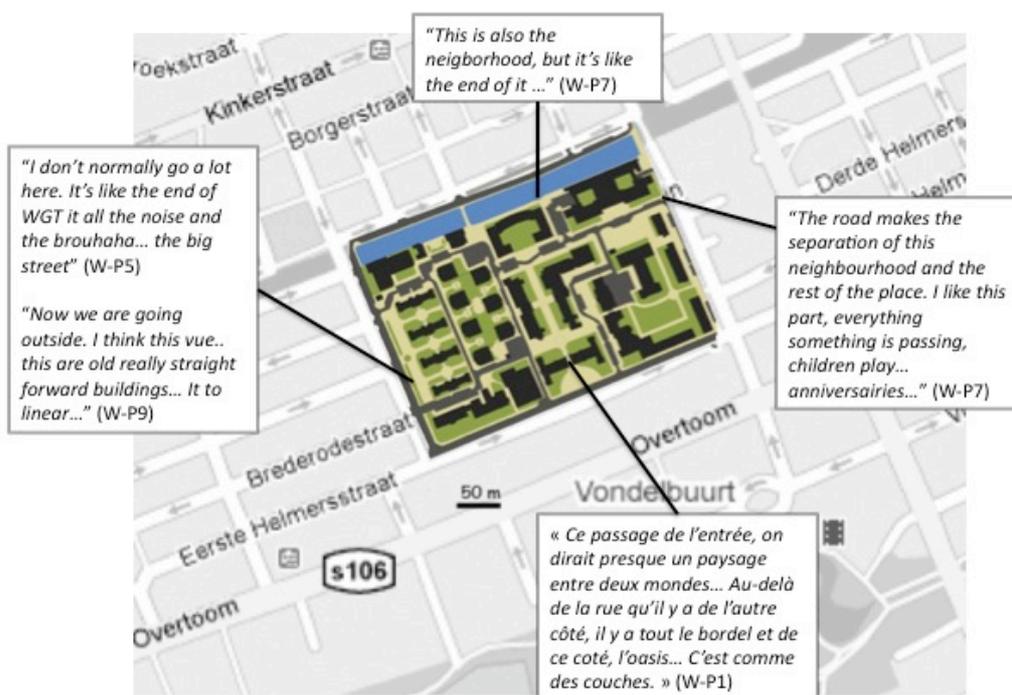
WGT : superposition des limites dessinées par les habitants lors des parcours multisensoriels – Source : Auteure, 2011



NB : Cette carte est issue d'une superposition de calques d'une certaine transparence (1/nombre de personnes interviewées). Chaque calque correspondant à la délimitation donnée par chaque personne interviewée dans le cadre des parcours multisensoriels.

Particulièrement à WGT, qui se trouve inséré dans un tissu urbain dense et qui présente peu de différences morphologiques avec ses alentours, la distinction des limites se fait à partir de critères sensoriels : absence/présence du son des voitures, différence visuelle dans les architectures des bâtiments et leurs alignements, présence du canal comme frontière, etc.

Carte et extraits des discours localisés limitant le quartier aussi sensoriellement – Source : Auteure, 2011



Dans le quartier d'Augustenborg, le même constat est fait : une large majorité (9 personnes sur 10) identifie les limites du quartier là où les limites officielles du bailleur social et de la ville se trouvent, et ce malgré un tissu urbain homogène pour l'une des bordures (au Nord-Est) du quartier.

Augustenborg : superposition des limites dessinées par les habitants lors des parcours multisensoriels – Source : Auteure, 2011



NB : Cette carte est issue d'une superposition de calques d'une certaine transparence (1/nombre de personnes interviewées). Chaque calque correspondant à la délimitation donnée par chaque personne interviewée dans le cadre des parcours multisensoriels.

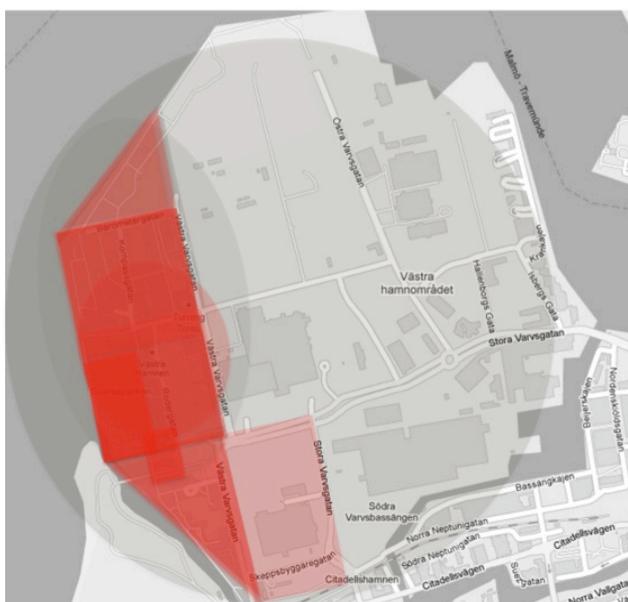
Mais cette identification est aussi facilitée par des limites lisibles sur 3 des 4 bordures : voie de chemins de fer, grande route de circulation, tissu pavillonnaire ; ainsi que par un marquage spatial fort aux entrées principales du quartier, par des assemblages fleuris multicolores et des pancartes mentionnant « Bienvenue à Augustenborg » (cf. photo), ainsi qu'une signalisation aux alentours (cf. photo).



Photos : Une des entrées d'Augustenborg et signalisation aux environs proches – Source : Auteure, 2009

Dans le quartier de Bo01 enfin, les limites « officielles » de la première phase de l'opération sont dans la majorité considérées comme limites du quartier vécu. Cependant, entre le premier site construit, celui de la foire expo, la première phase du projet (que nous nommons ici Bo01), l'extension immédiate de celui-ci (en cours), les espaces verts qui sont à proximité immédiate et plus largement le pôle de Vastra-Hammen, une certaine confusion semble exister.

Bo01 : superposition des limites dessinées par les habitants lors des parcours multisensoriels - Source : Auteure, 2011



NB : Cette carte est issue d'une superposition de calques d'une certaine transparence (1/nombre de personnes interviewées). Chaque calque correspondant à la délimitation donnée par chaque personne interviewée dans le cadre des parcours multisensoriels.

Cette confusion trouve en grande partie sa source dans le fait que le projet est en constante évolution – *“it’s growing”* (B-P2) – sinon en pleine réalisation : *“It’s constantly in construction. Beside all those houses, after that there is a big factory that they turn down and that’s the really new thing, they are building houses there also.”* (B-P4).

Plus encore, existe une confusion quant à la dénomination du quartier lui-même : *“This is the border to Bo01, down there you have the area that was built after Bo01 and now they are planning a third area... If you say Western Harbour is everything here but Bo01 is this part... So if you hear Vastra Hamnen you don’t always know if they want to speak about Bo01 or not... because WH is commonly used to speak about Bo01.”* (B-P3).

Notons tout de même l’existence de trois entités emboîtées pour Bo01, à savoir : le cœur de Bo01 (construit pour l’exposition de 2001) ; Bo01 comme communément utilisé dans la littérature et par les acteurs, qui correspond à la première phase de construction élargie ; et Vastra Hamnen, le secteur en construction, qui comprend notamment « Bo02 » : *“And here it’s also separated because those houses here where build for the exhibition and those houses were built after exhibition. So it’s a kind of separator, of divisors, the original Bo01 area and the expand Bo01 area and you can feel some difference, because there is a little bit less of effort on this area in terms of diversity. And if you go to the next block, you can also feel, it they put less efforts...”* (B-P3).

Plusieurs entités dans et hors le quartier à Bo01 – Source : Auteure, 2011



Aussi, l’existence d’autres échelles d’appartenance traduit une certaine intégration des quartiers dans le reste de la ville. Ce même phénomène est constaté à WGT : les habitants rencontrés reconnaissent les limites de leurs quartiers mais le considèrent aussi comme faisant intégralement partie du Oud-West (équivalent de l’arrondissement d’une grande ville française). Si les quartiers étudiés sont le plus généralement bien intégrés au reste de la ville (bien connectés aux transports en commun, pratiques quotidiennes des habitants qui débordent des limites « officielles », etc.), qu’ils soient situés en plein centre-ville ou en périphérie, ils s’en distinguent toutefois et montrent des coupures et une certaine différenciation par rapport au reste de la ville.

4.2 Différenciations paysagères et spécificités ambiantales rendent l'échelle du quartier pertinente pour révéler les rapports sensibles

Différenciations paysagères des quartiers étudiés

Les quartiers étudiés sont selon leurs habitants, et comme les extraits de discours choisis et présentés dans l'encadré qui suit l'appuient, considérés comme :

- des quartiers neufs/modernes (Bo01, WGT),
- avec beaucoup d'espaces verts (WGT, Augustenborg),
- et des espaces ouverts (WGT, Bo01, Augustenborg),
- composés d'architectures peu communes (Bo01),
- et d'espaces dédiés aux enfants,
- et qui se présentent comme *"a good compromise between city and country..."* (B-P6).

Aussi, force est de constater que tous ces éléments de différenciation renvoient à la définition du paysage donnée plus haut. Et, il s'agit là des caractéristiques premières de différenciation de ces quartiers durables par rapport à d'autres quartiers. Différenciation et comparaison qui se font aussi dans certains discours de manière directe : *"In Rosenborg the apartments are different and they don't have all the green (...) the buildings are closer and they don't have those green spaces between the buildings... They don't have water and it's so important here... it's not the same"* (A-P2).

Des espaces verts, aérés et d'une architecture spécifique, adaptés aux enfants (Extraits de discours)

"It's a little bit more artificial in the other side, more buildings, more people... they don't have places for children..." (A-P2). *"Here is more green, other Malmö is more houses, no flowers, I've never seen flowers in an other place than Augustenborg. And it is special. They started with the environment, and they try to make it more green not that much gaz, cars, buildings, just green and I think that Augustenborg is one, the only perhaps, place that is like this... And we have some neighbours that rent a box for vegetables and they take care of it..."* (A-P6).

"There is always a lot of fresh flowers. I see the people planting flowers in the morning... The image that I have from Augustenborg is this flower feeling and the fresh air..." (A-P3).

"We used to live in the centre of the town in an old very nice area and the buildings were so tight... you could see the sky but here... the ocean... being so close gives you the opportunity to have the sky and the ocean which for me is always related with travel and curiosity of what's beyond, what's over there, the ocean is a very important part of Swedish at least for those living at the coast. It's so symbolic... it has a big symbolic value." (B-P1).

"And I also like you have this house build up the water, is like Venise... It's a style of building not common in Sweden." (B-P3).

"Vastra Hammnen is lot of things... The architecture, the design, the materials, the colours, the proximity of the ocean, the little parks... It's even the street lamps... Nothing is really traditional here if you take a good look at it..." (B-P1).

"I like this area with all those open spaces... that gives me a very nice feeling... I'm not a centre of the city person... I like, I need the emptiness feeling, the openness... It's open space close to the centre but still peaceful and quiet place... and even if there are a lot of people it's never very crowded and I really like that a lot the very big open spaces..." (B-P8).

« Je crois que cela a avoir avec le parc, avec le vert... De l'autre côté du canal, il n'y a plus ces petits jardins, ces petits auras qui rappellent la proximité du parc. C'est peut-être ça qui le sauve, le rend si différent... Mais c'est vrai que c'est peut-être l'architecture aussi ...» (W-P1).

Spécificités ambiantales des quartiers étudiés

Toutefois, les caractéristiques spatio-paysagères des quartiers ne sont pas les seuls explicatifs de leur reconnaissance comme espaces vécus et échelle de référence pertinente pour saisir le sensible. Nous avons consacré une partie à cette thématique des formes sociales (*supra*), car il nous a semblé important de bien préciser que, outre les composantes spatiales, des composantes sociales participent par leur spécificité à la reconnaissance des quartiers. Les thématiques qui ressortent de l'analyse croisée des parcours multisensoriels et qui justifient le sentiment de spécificité du quartier sont :

- la mixité sociale : *"Particular thing about the WG Terrain... these people that are mentally ill so you always see this people with particular walk... and it's so particular... I think because of their pills, they almost walk all with the same way... their position is the same."* (W-P4) ;
- la mixité générationnelle : *"Now there are young people families that come here and that makes it... human... We never thought that so many young families would come to live here..."* (B-P7) ;
- la mixité culturelle : *"It's very international, there is an international feeling the most in Malmö it's like Europe, to talk to each other and to talk to each other and when you go a little bit farer there are only pigeons... here you can see people, they are living, talking that the nice thing."* (B-P7) ; *"You also have many nationalities living here, German, Norwegian, and some French speaking..."* (B-P5) ;
- ainsi qu'une certaine implication des habitants (spécifiquement à WGT) : *"The difference when you get out of the gate, not in this part but in the other parts... people don't really maintain the place... and a lot of cars parked over here, the noise. That's not in my street."* (W-P8).

Ainsi, il ressort de l'analyse des parcours multisensoriels et dans une moindre mesure des baluchons, que la reconnaissance de chacun de ces quartiers par leurs habitants comme formes spatiales existantes se base tant sur les spécificités propres des quartiers (dans le cas de nos quartiers, surtout sociales) que sur les rapports de différenciation du quartier par rapport à d'autres (dans le cas de nos quartiers, surtout esthétiques).

5. Des lieux et des territoires habités par et pour soi, en société (locale), avec et par autrui : des paysages intimes, communs et symboliques

Dans le cadre des entretiens mais surtout des baluchons et des parcours, les habitants ont pu nous raconter les histoires des lieux, les décrire, les évaluer, parfois même proposer des transformations en vue de leur amélioration. De manière plus générale, nous pouvons dire qu'il y a trois types des lieux dans les discours habitants :

- Des lieux et des territoires « intimes », souvent privés, liés aux pratiques personnelles quotidiennes et qui font le plus souvent l'objet d'un rapport affectif fort. La description de ces lieux est faite par association soit à des sens soit à un moment sensoriel et/ou sensible géographiquement attaché ;
- Des lieux et des territoires de la vie quotidienne du quartier, ceux qui sont pratiqués dans le quartier, souvent à plusieurs, par la majorité des personnes ; objets d'un rapport affectif ou pas ;
- Des lieux et des territoires publics, symboliques du quartier, ceux qui sont les plus connus et qui font parfois sa réputation, qui s'étendent parfois à l'échelle du quartier dans sa totalité, voire dans certains cas, la dépassent (Bo01).

Néanmoins, ce découpage en trois groupes ne s'avère pas entièrement satisfaisant car si chaque groupe a des caractéristiques propres, certains lieux et/ou territoires se trouvent dans l'entre-deux ou appartiennent à deux groupes distincts. Ainsi les trois catégories n'ont de sens que les unes par rapport aux autres et surtout par rapport à la construction de l'ego par rapport à autrui. Les lieux et les territoires que nous avons présentés dans les sous-parties qui précèdent font majoritairement partie des deux derniers groupes : des lieux et territoires collectifs, qui font consensus, qui sont pratiqués et mentionnés par la majorité des habitants.

Notons aussi que les trois types de lieux et/ou réseaux de lieux (territoires) correspondent chacun à une certaine manière d'*habiter* l'espace.

La spatialité de l'habiter, le paysage

« Le verbe « habiter » est riche (et) (...) son sens ne se limite aucunement à l'action d'être logé, mais déborde de tous les côtés de l'« habitation » et l'« être », au point que l'on ne peut penser l'un sans l'autre... » (Paquot, 2005, p. 113). Eric Dardel, dans son livre *L'Homme et la Terre* (1952 – in. Stock, 2004, p. 5), stipule que « Habiter indique « des relations (...) dans lesquelles la Terre est éprouvée comme base ». Non seulement un point d'appui spatial et un support matériel, mais la condition de toute position dans l'existence. L'espace géographique est un espace « substantiel » matériel. C'est un monde qui regroupe les dimensions de la connaissance, celle de l'action et de l'affectivité. Pour lui, se loger est une fonction et habiter est un mode de connaissance, d'action, d'affectivité associé à un « chez soi ». Pour Eric Dardel, l'habiter, ce n'est pas du logement, c'est un mode de connaissance du monde et aussi un type de relation affectif. (...) Le sens de l'habiter, c'est le « chez soi ». C'est là où on peut se poser, se reposer, s'abandonner... aller au devant des choses et des êtres vers lesquels nous portent nos projets. ». Mais, si « La notion donne la part belle au rôle de l'individu, du langage, des réalités idéelles – et reprend ainsi des acquis du courant phénoménologique ; (...) on n'oubliera pas que rien dans l'espace et la spatialité n'échappe à la société et à l'historicité. Mettre l'accent sur l'habiter nous fait ainsi passer d'une morale du chacun-chez-soi-une-fois-pour-toutes à une éthique de l'espace qui ne nous laissera plus jamais tranquille : habiter le monde sans le rendre pour d'autres, pour tous les autres, et pour soi-même parmi eux, inhabitable, tel est l'enjeu de l'action

spatiale contemporaine. » (Lévy, Lussault, 2003, p. 442). Nous pouvons même dire que « *l'action primordiale de l'homme spatial est d'habiter.* » (Lussault, 2007, p. 348).

L'espace de l'habiter, selon A. Berque (2007, pp. 66-67), est la structure existentielle dans et par l'écoumène. Nous pouvons alors dire que la spatialité de l'habiter en tant que présence humaine au monde et à autrui (cf. Paquot, Lussault, Younès, 2007, p. 13) est le paysage.

Trois manières d'*habiter* se développent et s'entrecroisent dans et par ces lieux et territoires :

- *Habiter* par les représentations d'autrui ou dans un rapport désengagé, sorte de côtoiement des lieux et territoires que l'on sait revêtir un rôle d'image mais qui ne nous est pas forcément proche.
- *Habiter* dans l'intimité, souvent seul ou avec des personnes très proches, dans le cadre de moments choisis, de non activité précise ou d'une quotidienneté non réfléchi ;
- *Habiter* en société (du quartier), en communauté locale (groupe de personnes distinctes), par le biais des pratiques et activités quotidiennes.

Encore une fois, ces découpages ne sont pas étanches, nos habiters étant le plus souvent superposés sur les mêmes lieux. Mais, il est vrai aussi qu'en croisant ces catégories d'habiter avec les catégories de lieux ci-dessus présentées, nous pouvons distinguer en conséquence trois types de paysages : des paysages intimes, des paysages communs, des paysages symboliques, qui, à l'image des lieux et des territoires auxquels ils sont attachés, se superposent.

5.1 Lieux et territoires habités par et pour soi / des paysages intimes

Dans la pléthore des lieux et territoires mobilisés par les habitants, la catégorie qui révèle le plus le sensible individuel est celle des lieux et territoires intimes, où l'on se retrouve seul ou en cercle restreint, où notre être est en confiance... Ce sont les lieux attachés à la maison ou le territoire de la maison (*supra*), privés ou accessibles par un nombre limité de personnes : jardins, balcons, terrasses...

Le sensible s'exprime de manière très poétique, très libre, très intense dans ces territoires et lieux. Les paysages ainsi présentés sont des paysages intimes. A noter aussi que ces paysages sont le plus souvent mobilisés dans le cadre des baluchons. Une analyse spécifique au type de discours sur le sensible par méthode et aux lieux mobilisés est présentée dans le chapitre 11 mais, pour des raisons de compréhension, voici un extrait de discours correspondant à ces paysages intimes (tiré des baluchons) : "*Black, mushy, fat soil around my hands, under my fingernails, in my sweating pores. The dry and slender bamboo, the delicate and scent-oozing jasmine and rose now stands in new pots. The arduous job gets an excellent grande finale with a yeast sweet Hoegaarten wessbier so cold the bottle immediately is dew-strewn. Ah, the splendour of the first greedy gulp as the beer rushes down the throat.*" (B-B1).

Aussi, dans une moindre mesure, ces paysages apparaissent dans les discours issus des parcours : "*We are just in front of my place. This area where I live. I hear the waterfall, and since I have my balcony here I have a nice view. It's my home area, and it's a lot of space comparing to other*

areas.” (B-P4) ; *“I like my balcony... because there is fresh air and as I have problems with my health, I like that I can go out in the morning and in the evening, think of things and breath the fresh clean air.”* (A-P2).

Il arrive aussi, mais bien plus rarement, que des lieux publics, collectivement utilisés pendant certaines périodes, deviennent des paysages intimes : *“During the summer it’s quite crowded due to the water but during the winter it’s quite empty and restful and windy. And I like being there by myself... walking...”* (B-P4).

5.2 Lieux et territoires habités en société / des paysages collectifs

Comme dit précédemment, notre découpage en trois catégories de lieux, d’habiters, de paysages, s’il présente un intérêt analytique et de classification, comporte aussi des limites. En effet, outre les paysages intimes qui peuvent aussi être des paysages collectifs à d’autres moments, les paysages symboliques sont aussi, le plus souvent, des paysages collectifs aussi (comme par exemple la promenade en bord de mer à Bo01 ou le parc dans la partie Est de WGT).

Mais, il y a aussi des lieux et des territoires qui sont habités en société et qui ont donc les spécificités d’être des paysages collectifs. A Bo01, les espaces extérieurs à l’intérieur du quartier sont des paysages collectifs par excellence, car les gens qui habitent autour s’y reconnaissent, se croisent, passent du temps ensemble ; les jardins sont d’une certaine manière leurs jardins collectifs... C’est aussi le cas du canal du village européen, des espaces verts plus éloignés de la première enceinte de Bo01 vers le nord et le sud, ainsi que des jardins en pied d’immeuble à Augustenborg, lesquels sont souvent pratiqués en groupe pour faire des barbecues, des fêtes improvisées...

Des paysages collectifs à Bo01 (Extrait de discours)

“Let me show something else more close to home. This is our community part here... When it was built it was like all plants and flowers and it looks very nice but it was completely useless... So we got together and pulled those things up and we put some grass, and it’s very nice because people can come here, we talk, etc. It gives a neighbourhood feeling ‘cause of that... It’s nice and we all have our private garden and this one... This wasn’t originally meant to be but now we have some barbecues and parties, children play here. Now it’s a quiet time, people are on holidays but usually there are more people. It doesn’t look really nice but it’s nice to come here and take a coffee and children playing football or something...” (B-P2).

5.3 Lieux et territoires habités aussi par les représentations d’autrui / des paysages symboliques

Dans les trois quartiers durables étudiés, les habitants ont pu nous parler des lieux et territoires qui, selon eux, symbolisent leur quartier (dans le cadre des entretiens notamment), il s’agit :

- des lieux et des territoires qui sont connus de ceux qui n’habitent pas le quartier. Ce qui s’explique d’une certaine manière par l’attractivité du quartier. Il s’agit principalement de Bo01, de la mer et de sa promenade et de la Turning Torso : *“Of course Turning Torso*

here, it's kind of interesting to walk by here because when people come here to walk by the sea they also want to go see the Turning Torso..." (B-P3) ;

- mais aussi les lieux et territoires qui ont fait l'objet d'attentions particulières, qui donnent au quartier le caractère qui est le sien, comme c'est le cas à Augustenborg : *"The landscape that symbolises Augustenborg is... the Ekostaden... it's create a milieu... the recycle houses, new trees, designed public spaces, parks"* (A-E8) ; *"I would have to say the park, because it has a great playground for children, the place for dogs and a little pound (bridge) which symbolize the ecological way of Augustenborg"* (A-E1). Ce qui est aussi lié à l'attractivité des lieux : *"Eco-town, eco-environment. Many people come to see it"* (A-E22) ;
- les lieux empreints d'histoire mais aussi d'une certaine monumentalité, comme la partie centrale de WGT : *« Ce que j'aime bien est l'entrée, qui est devenu un monument... C'est classé depuis un an maintenant. C'est un peu un symbole »* (W-P7). Ceux-ci sont aussi liés à un mode de vie collectif et partagé (comme c'est le cas dans la partie centrale de WGT mais aussi dans la partie Est et son parc) ;
- ce sont aussi des lieux et territoires extérieurs au quartier mais qui imposent en quelque sorte leur aura sur le quartier et influent sur sa réputation, sur ses paysages. C'est le cas à WGT avec la double influence du Voldenpark (plus grand parc urbain d'Amsterdam et aussi quartier bourgeois et aisé de la ville) et du marché de la Kingerstrass (marché bruyant et multiethnique très utilisé par les habitants du WGT, situé de l'autre côté du canal dans un quartier populaire).
- Enfin, dans les trois cas, ce sont les quartiers eux-mêmes qui, comme nous l'avons vu, forment des territoires singuliers par une diversité cohérente aux yeux des habitants.

Ces lieux et territoires symboliques connus d'autrui mais aussi (par effet miroir ou par les pratiques quotidiennes qui s'y installent malgré la charge symbolique) par les habitants des quartiers. Il sont alors appropriés par soi mais aussi, et peut-être surtout, par ce que les autres y projettent. Ils sont les paysages symboliques des habitants (permanents et occasionnels) mais aussi des non-habitants ; ce sont les paysages images, vitrines, les « cartes postales » des quartiers. Le cas de Bo01 illustre particulièrement bien ce type de paysages.

Bo01 – Un quartier, paysage(s) flagship(s)

Parmi les trois quartiers étudiés, Bo01 représente un cas de figure particulier. Si dans les trois quartiers, des paysages qui les symbolisent sont reconnus et mobilisés, ces « paysages symboles » sont aussi à Bo01 des « paysages vitrines », des « paysages *flagships* ».

Le développement durable a été pensé à Bo01 comme un moyen d'attractivité territoriale, notamment par le biais de la création de nouveaux paysages urbains permettant d'infléchir l'image post-industrielle de la ville et de donner un « coup d'éclat » international. En effet, dans le cadre de ce projet, un important travail de mise en valeur paysagère a été mené, à travers notamment l'aménagement de la promenade en bord de mer, longeant un premier rideau d'immeubles de grande taille, protégeant le cœur du quartier des vents provenant du large. La qualité architecturale a également été travaillée : le quartier est aujourd'hui, comme son nom l'indique, une exposition à ciel ouvert de l'architecture des années 2000. Enfin, de nombreux

espaces verts ont été réalisés en bordure des habitations : deux parcs urbains longent le quartier et le parc préexistant dans la partie sud a été préservé. Bo01 a également un caractère fortement aquatique, certes par la présence de la mer, mais aussi par l'aménagement de nombreux plans d'eau à proximité des habitations, d'un canal au centre du quartier, ou encore de l'ouverture d'une marina au sud de la presqu'île. Ces éléments paysagers que sont la végétation et l'eau ont également été travaillés sur les places et dans les intérieurs d'îlots.

En effet, et comme les habitants du quartier le relayent, la Ville de Malmö a fait un gros travail pour « mettre Malmö sur la carte » : *“And people from Europe if they come to this areas go to Copenhagen... and it's changing... people still go to Copenhagen but also come to Malmö and that's for the architecture of Bo01 and the Turning Torso and I think that Bo01 participates a lot of putting Malmö on the map...”* (B-P8) ; *“People living outside the town think that Bo01 and Vastra Hammnen is for rich people and there are negative vibes... and I hope that this change and that people understand that if you want to put a town on an map you have to do particular, spectacular things... like Turning Torso... lot of people come here just to see it...”* (B-P9).

Le travail paysager mis en œuvre à Bo01 semble faire de ce projet un véritable *flagship*¹³⁶, révélant la place accordée à la compétitivité et à l'attractivité (notions qui se sont développées concomitamment en France - Ingallina, 2009) dans le développement urbain mais également économique des villes. En effet, la compétitivité accrue à l'égard des acteurs économiques a conduit les collectivités locales et territoriales à une véritable course à l'attractivité. Comme le note P. Ingallina, « *La notion d'attractivité, largement employée en France, s'est développée parallèlement à celle de compétitivité entre villes* » (Ingallina, 2009, p. 9). Elle est « *désormais une notion omniprésente dans les politiques urbaines actuelles. Le pouvoir d'attraction d'une ville se joue sur sa capacité à attirer l'attention, à faire rêver et, à terme, faire venir.* » (Genaille, 2009, p. 111).

L'attractivité se conjugue souvent avec ce que l'on nomme en anglais le « *branding* » (Thiard, 2009). « *Branding is a well-known phenomenon in product marketing. Creating a brand for a product has proved to be an effective way of selling it. Brands are the result of a process whereby one attempts to charge a product or set of products with ethereal qualities that primarily function as marketing arguments.* » (Ilmonen, 2007, p. 33). À l'échelle de la ville, il s'agit plutôt de la promouvoir par des images et des projets qui la valorisent. Le projet, comme démarche et réalisation concrète, est largement utilisé pour stimuler l'attractivité et relancer ainsi l'économie locale et la compétitivité urbaine. Dans ces cas, des projets emblématiques et de prestige (*flagship*) comme Bo01 sont particulièrement recherchés. Le travail sur le paysage et l'image de « marque » de Bo01 font de lui à la fois un « paysage symbole » et un « paysage vitrine », marqués plus particulièrement par le « *landmark* »¹³⁷ de la tour, mais aussi par la promenade en bord de mer – soit les lieux situés en périphérie du quartier – qui se transforment en paysages d'attraction et de publicité pour la ville entière. Pour ce faire, Bo01 peut être vue comme l'« arme » première

¹³⁶ Le *flagship* serait un projet phare d'architecture ou d'aménagement. La notion a été introduite pour la première fois en urbanisme à propos du projet de rénovation du front marin de Baltimore (*Inner harbor area*). Sa généralisation est survenue avec la réussite du Musée Guggenheim à Bilbao.

¹³⁷ Le *landmark* est un point de repère dans le paysage.

de la Ville de Malmö, comme en attestent les différents documents qui circulent dans la ville (cf. Planche ci-contre).



Documents trouvés sur le terrain mettant en avant des paysages symboliques de Bo01 et de Västra Hamnen comme paysages vitrines du quartier et de la ville

En haut, de gauche à droite : carte de la ville/pont d’Oresund ; carte de la ville avec Turning Torso, immeuble de Bo01 ; plan de la ville avec vue sur Bo01.

Au milieu, de gauche à droite : Plan de la ville avec vue sur Bo01 et la Turning Torso ; Devanture du livre de présentation de la ville de Malmö disponible à l’hôtel, vue d’un immeuble de Bo01 sur la Turning Torso ; Autocollant vendu dans la galerie d’art dédiée à Bo01 et tenue par un de ses habitants ; Prospectus du Service des Rues et Parcs » de la ville de Malmö avec vue sur la promenade en bord de mer de Bo01.

En bas à gauche : Ouvrage de photographies vendu dans la galerie d’art dédiée à Bo01.

CONCLUSION DE CHAPITRE

Ce chapitre visait une meilleure compréhension des liens entre rapports sensibles, spatialité et société dans l'objectif de renseigner notre seconde hypothèse de travail. En effet, considérant :

- le sensible comme à la fois situé dans l'espace et comme un rapport construit non pas individuellement mais dans une société, une structure/une forme sociale donnée – en accord avec les apports théoriques sur la question (cf. Chapitre 2) ;
- le paysage multisensoriel comme expérience multisensorielle située voire spatiale, à la fois co-construit des représentations sociales et des sentirs individuels et donc comme médiation privilégiée de ces rapports sensoriels, signifiants, situés et pré-collectifs (cf. Chapitre 2) ;

il nous a semblé nécessaire de questionner les formes spatiales et sociales, voire socio-spatiales, qui influent et révèlent le sensible. Quels lieux, quels territoires, quelles formes sociales ou de société participent à l'expérience et à l'expression du sensible ?

Nous avons alors présenté :

(1) les lieux qui sont le plus mobilisés par les habitants et qui révèlent particulièrement et de manière collective le sensible ;

et (2) les autres territoires qui ont un sens spécifique par rapport au sensible et qui se structurent autour de la maison comme échelle première de l'habiter.

Puis, afin de compléter ces premiers apports plus centrés sur la spatialité des formes, nous avons (3) présenté les formes sociales, pratiques et usages qui influent et s'influencent des rapports sensibles ; pour, enfin (4), proposer une autre échelle territoriale socio-spatiale, plus institutionnelle mais qui fait aussi sens pour les habitants, comme une autre échelle pertinente pour traiter les rapports sensibles : le quartier.

Enfin, au croisement de ces quatre apports, nous avons fait ressortir (5) les trois paysages qui prennent forme dans les discours (intimes, communs, symboles).

Des lieux de nature, d'architecture, des pratiques, historiquement et/ou socialement chargés : révélateurs du sensible pour le plus grand nombre

Les paysages habités sont aussi multiples que les lieux d'un territoire. Pour exprimer cette multiplicité, nous avons vu quels étaient les lieux les plus mobilisés dans les discours des habitants, quartier par quartier.

Au croisement de ces trois quartiers durables, 4 types de lieux ressortent :

- Les lieux à caractère naturel (WGT, Augustenborg, Bo01) qui montrent bien l'importance de l'élément naturel dans les rapports sensibles ;
- Les lieux architecturaux, remarquables ou plus banaux (Bo01, WGT), ainsi que les lieux chargés symboliquement et historiquement, comme les entrées du quartier, les *landmarks* (Bo01, WGT), qui montrent les liens entre spatialité, temporalité et sensible ;
- Les lieux à pratiques quotidiennes, à l'instar des lieux dédiés à la récréation, aux jeux d'enfants, à la consommation (Bo01, Augustenborg, WGT), qui montrent bien le lien entre activités et rapports sensibles ;
- Les lieux à composition sociale spécifique (WGT) qui montrent bien les liens entre mondes sociaux et mondes sensibles.

D'autres territoires qui font sens. Le poids des morphologies spatiales et sociales, des pratiques et du jugement esthétique

Mais aussi, au sein du quartier, d'autres ensembles de lieux, des territoires font sens et révèlent autrement le sensible pour des raisons :

- Tout d'abord morphologiques, à travers par exemple la séparation par des voies de circulation et la différenciation architecturale des bâtiments (anciennes constructions, constructions neuves, maisons individuelles, logements collectifs, etc.) ;
- Mais aussi en lien à un jugement esthétique/sensoriel : certaines parties apparaissent alors plus ou moins bruyantes, plus ou moins accueillantes, plus ou moins belles... ;
- Aussi d'ordre social, puisqu'une distinction se fait entre immeubles de logements sociaux et maisons ou logements en propriété ;
- Ainsi que par les pratiques, habitudes, *habitiers* qui sont installés à différents micro-territoires des terrains étudiés.

La maison : échelle première, intime de l'habiter

Dans cette multiplicité territoriale, des territoires structurés autour de la « maison » (dans le sens de Bachelard) font particulièrement sens. Ces territoires incluent certes la maison comme espace

physique et pratique (le lieu de résidence, le logement), mais aussi des espaces et lieux environnant autres (allant du balcon ou du jardin privé jusqu'au parc/espace vert à proximité du logement, le terrain de jeu d'à côté ou le café du coin de la rue). Ainsi par « maison », nous entendons ce territoire multi-lieux centré sur le foyer. Et, ces maisons révèlent le sensible individuel, personnel, intime. La maison est alors le premier jalon de nos paysages habités.

Formes sociales, sociétés et pratiques locales : une mise en collectif et en mouvement du sensible

Ces questionnements autour des formes spatiales ont montré à plusieurs égards leurs caractère inséparable de formes autres, notamment sociales. Ainsi, avons-nous questionné les formes sociales (ou socio-spatiales) et leurs capacités à révéler voire à participer à la fabrication et l'expression du sensible. Les mixités (humaines, sociales, culturelles, intergénérationnelles, fonctionnelles) et leur apport ambiante (selon la définition d'ambiance donnée par les habitants des quartiers) se sont montrés influentes sur les paysages de nos terrains d'étude, tant par la présence humaine que par les traces spatiales que ces dernières peuvent laisser à l'espace et les pratiques qu'elles induisent.

Cette part ambiante du paysage est alors influée par la mixité sociale ou culturelle dans tous les quartiers, mais selon des modalités spécifiques, telles que :

- A WGT, la mixité sociale est présente et vécue de manière constante, influant le sensible par la localisation spatiale des communautés distinctes ou par les pratiques relatives à cette mixité (présence des enfants) ;
- A Bo01, la mixité sociale influe le sensible par sa présence occasionnelle, saisonnière, en lien avec les moments de la journée et des lieux précis ;
- A Augustenborg, ce sont les usages et pratiques de l'espace qui sont influées par les mixités culturelles et influencent directement le vécu du quartier.

Les mixités fonctionnelles, quant à elles, n'influent peut-être pas directement sur les rapports sensibles eux-mêmes mais interviennent dans les modalités de sentir et de ressentir, par l'intermédiaire des pratiques qu'elles incitent (ex. utilisation des modes de transports doux, activités sportives, récréatives, culturelles). Cette influence modifie aussi les modes de perception, de sentir et donc de ressentir. En effet, toutes ces activités, par une mise en mouvement et en situation du corps dans l'espace public (plus ou moins habituelle), modifient voire bouleversent les modalités des rapports sensibles aux territoires de vie. Ainsi, dans les quartiers étudiés, l'espace peut être expérimenté en mouvement – que ceci soit sur un vélo, en dansant, en jouant au basket-ball, en se baignant dans la mer, etc. Les sentirs sont donc non seulement statiques mais aussi en mouvement.

Le quartier : échelle socio-spatiale pertinente pour traiter des rapports sensibles

Au croisement des formes spatiales ou sociales internes au quartier, une autre échelle/forme socio-spatiale semble pertinente pour aborder les rapports sensibles situés : le quartier. Que ceci soit par une forme sociale spécifique, une forme spatiale propre ou par les rapports sensibles qu'il

co-construit, le quartier semble être une échelle locale de référence pertinente pour traiter des rapports sensibles.

Les questions en suspens sont alors : qu'est-ce que le quartier ? Comment le définir ? Le qualifier ? Le délimiter ? En l'occurrence, dans notre cas, les quartiers « officiels », ceux des projets, les quartiers institutionnels semblent faire sens aussi pour les habitants en fonction de leur vécu sensible. Dans nos terrains d'études, le quartier est une échelle du sensible situé.

Des lieux, des territoires, des habiter... des paysages intimes, collectifs, symboliques

Le quartier (comme construit socio-spatial) mais aussi la maison (dans le sens bachelardien) sont des formes pertinentes et mobilisées pour parler du sensible. Plus largement, tout lieu et/ou territoire, véritablement *habité* peut être un paysage, quoique des distinctions sont toutefois à opérer entre les différents lieux et territoires et leurs niveaux ou manières d'être habités.

En fonction des différentes formes spatiales, sociales, socio-spatiales, des lieux, des territoires et des habiter qui s'y déploient, nous avons pu mettre en exergue trois types de paysages qui se complètent tout en superposant également :

- Les paysages intimes, du soi spatialisé. Il s'agit des lieux et territoires « intimes », souvent privés, habités par des pratiques personnelles, quotidiennes, et qui font le plus souvent l'objet d'un rapport affectif fort. Leur description est faite par association soit à des sens soit à un moment sensoriel et/ou sensible géographiquement attaché.
- Les paysages collectifs, de la société locale spatialisée. Il s'agit des lieux et territoires de la vie quotidienne du quartier, qui sont pratiqués dans le quartier, souvent à plusieurs, par la majorité des personnes l'habitant, et qui font l'objet d'un rapport affectif ou pas.
- Les paysages symboliques, d'autrui (ou pour autrui). Des lieux et territoires publics, symboliques du quartier, ceux qui sont les plus connus et qui font parfois sa réputation, qui sont alors habités par les représentations qu'ils véhiculent et qu'ils construisent.

Enseignements du chapitre :

Les rapports sensibles ne sont pas seulement des rapports sensoriels mais se co-construisent avec des formes spatiales et sociales. Ils sont alors situés tout aussi bien dans l'espace que dans une société donnée.

Ces formes (spatiales, sociales, sensorielles) qui révèlent le sensible sont d'échelles diverses (allant de la maison au quartier). Les habitants les renseignent et les nourrissent en fonction des *habitats* qu'ils y déploient.

En conséquence, au moins **trois types de paysages co-existent dans ces quartiers : des paysages intimes, des paysages collectifs, des paysages symboliques.**

Question émergente :

Par les formes du paysage multisensoriel, leur consistance spatiale, sociale, sensorielle... un terrain d'échange et de dialogue (matériel et immatériel mais toujours spatialisé) entre les acteurs de l'urbain (notamment les concepteurs) et les habitants ne pourrait-il pas être créé ?

CHAPITRE 9 :

LES SENS DU SENSIBLE

Nous avons étudié les mots utilisés pour dire le sensible, et les formes spatiales et sociales qui le révèlent. Mais, une des composantes essentielles du sensible sont les différents sens qui le composent. Il s'agit aussi d'une des thématiques centrales de notre travail.

Nous avons entrevu dans le cadre des deux chapitres précédents des mentions de rapports sensoriels aux territoires de vie, que cela soit comme composantes du sens des mots utilisés pour parler du sensible (Chapitre 7) ou en tant que composantes essentielles des lieux et territoires qui révèlent le sensible (Chapitre 8). Dans le présent chapitre, nous verrons directement les sens qui sont mobilisés par les habitants pour parler de leurs rapports sensibles et nous nous attacherons à apporter des éléments de réponse aux questions qui fondent en partie notre 1^{ère} hypothèse : *comment les différents rapports sensoriels influent le sensible ? Quel sens (signification) y a-t-il derrière les sens (modalités sensorielles) ? La prépondérance historiquement et culturellement construite de la vue et l'oubli d'autres sens (comme l'odorat, le toucher ou le goût) correspond-il aux rapports sensoriels des habitants ? Quels sens construisent les rapports sensibles et pour quels significations ? Quelle sont la place et le rôle de la multisensorialité dans ces rapports ?*

Dans ce but, nous proposons, dans un premier temps, une analyse sens par sens, pour voir non seulement le poids de chaque modalité sensorielle dans la mise en discours du sensible mais aussi le sens « caché » derrière chaque sens. Si ce découpage en sens est une fiction (*supra*), une facilitation de notre travail d'analyse, il n'en demeure pas moins aussi très présent dans les discours recueillis. Mais, la multisensorialité ou la plurisensorialité (l'association de plusieurs sens)

étant aussi présentes comme telles, nous dédierons une partie à leur description et analyse. Dans ce cadre, nous nous efforcerons de comparer les sens entre eux, et notamment de savoir si, selon les quartiers, tous les sens sont aussi présents les uns que les autres. Ainsi, malgré les différences sensorielles potentielles entre ces différents quartiers, nous demanderons-nous s'il y a des marqueurs sensoriels communs ou forts distinctifs.

Pour questionner ainsi les sens, nous avons mobilisé principalement les enseignements des baluchons et des parcours multisensoriels, lesquels se sont révélés bien plus riches en informations sur les sens que les entretiens. Notons d'ores et déjà que, pour tenter de comprendre le poids et le rôle des différents sens, nous avons ici travaillé selon une approche « quantitative », en considérant le nombre d'occurrences dans les discours (des entretiens, des parcours, des baluchons). Cependant, cette quantification est à manier avec précaution au regard de la taille de notre échantillon d'une part, mais aussi parce que pré-conditionnée par l'aisance que chaque personne a pour parler sur les autres sens que la vue, et malgré les efforts fait dans la mise en place d'une méthodologie permettant le dépassement des différents verrous langagiers.

1. La vue : outil premier de description distanciée, du jugement et de l'étonnement

Le tableau qui suit présente par ordre décroissant les occurrences relatives aux différentes modalités sensorielles exprimés par les habitants dans le cadre des entretiens, parcours et baluchons multisensoriels. Il montre que, comme pressenti lors de la mise en place de notre protocole d'enquête, la vue est le sens sur lequel, en cumulé et d'un point de vue quantitatif (sur les trois quartiers et toutes méthodes confondues), nous avons le plus d'informations (251 occurrences).

Tableau 37 - Occurrences des 5 sens, tous quartiers et méthodes confondus - Source : Auteure, 2011

Sens	Occurrences (tous quartiers et méthodes confondus)
Vue	251
Ouïe	236
Toucher	140
Odorat	140
Goût	62

La vue reste alors le sens le plus important : *"Visual landscape is very important..."* (W-P2) ; et surtout le plus facilement utilisé : *"To be honest is mostly what I see that makes me smile. The old repurposed architecture combined with lots of living spaces in the form of squares, playgrounds, trees, etc."* (W-B6). Les autres sens suivent dans les discours : l'ouïe est le sens qui est mobilisé en second (avec un écart par ailleurs peu important par rapport à la vue), puis viennent le toucher, également mobilisés, et enfin le goût qui compte le moins d'occurrence. C'est donc dans cet ordre que nous nous y arrêtons pour les présenter.

La vue, sens descriptif de la spatialité : entre contemplation et marquage spatial

La vue est le sens qui met le plus à distance (voire même le seul sens qui garde à distance). Ceci est constaté notamment par les prises de vues photographiques : la distance se fait importante voire dans une approche du paysage proche de celle de la Renaissance, de vue par la fenêtre : *"(Landscape is) what I see by my window."* (W-E33), *"Photo taken from my window overlooking the place that was sitting the backyard."* (A-B5).

"My photos of the day: 2 photos taken from my balcony. It shows the view from my balcony and our neighbours enjoying the summer, playground and nature." (A-B6)



"My photos of the day: Photo from my balcony." (A-B7)



"My photos of the day: from my balcony." (B-B5)



En allant dans ce sens, la vue est le sens de la description spatiale par excellence. C'est par lui qu'on saisit la totalité de l'espace, d'un lieu et de ses composantes.

Deux types de rapports à l'espace et sa perception visuelle sont à constater :

- La contemplation, le plaisir de simplement le fait de regarder : *"I see a flowerbed with different kinds of flowers (...) Flowers and plants are beautiful to just watch..." (A-B6)* ; *"This canal it's just for looking at it..." (B-P3)*. L'objet regardé n'a donc pas toujours une utilité : *"What is nice here it's that the two buildings are connected with those arches... It's not really a thing with a practical use but it's just here to make it look more nice." (W-P8)*. La contemplation est aussi une activité reliée à la vue de manière forte, notamment quand cela implique des espaces ouverts, des « *openfields* » : *"Here you can see and look at the sea, it's what makes Bo01, seat outside till you see the sunset..." (B-P3)* ; *"(A propos du belvédère sur la mer, dit le « titanic ») I appreciate this part here, it's very... I really like it,*

it's different, it's so nice to go out and have the view and everything.” (B-P2) ; “And here, of course you have a great view... I come here almost everyday... just stay here and enjoy...” (B-P1).

- Et, le marquage de l'espace, soit par des « landmarks » soit des détails significatifs et spécifiques à l'endroit, comme :

- l'entrée d'Augustenborg : *“The other photo of the day is like the photo of one of the main entrances of Augustenborg.” (A-B5) ;*

- l'entrée et les anciens bâtiments à WGT ;

- ou encore la tour, le pont et les marquages sur les murs des maisons à Bo01 : *“In some places you can see the Turning Torso and in some other places it's hidden. This is one of those places where you can look at the Turning Torso.” (B-P3) ; “You fell you're in a small neighbourhood and then you see this huge building, ho is nice, but well here, I feel oppressed. And then there is the wind it's like woouuuu wou uuuu, you hear the wind go around it... but I still think it's a great building, it's like a landmark... It's a landmark as the promenade at the beach...” (B-P6).*

“My photos of the day:

(...) Turning Torso, Oresund...” (B-B1)



“My photos of the day:

The Bo01 Markings...” (B-B1)



La vue décrit ce qui étonne (ou ce qui dérange)

Outre les caractéristiques spatiales et les marquages, la vue est là pour exprimer ce qui étonne, éveille, émerveille, marque, dérange...

De manière générale, les phénomènes naturels et plus largement les œuvres et faits de la nature sont ceux qui étonnent le plus : “(En regardant les canards) Aaaaaa there is only one yellow!!!” (A-P1) ; “A very shy moon. I don’t know how my photos of the moon in my backyard/garden will be... I took 4 or 5 photos of the moon 10 min before 21:00 and 20 minutes after 21:00.” (W-B5).

“What happened here? The moon fell down...” (W-B1)



“Walk to get my daughter sleeping, and me to relax in the shade. Photos: (...) What a surprise... a rainbow!” (B-B4)



"Rose blossom tree with plastic fruits." (W-B5)



"The neighborhood is pink... like if there was a celebration." (W-B4)



Mais c'est aussi l'architecture qui étonne, dans le cas de Bo01 et dans une moindre mesure à Augustenborg et WGT :

- Pour son aspect technique : *"Here you can see the roof I was talking about... it's more living... It should be something like 60% of the water that hits that roof stays up there and goes down progressively... This house with the green roof they call it "senior house"..."* (A-P5) ;
- Par la variation et la multiplicité des styles : *"What is very interesting in Vastra Hammen is the different types of architectures and there are also many different kinds of building materials and that I find that very interesting and also there are many different colours."* (B-P1) ; *"I like it that the streets are not symmetrical, this triangular shape, it feel more... There is more variation..."* (B-P6) ;
- Pour son caractère visuellement innovant qui laisse aussi entrevoir un changement des habitudes et des mœurs : *"An other interesting thing here is this glass bubble with green... trees and flowers in it, that they cannot normally grow here, it's perhaps not interesting for you that have a warm climate but for us here in Sweden, it's nice..."* (B-P3) ; *"And also what I like is that there are plenty of architectural designs here that challenge your mind... the way that we think... We think at a house and we think like a 2 years old kid... tsak tsak"*

a door two windows... and then you look at this and you say "he... what is this ?" ... It's difficult for a traditional... for a child or for an adult to look at this and say "hmmm is this the way I would like to live ?" and maybe it takes sometime before you... and that's what I like also... it is not immediate... it's not... You don't have the immediate love for it but after some time you start thinking "waouh... it's really different" ... and it's inspiring, special for me as a creative person... It's like taking a picture and the traditional way would be this one and you say wait... if I took a picture upside-down or... let me get on a later or let me took it from down here... It's inspiring..." (B-P1); "Here we enter in the centre of the Western Harbour... The Scania place... I like, this is a interesting concept, like a Fabergé egg, it's really really fantastic, I really really like it... It's so different, so crazy, in a country where everything is so traditional..." (B-P1); "I like it a lot we live very close to it... it's the European village ... I'm not really into architecture and stuff but I like those houses... it's happening a lot... It's very feeling... It's a new type of thinking, so it doesn't have to look the same, it can be different styles..." (B-P8);

- Pour des fonctions et sa forme (cf. Encadré ci-dessous).

"I keep looking at..."



... This gate is new since one or two weeks. I still look at it's strange shape (delicate gates between big steel blocks/"pots"). The shape and the function keeps me wondering. Why did anyone place a gate on this place? In this shape? Why did they put the delicate gates between the blocks? It will not stop someone from entering really, it is symbolic. It will not stop cars from driving all the way up to the door, but the only cars snoring are delivery vans, who need to come close to the door. Strange..." (W-B1).

La vue comme sentir du temps qui passe

Outre la spatialité et l'étonnement exprimés par la modalité visuelle, le passage du temps est aussi ressentie par la vue, qu'il s'agisse du temps de la journée, de l'année, du changement des saisons...

Les éléments naturels et leurs évolutions, mais aussi dans une moindre mesure la présence humaine sont les premières sources de ce ressenti du temps qui passe : "... you see grass growing there. It looked nice now and in the summer but in the winter it's less attractive..." (B-P3); "Now it's green and lots of colours and it's really nice. In the winter all these trees are not a lot green... so different... not so many people outside... there is nobody out." (W-P9); "The big "purple rain" plants climb up the walls and have their first leaves. Later in spring the walls will be full of purple

flowers again.” (W-B1) ; “It’s really different in the winter. Imagine all this colours but in a more dark light and with more lights and candles...” (B-P2).

La notion de croissance est aussi associée à la vue, notamment par l’évolution des cultures végétales présentes dans certains quartiers (Augustenborg et Bo01) : *“My TOMATOE PLANTS ARE GROWING STRONGLY AND I see they have begun to twit. WATER SLOSHES in the plant BOXES.” (A-B7) ; “It’s nice to see the vegetables grow.” (A-B2).*

La vue, l’outil par excellence du jugement esthétique

La vue est le premier sens et le plus facilement mobilisé pour décrire, juger, parler de son vécu et de ses sentirs. Si elle peut être tout aussi jugement positif ou négatif, elle est avant tout jugement esthétique (notamment en ce qui concerne la beauté visuelle). En accord avec ce qui a été dit précédemment, ce jugement porte principalement sur des éléments spatiaux : espaces, architectures, éléments végétaux, détails dans l’espace urbain.

A Augustenborg, c’est plus les espaces extérieurs, les aménagements paysagers et les éléments végétaux qui sont jugés d’un point de vue visuel : *“This place is good, a women lives here and she likes a lot flowers and she puts all those... There are a lot of flowers and there is no plan about it... the thought is good... This place is very very nice...” (A-P8) ; “It’s beautiful, isn’t it? It’s harmonic... and there is a variety of plants... In the beginning of the spring there are more colours, now it’s green...” (A-P4) ; “And there are fountains at all the little parks and they have put some lights in the base of the fountain and it’s very nice in the evening.” (A-P5) ; “This area is really nice, has different touches, different colours, not like the others areas that have the same colours...” (A-B5).*

A Bo01, c’est encore une fois l’architecture (notamment pour sa différence, les performances techniques et les innovations) qui occupe les discours et les avis, et dans une bien moindre mesure les aménagements extérieurs : *“Those red houses I like them a lot because they are different for other houses of the same type. You can see the slope on the sealing... They have grass in the complete sealing... so it doesn’t look like other houses. It’s the uniqueness of the house that I like, the grass and the flopping roof going down the ground... If you stand here you can see some parts of it, at they beginning they had more grass but they had to cut it because the structure couldn’t stand the weight... And what is interesting with this roof it that it changes colours during the summer...” (B-P3) ; “I also like the little alleys, with the different colours and the different kind of buildings...” (B-P2) ; “And here there is another water space but it’s not so beautiful as the other ones. If you look the trees and the flowers, here, there are not so many flowers and leaves, so it’s not as green as over there but it has potential...” (B-P3).*

Enfin, à WGT, le jugement se porte de manière équilibrée entre architecture (surtout celle qui est d’un style plus ancien) et espaces végétalisés : *“This is also part of the WG building. I like, I love the architecture... it’s the repetition of the forms, I love the status as well, it’s Amsterdam’s school, art deco...” (W-P9) ; “And I like this building very much... because of the style of the architecture... I’m quite interested in architecture and I really like this building.” (W-P4) ; “(LAB) That’s a building I like very much... It’s like its function... It’s a little bit dark... It was a former pathological anatomical lab and it looks also like that but I like the architecture...” (W-P4) ; “When we came this side (de*

l'extérieur vers l'intérieur) it looks more... it's prettier... with all the trees and old buildings..." (W-P3); "I like very much all those little gardens... It's less « clean » from other parts of the city... I like it..." (W-P4).

La vue atteste de la présence de l'autre (humain et non humain)

Dans une bien moindre mesure, la vue atteste de la présence de l'autre, qu'il soit humain ou animal, occasionnellement présent ou de manière quotidienne.

La présence humaine est la moins présente dans les discours : *"Sitting here this morning, I looked at people in small group. And the businesses..." (A-P4); "If you sit in my house, you can't imagine the crowds of people we see a sunny Sunday in July!" (B-B7); "See: people enjoying, swimming, having a fab time!" (B-B6).*

La présence animale est souvent racontée par une description visuelle : *"And one time I saw this big birds, big black ones, and they have their nest there and I saw a big one trying to give food to the small ones." (W-P4); "They live here (the birds)... aaaaa!!! There are small ones, small ducks!!! ohhh!!" (W-P4); "Rabbits too quick to photo but saw them eating peacefully by the trees." (A-B7); "Last photo in the back yard – black and white cat. Midas, the black and white cat, we are for years very good friends. This cat is from my neighbours." (W-B5); "Look the birds, the rabbits, nature around..." (A-P2).*

"My photos of the day: ... Spider in his/hers web. A big sticky spider web with a huge spider welcomes on the terrace in our port-way. The original inhabitant of the area." (B-B1)

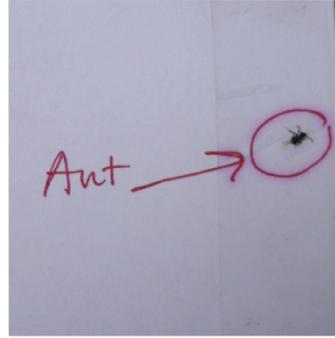
"There are spider-webs everywhere in the area. I use the broomstick to get them of the façade of our house, but on our way to the store we saw a building which is covered with spider-webs." (B-B6)

"Photos : (...) Spiders. Big, fat spiders comes out at night. Catching other insects and saving one from them. Ok as long as the spiders don't get inside the apartment. " (B-B5)



"See: (...) 1000 of ants invading our patio.

Feel: The ant is a problem!" (B-B6)



C'est aussi par cette modalité que la vue est le plus souvent associée avec les autres sens (notamment l'ouïe et l'odorat) : attester la présence de l'autre.

2. L'ouïe, le sens qui trahit la présence (ou l'absence) de l'autre

L'ouïe se révèle le sens intrusif par excellence et est présenté dans les discours comme un sens passif dans la mesure où les habitants ont peu ou prou conscience d'être eux-mêmes producteurs de son. Dans le cadre de nos investigations de terrain, il est ressorti avec acuité que les sons, qu'ils soient ressentis positivement ou négativement (situation moins courante) sont la preuve de la présence ou de l'absence de l'autre. Derrière « autre », nous ne mettons pas seulement la présence de l'homme (et des activités qui lui sont associées) mais aussi de la nature (végétale et animale) et ses éléments.

Une absence de sons mécaniques, des ressentis sonores majoritairement positifs...

Dans les trois quartiers étudiés, le ressenti sonore général est positif. Les quartiers sont vécus comme « *quiet* », « *calm* », « *restfull* », « *peaceful* »...

Des ressentis sonores positifs (Extraits de discours)

"Quiet, silence, not too busy." (W-E33)

"This part, it's very beautiful... Visually it's beautiful ... also the sound... it's calm here, it's very good to just rest..." (A-P8)

"The most beautiful place of WGT... Concerning the sound... it's calm... In fact it's the garden of the buildings and the quietness, the special view through the others apartments." (W-P2)

Ces qualificatifs positifs sont souvent accompagnés de l'absence de sons mécaniques, particulièrement ceux des voitures et autres véhicules.

Une opposition entre le « calme » et la présence des sons mécaniques (Extraits de discours)

"The neighbourhood is calm, not busy, not a lot of cars but well there is some tuting, tu tu!" (A-P4)

"And it's very very quiet... There is no cars and tracks etc..." (A-P1)

"In terms of sound ? it's very quite, everybody here car have a garage if he wants... Cars are here, you see them but you don't hear them there is not as much traffic as there is in the city.... It's really peaceful. It's very quite." (B-P1)

"It's actually amazing to not have the traffic at all, it's only bikes, of course cars are aloud but they can't drive fast so... Of course there is a big parking outside..." (B-P5)

" But it's always quiet, calm... There are no cars" (W-P3)

"Generally, I like the tranquillity, no cars" (W-P6)

Si les habitants apprécient ce caractère « calme » c'est parce que celui-ci est associé à l'idée de ne pas être en ville, laissant place à des sons plus naturels et/ou humains : *"You don't feel you are in a big city, that's the thing... It's so quiet! Not here there are too many cars, tramways, scooters..."* (W-P7) ; *"This is a no car region. What I like here is the tranquillity and to be able to hear the sound of people, their music, the birds... Yet there are a lot of people living here, nevertheless it's quiet."*

(W-P6) ; *“More quiet ... you can here the birds and music and the different persons ... and birds of course, also birds which you don't here when there are all the cars.”* (W-P3). Ce qui permet de s'évader : *“... and the sound is nice... it's peaceful... it's like you can forget everything here.”* (A-P1).

Quelques ressentis négatifs pour autant

Cependant, certains ressentis négatifs semblent aussi exister car liés à la présence des véhicules mécaniques, et ce, essentiellement à Augustenborg où la circulation est le moins contrôlée : *“I hear sounds of cars, scooters, birds all at once. The disturbing noise of scooters and the dirt smoke it leaves behind.”* (A-B5) ; *“I have never hated scooter bike more than today!! Their engine to the noise they made as I tried to walk around and enjoy my walk. Even as I write this there are two scooters that are constantly going around in circle and racing each other. I see the man in the bike lane is annoyed by the speeding around him.”* (A-B7).

Mais, il est aussi précisé dans ce même quartier que les sons désagréables et gênants ne se retrouvent pas dans la totalité du quartier : *“By the football field the sound of traffic is most muted.”* (A-B1) ; ou sont masqués par d'autres sons plus positifs, notamment des sons naturels : *“There are heavy sounds of traffic outside my house. The traffic lights buzz and beep. After I cross Lanngatan I hear birds singing in the trees. There is also a lot of sound of water.”* (A-B1).

Concernant les sources sonores qui pourraient être potentiellement gênantes, à l'instar du train qui passe en bordure d'Augustenborg, les habitants ne semblent pas s'en plaindre. En effet, seuls deux d'entre eux l'ont mentionné et ne l'ont pas présentés comme particulièrement gênant, quoiqu'il pouvait y avoir une appréhension par le passé : *“I was worried when I discovered there was the train here but I don't hear anymore, it's the first time after a long time that I hear it...”* (A-P4) ; *“I hear the train but not so much... You forget it... Before there was a tram here and you could hear it... Now we hear this big train... the tram is closed from the sixties...”* (A-P7).

Le même constat est fait pour les avions qui survolent WGT : bien que nous étions présents sur le terrain au moment où les avions ont repris leur circulation normale après plusieurs jours d'arrêt (suite à l'explosion du volcan en Islande), peu d'habitants ont mentionné les avions (que ceci soit pendant les parcours ou les baluchons).

De rares personnes mentionnent le recommencement du passage des avions

"(Recordings) 20:00 pm Planes start flying again after a few days of quiet (volcano ash). Two plans pass quickly after another, one going on the west side of the city and one turning towards south-east, more noise than usual." (W-B1)



Dessin d'un avion et photos des stries au passage dans le ciel (W-B1)

"Ohhh! Look... planes... first one ... it's going in a direction that never goes... The airport was closed... so they opened it..." (W-P4)

"I really noticed the difference only after 5 days that they couldn't fly... you don't see the lines in the air, there is no sound..." (W-P9)

Une explication possible de ce constat est que pendant plusieurs années, le WGT a été survolé par un nombre très important d'avions et que cela fait maintenant quelques années que le trafic aérien est moins présent sur le quartier : *"That sound we have it for year and it became worse and worse till a new road for planes was made... And it drove me crazy... every some minutes there was a plane really low..."* (W-P4).

Les sons des quartiers étudiés, des sons d'activités humaines surtout enfantines

Si l'absence de sons mécaniques est bien appréciée par les habitants des quartiers étudiés, d'autres sons, humains, sont quant à eux plus caractéristiques des quartiers. Ces sons humains sont de trois types :

- Des sons de voix et de jeux d'enfants, parmi les marqueurs sensoriels des quartiers étudiés : *"Playground with sounds... My son likes it, sometimes after school he wants to go here..."* (A-P8) ; *"Listen to that, children laughter! Ha ha!"* (A-P4) ; *"Here the children play, but I didn't know it worked... It's like a marine boat... I always try to put a similar sound on what I hear."* (A-P5) ; « *Il y a les enfants qui jouent aussi surtout le week-end. Dans la semaine, c'est les enfants qui vont et qui viennent de l'école. Ici dans le coin, on les voit et on les entend...* » (W-P1) ; *"I like a lot those things. Children always play with it and they do some musical things with it... not for how they look... they look to nice... you know what I mean..."* (W-P4) ; *"(Recording + photo) Children playing."* (W-B5) ; « *Comme j'arrive en vélo, je rentre en vitesse... les enfants qui crient le matin devant l'école...* » (W-P1).

"I record the sound of playing children and talking neighbours that surround me on a day with nice weather." (W-B1)



"In the evening I hear the excited cries of boys and man playing football, the trees are useful as goal posts. (Picture 4, place 1, Recording2)" (W-B1); "(Recording) Children playing in the Pesthuislaan." (W-B5); "(...) children playing with the big silver sculpture... bikes...children... the new school construction..." (B-B2).

"(Recording) Children playing..." (B-B2);



Surtout, notons que ces sons de voix et de jeux sont dits appréciés même quand la présence d'enfants n'est forcément pas souhaitée : *"The sound... children always playing and laughing and chatting... it's very lively ...it's not positive for me because I like quite... but it's good for the neighborhood... so..." (W-P4).*

- Des sons festifs issus :
 - d'évènements culturels : *"20:37 sitting on our patio, have had a barbecue and now we can hear sounds coming with the wind from tonight's sunset concert." (B-B6); "Have you heard the sunset music? (...) It's nice, especially in the summer..." (B-P6); "Twist to make a recording of the instant party noises of Queens day..." (W-B4).*

"The sunset concerts" (B-B6)



- ou de la musique produite par les interviewés eux-mêmes ou par d'autres habitants des quartiers : *"And now we hear classic music, I think musicians live here because you can hear them practice..."* (B-P5).

La musique, une part des rapports auditifs - Extrait de discours

"My photos of the day: Freja playing the flute..."

My recordings of the day: Freja playing the flute ; Me playing the grand piano ; "Eldarevalsen" by Evert Taube.

A little musical session in the morning. The often taken for granted harmony of classical instruments fills our minds before hitting the road on our road to kindergarten. Keeps us whistling on the same tune all day. Eldarevalsen, the walte of shanty written by Evert Taube, has been song for me by my grandfather and I pass it on in the cycle of generation." (B-B1)

- Des sons de voix d'adultes qui marquent aussi souvent la mixité culturelle ou sociale : *"Once again, I'm struck with how different the people who lives here are. Young and old, and from all over the world. So many languages to be heard." (A-B4) ; "And I like that you hear different languages, and people from all around Malmö!" (B-P6) ; « On commence à voir d'autres genres de personnes, d'autres visages... C'est un peu plus mixte... On a du reggae par exemple... » (W-P1).*

Nous ne sommes pas seuls au monde... Sons de la nature et de ses éléments

WGT – avril 2010, pendant le parcours, on entend *cui-cui-cui*

"I like that... people don't live alone here." (W-P6)

Des chants d'oiseaux... toujours présents



Dessin d'oiseau – W-B5

Aussi, en opposition aux sons mécaniques de la ville, les oiseaux sont le signe sonore par excellence des quartiers durables étudiés : *"For me special sound of Bo01, it's the sound of birds, we have seagulls and there are some birds that come here in the April and it has a really particular sound, and it's distinctive from other parts of Malmö."* (B-P3) ; *"We moved like some months ago to Bo01 and there are a lot of things that sound different here (...) A particular thing is the sound of birds. In the morning you hear seagulls that have children so they start at 4 o'clock in the morning that was annoying in the beginning but we got used to it... It's like an maritime atmosphere add to everything here (...) ... Seagulls... Birds..."* (B-B2).

"Collected objects: Feathers - The feather was what I could collect today. It symbolise the birds and its lovely sound. Because all the animals in your area give it a touch of life and it's the life of Augustenborg" (A-B6)



Les chants d'oiseaux sont appréciés :

- tant pour l'esthétique sonore de leur chant : *"I like in the evening when the birds are singing... the black ones with the yellow I have one that comes everyday at the same time and it's singing.... It's beautiful."* (W-P4) ; *"Recordings of the day: Birds chirping*

- I tried to catch birds chipping this morning, but I couldn't get it good. Anyway, birds chip in the morning are wonderfully and giving you a summer feeling. So it's easier to wake up, and in Augustenborg you can hear it everyday, because it's a quiet area." (A-B6) ;

- que pour les représentations qu'ils véhiculent : "And then you have the birds, the small ones I really like them and I also like the seagulls because it's ocean... But when they are mating, they scream like all the night, in the spring..." (B-P6).

Un événement sonore à WGT : le pic-vert qui pique les lanternes !

La présence d'un pic-vert semble bouleverser le quotidien sonore de WGT. En effet, quasiment la totalité des personnes qui ont participé à nos investigations ont au moins mentionner l'oiseau qui se fait rare en ville. La plupart des personnes ont essayer de le voir et de le photographier pour nous, de le dessiner ou de l'enregistrer (dans le cadre des baluchons) : "he is here all morning, but I've never seen him!" (W-P7). Les pratiques peu communes de l'oiseau en question (ce pic-vert aime piquer les surfaces métalliques) font que le son, s'il reste identifiable, est unique et en cela fortement marquant.

Voici quelques extraits concernant l'oiseau « mascotte » de WGT :

"Can you imagine we have this bird here (the woodpecker)? making this noise ?" (W-P8)

"And I told you about the wood-peaker? It a little town woodpecker." (W-P4)

"And the woodpecker... It's this year for the first time... and it goes like this tttttttt... incredible...and I've seen him... in the tree, beautiful... A little bird... with red fethears... Incredible!" (W-P8)

"I took a picture of the lamppost + the tree where I think the woodpecker lives." (W-B4)

"(Recording - 7:00 am) the woodpecker wakes us as usual with a good hammering on top of a street lantern (place B)." (W-B1). " (Recording - 9:00 am) Woodpecker again?" (W-B1) ; "Sound of wood-peaker "attacking" a lamp post." (W-B4)

Dessins de l'oiseau – W-B1



La présence des oiseaux (et de leurs sons) est permanente mais se fait particulièrement sentir le matin car elle accompagne souvent le réveil : "During the daytime from morning till 4-5 o'clock it's very quiet, but around 5 o'clock sun comes up and you can here the birds you can not here bus or cars..." (A-P1) ; "Early in the morning. (4 o'clock) the birds are singing." (W-B5) ; "You hear the seagulls from like 4 o'clock in the morning and then the spring you hear the black birds, yeah... as

we live here we open the windows more when it's not cold... So here by the sea you hear a lot the birds..." (B-P2) ; "And you have the birds always very present... even the small ones..." (B-P5) ; "Do you here that? It's the black bird... there are quite a lot of birds here. If you listen well and look well they are always here (the birds), no they are more clear, singing." (W-P6).

Des sons de l'eau et du vent... de temps en temps !

En dehors des sons d'oiseaux, d'autres sons naturels semblent participer aux paysages multisensoriels des quartiers étudiés. Il faut cependant noter que ces composantes sonores des paysages sont moins présentes. Il s'agit :

- de sons produits essentiellement par le vent (surtout à Bo01 mais aussi dans une moindre mesure à Augustenborg et WGT) : *"And there is the sound of grass, from the wind... not a lot of people don't like this sound, it's like a classic... a basic..." (B-P5) ; "Sounds... the birds is the sound the most significant and sometimes the Turning Torso sound... Woouuuu woouuuu..." (B-P7) ; "And you hear it, I really like it the grass that moves with the wind..." (B-P6) ; "At the moment, maybe you can hear the wind, it's a clean sky and we can see the tower..." (B-B2) ; "In the evening here it's quiet and you can here the sound of nature... and here I like the big trees... yeah." (W-P2) ; "My recordings of the day : The sound of rusting trees." (A-B2) ;*
- ainsi que d'autres sons venant d'éléments naturels et principalement l'eau (qu'elle soit sous une forme naturelle – pluie ou lac/étang à Augustenborg – ou artificielle comme c'est le cas dans les sculptures d'eau à Bo01) : *"It is relaxing to hear the rain drops. I am sitting or standing in front of shop where I can hear the rain drops hit car roof." (A-B5) ; "I like how they've done the sculpture here, the sound of the water, that you hear running and how they made it sounds natural through the rocks. I like the area here, the sounds and to play with the water. This one make a particularly nice noise... I find very pleasant to hear the water. They have a hole system." (B-P2).*

Les sonorités des quartiers peu étudiés

Si la présence de certains marqueurs sonores dans les quartiers étudiés est indéniable, les résultats confirment ceux des diagnostics documentaires et des entretiens auprès des acteurs et convergent pour dire que la thématique sonore a été très peu étudiée dans le cadre de ces quartiers. En effet, les marqueurs sonores sont issus des effets induits des objectifs et mesures autres relatives au caractère durable des quartiers (diminution de la place de la voiture, gestion de l'eau à ciel ouvert, mixité socio-culturelle...) ou simplement à leur morphologie spatiale qui influe de manière non intentionnelle les sonorités des quartiers : *"... the sound is really different because it's very open and there it is tac tac tac tac... completely different..." (W-P4) ; "The sounds are different, because I think from the acoustics create by the buildings (villas)... Those houses are also more affordable to live for more people than the house that I live in so... but it's a pity they don't make it a little more... nicer for these people... Look there they have green balconies, why not here?" (W-P9) ; "The sounds are really nice because I think because it's... a sort of a box kind of*

space and you don't hear all the cars and trains... I like the architecture, VERY nice... It' all good now." (W-P9).

Cependant, il faut noter deux interventions spécifiquement sonores :

- le terrain de jeux sonores à Augustenborg, plusieurs fois mentionné par les habitants et un des lieux/paysages représentatif du quartier ;



Photos des jeux d'enfants sonores à Augustenborg – Source : A-B4 - Auteure, 2009

- et les « *singing hills* » à Bo01, une installation acousmatique réalisée pour l'exposition universelle de 2000 (des enceintes sont installées dans des buttes en terre et émettent de la musique) et qui est un lieu très apprécié par plusieurs des habitants qui ont participé à nos investigations de terrain : "Have you been there? The singing hills... and it has the music... we go walking sometimes there to walk around and have fun..." (B-P2) ; "The hills with the sound, the music is quite interesting, it is old, they did it for the exhibition..." (B-P7).

▪



Photos des « *singing hills* » à Bo01 – Source : Auteure, 2009

3. Toucher et être touché : rapport direct de l'homme à son environnement... matériel

A l'inverse des deux autres sens précédemment présentés, le toucher (avec le goût) est le sens actif par excellence. On touche toujours par une action, qu'elle soit volontaire ou pas (marcher pieds nus ou non dans la rue, toucher un objet qui étonne, se baigner, caresser un être humain ou un animal, etc.). Si l'ouïe est le sens intrusif, le toucher est le sens du contrôle. Le toucher est aussi

le sens qui semble le plus inhibé car, comme le tableau qui suit l'illustre, plus les méthodes permettent une certaine intimité, plus nous constatons une forte augmentation des occurrences relatives au toucher. Si dans le cadre des entretiens, nous n'avons quasiment aucune référence au toucher ; dans les cadre des parcours, les références augmentent, pour tripler de nombre dans le cadre des baluchons multisensoriels (notamment à Bo01 et à Augustenborg).

Tableau 38 - Evolution des occurrences relatives au toucher selon les quartiers et les méthodes - Source : Auteure, 2011

Quartiers	Méthodes (nombre)	Occurrences du toucher
WGT	Entretiens (43)	1
	Parcours (9)	13
	Baluchons (8)	12
Bo01	Entretiens (30)	8
	Parcours (10)	33
	Baluchons (7)	53
Augustenborg	Entretiens (29)	-
	Parcours (10)	8
	Baluchons (8)	21

Le toucher : un sens difficile à désinhiber

Il est aussi à noter que les modalités du toucher restent contenues dans un rapport qui est celui jugé acceptable : *"I did not touch anything for the reason being that it might seem strange just randomly touching grass, plants. I would I have done it if it was in the countryside."* (A-B5). Les habitants ont évoqué leurs rapports tactiles actifs (quand ils ont touché à leur initiative) par des rapports principalement podotactiles, et leurs rapports tactiles passifs (situation dans lesquelles ils ne contrôlent pas le fait d'être touché) essentiellement au contact d'éléments et phénomènes naturels.

Le toucher humain est quasiment absent des discours, mis à part quelques rares cas qui concernent le toucher des enfants : *"Almost 35°C. Walking down the stairs towards the sea, just a short stroll away from home. Small pebbles and rough concrete makes me jure I won't slip. Over to the more soft warmth of the wooden part. The sun scorches. A slight jump, the feeling of equilibrium in mid-air and the plunge and semi-chilly engulfing salty water. On the underwater steps the intense green sea-weed entangles my toes. Lift up my 9 month old daughter Freja and smiles to her lavender her sun-warm skin with it's sweet odour and mind boggling softness."* (B-B1).

Il arrive aussi, mais encore une fois cela reste rare, de toucher des animaux (cf. Encadré).

"My photos of the day: Zahir, our cat. Our cat roams the neighborhood and comes as a black lightning from the shadows and hide-aways. She's got the softest of furs that becomes pleasantly warm in the sun with that fabulous odour of sun-warmth and cat interwiner. The fur has given her the name "Zahir with the silck fur"."
(B-B1)



Les enfants et la découverte tactile du monde

Dans le prolongement, nous avons pu constater que dans certaines situations, les adultes participant aux investigations de terrain ont pu évoqués plus facilement des rapports tactiles par l'intermédiaire de ceux de leurs enfants : *"I asked my son and his friend what they like at Bo01 and they told me : (...), the stones, there are a lot of them here, it's a very elaborate landscape..."* (B-B2).



Photo d'enfants allongés sur les pierres aimées de Bo01 – Source : B-B2

Nous constatons aussi que le toucher des enfants, preuve de curiosité, est vécu comme une chose fortement positive et naturelle : *"(L'enfant prend de l'eau et l'étale sur les bras d'une personne de notre équipe pour la rafraichir ; sa mère sourit...)* Alma, she gets curious of everything, she wants to feel, to touch, I was sceptical to move in the centre of the city with her but she's great here... she touches everything, she gets really curious..." (B-P6).

Cependant, pendant des activités enfantines qui impliquent un rapport tactile avec les matières, les éléments, les autres... les adultes restent relativement distants et ne participent pas. Le

toucher librement serait-il alors un privilège des enfants ?

"Walked back home but since Elyra didn't get to swim like we promised her we stopped at the water sculptures where she loves to play instead. There we spent at least one hour where she played with sand and water. All her clothes were wet and finally she and another girl ran around naked, collecting water from the fountain, carrying it to the sand to make mud. Or just sitting in the hole of the fountain pretending it was a bath. => recorded sounds of them playing in the water and took photos." (B-B6).



On touche, par les pieds, les matières (naturelles ou pas)...

Dans les autres cas de toucher actif, les habitants touchent majoritairement par les extrémités de leur corps :

- le plus souvent par les pieds : *"The ground it's not... but it's no problem, it comes from the roots, from the trees, it's nature!!! We know the reason so we don't care so much about that."* (A-P2) ; *"And I like this wood, when you walk on it and you feel it under your feet..."* (B-P6) ; *"(Elle frotte le sol avec sa chaussure sur une partie un peu sableuse) This kind of things I like this."* (W-P4) ; *"Hot pavement. Wood against my feet. Saw a man fall and hit his head on slippery rocks, scary."* (B-B4) ;
- et quelquefois par les mains : *"Black, mushy, fat soil around my hands, under my fingernails, in my sweating pores. The dry and slender bamboo, the delicate and scent-soothing jasmine and rose now stand in new pots."* (B-B1).

L'association visuel/tactile est aussi une situation assez courante. Ce qui nous étonne par la vue, nous souhaitons le toucher ou considérons le toucher visuellement d'une certaine manière (cf. Chapitre 2) : *"The entrance... ohhh... it's wonderful... this street is wonderful... It looks like a swimming pool or a bar for 200 years ago or 100 years ago. For me it looks like a coffee bar or a swimming pool... the marble floor, does that..."* (W-P3) ; *« Quelque chose que j'aimerais toujours toucher... Il y a une petite fontaine d'eau toujours à l'entrée du petit jardin et ça chaque matin... enfin... j'aimerais toucher et boire de l'eau... Même si l'eau est gelée et que je n'ai pas vraiment soif... mais ça attire... c'est les couleurs... et c'est... je ne l'ai pas exactement touchée mais même si je ne l'ai pas vraiment fait seulement en le voyant, j'ai la sensation de la texture de ce petit monument. »* (W-P1).

Dans toutes ces situations, ce sont les matières qui sont majoritairement questionnées, par leur nature, leur degré de naturalité : *"Here there are some textures of metal in the outside... I don't*

know why..." (A-P3) ; *"This is the promenade, this is a the catwalk of the western Harbour. This is where people walk, they stole, they exercise, they just enjoy the sun... It's really really.... This is wood from Siberia, I don't know how it's called in English... It's all natural, I asked about that... it's just one of the toughest woods in the world (...) ... I like that..."* (B-P1) ; *"I also think that the rocks are great, people seat on the rocks and it's nice to walk on them, children play on them. Some times we just bring our coffee and we drink it here, have breakfast. And of course it's special in the summer, light changes a lot, 30 min by week and so changes are very big."* (B-P2) ; *"I like this walk way, the material, and those stones, because they are natural and they were there from the beginning. I like more this combination – wood and stones – from the big square..."* (B-P4) ; *"And those are benges of old trees, very organic materials, and those things, it's not grass, it's good for isolation and it looks nice, really organic materials... and the seagull children are put here... It's a very shutting environment... for them and for us..."* (B-P5).

Un design par les matières - Un jugement éthico-esthétique par le toucher

Restant principalement attachés aux matières et matériaux utilisés dans les quartiers étudiés pour parler de leurs rapports tactiles, les habitants, notamment ceux de Bo01, distinguent aussi par le toucher l'intentionnalité du dessin : *"And this part is so designed, in the beach it's rough but here it's smooth, it's a designed experience... touching experience..."* (B-P6) ; *"And I like it with these small stones and you have them everywhere and it makes it like... It keeps it all together, a common touch feeling everywhere..."* (B-P6) ; *"I like they chose those materials here in the beach because you feel more in the country..."* (B-P4).

A l'inverse, dans des quartiers comme Augustenborg, le manque d'éléments tactiles stimulants est mentionné par certains habitants : *"There is nothing much to touch except the metal when you lean against traffic light pole or when you press it for the light to change!"* (A-B5).

Cette perspicacité quant à l'intention conceptuelle relative aux matériaux et matières est prolongée dans un jugement esthétique : *"I don't like concrete and asphalt..."* (A-P7) ; *"To much concrete, should be more green, all green, vegetables, vegetables, vegetables all around, that's how it should be... the feeling of nature... touching nature"* (A-P4) ; *"And also this... What is the meaning of this bullshits? It's just itongs... and also the style... it looks like really hard and in-colour... That's what I mean... I don't understand the meaning of this (gates in concrete) ... I don't understand..."* (W-P3) ; *"(Au terrain de basket à WGT) I don't really like it here... (il touche avec ses chaussures le sol) It's rough..."* (W-P5).

Ce jugement esthétique recouvre ainsi semble-t-il un jugement éthique sur les valeurs véhiculées et représentées par certaines matières et leur utilisation. Ce qui est parfois exprimé explicitement : *"This area don't have criminality problems because of chat they have done. That was the intention. I always thought that if you care about the surroundings people care more. They need to have 10 years of research to understand that concrete and stone isn't good. With this landscape renovation you feel proud... Now researcher have proved that touching staff is good for people!!!"* (A-P7).

... et on se fait toucher par des éléments naturels pour (re)devenir part de la Nature

En ce qui concerne les rapports tactiles passifs, les références restent limitées au toucher, reçu par les éléments et les phénomènes de la nature : le vent, l'eau notamment de la mer, le soleil et l'ombre... qui sont considérés comme faisant partie intégrante des paysages multisensoriels.

Notamment à Bo01, la proximité avec la mer rend certains ressentis plus intenses : *"The wind and the sun can participate at the landscape"* (B-E6) ; *"The landscape is windy"* (B-E10) ; *"Windy landscape (and flat)"* (B-E12).

Le vent qui touche le corps est partie prenante du paysage et le rapport tactile passif le plus mentionné à Bo01 (cf. Encadré).

Le vent, un élément essentiel du paysage (notamment à Bo01) – extraits de discours

"There is always something with the ocean, the weather, the wind all around you, touching you..." (B-P6)

"It's very windy, this area Scania, the south part of Sweden, it's very windy, it's very small from the west point to the east point and we have water all around and the rest of the Sweden says it's windy in Scania, to windy they think." (B-P4)

"The eight fingers of wind sing my hair as I ride my bike with the kids playing in the front." (B-B1)

"WARM wind against my skin." (B-B4)

"It is almost always windy down here. I used to dislike the wind, but here the wind is constant, more or less. It is part of what makes me feel at home now since I moved here. It surprises me. During winter storms it is fantastic feeling of being alive walking on the wood steps by the sea, with the waves throwing cascades of water against the rocks and then being able to go inside, sitting in front of the fire place listening of the fire place, listening to the storm chasing through the garden." (B-B6)

"I feel the cold wind today, brrrr..." (W-B1)

Toutefois, le vent est aussi considéré comme source d'inconfort : *"It's one thing that it's not nice here : it's windy. Sometime it's nice to hear it but when you go out and you feel it, like jogging, everyday, you don't find the wind so sexy... It's thought for the body, for the face... And as a sailor I like the wind... but well, everyday..."* (B-P7) ; *"Most of the time it's grey, rainy and windy... When there is the snow I go out but only around the Turning Torso. But when it's windy, it's really really windy there because of the circular, the air circulates, it's like a trump just close to the building."* (B-P4).

Ce ressenti d'inconfort est par ailleurs accentué parce que certains habitants considèrent qu'il n'y a pas eu de conception urbaine en fonction des intempéries : *"I don't think they thought about the wind here, because in the winter, it becomes like a tunnel and there is a lot of wind..."* (B-P6). Pourtant, le paramètre du vent semble avoir été pris en compte dans certaines situations, comme par exemple dans le « *wind shelve* » qui se trouve en dehors de la partie construite du quartier, créé, de par la conception du mobilier urbain particulièrement, pour pouvoir contempler la vue de la mer sans être justement exposé au vent : *"One of the things I like, when you go out of the main streets, in these side streets, it's like close like a little village, you have those parts, protected by the wind. I like they put those... little peaces of architecture that you can seat on, play with, not only look at them. It's nice."* (B-P2).

Le rapport à la température, considéré comme un rapport tactile, est aussi très présent dans les discours. La présence du soleil, la température, la chaleur ou le froid sont des signes du temps, des saisons... des paysages : *“The sun feels warm, nice on the skin. The trees give a nice cool shade to some places. The variation in temperature is a good sensation.”* (W-B1) ; *“Sometime we come to the park to sunbath... but it’s too hot now and I can’t stand it a lot. But generally I like the sun feeling on my skin...”* (A-P6) ; *“The beginning of the early summer-time... In the early morning it is still cold (dessin Brrrrr).”* (W-B5).



Dessin « Brrrrr » – Source : W-B5

Qu’il s’agisse du vent, du soleil ou de la pluie, les rapports tactiles des éléments naturels rappellent à l’homme sa coexistence avec la Nature, souvent oubliée dans les territoires urbains (cf. Encadré).

Le toucher des éléments naturel : l’homme, une partie du Monde – extraits de discours

“I mean when you live so close to the ocean you always have wind... specially here where these two oceans meet and sometime the wind can come here from all the ways... That’s something that is really different from other places... people that live in the city always ask “Isn’t it very windy?” and I say : “yes it’s very windy but I don’t see that like something negative but like something positive... because it gives you the feel of being a part of nature... the wind has a great part of nature and it’s nice to feel that in the city...” (B-P1)

“A little later the temperature drops radically. A quick check on the thermometer 5° less. The sky turns the colour of lead. Flasher and thunder in a distant closing in. Gusts of gale force winds shatters the leaves and makes things rapidly spread out. The air is easier to breath and cool, heavy drops of rain starts prickling me. The shorts det wet and are glued to my thighs. I feel wonderful, wonderfully small in comparison with the nature I’m part of.” (B-B1)

4. Odorat : sens local et sens de la nature (et de la contre-nature)

"Landscape is (...) the smell of the grass, the smells of nature." (W-E8)

Le sens de l'odorat, avec celui du toucher, est le troisième plus mobilisé par les habitants ayant participé à nos investigations de terrain dans les trois quartiers durables étudiés. Très proche de l'ouïe par certains aspects, l'odorat est un sens passif : nous ne contrôlons ni l'usage que nous en faisons ni les sources odorantes qui le sollicitent. Très liés au goût (*supra*), l'odorat est aussi un des sens qui évoquent le plus la mémoire (Cf. Chapitre 2).

Mémoires d'odeurs – extraits de discours

"And there is this smell... I don't know how it's called... It smells bread and candies... It's like home... like if mama had cooked." (A-P3)

"I don't think that garden architects think about smells... Even in the shops they put smells and you like it more and you buy... And when you love someone, you remember his smell... Smell is very important..." (W-P2)

"In the city... you recognise a point where are... things, special architecture... smells... It's one of the sensations that makes that you remember things... It creates special memories..." (W-P4)

"The sand and those trees have a special smell and it's like a memory from when I was a child and we went to the beach..." (B-P4)

Les rapports olfactifs restent très liés aux sentirs et ressentis de la nature et de ce fait ne sont pas toujours aisés en territoire urbain : « *Non... Au niveau des odeurs, pas vraiment, on habite quand même en ville, ça sent pas la campagne exactement...* » (W-P1) ; *"When you go out at Voldenpark, there is more smells but not really in this neighbourhood..."* (W-B6).

Ainsi, souvent, les habitants considèrent qu'il n'y a pas beaucoup de (« mauvaises » ?) odeurs : *"There are not a lot of smells." (W-P5)* ; *"If there is a smell I don't recognise it as a smell..." (W-P2)* ; *"Smells I'm not aware of it it doesn't smell bad but..." (W-P5)* ; *"I don't think there are a lot of smells here but I can't say there is a special..." (B-P4).*

De même, certaines difficultés quant aux rapports sensoriels et à leurs sentirs dans le quotidien se sont posées : *"If you are conscience you can have a lot of smells but we don't walk around smelling... Here there are a lot of smells." (W-P8).*

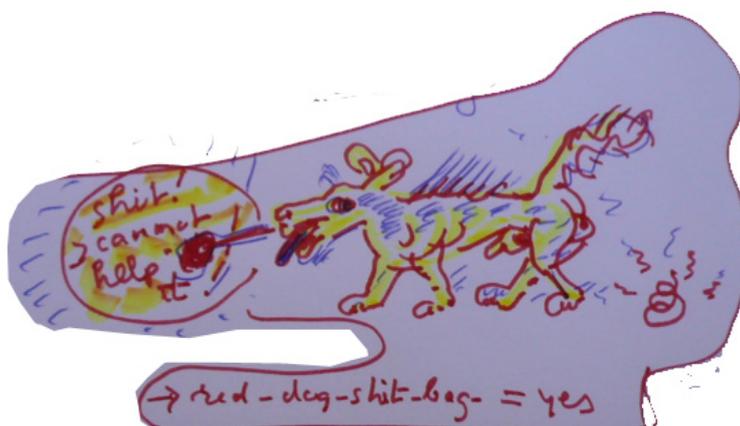
Contre-nature (industries, véhicules) et para-nature (maisons de tri, animaux domestiques) : les contre-odeurs

Les rapports olfactifs sont en comparaison des autres rapports sensoriels, ceux qui sont les plus négatifs. Ainsi, si les jugements esthétiques relatifs à la vue, à l'ouïe ou même au toucher peuvent être négatifs, les jugements olfactifs sont plus durs ou moins supportables – sans doute en lien avec les représentations qui y sont attachées (cf. Partie 1). Deux groupes de sources odorantes regroupent la majorité des sources d'inconfort et de gêne :



- Les odeurs « contre-nature », issues du monde de l'industrialisation : *"I dislike the scooter because they are noisy and they live a lot of pollution and it smells bad..."* (A-P3) ; *"And there is a big bad industry that make fertilizer... and people are only now considering it and this power plant, the wind mostly goes this way and some time the smell comes here..."* (A-P7) ; *"I don't have a lot with smells... When it is bad weather... a sort of smoke and you smell this afoul smell of the petrol..."* (W-P4) ; *"Smells? (...) sometimes you have painting smells from the industries, they are building wind power plamps and when they paint it, in summer time, it smells like nale polishing, and it smells a lot..."* (B-P6)
- Les odeurs « para-nature », qui proviennent essentiellement des animaux domestiques et des déchets humains : *"Dog shits."* (W-P7) ; *"You smell the dog now, that's not so nice... but at least there is this tree smells..."* (W-P9) ; *"Smell of the dog shit... Pfffff..."* (W-B5) ; *"Sophuset" do not smell so good in the summer heat.*" (A-B2) ; *"In the rubbish house it smells a little bit bad... people don't have a sense of civil responsibility."* (A-P4) *"Moved a cigarette dutt away from the water : horrible smell of cigarette on my fingers. Can't stand all there cigarette dutts."* (B-B4).

Surtout, à travers ces gênes olfactives, sont critiqués des comportements humains considérés comme non acceptables / non respectueux (ex. ne pas ramasser les déjections de son chien, jeter ses poubelles n'importe où). C'est ce qu'a voulu exprimé l'auteur (W-B1) du dessin ci-contre, ou encore cet autre commentaire : *"The dog shit is all over the WG. Many dog-owners don't use the special red bags for dog shit. In the summer you can smell the dog shit and children can not walk in the grass. Only the parents of the "Andrea's field" and children playground are taking care that dog-owners don't use this as a "dog-toilet!"*" (W-B5).



Dessins - Source : W-B1

Smells like teen spring...

"The flower's smells..." (A-P7)



Photos de fleurs et d'assemblages de fleurs - Source : B-B3, W-B1, A-B6, B-B4, B-B5, W-B3

L'odeur la plus récurrente et celle qui semble véritablement faire partie du paysage quotidien des habitants est celle des fleurs.

L'odeur des fleurs : une partie du paysage multisensoriel - Extraits de discours

"Do you smell this? It's beautiful... about smells... so there you go a beautiful one..." (W-P6)

"Under the tree there was a flower smell..." (W-P9)

"Smell of flowers in the air." (W-B1)

"Nice smell of flowers." (W-B1)

"This water lake and the plants... the lily flowers when it's blooming it has a special smell... It smells well" (A-P1)

"What I have often smelled during my walk was fresh or grass to the smell or roses where there was no roses to be seen!'" (A-B5)

"The smell of flowers are nice in the gardens. They make us stop and enjoy. I've noticed more and more the different materials that are under my feet, the feeling-foot." (B-B4)

"The intense fragrances of the flowers along the courtyards, among them the early July flowers: Caprifolium, jasmine and red, red roses accompanied by the seagulls." (B-B1)

"The roses, and I smell them all those roses...roses again... they are very... there are very... I sense them..." (B-P5)

"This is a great place, it smells the lavender" (B-P5)

"I smell... jasmin... yeah... and that's also nice!'" (W-P2)

"And there are those so beautiful flowers..." (W-P4)

Ces odeurs fleuries renvoient pour beaucoup au changement des saisons : « *Ce petit jardin ici où je marche entre les maisons et les ateliers, là-bas ça sent le printemps de temps à autre, selon la saison justement... j'aime bien... parce que c'est un peu plus fermé... Peut-être pour ça, je ne sais pas... Mais là, on sent un peu les odeurs, on les sent bien...* » (W-P1) ; “*At the moment there is a spring smell – spring smells very nice – fresh... fresh. Now you really smell flowers.*” (W-P8) ; “*Smell of summer... The flowers aren't smelling as strong as they did earlier.*” (A-B4) ; “*The smell you have it only in the summer...*” (B-P3).

“*My objects of the day: Some kind of grass, don't know the name of in English. It is pretty. I like it very much. I pick up some flowers growing here, nice too. Good feeling. I did smell those flowers I pick up today of course.*” (A-B8)



“*My photos of the day: Two photos of white roses. The flowers smells lovely, they smell what roses should and only getting a beautiful look. Roses are nice to have, actually everywhere, it's also difficult to don't pick anything.*” (A-B6)



Plus largement, ce ne sont pas seulement des odeurs fleuries mais aussi :

- D'autres odeurs naturelles, des odeurs de terre : *"I feel dust in my nose, the earth in parks and street is dry."* (W-B1) ; *"I smell the earth when the rain hit the floor. It's difficult to explain but the smell is the same as when you are in the Frost and it rains, specially when it been quite warm over the last few days and the earth needed to cool off!"* (A-B5) ;
- Des odeurs « vertes », qui participent au paysage quotidien des habitants : *"... you can also smell the grass."* (W-P8) ; *"The grass when it's cut mmmmm... and sometimes the blossom of the flowers here..."* (W-P4).

Ces odeurs sont la preuve d'une nature certes urbaine, mais d'une nature bien présente et singulière au regard des autres quartiers de la ville (*infra*).

Les odeurs « vertes » différenciatrices des autres quartiers – Extraits de discours

"It smells... Yeah, yeah, yeah, I don't know what this is but I like it. I always go from my house to this pub... it's also a sort of ... it's all the green that makes it a really nice place... different one." (W-P9)

"It's a very nice and a small part of Malmö, I like the nature and the smells, not too many gaz and I like the kindergarten, and happy kids, people are happy and smiley." (A-P6)

"I can smell wet plants, green smell. I have decided to relax in the backyard of my window. There are 3 bench chairs. This is Augustenborg." (A-B5)

"Of course, in comparisation with other places, it smells better here... more nature, more fresh air..." (W-P3)

"It's very different, other buildings but also other smells 'cause other places is less green and less flowers less less..." (W-P4)

"Perhaps in spring and fall, the green things in the water that smell particular. And those trees (pins) smell quite a lot. And for a new area it's nice that they put those trees here, they are quite common outside the city..." (B-P4)

Odeurs micro-locales – marqueurs olfactifs locaux

La mer, un marqueur olfactif à Bo01

La présence de la mer à Bo01, outre les stimulations tactiles qu'elle provoque (par le vent), produit aussi des rapports olfactifs spécifiques. Les odeurs de l'eau, des plantes et des matières marines sont des marqueurs olfactifs locaux propres à Bo01.

Marqueurs olfactifs marins - Extraits de discours

"And the smell, yes it smells sea..." (B-P7)

"Ohhh absolutely, we have... we don't smell so much the ocean here as you would smell it in place where you have seaside ... think at Bretagne... You smell the ocean everywhere.... Here we don't smell it a lot... but we smell it..." (B-P1)

"Smell, it's not a very strong smell of the sea, we often feel it's a clean sea. It's clean... The smell of the sea is a clean sea smell..." (B-P2)

"Here, if I think for smells, how we can called it in English... ? All those green vegetables in the sea... algues, it smells sour... yeah..." (B-P4)

"Sometime it smells from the canal, but it's not a problem... there is no good no bad smells..."(B-P7)

Un marqueur olfactif local à Augustenborg... le bon pain sortant du four et rythmant la journée !

Quasiment la totalité des personnes avec qui nous avons effectué un parcours multisensoriel à Augustenborg (8 personnes sur 10), ainsi que plusieurs participants aux baluchons multisensoriels, nous ont évoqué une odeur sucrée de bonbon, de pain, de viennoiserie... perceptible tôt le matin dans le quartier. Cette odeur diffuse semble en cela être un des marqueurs olfactifs du quartier.

Odeurs de pain, odeurs locales - Extraits de discours

"It smells bread that they are making" (A-P1)

"The candy and bread factory is not in Augustenborg. It's like a little bit far but the smell is very strong specially in the morning... It's here and perhaps in some other neighbourhoods that you can feel that... It's early in the morning and late in the evening that you can feel that..." (A-P2)

"It's a very nice neighborhood and in the morning, I don't know why, perhaps there is a bakery or something but I always smell fresh bread and it's nice..." (A-P3)

"And there is this smell... I don't know how it's called... It smells bread and candys... It's like home... like if mama had cooked." (A-P4)

"... and there is a big bakery over there and sometimes you can smell the baking..." (A-P7)

"I smell bread and bakery being made, from the near by bread factory, as I walk around the backside of Augestenberg Longsgertan." (A-B5)

5. Les plaisirs du goût et les autres : cultures, (agri)cultures urbaines et sociétés

Entre odeurs et goûts : les odeurs de nourriture

Une catégorie de rapports sensoriels, exprimés comme étant des rapports olfactifs, se retrouvent dans un entre-deux sensoriel, celui de la nourriture, qui vacille entre l'olfactif et le gustatif. Comme mentionné dans la première partie de ce document, les deux sens sont souvent mêlés et mélangés, l'un étant parfois dépendant de l'autre (rétro-olfaction - *supra*). Ainsi, si les habitants considèrent ces rapports sensoriels comme étant olfactifs, nous pouvons toutefois les qualifier tout aussi bien d'olfactifs que de gustatifs.

Entre odeur et goût : les odeurs de nourriture - Extraits de discours

"There is a interesting smell, someone is cooking..." (W-P4)

"... well now it smells barbecue..." (A-P1)

"I can smell food from the building behind me. The wind keeps picking the smell of food. The looks of it the kitchen window is wide open. I feel little hungry after smelling that food!" (A-B5)

"10pm smell of barbecue from a distance." (W-B1)

"And now everybody is outside with a cup of coffee. It smells coffee." (W-P8)

"10pm: smell of barbecue from a distance." (W-B1)

"I smell bread and bakery being made, from the near by bread factory, as I walk around the backside of Augestenborgs Longsgertan." (A-B5)

Au-delà de son lien étroit à l'odeur, le goût est aussi un sens éminemment lié au plaisir. Ici, si le plaisir n'est que indirect et suscité implicitement, les rapports gustatifs exprimés par les habitants des quartiers étudiés traduisent aussi et surtout la mixité fonctionnelle (présence des commerces) et les activités sociales qui les accompagnent, le mélange des cultures (nourriture multiethnique), ainsi que la présence des cultures légumières et fruitières urbaines.

En effet, difficile de lier goût et plaisir quand les habitants disent qu'il n'y a pas de choses à goûter en ville : *"I did not taste anything since there is nothing to taste in a city. Other then dirty grass !"* (A-B5). Une seule exception toutefois : le goût de l'eau de pluie : *"So this is what happens when we walk around Alma and me... She stops every two meters... and touches everything, she tastes the water..."* (B-P6) ; *"I was not able to taste anything except water drops from the rain. That at times flew into my mouth."* (A-B5).

Si le goût est donc si difficile à expérimenter en ville, c'est parce qu'il passe avant tout par l'action de goûter de la nourriture : *"Have you tried the ice-cream here? It's good. They have the perfect location but they have problems with people living in the building : they don't think it should be an ice-cream bar here, but I think it's nice for Bo01..."* (B-P6) ; *"And the taste in restaurants, cafés, bars... It's also the people and liveliness on terraces that evokes me. And the mixture of people."*

(W-B6) ; *“Pizza from the blocks restaurant. Spot and barbecue from our grill. ”* (B-B6) ; *“Taste : Chocolate with wiped cream.”* (B-B6).



Dessin - Source : B-B6

Mixités culturelles en bouche

Concernant les rapports gustatifs qui passent par l'odeur, nous constatons qu'ils sont souvent la preuve de l'existence de cultures multiples. Ainsi, selon les lieux et les quartiers, les nourritures (rapports olfactifs et gustatifs) sont multiculturelles, exotiques... comme ceci a été constaté dans les quartiers de WGT et Augustenborg.

Quand le goût traduit la mixité culturelle – Extraits de discours

“In this place (Little Turkey) there are a lot of smells... or like tastes... I don't know...The falafel, the pizzeria... I like the mix of the smells...” (A-P5)

“It's a little... the square here there is the smell of food from different countries.” (A-P5)

“In the square it smells like multicultural food.” (A-P6)

“Smells it's mainly Little Turkey, and multicultural smells of food also the inside parts the gardens... It smells food also...and in the other side is mainly nature smells...” (A-P6)

“The only smell I notice is that of food, from the falafel place.” (A-B1)

« Par exemple, je commence à sentir de la cuisine... de la cuisine avec des épices, quelque chose de très excitant, exotique... » (W-P1)

Activités collectives/sociales et partage avec les autres

Les rapports gustatifs passent avant tout par les repas que les habitants des quartiers étudiés conçoivent en société. Les plaisirs gustatifs sont aussi sources de partage :

- en famille : *“8 am, wake up and smell the coffee... Taste of coffee, freshly baked croissants, grapefruit, raspberry jam and butter. Family brekfast”* (B-B3) ; *“WG café: sometimes we have dinner over there.”* (W-P6) ;



Photos : "Family breakfast" (B-B3)

- entre amis : "Here in the café... a lot of people come and sometimes I come. Sometimes here to eat with friends..." (W-P4) ; "Have you already eat there ? Not bad humm ? I come here with friends, with neighbours..." (W-P7) ; " Little Turkey... We come here in the evening, dance, take a beer, eat a pizza... Fridays and Saturday they stay open till 2 o'clock in the morning but the neighbourhood is still calm around..." (A-P1) ;



Photo : "Sunday lunch with friends" (B-B3)

- entre voisins : "Interaction with neighbours in equal to the taste of coffee or the smell of grilled meat." (A-B2) ; "Picnic table on a weekend day. Neighbours come together to eat." (W-B1).



Photo : "Neighbour's picnic table" (W-B1)



Photo : "Snack time" (A-B2)

La nature productrice : (agri)cultures (gustatives) urbaines

Les plaisirs gustatifs sont aussi liés à la production et à la culture légumière et fruitière. En effet, les habitants des quartiers étudiés nous ont fait part de la présence de végétaux dont ils consomment leurs fruits et fleurs : *“In our street we have also fruit trees so in the autumn we can have prunes and cherries... Not a lot... It’s like how is the first to get them... Haha!! It’s not really a smell... but well...it’s like a taste...”* (W-P8) ; *“I take those flowers so that I can lose weight! Hihi! (Elle ramasse des fleurs de sureau). In Romania we make juice from it to... “* (A-P2) ; *“A friend of mine told me there where also “figues” here... you could eat them...”* (W-P4).

Aussi, plusieurs habitants cultivent eux-mêmes leurs légumes, fruits et plantes aromatiques : *“It is harvest season in the garden. It was planted so that nothing that grows here is poison, most of the things is eatable which is fab when you have a child who likes to taste everything she can find.”* (B-B6) ; *“Taste: Fresh beetroots. Cranberries from the garden.”* (B-B6) ; *“Back in the yard. Picking raspberries, winterberries and strawberries. The raspberries has painted on the branches of the near by tree read during the storm two days ago. Looks like blood.”* (B-B6).

“Collected objects : HERBS – A selection from my balcony FARM!” (A-B7)

Sur l’enveloppe était marquée :

“- MINT

- INDIEN CRESS

- DILL

- BRIGHT EYE

- THYM

ALL FROM MY BALCONY PICKED TO MAKE DINNER!

TOMATOES LOOKING GOOD. They should taste good also” (A-B7)



6. Des rapports monosensoriels aux rapports plurisensoriels et multisensoriels : quels équilibres, quels sens, quels apports spécifiques ?

Le découpage en cinq sens est, comme nous l'avons explicité plus haut, une facilitation pour l'analyse du corpus car il respecte les discours recueillis (qui usent pour beaucoup et spontanément de ce découpage). Une fois les modalités sensorielles et leurs sens présentés (sous-parties 1 à 5), nous proposons dans cette sous-partie de voir d'une part, l'expression de la multisensorialité et ses modalités, et d'autre part, les liens et les rapports entre les rapports monosensoriels surtout afin de vérifier la prétendue primauté visuelle et l'ordre de mobilisation des différents rapports.

6.1 Entre associations sensorielles et sentiments : des paysages multisensoriels

Nous interrogeant sur la multisensorialité et essayant de comprendre s'il est possible de la saisir et d'entrevoir les formes qu'elle prend, nous avons effectué un travail analytique essentiellement sur les expressions de cette multisensorialité dans les discours des habitants. Les rapports multisensoriels s'expriment dans des formes multiples allant de l'association sensorielle (descriptive) à l'expression des sentiments. Les classer et séparer les différentes formes n'est pas chose aisée. Par commodité, nous les présenterons donc en trois catégories :

- allant du plus descriptif : associations sensorielles ;
- au plus complexe : expressions des sentiments liés à un rapport multisensoriel ;
- et passant par une étape intermédiaire – par ailleurs la plus renseignée – que nous nommons les « moments sensoriels », lesquels, outre une description en juxtaposition sensorielle, associent les sens, les mettent en lien, nous racontent un moment où les sens sont en plein éveil sans pour autant entrer dans l'intimité des sentiments que ces sensations procurent.

Il faut aussi noter afin de respecter notre corpus que, comme pour les analyses monosensorielles, l'entièreté de celui-ci n'a pas été utilisé et que par commodité de lecture, seuls les fragments les plus représentatifs ont été livrés ici. Précisons aussi que lorsqu'il s'agit de l'expression de rapports multisensoriels, les discours sont composés de plusieurs phrases et sont donc d'une longueur plus importante.

La multisensorialité exprimée par des associations sensorielles descriptives...

"It looks like a small cathedral and you have this (elle fait claquer ses mains) and also this (elle touche le mur lisse)... this is very special." (W-P4)

En premier lieu, nous pouvons préciser que l'expression des rapports monosensoriels (présentées plus haut), si elle existe dans le discours, est inexistante dans le sentir en tant que tel. Ainsi, nous retrouvons, dans les discours relatifs aux rapports multisensoriels, tout type de rapports monosensoriels, associés à d'autres sens et sensations. Dans ces cas-ci, ce que nous nommons des

« associations sensorielles » sont exprimés. Comme cela peut être par exemple le cas pour les rapports tactiles relatifs au vent :

Vent et rapports multisensoriels – Extraits de discours

"Windy, more interesting is to see it at the water... the waves and also wind in the grass..."

Photos : Water, waves, sailing boats

Recordings : Waves, wind, flip-flop and the wind in the grass." (B-B5)

Les associations sensorielles sont une juxtaposition des rapports monosensoriels dans une phrase ou dans une série de phrases qui apportent essentiellement de la description multisensorielle. Elles accumulent des sortes de données « objectives » (réceptions des stimuli).

Des associations sensorielles : accumulations de données « objectives » – Extraits de discours

"I do touch some flowers, smelling then too. I do hear and see and touch an insect!" (A-B8)



"Objects : Flowers, which I saw I took on my way back home (for you to see!) and for me to look and smell/touch too..." (A-B8)

"Photos : Tree outside my window; there's a lot of wind.

Recordings : Trying to record the sounds of the wind." (B-B5)

Faire le partage entre ce qui est de l'ordre de la description et ce qui est du jugement, du sentiment et de l'émotion est parfois chose malaisée. Ainsi, nous constatons, même dans les discours les plus séquencés où les informations sensorielles se succèdent sans aucune autre information *a priori*, que des commentaires relatifs à un jugement esthétique peuvent se glisser, comme ceci est le cas dans les extraits des encadrés qui suivent (en gras dans le texte).

Description par accumulation d'éléments sensoriels – Extraits de discours

"Taste : Chocolate with wiped cream

Hear : Wind, the gate opening, water running, stones dropped into the water, waves, music

Taste : Fresh beetroots. Cranberries from the garden.

See: Flowers, boats, people relaxing and 1000 of ants invading our patio.

Feel : The ants is a problem

Taste : Sweet summer and sun

Touch : Warm and a bit itchy from the grass who is dry from the lack of water.

Hear : Birds, wind and music and Elvira of course." (B-B6)

Description par accumulation d'éléments sensoriels – Extraits de discours

"Jours 5 – 16/07/10 – around 1 am - A short walk before going to bed.

A woman walking quick to her house. A few groups of two or three.

Some open windows with laughters and talks.

Two cars.

Shy rabbits.

And lot of noisy seagulls.

The grass was slightly wet.

A man was looking through disposed electronic stuff in one of the garbage houses.

The air was still and warm

I like how they made the different groups of houses so different. Makes it look less like a ghetto... But a bit more random.

A man closed his window and watched me when I walked by.

I wonder if there's so much going on in the winter.

Seems like this area is always alive – but in a very relaxed way." (A-B4)

Description par accumulation d'éléments sensoriels – Extraits de discours

"Today it is windy almost stormy at times. But we still had a wonderful day outside.

Smell : *Barbecue smoke from our yard and the whole area*

Roses from gardens blossoming.

Hear : *The wind shaking the trees*

Water running over rocks in the fountains

Kids laughing

Music coming from flats and houses, the sunset concert

Bicycles bells ringing

Our neighbours boys playing football on the field in front of our house

Touch : *Gras and sand, warm pavements under my bare feet.*

Water from the fountain

Taste : *Strawberries, cranberries, raspberries and cherries from our yard*

Pizza from the blocks restaurant

Spot and barbeque from our grill

Feel : Relaxed and happy, it is vacations and I am pleased with just hanging out in our garden and in the area with friends and family. And our problem with the ants is solved, bought some anti-ants-spray which worked.

See : *People enjoying, swimming, having a fab time."* (B-B6)



... qui peuvent être des moments/paysages sensoriels

Il ressort clairement de ces extraits de discours que monosensorialité et multisensorialité sont entremêlées et inséparables. Mais notre corpus nous livre aussi que la multisensorialité s'exprime comme telle. Comme un curseur qui se déplace, l'expression des rapports multisensoriels peut ainsi passer d'une description par association sensorielle à des récits de moments/paysages composés de rapports sensoriels quotidiens.

Dans ce cadre, les expériences et les moments vécus sont racontés. La description est toujours la principale manière de raconter ces expériences, ces moments, ces paysages. Les rapports sensoriels ne sont pas seulement exprimés par une accumulation mais le récit a sa propre cohérence, l'objectif du narrateur étant de toute évidence de décrire non pas des sensations mais un moment sensoriel spatialisé, quotidien ou exceptionnel, mettant ainsi en lien espace, temps et sens.

Des moments sensoriels spatialisés – Extraits de discours

"It's warm, hot really. I've been watering my flowers. Talking to friends at the beach. Neighbours, used to have one dog barking, now there are two dogs, thankfully just are barking. Sunny, two dogs barking... 19h00... The birds still song. It's really hot, looks like a thunderstorm is coming. Don't see people. Feels empty here, every men is on summer holidays." (B-B5)

"Rained earlier. Still wet around. More people out. No one seams to be in a hurry. Old ladies sitting on a bench doing nothing. Girl with a bike reading at a pont. Not many sounds. A few birds. Smell of summer. A smell of rotten truite from a few metres – maybe from a garden house. Working people on the garden or on one of the houses." (A-B4)

"Eart still wert after thunderstorm. Surprisingly many people outside. People on bikes on Gisengesbergsgatan. Parked cars and bikes remind me how meany people live here. Really enjoyed to explore my "new" neighborhood. Smells of flowers and warm weather makes people keep their windows open. Able to hear conversations, people laughing. A girl calling her cat from the balcony. Snail on pavements. Kind of worn over but all the green areas makes it lovely." (A-B4)

"It rains. Not too much people on the street. Everything is very green. The "young" type of green, as if the leaves just all grew overnight. It also smells very green and earthy. That is nice. The pink blossom leaves on the ground start to become a muddy substance, but it is still very pink everywhere. Nothing can escape the pink blossom leaves. It makes the neighbourhood some kind of festive. The rain makes a lot of noise. Like all other sound are a bit silenced by it. Except for when a car drives through a water-pool. It sounds like a roar and a waterfall. I'm also very wet. My coat, shoes and trousers soon become soaked and it is cold. Water dripping from my nose. The smell of wet clothes start to come up. Even the birds seem to have disappeared Inside there nests. I long to be home and warm and dry again! I don't touch anything, bikes, houses, everything not having green leaves or blossom seems abandoned and grey and dripping. You even start to feel sorry for the waste bins that they have to stand there in the rain. They look desolate." (W-B2)

En ce qui concerne le moment et l'état dans lesquels ces rapports multisensoriels sont exprimés comme vécus, deux cas de figure majeurs se présentent :

- Les récits marchants (dans le cadre des parcours mais aussi dans le cadre des baluchons). Dans ces cas, les paysages contés sont souvent des « paysages collectifs » (*supra*) et les récits sont ainsi relativement distanciés.

Les récits marchants, des récits plus distanciés – Extraits de discours

"That's really nice, specially now with all the green. This is the ancient hospital area... It's the same style of buildings, it's white, the light, it's green, no cars here, you hear the birds, I also like very much what they did with the balconies, the new materials, it transform the buildings... There were someone here who put all kind of fruits here... that's very nice... it's colourful..." (W-P9)

"I'm walking behind two buildings, it's a bit strange feeling the smell, it's not as fresh as the other place... I came across a water fountain and it's quite relaxing just few metres from the parking area. There are some small animals in the water. And there are some small children..." (A-B5)

- Les récits dans des lieux spécifiques. Ici, dans la majorité des cas, les paysages racontés sont des « paysages intimes » (*supra*).

Des paysages intimes racontés par tous les sens – Extraits de discours

"And there is an other resting spot... you hear the falling water and it's very calming, people like this sound... You can feel the heat and you can hear the leaves moves and the grass, not know really just softly softly... It's like if you can feel it in your body... You can see lot of plants and trees and recreation area with sands... and people play there and grown up, go there to seat down, do some méditation. (...) And there is a really nice fountain, with the small... nobody really use it but it's really nice, you can pass under the bridge and be near by the water feel closer to water, it's really nice, but people see it but don't use it... I think because it looks a little bite dirty but the ocean is like that... And you can here the water and the arty fountain that I find really nice... It might be that you can hear it from some meters away..." (B-P5)

« L'entrée, j'aime bien. Une très petite miniature. Dans l'ex-muséum, ils sont en train de renouveler, et là-bas aussi il y a avait une sorte de galerie et c'est toujours très très beau. A Amsterdam, on n'a pas beaucoup de galeries ; quand il pleut, c'est difficile d'en trouver pour s'abriter. Et ça, c'en est un tout petit et personne ne le connaît ! J'adore ! C'est l'écho, le son quand on passe dedans et les carrelages, on dirait une vieille station de métro parisien ou de Londres... C'est très spécial ; ce n'est pas très connu ; c'est pour ça que j'aime bien ! (...) Cet espace, ça me donne la sensation de frais. Pas dans un sens négatif, mais c'est toujours très calme, je ne vois jamais les enfants qui crient... On dirait presque qu'on a cet air de respect pour le silence qu'un hôpital demande et que c'est resté depuis le temps que le WGT était un hôpital... Je l'aime bien... Il y a une certaine harmonie dans les arbres... La forme ronde aussi...» (W-P1)

Ainsi, des moments plus personnels, des activités plus intimes ou solitaires sont contés par les rapports multisensoriels. Très souvent cela implique de la mise en mots, mais aussi la prise de photo, l'enregistrement sonore, voire la récolte d'objets :

Mises en mots, en image, en son enregistrés – Extraits de discours

"I walked and sit just outside our door to see my daughter play, throwing stones in the water, listening to the water and birdsong. Feeling the warmth of the sun and the warm stones under my feet. There's no wind today, which is unusual.

Photos : Dripping water and grass

Recordings : Dripping water." (B-B4)

"Raining a tiny bit. Summer rain. Earth is damp. No many people outside. Very quiet. Walking through the park – never been there before. Surprised by the playground. Spends some time playing on the instruments there – what a great idea! Happy that I found it. Will show it to visitors. Enjoying the sounds of the crude instruments. Made recordings and photos. When I live the playground I'm surprised by the strange collection of litter on the ground. The usual cigarettes buds and candy bags but also a cup of a pink pen. When I reach the street I don't know where I am, and it takes me some time to realise that it's Augustenborgs gatan – must have turned north without noticing." (A-B4)

Par la multisensorialité, les affects se libèrent

Si ces moments de vie racontés par le biais de rapports multisensoriels n'apportent pas plus de sens derrière la multisensorialité que l'accumulation des sens derrière les rapports monosensoriels, ils ont la spécificité de les assembler. Parler de paysage multisensoriel, c'est parler à la fois de l'espace palpable, de jugements esthétiques visuels, de ce qui nous étonne, de la présence des autres (animaux, humains...), des rapports de l'homme à son environnement matériel (notamment naturel), de ses souvenirs, des cultures auxquelles on se « frotte », des rapports sociaux qu'on construit. Mais plus encore, parler du paysage multisensoriel, c'est parler de ses sentiments, révéler sa manière de vivre et de ressentir des choses... c'est parler du sensible dans sa totalité englobante.

Ainsi, nous remarquons dans le cadre de certains discours (dans le cadre des parcours mais surtout des baluchons) que des sentiments personnels, des appréciations sensibles, des moments contés... se glissent dans les discours tenus par les habitants. Souvent, ces expressions de sentiments arrivent à la fin de la description du moment vécu :

- Soit comme une conclusion sur le sentiment procuré par le sentir de l'espace : *“Here we are, as I said, the water is like clean and clear, especially the feelings of those mornings when you walk here in a summer morning and it is completely steel and flat like a mirror and you go in and everything is so calm and steel and the fresh water is so fresh, you can smell it it's clean and fresh. And you feel regenerate, it's relaxing. Yes! I enjoy living close to the sea.”* (B-P2) ;
- Soit comme une conclusion sur l'état d'être de la personne. Ainsi, sentir par les sens est aussi (re)sentir par les sentiments. Dans ces cas, les sentiments de liberté, de bonheur, de plaisir sont les plus fréquents (cf. Encadré).

Sentir et se sentir... heureux, libre, vivant, comblé... – Extraits de discours

“I think I smell the water, and the Mediterranean feeling, I like this feeling... And I like it because it's here in this area where I live. It's a really nice feeling to have this big town near Malmö, that's really small... I think the bridge it's like... it seems like going to vacations, going to the continent. It's a feeling of freedom...” (B-P8)

“(...) Smell of roses, coffee, freshly baked croissants, grapefruit, jasmine and lavender ad rose tobacco. Touch of warmth from sunshine, wood against bare feet. Sound of children singing and talking, birds singing, a laundry machine in the background, church bells, seagulls, the wind blowing in the grass and bamboo. Taste of coffee, raspberry jam and butter, croissants, grapefruit, rose tobacco. I feel content, happy, grateful, a bit tired (two small children not sleeping very well in the night).” (B-B3)

“And children go up and down the silver thing and there are some cats and we can seat there and watch the sun... I'm really happy, it's like a small refuge... We can open the door...Alma can run out... I thing that all the parents like the water even if we always have to be there because well Alma is small...” (B-P6)

“Well, I do feel great, the sun is shinning => It's very warm! I love smell fresh air after rain. I do hear quite a lot of voices, which do not disturb me at all. Wind touches my face and body, kind of feeling I

do have. I do touch some branches with nice leaves. It feels so nice indeed. It feels like being alive!"
(A-B8)

"My walking itineraries of the day:

Elvira on her tricycle and I go to the convenience store. There is not a lot of traffic in the area, most of the streets are "yard streets" which means that you don't have to worry about cars. Which is nice, especially when you have small kids.

There are spiderwebs everywhere in the area. I use the broomstick to get them off the façade of our house, but on our way to the store we saw a building which is covered with spiderwebs.

Going down to the deep sea swimming place to barbecue and take an evening swim and to listen to the goodnight sun concert.

Photos:

- *On our way to the convenience store*
- *Elvira on her bike*
- *Spiderwebs everywhere*



Recording:

- *Elvira on her bike, in the back you can hear the building in front of our being torn down*

Objects:

- *A shell from the beach*

Smell : warm grass and coffee

Touch : Warm sand and cool sea water

See: people sunbathing, playing football, eating picnics, barbecuing, kissing, hanging out.

Spiderwebs everywhere

Taste : Home made chocolate fudge with fresh berries from the garden

Feel : Happy and blessed to be alive and to live here!" (B-B6)

6.2 Les sens dans les quartiers durables étudiés. Une hiérarchie sensorielle multiple pour des marqueurs sensoriels communs

La mono-sensorialité est inexistante dans la réalité de l'expérience ; elle est pour autant construite culturellement et donc présente dans les discours. Mais, la multisensorialité s'exprime aussi et revêt des apports supplémentaires qui lui sont spécifiques. En effet, en comparaison des enseignements des rapports mono-sensoriels, la multisensorialité n'apporte pas seulement une accumulation de sens en fonction des rapports monosensoriels présents (comme par exemple dans les associations sensorielles - *supra*) mais, elle conduit aussi à une expression plus aisée et plus fréquente des sentiments, des affects (comme par exemple dans le cas des moments/paysages sensoriels et de l'expression directe des rapports multisensoriels). Mais, outre ces affirmations, parmi les questions qui ont guidé notre travail sont celles de la hiérarchie des sens et de leur poids dans le vécu sensoriel quotidien. Dans cette sous-partie nous présenterons alors le rapport entre la part de chaque rapport mono-sensoriel (par sa fréquence) afin de mettre en évidence les marqueurs sensoriels communs et distinctifs des trois quartiers étudiés.

Une hiérarchie sensorielle multiple

Après une analyse croisée du sens et des apports des rapports monosensoriels et multisensoriels, il nous est apparu opportun de procéder aussi à une analyse par quartier pour mieux comprendre le fonctionnement de ces rapports, et ainsi voir le poids de chaque modalité sensorielle et de son expression.

De ce travail d'analyse, parallèle au premier, il ressort que la mobilisation des rapports monosensoriels est différente selon les quartiers. En effet, comme le tableau qui suit l'illustre, le nombre d'occurrences place les modalités sensoriels dans des ordres décroissants différents dans chaque quartier. Si à WGT c'est l'ordre « habituel » qui est utilisé (respectivement par ordre décroissant d'importance : vue, ouïe, odorat, toucher, goût), cet ordre est bouleversé à Bo01 et à Augustenborg (cf. Tableau). Ainsi, selon les quartiers, la primauté prétendue de la vue est contredite et d'autres sens (ouïe et toucher) s'avère être les premières mobilisés. Certainement, les écarts entre l'ouïe et la vue dans le cas d'Augustenborg sont minimes mais, s'un poind de vue croisée (entre les trois quartiers et notamment Bo01 et Augustenborg) il ressort clairement que l'ordre culturellement induit (vue, ouïe, odorat...) n'est pas issu des expériences habitants mais justement d'un codage historique et culturel (cf. Chapitre 3).

Tableau 39 - Hiérarchie des rapports monosensoriels dans les quartiers durables étudiés - Source : Auteure, 2011

WGT		Bo01		Augustenborg	
<i>Sens / occurrences</i>					
Vue	89	Toucher	94	Ouïe	77
Ouïe	79	Vue	88	Vue	75
Odorat	43	Ouïe	80	Odorat	54
Toucher	26	Odorat	43	Goût	29
Goût	11	Goût	22	Toucher	20

Des marqueurs sensoriels communs

Malgré ces écarts, nous retrouvons bon nombre de « marqueurs » sensoriels communs aux trois quartiers, malgré leurs différences (en termes de situation, de population, de projet, de styles de vie, etc.). Pour ce faire, nous avons compter le nombre de mobilisation des différents éléments sensoriels mentionnés dans les trois quartiers étudiés. Ces marqueurs communs sont relatifs à l'ouïe, l'odorat, le toucher et dans une moindre mesure la vue (cf. Annexes pour une liste complète par dispositif méthodologique).

Pour les trois quartiers étudiés (WGT, Bo01, Augustenborg) et selon des proportions différentes, nous retrouvons comme marqueurs communs :

- Pour les rapports sonores : sons et jeux des enfants omniprésents, l'eau sous diverses formes, les chants et sons des oiseaux, l'absence ou la présence minime de la circulation automobile.
- Pour les rapports olfactifs et tactiles : la végétation.
- Pour les rapports visuels : la végétation, la présence de l'eau (sous formes multiples), les animaux urbains (sauvages et domestiques).

Le tableau qui suit permet de mieux visualiser ces résultats.

Tableau 40 - Les marqueurs sensoriels communs aux trois quartiers étudiés - Source : Auteure, 2011

Sens	Marqueurs sensoriels communs
Vue	Vues végétales et aquatiques Présence d'animaux
Ouïe	Chants d'oiseaux Absence ou quasi-absence de sons de voitures Sons d'enfants
Odorat	Odeurs de fleurs et de végétaux
Toucher	Végétal

Les marqueurs sensoriels distinctifs, principalement visuels

Nous nous sommes alors penchés sur les marqueurs sensoriels distinctifs des trois quartiers étudiés (cf. Annexes), tels que :

- Pour WGT : c'est le mélange d'architectures anciennes et modernes et l'architecture ancienne ainsi que la présence des objets d'art.
- Pour Bo01 : ce sont les architectures (aussi urbaines), la présence du vent et l'utilisation de matériaux spécifiques (comme le bois et les pierres sur la promenade).
- Pour Augustenborg : l'architecture homogène, les odeurs de l'usine de pain et de viennoiseries et la culture des légumes.

C'est alors principalement l'architecture et l'aménagement visuel (urbain ou artistique) qui assure la différenciation de ces trois quartiers entre eux. Et, si certains traits sensoriels (non visuels) distinctifs existent, ils sont rares et majoritairement d'origine externe à la conception et gestion de ces quartiers :

- Le son des avions à WGT ;
- Les odeurs de l'usine de pain et des viennoiseries à Augustenborg ;

- Le vent à Bo01.

Seuls deux éléments distinctifs non visuels sont le résultat d'un projet (matériel ou pas) : la culture des légumes à Augustenborg (initié par MKB – équivalent d'un bailleur social) et les matériaux recherchés à Bo01 (choisis par les architectes du projet).

Il est à noter qu'en ce qui concerne les rapports sonores, les discours des habitants sont sensiblement ressemblants dans les trois quartiers. Si dans le cadre des autres sens (vue, odorat, toucher, goût), des distinctions existent, ce qu'on entend dans ces trois quartiers est à peu de chose près identique, que l'on se trouve à Amsterdam ou à Malmö, dans un quartier « riche » ou dans un quartier « pauvre ». A quelques exceptions près, le monde sonore serait-il alors le plus homogène au regard d'un mode de vie urbain dominant ? Une question se pose alors : la vue est-elle le sens distinctif principal de ces trois quartiers durables entre eux ?

Quelle esthétique durable ?

En croisant avec l'analyse des entretiens auprès d'acteurs et l'analyse des documents de projet, nous constatons que les éléments visuels ont été clairement et explicitement travaillés, par un travail sur la distinction du quartier et les spécificités du site : architecture hétéroclite, couleurs et formes différentes, diversification des aménagements des espaces extérieurs... La spécificité visuelle des quartiers est de toute évidence une préoccupation « naturelle » des acteurs, notamment concepteurs.

Pour autant, et comme les acteurs (des trois quartiers) rencontrés nous l'ont raconté (notamment des concepteurs), aucun travail spécifique n'a été mené sur les autres sens, mis à part des interventions techniques et quantitatives, habituelles dans toute réalisation et qui concernent les espaces intérieurs (comme par exemple les isolations thermiques et phoniques). Quelques rares exceptions concernent cependant les espaces extérieurs :

- A Bo01 : les orientations du bâti, ainsi que l'ouverture et la forme des rues donnant sur la mer ont été pensés de telle manière à protéger l'intérieur du quartier du vent.
- A Augustenborg : l'espace de jeux sonores pour enfants.
- A Bo01 : les « singing hills ».

Malgré ces rares et ponctuelles interventions à visée sensorielle autre que visuelle, des retombées indirectes relatives à des préoccupations et objectifs du projet influent indirectement et de manière assez uniformisante d'un point de vue sensoriel dans les trois quartiers. Contrôle ou absence des voitures, valorisation et incitation à l'utilisation des modes de transport doux, gestion de l'eau avec un traitement en surface, végétalisation des espaces extérieurs... tant des thématiques récurrentes des quartiers dits durables (cf. chapitre 5) qui influent sur les rapports sensoriels développés. Et, au vu de l'absence d'une réflexion spécifique sur la sensorialité urbaine, des marqueurs sensoriels communs aux trois quartiers apparaissent. Ce qui a pour conséquence d'aboutir à trois quartiers, certes éloignés par leur positionnement géographique, leurs contextes socio-économiques, culturels, spatiaux, qui se ressemblent pourtant d'un point de vue sensoriel (non visuel) et qui crée une esthétique durable qui semble assez uniforme par certains aspects.

Les rapports sensoriels et leurs apports respectifs

Dans le cadre de ce chapitre dédié sur les sens du sensible, nous avons mis en évidence que chaque sens a un sens caché en lui, tels que :

- La **vue** renvoie à des rapports distanciés et passifs, décrit ce qui étonne et/ou dérange, est le moyen de perception du passage du temps et un des rapports sensoriels qui se prêtent le plus au jugement esthétique.
- L'**ouïe** est un sens passif, immersif voire intrusif qui atteste la présence de l'autre (que l'autre soit humain, animal, naturel). Dans des cas bien plus rares, il devient écoute esthétisante (par exemple de la musique).
- Le **toucher** est un sens double : actif et passif, qui se montre difficile à désinhiber. Ainsi, nous touchons les matières (et bien plus rarement d'autres vivants), nous nous faisons toucher par la nature. Le toucher apporte la preuve matérielle de l'existence de la nature, de l'environnement, de notre réalité.
- L'**odorat**, sens passif, est le sens le plus directement lié à la présence de la nature ou dans certains cas d'activités humaines « contre-nature » (industries) ou « para-naturelles » (déchets humains et déjections animales).
- Le **goût** est fortement lié aux rapports olfactifs (de nourriture), se construit dans le partage social (en famille, entre amis ou voisins), est la preuve de la présence des différentes cultures et se « réveille » en ville par des pratiques d'agriculture (légumières et fruitières).

Ainsi, les rapports sensoriels nous renseignent non seulement sur les modalités et les jugements esthétiques relatifs aux différentes modalités sensorielles, mais aussi sur :

- la composition et la qualification des espaces matériels ;
- les compositions humaines des quartiers : mixités sociales, culturelles, intergénérationnelles, ainsi que les rapports sociaux qui les régissent ;
- la qualification de la nature urbaine : tout autant animale que végétale et empreinte de pratiques ;
- les activités humaines (individuelles et/ou sociales) et les fonctions existantes dans les quartiers...

C'est ce qu'illustre le tableau qui suit.

Tableau 41 - Les rapports sensoriels et leurs apports selon le corpus recueilli – Source : Auteure, 2011

	Vue	Ouïe	Toucher	Odorat	Goût	Multisensorialité
Qualification	Positive et négative	Positive et négative	Positive et négative	Positive et négative	Positive	
Modalité	Passive	Passive et active	Active et passive	Passive	Active (passive <i>via</i> la retro-olfaction)	
Rapport	Distance	Intrusion Immersion	Contact	Intrusion Immersion	Incorporation (Intrusion, immersion <i>via</i> la retro-olfaction)	
Caractérisation et information sur ...	Contemplation Etonnement Jugement esthétique	Ecoute (aussi esthétisante) Jugement esthétique et social	Découverte Jugement éthico-esthétique	Mémoire Jugement esthétique (gêne/plaisir)	Jugement esthétique	+ Expression de sentiments personnels et affects
	Spatialité urbaine Temporalité	Naturalité	Matérialité urbaine Naturalité	Urbanité Naturalité	Naturalités urbaines (productrices)	
	Présence d'autrui	Présence d'autrui Mixité intergénérationnelle et culturelle		Activités humaines	Mixité fonctionnelle Activités collectives sociales	

La vue est mobilisée dans des situations de contemplation, d'étonnement et amène souvent un jugement. Elle renseigne la spatialité, surtout urbaine, et le passage du temps (et par son intermédiaire des choses de la nature). Avec l'ouïe, elle nous informe sur la présence d'autrui (qu'il soit humain ou animal).

L'ouïe est quant à elle plus rapportée à la nature, surtout animale et humaine (sons d'oiseaux, voix humaines et notamment enfantines...). Elle prend la forme d'une écoute, parfois esthétisante, du monde et peut conduire à un jugement tout aussi bien esthétique que social.

Le toucher est principalement associé à la découverte tactile du monde (cf. Chapitre 2) ; il décrit et nous informe sur la matérialité urbaine et naturelle, et peut conduire à des jugements esthétiques mais aussi éthiques (comme par exemple sur l'utilisation de certaines matières).

L'odeur nous renseigne tout aussi bien sur le caractère urbain des lieux que sur leur caractère naturel ; le premier souvent source de désagrément (voire de gênes), le second source de plaisir. L'odeur est aussi le sens qui relie le passé et le présent car elle renvoie tout aussi bien à la mémoire qu'à la perception immédiate, notamment relative aux activités humaines (comme par exemple celles de consommation ou de sociabilisation). En ce sens, elle est aussi très liée au goût (et non seulement pour des raisons physiologiques). En effet, le goût nous renseigne principalement sur les activités humaines collectives (notamment liées à la nourriture, qu'elle soit dans le cadre d'un repas ou d'une culture urbaine de végétaux).

Chaque modalité sensorielle a son propre fonctionnement et ses apports spécifiques. La multisensorialité se retrouve au croisement de ces monosensorialités mais a, elle aussi, son fonctionnement propre, en passant bien plus par le ressentir que le sentir, par le sentiment plus que par la sensation.

L'expression de la multisensorialité est possible, son « plus » : l'expression des sentiments et affects

Il ressort clairement de l'analyse des différents corpus que monosensorialité et multisensorialité sont entremêlées et inséparables. Mais notre corpus montre aussi de manière non moins évidente que la multisensorialité s'exprime comme telle. Cette expression prend diverses formes :

- des associations sensorielles qui consistent en l'accumulation des rapports sensoriels et qui restent assez descriptives ;
- des récits de moments/paysages sensoriels qui consistent, outre une description en juxtaposition sensorielle, en l'association des sens, leur mise en lien, le récit d'un moment où les sens sont en plein éveil, sans pour autant entrer dans l'intimité des sentiments que ces sensations procurent.

Ces récits (qui sont les plus présents dans le corpus recueilli) prennent eux-mêmes deux formes principales :

- des récits marchants, plus distanciés et qui renvoient dans leur majorité à des paysages collectifs (*supra*) ;
- des récits de lieux spécifiques, qui renvoient majoritairement à des « paysages intimes » (*supra*).

Dans les deux cas, ce qui est raconté est : un moment sensoriel spatialisé, quotidien ou exceptionnel, mettant ainsi en lien espace, temps et sens.

- des sentiments en lien à un rapport multisensoriel, dans le cadre de récits qui ressemblent pour beaucoup aux « récits/moments de paysage », mais qui apportent en plus les sentiments relatifs au moment. Ils sont spécifiques à la multisensorialité et

montrent donc bien que c'est par la multisensorialité que les affects se libèrent progressivement.

Comme un curseur qui se déplace, l'expression des rapports multisensoriels peut ainsi passer d'une description par association sensorielle, à des récits de moments/paysages composés de rapports sensoriels quotidiens et parfois de sentiments. Ainsi, ce que la multisensorialité apporte de plus (par rapport aux rapports monosensoriels étudiés indépendamment) est la totalité englobante de l'expérience du monde et les sentiments qui l'accompagnent. Si les paysages monosensoriels sont des sentirs qui ont du sens, les paysages multisensoriels sont tout aussi bien des rapports distants qu'immersifs, voire incorporatifs. Ils peuvent renseigner non seulement toutes les thématiques préalablement listées, mais en plus traiter et renseigner des sentiments et des affects. Les paysages multisensoriels sont des sentirs (qui ont des sens et des significations) et aussi des ressentirs...

Une présence importante des rapports visuels mais une mobilisation de tous les rapports sensoriels - l'ordre « culturel » mis en question

Si la multisensorialité s'exprime, les rapports monosensoriels sont aussi assez présents dans les discours. Nous avons alors étudié les rapports entre les différentes modalités sensorielles et la fréquence de leur évocation. Nous avons alors vu que, d'un point de vue global (sur tous les quartiers et toutes méthodes confondus), la vue reste le sens le plus évoqué. Mais, nous avons aussi mis en évidence que, selon le quartier considéré, la présence des différents rapports sensoriels et leur hiérarchie « habituelle » peuvent différer et être questionnées. En effet, dans chaque quartier, les rapports sensoriels s'expriment selon des poids différents, et dans deux d'entre eux, la vue n'est pas la modalité sensorielle la plus fréquente.

Tableau 42 - Rappel : Hiérarchie des rapports monosensoriels dans les quartiers durables étudiés - Source : Auteure, 2011

WGT		Bo01		Augustenborg	
<i>Sens / occurrences</i>					
Vue	89	Toucher	94	Ouïe	77
Ouïe	79	Vue	88	Vue	75
Odorat	43	Ouïe	80	Odorat	54
Toucher	26	Odorat	43	Goût	29
Goût	11	Goût	22	Toucher	20

La durabilité se donne aussi à sentir. Une « sensorialité durable » pensée visuellement, une esthétique durable impensée

Cependant, et malgré ces différences et différenciations entre WGT, Augustenborg et Bo01, il ressort que des marqueurs sensoriels communs existent à ces trois quartiers. Les quartiers durables étudiés ressemblent alors beaucoup les uns aux autres d'un point de vue sensoriel, notamment sonore, olfactif, tactile (comme cela est rappelé dans le tableau ci-dessous).

Tableau 43 - Rappel : Les marqueurs sensoriels communs aux trois quartiers étudiés - Source : Auteure, 2011

Sens	Marqueurs sensoriels communs
Vue	Vues végétales et aquatiques Présence d'animaux
Ouïe	Chants d'oiseaux Absence ou quasi-absence de sons de voitures Sons d'enfants
Odorat	Odeurs de fleurs et de végétaux
Toucher	Végétal

Mais, en étudiant les marqueurs sensoriels propres pour chacun des quartiers, nous avons pu mettre en évidence aussi des points de différenciation sensorielle entre les quartiers. Outre quelques rares différenciations sensorielles autres que visuelles (le son des avions à WGT ; les odeurs de l'usine de pain et de viennoiseries à Augustenborg ; le vent à Bo01), rares et majoritairement d'origine externe à la conception et gestion de ces quartiers, les éléments qui différencient les trois quartiers sont principalement visuels. Plus précisément, les architectures sont les éléments distinctifs principaux. La vue semble alors être le sens distinctif entre les trois quartiers.

Ce résultat est conforme aux retours que nous avons eus quant à la considération des autres sens que la vue lors de la conception urbaine de ces quartiers. En effet, selon les entretiens avec les acteurs des projets et des quartiers, les sens (autres que la vue) étaient et sont rarement et très ponctuellement, voire pas du tout, pris en compte dans ces projets et quartiers aujourd'hui habités. Aussi, les marqueurs sensoriels communs ne sont pas le fruit d'un travail conceptuel réfléchi mais le résultat incontrôlé d'une série de thématiques phares du développement urbain durable comme le contrôle de l'utilisation de la voiture, la promotion des modes de transport doux, la végétalisation et la naturalisation des espaces, le maintien et la recherche d'une biodiversité locale...

Ainsi, croisant l'absence de réflexion sur les sens et les résultats non voulus de l'application des principes du développement urbain durable, ces trois quartiers d'étude illustrent une certaine uniformité, normation (?), sensorielle (autre que visuelle). Si le développement urbain durable à

l'échelle du quartier n'est pas seulement à voir (car les autres sens sont présents, influés fortement par le contenu même de celui-là, et marquent fortement l'espace), il serait pour autant senti (autrement que par la vue) de la même manière dans des villes, pays, cultures, contextes sociaux... fort différents. Comment alors assumer une durabilité perceptible (inévitablement) sensoriellement sans pour autant normaliser et uniformiser les sens dans et entre les quartiers qui se veulent durables ? Pour ce faire un travail spécifique sur les sens est nécessaire. Car, travailler sur les sens, c'est aussi travailler sur (la perception et le sentir de) la durabilité, notamment dans sa reconnaissance.

Enseignements du chapitre :

Chacun des sens a un sens caché qui lui est propre. En croisant les différents apports sensoriels, et en plus des informations sur les rapports sensoriels eux-mêmes, la multisensorialité peut nous renseigner sur bien d'autres thématiques : la composition et la qualification des espaces matériels ; les compositions humaines des quartiers (mixités sociales, culturelles, intergénérationnelles) ; les rapports sociaux ; la qualification de la nature urbaine (animale et végétale, empreinte de pratiques) ; les activités humaines (individuelles et/ou collectives) et les fonctions existantes dans les quartiers... **Parler du sensible est aussi parler de bien autre chose.**

Le paysage multisensoriel, par sa sensorialité, apporte non seulement du(es) sens « caché(s) » mais permet aussi aux sentiments et affects de se libérer (avec alors la possibilité de les appréhender et de les prendre en compte le cas échéant).

La hiérarchie sensorielle historiquement, culturellement... « habituellement » évoquée n'est pas confirmée par nos investigations. Si la primauté de la vue est largement présente, les autres sens sont aussi fortement présents dans les discours.

La durabilité se donne aussi à sentir mais une uniformité sensorielle (autre que visuelle) se dégage dans les trois quartiers étudiés.

Question émergente :

La durabilité aurait une sensorialité (non-visuelle) uniforme malgré les contextes culturelles, spatiaux et sociaux multiples ?

CONCLUSION 3EME PARTIE

Tout le long de cette troisième partie, nous avons cherché à mettre en évidence ce qu'influe, qui révèle, qui structure le sensible pour les habitants. L'objectif était de nourrir principalement nos deux premières hypothèses de recherche.

Rappel des deux premières hypothèses de recherche

Hypothèse n°1 :

Le paysage multisensoriel n'est pas seulement un système de rapports sensoriels mais il est aussi et surtout un système de rapports (multi)sensoriels ET signifiants, chargés de sens individuel et social. Le paysage multisensoriel est un sentir mais aussi et surtout un ressentir chargé non seulement de perceptions individuelles mais aussi de représentations sociales, de projections, d'imaginaire... Il revêt ainsi le sens d'un engagement expérientiel situé, d'un être-là éprouvé, senti, vécu. Les sens et leurs sens sont alors une mise en lien de soi avec soi, avec autrui, avec le monde (urbain).

Hypothèse n°2 :

Dans ce système de rapports sensibles (multi-sensoriels et signifiants), la spatialité de l'expérience est d'une importance cruciale : elle la nourrit et elle s'en nourrit, faisant partie intégrante du système. Les espaces/lieux/territoires sont des paysages si ils sont habités, sentis, représentés, éprouvés (physiquement, mentalement, idéologiquement...). Ainsi, appliqués à nos terrains de travail, la spécificité de ces territoires de dits quartiers durables est alors aussi celle-ci : par une qualité (ou du moins particularité) des sentirs et donc des ressentirs, ces quartiers deviennent des paysages urbains uniques (différents d'autres par l'habiter urbain qui s'y déploie, où il fait bon habiter, où l'on se sent bien...).

Ainsi, nous avons essayé de faire ressortir les mots, les formes spatiales et sociales et les sens qui, croisés, font le paysage multisensoriel et qui le montrent comme un rapport sensible, situé, vécu et pratiqué individuellement et ou socialement, sentie, ressentie et exprimé.

Paysage et les notions associées (nature, architecture) : les mots pour dire le sensible

Nous avons alors présenté dans un premier chapitre (chapitre 7) les mots pour parler du sensible. Initialement, nous avons souhaité tester les deux mots le plus courant utilisés dans la recherche sur les rapports sensibles - paysage et ambiance – afin de connaître les « définitions » données par les habitants et valider notre hypothèse qui consiste à utiliser le terme de « paysage » pour parler du sensible situé. Cette hypothèse a été démontrée comme bien fondée car les habitants semblent en effet définir le paysage de manière assez proche de la notre. A contrario, le terme ambiance est définie comme un sentiment bien plus influencé par la présence humaine et les rapports sociaux qui la régissent et s'éloigne donc de la définition scientifique.

Nous avons aussi souhaité examiner les discours habitants en cherchant d'autres termes qui feraient sens pour parler des rapports sensibles. Nous avons alors remarqué que si les deux termes « scientifiques » sont aussi utilisés par les habitants de manière « spontanée », mais la fréquence de leur utilisation n'est pas très forte. Des termes spécifiques ne ressortent pas de l'analyse des discours (oraux et écrits) mais des notions englobantes comme « nature », « architecture/art » semblent contenir l'essentiel des mots utilisés par les habitants qui renvoient plus à des objets (ex. arbre, bâtiment) et des qualificatifs (verdoyant, contemporain). Nous avons aussi pu mettre en évidence que les termes en question (nature, architecture/art) ont plusieurs points communs avec le paysages (multisensoriel) comme définie par les habitants et sont donc, dans leur croisement, proches de notre paysage multisensoriel.

Le sensible : un sentir signifiant, situé dans l'espace et dans une société donnée. Le paysage : un habiter (sensoriel, spatiale, social, signifiant)

Nous avons aussi montré dans un second chapitre (Chapitre 8) que les rapports sensibles ne sont seulement des rapports sensoriels et signifiant mais aussi situés spatialement et socialement. En effet, les lieux, les territoires, les sociétés influent et sont influencés par les rapports sensibles. Dans cette partie nous avons pu présenter les lieux qui semblent révéler le plus et pour le plus grand nombre le sensible. Nous avons aussi présenté les autres territoires qui font sens pour les habitants notamment de par leurs caractéristiques morphologiques spatiales et sociales, les pratiques et leurs qualifications esthétiques. Nous avons ainsi pu mettre en évidence le rôle structurant de la maison, qui est de lors l'échelle première et intime de l'habiter.

Nous avons aussi étudié et présenté les liens entre formes sociales locales et les rapports sensibles. Nous avons alors pu montrer que les sociétés locales et notamment leur mixité influent et révèlent le sensible de manière singulière. Aussi, nous avons mis en évidence que les pratiques individuelles et collectives qui se développent au sein de ces sociétés locales influent indirectement mais pas moins fondamentalement le sensible. En effet, par ses pratiques, les modalités des expériences sensibles sont influencées en introduisant de manière affirmée le mouvement et l'action dans les rapports sensibles. Au croisement des formes sociales et spatiales, nous avons questionné l'échelle socio-spatiale du quartier comme échelle pertinente pour traiter les rapports sensibles par le biais du paysage multisensoriel.

Il est alors apparu que trois types de paysages coexistent dans ces quartiers qui sont le résultat de croisement des ces formes sociales et spatiales avec des *habiter*. Des « paysages intimes »

structurés autour de la maison, expérimentés individuellement et dans un rapport fort intime et affectif un habiter premier ; des « paysages collectifs » expérimentés collectivement et dans des lieux pratiqués au quotidien dans un rapport affectif ou plus distancié et indifférent ; des « paysages symboliques » vécus individuellement, collectivement mais aussi par l'intermédiaire des représentations collectives, structures autour des espaces emblématiques du quartier.

Les sens et la multisensorialité du sensible : des apports significatifs

Dans le prolongement et en souhaitant explorer aussi le cœur des rapports sensibles, leur sensorialité nous avons présenté dans le dernier chapitre de cette partie (Chapitre 9), les sens du sensible et leurs significations. Nous avons alors présenté, sens par sens, le sens caché de chaque sens. Nous avons alors montré que les rapports sensoriels nous renseignent non seulement sur les modalités et les jugements esthétiques relatifs aux modalités sensorielles mais aussi sur bien d'autres thématiques : la composition et la qualification des espaces, les compositions humaines des quartiers, la qualification de la nature urbaine, les activités humaines, les fonctions des quartiers...

Nous avons aussi montré que la multisensorialité s'exprime comme telle selon des modalités diverses donc certaines lui sont propres. En effet, par la multisensorialité, les sentiments et les affects se libèrent et commencent à apparaître dans les discours (oraux et écrits). Ainsi, outre l'accumulation des sens (significations) des 5 sens et de leur lien et rapports la multisensorialité a un apport spécifique : elle est sentir et ressentir, elle est l'expression du sensible.

Nous avons aussi questionné dans ce chapitre le poids des différentes modalités sensoriales en comparant leur place dans les trois quartiers. Dans ce cadre nous avons pu mettre en évidence que l'ordre culturel des modalités sensorielles n'est pas confirmé par le corpus recueilli. Nous avons aussi dans ce même cadre renseigné les marqueurs sensoriels des quartiers étudiés, leurs rapprochements et leurs éloignements.

Outre les résultats partiels de cette partie (sommairement présentés ici et de manière bien plus détaillée dans les conclusions des chapitres), deux autres résultats, croisés, ressortent ainsi qu'un résultat transitionnel.

Une capacité prouvée des habitants de s'exprimer sur leurs paysages multisensoriels et de les renseigner

Au croisement des résultats issus de ces trois chapitres, nous pouvons affirmer que, avec une méthode adéquate, les habitants peuvent s'exprimer sur leurs paysages multisensoriels et de les renseigner en fonction des *habités* qui les structurent. En effet, nous avons montré que la sensorialité s'exprime comme telle et il s'agit là d'un résultat central de notre travail. Elle prend alors des formes multiples entremêlant sens et sentiments, elle se trouve au croisement des rapports sensoriels et des rapports affectifs (eux mêmes non séparables).

Le paysage (multisensoriel) peut être une médiation à la fois langagière mais aussi projectuelle entre les habitants et les autres acteurs de l'urbain (notamment les concepteurs).

- Si les habitants peuvent s'exprimer sur leur paysages multisensoriels,
- si le mot paysage fait sens pour les habitants (à condition d'intégrer la « nature » - pratiquée et vécue - et l' « architecture/art » - comme signe du temps et des mentalités - dans son contenu) ;
- si les renseignements recueillis relatifs au paysage multisensoriel sont non seulement d'ordre sensoriel mais coïncident aussi la composition spatiale et sociale, les fonctions, les pratiques et usages, la qualification esthétique, des jugements...
- et dans la mesure où le paysage est un terme utilisé par les différents acteurs,

le paysage multisensoriel peut être considéré comme un objet/outil d'échange entre les différents acteurs de l'urbain.

La durabilité est à sentir ?

Enfin, un dernier résultat transitionnel est aussi à noter. Les paysages multisensoriels dans les quartiers étudiés laissent entrevoir une certaine esthétique de la durabilité. Et, dans les quartiers étudiés des marqueurs sensoriels semblent exister. Ces marqueurs sont, malgré quelques différenciations (notamment visuelles et dans certains cas plus rares, sensorielles plus largement), dans leur majorité, communs aux trois quartiers. Ce résultat montre bien qu'une certaine normation des sens des quartiers durables est en processus. Il montre aussi que la durabilité serait (consciemment ou pas) perceptible par les sens, qu'elle serait à sentir. Quels liens alors entre paysage multisensoriel et quartiers durables (ou plus largement réalisations matérielles se proclamant d'une certaine durabilité) nous pouvons entrevoir ? C'est une des questions que la 4^{ème} partie de ce travail s'efforcera à éclairer.

QUATRIEME PARTIE

LE PROJET ET LE SENSIBLE

LE PAYSAGE : APPROCHE ET OUTIL METHODOLOGIQUE (DU DEVELOPPEMENT URBAIN DURABLE)

**ENSEIGNEMENTS OPERATIONNELS ET METHODOLOGIQUES ISSUS DE L'ANALYSE
CROISEE DES ENTRETIENS, PARCOURS ET BALUCHONS**

La partie précédente était centrée sur les résultats théoriques relatifs à notre sujet. La partie qui suit, la dernière de ce travail, vise la discussion des résultats plus opérationnels et méthodologiques issus d'une analyse croisée des investigations de terrains : entretiens, parcours et baluchons auprès des habitants, mais aussi entretiens acteurs et analyses *in situ* (diagnostic sensible). L'objectif est ici de renseigner principalement notre deuxième et troisième hypothèse de recherche et de nourrir les questions qui les structurent.

Rappel des deux hypothèses de travail

Hypothèse n°2 : *Dans ce système de rapports sensibles (multi-sensoriels et signifiants), la spatialité de l'expérience est d'une importance cruciale : elle la nourrit et elle s'en nourrit, faisant partie intégrante du système. Les espaces/lieux/territoires sont des paysages s'ils sont habités, sentis, représentés, éprouvés (physiquement, mentalement, idéologiquement...). Ainsi, appliqués à nos terrains de travail, la spécificité de ces territoires de dits quartiers durables est alors aussi celle-ci : par une qualité (ou du moins particularité) des sentirs et donc des ressentirs, ces quartiers deviennent des paysages urbains uniques (différents d'autres par l'habiter urbain qui s'y déploie, où il fait bon habiter, où l'on se sent bien...).*

Hypothèse n°3 : *Les habitants ont l'expertise de leur expérience sensible située et, par le biais d'un dispositif méthodologique cohérent et approprié, peuvent aussi avoir la capacité d'expression de cette expérience. Et, leur expertise sensible exprimée a des apports essentiels, spécifiques et opérationnalisables. En conséquence, la prise en compte des rapports sensibles et situés des habitants est dès lors possible dans l'action urbaine, notamment la conception (moyennant une évolution des manières de faire de cette dernière, notamment par le questionnement de la place de l'habitant dans la fabrique urbaine).*

Ainsi, dans un premier temps, les liens entre paysage (multisensoriel) et quartiers durables seront abordés. Le quartier durable est-il reconnu comme tel par ses habitants ? Quelles en sont ses caractéristiques ? Le paysage participe à cette reconnaissance et si oui, comment ? Quel rôle joue le paysage dans les choix résidentiels liés à ces quartiers qui se veulent spécifiques ? Quels liens esquisser entre paysage et implication habitante ? Quels rapports se jouent entre paysage multisensoriel et identité spatiale ? *In fine*, quel rôle est celui du paysage multisensoriel dans les quartiers dits durables étudiés, voire, si l'on essaye de généraliser, dans les quartiers durables ou plus largement encore dans les projets/réalisations matérielles qui se réclament du développement urbain durable ?

Dans un second temps, nous ferons un retour critique sur la méthodologie utilisée, sa pertinence, ses manques, ses limites afin de voir si la méthodologie ici retenue pour saisir et comprendre le paysage multisensoriel peut (ou non) aider à l'opérationnalisation du sensible. En quoi les méthodes utilisées ont-elles été complémentaires ? Quel retour critique et spécificité des baluchons multisensoriels retenir ? Quelles difficultés méthodologiques sont encore en suspens ? *In fine*, peut-on saisir, comprendre (et donc potentiellement rendre opérationnalisable) le sensible situé ?

En dernier, et afin de servir cette volonté de montrer l'opérationnabilité de nos résultats, nous proposerons une analyse et un rendu cartographique croisant des méthodes dites expertes (notre propre diagnostic sensoriel), le diagnostic urbain et paysager « classique » (à la manière habituelle

des arts de la conception), le diagnostic issu des discours habitants (résultant de notre démarche méthodologique).

CHAPITRE 10 :

LES QUARTIERS DURABLES ET LE SENSIBLE.

QUEL ROLE POUR LE PAYSAGE MULTISENSORIEL ?

Dans le cadre de ce travail sur le paysage multisensoriel, nous étudions des quartiers spécifiques, des quartiers dits durables. Aussi, deux questions principales se doivent d'être posées selon nous, particulièrement dans le contexte actuel de multiplication de tels quartiers, notamment en France : Quelles sont les spécificités paysagères de ces quartiers ? Quels sont la place et le rôle du paysage dans les quartiers durables, voire peut-être plus largement dans la recherche d'une durabilité urbaine ?

Dans le cadre de ce chapitre, nous prendrons appui tout aussi bien sur l'analyse des entretiens, des parcours multisensoriels et des baluchons auprès des habitants des quartiers, que des entretiens semi-directifs auprès des acteurs des projets et des analyses de documents et *in situ* faites préalablement. Ici, nous proposons de traiter des liens, qui ressortent sur nos terrains d'étude, entre paysage (multisensoriel) et quartiers durables, à travers quatre entrées :

1. Dans le prolongement des enseignements détaillés dans le précédent chapitre mais aussi dans une moindre mesure dans le chapitre 8, nous nous attarderons sur le rôle identitaire du paysage dans les quartiers étudiés. Nous mettrons alors en évidence que les caractéristiques sociales, socio-spatiales mais aussi sensorielles et plus largement paysagères de ces quartiers (qui ont reçu des soins particuliers dans le cadre de projets) participent à cette identité
2. En raison aussi de cette forte identité des quartiers durables étudiés, nous souhaitons questionner les raisons qui ont incité les habitants actuels à s'installer et à rester dans ces

quartiers spécifiques, et y évaluer l'influence (ou non) du paysage. Pour ce faire, nous utiliserons l'analyse des entretiens et des parcours multisensoriels auprès des habitants (et plus particulièrement les questions relatives aux choix résidentiels et à la définition du vocable « quartier durable »), ainsi que les entretiens auprès d'acteurs. Cette analyse dévoilera ainsi le rôle primordial du paysage dans l'attachement et l'ancrage local.

3. C'est aussi grâce à cet attachement, à cet ancrage que les habitants des quartiers pourraient vouloir s'impliquer dans leurs vie présente et avenir. Nous questionnerons alors par la suite les liens entre quartier durable et implication habitante, ainsi que le rôle potentiel du paysage dans cette relation. Pour ce faire, nous utiliserons principalement l'analyse des entretiens avec des acteurs (*via* les rubriques de questions relatives à la définition du développement durable et du quartier durable, ainsi que celles relatives à l'implication habitante) afin de mettre en évidence que le paysage a (ou peut avoir) un double statut d'objet mais aussi d'outil de l'implication habitante.
4. Enfin, par l'intermédiaire de la définition de la durabilité donnée par les habitants des quartiers étudiés, nous interrogerons les liens qui peuvent se tisser entre paysage et développement durable. Pour ce faire, nous recourrons aux entretiens courts exploratoires auprès des habitants des quartiers, ainsi qu'aux entretiens semi-directifs auprès des acteurs des projets et des quartiers. Nous mettrons alors en évidence que le paysage peut participer à la considération de certains impensés de la durabilité urbaine.

1. Le paysage, porteur de l'identité spatiale locale, source d'une reconnaissance de la durabilité à l'échelle du quartier ?

Il ressort clairement de nos analyses que le paysage est la source principale de l'identité spatiale des trois quartiers étudiés et leur confère alors un caractère spécifique, participant aussi à l'identité de cette durabilité en mal de définition. Les éléments composant cette identité forte sont certes en partie sociaux/ambiantaux mais surtout paysagers.

1.1 Spécificités sociales/ambientales et différenciations sensibles/paysagères des quartiers durables étudiés : une identité paysagère durable ?

Les quartiers étudiés, différents de leurs environs d'un point de vue sensible et paysager

Les quartiers étudiés sont qualifiés selon leurs habitants et comme les extraits de discours choisis et présentés dans l'encadré qui suit l'appuient en tant que :

- des quartiers neufs/modernes (Bo01, WGT),
- avec beaucoup d'espaces verts (WGT, Augustenborg),
- et des espaces ouverts (WGT, Bo01, Augustenborg),
- composés d'architectures peu communes (Bo01, WGT),
- et d'espaces dédiés aux enfants (WGT, Bo01, Augustenborg),
- et qui se présentent comme *"a good compromise between city and country..."* (B-P6).

Aussi, force est de constater que tous ces éléments de différenciation renvoient à la définition du paysage donnée plus haut (Chapitre 7). Et, il s'agit là des caractéristiques premières de différenciation de ces quartiers durables en comparaison d'autres quartiers. Différenciation et comparaison qui se font aussi dans certains discours de manière directe : *"In Rosenberg the apartments are different and they don't have all the green (...) the buildings are closer and they don't have those green spaces between the buildings... They don't have water and it's so important here... it's not the same"* (A-P2).

Des espaces verts, aérés et d'une architecture spécifique, adaptés aux enfants (Extraits de discours)

"It's a little bit more artificial in the other side, more buildings, more people... they don't have places for children..." (A-P2). *"Here is more green, other Malmö is more houses, no flowers, I've never seen flowers in an other place than Augustenborg. And it is special. They started with the environment, and they try to make it more green not that much gaz, cars, buildings, just green and I think that Augustenborg is one, the only perhaps, place that is like this... And we have some neighbors that rent a box for vegetables and they take care of it..."* (A-P6).

"There is always a lot of fresh flowers. I see the people planting flowers in the morning... The image that I have from Augustenborg is this flower feeling and the fresh air..." (A-P3).

"We used to live in the centre of the town in an old very nice area and the buildings were so tight... you could see the sky but here... the ocean... being so close gives you the opportunity to have the sky and the ocean which for me is always related with travel and curiosity of what's beyond, what's over there, the ocean is a very important part of Swedish at least for those living at the coast. It's so symbolic... it has a big symbolic value." (B-P1).

“And I also like you have this house built up the water, is like Venise... It’s a style of building not common in Sweden.” (B-P3).

“Vastra Hamnen is lot of things... The architecture, the design, the materials, the colors, the proximity of the ocean, the little parks... It’s even the street lamps... Nothing is really traditional here if you take a good look at it...” (B-P1).

“I like this area with all those open spaces... that gives me a very nice feeling... I’m not a centre of the city person... I like, I need the emptiness feeling, the openness... It’s open space close to the centre but still peaceful and quiet place... and even if there are a lot of people it’s never very crowded and I really like that a lot the very big open spaces...” (B-P8).

« Je crois que cela à avoir avec le parc, avec le vert... De l’autre côté du canal, il n’y a plus ces petits jardins, ces petits auras qui rappellent la proximité du parc. C’est peut-être ça qui le sauve, le rend si différent... Mais c’est vrai que c’est peut-être l’architecture aussi ...» (W-P1).

Ces éléments de différenciation, comme montré plus haut (Chapitre 9) sont aussi relatifs aux caractéristiques sensorielles des quartiers qui les distinguent et les différencient des environs, des quartiers alentours, voire du reste de la ville.

Les quartiers étudiés, dotés de caractéristiques sociales (ambientales) spécifiques

Toutefois, les caractéristiques spatio-paysagères et sensibles des quartiers ne sont pas les seuls explications de leur reconnaissance comme espaces vécus et échelle de référence pertinente pour saisir le sensible. Nous avons consacré une partie à cette thématique des formes sociales (*supra*), car il nous a semblé important de bien préciser que, outre les composantes spatiales, des composantes sociales participent par leur spécificité à la reconnaissance des quartiers. Les thématiques qui ressortent de l’analyse croisée des parcours multisensoriels et qui justifient le sentiment de spécificité du quartier sont :

- la mixité sociale : *“Particular thing about the WG Terrain... these people that are mentally ill so you always see this people with particular walk... and it’s so particular... I think because of their pills, they almost walk all with the same way... their position is the same.” (W-P4) ;*
- la mixité générationnelle : *“Now there are young people families that come here and that makes it... human... We never thought that so many young families would come to live here...” (B-P7) ;*
- la mixité culturelle : *“It’s very international, there is an international feeling the most in Malmö it’s like Europe, to talk to each other and to talk to each other and when you go a little bit farer there are only pigeons... here you can see people, they are living, talking that the nice thing.” (B-P7) ; “You also have many nationalities living here: German, Norwegian, and some French speaking...” (B-P5).*

Ainsi, il ressort de l’analyse des parcours multisensoriels et des baluchons, que la reconnaissance de chacun de ces quartiers par leurs habitants comme formes spatiales existantes se base tant sur les spécificités propres des quartiers (dans le cas de notre quartier, surtout sociales) que sur les

rapports de différenciation du quartier par rapport à d'autres (dans le cas de nos quartiers, surtout sensibles/paysagères).

Une identité paysagère spécifique aux quartiers durables ? Les quartiers dits durables étudiés, perçus comme des « villages » par leurs formes socio-spatiales et les rapports sensibles qu'ils co-construisent

Le sentiment de communauté (présent à WGT) mais aussi les rapports sociaux forts (à Bo01) participent fortement au sentiment exprimé dans le discours des habitants d'une vie dans un village. Il est vrai que « *les représentations traditionnelles du quartier l'associent à une unité de vie collective et postulent une sociabilité spontanée.* » (Merlin et Choay, 2005, p. 744). Cependant, cette vision est assez controversée. « *L'aspect le plus controversé de l'image sociale du quartier est l'existence des attributs d'une entité communautaire. L'évocation d'une communauté consensuelle ; enracinée dans des espaces de vie développant entre ses membres des liens étroits d'échange, d'entraide et de reconnaissance mutuelle, est liée aux mythes nostalgiques de la communauté perdue, développés depuis les débuts de la révolution industrielle et urbaine.* » (ibid., 2005, p. 744). Dans ces cas, le quartier est parfois paré de l'illusion mythique du « village » (cf. Fayat, 2003).

Pour apporter notre contribution à l'édifice de cet aspect controversé, nous soulignerons qu'au sein des quartiers étudiés (du moins deux d'entre eux), le sentiment de vivre dans un village se révèle bien présent : *"What I like here is the impression to live in a village."* (W-P7). Ceci est produit :

- Tout aussi bien par les formes sociales : *"What's unusual here, it's that it is like a little village, we all know each other, kids go around from one house to an other... It's not like the rest of Sweden in that way so it's kind of special."* (B-P2) ; *"When we moved here, we didn't know what to expect... but, it turn into there were many more children than expected... It's like living in a village and specially with the day-car and the school so close, we know everybody - parents, they live there and there and here..."* (B-P2) ;
- Que par les formes spatiales : *"It's a village... It's small, the all place and it separates itself from the other parts around it..."* (W-P7) ; *"Everybody lives like living in a village, in a small village, no? And with their garden, that's very special in Amsterdam. Not so many people have a garden in Amsterdam. And that's what I like in this space, everybody is like living in a big yard. It's beautiful, no? And perhaps when you are inside you have the sensation to live in a garden."* (W-P8).
- Que par les rapports sensoriels qu'ils co-construisent : *"The morning at WGT : centre of the city and quiet as a down town village."* (W-B7) ; *"It's like a village. It's a place apart... People don't cross here..."*(W-P6) ; *" At this time of day it is so quiet you hardly believe that you live in a big city."* (A-B2) ; *"We don't like the centre of the city... it's too noisy, too much the city... We come from Romania and we are a little bit romantic, we like green grass and fresh air..."*(A-P1).

Les quartiers étudiés sont aussi souvent décrits comme : une « oasis » (WGT) « *It's an "oasis" in the middle of the city. Imagine, people that don't know this neighborhood, when they come here they say "I didn't know there was an oasis like that in the center of the city", an oasis of quietness.* » (W-E4) ; un lieu calme, « *peaceful* », en dehors du monde (Augustenborg) ; ou encore un lieu qui confère aussi un « *emptiness feeling* » (Bo01). Nous pouvons alors dire, que les quartiers ont une consistance sensible propre.

Plus en détails, les rapports sensibles, toujours positivement vécus, s'organisent autour de qualificatifs des quartiers récurrents, lesquels se recoupent en partie, à savoir :

- Calme (exprimé par « *quiet* » et/ou « *calm* ») : « *It's very strange but this is a very quiet area... if you are stressed, tired after work and you come walk here... it helps you to get rested again, get relaxed... although I don't like those buildings very much, the general construction is not bad I think, between green and no cars, not so much cars.* » (W-P6) ; « *I wake up in the morning and come here and it's all fresh and quiet and calm...* » (A-P2) ; « *It's a quiet place, you don't have cars and so on.* » (B-P8).
- Relaxant : « *I like the landscape, the grass of here and also the buildings here because in the middle of the city I find it very relax, non traffic...* » (W-P6) ; « *This area is very relaxing...* » (A-B5) ; « *Here somewhere there is an area that I like a lot where I feel relax and all the senses are up... It's quiet and it makes you feel you are in an other world...* » (A-P2).
- Paisible : « *It's like living in the most beautiful part of somewhere and it is normal for you... This porche is very special for people specially for the people that come here a sort of peace sensation.* » (W-P5) ; « *It's harmonious and peaceful... No?* » (A-P4).
- Esprit de vacances : « *It's like being in holidays... It's not like the rest of Amsterdam... all the year, not only on spring or summer.* » (W-P7).

Le quartier, échelle de référence des rapports sensibles dans le cadre des quartiers durables étudiés, revêt un caractère, une identité spécifique tout aussi bien par les formes spatiales que sociales, paysagères et ambiantales.

1.2 Identité spatiale des quartiers durables étudiés : un rôle primordial pour le paysage

Dans ce rapport entre sensible/paysage/perception et sentir du développement urbain durable, ce sont les liens identitaires qui tissent les fils de liaison. Les liens paysages/territoires de vie sont avant tout régis par un rapport identitaire ; et cette mise en lien a déjà été faite par plusieurs auteurs (cf. C. Raffestin, G. Di Méo, M. Roncayolo, Y. Luginbühl...). Plus récemment, Eva Bigando (2008), dans un article reprenant les résultats de son travail doctoral et post-doctoral, détaille cette relation et met en avant que : « *c'est par le biais des récepteurs sensoriels humains et d'actes de perception qui ne sont pas nécessairement réfléchis et intentionnels que l'être habitant investit ses lieux de vie ordinaires d'une valeur identitaire* » (Bigando, 2008, p. 1), et ce qu'il s'agisse d'une identité collective et donc partagée par un groupe, ou une identité individuelle propre à chaque sujet – si tant est-il que ces deux identités puissent être dissociées. C'est à travers les paysages que se fait « *le lien identitaire, sensible, émotionnel, affectif, tendu entre le sujet, les groupes sociaux et les territoires* » (Di Méo, Sauvatre, Soufflet, 2004, cité in. Bigando, 2008, p. 3).

Aussi, du fait que le paysage comporte une dimension spatiale forte, nous préférons ici parler non pas d'identité au sens large mais d'« identité spatiale ». Quoique plusieurs conceptions de l'identité spatiale sont possibles (Levy, Lussault, 2003), nous pouvons cependant en distinguer trois formes, qui se conjoignent mais qui font, chacune d'entre elles, l'objet d'une définition particulière (*ibid.*, 2003) :

- Tout d'abord, l'identité spatiale peut se concevoir en tant qu'identité d'un espace, d'un objet spatial. Cette conception de l'identité spatiale renvoie à une logique de distinction, fondée sur l'idée que l'objet spatial peut être repéré et reconnu. Ici, soulignons que l'identité d'un espace est construite collectivement par les acteurs d'une société donnée et que le facteur humain en est donc déterminant. On peut ainsi considérer l'identité spatiale comme une représentation d'un objet spatial construite autour d'attributs de position (le site, la situation, les limites de cet objet), de configuration (son organisation matérielle) et de valeurs (son organisation idéale).
- L'identité spatiale peut également se concevoir en tant qu'identité spatiale individuelle, qui peut se définir comme l'identification d'un individu à un espace. Tout comme pour la conception précédente, le poids des représentations est important puisque là encore l'individu va construire, par son langage et ses pratiques, un ensemble de représentations soutenant l'idée de l'existence d'un espace personnel singulier irréductible à tout autre. L'idée de distinction est donc elle aussi ici très présente.
- Il existe, sur le même principe, une identité spatiale collective qui prend la forme de discours, de représentations et de pratiques normatives du bon usage de son espace par un groupe donné.

L'identité spatiale qui transparait à travers les attributs spatiaux mais aussi sensoriels et sensibles – les paysages – des quartiers étudiés correspond à cette définition et est de ce fait multiple. Selon les réponses obtenues lors des entretiens et parcours, relatives aux questions sur la définition des paysages en général et ceux des quartiers habités¹³⁸ d'une part, et relatives à la différenciation par rapport à d'autres quartiers et la participation des éléments sensoriels à l'identité paysagère locale¹³⁹ d'autre part, l'identité spatiale des quartiers étudiés se définit :

- Par l'unicité de ces quartiers et de leurs paysages, et ainsi par la différence de ces quartiers avec d'autres... soit leur reconnaissance paysagère (pour un développement de ce point, voir aussi Chapitre 8) : *"For you if you come in this place and then you go to the other ones it looks different..."* (A-P2) ; *"Yes it's very different, I've been in many neighbourhoods... when you come in Augustenborg you know that you go into Augustenborg... it's different..."* (A-P2) ; *"(The landscape of Bo01) is quite different of the rest of the city"* (B-E9).

¹³⁸ - Pour vous, qu'est-ce qu'un paysage ?

- Quels sont les paysages de votre quartier ?

¹³⁹ - Pensez-vous que votre quartier est différent d'autres ? Pourquoi ?

- Les sensations/sentirs participent-ils à l'identité de WGT/ /Augustenborg/Bo01 ? Comment ?

- Aussi, par le fait que plusieurs individus se reconnaissent personnellement dans ces quartiers/paysages. Soit parce que les quartiers/paysages rappellent des lieux aimés fondateurs du passé des personnes : *“It’s quiet. It seems a little bit like Roumania, the countryside where I come from... Actually you can forget everything here...”* (A-P2). Soit parce que ces quartiers constituent des paysages particulièrement importants pour les personnes, leur évolution, leur être : *« Pour moi, c’est très spécial ici parce que j’y travaille et je vais à l’école (...) et ça fait trois ans... Ce n’est pas seulement trois ans de vie mais trois ans d’évolution de vie intérieure... donc ce quartier est très spécial pour moi... »* (W-P1). Soit parce qu’il y a une sorte de superposition de la personne à son territoire de vie, son paysage quotidien : *“I’m walking this mostly... Out to the water... I like biking also, to the area towards the beach... but I do this walks by myself and it gives me time to think and I like this calm area where I have place to think... that’s what I like the most in this area... I think it fits my personality very good the all area of Bo01, as it is a very modern area and it’s a very thinking of... bio-dynamic... environmental, ecological thinking...”* (B-P8). En un mot, parce que ces quartiers sont devenus des paysages familiers, proches, aimés : *“Yeah, if you are aware of it... it’s like you’re coming home... it’s not a really really special feeling (like love or hate) but it’s like... home!”* (W-P5) *“My neighbourhood is special... Like if « it had to be » cause I was born here...”* (W-P7).
- Et, par le fait qu’une reconnaissance de forme collective ou de collectivité est aussi constatée, principalement à WGT (qui incarne l’esprit de communauté le plus fort de nos cas d’étude) mais aussi dans une moindre mesure à Bo01, notamment par l’usage du possessif « notre » pour parler du lieu : *“(...) this contrast between this (WGT) and this (outside WGT). It’s so obvious that this is our place!!! hihhi!!!”* (W-P4). Les styles et modes de vie, ainsi que la présence des groupes distincts en adéquation avec les paysages locaux, participent aussi à cette identité collective : *“The image that is presented corresponds with the lifestyle... like garbitches and recycling and taking care of the environment... so it seems like it also... and people that live here takes care of it, take responsibilities to keep it clean and nice even if it’s not their mess they are going to arrange it.”* (A-P3) ; *“There is a vegetarian place... and it’s nice to be able to eat vegetarian and be with other vegetarians...”* (W-P3) ; *“In different levels... also the squat spirit and the artists... they are present in the landscape... the art, the occupation style...”* (W-P5).

Les raisons de cette identité spatiale sont intrinsèquement liées au paysage et se résument aux mots et notions mobilisées pour parler du sensible :

- Le caractère vert, naturel ou environnemental du site, source d’une certaine sensorialité : *“Yeah... I don’t know... perhaps not every neighbourhood is so green...”* (A-P8) ; *“When you see Augustenborg you have all this... everything participates... if anybody you meet and ask him for Augustenborg will tell you the same things... Green grass, green trees, water, ducks, and quiet...”* (A-P1) ; *“It’s more that there is more flowers, it smells more, it’s more colored it’s a identity...”* (A-P7) ; *“Landscape... open nature, country... Yes I think so... here at Augustenborg 4-5 years ago they started to try people happier, putting flowers... “cleaner Malmö”... more flowers, environment, so that people can get out and be happier and healthier... see the sun...”* (A-P6).

- Son architecture, son histoire et les rapports sensoriels qui lui sont attachés : *“Houses and people are important... make this place what it is... Houses maybe do something at the people...”* (B-P7) ; *“Of course, it’s unique... the architecture (...) there is a lot of design, lot of different colors, lot of materials... It’s very different from traditional Malmö and other cities in Sweden.”* (B-P1) ; *“Yeah because of the old hospital... it’s not like the standard streets...”* (W-P5).
- Les activités qui s’y installent et les usages qui en sont faits : *“Yeah it’s special here... The water, the social life, the architecture... and there are a lot of people coming here and there are a lot of beautiful houses and places here and I like that...”* (B-P7) ; *“It’s like an urban recreation area, it’s not a park but... This is the obvious place where people can go, when it’s shiny you can go for a swim and for a city like Malmö, it’s the perfect size because everyone comes here ...”* (B-P6).
- Et de manière directe, les rapports sensoriels et les sentirs qui s’y développent : *“Yeah yeah... if they didn’t have any cars here it would be really nice, you could really enjoy being here...”* (A-P4) ; *“It’s different but it depends on the period... In the morning you can hear the birds from the bedroom, that is some life out there...”*(A-P6) ; *“It’s quite special, it’s the most windy place of Scania... If Scania it’s windy, this is the most windy place...”* (B-P4) ; *“Definitely... it gives people more space to move and to live in... Yeah, but you have to be here for a long time, live here to know that... the smells, the sounds, etc... If you just walk here I don’t know... I think you have to live it everyday... to get the difference...”* (W-P9).

Dans ce contexte, ne pourrait-on alors pas parler d’une identité paysagère des quartiers durables (du moins ceux étudiés) ? Si oui, en quoi serait-elle spécifique ?

1.3 Le paysage comme projet et l’intervention matérielle sur les lieux : initiateurs des identités

Il ressort des discours habitants que le paysage est aussi du projet, issu d’un processus créatif, avec des acteurs identifiables. En conséquence, c’est aussi ce paysage projeté, ce projet, cette création, qui est source d’identité. Et, c’est peut-être cela la spécificité de cette identité spatiale/paysagère. Comme le note Sautter, le paysage est *« prolongement et en même temps reflet d’une société, quelle qu’en soit l’échelle, point d’appui offert aux individus pour se penser dans la différence avec d’autres paysages et d’autres sociétés : l’identification est certaine. On peut seulement discuter de la nature du lien qui fonde l’assimilation : purement mentale, nouée au hasard d’une rencontre des hommes et des lieux, puis consolidée par l’habitude, ou renforcée d’un travail des hommes sur les lieux et des lieux sur les hommes. »* (Sautter, 1979, p. 79).

Nos terrains d’étude sont tous les trois des quartiers où le travail de l’homme sur les lieux se fait sentir. Ainsi, en réponse à la question *« Qu’est-ce un paysage pour vous ? »*, le paysage est perçu comme projet, comme création : *“The design of the area.”* (B-E18) ; *“The public spaces... here they are very well designed”* (B-E13) ; *“Kind of designed village with water canals”* (B-E27). Dans cette acception du paysage, l’espace architectural et le « design » des espaces publics, semblent avoir une grande importance : *« Le design des espaces extérieurs, les bâtiments, les rues. La mixité des bâtiments : vieille et nouvelle architectures. »* (W-E21).

Les résultats de ce « projet » donnent des résultats qui qualifient le paysage et qui le nourrissent, lui conférant ainsi une source d'identification forte :

- A Bo01, le résultat de ce projet semble être une certaine « touche » de modernité lisible dans l'espace (mais aussi comme nous l'avons vu plus haut dans les mentalités) : *“Bo01, the most modern landscape”* (B-E27) ; *“Quite modern...”* (B-E18), *“Modern... there are a lot of small houses... the watet constructions...”* (B-E20). Et, c'est aussi cette modernité qui semble différencier le paysage de Bo01 du reste de la ville et lui conférer son identité.
- A WGT, le projet de la partie neuve qui a conduit à la juxtaposition de l'ancien avec du neuf semble aussi influencer sur l'acceptation de ce qui fait paysage au sein du quartier : *“combination of new buildings and old one”* (W-E1) ; *“Mix of ugly buildings and beautiful buildings.”* (W-E6) ; *“The old and new architecture (hospital). It's warm here, rest of Amsterdam is colder.”* (W-E18) ; *“Old and modern architecture.”* (W-E22) ; *“Old style, and old touch in terms of architecture.”* (W-E26). Et par ce paysage projeté, combinaison d'espaces matériels et constructions sociales, le paysage renvoie à une identité locale.
- A Augustenborg, les habitants semblent identifier le(s) paysage(s) de leur quartier, notamment par l'intérêt porté à l'espace (par le projet ?) : *“They are fixing it all the time, same thing with other neighborhoods, nothing different.”* (A-E7) ; *“They've been trying to make them pretty, but it's too artificial. They put a big effort and it's nice. But they should do something about the houses: it looks ugly. But the trees and the streets make the place look nice. And the park for the dogs... it's good...it avoids to have dog-sheet in the streets.”* (A-E21) ; *“Beautiful. Most of it is new. The water can run. It's cosy.”* (A-E13). La part du projet d'« Ekostaden » semble avoir une certaine influence sur les représentations sociales : *“Green, Ekostaden, green spaces... everybody is thinking about the environment”* (A-E10) ; *“Eco-mix neighborhood. A lot of efforts for ecology, much propaganda but it looks nice.”* (A-E19).

Cependant, ce lien entre projet/création et paysage est fait de manière bien plus claire dans le cas d'Augustenborg et de Bo01. Si à la question « *Pensez-vous que les paysages de votre quartier ont été pensés, conçus par quelqu'un ?* » posée lors des parcours multisensoriels seules quelques personnes y répondent de manière positive et spontanée quoique évasives et peu précises à WGT, les réponses obtenues à Augustenborg et à Bo01 sont dans leur totalité positives et plus développées.

Les paysages de WGT, dessinés, pensés, créés ? (Extraits de discours)

« *Oui, sûrement parce que je sais qu'on ne laisse rien au hasard ! Quand j'ai dit que c'était naturel, c'était juste pour quelques jardins où des gens habitent... Mais j'ai bien conscience que cela a été étudié, et qu'ils ont bien fait !* » (W-P1).

“*Some things look designed some others no... Everything is an idea... but it is kind as if they dropped things one on the other... they had to deal with the things that where already there...”* (W-P5).

Nous pouvons présumer que les raisons de cette différence sont relatives à : la jeunesse de ces deux projets, la présence et l'identification des acteurs (autres que les habitants eux-mêmes), la spécificité morphologique et l'emplacement de Bo01 et la rénovation continue et l'information faite à Augustenborg.

Ainsi, à Bo01, les habitants semblent avoir une bonne connaissance du projet, de ses spécificités et de ses failles. L'architecture des lieux donne à y voir un paysage « *designé* » mais humain : *“Ohh everything was designed here... and partly with the heart... thinking about how people want to walk around, what they want to see. So the city, the design of Bo01 is very famous around the world, not only for architecture but for a lot of reasons... And we have I think 800 groups that come here just to see, they go back to China or South America... and they say “look what they did there... this used to be nothing and now... and in a really short time”.*” (B-P1).

Bo01, des paysages « *designés* »... (Extraits de discours)

“Yeah... I think, it was thought from one person or a group of person, now it's changing... Since it's most windy you can't build in the same way that in rest of Malmö cause we have the water and the sea and it's longer to build and you have to build other ways... It's longer that they thought and they also have to rebuild some construction, restore them...” (B-P4).

Pour une réalisation à fort caractère... qui s'adapte aux évolutions... gage de réussite...

“It's different from other places... I don't know if the difference is made by the sea or by the buildings... There is an immeasurable value, quality... and maybe that is the capacity of the architects... they have made this immeasurable quality...” (B-P10).

“Definitely... I don't think it came out as they expected, I think that they changed the plans... different people come than expected, I don't think there was plan for a day care or for a school, I don't think they expected so many children to be here. I think they planed out very well but they have also been flexible to the needs of people that came live here and that's important and they still do it now!” (B-P2).

“People have done a hard work here and succeed it...” (B-P5).

Mais perçue de manière mitigée de l'extérieur...

“It was designed... that's what Malmö has done... but well this is the negative part... they give a lot of money... and people think that it's a rich area... that's the negative part, how Malmö sees Bo01.” (B-P8).

Dans le cas d'Augustenborg, c'est le caractère vert et écologique d'un projet de paysage identifié comme tel qui est mis en avant comme gage de création réussie. L'acteur responsable est aussi clairement identifié – il s'agit de MKB (l'équivalent d'un bailleur social en France) – sans pour autant oublier la complexité d'un tel projet mobilisant des groupes de réflexion mêlant professionnels, étudiants et habitants. Certains habitants identifient même les liens entre les différents objectifs et les réalisations effectuées, mettant ainsi clairement en lien réhabilitation paysagère et apaisement social : *“This area don't have criminality problems because of what they have done. That was the intention. I always thought that if you care about the surroundings, people care more. They need to have 10 years of research to understand that concrete and stone*

isn't good. With this landscape renovation you feel proud... now researcher have proved that touching staff is good for people!!!" (A-P7).

Augustenborg, un projet paysager à forte dominante verte... (Extraits de discours)

"The difference is the landscape planning... and the water system..." (A-P7).

"The "milieu", the environment are things that are thought in Sweden... Yes it's arranged good, the flowers and all." (A-P8).

"It's more green in this area in comparison of before... it's what I've been told from some of the people that live here and also the company that has the place... it's a kind of ecological experiment... with all the green roofs..." (A-P5).

"The EU had put lot of money with Malmö town and they had as goal to make a new Malmö (...) And so they had to find a place in Malmö that can be showed as a shop window and that they can use to show people that this is Malmö. Sweden always take care of the environment... And so Augustenborg, when they started to change it materially I saw that something happened... the garbitches for instance, we saw the change... and they add the canal and the water system, they did some landscape project and all..." (A-P4).

... réalisé par des acteurs multiples sous l'égide de MKB

"MKB are arranging very good here, it's beautiful..." (A-P8).

"I think they have inputs from the people of the area about how to make things cleaner... they have students that work with them for the landscape design..." (A-P3).

Plein d'initiatives nouvelles...

Comme par exemple les « planting boxes » qui sont distribués gratuitement par MKB afin de favoriser une micro-culture de légumes et herbes hors sol dans les espaces publics d'Augustenborg et par les soins de ses habitants : "Those are an initiative of MKB (...) So look, it says "do you want to have on?" and I would like to have one, this is mind, this is rosmarin, this is origan, this is mind also, spicy mint, these are chilies, tomatoes... a salad... so each person can have one like this next year." (A-P4).

En constante évolution et soins...

"Yeah, not only planed but also rearranged and kept up looked after in a constant bases... The gardeners for instance take care of the place..." (A-P4).

"They are changing things all the time... the flowers... every season..." (A-P1).

"I always like that they change it all the time and everybody says "ohhh look there are new flowers, new colors... I like that..." (A-P3).

Considéré comme une réussite dans sa globalité...

"Ohh yes. You thing it's 50 years old... they have changed things... it's better now..." (A-P7).

"It's nice that they are renovating..." (A-P1).

"This area... it's nice, they always take care of it... and it's nice..." (A-P3).

2. Pourquoi s'installer et rester dans un quartier durable ? Le paysage, une raison d'y rester...

Le paysage étant un des éléments identitaires les plus marquants des quartiers, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il participe de manière importante dans les choix résidentiels des habitants. Nous allons alors dans un premier temps étudier les raisons de choix de ces quartiers par les habitants qui les habitent. C'est le corpus issu des entretiens qui est ici le plus utilisé et l'analyse est faite quartier par quartier.

2.1 Pourquoi s'installer dans un quartier durable ?

WGT : des raisons de venue dans le quartier avant tout sociales

A WGT, la présence dans le quartier d'attaches sociales fortes est la raison d'installation la plus courante. En effet, sur 43 personnes, 10 déclarent être venues habiter dans le quartier parce qu'une personne de leur entourage proche y vivait déjà : *"My mother lives here (...)"* (W-E6) ; *« Mon nouveau petit ami habite là (...) »* (W-E17) ; *« Ma petite amie vit ici depuis longtemps. »* (W-E18) ; *« Mon ami habitait déjà ici. »* (W-E19) ; *"My partner lived here."* (W-E23) ; *"My ex-boyfriend lived here."* (W-E24) ; *« Problèmes de voisinages et le logement était ancien, c'est pourquoi on a déménagé ici. On connaissait déjà le quartier... Mon oncle vit dans l'immeuble. »* (W-E43) ; *"Friends are living close to here. It's an opportunity to rent in this neighborhood."* (W-E27) ; *« Mes enfants vivent dans le quartier. »* (W-E36).

Les raisons financières sont aussi une des raisons importantes de venue dans le quartier. Que ceci résulte :

- soit, le plus souvent, d'avantages financiers en plus d'un quartier choisi pour ses caractéristiques propres : *« (...) le loyer est bas, et le quartier sympa. »* (W-E5) ; *"The price of my flat, not too much expensive, and everything is close to my flat."* (W-E32) ; ou en comparaison avec les lieux de résidence passés : *"Financially it is best to live here in comparison of where I lived before."* (W-E41) ;
- soit, plus rarement, d'une situation de « non-choix » : *« Un logement m'a été proposé par le gouvernement, mais ce n'est pas vraiment un choix. »* (W-E9) ; *« J'ai demandé un logement social, mais je ne connaissais pas le quartier avant. »* (W-E40).

En effet les caractéristiques du quartier semblent aussi participer grandement aux choix de résidence. Le quartier est décrit comme *"quiet"* (W-E37) et *"friendly"* (W-E2). Cela tient :

- sûrement beaucoup à la composition sociale du quartier : *« (...) c'est vivant, les gens se connaissent, les populations sont mixtes même si plutôt blanches »* (W-E1) ; *« Mixité sociale... beaucoup de nationalités qui vivent ensemble sans problèmes, moins de discrimination qu'ailleurs. »* (W-E22) ;
- mais aussi et surtout aux caractéristiques spatiales du quartier, que ceci soit par sa proximité au centre-ville, ses commerces, ses services offerts : *« (...) Les commerces de proximité »* (W-E1) ; *« Il y a la grande rue commerçante, le supermarché... »* (W-E10) ; *« (...) les magasins, de la nourriture mixed (particulièrement turque), beaucoup de*

restaurants. » (W-E26). Et pour les enfants : *“(…), quietness, close to the parks for children, friendly.”* (W-E30) ;

- mais aussi pour ses caractéristiques physiques, notamment la présence d’éléments naturels, le caractère des bâtiments du site : *« (...) c’est vert (...), la combinaison des bâtiments anciens juxtaposés à des bâtiments nouveaux, l’espace aéré. »* (W-E1) ; *“(…) nice place, quiet, close to the center, there is the parks.”* (W-E6) ; *« Les vieux bâtiments. Là où j’habitais avant, les bâtiments étaient trop froids et trop hauts. C’est un quartier où les gens habitent et travaillent aussi, pas simplement une cité dortoir. Près du centre-ville. »* (W-E12) ; *« J’en ai eu l’opportunité, c’est l’un des meilleurs quartiers d’Amsterdam, joli environnement, les arbres (...) »* (W-E26) ; *“Like to live close to the center and close to the canal.”* (W-E41).

Une dernière raison de venue dans le quartier est relative au mode de vie communautaire inhérent à une partie du quartier, à son passé actif : *« Ici on est engagé mais on a des libertés. »* (W-E5) ; *« J’habite ici depuis 15 ans, je suis pris en charge par la communauté... je ne peux pas vivre seul »* (W-E10) ; *« Parce que le quartier WG est progressiste comme le Oud West plus généralement, (...) »* (W-E11) ; *« La vie en communauté... »* (W-E17) ; *« Les gens se sont mobilisés quand on a voulu détruire le vieil hôpital en 1983. (...) Les cuisines sont partagées dans ces bâtiments. (...) Mais les gens ont tendance à devenir de plus en plus individuels. Dans le pavillon 1 au RDC, il y a des personnes qui réparent de vieux outils pour les envoyer en Afrique. Tout le RDC est occupé par des petites entreprises. »* (W-E17) ; *“Wanted to continue to live in the community, wanted to be free to choose.”* (W-E31).

Bo01 : Les raisons d’installation dans le quartier, son esthétique paysagère

Les principales raisons de venue dans le quartier de Bo01 qui ressortent de l’analyse des 27 entretiens menés sont multiples :

- Des raisons d’ordre pratique, fonctionnel :
 - relatives notamment à l’offre d’infrastructures scolaires (B-E1, B-E11) ;
 - à la proximité au lieu de travail d’un des membres du foyer (B-E3, B-E21) ;
 - ainsi que relatives à la taille et la disposition intérieure des appartements et maisons (B-E2, B-E9, B-E19) ;
- Des raisons financières, notamment relatives à des opportunités foncières (B-E22, B-E27) : *« (...) investment opportunity in an area in development. »* (B-E27), particulièrement pour construire des logements neufs (B-E20, B-E23) : *« To build my flat, new construction. »* (B-E23) ; *« We bought an area here with friends to build our houses. »* (B-E20) ;
- Dans une moindre mesure, des raisons relatives à la qualité « écologique » du quartier (B-E21), l’absence de pollution (B-E4, B-E8) ;
- Et deux autres raisons mentionnées, d’ordre social : le sentiment de sécurité *« (...) Feel safe. »* (B-E1) procuré par le quartier ainsi que son caractère luxueux (B-E24).

Mais, la raison principale de venue dans le quartier de Bo01, du moins la plus récurrente, semble être esthétique (11/27) et ce dans le sens premier du terme et dans le sens le plus courant de celui-ci (relatif aussi bien aux sens qu'au jugement esthétique). C'est la présence de la mer ainsi que la composition architecturale du quartier qui provoquent des rapports et jugements esthétiques suffisamment forts pour constituer des raisons de choix résidentiel. Si dans une partie des discours, ce sont les objets naturels (mer) ou architecturaux (les maisons) qui sont mentionnés – « *Je voulais être près de la mer.* » (B-E9) – dans d'autres, il s'agit véritablement d'expériences sensorielles, avant tout visuelles, qui constituent les raisons premières de l'installation dans le quartier : « *Views of the ocean (...) in the country side but close to the city* » (B-E8) ; « *It's simple, a seaside view (...) stormy in wintertime.* » (B-E10) ; « *The view of the sea* » (B-E14) ; « *The closeness to the sea give the feeling of weekend or vacations.* » (B-E25).

En cela, des appréciations et jugements esthétiques sont aussi formulés comme des raisons de venue dans le quartier : « *attractive area, lovely area, very special.* » (B-E18) ; « *Beautiful architecture* » (B-E20), « *Like the architecture, close to the water, different buildings nothing look the same.* » (B-E6).

Augustenborg : le quartier du « non-choix »

La raison principale de venue dans le quartier d'Augustenborg est un « non choix » ou un choix de facilité (7/30), notamment pour les tributaires de l'attribution de logements sociaux appuyé par le fait que plusieurs logements étaient vacants pendant les années d'avant réhabilitation. Nous pouvons aussi considérer que les personnes ayant choisi de vivre à Augustenborg pour des raisons financières (3/30) sont aussi dans le même type de raisonnements. En cela, un tiers des personnes interrogées est venu habiter dans le quartier d'Augustenborg suite à des contraintes matérielles, la phrase suivante résumant le mieux cette catégorie de réponses : « *on a pris ce qu'on pouvait* » (A-E24).

D'autres raisons sont toutefois mentionnées :

- L'offre des logements de tailles plus adaptées : plus grands pour les familles, plus petits pour les personnes âgées (mentionné par 5 personnes sur 30) ;
- La composition sociale (4/30) ainsi que les réseaux existants (2/30) qui participent d'une vie de quartier « *sans problème* » (A-E8) : « *I know everybody around here* » (A-E3) ;
- Enfin, dans une moindre mesure, les caractéristiques paysagères du site (3/30), essentiellement naturelles dans les discours des habitants d'Augustenborg : « *These trees... I liked them.* » (A-E16), « *The green spaces, the park.* » (A-E11), « *Lot of green, the park... it's good for children.* » (A-E4). Ou encore la beauté du quartier, souvent associée aux éléments végétaux, (mentionnée par 3 personnes sur 30).

2.2 Les raisons de rester dans les quartiers durables étudiés : des raisons avant tout paysagères

Malgré le caractère identitaire revêtu par le paysage et ses composantes, les raisons relatives aux paysages ne sont pas particulièrement présentes dans les choix résidentiels (sauf dans le cas de Bo01). Qu'en est-il des raisons de rester ? Et, quelle est la satisfaction résidentielle de ces quartiers ? Pour répondre à ces questions, nous utiliserons de nouveau le corpus des entretiens avec les habitants.

WGT : Des raisons paysagères et sociales au cœur d'une satisfaction élevée

Les paysages, les gens, et l'offre de services : les trois raisons de rester à WGT

Les raisons de rester dans le quartier de WGT, et la manière dont les gens décrivent leur quartier, sont centrées autour de trois thématiques principales : le(s) paysage(s), la population qui habite le quartier, et l'offre des services :

- Le(s) paysage(s) est (sont) notamment traduit(s) par la présence d'éléments de nature comme le canal ou encore les oiseaux et leurs chants qui différencient aussi le quartier du reste de la ville (cf. chapitre 7 et 8) : « *The canal...it's beautiful* » (W-E34) ; « *Nice, birds singing, (...) I'm still surprised by the difference of this place from the rest of the city.* » (W-E6). Mais des éléments architecturaux, paysagers et urbains sont aussi très souvent mobilisés quand il s'agit de décrire le quartier. Ainsi, une attention toute particulière est accordée au parc : « *To have the park near...* » (W-E33) ; « *La proximité des parcs, qui constituent une opportunité pour les familles avec enfants.* » (W-E24) ; « *J'aime tout mais je préfère le parc.* » (W-E34) ; « *Le parc est très important, on ne se rend pas compte qu'on est dans la ville.* » (W-E35).
- Plus largement, les caractéristiques naturelles et/ou urbaines qui composent le(s) paysage(s) du quartier : « *Il y a des beaux bâtiments* » (W-E4) ; « *Relaxing, there is some nature, the water, the trees, not too much people, it's like a village, it's safe.* » (W-E9) ; « *(...) le petit jardin de jeux pour les enfants. (...)* » (W-E20) ; « *All the trees... we are totally pink during spring !* » (W-E23) ; « *The atmosphere, the birds, the proximity of the parks (...)* » (W-E26) ; « *Les rues vivantes ainsi que l'architecture.* » (W-E27) ; « *(...) tout ce dont tu as besoin est ici, des arbres, des plantes, des fleurs, c'est très agréable.* » (W-E38) ; « *C'est calme, très joli, la réhabilitation a été bien faite.* » (W-E38) ; « *(...) the houses look good, the streets are clean.* » (W-E39) ; « *C'est calme (quiet), joli, vert, coloré, c'est agréable que les bâtiments soient de différents styles, et types (...)* » (W-E42). Une attention particulière est aussi portée à « *la multiplicité d'espaces dans le quartier.* » (W-E5).
- La multiplicité des espaces est aussi à associer au mélange des populations : « *There are different places in the same neighborhood. There is the former hospital, it's a neighborhood where people live together* » (W-E26). Ainsi, la population qui y réside est aussi caractéristique du quartier. La première caractéristique sociale du quartier est qu'« *il y a beaucoup de mixité sociale* » (W-E21), culturelle et générationnelle : « *(...) it's very mixed populations, from different country, different cultures, everybody lives in peaceful,*

together. » (W-E25) ; « *Different backgrounds, cultures. Open-minded. Young people.* » (W-E18) ; « *Des âges différents, des religions et idées différentes.* » (W-E22).

L'évolution de la population résidant dans le quartier semble aussi participer à ce mélange. Si avant, « *people who worked in the hospital lived here (...)* » (W-E38) et le quartier « *Used to be a working area... it changed a lot because of gentrification.* » (W-E29). « *People have changed a lot, now there are mostly young people and mixed populations.* » (W-E30). « *Il y a 20 ans, il y avait beaucoup de locataires. Récemment, des jeunes couples sont arrivés avec des enfants et ont acheté des logements. Des gens avec plus d'argent.* » (W-E12) ; « *dans les nouveaux bâtiments il y a beaucoup d'enfants.* » (W-E7). La présence des artistes est alors un élément principale de cette composition sociale : « *Il y a toujours la présence d'artistes dans la partie ancienne du quartier... Et, le bâtiment derrière nous (AOC) accueille des locaux pour artisans.* » (W-E12) ; « *La communauté d'artistes est une invitation à faire des choses ensemble...* » (W-E7).

Les bonnes relations entre habitants du quartier sont mises en avant dans les récits : « *Friendly people* » (W-E15) ; « *Good people* » (W-E9) ; « *nice people* » (W-E10) ; « *c'est amical, il y a des familles avec des enfants* » (W-E2) ; « *Very nice living place, good relations with people.* » (W-E36) ; « *Good relations with neighbors, good place to live, free to go outside.* » (W-E32)... « *Quiet, beautiful place, it's like a neighborhood.* » (W-E33). Et la composition sociale de ces bonnes relations favorisent aussi un sentiment de sécurité : « *Nice, like a village atmosphere, mixed nationalities, not to many danger (...)* » (W-E28) ; « *(...) it's a nice place to stay, close to the center, quiet, safe, it's a family neighborhood.* » (W-E43) ; « *Un lieu très sécurisé.* » (W-E12).

En retour, ce sentiment de sécurité est aussi appuyé par les réseaux sociaux qui existent : « *Safe, there is a social network.* » (W-E1) ; « *C'est bien... (...) tout le monde se connaît.* » (W-E3) ; « *Beaucoup d'artistes vivent ici, ça crée une atmosphère spéciale, c'est comme un petit village dans la ville, les gens se connaissent, se parlent, s'entraident.* » (W-E13) ; « *(...) il y a un réseau social, dans mon immeuble on est comme une grande famille.* » (W-E2).

- L'offre de services, traduite principalement en termes de magasins mais aussi de restaurants, qui traduisent aussi à leur tour une certaine mixité : « *(...) good area, market, proximity at spaces and services* » (W-E9) ; « *(...) close to the market and shops, nice to live here.* » (W-E10) ; « *La place du marché, la mosquée, les cafés, les petites barques, les arbres, le vert, le canal, les oiseaux.* » (W-E22) ; « *Friendly, lot of things to do, good restaurants, lot of children.* » (W-E24) ; « *Beaucoup de commerces et de restaurants.* » (W-E12) « *(...) near everything* » (W-E15) ; « *Nice cafes, restaurants, shops, on the oortoom supermaket, there is also the biological market day.* » (W-E30) ; « *Close to the center, you can walk everywhere, it's also close to the park.* » (W-E37).

Ces trois catégories renvoient aussi pour beaucoup à la situation du quartier car « *c'est de plus en plus considéré comme un quartier du centre...* » (W-E2). C'est « *Un quartier frontière entre le centre touristique, les quartiers plus populaires près du canal et les quartiers riches de l'autre côté du Vondelpark. Une sorte d'enclave, de frontière. Beaucoup de gens veulent vivre ici, du coup forte pression du marché... dans les autres quartiers c'est déjà plein.* » (W-E20) ; « *It's quiet, near the city*

and the Vondelpark. » (W-E15). Mais aussi et surtout à son histoire : « *il y a une histoire spéciale avec l'ancien hôpital, ça donne un sentiment spécial/particulier de vivre ici, avec les artistes et la culture, il y a de l'énergie pour faire des projets qui est présente dans le quartier, et même si on est pas partie prenante directement, ça nous intéresse. Il y a des intellectuels, des artistes, des gens du théâtre, c'est amical et avec un esprit ouvert.* » (W-E2) ; « *C'est un ancien hôpital, le pavillon 2 était une cellule psychiatrique.* » (W-E16) ; « *It was a former hospital. Nowadays live people, and a lot of artists.* » (W-E23).

Un village beau et calme : un quartier apprécié pour ses caractéristiques socio-paysagères

Il faut aussi noter que dans la description du quartier, des jugements esthétiques apparaissent souvent sous les vocables de « *beautiful* », « *quiet* » et « *calm* ». Ils sont de toute évidence multi-appartenants, renvoyant à la fois au niveau sonore, au sentiment de sécurité, à l'appréciation visuelle de l'espace, à la population, aux activités possibles, mais sont souvent construits dans un rapport comparatif avec la ville ou le centre urbain qui semble dépourvu de ces qualités (car « *quiet* » et « *calm* » sont perçus à WGT comme des éléments positifs) : « *It's beautiful.* » (W-E16) ; « *It's very green, quiet and near the center. Dans la ville, mais calme.* » (W-E17) ; « *Very nice place. Friendly. Relatively quiet for the city.* » (W-E18) ; « *Calme et vivant à la fois. Proche du centre, du parc. Beaucoup d'enfants. Très agréable à vivre. À proximité de tout, transports, marché.* » (W-E19) ; « *Quiet, not so much busy, more social than in the center.* » (W-E41) ; « *Very quiet, has a beautiful architecture and beautiful trees (...)* » (W-E23) ; « *(...) quiet, not too much trafic, lot of green, in the balcon there are flowers, (...)* » (W-E40).

Aussi, le sentiment de vivre dans un village est fort présent dans les discours : « *Living in the city but it feels like a village (...)* » (W-E2) ; « *It's a small village in the city, lot of people in the streets.* » (W-E27)... Comme nous l'avons vu, le sentiment de vivre dans un village renvoie principalement aux formes socio-spatiales révélant le sensible (cf. chapitre 8).

Ainsi, le quartier semble très apprécié. La moitié des personnes interrogées ne trouvent rien de négatif ou de non appréciable dans leur quartier. Pourtant, deux points / catégories de mécontentement peuvent être soulevés :

- Ce qui relève des nuisances sonores, notamment en lien avec le poste de police à proximité immédiate du quartier : « *Le poste de police (...) c'est un peu bruyant la nuit mais seulement l'été quand les fenêtres sont ouvertes* » (W-E1) ; ou à cause de la présence des voitures, surtout sur le grand axe en bordure du quartier : « *Le trafic, il y a beaucoup de voitures.* » (W-E14) ; « *La rue d'Overtoom et son trafic.* » (W-E19) ;
- Ce qui relève du fonctionnement social du quartier, jugé par certains comme peu privatif : « *Lot of people, not very private.* » (W-E18).

Des paysages entre mer et architecture, raisons premières de rester à Bo01

Les éléments paysagers : principales sources de satisfaction

Les raisons de rester dans le quartier et les éléments qui, selon les personnes interviewées, composent le quartier et lui donnent son caractère spécifique¹⁴⁰, sont en priorité liées :

- aux repères architecturaux (13/27) comme :
 - l'architecture des bâtiments (10/27) : « (...) *une architecture différente selon les maisons.* » (B-E3) ; « (...) *it's very different, the houses don't look the same.* » (B-E5) ; « *We like it, the architecture... the different size of houses... it stimulates (...)* » (B-E7) ; « *j'aime beaucoup l'architecture particulière qu'il y a ici* » (B-E9) ; « *A wonderful place to live, a wonderful architecture.* » (B-E15) ;
 - la tour (2/27) : « *J'ai vue sur la Turning Torso depuis la salle de bain de mon appartement, c'est sympa* » (B-E14) ;
 - le pont d'Öresund (1/27) et ce qu'il représente ou évoque : « *j'aime l'eau et le pont, c'est sympa de le regarder, ça nous relie au Danemark, c'est là d'ou je suis originaire* » (B-E12).
- à la présence de la mer et le caractère côtier qu'elle offre au quartier (11/27) : « *Nice to live here, because it's near to the sea (...)* » (B-E5) ; « *j'ai toujours vécu près de la mer... j'aime ça...* » (B-E9) ; « *I enjoy a lot... you work and then... you see the ocean when you go home.* » (B-E14).
- ainsi que d'autres éléments paysagers comme la promenade en bord de mer, les jardins, parcs, espaces de jeux pour enfants (8/27) souvent liés à des pratiques et activités quotidiennes ou saisonnières : « *derrière il y a le grand jardin (...)* » (B-E3) ; « *il y a la promenade le long de la mer, l'espace pour se baigner, l'espace de jeux pour enfants.* » ; « (...) *it stimulates, outdoor spaces, urban planning, the way the ground is made, treated, the differentes materials.* » (B-E7) ; « *there are a lots of families so... there is the big playground area.* » (B-E17).

Plus encore, comme nous pouvons le constater dans cette dernière citation, les éléments sensoriels trouvent encore une fois leur place pour décrire les qualités de Bo01 : « *very blowing, the wind comes often by the sea...* » (B-E2) ; « *In winter it's silent, dark, nothing happens. It's like if the neighborhood was asleep.* » (B-E9) ; « *It's windy, it's pleasant in summer.* » (B-E19) ; « *There is a lot of light.* » (B-E22).

Ces éléments qui sont les plus caractéristiques de Bo01 nous permettent de considérer qu'il y a une superposition de ce qui fait paysage et de ce qui compose le quartier... Un autre exemple illustratif de cette superposition consiste en la perception des différences saisonnières et journalières relatives à la présence ou non des personnes non résidant dans le quartier : « *C'est sympa... en hiver c'est calme, il y a uniquement les résidents. L'été ça devient un monde fou, un*

¹⁴⁰ Selon les habitants, c'est un quartier différent des autres, moderne, stimulant, beau, propre, fameux... - cf. Chapitres 7 et 8.

cirque... Bagdad café... des jeunes, du bruit... ils fument, ils font du bruit. » (B-E10) ; « *In the evening, it's nice, it's very quiet... relax.* » (B-E23).

Les réseaux sociaux et les activités, des compléments positifs

Les réseaux sociaux basés notamment sur des styles de vie similaires font aussi partie des éléments qui décrivent le quartier (3/27) mais dans une bien moindre mesure : « *I know lot of people that live here, like similar life style* » (B-E6) ; « *everybody speaks to each other, here... it's a new life for everyone.* » (B-E8) ; « *Nice place... People here have the same interests.* » (B-E12).

Dans une moindre mesure, les restaurants (B-E6, B-E14) mais aussi d'autres infrastructures, notamment scolaires et services de proximité, ou encore la proximité au centre de Malmö (B-E9, B-E14, B-E24) participent de ce qui caractérise le quartier : « *une école, une halte garderie à proximité, des restaurants bien... Au départ, il y avait peu de commerces et de services de proximité (médecin, pharmacie), mais la ville fait de son mieux pour changer ça. C'est un des meilleurs endroits de Malmö.* » (B-E15).

Certains mécontentements liés à la fréquentation sociale du quartier mais aussi à ses caractéristiques paysagères

Parmi les 27 personnes interviewées, 8 ne trouvent aucun élément négatif au quartier. En revanche, sur les 19 qui ont répondu à cette question, les éléments qui ressortent comme négatifs sont :

- La présence trop importante des gens autres que les résidents du quartier, particulièrement pendant la période estivale et en week-end, est notée par la moitié des personnes ayant répondu à la question : « *All the pollution made by visitors.* » (B-E23) ; « *All the tourists coming here in the summer and taking photos when you're home* » (B-E11).

Cependant, cette gêne occasionnée par les « touristes » semble être tempérée voire s'équilibrer dans les discours avec des éléments plus positifs : « *Very popular and crowded in the summer, but have gardens, so not disturbed.* » (B-E5) ; « *Too many people, even if it's good when people come, because if not, the neighborhood is dead.* » (B-E20) ; « *La foule des fois est gênante ; ils détruisent des choses (poubelles, graffitis, mégots) mais on aime lorsqu' il y a des couples qui regardent le coucher de soleil* » (B-E7).

- Le jugement esthétique et les perceptions sensorielles sont encore une fois présents dans le discours des habitants interviewés, cette fois dans leur appréciation négative. Deux appréciations sensorielles ont ainsi été exprimées : « *Silence in the wintertime.* » (B-E9) ; « *Cold weather, wind in winter.* » (B-E13). Quant au jugement esthétique, il semble que pour un habitant, le design du site soit un peu trop présent : « *Too much designed* » (B-E20). Pour d'autres, les choix effectués n'ont pas été les bons : « *Il n'y a pas beaucoup d'arbres, de fleurs, de gazon, beaucoup de béton.* » (B-E9) ; « *Le parc au sud, c'est pas beau et... il y a trop d'oiseaux, c'est sale* » (B-E14) ; « *L'entrée industrielle est laide.* » (B-E18).

- Les prix élevés sont aussi considérés comme un élément négatif mais par une minorité des personnes interviewés (3/27) et le manque de magasins est aussi noté par une personne.

La réhabilitation paysagère, source d'une nouvelle image positive d'Augustenborg

Trois éléments sont jugés comme positifs (ceux préférés) dans le quartier d'Augustenborg et font que les habitants veulent y rester. En premier lieu, les éléments paysagers, les espaces extérieurs (13/30) ; puis la population résidente dans le quartier (9/30) ; et enfin le bon emplacement du quartier par rapport au centre-ville (accessible en transports en commun), aux parcs (accessibles à pied), aux supermarchés et autres commerces de proximité (5/30).

Ce sont les deux premiers éléments qui sont les plus souvent mobilisés dans les discours :

- Concernant les éléments paysagers, ce sont les parcs mais aussi les espaces de jeux pour enfants ainsi que, dans une moindre mesure, les aménagements avec l'eau qui sont mobilisés : « *The surroundings : many playgrounds for children. A lot of green environment, parks.* » (A-E1) ; « *The green areas, the trees, nature... It's not really nature, but... It's good.* » (A-E18).

Il s'agit d'espaces libres : « *Free spaces, the green...* » (A-E19), jugés comme ayant une grande importance : « *Parks, trees, nature... it's everything.* » (A-E11). Ce sont des lieux qui rendent le quartier plus agréable, s'opposant et équilibrant le caractère minéral de la ville : « *The green areas... because, buildings in concrete are boring.* » (A-E21), donnant ainsi un sentiment de vivre dans un « village » – « *Parks surrounding the buildings, peacefully, don't feel living in the town.* » (A-E28) – tout en favorisant des usages, pratiques et comportements singuliers – « *Open places for children, we can do some grill, we have the possibility to stay outside, use the bicycle...* » (A-E25) – et qui rendent le quartier différent du reste de la ville : « *Nature, trees, birds, architecture. It's best than the rest of Malmö* » (A-E30).

La présence d'« Ekostaden » semble aussi relativement forte dans les représentations : « *Eco-neighborhood. Ecosystem. Eco-atmosphere. Small water near houses. Green.* » (A-E20) ; « *Green, many parks. Ekostaden.* » (A-E12).

- Les autres habitants qui habitent le quartier sont aussi mentionnés comme un attrait positif du quartier par leur comportements : « *People don't "cry", don't complain.* » (A-E1) ; « *If you want to do something, everybody is positive.* » (A-E4). Mais aussi et surtout parce que les gens se connaissent, se parlent... « *Nice people, you can talk to everybody.* » (A-E2) ; « *I know the people here.* » (A-E3) ; « *There is a family spirit here.* » (A-E5) ; « *The people. Calm. Relaxing. Everyone know each other, like a village.* » (A-E13) ; « *You can meet people here.* » (A-E15) ; « *I live here for so many years, I know everybody here, I feel like home...* » (A-E10).

Malgré un « non-choix » initial, il ressort que les habitants d'Augustenborg qui ont participé à nos investigations sont satisfaits de leur quartier – 17 personnes sur 30 ne trouvant rien de négatif à dire sur leur quartier. Des termes comme « *calm* » et « *village* » apparaissent aussi assez souvent : « *Calm. Relaxing. Green. Everyone know each other, like a village.* » (A-E13). L'absence de

problèmes sociaux et le réaménagement paysager semblent offrir au quartier une image positive et appréciée.

Qualité des logements, populations étrangères, manque d'activité et industries : les sources d'insatisfaction

Quant aux choses qui ne sont pas appréciées à Augustenborg, trois catégories apparaissent selon les 13 personnes qui ont répondu de manière positive à cette question :

- La qualité interne des logements est la première citée par les habitants interrogés (5/30), le responsable désigné de l'état intérieur dégradé est MKB (l'équivalent du bailleur social) : « *Peu d'argent a été investi pour les maisons* » (A-E20).
- Des réticences à l'égard de la population d'origines étrangères sont aussi mentionnées, tout aussi bien de la part des suédois natifs que des populations issues de l'immigration. Les pratiques spatiales et les modes de vie divergeant sont la source de ce mécontentement : « *The way to be of Arabs... the Muslims, ways to live different, different ideas, lot of prohibited things, very closed mind.* » (A-E4) ; « *There are too much people from Somalia, Egypt.... They are different...* » (A-E9), « *Too many ethnics groups, they live by their way...it would be better if they were more open.* » (A-E24).
- Le manque d'activités est aussi reproché au quartier : « *Not so much alive at the place... it's dead around here.* » (A-E8). Il est notamment rapporté aux comportements parfois déplacés des jeunes habitants du quartier et des alentours « *Too little activities, no places to meet friends and have fun. Groups of youngs which do nothing and scare people.* » (A-E14).

Ce manque d'activités est aussi rapproché par une habitante d'un manque de marqueurs sensoriels, rattachés à son pays d'origine : « *Pas beaucoup d'activités, d'événements. C'est assez ennuyeux... En ce moment en Roumanie on fête Pâques et ça doit sentir les œufs et les gâteaux dans les rues, mais ce n'est pas le cas ici...* » (A-E13).

Dans ce même registre, les odeurs et la vue des industries sont aussi mentionnés par les habitants comme des éléments négatifs du quartier même si celles-ci ne se trouvent pas dans son périmètre immédiat : « *It smells bad because of the industries close to here.* » (A-E23) ; « *Industrial buildings, traffic... the view, the smell...* » (A-E30).

2.3 Le rôle du paysage dans les trajectoires résidentielles des habitants des quartiers durables : une source de satisfaction, un élément d'ancrage... une raison de rester

En conclusion, cinq types de raisons de venue ou de rester dans les quartiers ressortent, d'ordre :

- Paysagères : Présence d'éléments naturels, de végétation, jugement esthétique, architecture (notamment son hétérogénéité, sa qualité), espaces ouverts bien aménagés, quartier neuf et moderne, adapté aux enfants. Notons que nous avons ici regroupé les éléments qui, selon les habitants des quartiers, font paysage ;

- Sociales : Composition sociale et culturelle, bonnes relations de voisinage, sentiment de sécurité (notamment pour les enfants). Ces caractéristiques peuvent renvoyer dans certains cas à la qualification du terme ambiance par les habitants ;
- Pratiques / Situation, offres et services : Bonne connexion aux transports en commun, commerces de proximité, infrastructures publiques ;
- Financières : Le non-choix (logements sociaux), les loyers peu chers, les subventions pour la construction.

**Tableau 44 - Récapitulatif des raisons de venue et de rester à WGT, Augustenborg et Bo01 –
Source : Auteure, 2011**

	Raisons de venue	Raisons de rester
WGT	Sociales Financières Pratiques Paysagères Politiques	Paysagères Sociales Pratiques Politiques
Augustenborg	Financières Pratiques Sociales Paysagères	Paysagères et Sociales Pratiques
Bo01	Paysagères Pratiques Sociales Financières	Paysagères Pratiques Sociales

Il ressort que si les raisons de venue dans le quartier sont d'ordre multiple, les raisons de rester dans le quartier sont avant tout d'ordre paysager. En effet, les raisons sociales, pratiques et financières sont celles qui guident les choix du quartier pour Augustenborg et WGT. Pour Bo01, les raisons paysagères sont les premières mentionnées, suivies par des raisons pratiques et sociales. A noter que les raisons d'ordre politique ne sont présentes que dans le cas particulier de WGT.

En ce qui concerne les raisons de rester dans le quartier, l'ordre des priorités change et les caractéristiques paysagères (selon les définitions des personnes interviewées) gagnent en importance et deviennent systématiquement les plus évoquées. Notamment la présence

d'éléments naturels et une architecture de qualité semblent retenir les habitants dans leur quartier de vie actuel. Il est aussi à préciser que notamment en ce qui concerne les éléments de nature, ils ne sont pas déconnectés des usages et pratiques qu'on y retrouve.

Ces résultats vont dans le sens de plusieurs travaux qui soulignent l'importance des facteurs environnementaux dans les arbitrages résidentiels et le rôle qu'ils jouent dans la satisfaction et l'attachement résidentiel (Bonnes, Aiello, Bonaiuto, 1999 ; Bonaiuto, Fornara, Bonnes, 2003). Plus particulièrement, et selon la psychologie environnementale, c'est à partir des perceptions et des représentations qu'ils en ont, que les hommes entrent en relation avec leur environnement et les différents éléments qui le composent (Moser, Weiss, 2003). Ainsi ce n'est en rien surprenant que le paysage, perception, représentation, sentir de l'environnement, soit le principal facteur d'attachement et d'ancrage dans les quartiers étudiés.

3. Implications habitantes dans les quartiers durables étudiés, quel rôle pour le paysage ? Le paysage : objet d'implication mais aussi outil d'implication...

Nous venons de voir que si le paysage n'est pas la première raison de l'attractivité résidentielle des quartiers durables étudiés, il est en revanche une des raisons principales d'être satisfait de son quartier, de l'aimer et de vouloir y rester. Dans la continuité logique, un autre rôle potentiel du paysage dans les quartiers durables semble s'esquisser. Les habitants apprécient leur quartier, l'aiment (pour des raisons aussi, voire surtout, paysagères) et donc, parfois, souhaitent s'impliquer davantage dans son évolution et sa gestion. Ainsi, la question de l'implication habitante est ressortie, et dans le cadre des entretiens et parcours habitants et dans le cadre des entretiens acteurs, comme un des domaines impliquant le paysage. Selon l'analyse de ces discours, et comme d'autres travaux centrés sur cette thématique le montrent (cf. Sgard A., Fortin M.-J., Peyrache-Gadeau V., 2010), le paysage comme système relationnel mais aussi comme projet semble timidement prendre la place d'un outil de facilitation de cette implication habitante.

3.1 Une implication habitante variable selon les quartiers

La gouvernance¹⁴¹ est une question centrale des projets de quartiers durables (cf. Chapitre 5), comme par ailleurs de la majorité des réflexions et projets urbains contemporains. En effet, la nécessité de la participation active des populations concernées par tout projet d'urbanisme, d'aménagement... est aujourd'hui reconnue (Blondiaux, 2008), revendiquée ou simplement acceptée tant bien que mal par les acteurs historiques¹⁴². Les populations sont porteuses de savoirs pratiques, locaux ou encore empiriques que tout projet ne saurait nier ou écarter (Bacqué, Sintomer, 2009).

Nous constatons cependant que la gouvernance mise en place varie selon les projets étudiés. Dans la majorité des cas, une multiplicité d'acteurs institutionnels est impliquée dans les projets et leur montage. Mais, si l'implication d'acteurs institutionnels multiples semble être un trait commun des différents quartiers durables, l'implication d'acteurs non institutionnels est moins générale. En effet, de grandes différences apparaissent selon l'origine actorielle du projet : entre projets descendants et projets ascendants, il y a, comme attendu, une grande disparité quant à la place de l'habitant (cf. Chapitre 4 de la Partie 1 sur la place de l'habitant dans les projets de paysage).

¹⁴¹ Ici, nous entendons par gouvernance l'implication d'une multiplicité d'acteurs et plus particulièrement dans notre raisonnement des acteurs dits profanes, les habitants.

¹⁴² Dans le cadre du séminaire « Habitat bas carbone et éco-quartiers : quelles perspectives pour la ville post-carbone ? », Franck Faucheux, chef de projet « Eco-quartiers » à la Direction Générale de l'Aménagement, du Logement, et de la Nature (DGALN) - MEDDMM, rappelait ainsi la nécessité de renforcer la prise en compte de la dimension participative dans les projets de quartiers durables développés en France au travers du programme Eco-quartier, mis en œuvre par ce ministère.

WGT : un processus (partiellement) « bottom-up », une implication habitante forte

Dans le cas de WGT, la partie centrale (le cœur du quartier) a été réalisée suite à une démarche *bottom-up*, menée en autogestion à l'issue de luttes locales pour préserver les bâtiments d'un hôpital promis à la démolition au début des années 80. Depuis, une association nommée WG participe activement à la gestion du site de l'ancien hôpital (entretien Nicole V.L., 06/06/09). Cette dernière (constituée de toute personne habitant les pavillons centraux) contrôle les changements de locataires, les entreprises installées sur une bonne partie du site, la gestion pratique d'une partie des pavillons centraux – le reste étant géré par le bailleur social qui gère aussi les logements « sociaux » de la partie Ouest... Cette association organise aussi des fêtes et autres activités saisonnières, éphémères (comme la fête des 25 ans du WGT) ou plus pérennes (comme le Buda-café qui fonctionne deux jours par semaine au rez-de-chaussée d'un des pavillons centraux, et dont le fonctionnement est basé sur le volontariat).



Photos prises pendant la fête des 25 ans du quartier – Source : Auteure, 2010

Dans la partie Est, une autre association mène un travail plus ponctuel mais tout aussi important, principalement tourné vers les festivités éphémères et autres activités relatives à la vie quotidienne du quartier (ex. brunch collectif du dimanche, grand sapin de Noël installé dans le jardin).

Dans les deux cas, une certaine implication dans la vie collective est promue par ces associations, implication qui est même une obligation dans la partie centrale du quartier. Cette implication n'est pas seulement relative à la vie et la gestion du quartier mais aussi à son évolution physique (comme nous le verrons aussi en détail par la suite).

En effet, au moment de la conception des différentes phases du projet, une implication habitante a existé :

- Lors de la première phase de réhabilitation des pavillons 1 et 2, dans un esprit bon-enfant regretté par certains : *“When we started here, every Thursday evening there was someone that made food for a very low price and so every Thursday evening something VERY special happened... someone performing, someday start to sing or to tell something about their*

work... it was not organised and now there is a gallery much nicer but the atmosphere is not like this... because when you organise things the ground feelings of the people is less... You give the responsibilities at people that organise it and you don't feel it in your heart as member... "(W-P2) ;

- Lors de la conception du plan d'ensemble du quartier, des échanges ont été organisés par le gouvernement local : *" To make the plan for the all area... there was also an organisation... once in 4 weeks we came together... we were all around... 30 people, but well there was not a lot of development..." (Jiahno K., 23/04/10) ;*
- Et même pendant la conception des villas urbaines : *" In the urban villas there was always some participation, from the local government. " (Jiahno K., 23/04/10).*

Dans ce quartier imprégné d'esprit collectif, le rôle de l'architecte/concepteur est aussi quelque peu particulier. En cela, comme nous l'a narré l'architecte qui a travaillé tout aussi bien sur la conception de la partie Est, qu'accompagné l'auto-construction de la partie centrale et qui a été un des médiateurs entre la Ville et les artistes lors de la première réhabilitation : *« il faut savoir laisser la place à l'aménagement par les habitants et travailler avec eux »* (Entretien avec Jiahno K., mars 2010).

Les paysages de WGT sont dès lors le résultat d'un équilibre entre considérations écologiques, économiques, sociales et participatives habitantes. Ils sont alors aussi le témoin et le résultat d'une identité locale forte et se conjuguent avec l'approche du développement durable mise en place : *"It's not only ecology. I mean it's important, also this concept of transition town, that you are not completely dependant on some corporations. So I mean of course that's an aspect, so that why we have in the garden some food, vegetables and (...) some chickens (...). But I think the social aspect is also very important (...). When people have health problem or some disabilities comes-up, we try to organize so they can stay in the same place. (...) It almost goes that this neighborhood is design to people can grow old. " (Entretien avec Nicole V.L., 06/06/09).*

Bo01 : Une dynamique d'action descendante – (pour l'instant) une non-implication habitante

Selon la population qui habite le quartier de Bo01, les dispositifs se différencient dans leur nature et dans leur durée. Dans le cas de Bo01 par exemple, projet initié par la Ville de Malmö, la participation des habitants au projet et à sa gestion s'est limitée à une participation anecdotique de leur part, car non pérennisée dans la mise en place du projet paysager concernant les îlots d'habitation. Plus encore, des actions en faveur de l'éducation à l'environnement, afin de favoriser le respect de la biodiversité du site et inciter au changement des comportements, ont été mises en place mais n'ont pas perduré.

Si le projet révèle une coopération entre divers acteurs – aussi bien politiques (échelle européenne, régionale, métropolitaine) que techniques (agences d'énergies, promoteurs), etc. – il semble que la parole habitante ait peu été prise en compte. Le projet Bo01 a été marqué par l'absence significative de mobilisation habitante dans le processus de construction du projet.

Les populations résidentes ont pu néanmoins participer à des groupes de travail, mais qui consistaient plus en des arènes de discussion que de décision, et c'est d'ailleurs la raison pour

laquelle ces arènes ont été rapidement désertées par les populations. « *They were just consulted. We just consulted them. (...) This was clear, and I think that was very important, because people get very upset if they get the impression that they are going to have a lot of power. (...) And also, no people lived in the Western Harbour, it was empty. (...) It's very difficult to have a good involvement.* » (Eva D., avril 2009).

D'autre part, aucun dispositif de coordination de l'ensemble des acteurs ne semble avoir vu le jour dans le cadre de ce projet. Les efforts en terme de gouvernance renouvelée au travers d'un projet de développement urbain dit durable, n'ont pas été intégrés, surtout dans le programme « Vision 2000 » présenté plus haut.

Le projet « Vision 2015 » devrait selon l'ARENE intégrer de nouveaux modes de gouvernance plus ambitieux : « *Le nouveau programme de planification urbaine, intitulé "Vision 2015", comportera une dimension participative plus importante que son prédécesseur "Vision 2000". Dans le cadre du programme de développement régional "Esprit de Scanie", un large processus de consultation est mené auprès de toutes les autorités locales, des organisations, des associations, des entreprises et des citoyens. Cette consultation, ainsi que les actions menées en faveur de l'éducation à l'environnement, favorisent le respect de la biodiversité du site par les résidents et incitent au changement de leur comportement.* » (ARENE, 2005, p. 43).

Les axes d'intervention définis dans le cadre du projet Bo01, et de manière cohérente avec les objectifs fixés par le programme environnemental (1998-2002), révèlent une approche du développement urbain durable presque strictement écologique (*supra*). Cependant, l'identité du quartier étant en pleine construction, les habitants commencent à s'installer, à se connaître, à partager des choses. Pour l'instant, l'implication habitante est loin d'être une réalité à Bo01 mais, en vue des réseaux sociaux en construction et de la reconnaissance d'une identité paysagère au quartier (*supra*), l'avenir pourrait en être autre...

Augustenborg : une implication des populations dans un processus long

Le projet d'Augustenborg, pourtant réalisé par les mêmes services municipaux que Bo01, est bien différent. « *In Augustenborg, this was a quite large department because we had to consult the residents from the start and we organized some workshops... about how they actually what their court-yard to be designed, and also when they would change the waste system there was a lot of education of residents, by showing them how to do with the different materials... and also I think there was an education in schools, looking after the new resources houses for kids... and this kind of things...* » (Entretien avec Tor F., 17/04/09). Mais si cette consultation a été nuancée par certains habitants, des points positifs sont à souligner: « *That was thought very much from the start. It was a very open participation project, people where invited in number of occasions and about different topics. But we always finished by having a number of really committed residents that wanted to do more.* » (Entretien avec Tor F., 17/04/09).

Ainsi, les habitants volontaires furent directement impliqués, afin d'une part de leur permettre une meilleure appropriation du projet, et d'autre part de les sensibiliser sur de nombreuses thématiques environnementales. Comme nous l'a dit la responsable de MKB – équivalent du

baillieur social – à Augustenborg (Entretien avec Ase D., 03/07/10), la sensibilisation concernant le tri sélectif, les systèmes de laveries partagées, la co-conception d'espaces extérieurs... sont autant d'actions qui visent une sensibilisation, une participation, ainsi qu'une implication des habitants dans la vie et l'évolution de leur quartier : *"Involve people... all the neighbours connected to each area and if you were interested to product ideas you had the possibilities and the landscape architect was there and people came or not... we see the difference in some gardens... there were some wide guides given... so some times people were disappointed because we didn't always told them that some thing weren't possible... but we try to meet people for all material projects."* (Entretien avec Ase D., 03/07/10).

La population du quartier a été intégrée dans la réalisation de nombreux aménagements, de l'espace public aux maisons de tri des déchets en passant par la construction de l'atelier de troc et de dépôt des matériaux usés par exemple, et ce de manière continue dans le temps : *"We have an 8 step guide: that is important to let everyone know... because everybody has the right to know even if only the ones that want to be involved. And after the meeting, even if there where only 5 people present you have to inform every one... "thank you and those thing have been discussed and that is what it will be done"... and we inform people for every change in Augustenborg. We try..."* (Entretien avec Ase D., 03/07/10).

En effet, cette implication continue (encore à ce jour) dans une logique d'évolution perpétuelle du quartier (notamment pour les espaces publics des îlots moins bien aménagés dans la partie sud-est du quartier), par la société MKB, comme nous l'a relaté Ase D. lors d'un entretien effectué au printemps 2010. Dès lors, le quartier est un espace laboratoire pour d'autres quartiers de la ville : *"We can say that Augustenborg is a test area or a flagship area we call it also..."* (Entretien avec Ase D., 03/07/10). Nous ne pouvons donc qu'être d'accord avec D. Bouvier : *« Ekostaden met en avant les notions d'intérêt collectif et d'appartenance à une communauté locale. Le projet vise l'amélioration de l'image du quartier et entend répondre aux besoins de la population. »* (Bouvier, p. 1).

3.2 Le paysage, facilitateur de l'implication habitante ?

L'implication des habitants dans le processus (de projet) est alors bien inégale selon les quartiers. Il ressort cependant de l'analyse des discours que dans les deux quartiers qui ont fait et qui font l'objet d'une implication habitante (WGT et Augustenborg) et même à la hauteur de l'implication effective à Bo01, le paysage a un double statut d'objet et d'outil d'implication habitante.

Le paysage, un objet de l'implication...

Le paysage comme objet de l'implication habitante est la figure la plus commune et diffusée dans les quartiers étudiés. Dans cette configuration, les habitants se mobilisent autour d'un objet paysager (un jardin, un square, un parc...) et participent à sa conception et parfois à sa gestion et à son évolution dans le temps. Cette situation est constatée dans les trois quartiers étudiés.

A WGT, *« par exemple, la nouvelle conception du square (...) fut réalisée avec les populations qui vivent et travaillent ici. (...) Les populations ont une grande connaissance de la manière dont tout*

ceci fonctionne. » (Entretien avec Nicole V.L., 06/06/09). En effet, comme nous l'a expliqué Jianho Kwa (architecte ayant participé tout aussi bien à la réhabilitation des pavillons 1 et 2 mais aussi à la construction des logements à l'est du quartier), la participation des habitants est centrale dans ce quartier, que ceci concerne les parties anciennement squattées ou les parties entièrement rénovées. Cet architecte lui-même souhaitait « *let the opportunity at people to be able to do what they want* », tel que par exemple « *the small spaces with in front of the houses weren't planted, it was the same thing for the spaces in the balconies... people should be able to do what they want and it's the architects place to give them this possibility.* » (Entretien avec J. Kwa, 23/04/10).

Aussi, une participation plus organisée a été mise en place lors du projet de la construction des bâtiments de la partie Est : « *every Friday, we met in order to talk about the project... there were plenty of people... those meetings have changed some things... for instant, the garden wasn't meant to be like that... it was good but it wasn't always simple...* » (Entretien avec J. Kwa, 23/04/10).



Photo du dessin du jardin comme prévu par l'architecte – Source : Jianho Kwa / Photo du jardin comme réalisé selon les envies des habitants – Source : Auteure, 2009

Plus largement, les habitants ont investi de manière forte les espaces paysagers (notamment les parcs et jardins) : « *There were everywhere people that did a lot themself... in terms of senses, people with a chicken, a coq... plant a tree, flowers, etc... We what we made, our thought was that, to make a structure and that people can do themselves.* » (Entretien avec Jiahno K., 23/04/10). Plus encore, certaines parties ont même été investies sans l'accord de la municipalité : « *And this is the gardens of friends of mine... we are a little bit anarchists and we took it to ourself and did it ourself... and they did a really beautiful garden and they spend a lot of time to make it beautiful and all the people enjoying it... I think it's a very special place... that people take for them self and everybody is enjoying it...* » (W-P4).



Photo du jardin investi spontanément par les habitants – Source : Auteure, 2009

Dans le cas de Bo01, même si l'implication habitante est restée anecdotique, elle a concerné l'aménagement paysager des îlots d'habitation. De même, comme relayé par certains habitants du quartier, ces espaces collectifs sont gérés par les habitants eux-mêmes et donc parfois complètement modifiés pour satisfaire leurs besoins et envies :

"Let me show some thing else more close to home. This is our community part here... When it was built it was like all plants and flowers and it looked very nice but it was completely useless... So we got together and pulled those things up and we put some grass, and it's very nice because people can come here, we talk, etc. It gives a neighborhood feeling cause of that... it's nice and we all have our private garden and this one... this wasn't originally meant to be but now we have some barbecues and parties, children play here. Now it's a quiet time, people are on holidays but usually there are more people. It doesn't look really nice but it's nice to come here and take a coffee and children playing football or something..." (B-P2).



Jardin collectif, photo prise pendant le parcours (B-P2) - Source : Auteure, 2010

"(...) and here we have common barbecues and there is wood and grass and children can play... I like gardening as well and we do a lot of things in our garden, for instance this is a Halloween pumpkin that we had, I took out the pot and I plant it and now it's everywhere and it's very nice... and everyone does the same thing..." (B-P5).



Jardin collectif, photo prise pendant le parcours (B-P5) - Source : E. Geisler, 2010

A Augustenborg, les habitants ont été impliqués dans le cadre du projet central de l'Ekostaden, à savoir : la réhabilitation écologique des espaces extérieurs du quartier par un projet paysager. Cette implication sur des objets de paysage continue à ce jour : *"And here, we are going to do a landscape project, and we want that people participate... so we are going to call them, invite them for like a coffee and discuss what we think to do, to know their opinion..."* (Entretien avec Ase D., 03/07/10).

... aussi un outil d'implication ?

Particulièrement dans le cas d'Augustenborg, le paysage a aussi un autre rôle que celui d'objet/support de l'implication. La société MKB (propriétaire et gestionnaire du quartier) considère le projet non seulement comme une réalisation matérielle à atteindre mais aussi comme une démarche sur le long terme, un processus en perpétuel mouvement (cf. Toussain et Zimmermann (sous la dir.), 1998) : *"Augustenborg it's not a project, it's a process... Before it was more a project, with actors etc... a more classic project... now it's more like a process... it's a way of thinking..."* (Entretien avec Ase D., 03/07/10).

Dans ce cadre, l'initiative « Cultiver en bas de chez-soi » s'inscrit et vise une implication paysagère. Cette initiative consistait à proposer aux habitants des jardinières à installer en bas de chez eux afin de cultiver des légumes, des herbes aromatiques, des fleurs : *"That's one way to inspire to use to be involved in the landscape transformation... we offer them, growing vegetables boxes... they can buy the plants that they want and make what they like... Participate in a landscape way... It's like an urban agriculture... and it can make people care more about the environment."* (Entretien avec Ase D., 03/07/10). Car, c'est bien là l'objectif de préserver l'environnement dans une approche sociale qui est ici offerte par l'intermédiaire d'une démarche à visée paysagère.



« Cultiver en bas de chez-soi », photo prise à Augustenborg en juillet 2010 - Source : Auteure, 2010

4. Le paysage permettrait de penser les thématiques oubliées de la durabilité ?

Nous venons déjà de présenter trois rôles/liens qui se tissent entre paysage et quartiers durables. Le paysage est : une source centrale de l'identité spatiale des quartiers étudiés, une raison principale de l'attachement et de l'ancrage local, un objet et dans une moindre mesure un outil de l'implication habitante. Outre ces trois rôles forts, et de manière plus large, quel serait le rôle du paysage dans la durabilité urbaine et sa définition ? Afin de répondre à cette question, nous présenterons la définition que les habitants donnent au quartier durable et les acceptions de la durabilité qu'elle implique dans l'objectif d'identifier les éléments qui se rapportent au paysage et ainsi de mettre en évidence le rôle que le paysage peut jouer dans la définition de la durabilité.

4.1 Qu'est-ce qu'un quartier durable selon ses habitants ?

Le vocable « quartier durable » inégalement connu par les habitants des quartiers durables

Sur la base de notre protocole d'enquête, la question *"I've been told that this a sustainable neighborhood, what's a sustainable neighborhood according to you?"* a été posée à un total de 130 personnes habitant dans des dits quartiers durables (WGT, Bo01, Augustenborg). Selon les quartiers d'habitation, le nombre de personnes qui connaissent ce vocable (traduit par *« sustainable neighborhood »*) varie fortement :

- A WGT, sur 52 personnes rencontrées, la moitié (26) ne le connaissent pas du tout. Plus précisément, sur ces 26 personnes, 11 ont répondu suite à une relance explicative (W-E 1, 2, 3, 12, 13, 14, 15), et, 5 ont répondu positivement mais sans donner une quelconque explication (W-E 1, 2, 28, 37, 39). Au final, 21 personnes ont répondu à la question en développant leur point de vue ;
- A Bo01, seulement une personne sur dix (4 personnes sur les 40 questionnées) ne connaissent pas le vocable (B-E2, 14 ; B-P3, 9) et 3 personnes déclarent ne pas savoir, tout en essayant de donner des éléments sur ce qui pourrait être selon elles les signes de durabilité : *« On ne sait pas, on voit les panneaux solaires, les installations, on sait qu'ils font quelque chose mais on n'est pas plus au courant, mais on ne pense pas vraiment au développement durable »* (B-E7) ; *« I don't know. Everybody talks about it. But, in fact... I know nothing... »* (B-E27) ; *"That's keep on involving?"* (B-E13) ;
- A Augustenborg, sur 39 personnes, 11 (moins d'un tiers) n'ont pas répondu du tout car ils ne connaissaient pas le vocable et/ou ne comprenaient pas la question. 6 personnes ont répondu *« je ne sais pas »*, 1 a répondu *"Probably"* (A-E7) et 2 autres ont répondu *« oui »* mais en donnant des explications évasives voire instables : *"Yes, it is... I don't know why... perhaps the green roof around the school house"* (A-E6).

Premier constat donc sur les résultats obtenus quant à la simple évocation de l'existence de quartiers durables : ceux-ci ne semblent pas constituer, malgré leur multiplication, une idée si répandue dans l'esprit de tous, et quoique des contrastes importants soient déjà présents au sein des trois quartiers étudiés.

Durabilité : une question qui ne concerne pas les populations ?

Dans deux des quartiers étudiés (Bo01 et Augustenborg), nous constatons, par la tournure des phrases du discours des habitants, une certaine prise de distance par rapport au caractère durable du quartier. Dans le cas de Bo01 par exemple, aucune personne interviewée n'a utilisé la première personne pour s'exprimer. Les phrases sont à la troisième personne : les termes « *they/ils/eux* » sont utilisés ou encore des expressions comme « *on dit que...* » (ex. « *Je ne sais pas, tout le monde le dit mais moi je n'en sais rien.* » (B-E27), "*It's called Ekostaden*¹⁴³" (A-E19)) laissent entrevoir un transfert de responsabilité pour tout ce qui concerne la durabilité vers les pouvoirs publics, les concepteurs ou tout autre acteur institutionnel, porteur des projets en question. "*Yes, the idea behind was this one. Public people who don't live here destroyed that*" (B-E10) ; "*They are thinking too much about ecology, but not a lot of people cares about it. But I'm not interested, I don't know so much about it.*" (A-E10).

Des quartiers majoritairement durables selon leurs habitants mais d'une durabilité sociale fragile

Dans les trois quartiers étudiés, les habitants sont dans leur majorité affirmatifs quant à la caractérisation de ces quartiers de « durables ». Par exemple, à Augustenborg, la majorité des personnes (26/39 personnes interviewées, 23/28 personnes ayant répondu à la question) a répondu que « oui, le quartier est durable ». Cependant, certains doutes, peurs voire critiques ont été exprimés par certains habitants des quartiers étudiés.

C'est principalement la question de la mixité sociale et la peur de la gentrification qui sont exprimées dans le quartier de WGT. En effet, il est dit par 2 habitants que dans le quartier, il n'y en a pas. « *There is not a lot of mixtures, event if there are people that own their places and people that rend.*» (W-E15). Une séparation spatiale des populations est aussi notée : "*It depends on the part of the neighborhood*" (W-E5) ; elle est expliquée par les populations occupantes de ces parties et les niveaux socio-économiques : « *Concerning the social approach, even if the blocs are... social houses, the population of WG Terrein is quitte...not rich but... « High standard » artists, intellectuals...* » (W-E17). De même, 3 habitants expriment clairement la peur d'un enrichissement de la population de WGT qui pourrait engendrer une diminution de la durabilité du quartier : « *Sais pas trop... il y a l'attribution des logements sociaux mais on constate un changement de populations du fait que certains logements soient vendus... sais pas trop...* » (W-E40). Et, ce constat est à élargir au Oud West (arrondissement) : "*Yes, but Oud West will become good west, and old west will become gold west.*" (W-E26) et à la Ville d'Amsterdam : « *Oui, même si le gouvernement d'Amsterdam doit veiller à ce que les prix n'augmentent pas trop, sinon il n'y aura plus de mixité et ce ne sera plus un quartier durable* » (W-E24).

De même à Bo01, un certain nombre d'habitants interrogés révèlent une absence de mixité sociale, liée au prix élevé des loyers ou du foncier. En effet, 4 personnes ont répondu de manière négative à la question relative à la durabilité du quartier en portant un regard critique (B-E1, B-

¹⁴³ « *C'est appelé le quartier écologique.*» (A-E19)

E20, B-E22, B-E23) : *"I don't use the terminology for Bo01. I could only say that with the new constructions you have to have a lot of money, people with "clam" live here" (B-E1) ; "...There is no social mixity." (B-E9). Et une personne questionne les niveaux de la durabilité sociale : "Some parts you can call it but other parts... If you look the social part, only people that they can afford it can live here, but if you think about it as a meeting point, a symbol, it's sustainable, because everybody comes here..." (B-P6). Comme nous le verrons par la suite, dans le cas de Bo01, la durabilité sociale est souvent mise face à face / en opposition à une durabilité écologique (*infra*).*

Dans le cas d'Augustenborg, 5 personnes ont donné un avis clairement négatif et ce malgré la reconnaissance du projet d'Ekostaden : *« Ils rénovent. Ils ont juste mis un petit pont. Ce n'est pas propre. Ils auraient dû informer plus les gens mais les gens ne comprennent pas la langue. Les gens sont égoïstes, ils ne s'intéressent pas si ils ne sont pas directement concernés. Ils auraient pu faire des efforts dans la prévention. Les étrangers sont souvent arrogants et ne respectent pas les règles. La machine à compost qui coûte environ 300 euros est cassée toutes les 2 semaines : c'est bien mais les gens ne savent pas s'en servir¹⁴⁴. » (A-E14) ; « Je ne crois pas, ça vient d'être restauré, il y a beaucoup de restauration, l'« ekostaden » a beaucoup changé les choses, avec les centres de tri de déchets, avec l'eau, mais tout ça dépend des gens. Les gens laissent leurs déchets dehors. »¹⁴⁵ (A-E27). Dans le cas d'Augustenborg, ce n'est pas le manque de mixité sociale qui est pointé mais surtout le comportement de certains habitants, irrespectueux ou mal-informés par les « pouvoirs publics » qui sont à leur tour mis en doute quant à leurs intentions : *« Je ne le crois pas du tout. Certains disent ce qu'il est bon de faire, mais c'est uniquement pour se faire de l'argent. » (A-E16).**

4.2 Quelles acceptions de la durabilité ?

La durabilité tirillée... entre une approche écologique...

Si nous croisons les résultats dans les trois quartiers étudiés, les approches de la durabilité transmises par le discours des habitants donnent une place très importante à l'écologie, et essentiellement dans son aspect technique. Cependant, dans un des quartiers (WGT), l'approche sociale de la durabilité semble primer en laissant une moindre place à l'approche techno-écologique.

Pour les deux autres quartiers, l'écologie dans ses aspects techniques est fort présente. De manière décroissante, les habitants de Bo01, Augustenborg, WGT mobilisent cet aspect pour qualifier leur quartier de durable. Par exemple, les réponses obtenues auprès des habitants du quartier Bo01 concernant son caractère durable ou non, révèlent la place importante donnée à la dimension écologique de la durabilité urbaine. En effet, plus de trois quart des personnes interrogées (20/27) mobilisent cette dimension pour analyser la légitimité ou non de l'appellation « durable » du quartier Bo01. La mobilisation directe de l'aspect écologique est ainsi courante dans plusieurs quartiers : *« Tous les aménagements réalisés sont écologiques » (B-E21) ; « Je n'ai*

¹⁴⁴ *"They renovated. They just put a bridge. It's not clean. They had to make people more aware but people don't understand the language. People are selfish, they don't care if they're not directly touched. They should have done more efforts concerning prevention. The foreigners are usually arrogant and don't respect the rôles. The compost costs 300 euros and it's broken every 2 weeks: it's good but people don't know how to use it." (A-E14).*

¹⁴⁵ *"I don't think, it was just restaurated, there is more renewing, ekostaden has changed a lot of things, with the recycling center, with the water, but all that depends on people. People leave there waste outside." (A-E27).*

*jamais vécu à un endroit comme ça. C'est une bonne manière de vivre. Tout ce qu'ils ont fait à Augustenborg est écologique : voitures électriques, tri sélectif... »*¹⁴⁶ (A-E17).

Plus généralement, les aspects purement techniques qui sont les plus souvent mobilisés par les habitants sont :

- La consommation énergétique, avec une entrée par l'isolation et les énergies renouvelables est un des aspects les plus cités : *« Oui, avec tous les aménagements écologiques (éolienne, panneaux photovoltaïques, centres de tris) »* (B-E3) ; *“Yes, it was built to be good for the environment. Concerning the energie we product what we spend.”* (B-E4) ; *« Oui, l'énergie, le recyclage, les matériaux des maisons peuvent être recyclés. »* (B-E6) ; *« Il y a des efforts pour construire écolo, penser à l'environnement. Il y a un sentiment positif quand on sait que l'énergie vient du solaire, les maisons sont à basse consommation. On s'y intéresse*¹⁴⁷ *»* (B-E8) ; *“It's partly the building materials. This area, the old area, there was a council that decided about building materials and how much they should be renewable: wood, rock... And also the energy technology is really sophisticated here. Takes use of solar energy, wind energy, wave generation. And also many of the houses are energy efficient, we also have the passive houses, they don't use any outside source of energy... Sustainability is more than building materials...”* (B-P1) ;
- Cette manière de penser la durabilité est souvent orientée vers des échelles restreintes, notamment celle du bâtiment : *« Le WG Café a été bien isolé, il a des panneaux solaires sur le toit. L'architecte qui a fait les nouveaux bâtiments est assez préoccupé par les bâtiments à faible consommation. »* (W-E13) ; *« Peut-être un peu, mais pas par rapport à ce qu'on aurait pu faire au niveau de la construction des bâtiments »* (W-E20) ;
- D'autres aspects techniques, comme la récupération des eaux de pluie et la perméabilisation des sols, sont aussi citées : *« Les eaux de pluie récupérées pour arroser les plantes du quartier. »* (A-E19) ; *« Il y a un système spécial de récupération des eaux de pluie. »* (B-E11) ; *“Also the plans you have of the area, how the water, can get out of the area...”* (B-P1).

D'autres aspects écologiques mais aussi très proches des comportements et pratiques individuelles sont mis en avant par les habitants des quartiers :

- Les modes de déplacement, la place diminuée de la voiture et la mise en avant des modes de déplacement doux sont aussi une des thématiques récurrentes dans tous les quartiers : *“There are not much of parkings and so there are not a lot of cars”* (B-E4) ; *“Environment : yes because there are a lot of bicycles...”* (W-E6) ; *« A part les grosses rues traversantes, le quartier est assez écologique. »* (W-E17) ;
- Le recyclage est aussi un des aspects les plus mobilisés. Les habitants parlent du recyclage tout aussi bien :

¹⁴⁶ *“I never lived in a place like that. It's a good way to live. Everything they did is ecological in Augustenborg : electric cars, recycling.”* (A-E17).

¹⁴⁷ *“There are some efforts to build ecologically, to think to the environment. There is a positive feeling knowing that energy comes from solar, the low energy houses. It makes aware”* (B-E8).

- de manière générale comme dispositif technique : « ... du tri sélectif. » (W-E19) ; *“Recycling...”* (B-E12), *“It’s this garbich thing, bad that is everything, it’s the law... It’s nothing I can juge because it’s all built, you can’t control the material...”* (A-P7) ;
- que comme pratique quotidienne. Dans ce cas, les « attitudes » alternatives écologiques sont soulignées, plus proches d’un mode de vie durable que d’une réponse technique : « *Dans le bâtiment où se trouve le WG Café, il y a des artistes qui travaillent avec des matériaux recyclés.* » (W-E12) ; « *Oui. Tri sélectif dans les petites cabanes grises. Les gens l’utilisent. Le compost.* » (A-E18) ; *“Yes, I agree, we try, even a minority to fight for everyone, recycling, don’t throw, consume less.”* (A-E11).

... et une approche sociale

Dans tous les quartiers étudiés, ces aspects écologiques ou environnementaux se trouvent souvent en opposition/comparaison avec les aspects sociaux. Deux cas de figure se présentent à nous :

- Le premier est celui de la durabilité sociale (WGT), cas exceptionnel parmi nos cas d’étude. En effet le quartier WGT semble être un quartier « involontairement » durable (cf. en complément : présentation du quartier) : « ... *il l’est de manière implicite, involontaire.* » (W-E18) et les paroles des habitants mettent en avant la primauté des questions sociales face à celles relatives à l’écologie : « *Oui, par la diversité des types de logements... Il y a des riches et des pauvres... Mais pas d’écologie, hormis les arbres* » (W-E21) ; tout en proposant une approche de la durabilité surtout centrée autour des pratiques et des vivre ensemble : « ... *Balance entre économique / social / écologique... mais, si, le quartier est durable.* » (W-E18)
- Le second est celui de la durabilité écologique aux dépens de préoccupations sociales.

Bo01 : une durabilité écologique

L’approche du développement durable mise en avant dans le cas de Bo01 est clairement du ressort de la technique écologique et du génie de l’environnement. Ainsi, à la question *“What kind of approach of the sustainable development did Bo01 project integrate?”*, Eva D. (responsable du service urbanisme en charge du projet de Bo01) répond : *“It was dominated by the ecological approach. It was the mid-nineties, and I don’t think we were really interested in economic and social sustainability at that time the same way we are today. So at that time, it was a lot about technics.”* (Eva D., 17/04/2009). Il est vrai que lors de la planification de Bo01 un « *green guide* » de la construction à Vastrå Hamnen avait été réalisé en vue de proposer les principes directeurs d’action au sein du projet : transports, solaire, éolien, eau, tri sélectif, biodiversité en milieu urbain dense. Egalement, y a été prescrite une obligation pour les constructeurs de choisir 10 des 35 points définis (un peu à l’image de la labellisation HQE).

Ainsi (et en conséquence ?), parmi les 21 habitants évoquant les aménagements réalisés, 18 considèrent que le quartier peut être considéré comme durable d’un point de vue écologique. Mais, certains (3) y voient une tentative avortée, car peu performante ou peu ouverte à d’autres dimensions : « *They tried to make it. The reality is not the same. It was an attempt. But they built it too much quickly. Lots of buildings have to be renovated. The attempt of sustainable energy is just one way for*

sustainability. » (B-E22). Ces propos, bien que minoritaires au sein des réponses obtenues, ont été confirmés lors de notre entretien auprès d'Eva D. : « *for the energy efficiency, the buildings use a lot more energy than they were supposed to do* » (Eva D., 17/04/2009).

Cette approche écologique s'est conjuguée dans le cadre de Bo01 à la création architecturale : « (...) *we had professor Claus Tamer how was the head of the design team, and he always stressed the fact that it's absolutely necessary to build ecologically smart solutions. (...) So Claus said that we have to make it enjoyable to save the world, we have to get people to feel that this will be fun, and the good thing to do. It must be at least just as enjoyable to live in a sustainable neighborhood as in a not sustainable one. So, in BO01, we combined ecological sustainability with very high ambitions for architecture.* » (Eva D., 17/04/2009). Ainsi, un certain nombre de prescriptions architecturales et urbaines ont été définies, telles que sur les matériaux, l'orientation du bâti et notamment leur entrée, les toits et murs végétalisés, les isolants naturels, les espaces intérieurs flexibles, la minimisation des périmètres de circulation...

Cette approche écologique et architecturale a toutefois été faite aux dépens d'une approche sociale ; ce qui se voit notamment par le prix élevé des appartements et maisons et la gentrification engendrée (cf. travaux de Cyria Emelianoff) qui questionne les habitants : « *They've tried to make it ecological. Recycling is possible in the houses. Prices are very high; very few people can live here. They could have built some buildings less high-price...* » (B-E9) ; « *... Mais c'est cher, des gens riches vivent ici* » (B-E11) ; « *It was the general idea. Some buildings with low energy consumption and organic waste. For the electricity there are the solar pannels. There is a sort of recycling factory. But there is not a lot of social mixity: only rich people live here because the prices are high but some other persons come here the weekend. At the beginning there were not a lot of shops. Today, there are quite a lot: supermarkets, small shops, restaurants. It's excellent for the people that live here.* » (B-E15) ; « *Yes, some things show that: recycling, energy consumption, wind plants. You can choose the energy source you want. But, here it's very expensive, high-class people living here...* » (B-E16) ; « *Not very mixed: good people because it's expensive to by. A mixted betwen suedish and danish people.* » (B-E18).

- Une déclinaison proche du cas de figure de Bo01 est le cas d'Augustenborg. L'opposition s'opère dans ce cas entre un projet écologique et l'accentuation des disparités : « *Le tri sélectif, mais économiquement c'est mauvais. Ils devraient construire des nouveaux bâtiments. Les pauvres sont de plus en plus pauvres, les riches de plus en plus riches.* » (A-E15) et les difficultés d'intégration des populations étrangères : « *I'm not sure about here. Recycling yes. But not social big mix even if there are many foreigners. The integration is not working here in the city.* » (A-E21) ; « *It should be nicer to have a contact with people specially if they don't speak Swedish, like old immigrants... because I see people that don't know how to recycle...* » (A-P2).

A noter que la dimension économique est quasi-absente des discours habitants. Deux exceptions qui restent cependant ponctuelles : la présence des commerces indicateurs de la richesse locale (Bo01) qui renvoient plus vers des paysages de consommation ; les activités, notamment artistiques et associatives (WGT), qui coïncident plus avec les pratiques locales et le rôle qu'elles occupent dans les représentations (*infra*).

Mixités et vivre ensemble, les mots d'ordre, peu présents, de la durabilité sociale

Néanmoins, la durabilité du quartier est également évaluée en fonction de sa dimension sociale. En premier lieu, c'est la mixité au sens large du terme qui est l'indicateur/le signe de cette dimension. En effet, que ceci soit par sa présence ou son absence, elle qualifie la durabilité des quartiers étudiés en termes de :

- Mixité sociale (principalement à WGT et dans une moindre mesure à Augustenborg) : *"Social... out of here it's expensive, whereas here it's possible to live for populations who don't have a lot of money, it's good here because there is a mixed population"* (W-E6) ; *« Oui, il y a beaucoup de mixité sociale »* (W-E7) ; *« Oui : il y a de la mixité sociale »* (W-E19) ; *"Yes, mixed population, leave in peace..."* (W-E31) ; *« Mixité sociale... »* (A-E17) ;
- Mixité culturelle (peu présente et surtout à Bo01) : *"you can find any type of people in the summer."* (B-E16) ;
- Mixité intergénérationnelle (Bo01 et dans une moindre mesure Augustenborg) : *"... students and family and middle ages its for all the generations"* (B-E5) ; *« (...) Et les populations sont mélangées en termes d'âge »* (B-E6) ; *« grande variété en termes d'âge. »* (A-E17) ;
- Mixité fonctionnelle : *"Mixed of houses, business, school, sport area, education... mixed of everything"* (B-E19).

Le second indicateur/signé d'une durabilité sociale de ces quartiers est ce qui est jugé comme faisant société, vivre ensemble, qui crée un sentiment de quartier. Cela se traduit aussi bien par :

- Des systèmes d'entraide (WGT) : *"Very good here, very well done, (...) help each others"* (W-E8) ;
- L'existence de réseaux sociaux (Bo01, Augustenborg, WGT) : *"Yes, people feel good, here you can meet people, it encourages you to go out, to be healthy."* (B-E26) ; *"Almost everyone knows others and are friends."* (A-E3) ; *"Rational people, consideration for each other..."* (A-E4) ; *"The people that live here... it makes neighborhood"* (W-E3) ;
- Ou encore des modes de vie communs ou partagés (WGT, Bo01) : *« Les gens restent ici. Ils partent pas »* (W-E14) ; *"... new thinking, way of life..."* (B-E5) ; *"Yes, environment, visionary, modern, sustainable, socially sustainable, quiet open minded."* (B-E25).

Implication habitante : le paramètre oublié

Un des derniers éléments mentionnés par quelques rares habitants d'Augustenborg est la prise en compte de l'avis des habitants par les gestionnaires du site. Ainsi, la question participative est mobilisée pour qualifier positivement ou négativement la durabilité du quartier : *« Les propriétaires prennent en compte les désirs des habitants. Les jeux ce sont eux qui les ont fait. Avant, il y avait des vide-ordures dans les immeubles, maintenant il y a le tri sélectif au pied des immeubles. »* (A-E13) ; *« Il y a eu beaucoup d'information sur la manière d'utiliser tout ça... »* (A-E17).

A l'inverse, à WGT et à Bo01 cette question n'est pas du tout traitée. Si à Bo01 ceci semble « logique » (car très peu d'efforts ont été mis dans ce sens par la Ville de Malmö), ceci s'avère plus surprenant dans le cas de WGT. En effet, à WGT, la participation voire l'implication habitante ne ressort pas du tout dans le cadre des discours sur la durabilité. Serait-elle considérée comme acquise (dans la mesure où elle est très présente dans le reste des discours) ? Quelle est alors la place de la participation habitante dans la perception de la durabilité ? Nous y reviendrons par la suite.

4.3 L'élément naturel, les usages et comportements et dans une moindre mesure l'implication habitante : une place pour le paysage dans la durabilité des quartiers ?

Deux éléments confèrent selon les habitants des quartiers étudiés, un rôle à jouer au paysage dans la durabilité perçue et sentie des territoires urbains, ici des quartiers dits durables : la présence de l'élément naturel et la place des pratiques sociales et comportements qui lui sont souvent associés.

En effet, un élément fait consensus dans tous les quartiers quant à la qualification de « durable ». Il s'agit de la présence de l'élément naturel « vert » – et ce dans une grande partie des réponses à cette question. Dans le cas d'Augustenborg par exemple, plus d'un tiers des personnes ont fait référence de manière explicite à la végétation : « *oui car l'atmosphère est très bonne, il y a les fleurs et les parcs* » (W-E38) ; « *... les arbres* » (W-E21) ; « *Oui, c'est comme un quartier vert.* » (B-E11) ; « *The green roofs, but I don't know exactly what they are used for, the recycling. Very green area in general. You get a green feeling.* » (B-E18) ; « *Very bad here before, but Ekostaden changed everything, greener, cleaner.* » (A-E8) ; « *Sustainable is in relation with (...) lot of plants.* » (A-E25) ; « *...lot of green roof with the Ekostaden* » (A-E24) ; « *oui... when we came here it was all flat no trees, no levels... they changed it a lot...* » (A-P1) ; « *More trees, more green, more flowers.* » (W-P6). Et, comme nous l'avons vu précédemment, l'élément naturel est une des composantes essentielles du paysage. Il participe à sa définition et à son caractère identitaire.

Un autre élément semble dans une moindre mesure qualifier la durabilité des quartiers et mettre cette dernière en lien avec le paysage. Il s'agit des pratiques et comportements installés dans ces quartiers (dans un ordre décroissant : WGT, Bo01, Augustenborg). En effet, comme nous avons pu le voir précédemment, les pratiques de déplacement (notamment par la place amoindrie de la voiture et la place croissante des modes de déplacement doux) mais aussi tout ce qui est en lien avec le recyclage au sens large du terme (*supra*). Dans ce cadre entrent en ligne de compte également les pratiques de réutilisation de l'espace (à WGT) : « *This is the good example for how we can be, for using old buildings again, new functions. This is a sustainable neighborhood.* » (W-E23) ; « *Oui par la rénovation de l'hôpital plutôt que sa démolition* » (W-E28).

Ainsi, la qualification de quartier durable est attachée au paysage pour ce qui est de sa naturalité, de sa spatialité, de sa technicité architecturale ainsi que pour les activités, pratiques et comportements spécifiques qui font part tout aussi bien du paysage que de la définition durable des quartiers. Mais aussi, elle est attachée à la présence ou l'absence de ce qui fait ambiance pour les habitants (notamment, la mixité sociale). Comme le tableau qui suit l'illustre, dans chaque quartier des éléments qui se reportent au paysage ou à l'ambiance sont mobilisés pour juger de la

durabilité de celui-ci. Ainsi par exemple à WGT et à Augustenborg, les quartiers sont jugés comme durables parce que leurs ambiances (mixités, entraide...) et leurs paysages (réutilisation/recyclage de l'espace, présence de nature, esthétique verte...) sont jugés comme tels. *A contrario*, à Bo01, le jugement relatif à la durabilité du quartier est mitigé car si ses paysages (aspects technico-écologiques du bâti, présence de nature et des activités qui lui sont associés) sont considérés comme durables, les ambiances (mixité sociale notamment) sont considérées comme peu durables.

Tableau 45 - Part du paysage et de l'ambiance dans la qualification de quartier durable – Source : Auteure, 2011

Qualification de Quartier Durable	
WGT	<p>Ce qui est durable =</p> <p>Aspects sociaux (mixité, entraide...) => Ambiance</p> <p>Réutilisation de l'espace, naturalité de l'espace => Paysage</p>
Bo01	<p>Ce qui est durable =</p> <p>Aspects techno-écologiques (notamment à l'échelle architecturale), naturalité, activités => Paysage</p> <p>Ce qui n'est pas durable =</p> <p>Aspects sociaux (mixité) => Ambiance</p>
Augustenborg	<p>Ce qui est durable =</p> <p>Naturalité de l'espace, esthétique verte => Paysage</p> <p>Aspects sociaux (mixités) => Ambiance</p>

In fine, si le vocable de « quartier durable » est inégalement connu dans les trois quartiers étudiés, ces derniers n'en demeurent pas moins majoritairement considérés comme « durables » par leurs habitants. Mais, cette durabilité est fragile d'un point de vue social (peur de la gentrification à WGT ; absence de mixité sociale, liée au prix élevé des loyers ou du foncier à Bo01).

Au final, les quartiers durables sont définis par leurs habitants comme composés de ce double aspect : environnemental/écologique, et social voire politique – l'aspect économique, constitutif d'un des trois piliers selon les discours sur le sujet, étant absent du discours des habitants. Voici les éléments principaux faisant un quartier durable selon les habitants qui ont participé à nos investigations de terrain :

- Aspects esthético-paysagers, notamment le caractère vert (présents dans les trois quartiers) ;
- Aspects comportementaux liés aux usages, activités, pratiques comme le déplacement en privilégiant les modes de transport doux et le recyclage (présents dans les trois quartiers) ;
- Aspects techno-écologiques, relatifs à la consommation, à la gestion des ressources, ainsi qu'à l'absence de pollutions (présents dans les trois quartiers) ;

- Aspects sociaux : mixités, vivre ensemble (présents à WGT et Augustenborg) ;
- Aspects socio-politiques, comme la prise en compte de l'avis des habitants ou leur implication directe à la gestion du quartier (présents à WGT et Augustenborg).

Tableau 46 - Aspects participant à la définition d'un quartier durable et positionnement des quartiers étudiés selon leurs habitants – Source : Auteure, 2011

Aspects esthético-paysagers	Aspects comportementaux : Usages, activités et pratiques	Aspects techno-écologiques	Aspects sociaux	Aspects socio-politiques
<u>Caractère naturel/ « vert »</u>	<u>Modes de déplacement</u> <u>Recyclage...</u> <u>« Attitudes » alternatives</u> <u>« écologiques »</u>	<u>Techniques et consommation énergétique</u> - isolation et énergies renouvelables (Bo01, Augustenborg) <u>Gestion des ressources /ex.</u> Récupération des <u>eaux</u> de pluie et perméabilisation des sols (Bo01, Augustenborg) <u>Absence de pollutions</u>	<u>Mixités sociale</u> (WGT, Augustenborg) culturelle (Bo01, Augustenborg) intergénérationnelle (Bo01, Augustenborg) <u>Ce qui est jugé comme faisant société, vivre ensemble :</u> - Les systèmes d'entraide (WGT) - L'existence des réseaux sociaux (Bo01, Augustenborg, WGT) - Modes de vie communs ou partagés (WGT, Bo01)	<u>Prise en compte de l'avis des habitants</u> (Augustenborg) <u>Implication habitante</u> (WGT, Augustenborg)
Augustenborg Bo01 WGT	Augustenborg Bo01 WGT	Augustenborg Bo01 (WGT)	WGT (Augustenborg)	(Augustenborg) (WGT)

Le paysage, se trouve principalement dans les deux premières composantes de ce tableau (le caractère vert et naturel ainsi que les comportements et usages), ainsi que dans la composante environnementale/écologique par les retombées esthético-paysagères de cette dernière (aménagements paysagers pour la gestion de l'eau, architecture innovante, esthétique technique) et dans une certaine mesure dans les aspects socio-politiques de la durabilité (*supra*).

CONCLUSION DE CHAPITRE

Ce chapitre a été dédié aux croisements entre paysage (multisensoriel) et quartiers durables. Dans une perspective opérationnelle, nous avons souhaité comprendre quels sont les liens existants et potentiels entre eux. L'évolution dans la théorie du paysage constatée ces dernières décennies (*supra*), rapproche de plus en plus le paysage de problématiques autres, notamment relatives à l'environnement ou encore à une approche sociale de la nature en ville (cf. travaux sur les jardins partagés). Aussi, et peut-être en conséquence, nous accolons de plus en plus souvent paysage et développement durable (cf. 4^{ème} Assises du Paysage à Strasbourg en 2009). Cet accollement est opéré sans pour autant traiter systématiquement de la question des liens, apports mutuels et disjonctions éventuelles entre paysage et développement durable. En vue de nos résultats, ce sont ces liens que nous avons essayé de traiter dans ce chapitre.

Le paysage crée et souligne l'identité spatiale (durable) locale

Comme nous l'avons vu, les quartiers durables étudiés peuvent être promus et influencés par une approche écologique, sociale, esthétique, comportementale du développement urbain durable. Mais ce qui caractérise premièrement et de manière commune les paysages de ces quartiers est leur caractère identitaire (nouveau ou renouvelé). En effet, ces paysages ne sont pas seulement des paysages du respect (de l'écosystème, du passé, des pratiques, des populations...), de l'innovation (technologique, esthétique, parfois démocratique...), du partage (ou parfois de la « participation » - *supra*)..., ils sont aussi des paysages identitaires, appropriés et habités.

En effet, il ressort de nos analyses que le paysage (ainsi que la nature, l'architecture et l'art qui le composent aussi) est porteur d'une forte identité habitante. Cette identité tient tout aussi bien à une identification des personnes ou des collectifs du quartier où ils habitent et qu'ils habitent, qu'à une reconnaissance du quartier, notamment par sa différenciation par rapport à d'autres. Ainsi, le caractère identitaire des paysages des quartiers durables étudiés participe fortement à la reconnaissance du développement durable spatialisé.

Dans ce système de lien entre territoire de vie, paysage, identité et développement urbain durable (et sa reconnaissance), nous avons mis en évidence que le projet joue un rôle essentiel. En effet, le caractère identitaire reconnu des quartiers passe en partie par les modifications des lieux par l'homme, par le projet. Ce dernier renforcera l'identité paysagère de ces quartiers.

Le paysage favorise l'ancrage local et le maintien de la population dans les quartiers

En raison aussi de cette identité forte, le paysage influe également le choix des trajectoires résidentielles des habitants. En analysant les raisons de venue des habitants dans les quartiers durables étudiés, nous avons constaté qu'un nombre important et variable de raisons y participe : pratiques, financières, sociales, paysagères, politiques. Aussi, si le paysage n'est pas la première raison de l'attractivité résidentielle des quartiers durables étudiés (sauf dans le cas de Bo01), il est une des raisons principales d'aimer son quartier et de vouloir y rester.

De toute évidence, le paysage a une grande capacité à participer à l'ancrage des gens dans leurs territoires de vie (ici les quartiers durables étudiés). Le paysage, par sa capacité d'ancrer les populations localement, pourrait avoir aussi un autre rôle : favoriser le maintien des populations dans leur quartier ; et pourrait ainsi être un outil mobilisable pour lutter contre la gentrification potentielle et attestée (cf. travaux de C. Emelianoff) des quartiers durables.

Le paysage une thématique, un objet et un outil potentiel d'implication habitante

C'est aussi cet attachement fort, grâce au paysage, qui fait que les populations aiment leur quartier et s'y impliquent dans certains cas. Cette implication peut avoir deux visages : le premier est le paysage comme support, objet d'une implication habitante ; le second est le paysage comme outil de l'implication habitante. Dans le premier cas, les habitants participent à la mise en place, la conception, voire la réalisation d'un objet paysager, dans notre cas des jardins publics (à WGT et Augustenborg) ou privés (à Bo01). Dans le second cas, il s'agit bien plus d'une utilisation d'une approche et des outils qui seraient d'ordre paysager dans le but d'impliquer et de mobiliser les habitants des quartiers. Cela a été le cas à Augustenborg.

Il semble ainsi que le paysage peut faciliter la prise en compte de l'avis des habitants par l'intermédiaire de projets concrets mais aussi, timidement, par des démarches incitatives à visée paysagère. N'est-ce pas là un de ses apports potentiels au développement urbain durable ?

Cinq composantes de la durabilité urbaine selon les habitants des quartiers durables étudiés

Il ressort de nos analyses que si le vocable « quartier durable » est inégalement connu dans les trois quartiers étudiés, ces derniers sont majoritairement considérés comme durables par leurs habitants. Mais, cette durabilité est fragile d'un point de vue social (peur de la gentrification à WGT ; absence de mixité sociale liée au prix élevé des loyers ou du foncier à Bo01). Les quartiers durables étudiés peuvent être promus et influencés par une approche écologique (Bo01 et Augustenborg), sociale (Augustenborg et WGT) et, dans une moindre mesure, politique (WGT et Augustenborg) du développement durable.

In fine, cinq composantes du développement urbain durable ressortent du discours des habitants : aspects esthético-paysagers, aspects comportementaux, aspects techno-écologiques, aspects

sociaux, aspects socio-politiques (cf. tableau qui suit). Ces composantes sont inégalement présentes dans les quartiers étudiés.

Tableau 47 - Tableau synoptique : Aspects participant à la définition d'un quartier durable – Source : Auteure, 2011

Composantes de la durabilité	Aspects esthético-paysagers : Caractère naturel/ « vert »	Aspects comportementaux : Usages, activités et pratiques : Modes de déplacement, Recyclage... « attitudes » alternatives « écologiques »	Aspects technico-écologiques : techniques énergétique, gestion des ressources (eau), absence de pollutions	Aspects sociaux : mixités, vivre ensemble	Aspects socio-politiques : Prise en compte de l'avis des habitants, implication habitante
Quartiers qui y répondent	Augustenborg Bo01 WGT	Augustenborg Bo01 WGT	Augustenborg Bo01 (WGT)	WGT (Augustenborg)	(Augustenborg) (WGT)

Il faut ici souligner deux points qui ressortent du croisement de la définition habitante et de la définition « scientifique » de la durabilité urbaine :

- Les grands absents de la « définition » habitante sont les aspects économiques.
- A l'inverse, l'esthétique et les comportements/modes de vie des populations, thèmes bien présents dans la « définition » habitante, sont assez peu traités dans les travaux scientifiques.

Par le paysage, traiter l'esthétique et les modes de vie, traiter les impensés du développement durable

Si nous croisons ce qui fait quartier durable d'une part, et ce qui fait paysage d'autre part pour les habitants, ressortent justement les deux entrées thématiques que nous retrouvons essentiellement dans la « définition » habitante, à savoir : l'« esthétique durable », et les comportements et modes de vie des populations. Ainsi, le paysage semble avoir un rôle à jouer dans la durabilité urbaine, ou du moins sa reconnaissance, par ces deux thématiques souvent peu prises en compte dans les travaux (qu'ils soient de recherche ou opérationnels) sur le développement urbain durable.

En effet, dans le cadre de la définition de ce qu'est un quartier durable selon leurs habitants, le paysage (ainsi défini aussi par les habitants) se retrouve principalement dans :

- le caractère vert et naturel de ces quartiers et ainsi dans les retombées esthético-paysagères issues du projet (aménagement paysagers pour la gestion de l'eau, architecture innovante, esthétique technique) ;

- les activités, les comportements et pratiques qui s’y installent, et ainsi dans la composante environnementale/écologique dont ils sont porteurs.

Il s’agit ici du premier rôle, potentiel et fondamental, que le paysage peut avoir dans les réflexions et réalisation visant la durabilité : aider à penser certains des impensés du développement urbain durable, l’esthétique et les modes de vie. Ce rôle est d’autant plus important que comme nous l’avons entrevu, le paysage crée et souligne l’identité spatiale (durable) locale, favorise l’ancrage des populations, et rend donc possible une implication habitante, qui pourrait dès lors prendre en compte des thématiques impensées.

Or, pour ce faire, c’est-à-dire pour une prise en compte du paysage multisensoriel dans le projet (notamment celui de la conception), il faudrait aussi pouvoir proposer des outils méthodologiques bien concrets. C’est pourquoi, nous proposerons dans le chapitre suivant un retour sur la démarche méthodologique mise en place et ses implications potentielles à des fins d’actions.

Enseignement du chapitre :

Le paysage a un rôle multiple dans la durabilité urbaine :

- Comme **source principale d’identité spatiale**, il peut participer à la **reconnaissance du développement (urbain) durable** au sein du quartier, de la ville, voire plus largement...
- Comme aménité, il peut être une **source d’ancrage** et participer ainsi au **maintien des populations dans les quartiers** (durables) ;
- Comme **thématique, objet et potentiellement outil**, il peut aider à **l’implication habitante** avant et pendant le projet physique mais aussi et surtout une fois le quartier habité ;
- Par les thématiques dont il est porteur, il peut participer à la **considération des impensés du développement urbain durable** (aspects esthétiques et comportementaux mais aussi implication habitante...).

Question émergente :

Traiter du paysage multisensoriel dans les quartiers durables, n’est-ce pas aussi traiter de la durabilité spatialisée, notamment dans ses impensées (esthétique, comportements et modes de vie, implication habitante) ?

CHAPITRE 11¹⁴⁸ :

LE PROJET ET LE SENSIBLE, UNE QUESTION DE METHODES ? RETOURS SUR LA DEMARCHE METHODOLOGIQUE MISE EN PLACE

Dans une volonté de produire tout aussi bien des connaissances théoriques sur le sensible spatialisé, que des connaissances méthodologiques (pré-opérationnelles), ce chapitre sera dédié à l'analyse critique de notre démarche méthodologique.

Nous avons proposé de mettre en place une démarche méthodologique emboîtée afin de mieux saisir et comprendre le paysage multisensoriel. Cette démarche a été imaginée comme telle en fonction des éléments théoriques et des retours méthodologiques d'une première enquête. Au moment de son application, elle a été mise à l'épreuve du terrain, s'est « frottée » avec la réalité de chaque quartier, et a été revue et ajustée afin d'être plus fidèle à notre approche théorique et plus efficace d'un point de vue pratique. Ce sont ces ajustements/évolutions qui ont fait que notre démarche n'était plus un accollement de méthodes mais un réel emboîtement, que nous présenterons dans un premier temps.

Dans un second temps, nous présenterons en quoi les différentes méthodes mises en place ont porté leurs « fruits » par rapport à notre sujet de recherche (le paysage multisensoriel). Plus particulièrement, nous traiterons des investigations de terrain relatives aux habitants dont le dessein constitue en lui-même un pari de taille : saisir la multisensorialité.

Dans cette perspective, nous avons proposé la mise en place d'une méthode innovante, originale, non éprouvée et donc encore instable : les baluchons multisensoriels. Nous verrons alors dans un troisième temps si cette méthode originale par certains de ses aspects a rempli la fonction que nous lui avons assignée. Quels sont les apports spécifiques des baluchons multisensoriels ? Comment ont-ils été reçus par les personnes les ayant tenus ?

¹⁴⁸ Ce chapitre a partiellement fait l'objet d'une communication orale au 10^{ème} colloque international de la Société Internationale d'Ethnologie et de Folklore (SIEF) « People make places: ways of feeling the world » à Lisbonne le 20 avril 2011, et plus particulièrement dans le workshop : Sentir et ressentir la ville (P302) organisé par A. Madoeuf et D. Martouzet. Un article tiré de ce chapitre est aussi en cours de publication dans la revue *Norois* (parution prévue : 1^{er} semestre 2013).

1. Dans les coulisses d'une recherche... Le terrain, une mise à l'épreuve pour les méthodes...

1.1 Rappel de la méthodologie mise en place

Pour rappel, notre méthodologie se composait de deux phases : une démarche de diagnostic urbain et paysager, et des explorations de terrain :

- La démarche de diagnostic était composée elle-même de deux étapes essentielles : une analyse bibliographique des documents sur les terrains d'étude ; un diagnostic urbain et paysager « classique » (avec des relevés divers à partir du terrain) complété d'une partie plus « sensible » permettant d'avoir une connaissance sensorielle propre de chaque quartier.
- Pour les explorations de terrain, la démarche développée ici est le fruit d'un emboîtement de méthodes complémentaires visant l'analyse de la complexité des rapports sensibles aux territoires de vie.

Certaines de ces méthodes étaient plus « conventionnelles » : des entretiens courts exploratoires auprès d'habitants permettant de dégager les termes récurrents qualifiant le sensible ; des entretiens semi-directifs auprès d'acteurs afin de recueillir des informations-clefs sur les objectifs visés ou non en matière de durabilité, de paysage, ou encore d'implication des habitants lors des projets et réalisations de ces quartiers.

D'autres démarches étaient plus innovantes, dont certaines déjà stabilisées comme les parcours multisensoriels qui visent à saisir des informations sur les rapports sensibles prises sur le vif, faciliter l'expression des expériences sensibles, ainsi qu'apporter des connaissances plus larges sur le quartier ; mais aussi d'autres plus nouvelles comme les « baluchons multisensoriels », dans lesquels les habitants ont pu inscrire sur une période assez longue (une semaine), toutes leurs perceptions sensorielles au contact de leurs pratiques et cheminements quotidiens par l'intermédiaire de plusieurs supports d'expression : écriture, dessin, photographie, enregistrement, récolte d'objets.

1.2 Quand emboîtement se décline avec évolutivité

La démarche décrite rapidement juste avant est la démarche qui a été finalement mise en place sur le terrain. Néanmoins, avant de la stabiliser, plusieurs autres versions de celle-ci ont existé et que nous souhaitons évoquées ici. Si au début du travail, avant de se retrouver face au terrain et ses spécificités, la démarche méthodologique proposée semblait satisfaisante, au fur et à mesure de l'avancée du travail, quelques lacunes se sont faites entrevoir. Ainsi, tout au long du processus des investigations de terrain, la démarche méthodologique s'est vue évoluer de diverses manières, afin de s'adapter à sa performativité propre (en équilibrant les manques et apports de chaque méthode), aux besoins de notre sujet de travail (les objectifs et hypothèses ayant été ajustés aussi par rapport à leur version initiale) et aux difficultés rencontrées sur le terrain.

A la recherche d'équilibre... entre les apports de chaque méthode

La première chose qui a évolué au contact du terrain est le poids des différentes méthodes. Si les entretiens courts avec les habitants ont été la méthode privilégiée au début, au fur et à mesure de l'avancement de notre travail, nous avons opéré un rééquilibrage qualitatif des différentes méthodes (et non pas quantitatif, car si leur nombre n'est pas égal, les informations fournies devaient être équivalentes).

Concrètement, une fois sur notre premier terrain (cf. passation), nous nous sommes confrontée à une homogénéité et récurrence des réponses aux questions posées dans le cadre des entretiens. Il a alors été décidé de faire non pas environ 50 (comme initialement prévu) mais environ 30 entretiens pour chacun des quartiers.

Il faut ici noter que le fait d'avoir deux étapes séparées d'investigations de terrain a particulièrement facilité cette adaptation. Une fois rentrée du premier terrain et la première analyse des entretiens effectuée, nous avons aussi décidé de rehausser la place des deux autres méthodes d'investigation auprès des habitants : prévoyant initialement 15 parcours multisensoriels et 3 baluchons multisensoriels par quartier, leur nombre a été augmenté à 10 pour chaque méthode afin de laisser plus de place à l'expression des sentirs et ressentirs, pour mieux servir notre objet de recherche donc.

Des carnets, des coffrets, des baluchons... multisensoriels

La démarche a aussi évolué dans son contenu méthodologique. Lors de notre méthodologie initiale, seul un carnet devait être donné aux habitants participants (la méthode étant nommée à ce moment : « carnet multisensoriel ») afin qu'ils puissent le compléter pendant une semaine et y inscrire leurs vécus sensoriels quotidiens.

Mais, au fur et à mesure de l'avancée de notre travail, notamment suite aux premières investigations de terrain (entretiens ouverts courts), nous avons choisi de proposer d'autres supports que l'écrit : appareil photo, enregistreur sonore, possibilité de récolter des objets. Cette méthode avait été imaginée sous la forme d'une boîte et dénommée « coffret multisensoriel ». Or, au moment de la préparation du terrain et de la mise en place pratique des protocoles d'enquête, nous avons choisi, pour des raisons pratiques, de recourir à un sac souple pour administrer cette méthode afin que les gens puissent se déplacer aisément avec. Ainsi, les « carnets multisensoriels » sont devenus des « baluchons multisensoriels » ou « *multisensorial bags* » (en anglais).

Ces évolutions méthodologiques sont facilitées et même insufflées par une démarche méthodologique emboîtée, invitant à chaque étape de la recherche à reposer les termes du travail d'un point de vue méthodologique. Ainsi, emboîtement se décline avec évolutivité...

Tableau 48 - Récapitulatif des évolutions méthodologiques

	Méthode	Entretiens ouverts courts habitants (50/quartier)	Parcours multisensoriels (15/quartier)	« Carnets multisensoriels » (un carnet à pages blanches) (3/quartier)
	Objectif initial	Dégager des termes récurrents qualifiant le sensible	Connaître les expériences (sensibles) du quartier Saisir des informations sur le vif	Connaître les expériences (sensibles) du quartier Mémoire des sens, et informations sur le vif
Premier terrain		Entretiens ouverts courts habitants 30/quartier		« Coffrets multisensoriels » (une boîte comportant : un carnet à pages blanches, un appareil photo, un enregistreur)
Temps entre les deux terrains			Parcours multisensoriels avec carte mentale (sur support donné) intégrée 10/quartier	« Baluchons multisensoriels » (carnet avec plans, pages blanches et « pense-bête », appareil photo, enregistreur, enveloppes, le tout dans un sac pour pouvoir le transporter) 10/quartier
Second terrain				Le nombre est « dicté » par le terrain et l'accueil de la méthode
	Evolution	Nombre dicté par les informations recueillies sur le terrain	Rééquilibrer les méthodes d'investigation de terrain. Chercher une qualification sur le vif mais aussi une connaissance plus générale du quartier	Rééquilibrer les méthodes d'investigation de terrain. Donner plus de place à des méthodologies innovantes.
	Objectif final	Connaître les mots du sensible. Connaître la qualification des termes pour pouvoir s'y adapter. S'approprier les mots	Saisir des informations sur le vif. Connaître les expériences (sensibles) du quartier	Multiplier les supports d'expression. Faire face à l'inhibition du sensible. Jouer sur l'insolite. Saisir la mémoire des sens et des informations sur le vif. Impliquer les habitants

Source : Auteure, 2011

2. Une démarche méthodologique : des méthodes à apports complémentaires pour mieux saisir le sensible

2.1 Des méthodes habitantes différentes, des contraintes pratiques, des « engagements » multiples ?¹⁴⁹

Les trois méthodes mises en place dans le cadre des investigations de terrain auprès des habitants se différencient par leur protocole respectif, mais aussi par les rapports enquêteur/enquêté qu'elles suscitent, et entraînent de ce fait des engagements différenciés.

En ce qui concerne l'entretien court, il a duré de 20 à 30 minutes selon la personne interrogée. Celle-ci est invitée à répondre verbalement à des questions qui, bien qu'ouvertes, cadrent l'échange. Ce type d'enquête ne demande pas une implication forte, que ce soit de la part de l'enquêté ou de l'enquêteur. L'entretien court réalisé dans la rue engage une relation assez distanciée entre la personne interrogée et l'enquêteur, parfois même teintée de méfiance. Cela est certainement dû à une certaine familiarité du grand public avec cette méthode et sa mise en relation avec le marketing de rue, ou au rapport très conventionnel entre l'« enquêteur-expert » qui pose les questions et l'habitant « étudié » qui répond dans un environnement qui est certes familier de la personne mais qui est aussi public (la personne est en dehors de sa « bulle »). Cette situation induit des discours assez consensuels ou du moins conventionnels, qui donnent une image, un ressenti du quartier semblable à ce qui est véhiculé par la ville et les différents médias de sensibilisation et d'information utilisés lors du montage du projet (ceci a par exemple fortement été le cas à Augustenborg).

Pour ce qui est du parcours multisensoriel, bien que méthode déjà fortement éprouvée, il reste encore peu habituel. Il demande une implication de part et d'autre déjà plus conséquente en terme de temps : de 30 minutes à 1h30 selon les cas. La personne interrogée est invitée à marcher, parler, dessiner et choisir un parcours qu'elle considère pertinent. Cette méthode exige en cela un engagement personnel plus important de l'habitant. Ainsi, la relation entre l'enquêteur et l'enquêté est plus cordiale. La forme peu conventionnelle du type d'enquête, perçue souvent par les habitants comme une visite guidée de leur quartier et éveillant une certaine fierté, et la longueur du parcours, permettant l'installation d'une certaine confiance entre les deux acteurs, entraînent un contact moins solennel où le rapport de « force » expert-habitant s'estompe au profit d'une collaboration dans la construction par le récit de leur expériences sensorielles quotidiennes. Si les difficultés liées au langage et à la formulation des expériences sensibles ne sont pas complètement annihilées, il faut noter qu'à travers le caractère situé et en mouvement de cette méthode, les difficultés semblent moindres et les discours relativement plus aisés.

Quant au baluchon, c'est la méthode qui demande le plus d'implication personnelle pour l'habitant, puisqu'il le fait seul, et ce pendant environ une semaine. Il apporte par son aspect et l'implication qu'il demande, un récit plus intime et individuel. Alors que les supports non oraux et l'éloignement de l'enquêteur pourraient signifier un rapport distant, c'est dans ce carnet et par l'intermédiaire de supports variés (écriture, dessin, photo, enregistrement, récolte d'objets, collage) que l'habitant semble se livrer le plus intimement. Il y décrit des lieux, des expériences,

¹⁴⁹ Cette partie s'appuie sur l'article : « Les paysages de Kronsberg à Hanovre : approches sonore et multisensorielle », co-écrit avec E. Geisler en 2011 et accessible sur : www.projetsdepaysage.com

des situations, qui lui sont propres au moment où il les écrit, même s'ils peuvent être partagés par d'autres. En outre, l'engagement ne concerne pas seulement l'enquêté mais aussi l'enquêteur. Si dans le cas d'enquêtes de terrains avec des méthodes « classiques », la présence de l'enquêteur n'est pas nécessaire sur une longue durée, dans le cas de nos travaux, le caractère de nos méthodes (notamment des baluchons), elle était indispensable. Cette visibilité et présence continue de l'enquêteur lui permettent de bien connaître le territoire qu'il étudie, mais aussi d'installer un sentiment de confiance avec les habitants, de participer lui-même activement et physiquement à la vie du territoire étudié, de l'habiter.

Cependant, il ne s'agit pas de considérer à la hâte que l'écriture, la prise de photo ou encore l'enregistrement sonore soient des moyens d'expression plus aisés que la parole. Il ne faut pas perdre de vue que chaque méthode a ses contraintes propres, et de la même manière ses avantages correspondant à l'objectif visé par chacune d'entre elles (*supra*).

2.2 Le « être cérébral/réfléchi » des entretiens, le « être en situation » des parcours, le « être acteur » des baluchons – quelles complémentarités ?

Des types de discours différents

Au vu du corpus recueilli, nous pouvons confirmer que les trois méthodes présentées se complètent, apportant chacune des types d'informations différentes sur les rapports du sujet/habitant à autrui et à son environnement quotidien. En effet, les entretiens, peu impliquants, laissent surtout place à la parole même si celle-ci peut être « limitante » quant aux rapports sensibles dans la mesure où ils véhiculent un discours convenu. Les parcours, eux, ont pour objectif de libérer la parole par la mise en situation et en mouvement de l'individu interrogé ; impliquant donc plus l'habitant (à la fois dans la durée et le protocole), ils oscillent entre informations générales, vécus personnels et expériences sensibles. Enfin, dans cette progressivité, les baluchons multisensoriels donnent place à d'autres expressions en minimisant au possible l'inhibition relative à la formulation des expériences sensibles ; ils livrent des informations personnelles, invitant l'autre à entrer dans l'intimité sensible de l'être.

Ce faisant, nous pourrions alors émettre l'hypothèse que l'engagement personnel par la méthode aide à libérer le sensible.

Tableau 49 - Les méthodes, les discours, les rapports aux types de méthodes, les niveaux d'engagement demandés, le niveau de stabilité de la méthode

	Entretiens	Parcours	Baluchons
Sensorialité des paysages	Discours conventionnel Représentations collectives	Discours plus spontané Représentations collectives et personnelles	Récit Expériences sensorielles de lieux Avis, jugements
Rapport au type de méthode	Distante	Confiante	Intime
Niveau d'engagement	Faible De 10 à 30 min	Moyen De 30 min à 1h30	Conséquent 1 semaine
Stabilité	+++	++	-

Source : D'après Geisler et Manola, 2011

En effet, l'entretien favorise un discours assez conventionnel sur la sensorialité, faisant appel à des représentations plutôt culturelles et collectives, sortes de consensus, plutôt de l'ordre du général. Le parcours, lui, semble permettre à la fois une certaine spontanéité du discours liée au moment présent, mais aussi par sa durée la possibilité de se rappeler au fur et à mesure d'anecdotes ou d'éléments qui auraient pu être oubliés. Il a pris généralement deux formes :

- soit un parcours de type visite guidée, où les personnes décrivaient leur quartier plutôt fièrement ;
- soit une approche plus personnelle et sensorielle, parsemée d'anecdotes de la vie quotidienne, notamment relatives à des événements produits dans l'année, des souvenirs passés...

Quant au baluchon, la personne détentrice d'un tel outil prend du temps et, comme dans un journal intime, raconte une situation, décrit un lieu, parle de ses sentiments, a le temps de réfléchir à la manière dont elle va l'écrire, les mots qu'elle va utiliser. Elle construit par le récit son propre paysage. Et, lorsque les mots lui manquent ou lorsqu'elle préfère communiquer autrement, elle peut utiliser un autre média comme le dessin, la photo ou l'enregistrement. Généralement, le discours écrit prend plusieurs formes :

- soit des descriptions perceptives expliquées ;
- soit la description d'expériences sensorielles et de ressentis liés à une action ou un parcours ;
- soit la description personnelle d'un lieu apprécié (ou non) et de ses particularités sensorielles ;
- soit enfin une réflexion plus générale et des jugements relatifs sur le quartier lui-même.

Outre les types de discours mobilisés par chaque méthode (conventionnel, spontané, récit), les

trois méthodes testées dans le cadre des investigations de terrains auprès des habitants ont des apports complémentaires en ce qui concerne : le type des lieux, les sens mobilisés.

Différentes méthodes, différents paysages

Comme nous l'avons vu dans le Chapitre 8, trois types de territoires sont mobilisés dans les discours comme formes révélatrices du sensible, associés à trois types de paysages. Si ces trois paysages ne sont pas découpés les uns des autres, chacun d'entre eux renvoie à une des méthodes utilisées.

Pour rappel, voici les trois types de paysages qui ressortent de l'analyse du discours habitant et en fonction des différentes formes spatiales, sociales, socio-spatiales, des lieux, territoires et des habitants qui s'y déploient :

- Les paysages intimes, du soi spatialisé. Il s'agit des lieux et territoires « intimes », souvent privés, habités par des pratiques personnelles quotidiennes et qui font le plus souvent l'objet d'un rapport affectif fort. Leur description est faite par association soit à des sens soit à un moment sensoriel et/ou sensible géographiquement attaché.
- Les paysages collectifs, de la société locale spatialisée. Il s'agit des lieux et territoires de la vie quotidienne du quartier, objets d'un rapport affectif ou pas, qui sont pratiqués dans le quartier, souvent à plusieurs, par la majorité des personnes l'habitant.
- Les paysages symboliques, d'autrui (ou pour autrui). Des lieux et territoires publics, symboliques du quartier, ceux qui sont les plus connus et qui font parfois sa réputation, qui sont alors habités par les représentations qu'ils véhiculent et qu'ils construisent.

Les « paysages symboliques » sont cités dans la majorité des entretiens et décrits dans certains parcours. Ce sont des lieux représentatifs du quartier pour les personnes de l' « extérieur », compris ou non dans les limites « officielles » du quartier. A WGT, c'est l'entrée de l'ancien hôpital et plus largement la partie de l'ancien hôpital qui a été réhabilitée ; à Bo01, la promenade en bord de mer et la tour ; à Augustenborg, les entrées fleuries.

Les « paysages collectifs », ceux de la vie quotidienne, sont cités dans les entretiens, mais surtout décrits lors des parcours. Ce sont des lieux pratiqués par la majorité des habitants du quartier. Par exemple : à Bo01, les squares paysagers entre les maisons à l'intérieur du quartier ou encore la promenade en bord de mer (qui rassemble les Malmoyens, sujet qui semble faire débat dans le quartier).

Enfin, les « paysages intimes » sont décrits parfois lors des parcours mais surtout racontés dans les baluchons. Ce sont des lieux plus proches du logement, où se situent des expériences sensorielles plus personnelles.

Tableau 50 - Les méthodes, les discours et les territoires associés – Source : Auteure, 2011

Méthode	Baluchons	Parcours	Entretiens
Discours	Discours conventionnel Représentations collectives	Discours plus spontané Représentations collectives et vécus personnelles	Récit Expériences sensorielles Avis, jugements
Paysages	symboliques	communs	intimes

Des méthodes variées, des objectifs différents, des apports sensoriels en conséquence

Un autre élément qui rend les trois méthodes complémentaires entre elles est leur apport en terme purement sensoriel. Conformément aux objectifs fixés, plus nous avançons dans les temps méthodologiques, plus les méthodes renseignaient la sensorialité. Ainsi, si dans le cadre des entretiens, les références aux rapports sensoriels se font rares et d’autant plus en ce qui concerne les sens les moins « nobles » (odorat, toucher, goût), les références y sont multiples dans le cadre des parcours et des baluchons.

Il est aussi important de noter que, entre les parcours et les baluchons, nous constatons une augmentation évidente des occurrences relatives aux rapports sensoriels. Dans certains cas même, le nombre d’occurrences double ou triple entre une méthode et l’autre (cf. tableau). Une seule exception à cette constatation, les occurrences relatives aux rapports olfactifs à Augustenborg sont autant mobilisés dans le cadre des parcours que dans le cadre des baluchons. Une explication possible de cette constatation est que les baluchons ont été distribués à des personnes vivant hors de la portée olfactive de l’usine de pain et de viennoiserie et de l’usine d’engrais (sources importantes des rapports olfactifs).

Tableau 51 - Nombre d'occurrence par quartier, par sens et par méthode – Source : Auteure, 2011

		Vue	Ouïe	Odorat	Toucher	Goût
WGT	Entretien (43)	4	3	3	1	-
	Parcours (9)	39	44	27	13	7
	Baluchon (8)	46	32	33	12	4
Bo01	Entretien (30)	7	4	3	8	-
	Parcours (10)	38	23	16	33	3
	Baluchon (7)	43	53	24	53	19
Augustenborg	Entretien (29)	2	4	1	-	-
	Parcours (10)	18	19	16	8	5
	Baluchon (8)	55	54	17	21	15
Total		251	236	140	140	62

En résumé, les trois méthodes se complètent par le type d'informations qu'elles apportent tant d'un point de vue du type de discours, des lieux décrits et racontés ou des rapports sensoriels exprimés.

Tableau 52 - Les méthodes, les discours, les lieux associés, les rapports sensoriels exprimés – Source : Auteure, 2011

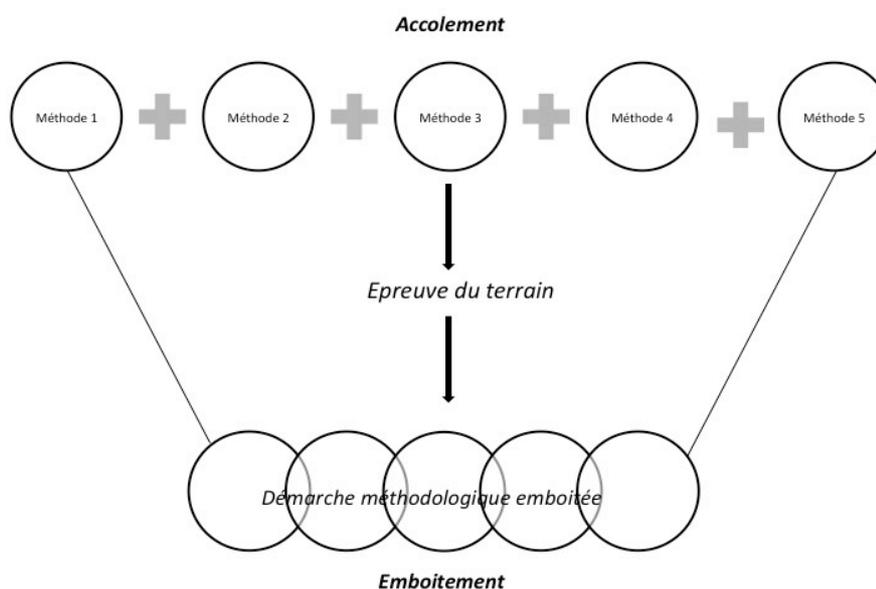
Méthode	Entretiens	Parcours	Baluchons
Discours	Discours conventionnel Représentations collectives	Discours plus spontané Représentations collectives et vécus personnelles	Récit Expériences sensorielles Avis, jugements
Paysages	symboliques	communs	intimes
Sens	Vue - 13 Ouïe - 11 Odorat - 7 Toucher - 9 Goût - 0	Vue - 95 Ouïe - 86 Odorat - 59 Toucher - 54 Goût - 15	Vue - 144 Ouïe - 139 Odorat - 74 Toucher - 86 Goût - 38

2.3 Une démarche méthodologique, des résultats au croisement des méthodes

En plus des complémentarités entre les trois méthodes mobilisées pour saisir les rapports multisensoriels des habitants à leur territoire de vie, notre démarche méthodologique emboîtée proposait aussi l'administration d'entretiens semi-directifs auprès d'acteurs impliqués dans les projets et/ou la gestion des quartiers étudiés, ainsi que la réalisation d'un diagnostic comprenant lui-même diagnostic documentaire, diagnostic urbain et paysager « classique » (avec relevés de terrain) et diagnostic sensible (laissant une grande place à l'observation sensorielle des quartiers). Nous venons de voir comment les trois méthodes d'investigation de terrain avec les habitants se complètent. Comment alors ces cinq méthodes s'emboîtent et se coordonnent ?

L'emboîtement des cinq méthodes (entretiens, parcours et baluchons avec des habitants ; entretiens auprès d'acteurs ; diagnostic) était pensé depuis le début de la mise en place de la méthodologie, notamment par une conception emboîtée des protocoles (questions qui se retrouvent dans plusieurs méthodes) et des objectifs de chaque méthode. Mais, c'est au contact du terrain – encore une fois – que le véritable passage d'un accollement entre ces cinq méthodes et leur véritable emboîtement s'est opéré.

Schéma 1 - Par l'épreuve de terrain : l'emboîtement véritable de la démarche méthodologique - Source : Auteure, 2011



En effet, les cinq méthodes, si elles se caractérisent en partie par des protocoles et objectifs communs, elles se complètent surtout par leurs apports en termes de résultats et de connaissances (du terrain, des vécus, des sensibles). Chaque méthode a ses apports propres (conformément aux objectifs fixés) mais nous retrouvons aussi des croisements/emboîtements entre les méthodes, à minimum par deux, voire par trois.

Le diagnostic à lui seul sert à connaître soi-même le quartier, à l'expérimenter, à en observer les usages et les pratiques... Les entretiens auprès d'acteurs permettent de connaître en profondeur les objectifs et les montages des projets des quartiers ainsi que leurs particularités de mise en

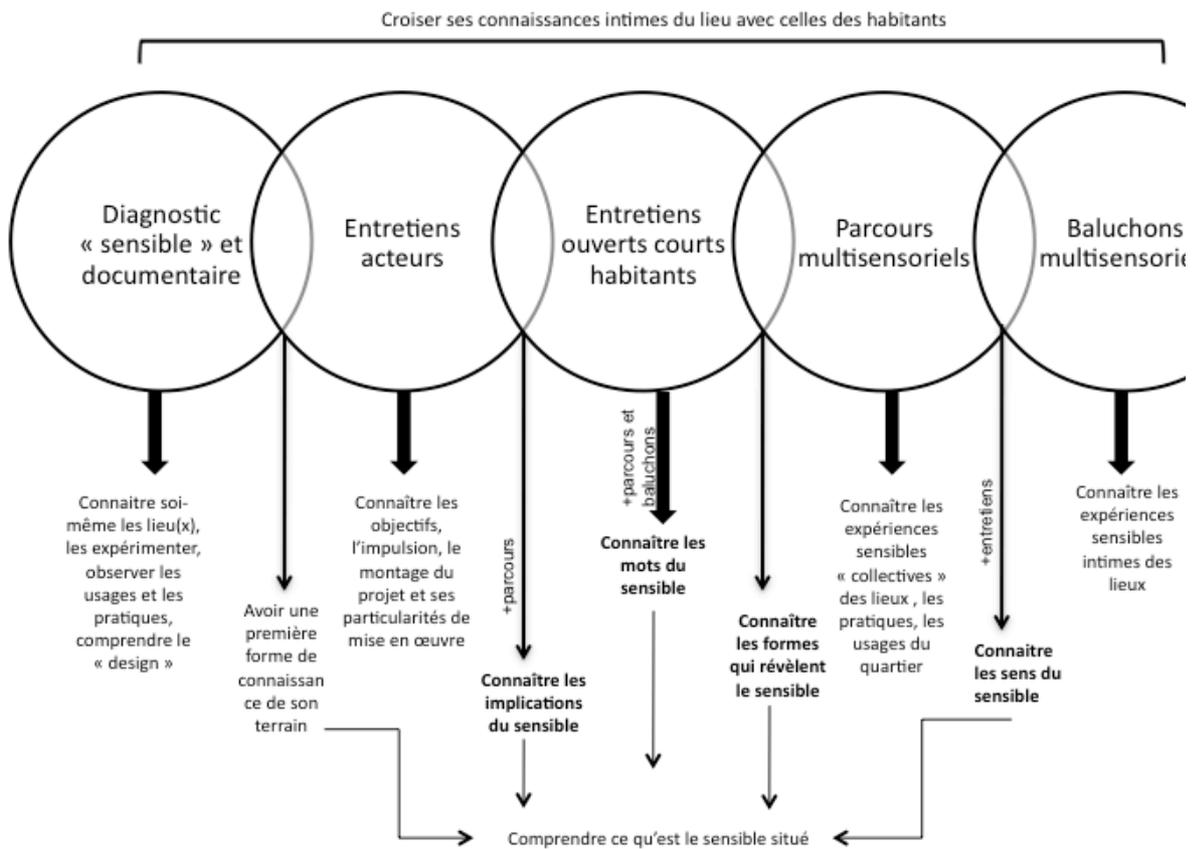
place. L'analyse croisée des deux méthodes (ainsi que des premiers entretiens des habitants) a permis d'avoir une première forme de connaissance croisée du terrain.

Les entretiens ouverts courts auprès des habitants ont permis (avec l'appui des parcours et dans une moindre mesure des baluchons) de connaître les mots utilisés pour parler du sensible spatialisé. Et, en croisant leur analyse avec celle des entretiens d'acteurs et des parcours, ils ont permis de connaître les implications habitantes dans les quartiers étudiés.

Les parcours multisensoriels ont permis de connaître les expériences « collectives » du quartier, notamment sensibles mais surtout, au croisement avec les entretiens et dans une moindre mesure avec les baluchons, ils ont permis de connaître les formes qui révèlent le sensible. Les baluchons ont quant à eux permis de connaître les expériences sensibles des lieux et, dans leur croisement avec les parcours, ont donné à voir les sens du sensible.

Le croisement de tous ces éléments permet au final de croiser sa connaissance intime du lieu et surtout de connaître ce qu'est le sensible situé.

Schéma 2 - Emboîtement des cinq méthodes de la démarche méthodologique - Source : Auteure, 2011



3. Les baluchons multisensoriels : une méthode encore instable mais aux apports singuliers

Dans le cadre de notre méthodologie, nous avons proposé la mise en place d'une méthode innovante et donc non testée sur le terrain, que nous avons « créée » pour répondre à un besoin précis : libérer ou du moins faciliter l'expression du sensible.

Comme nous l'avons évoqué, 23 baluchons ont été complétés au final. Et parce méthode nouvellement mobilisée, il nous a semblé important de porter une attention particulière à leurs avantages, forces, manques, imperfections... en tant que méthode. Nous proposons alors de voir en détail les spécificités de cette méthode en présentant dans un premier temps rapide les moyens d'expression utilisés pour exprimer le sensible et les difficultés persistantes et, dans un second temps, les apports spécifiques de cette méthode.

3.1 Le baluchon multisensoriel : une méthode prometteuse mais... perfectible

La première chose que nous avons souhaité connaître quand nous avons récupéré les baluchons auprès de leurs auteurs était la nature et le nombre des moyens utilisés pour exprimer les rapports sensibles aux territoires de vie, les jours que les baluchons avaient été tenus, le niveau d'informations données... autrement dit savoir s'ils avaient rempli leur fonction de faire parler des sens (notamment ceux moins exprimés dans les autres méthodes : odorat, toucher, goût)...

Comme nous l'avons vu précédemment, les baluchons répondent dans les grands traits à leur objectif : par un discours plus personnalisé, ils apportent des informations sur des lieux intimes et convoquent directement les sens et sensations, transmettent l'expérience sensible par rapport à un moment *t* mais aussi à plusieurs moments.

Il est à penser que le fait de proposer des moyens d'expression multiples a aussi participé à cette libération (relative) du sensible. Que ceci soit dans le cadre de baluchons tenus un jour ou ceux tenus une semaine, les rapports multisensoriels sont bien présents dans les discours. Les baluchons ont donc bien rempli leur tâche.

Cependant, nous avons souhaité poser aussi un regard plus critique par rapport à cette méthode nouvelle. Pour ce faire : 1. nous avons mis en place une évaluation informelle par les habitants, et 2. suite à l'analyse du corpus, nous avons adressé un certain nombre de questions à la méthode qui laissent entrevoir de possibles améliorations de celle-ci.

Les baluchons vus par les habitants : une méthode exigeante mais plaisante

Lors de l'administration des baluchons multisensoriels, nous avons décidé de mettre en place une évaluation sur le vif de la méthode, pressentant déjà qu'un entretien « post-baluchon » pourrait être riche de sens et d'enseignements. Lors de cette rapide évaluation, nous avons adressé aux habitants, que nous avons directement rencontré pour récupérer le baluchon, les types de questions suivantes (ce qui ne correspond pas à leur totalité) :

- Comment avez-vous trouvé cette approche/méthode ? Avez-vous eu des difficultés ? Y avez-vous trouvé un intérêt particulier ?
- Est-ce que cette expérience vous a permis de « voir » autrement votre quartier ? Avez-vous fait attention à des choses qui passent inaperçues d'habitude ?
- Est-ce que vous auriez aimé avoir d'autres supports ? Est-ce que vous auriez aimé avoir plus/moins de consignes ? Pour quel support était-ce le plus compliqué ? Pourquoi ?

A la fin de ce court entretien, un intérêt vif a été déclaré par toutes les personnes pour avoir un retour sur la recherche, ainsi qu'un grand intérêt pour la méthode elle-même, laquelle a permis aux habitants de (re)découvrir leur quartier, comme en témoignent ces quelques fragments de discours : *"It changed the way I looked at the neighbourhood... really, because I experience it every day so I don't think about those things..."* (W-B4) ; *"You have sort of focus to notice things... I live here for so many years but well I think doing this changes the way you feel things..."* (W-B1) ; *"I looked more, my creative side came out... even if I know every place here, I noticed that by doing this, it changed the way I look things..."* (W-B3) ; *"It changed a little bit things... I look more in details and it made me more vigilant... looking about things... searching them..."* (B-B1).

A *contrario*, le manque de temps au regard de l'emploi du temps des personnes et la non « naturalité » des expériences (devoir prendre la photo, enregistrer, etc.) semblent être les plus grandes « failles » de cette méthode selon les personnes qui y ont participé : *"I just did normal things... I don't know of it is special to this neighbourhood. I didn't get inspired, find new things... Normal things are all exciting... But like tasting it's not easy to connect... Touching... it wasn't ... of course you touch your bike but... I don't know but I didn't go touch staff, because I don't do it usually... I think it's interesting but I felt a little bit forced to search things and when you search for thing it's like not my normal usual sensation..."* (W-B2).

C'est peut-être à cause de cette non naturalité que certains sens n'ont pas été aussi explorés que d'autres : *"I did not taste anything since there is nothing to taste. Other than that dirty grass! I heard a lot of scooters and cars all the sudden disrupting my peace!"* (A-B5).

En ce qui concerne les moyens offerts par la méthode pour saisir les rapports sensoriels, la majorité des personnes ont trouvé que les supports proposés ont été largement satisfaisants (même si certains n'ont pas utilisé la totalité d'entre eux) : *"No, it was ok like that, and I like the way you propose the thing... I really like that, it is simple and that everybody can do it and do it as he wants."* (W-B3). Cependant, d'autres supports auraient été souhaités par quelques rares personnes : *"The microphone it's oriented to micro. I would like to have an micro that could enregister the sound of the environment... or perhaps a camera!"* (W-B4).

Toujours est-il, ce qui ressort de manière assez forte est que les baluchons multisensoriels comportent une notion de plaisir dans leur réalisation, de découverte, un peu comme un jeu sensoriel : *"It's very relaxing actually, doing nothing besides recording and taking pictures and notes..."* (A-B5) ; *"I took some extra pictures at the end just for fun..."* (W-B1) ; *"It's so strange doing it... because it's different from... in everyday life it's not the same concentration, even if, I'm an artist, I'm attentive to things... I liked it a lot! Thank you!"* (W-B5) ; *"I enjoyed it a lot."* (B-B7) ;

"I'm not used to think by all the sense, but it was amusing! It was really great to experience it!" (A-B4).

Des questions à résoudre pour améliorer la méthode

Suite à l'analyse du corpus issu des baluchons et le retour des habitants, certaines difficultés semblent persister :

- Une prépondérance de la vue persistante. Devrions-nous le considérer comme une difficulté ?
- Et surtout, une forte instabilité de la méthode : selon l'habitant, le temps qu'il y consacre, la facilité qu'il a à écrire, à utiliser un appareil photo ou un enregistreur sonore... la richesse des informations n'est pas la même. C'est cette instabilité le qu'a souhaité montrer le tableau qui suit de manière plus synoptique.

Tableau 53 - Les supports d'expression, les sens mobilisés et la durée de tenue des baluchons sur les trois quartiers étudiés – Source : Auteure, 2011

		Ecriture	Dessin	Enregistrement audio	Photo	Collecte d'objets	Durée (en jour)	Sens évoqués (sans hiérarchie)
WGT	1						7j	Vue, ouïe, odorat, goût toucher
	2						2j	Vue, ouïe, odorat, toucher
	3						1j	Vue, ouïe
	4						3j	Vue, ouïe
	5						3j	Vue, ouïe, odorat, goût, toucher
	6						1j	Vue, odorat, goût
	7						4j	Vue, ouïe, toucher
	8						2j	Ouïe, odorat, toucher
Bo01	1						3j	Vue, ouïe, odorat, toucher, goût
	2						3j	Vue, ouïe, odorat, toucher, goût
	3						1j	Vue, ouïe, odorat, toucher, goût
	4						5j	Vue, Ouïe, odorat, toucher
	5						6j	Vue, ouïe, odorat, toucher, goût
	6						5j	Vue, ouïe, odorat, toucher, goût
	7						4j	Vue, ouïe, odorat, toucher, goût
Augustenborg	1						1j	Vue, ouïe, odorat, goût
	2						3j	Vue, ouïe, odorat, toucher, goût
	3						1j	Ouïe
	4						5j	Vue, ouïe, odorat, toucher, goût
	5						3j	Vue, ouïe, odorat, toucher, goût
	6						7j	Vue, ouïe, odorat
	7						3j	Vue, ouïe, odorat, goût
	8						7j	Vue, ouïe, odorat, toucher

	Pas d'utilisation du support
	Une utilisation limitée du support
	Utilisation du support

Ce qui nous amène à nous poser plusieurs questions :

- En vue de l'implication demandée aux habitants, ne faudrait-il pas que l'enquêteur suive l'évolution du baluchon multisensoriel de plus près ? Nous avons essayé de mettre en place un suivi quotidien (cf. chapitre 5), mais la méthode étant déjà très « gourmande » en temps, les participants n'avaient que rarement l'occasion de nous consacrer du temps supplémentaire pour parler de l'évolution de la tenue de leur baluchon et des problèmes éventuellement rencontrés. Comment réussir alors un suivi sur le terrain ?
- Ne faudrait-il pas faire une petite formation aux baluchons pour les habitants ? Quels points positifs et quels biais pourrait apporter cette formation ? Ou, ne devrions-nous pas inverser l'ordre des méthodes : en premier le baluchon, puis un parcours ou un entretien ? Le baluchon ne pourrait-il pas en effet avoir un rôle de « réveil sensoriel » ?
- Maintenant que les baluchons comme méthode individuelle ont été testés, ne pourrions-nous pas imaginer des baluchons collectifs¹⁵⁰ afin de pallier aux difficultés de chacun (celui qui aime écrire écrit, celui qui sait manier un enregistreur enregistre, etc.) et avoir en plus un discours préalablement négocié entre les habitants participants ? Ce qui pourrait nous permettre de « *comprendre comment la perception façonne et est façonnée par les relations que les individus entretiennent les uns avec les autres, comment elle peut devenir le support d'une action collective* » (Colon, 2008, p. 8).
- Dans ce cadre, d'autres supports ne pourraient-ils pas être imaginés ?

Enfin, concernant l'analyse du corpus issu des baluchons : outre le traitement de l'information première et du corpus écrit, comment analyser en profondeur le corpus « non verbal » ? Dans ce registre, l'aide de personnes spécialisées à l'analyse de ce type de corpus serait nécessaire pour une meilleure compréhension du corpus.

Malgré ces difficultés et questions, les baluchons fournissent néanmoins bien des éléments que l'entretien et le parcours commenté ne donnent pas, et s'affirment en cela comme une méthode fort prometteuse.

3.2 Les baluchons : une méthode aux apports spécifiques

Dans le cadre des baluchons, nous avons pu recueillir des informations que les deux autres méthodes n'ont pas pu nous apporter. Cela concerne :

- le rapport entretenu entre l'habitant et le baluchon : un rapport fort intime qui place l'habitant dans une posture d'acteur principal de la méthode ;
- la nature des discours, plus poétique, et exprimant bien plus souvent des accolement sensoriels, des associations sensorielles, du vécu multisensoriel ;
- les informations recueillies à des moments, lieux, actions auxquels un enquêteur n'a pas habituellement accès.

¹⁵⁰ A ce sujet, *Polimorph* a déjà mis en place « Odyssée de l'espace », à savoir un « diagnostic de quartier » fait par les habitants comprenant une description de l'espace et la prise d'images.

Les baluchons : une méthode intimiste, les habitants acteurs premiers de la méthode

La première chose spécifique aux baluchons est l'investissement bien personnel de ces derniers par les habitants. Pour exemple, il arrive couramment que les détenteurs d'un baluchon se prennent en photo eux-mêmes, ou photographie et leurs amis, voisins, enfants...

Je me prends en photo, je prends en photo mes enfants, mes amis, mes voisins...

" (Photo) Woman from "Poland" with her dog." (W-B5)

Photos issues du baluchon B-B3 :



" A picture of my neighbour Selma in our garden ..." (W-B4)



"(Photo) In my studio – wall-painting + self portrait." (W-B5)



De même, il arrive que les personnes interviewent d'autres personnes, nous parlent ou nous interpellent directement, enregistrent leurs pensées mais aussi leurs enfants, amis et voisins, notamment dans des moments privés de la vie de tous les jours...

Je m'enregistre, j'enregistre mes amis, mes enfants... (Extraits de discours)

"I look really weird talking to this thing... People look at me... there is a family that seems to have just come back from the beach..." (A-B5)

"My recordings of the day: A neighbour boy talking to me, it is somewhat different to understand, he is only a year old." (A-B2)

"Interviewing a man from Las Vegas (...)" (W-B5)

"Recording/interview of women that I know with dog." (W-B5)

Aussi, le journal multisensoriel a parfois une fonction de journal intime : les habitants nous y racontent leur journée ou des moments choisis, ce qu'ils ont fait, ressentis...

Un journal multisensoriel est aussi un journal intime (Extraits de discours)

"This bit of sand irritated me for some days now. Finally time to sweep. But it didn't help a lot! (place X-dessin brosse à balais)" (W-B1)

"1. Going over the garden from our house

2. Walking over the pebles (sound)

3. Stopping at the water sculpture (photos and sound). Spider webs everywhere

4. Café, chocolate and cookies (sound and photos)

5. Sailing contest (photo and sounds)

6. Going to a friends house in the near by Dochan and from there to Slottstaden to play with our kids

7. Walking back to Vastra Hamnen along the canal then beside the harbour, home

8. Photo: they are tearing down the old building in front of ICA Maxi, planning to build new houses. Looking forward to see who they turn out.

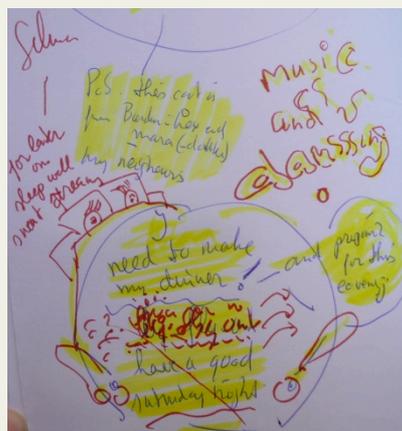
9. Going for a sunset walk and to listen to one of the month's sunset concerts down by Titanic. On the way down to the sea I go through my favourites small alleys and passages." (B-B6)

"We had my father in law and his wife over for the day. Walked from our house down to spot restaurant where we bought pizza, which we took with us down to Ribberborgs beach. We had lunch on the beach, planed to go to a swim but the rain stopped us. Walked back to Bo01. When we crossed the bridge (BR1) the sun came out again, and we stopped to watch kids jumping from the bridge into the water in the harbour. They put a big sign "danger, don't jump-dive here". But it hasn't stopped young boys from all over town to come there to jump. An accident waiting to happen I think." (B-B4)

Nous pouvons dire que parfois, le détenteur du baluchon oublie que l'appareil photo ou même l'enregistreur finira dans les mains d'un "étranger" ... Mais, de toute évidence, ces actes sont bien conscients car plusieurs personnes nous ont laissé des messages personnels : écrits/dessinés dans le cahier du baluchon, enregistrés, sur des *post-it* collés...

Messages personnels dans les baluchons (Extrait de discours et photo)

"I need to make dinner! And prepare for this lovely evening! Have a good Saturday night..."



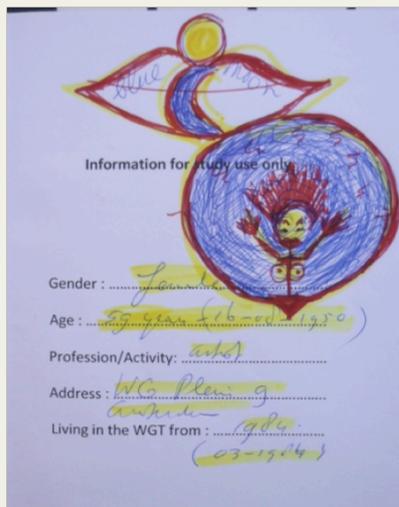
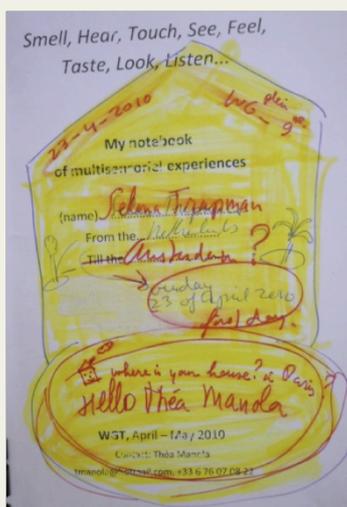
"For later on, sleep well, sweat dreams!" (W-B5)

La place et le rôle des habitants dans la méthode sont importants et sont perçus comme tels. Ils sont acteurs de leur histoire, il n'y a plus de distanciation par rapport à la méthode d'enquête. La méthode d'enquête, c'est eux...

Ceci est aussi montré par des investissements parfois très importants des baluchons, par des dessins, des soulignages... en voici un exemple :

Un grand investissement de certains carnets des baluchons (Extrait de baluchon)

Le W-B5 présente par exemple un carnet particulièrement investi ! Presque tout est souligné au feutre, en jaune fluo ! Et pour protéger le tout, comme un trésor emballé avec précaution, la femme avait tout mis dans un sac plastique. Voici un échantillon de cet investissement :



Les baluchons laissent place à des discours poétiques et (multi) sensoriels

Nous l'avons entrevu plus haut, le discours des baluchons est plus spontané, plus proche du récit. Il laisse aussi place à un discours bien plus poétique, même des poèmes proprement dits par les plus audacieux.

Discours poétiques et poèmes (Extrait de discours et de baluchon)

"Stone sculpture entrance of the building 19 (two dear).

Two dear

O, dear

Two dearest dear." (W-B5)

"Saturday 24 of April 2010

Early in the morning

It is getting on the edge

Of dark and light

Birds are singing

Slowly the sun is coming

Braking through"

(W-B5)

"Birds are, the last weeks, singing in the morning and the "merils" (don't know the name in English) => dark black bird = male, brownwing = female. In the end of the day the male bird black with yellow is singing very beautiful." (W-B5)

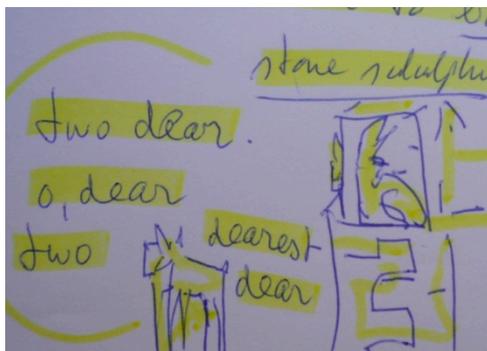
"7:30 am sun reflecting in the windows like fireballs."

"Green as in « young green »." (W-B2)

"The fresh smell of the sunlit straight of Oresund." (B-B1)

"Almost 35°C. Walking down the stairs towards the sea, just a short stroll away from home. Small pebbles and rough concrete makes me jure I won't slip. Over to the more soft warmth of the wooden part. The sun scorches. A slight jump, the feeling of equilibrium in mid-air and the plunge and semi-chilly engulfing salty water. On the underwater steps the intense green sea-weed entangles my toes. Lift up my 9 month old daughter Freja and smiles to her lavender sun-warm skin with it's sweet odour and mind boggling softness." (B-B1)

"Black, mushy, fat soil around my hands, under my fingernails, in my sweating pores. The dry and slender bamboo, the delicate and scent-oozing jasmine and rose now stands in new pots. The arduous job gets an excellent grande finale with a yeast sweet Hoegaarten wessbier so cold the bottle immediately is dew-strewn. Ah, the splendour of the first greedy gulp as the beer rushes down the throat." (B-B1)



Une autre grande spécificité des baluchons par rapport à notre thématique de travail est qu'ils traitent directement et quasiment de manière exclusive des rapports sensoriels. Rarement, des rapports mono-sensoriels sont contés dans les baluchons. Les manières de raconter ses vécus sensoriels prennent trois formes (comme nous avons pu le voir dans le cadre du chapitre 9 dédié aux sens et plus particulièrement dans la partie dédiée à la multisensorialité) : des accumulations sensorielles (je vois... j'entends... je sens... je touche...); des associations sensorielles (un sens en amène un autre et le même objet, situation, ou moment est présenté par plusieurs sens à la fois) -

des moments/paysages multisensoriels. Ainsi, comme nous avons pu le voir dans le chapitre 9, les sentiments, les jugements, les affects... se libèrent par la multisensorialité, apportée dans notre démarche méthodologique principalement par les baluchons.

Les baluchons semblent ainsi être une méthode pertinente pour traiter des thématiques comme celle des rapports affectifs à la ville (cf. travaux de D. Martouzet et de B. Fielde). De plus, nous constatons, dans le cadre des baluchons, une facilitation dans la mobilisation des différents registres sensoriels. Si dans les parcours les habitants mentionnent, souvent rapidement, les sens « pas nobles », on s'arrête plus facilement dessus dans les baluchons. Notamment, le toucher, fortement présent dans les baluchons, n'est que furtivement mentionné dans les parcours.

Baluchons : avoir accès à l'inaccessible

Le dernier apport spécifique des baluchons est de nous permettre d'avoir accès à des lieux et des moments de la journée auxquels nous ne pourrions pas avoir accès autrement (du moins pas dans le cadre d'une enquête conventionnelle).

Des lieux inaccessibles

Comme nous l'avons vu précédemment, par les baluchons, les lieux intimes, privés apparaissent dans les discours. En effet, malgré ce qui était demandé dans le journal du baluchon (cf. Annexes), les habitants ont préféré assez souvent nous raconter non pas des parcours effectués mais des lieux et leurs expériences sensibles... des paysages.

Par rapport aux autres méthodes, et notamment les parcours, les habitants citent et racontent leurs expériences sensorielles sur un nombre moindre de lieux. Mais, il s'agit des lieux les plus pratiqués, aimés, intimes, quotidiens...

Ces lieux se concentrent surtout dans la partie vraiment vécue du quartier, ceux que les habitants investissent tous les jours pour des raisons pratiques (ex. parking à vélos), affectives (ex. leur jardin, leur balcon, leur salon), avec une forte concentration sur les lieux autour de la maison de la personne détentrice du baluchon (cf. chapitre 8). Quelques rares fois, des lieux en dehors du quartier sont présentés ; dans ces cas, il s'agit des lieux fortement pratiqués (ex. W-B1).

Des lieux privés – accessibles par les baluchons

“(picture) My balcony in the sun. I like the way the light comes in my house... like in a painting.” (W-B1)



Source : W-B1

“My living room has a great view, I feel nice just to seat here.” (B-B3)

“A picture of my neighbour Selma standing in front of “our” garden.” (W-B4)

“My studio (...), my painting, what I see everyday... my inside landscape” (W-B5)

Des horaires inaccessibles

Une autre spécificité des baluchons est de nous donner accès à des expériences sensorielles produites à des moments de la journée qui ne sont pas habituellement traités dans le cadre d'enquêtes : très tôt le matin, tard la nuit. Il s'agit ici d'un apport important car l'évolution des paysages dans le temps (notamment au cours de la journée) semble revêtir une grande importance dans le discours des habitants (cf. chapitre 6) et participe de manière évidente au sentir général, d'un lieu, d'un territoire. La méthode pourrait alors se prêter à d'autres thématiques de recherche, notamment relatives à la prise en compte du temps, des rythmes dans l'action urbaine.

Les horaires habituellement inaccessibles, présents dans les baluchons

“Evening: another bat flying in the half dash sky. Lovely flower smell (place B). Starry, bright night sky! (dessin but and evening)” (W-B1)

“Early in the morning. (4 o'clock) the birds are singing. Slowly the sun comes through the clouds.” (W-B5)

“21:00 – 21:40: a very shy moon in the back-yard.” (W-B5)

“A very shy moon. I don't know how my photos of the moon in my back yard/garden will be... I took 4 or 5 photos of the moon 10 min before 21:00 and 20 minutes after 21:00. (dessin)” (W-B5)

“Half five in the morning I recorded the sound of the sub-evident chirping of birds, moreover, it was quite quiet. You feel a great calm.” (A-B2)

"I'm in the heavy night now, so maybe. I do not hear/smell so much as I usually do. Sorry." (A-B8)

"Half five in the morning I recorded the sound of the sub-evident chirping of birds, moreover, it was quite quiet. You feel a great calm." (A-B2)

Ce chapitre a été dédié à un retour sur la démarche méthodologique mise en place. Dans ce cadre, nous avons rappelé dans un premier temps la démarche méthodologique et ses évolutions avant sa stabilisation finale. Puis, nous avons par la suite questionné les complémentarités entre les différentes méthodes de la démarche emboîtée mise en place. Enfin, nous avons opéré un retour critique sur les baluchons multisensoriels, nouvellement mis en place dans le cadre de cette recherche, en mettant en avant tout aussi bien leurs apports spécifiques que leurs manques.

La créativité méthodologique à l'épreuve du terrain : l'évolutivité de la démarche en question

La fin de la mise en place de cette démarche méthodologique sur le terrain date de juillet 2010. Depuis lors, le corpus recueilli a été analysé et nous sommes aujourd'hui en mesure de porter un regard plus critique à notre démarche. Aussi, souhaitons-nous revenir sur trois points qui nous semblent essentiels et qui constituent des enseignements (méthodologiques) centraux de notre travail :

- Une démarche méthodologique est par essence le fruit d'un processus dans le temps, celui de la recherche. Elle est alors un produit évolutif et adaptable. Ce sont ces deux éléments qui ont permis à notre démarche de répondre à son objectif : saisir les rapports multisensoriels, saisir le sensible situé.
- L'emboîtement de la démarche a certes été pensé en amont (travail théorique et prise en compte de retours d'expériences) mais a fait ses preuves par les enseignements et apports de chacune des méthodes mobilisées.
- Afin de réussir notre entreprise, il a fallu ne pas nous cantonner aux méthodologies existantes et fabriquer nous-mêmes une autre méthodologie, propre aux besoins de notre sujet de travail (le paysage multisensoriel) : les baluchons multisensoriels. L'innovation méthodologique a été une étape nécessaire afin de compléter avantageusement la démarche emboîtée initiale.

Une démarche méthodologique emboîtée réussie dans sa globalité. La complémentarité des méthodes, source de réussite

L'emboîtement des méthodologies utilisées auprès des habitantes (entretiens ouverts courts, parcours multisensoriels, baluchons multisensoriels) s'avère réussi tant par la complémentarité des discours que par le type de résultats obtenus pour chacune des étapes méthodologiques. Les trois méthodes que nous avons mises en place auprès des habitants des quartiers étudiés avaient des contraintes pratiques et demandaient des engagements différents tout aussi bien de la part des participants que du chercheur. Par leur durée, le type de méthode et les moyens d'expression, les trois méthodes se différençaient clairement. Ceci s'est très fortement senti :

- dans les discours que nous avons recueillis : allant du discours conventionnel empreint de représentations collectives (entretiens), à un discours plus spontané mêlant représentations collectives et discours spontanés (parcours), ainsi qu'au récit d'expériences personnelles livrant avis et jugements individuels (baluchons) ;
- dans les paysages qui ont été racontés : allant des paysages symboliques (majoritairement présents dans les entretiens), à des paysages de la vie collective (dans le cadre des parcours), voire à des paysages intimes (racontés à travers les baluchons) ;
- dans les sens mobilisés pour parler de ses expériences sensibles, de ses paysages : de plus en plus présentes et de plus en plus dans leur totalité au fur et à mesure des méthodes (entretiens, parcours, baluchons).

Plus largement et en ce qui concerne la démarche méthodologique dans son ensemble (auprès des habitants, auprès des acteurs et par nos propres investigations), la complémentarité pressentie s'est avérée réelle. En effet, comme les pièces d'un puzzle qui s'imbriquent, ou comme les maillons indissociables d'une chaîne, les méthodes font certes sens indépendamment les unes des autres, mais apportent aussi et surtout des résultats dans leur croisement, dans leurs interstices. Le schéma (rappel) qui suit illustre ainsi bien les apports propres et croisés des différents temps méthodologiques.

Méthodes innovantes et retours de terrain : les baluchons ont réussi leur mission malgré quelques instabilités

Nous l'avons vu, notre démarche méthodologique a réussi son objectif (saisir les rapports sensibles situés), moyennant la création et la mise à l'épreuve d'une nouvelle méthode : les baluchons multisensoriels. Ce travail a été aussi l'occasion de les tester sur le terrain et de faire un premier retour critique sur leurs apports mais aussi sur leurs manques.

Il ressort de la passation et de l'analyse des apports des baluchons que la méthode dans son ensemble est prometteuse et s'imbrique avantageusement avec les autres méthodologiques plus « classiques » mises en place. Tout d'abord, et d'après les échanges que nous avons eus avec les habitants, il s'agit d'une méthode agréable et plaisante à faire, et qui place l'habitant véritablement au centre du dispositif. En effet, par son caractère intimiste, le baluchon rend l'habitant acteur premier de la méthode ; ce qui se ressent aussi fortement dans les discours

recueillis, parfois très intimes et personnels (le journal du baluchon devient une sorte de journal intime ; les habitants nous dévoilent par différents moyens des scènes de leur vie quotidienne). Mais surtout, les baluchons apportent des informations que les autres méthodes ne permettent pas de recueillir :

- Premièrement, c'est dans les baluchons que nous retrouvons le plus la multisensorialité, ou l'on raconte des moments et des paysages multisensoriels, comme si l'intimité et les différents supports permettaient au sensible de se libérer ;
- Par les baluchons, nous avons aussi accès à des lieux que les enquêteurs ne « voient » pas habituellement (ex. jardins, balcons, intérieurs) ;
- Enfin, des moments de la journée qui ne sont pas non plus habituellement traités dans les autres méthodes (dans la nuit, tard le soir, tôt le matin) sont racontés dans les baluchons (dans la mesure où les habitants peuvent les renseigner quand ils le veulent).

A contrario, certaines difficultés ont aussi été mises en évidence. Premièrement, les habitants qui ont accepté de tenir un baluchon n'ont pas toujours pu le faire dans les meilleures conditions, surtout parce que le temps exigé par une telle méthode est long et certainement difficilement estimable au moment où la personne accepte d'y participer. En conséquence, les résultats obtenus sont fort différents selon que la personne s'est investi et a investi son baluchon ou pas.

Enseignement du chapitre :

Par le biais d'une **démarche méthodologique** suffisamment **complexe** (une méthode ne suffit pas) mais aussi **adaptable et évolutive**, **les habitants peuvent exprimer leur expertise expérimentale**. **Notre démarche méthodologique réussit cet objectif.**

Dans le cadre d'une telle démarche, **l'habitant doit être placé au centre**. La méthode des **baluchons multisensoriels remplit cette condition**.

Les baluchons apportent des résultats inédits et se complètent avantageusement avec les autres méthodes mises en place.

Question émergente :

Ne pourrions-nous pas, si nous le souhaitions (et c'est là un verrou central), par une démarche méthodologique adaptée, prendre en compte le sensible habitant dans les démarches et projets qui touchent à l'urbain ?

CHAPITRE 12 :

QUELLE OPERATIONNALISATION DU SENSIBLE ?

PROPOSITION D'UN SYSTEME MIXTE DE CARTOGRAPHIES COMME UNE TRADUCTION DU SENSIBLE SITUE

Une fois que la démarche déployée sur le terrain a montré sa performance (ainsi que ses limites), il est temps de se poser la question de son utilité, en dehors de ses apports (théoriques et méthodologiques) spécifiques dans la connaissance scientifique. Que pouvons-nous faire avec le matériau récolté pour aider une mise en action du sensible par le biais du paysage multisensoriel ? Le besoin d'opérationnaliser les démarches méthodologiques et leur usage n'est plus à démontrer. Ce que nous proposons alors dans cette ultime partie est un essai de formalisation des résultats de l'analyse de nos investigations de terrain, saisissable et opérationnalisable. Nous proposerons alors d'initier la prochaine étape d'une telle méthodologie, et ce dans une visée opérationnelle.

Pour ce faire, la cartographie nous a paru être un outil opérationnel pertinent. Elle présente des multiples avantages : elle peut être support d'analyse, d'exploration, de découverte, de projection, de négociation... d'un territoire. La carte est donc tout aussi bien un outil cognitif qu'un outil de pouvoir (Besse, 2008). Cependant, soulignons-le d'ores et déjà : notre produit restera largement imparfait dans la mesure où il n'aura pas été discuté avec les habitants du quartier.

La carte n'est pas considérée ici comme un produit figé de la géographie formelle. « *Au contraire, les historiens des cartes ont montré depuis une vingtaine d'années que ces représentations des états du monde n'étaient en rien des « médiations passives, neutres », mais une construction reflet*

de ses conditions de production et des normes et valeurs qui les sous-tendent. La carte est toujours sous-tendue par un projet de connaissance, souvent pragmatique, mais également idéologique. » (Lascoumes, 2007, p. 2). La carte peut être vue comme « *une projection graphique d'une image de la terre (...) reflétant une vue de l'esprit, plus que décalque d'une réalité insaisissable par le regard sensoriel* » (Jacob, 1992, p. 43). La carte est alors une reproduction du monde dans sa forme et son contenu, reproduction qui ne se veut pas réalité. En effet, le processus de simplification dont la carte est l'objet l'éloigne de LA « réalité » (si tant est qu'elle existe). La carte est alors une simplification graphique et intellectuelle d'une situation et par une personne x (qui est son créateur).

Ce que nous proposons alors ici est une mise en cartographie multiple et superposable visant à prendre en compte tout aussi bien la parole des habitants sur leurs rapports sensibles à leurs territoires de vie (saisie par la démarche méthodologique présentée plus haut), que la parole « experte » ici représentée par l'auteure même. Il s'agit d'une carte qui tend à mettre en forme les valeurs intangibles du paysage (thématique actuelle et fort difficile à abordée – cf. Séminaire international « Défis de la cartographie du paysage », organisé par l'observatoire catalan du paysage en septembre 2011). Cette mise en cartographie prend la forme d'un système composé de plusieurs cartes, allant des plus descriptives (relevés, etc.) aux plus analytiques (cartes des ressentis sensoriels de l'auteure et des habitants...). Enfin, une carte finale, de synthèse, est proposée. Cette démarche est le fruit d'une approche basée sur un paradigme interprétatif et qui vise à enrichir les visions quantitatives et techniques du paysage multisensoriel (cartes du bruit, des niveaux de pollution, etc.).

Afin de formaliser ces informations (issues des investigations auprès des habitants ainsi que des analyses urbanistiques et paysagères du site, des observations et du diagnostic « sensible »), nous avons choisi un des trois quartiers étudiés : le WGT, dont le processus de projet, débuté en 1984, est achevé depuis 2000.

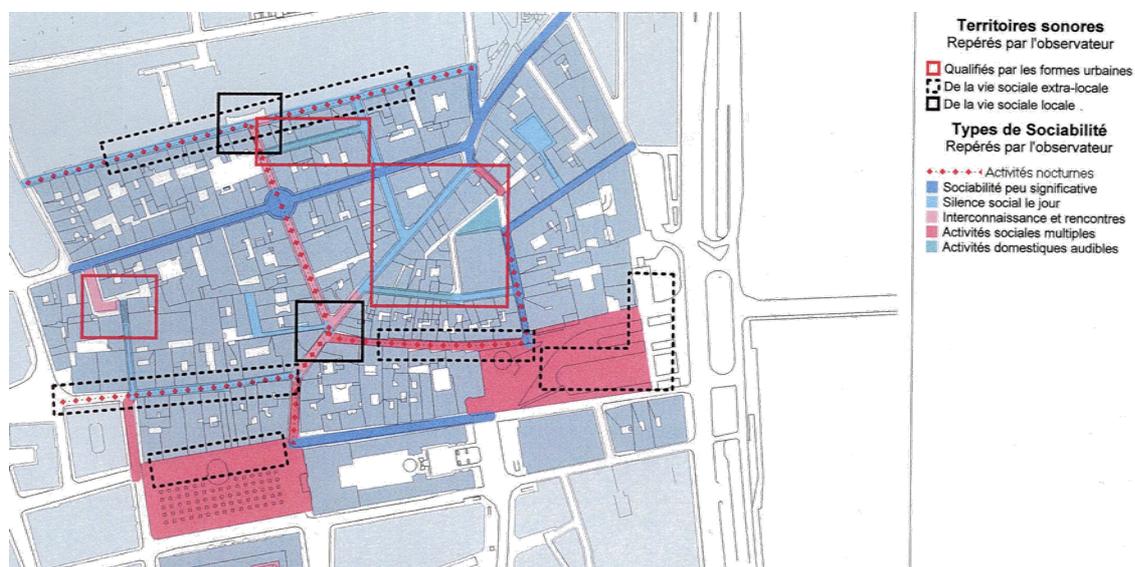
Mais avant d'entrer au cœur de la construction de ce système cartographique, nous présenterons dans un premier temps les cartographies et autres formalisations plus ou moins actuelles qui ont inspiré et nourri notre réflexion et démarche.

1. Petit détour par les cartographies alternatives, les sources d'inspiration de notre démarche

Depuis la conceptualisation faite par Alberti au 15^{ème} siècle, le plan (ou carte) devient la représentation dominante de l'urbanisme. Souvent dans un esprit totalitaire, plans et cartes traduisent une réalité qui se veut objective, officielle, juste. Cependant, étant seulement une formalisation cognitivo-formelle des pensées et valeurs de leur concepteur, les plans et cartes ne sont, pour leur majorité, que partiellement représentatifs de(s) la réalité(s) partagée(s), celle d'une approche experte des territoires.

Concernant plus particulièrement les cartographies sensorielles, il faut noter que les cartographies sonores sont assez développées. Cependant, elles restent, pour la plupart, des outils quantitatifs. Outre ces travaux, une série de cartes sonographiques existe : ces cartes recensent les paysages sonores urbains sur la base des contributions des habitants et des visiteurs des villes. Elles sont présentées comme une façon efficace d'archiver des environnements sonores. Par exemple, la création de la carte sonographique de Montréal vise à concrétiser une collection de sons enregistrés à la grandeur de l'île¹⁵¹ (Echo Bruit, 2010). De même, le projet de documentation du paysage newyorkais, *Sound Seeker*, vise la géo-localisation d'échantillons sonores *via* une interface de *Google maps*.

Parmi les rares travaux qui prennent en compte les sentirs habitants et tentent de les formaliser, les travaux du CRESSON et du CERMA sont à mentionner en priorité, notamment ceux réalisés avec le logiciel CHAOS.



Source : SIG CHAOS, B.Arlaud / O.Balay, CRESSON (ENSAG)

¹⁵¹ Cf. <http://cessa.music.concordia.ca/soundmap/fr/index.php>

En ce qui concerne les autres modalités sensorielles, il n'y a pas de cartographies existantes à notre connaissance. C'est pour cela, et afin d'asseoir une meilleure appréhension de l'existant, que nous nous sommes intéressée à des cartographies autres.

Pour saisir un sujet dans sa globalité : cartographier les perceptions et les émotions, et croiser avec des données « expertes » et/ou « objectives »

Des recherches comme celles de Kevin A. Lynch (cf. *The image of the city* publié en 1960) portent sur la mise en plan de la ville comme perçue, en s'appuyant notamment sur la méthode des cartes mentales mais aussi en analysant et catégorisant les perceptions et émotions ressenties. La cartographie psycho-géographique est une des cartographies alternatives les plus connues et aussi des plus anciennes. Elle a été développée à l'origine par les situationnistes¹⁵² (notamment Ralph Rumney, Guy Debord, Ivan Chtcheglov...) et vise à mettre en cartographie la construction de situations construites. Toute la perception est alors orientée vers l'étude des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus. Quelles sont les rues les plus peuplées, et pourquoi ? Quelle atmosphère règne sur les lieux ? Est-ce de l'achat ? De la ballade ? Est-il aisé d'y faire des rencontres ? Est-ce le caractère d'un certain quartier, etc. ? Quels sont les points attracteurs qui, si l'on passe à côté, nous amènent jusqu'à eux si l'on cède à la facilité ? Quels sont les lieux répulsifs ? Progressivement, au fil de ces questions, se dégage un relief psycho-géographique de la ville, où chaque lieu apparaît à la fois comme une vie propre, environnée de possibles, et comme une différence de potentiel vis-à-vis des autres lieux.

Les approches psycho-cartographiques essaient ainsi de lier des éléments « objectifs » à des éléments « subjectifs ». D'un point de vue pratique, la carte matérialise un territoire dans ses dimensions physiques, géographiques « objectivables », et par le jeu des légendes, peut également retranscrire les dimensions « subjectives », qualitatives d'un espace. En effet, il s'agit d'établir des cartes non plus selon des données fonctionnelles comme le fait l'urbanisme officiel, mais à partir des goûts, désirs, émotions, ressentis... humains.

La qualité de vie à Paris cartographiée par l'Atelier Parisien d'Urbanisme (APUR, 2005)

L'APUR a réalisé un travail exploratoire qui consiste à « *confronter la représentation statistique et cartographique classique de Paris (...) à la représentation de la ville que renvoient les habitants à travers leur parole et leur représentation graphique de cette même ville* » (Atelier Parisien d'Urbanisme, 2005, p. 2) pour comprendre les éléments qui concourent à la qualité de vie à Paris.

Concrètement, 90 entretiens ont été menés auprès de 30 parisiens, répartis sur dix « carrés » de territoire (1,3 km²) sur une bande allant du bois de Boulogne à la place du Général de Gaulle. Ces entretiens ont été réalisés autour de trois interrogations : « qu'est-ce que c'est une ville ? », « qu'est-ce qui fait d'une ville une capitale ? », et « qu'est-ce qui fait de Paris une capitale ? ».

Le résultat a abouti à la construction de sept indicateurs qualitatifs directement issus de l'analyse de la parole habitante, à savoir : l'audace, le désert, la diversité sociale, la frontière, la lumière, se ressourcer,

¹⁵² Les situationnistes font référence à un mouvement contestataire philosophique, esthétique et politique, lequel est incarné par l'International situationniste (1957).

l'urbanité. Aussi, ces indicateurs issus du vécu des populations (habitants et usagers des espaces), mis en parallèle avec des données socio-économiques et physiques, ont permis de mettre en exergue des types de lieux, tels qu'une rue particulière, un ensemble de rues, des quartiers.

Certaines tentatives comme le « Paris pas à pas » du Studio 09 (Sechi-Vigano) qui complètent les relevés topographiques non seulement d'illustrations photographiques mais aussi d'interviews d'habitants qui illustrent la « *porosité sociale* » (Masboungi (dir.), 2010, p. 152) sont fort intéressantes pour notre travail, notamment d'un point de vue formel.



Interviews d'habitants utilisées dans le cadre du projet « Paris pas à pas » (Studio 9) – Source : Masboungi, 2010, p. 152

Aussi, parmi les travaux présentés dans l'ouvrage de la 27^{ème} région « Design des politiques publiques », le cas des 5000 habitants de Glasgow qui imaginent la ville en 2020 a retenu notre attention pour le croisement réussi entre récits ordinaires et récits « experts » (ici ceux d'écrivains).

Glasgow en 2020 imaginée par ses habitants

Entre octobre 2005 et septembre 2006, le *think tank* Demos invite les habitants de la ville à partager leurs souhaits pour la ville à venir, en utilisant internet, en distribuant des cartes partout dans la ville, dans les écoles par l'intermédiaire d'un concours d'écriture... Lieu de confrontation de ces souhaits et peurs, un atelier créatif prend place, itinérant de lieux insolites à lieux insolites : par l'intermédiaire d'un jeu, chacun reçoit une carte qui résume un souhait (à classer sur un graphe) de ce qui est désirable ou pas, de ce qui est réalisable ou pas... Et pour finir, ces projections sont mises en récit par des écrivains sélectionnés. Aussi, lors de ces ateliers créatifs, des cartes sensibles de la ville sont co-constituées par les habitants.

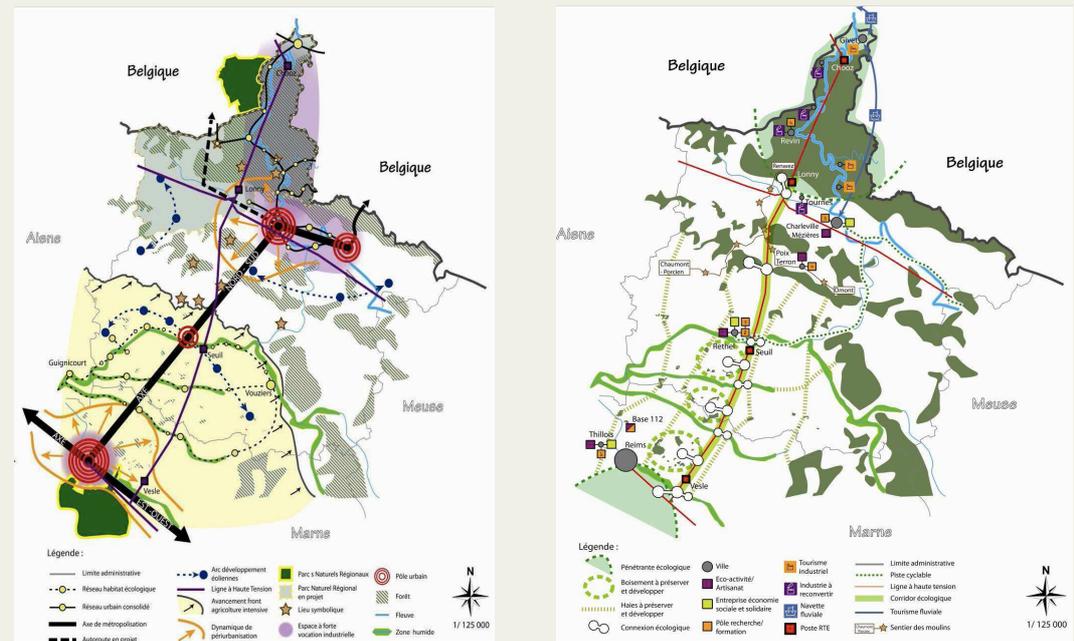
Source : www.glasgow2020.co.uk

Dans un autre registre, le projet de reconstruction d'une ligne à Très Haute Tension (THT) a été l'occasion de mettre en place une démarche méthodologique complexe (diagnostic paysager et éco-systémique, observation des « conférences citoyennes », cartes mentales, jeux de rôles et

cartographie participative) afin de comprendre ce qui fait enjeux territoriaux, singulièrement sous l'angle environnemental et socio-économique.

Un « diagnostic partagé » et une « cartographie collaborative » pour le projet de reconstruction d'une ligne à Très Haute Tension

« La carte diagnostique, loin de représenter la totalité des dynamiques recensées, cherche à rendre compte d'une façon dynamique et transversale de la hiérarchie des enjeux actuels et de leur imbrication/articulation socio-spatiale (métropolisation, espaces de développement, offres d'équipements, qualité environnementale et paysagère...). La carte qui en est tirée (ci-dessous) a été formalisée par Aménités, puis validée par l'ensemble des membres de la conférence citoyenne. » (Amenités, 2011, p. 144).



Diagnostic partagé (gauche) ; Carte collaborative et prospective (droite) - Source : Aménités, 2011

A partir d'un scénario choisi par les participants sur le « nouveau modèle d'économie territoriale (durable) », un fond de carte IGN à l'échelle 1/125.000, portant sur l'ensemble du territoire d'étude (départements Ardennes et Marne) ; trois calques thématiques superposables (Environnement, paysages et écologie ; Infrastructures ; Tâche urbaine et Zones industrielles), le bureau de recherches Aménités a mis en place une carte collaborative et prospective pour le grand territoire de l'aire d'étude de la ligne THT Lonny-Vesles. Cette carte a été réalisée mais aussi validée avec et par les participants.

Pour plus de lisibilité : cartographier en 3D, en hologramme, en maquette, renseigner des points précis...

Les choix formels dans le cadre d'une mise en carte sont d'une grande importance. Travailler en plan, en coupe, en 3D, en vue axonométrique, en perspective... procède d'un choix différemment guidé pour chaque travail, selon les objectifs fixés, les messages souhaités, le public visé... Si la coupe a tenté de substituer le plan (notamment à l'époque haussmannienne et les documents d'A. Alphand) et si elle fait un certain retour¹⁵³, la seule visualisation qui tente aujourd'hui de

¹⁵³ Cf. Recherche menée dans le cadre du PIRVE sous la coordination de N. Tixier, « L'ambiance est dans l'air. La dimension atmosphérique des ambiances architecturales et urbaines dans les approches environnementalistes » - Tixier, 2010.

concurrer le plan est la vue en perspective et de plus en plus en trois dimensions (3D). Outre les différentes vues, perspectives que nous voyons dans la communication faite autour des projets architecturaux ou urbains, des travaux cartographiques sur plans surélevés (3D) comme celui de C. Nold ou encore de Polimorph voient le jour. Dans toutes ces démarches, la parole, les envies, les attentes, les émotions habitantes sont à la base de la démarche.

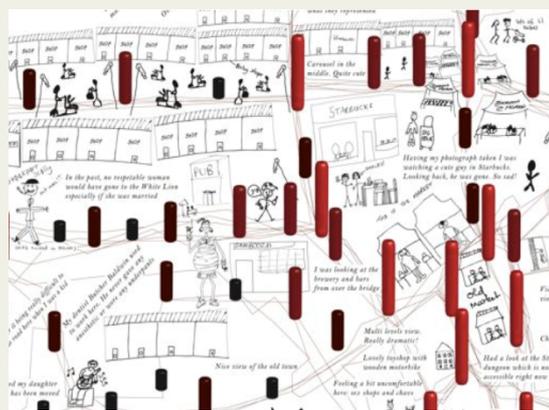
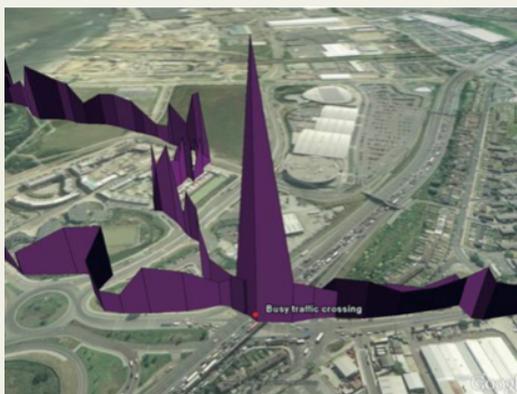
La carte sensible - Un outil de partage des savoirs – Source : www.polimorph.net

La carte sensible est une représentation dynamique en 3D, dans laquelle il est possible de naviguer librement à l'intérieur d'un territoire géographique partagé. Sur ce territoire, se superpose une représentation de l'espace tel qu'il est vécu et perçu par ses usagers : une carte où se croiseraient donc des données physiques et quantifiées (bâtiments, végétation, distances, densités, singularités et récurrences, données statistiques sur les flux) et des données subjectives – leurs perceptions, appréciations et leur récurrence dans les données recueillies. A l'espace en 3D s'ajoute le temps, qui permet de visualiser les changements de comportements ou de publics, les déplacements à différents moments de la journée.

La carte sensible se construit dans la continuité. Elle est nourrie, en temps réel, par tous les usagers qui contribuent par leurs observations sur le territoire. Des outils de collecte de données ont été développés pour permettre à un public large de se prononcer sur un territoire spécifique. Ces bases de données ouvertes et évolutives rassemblent des observations concrètes de l'espace et les pratiques qui s'y jouent.

Le Bio Mapping ou Emotional cartography de Christian Nold

« Le Bio Mapping est un appareil de mesure des réflexes psychogalvaniques relié à un transmetteur GPS qui, à la manière d'un polygraphe, enregistre les réactions physiologiques d'un sujet pendant qu'il fait une « promenade émotive » dans la ville. Les résultats des différents sujets sont mis en commun, puis cartographiés à l'aide d'un logiciel afin de produire des cartes d'émotions. Les commentaires des sujets sont superposés aux cartes qui utilisent des couleurs vives et des pics verticaux pour indiquer les zones d'intensité émotive. » (<http://www.softhook.com/index.htm>)



Visualisation du Bio Mapping sur Google Earth / Stockport Emotional Map, 2007 – Source : <http://www.softhook.com/index.htm>

Concrètement, il s'agit de faire cheminer des individus librement, munis d'un équipement technologique comprenant : un appareil de mesure des réflexes psychogalvaniques (c'est-à-dire les taux de transpiration due à une émotion) et une unité GPS. Les individus sont invités à expliciter individuellement leur parcours

au regard de l'enregistrement de leurs variations émotionnelles, soit verbalement soit par des dessins de types cartes mentales... Les individus sont invités à expliciter collectivement leurs parcours afin de co-construire des « cartes émotionnelles », c'est-à-dire des représentations cartographiques, enrichies d'annotations, de commentaires, de dessins qualifiant l'environnement, ses aspects temporels, ses lieux espaces (de socialisation par exemple), ses services, ses usages... Détachée de toute contrainte, cette démarche prend la forme d'une méthode participative rattachée à des contextes locaux (quartiers, communes, petites villes).

Une autre approche de la cartographie en 3D, cette fois-ci en volume, est à mentionner. Ce type de cartographie, proche de la maquette des concepteurs, a été mobilisée dans le cadre de différents projets et tend à se développer dans le cadre de programmes de développement de pays émergents. Nous présenterons ici rapidement une de ces applications.

La cartographie participative en relief appliquée aux risques, l'exemple des Philippines

Dans l'objectif de proposer de nouvelles perspectives pour réduire la vulnérabilité des territoires et augmenter leurs capacités à faire face à des aléas naturels, la réalisation de maquettes en 3D peut permettre de révéler la conscience des habitants et permettre la mise en place d'actions.

Dans ce cadre, la cartographie participative en relief ou la « P3DM » est « *a tool and method consists of building stand-alone scaled relief maps made of locally available materials over which are overlapped thematic layers of geographical information from indigenous/local knowledge. Disaster risk-related information which may be plotted on the map include hazard-prone areas, land-use, housing and other infrastructures, households livelihoods, vulnerable individuals (e.g. elderly, ill and disabled individuals, pregnant women, children), prevention and mitigation measures, evacuation routes and shelters* » (<http://jc.gaillard.monsite.orange.fr>).

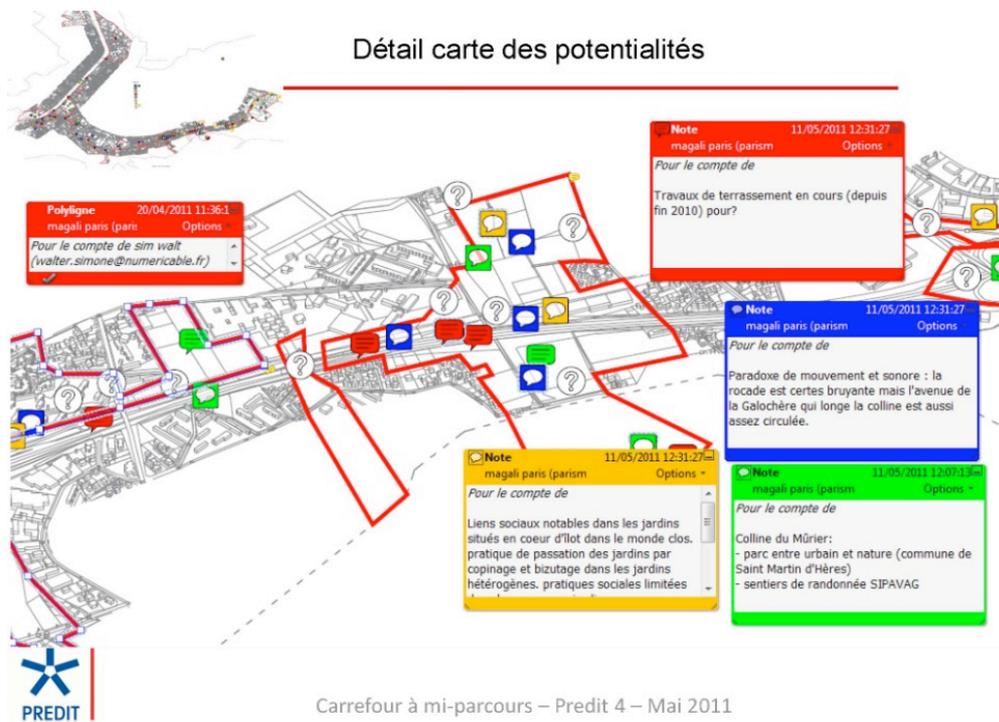


Selon les chercheurs ayant travaillé dans ce projet, l'avantage d'une telle cartographie est de faciliter l'échange avec les communautés locales lorsque sont traités des concepts abstraits, comme dans leur cas « *vulnerability, capacity and risk* ».

Outre la cartographie en 3D, voire en maquette, nous nous sommes particulièrement intéressée aux cartes (en 3D ou en 2D) qui permettent, par un renseignement ciblé de points ou de territoires, d'insérer des commentaires, des fragments de discours, voire d'autres informations. En cela, outre la « cartographie sensible » de Polimorph – notre principale source d'inspiration – d'autres cartographies ont pu nous suggérer la marche à suivre. Nous présentons ici deux cas.

Le premier cas à mentionner est issu d'une recherche en cours dans le cadre du programme de recherche Infrastructure de Transports Terrestre, Ecologie et Paysage (ITTECOP) du Programme de recherche et d'Innovation dans les Transports Terrestres (PREDIT), menée sous la responsabilité scientifique de G. Chelkoff et de M. Paris, intitulée : « La nature au bord de la route : le cas des jardins partagés de l'agglomération grenobloise ».

Présentation de la recherche « La nature au bord de la route : le cas des jardins partagés de l'agglomération grenobloise. » dans le cadre du carrefour à mi-parcours du PREDIT



Second cas à mentionner : la réalisation par la ville de Nantes du cadastre vert numérique du service des espaces verts de la ville, sur les bases géo-référencées de l'Institut Géographique National (IGN), afin d'améliorer la gestion de l'arbre et de la biodiversité en ville. Encore une fois, le système de « fenêtres » qui renseignent des points dans la ville ou des secteurs, nous semblent particulièrement intéressant tant pour son rendu visuel que pour sa capacité à relayer des informations importantes en nombre.



Source : Masboungi, 2010, p. 107

Plus encore, des projets de réalité mixte voient aujourd'hui le jour et sont très prometteurs pour la création et le débat urbain.

Le projet IP City

Le projet IP City, mis en place dans le cadre de l'appel à projet européen « Interaction et présence », questionne la place des technologies de réalités mixtes dans la représentation et la négociation du projet urbain. Le terme de « *réalité mixte se réfère à un ensemble des nouvelles technologies qui articulent diversement éléments virtuels et réels.* » (Basile, Terrin, 2009, p. 58).

Considérant que la négociation nécessite un support autre que celui de la planification à essence technique, bureaucratique et administrative (Basile, Terrin, 2009, p. 59), la recherche propose une méthode pragmatique qui permet, par l'intermédiaire d'une « boîte à outils », une modification directe de la réalité par des éléments virtuels afin d'évaluer, en situation réelle, le rôle de la réalité mixte, en tant que facilitation du débat entre acteurs de la ville et construction d'une vision commune et partagée.

Le projet IP City s'est déroulé selon deux phases : une première de conception de prototypes ; une seconde d'expérimentation dans des contextes urbains de quatre types (le renouvellement urbain, les grands événements, les jeux éducationnels et l'histoire des villes).

Un dispositif spécifique a été mis en place *in situ* avec : une tente mobile abritant une application de réalité mixte « Urban Express », regroupant une table numérique multi-utilisateurs ; « la table des couleurs » (une table numérique qui permet à l'utilisateur d'intégrer dans le monde réel des éléments virtuels) ; et une application qui associe la prise vidéo d'une scène réelle à plusieurs couches d'informations virtuelles élaborées par les participants, l'« *Urban Sketcher* ».

Le dispositif d'animation a également été pensé. La scénarisation des expérimentations se présente en sessions de deux journées sur chaque site, regroupant des participants fort différents : au cours de la première journée, les acteurs directement impliqués au projet ; et au cours de la seconde, des individus intéressés par le projet soit du fait de leur profession soit parce qu'ils sont directement concernés par le site du projet.

A noter que dans le cadre de ce projet, les ambiances (nocturnes/diurnes, animées ou pas) ont été utilisées comme langage de communication privilégié appliqué à une vue numérique qui permettait alors

d'introduire une approche multisensorielle de l'espace et de sortir uniquement des aspects visuels. Les outils mis au point « *ne sont pas à considérer comme des outils d'aide à la conception mais plutôt comme des outils d'aide au débat et à la négociation, préalables à la conception* » (Basile, Terrin, 2009, p. 66) et qui permettent l'échange entre les différents acteurs de l'urbain.

Ces différentes approches cartographiques nous ont inspirée par plusieurs points :

- Le travail de Polimorph pour la superposition des cartes en axonométrie et pour l'approche par des sujets/thématiques différentes, aussi pour la fonctionnalité de type « site internet » ;
- Le travail de C. Nold pour la formalisation synthétique et imagée, sur une seule carte, des « émotions » habitantes ;
- Le projet d'IP City pour son fort potentiel d'interaction ;
- La cartographie participative en relief de J.C. Gaillard, et dans une moindre mesure le diagnostic partagé et la cartographie collaborative d'Aménités, pour leur caractère participatif mais aussi pour leur formalisation (faites avec les habitants – « traduits » ou pas par la suite par des « experts ») qui nous renseigne sur le langage graphique à éventuellement utiliser ;
- La « carte des potentialités » du CRESSON, ainsi que la carte de la ville de Nantes (Masbounji, 2010), pour les encadrés qui ressortent de la carte et qui la renseignent.

2. Un système de cartographies : organisation et langage

Changer les rôles – une question de posture

Cette toute dernière partie dédiée à l'opérationnalisation proprement dite (par l'intermédiaire d'un système de cartographies) de la démarche méthodologique mise en place sera rédigée à la première personne.

Les raisons de ce choix peu habituel, sinon de ce changement de posture à la fin de ce manuscrit, sont relatives à la posture méthodologique (et plus largement de recherche) qui est la nôtre. L'enquêteur et l'enquêté sont tous deux légitimes à s'exprimer sur le sensible, et peut-être même que l'enquêté/habitant aurait plus de légitimité à s'exprimer sur son vécu sensible de son territoire de vie. Dans notre approche, l'habitant est "expert of his/her experience" (Sleeswijk Visser et al, 2005) et est donc au centre de la démarche.

Pour autant, l'« expert », qu'il soit chercheur, concepteur, décisionnaire... est toujours présent dans les processus analytiques, créatifs, décisionnels... qui concernent les territoires urbains. Il se trouve souvent dans une posture distanciée, visant une certaine « objectivité » et rigueur jugées nécessaires. Dans notre cas, la chercheuse (mais dans d'autres cas le concepteur, le décisionnaire...) a essayé d'assumer pleinement sa sensibilité propre, d'en avoir conscience et de l'exploiter au mieux afin de servir les objectifs de la recherche.

En cela, et sans remettre en cause l'objectivité nécessaire à la bonne tenue de la recherche, la chercheuse, dans le cadre de la démarche méthodologique, s'est comportée non seulement comme un observateur extérieur (dans le cadre des entretiens, parcours, baluchons), mais aussi comme un habitant momentanément des territoires étudiés. Nous nous sommes alors positionnée comme être sensible pratiquant, vivant, arpentant... les territoires étudiés pendant des périodes longues. Ainsi, une des méthodes mises en place et les résultats qui en ressortent sont directement issus de notre propre analyse sensible. Ce qui explique voire nécessite selon nous une expression à la première personne.

L'organisation du système de cartographies et leur langage

En m'inspirant des travaux d'Ian MacHarg (1969), de Polimorph ou d'autres (*supra*), j'ai souhaité mettre en place un système de cartographies (plus qu'une carte seule) permettant, sur un même fond cartographique, de superposer des calques avec des informations différentes et complémentaires. Ce système cartographique s'appuie tout aussi bien sur la parole des habitants (et leurs rapports sensibles à leurs territoires de vie) que sur une parole « experte » (ici représentée par moi-même). Il s'agit d'un système qui tend à mettre en forme les valeurs intangibles, impalpables du paysage (thématique actuelle et fort difficile à aborder – cf. Séminaire international « Défis de la cartographie du paysage », organisé par l'observatoire catalan du paysage en septembre 2011).

Afin de formaliser ces informations (issus des investigations auprès des habitants ainsi que des analyses urbanistiques et paysagères du site, des observations et du diagnostic « sensible »), nous avons choisi un des quartiers dits durables étudiés dans notre travail doctoral : le WGT, dont le processus de projet, débuté en 1984, est achevé depuis 2000.

Afin de tenter d'organiser ce système au mieux, j'ai opté pour quatre catégories dont les contenus sont les suivants :

- Les cartographies (« expertes ») de l'architecte/urbaniste : il s'agit ici des cartographies que l'on retrouve habituellement dans les diagnostics architecturaux et urbains, et qui ont été effectués lors de la première phase de terrain à WGT (en avril-mai 2009). Il s'agit de cartes renseignant :
 - la mobilité dans le quartier (voies de circulation, parking, etc.) ;
 - les fonctions du bâti (habitations, commerces, etc.) ;
 - la typologie du bâti (nombre d'étages, matériaux de construction, etc.) ;
 - la présence d'éco-technologies (panneaux solaires ou photovoltaïques, éoliennes, éco-constructions, etc.) et les points de tri sélectif ;
 - les fonctions des espaces extérieurs.
- Les cartographies (« expertes sensibles ») de l'être professionnel – mes cartographies : il s'agit ici des cartographies qui décrivent mes propres sentirs et ressentirs, mes paysages sensibles du quartier. Ces cartographies ont été élaborées lors de la première phase sur le terrain (en avril-mai 2009) et enrichies lors de la seconde (en avril-mai 2010). Il s'agit de :
 - quatre cartes des sentirs (vue, ouïe, odorat + goût, toucher/matières) ;
 - une carte des ressentirs (unités paysagères ressenties, continuités/discontinuités, sentiments associés à des espaces, etc.).
- Les cartographies (« habitantes sensibles ») des habitants : il s'agit ici d'une mise en cartographie du corpus habitant recueilli à l'aide de la démarche méthodologique déployée sur le terrain (soit sur la base de 43 entretiens, 9 parcours multisensoriels, 8 baluchons multisensoriels). Ces cartographies ont été effectuées à la toute fin de l'analyse du corpus, à savoir :
 - une carte des lieux visités/cités ;
 - quatre cartes de sentirs (vue, ouïe, odorat + goût, toucher/matières) ;
 - une carte des ressentirs (qualifications positives et négatives).
- La cartographie sensible mixte : il s'agit ici d'une carte finale qui croise les sentirs et ressentis des habitants, mes propres sentirs et ressentirs, et les éléments « objectifs » récoltés sur le terrain. Son envergure quelque peu plus exhaustive vise ainsi à mettre en évidence les lieux à « préserver », à consolider, à repenser, à lier, à préserver, à valoriser... Il s'agit de la carte des paysages (*in*)habités du WGT.

Aussi, si la délimitation de ces catégories pourrait être largement discutée, elle en facilite néanmoins la lecture du système cartographique. En effet, ma volonté n'est en aucun cas de découper le sensible en trois sous-systèmes d'analyse (« experts », « experts sensibles », « habitants sensibles »). C'est pourquoi, je vous propose de lire ce découpage (contraint) dans le sens d'une progressivité allant du plus intime au plus intime (intimité qui peut être

professionnelle ou habitante). Ainsi, le sensible se donnerait justement à voir dans le croisement de la totalité des cartes.

La totalité de ces cartographies est l'aboutissement de la démarche méthodologique mise en place. L'intellectualisation et la mise en cartographie des données recueillies par méthodes diverses (auprès des acteurs professionnels, des habitants, par nos observations ou encore par nos sentirs et ressentirs) et leur possible croisement nous semblent ici intéressant : les supports qu'il en résultent (issus d'un travail de terrain qui peut être considéré comme mixte) pourraient en effet servir de base dans le cadre d'un projet, de négociations, etc.

Un langage simple et multiple, à l'image du corpus

Concernant le « langage » des cartes et la sémiologie graphique, les choix opérés, quoique non complètement déconnectés des pratiques et habitudes dans ce domaine et sur lesquelles nous ne nous arrêterons guère, sont en grande partie intuitifs ; la cartographie restant en grande partie un acte créatif.

Plus particulièrement, j'ai essayé de faire au plus « simple » et au plus « parlant » afin que ces cartes soient saisissables par le plus grand nombre, mais qu'elles puissent aussi servir (éventuellement) de base pour des supports autres de dialogue, d'échanges, de débats.

En revanche, il me semble important d'insister sur une des grandes difficultés inhérentes à la mise en cartographie du sensible : comment en effet transformer une information, qu'elle soit visuelle/visible ou non, en donnée visuelle ? Aussi, pour des raisons pratiques et afin d'éviter des produits finaux trop abstraits, ai-je décidé d'introduire des photos, des enregistrements sonores et du texte là où les cartes ou les éléments graphiques ne suffisaient pas pour exprimer le message souhaité.

Une production qui a nécessité un travail en équipe et une création multidisciplinaire

Il est aussi nécessaire de dire que ce système cartographique est le fruit d'un travail collectif, d'échanges et de partage. Outre moi-même, de formation architecte et urbaniste, ce système a été aussi créé par deux autres professionnels :

- une illustratrice, dessinatrice de motifs et de graphiques, Lamprini Zachopoulou (www.lamprini.com) ;
- un développeur interactif, Panagioti Thomoglou (www.pa-th.com), qui a permis la construction des fonctionnalités des cartes et plus largement du système.

Sans les échanges et le travail d'équipe, cette approche formelle aurait été bien moins riche.

Résultat du chapitre :

Afin de pouvoir visualiser le système des cartographies, je vous prie de bien vouloir vous référer au CD-Rom qui se trouve dans l'enveloppe ci-après.

Vous pouvez également avoir accès au système cartographique sur le site internet : http://preview.pa-th.com/thea_manola/



CD-Rom

CONCLUSION 4EME PARTIE

Tout le long de cette quatrième partie, nous avons essayé de nourrir au mieux nos deuxième et troisième hypothèses de recherche.

Rappel de deux hypothèses de travail

Hypothèse n°2 : *Dans ce système de rapports sensibles (multi-sensoriels et signifiants), la spatialité de l'expérience est d'une importance cruciale : elle la nourrit et s'en nourrit, faisant partie intégrante du système. Les espaces/lieux/territoires sont des paysages s'ils sont habités, sentis, représentés, éprouvés (physiquement, mentalement, idéologiquement...). Appliqués à nos terrains d'étude, la spécificité de ces territoires de dits quartiers durables est alors aussi celle-ci : par une qualité (ou du moins particularité) des sentirs et donc des ressentirs, ces quartiers deviennent des paysages urbains uniques (différents d'autres par l'habiter urbain qui s'y déploie, où il fait bon habiter, où l'on se sent bien...).*

Hypothèse n°3 : *Les habitants ont l'expertise de leur expérience sensible située et, par le biais d'un dispositif méthodologique cohérent et approprié, peuvent aussi avoir la capacité d'expression de cette expérience. Et, leur expertise sensible exprimée a des apports essentiels, spécifiques, opérationnalisables. En conséquence, la prise en compte des rapports sensibles et situés des habitants est dès lors possible dans l'action urbaine, notamment la conception (moyennant une évolution des manières de faire de cette dernière, notamment par le questionnement de la place de l'habitant dans la fabrique urbaine).*

Plus particulièrement dans un premier chapitre (Chapitre 10), nous avons souhaité discuter, dans la perspective d'une saisie opérationnelle de cette question, le rôle potentiel et spécifique du paysage (multisensoriel) dans nos quartiers d'étude. Quartiers qui ont été l'objet d'intentions particulières, orientées vers un développement urbain durable. Nous avons alors questionner ce qui fait quartier durable pour les habitants, et surtout le rôle effectif ou potentiel que le paysage peut avoir dans cette définition, et ainsi à la quête d'un développement urbain plus soutenable, plus humain, plus « durable ».

Dans les deux derniers chapitres de ce travail (Chapitre 11 et 12), nous nous sommes plus particulièrement intéressée aux conditions opératoires du paysage multisensoriel. Dans ce cadre,

nous avons opéré un retour critique sur la démarche méthodologique d'ensemble mise en place d'une part, et, plus particulièrement sur la méthode créée à l'occasion de ce travail (les baluchons multisensoriels). Après quoi, les résultats théoriques et méthodologiques de notre travail ont donné lieu à un effort de formalisation cartographique, qui vise à montrer l'opérationnalité de la méthode et les usages possibles de ces résultats.

Plusieurs résultats ressortent de nos analyses. Nous les présenterons ici de manière synthétique (ils ont été présentés plus longuement dans le corps du texte et dans les conclusions de chapitre).

Le paysage, porteur de l'identité spatiale locale et de la reconnaissance de la durabilité urbaine

Les paysages des quartiers durables, qu'ils puissent être qualifiés d'intimes, de communs ou de symboliques, participent tous à la création et à la consolidation d'un sentiment identitaire fort. Cette identité spatiale est le résultat tout aussi bien des éléments ambiants du paysage (présence et activités humaines, mixités) que des caractéristiques socio-spatiales du quartier, et notamment le sentiment de vivre dans un village décrit comme calme, relaxant, paisible. Mais, la raison principale de cette identité est le caractère paysager des quartiers. Le caractère vert et naturel, les activités installées dans le quartier, les architectures, ainsi que les éléments sensoriels constituent les composantes de cette identité que nous pouvons nommer paysagère. Aussi, le paysage, comme projet avec ses acteurs identifiables et ses interventions « visibles » sur l'espace, renforce ce sentiment d'identité, en particulier justement grâce aux soins apportés par les acteurs (pouvoirs publics, association, etc., reconnus par les habitants).

Le paysage participe à l'identité et donc à la reconnaissance du développement (urbain) durable au sein du quartier, mais aussi et surtout au sein de la ville, voire plus largement... Le paysage peut donc en conséquence participer (notamment par le caractère attractif qu'il confère au quartier) à la promotion des valeurs et principes du développement (urbain) durable. *In fine*, nous pouvons avancer l'idée que traiter du paysage multisensoriel dans les quartiers durables, c'est aussi traiter de la durabilité spatialisée, de sa reconnaissance, de sa diffusion.

Le paysage, source d'attachement et d'ancrage, objet (et outil) de l'implication habitante

Ce sentiment identitaire influe aussi sur les liens que les habitants tissent avec leur quartier. Selon l'analyse de notre corpus, il est source d'attachement et d'ancrage résidentielle. En effet, un nombre important et variable de raisons participent des choix résidentiels, de la venue des habitants dans les trois quartiers durables étudiés ; ces raisons sont : pratiques, financières, sociales, paysagères, politiques. Le paysage n'est pas la première raison de venue dans le quartier (à part à Bo01), même s'il occupe toujours une des premières places. Cependant, si nous étudions les raisons pour lesquelles les habitants aiment leur quartier et souhaitent y rester, le paysage est systématiquement mentionné et la première raison évoquée. Dans le détail, la présence d'éléments naturels, la végétation, la qualité esthétique, l'architecture (par son hétérogénéité et

sa qualité), les espaces ouverts bien aménagés... en un mot, les paysages de ces quartiers sont les raisons pour lesquelles les habitants souhaitent rester vivre dans leurs quartiers.

C'est aussi cet attachement et cet ancrage local qui conduisent les habitants de ces quartiers à s'investir et à s'impliquer dans leurs quartiers. Dans ce cadre, le rôle du paysage est aussi important et double. D'un côté, les habitants s'impliquent sur des objets paysagers, s'intéressent à leur avenir, à leur aménagement, à leur futur – comme cela a été le cas à WGT et à Augustenborg dans le cadre de la participation des habitants pour la conception des espaces extérieurs et des jardins, ou encore à Bo01 quand les habitants ont investi leurs cours et jardins collectifs afin de les adapter à leurs besoins et envies. D'un autre côté, les habitants s'impliquent dans la transformation de leur quartier, mais agissent aussi sur leur mode de vie par l'intermédiaire d'outils paysagers – comme cela fut le cas à Augustenborg avec l'initiative « cultiver en bas de chez-soi », lancée par MKB (équivalent du bailleur social du quartier), visant une implication des habitants sur l'esthétique des espaces publics du quartier, ainsi qu'une sensibilisation à la consommation locale.

La durabilité urbaine habitante au croisement des aspects écologiques, sociaux, voire politiques mais aussi des aspects esthétiques et comportementaux. Le paysage (multisensoriel) et la redéfinition des sens de la durabilité urbaine

Source d'identité, facteur d'attachement et d'ancrage, objet et outil d'implication, le paysage a des liens multiples avec les quartiers durables. Quelle est alors sa place dans la définition de la durabilité ?

D'après le discours des habitants, cinq composantes fondent un quartier durable : les aspects techno-écologiques (techniques énergétiques, gestion des ressources (eau), absence de pollutions) ; les aspects sociaux (mixités, vivre ensemble) ; mais aussi les aspects socio-politiques (prise en compte de l'avis des habitants, implication habitante) ; les aspects esthético-paysagers (caractère naturel/ « vert ») ; et les aspects comportementaux (modes de déplacement, « attitudes » alternatives « écologiques », recyclage). C'est dans ces deux dernières composantes (aspects esthético-paysagers et comportementaux) que nous pouvons opérer des croisements avec le paysage. En effet, par l'esthétique naturelle ou « verte », ainsi que par les usages et modes de vie des habitants, le paysage semble directement participer à ce qui est (ou pas) durable pour les habitants. Car, un quartier est aussi jugé comme « durable » si ses paysages (et ambiances) sont reconnus comme tels.

Par cette définition, mais aussi plus largement par l'analyse des discours tout aussi bien des habitants des trois quartiers étudiés que des acteurs professionnels impliqués dans le projet et la gestion des ces mêmes quartiers, il ressort que le paysage a (peut avoir) un rôle multiple à jouer dans l'approche d'un développement urbain plus durable. Nous avons présenté de manière progressive (Chapitre 10) ces rôles effectifs et/ou potentiels. Nous livrerons ici, au croisement de ces rôles, les deux apports majeurs du paysage à la durabilité urbaine.

L'apport du paysage aux quartiers durables et au développement urbain durable serait alors plus largement de redéfinir, sous un prisme plus sensible, le contenu et les contours de cette

durabilité. En effet, par les thématiques dont il est porteur (écologie ; esthétique ; pratiques, activités et usages de l'espace ; mise en lien de la nature et de l'urbain...), le paysage peut participer à la considération des impensés du développement urbain durable, à savoir les thématiques les moins présentes dans les discours et définitions « officielles », celles les moins réfléchies dans le cadre de projets qui se veulent durables. Notamment, le paysage peut être une approche pour considérer :

- les aspects esthétiques de cette durabilité (et ses retombés sur la qualité du cadre de vie voire sur le bien-être) ;
- les (changements des) modes de vie et comportements qui l'accompagnent (ou pas) ;
- l'implication des habitants dans le processus de projet, dans la décision, dans la gestion de leurs territoires de vie.

In fine, le paysage peut participer à une (re)considération du développement urbain durable plus sensible et qui le positionnera bien plus en termes d'*habitabilité* que d'éco-gestion technique de l'urbain.

La démarche méthodologique du paysage (multisensoriel) permet l'expression du sensible

D'un point de vue plus processuel, si nous avons pu mettre en évidence plusieurs types de résultats (Chapitre 7 à 12), c'est bien grâce à une démarche méthodologique emboîtée pensée à cet effet. Cette démarche a pris la forme d'une série de diagnostics (documentaires, architecturaux, urbains, sensibles) ; d'entretiens auprès des acteurs professionnels des projets et des quartiers ; d'entretiens ouverts courts, des parcours multisensoriels et des baluchons multisensoriels auprès d'habitants des quartiers étudiés. Certes alors quelque peu complexe mais aussi, notamment par l'emboîtement et la complémentarité des méthodes, le séquençage et la temporalité longue de notre recherche, cette méthode ne s'est pas moins affirmée et révélée adaptable et évolutive. Surtout, c'est l'ensemble de ces caractéristiques qui a permis aux habitants d'exprimer leur expertise expérientielle. De plus, notre objectif de tester la méthode originale des baluchons multisensoriels a été réussi avec un certain succès. Les baluchons ont en effet apporté des résultats inédits et se complètent avantageusement avec les autres méthodes mises en place. De plus, ils permettent de placer l'habitant au centre de la démarche méthodologique.

Nous pouvons alors avancer que, par une démarche méthodologique adaptée (multiplicité des méthodes, emboîtement, complémentarité, processus long, évolutivité, adaptabilité, innovation méthodologique), nous pouvons prendre en compte le sensible habitant dans les démarches et projets qui touchent à l'urbain.

La cartographie du paysage multisensoriel : preuve d'une opérationnalité du sensible situé

Dans le prolongement de nos résultats et pour affirmer plus avant notre posture de recherche, nous avons souhaité, dans une toute dernière partie (Chapitre 12), formaliser les résultats de notre démarche méthodologique emboîtée dans un système de cartographies. L'objectif était de démontrer que cette mise en cartographie est possible (même si elle mériterait largement des ajustements). Plus encore, cette ébauche vise à proposer un support qui pourrait servir tout aussi bien comme système d'analyse sensible d'un territoire et de ses potentialités, mais aussi et surtout comme moyen de débat, de discussion et d'implication de la totalité des acteurs intéressés, quant au devenir d'un territoire (qui serait en projet). Cette perspective étant une des ouvertures de notre travail, nous la développerons plus en avant dans la conclusion générale qui suit.

CONCLUSIONS

1. Rappel des objectifs, de la démarche et du terrain de la recherche

Si la thématique de la sensorialité n'est pas nouvelle, son abord comme une expérience sensible située spatialement et potentiellement considérée par l'action urbaine reste encore minoritaire. Plus encore, la possibilité d'une prise en compte de cette thématique dans la recherche ou encore dans le domaine opérationnel, par le « paysage multisensoriel », commence à apparaître seulement depuis quelques années. Le paysage et la multisensorialité sont encore *a priori* des domaines « étanches », qui ne se croisent pas. En cela, la multisensorialité du paysage est un sujet très peu exploré de manière directe et reste encore de nos jours un angle mort de l'action urbaine.

Partant et se confrontant à un triple constat, cette thèse s'est proposée de questionner les conditions et les apports spécifiques d'une prise en compte du sensible situé dans l'action urbaine par l'intermédiaire du paysage multisensoriel. Le contenu de ce triple constat est le suivant :

- une considération de plus en plus importante de la thématique sensorielle, tout aussi bien dans la recherche en Sciences Humaines et Sociales (SHS), qu'au sein des métiers de la conception architecturale et de plus en plus urbaine ;
- un « tournant » en cours dans la théorie du paysage (Bedard, 2009) qui permet la considération de ce dernier en des termes nouveaux, le rapprochant de l'ordinaire, de l'expérience, de la multisensorialité (Luginbühl, 2005 ; Besse, 2010). Dans ce cadre, le paysage peut être considéré comme un système relationnel entre l'homme (être sensible, situé et actant) et son environnement physique, pour nous servir de lunette interprétative du monde et ainsi être constitutif d'une approche de l'action urbaine intégrant du matériel, du situé, du sensible (sensoriel et signifiant), du social, du politique... ;
- des réflexions et actions actuellement motivées par le développement durable et son influence sur l'urbain, notamment en ce qui concerne la considération des habitants, ou

encore la soutenabilité voire l'habitabilité (Blanc, 2010) des territoires de vie. Dans ce cadre, le paysage ressort de plus en plus comme une préoccupation récurrente, notamment dans le cadre de la montée en puissance des problématiques environnementales et du développement durable (Faburel, 2010b).

Dans la mouvance d'un certain nombre de travaux et réflexions donc, notamment dans le champs du paysage ou encore de celui de l'urbanisme, ce travail doctoral s'est donné comme objectif d'étudier les rapports sensoriels des habitants à leur territoire de vie et leurs significations, en testant des moyens (méthodologiques) pour les saisir et les croiser avec d'autres connaissances et savoirs (ceux de l'expérience propre du chercheur et/ou du concepteur) dans une visée opérationnelle, et dans la perspective d'une considération de la question sensorielle dans les démarches et projets urbains.

Les questions posées pour aider à répondre à cet objectif se regroupent en trois hypothèses :

- La première, centrée sur le cadrage conceptuel du paysage multisensoriel, ainsi que sur la place et le rôle des sens et de la multisensorialité dans ce qu'est (ou non) un paysage, tout en prenant appui sur les apports de la recherche scientifique et sur les discours des habitants. Cette hypothèse stipulait que le paysage multisensoriel n'est pas seulement un système de rapports sensoriels mais est aussi et surtout un système de rapports (multi)sensoriels ET signifiants, chargés de sens individuel et social. Le paysage multisensoriel est un sentir mais aussi et surtout un ressentir, chargé non seulement de perceptions individuelles mais aussi de représentations sociales (à résonance collective), de projections, d'imaginaire... Il revêt ainsi le sens d'un engagement qui relève de l'expérience située, d'un être-là éprouvé, senti, vécu. Les sens et leurs sens sont alors une mise en lien de soi avec soi, avec autrui, avec le monde (urbain).
- La deuxième, particulièrement centrée sur la spatialité de l'expérience et, de manière secondaire, sur la particularité de nos terrains d'étude. Cette hypothèse stipulait que dans ce système de rapports sensibles, la spatialité de l'expérience est d'une importance cruciale : elle la nourrit et s'en nourrit, faisant partie intégrante du système. Les lieux et territoires deviennent des paysages s'ils sont *habités* (au sens de Heidegger), sentis, représentés, éprouvés. Ainsi appliquées à nos terrains d'étude, la spécificité de ces territoires, des quartiers dits durables, est alors aussi celle-ci : par une qualité (ou du moins particularité) des sentirs et donc des ressentirs, ces quartiers deviennent des paysages urbains uniques (différents d'autres par l'*habiter* urbain qui s'y déploie, où il fait bon *habiter*, où l'on se sent bien...).
- La dernière enfin, plus orientée vers les conditions méthodologiques, opératoires et d'opérationnalisation du sensible par le paysage multisensoriel. Cette hypothèse stipulait que les habitants ont l'expertise de leur expérience sensible située et, par le biais d'un dispositif méthodologique cohérent et approprié, peuvent aussi avoir la capacité d'expression de cette expérience. Leur expertise sensible exprimée constitue des enseignements et apports essentiels, spécifiques et opérationnalisables. En conséquence, la prise en compte des rapports sensibles et situés des habitants est dès lors possible dans l'action urbaine, notamment la conception – moyennant une évolution des manières de

faire de cette dernière, en particulier par le questionnement de la place de l'habitant dans la fabrique urbaine.

Une démarche méthodologique emboîtée en partie innovante

Afin de répondre à notre objectif et renseigner nos trois hypothèses, nous avons mis en place une démarche méthodologique emboîtée (combinant plusieurs méthodes dans le temps et complémentaires par leur protocole). Nous avons puisé dans le gisement des méthodes dites qualitatives, tout en considérant les méthodes habituellement utilisées dans les champs plus opérationnels de l'architecture, du paysagisme et de l'urbanisme opérationnel. L'objectif de cette approche empirique était, en partant d'un héritage méthodologique existant et renseigné (Thibaud et Grosjean, 2001), de voir comment nous pouvions tenter d'atteindre toutes les « couches » sensibles de l'être.

Cette démarche est centrale dans notre travail, tant parce qu'elle représente la première marche à monter vers l'opérationnalisation possible du sensible par le paysage multisensoriel, que parce qu'elle compose elle-même une des questions centrales de notre thèse. Cette démarche a ainsi articulé plusieurs dispositifs, tels que :

- Un diagnostic urbain et paysager « expert » qui se compose d'un « diagnostic documentaire » (par analyse bibliographique) ; d'un diagnostic urbain et paysager « classique » (composé de diverses observations sur le terrain, des croquis, des relevés) ; et, d'une approche sensible du site (issue d'observations marchantes et d'analyses, basées sur le vécu et le sentir du site).
- Des investigations de terrain, partie centrale et fondamentale de la démarche méthodologique proposée, et décomposée elles-mêmes en deux sous-parties :
 - La première partie aborde les discours d'acteurs par des entretiens semi-directifs avec des acteurs (3 environ par quartier) impliqués dans le conseil, la conception, la réalisation et/ou la gestion de nos terrains d'étude ;
 - La deuxième partie, de loin la plus conséquente, centrée sur le discours des habitants, combine : des entretiens ouverts courts (30 en moyenne par quartier) ; des « parcours multisensoriels » (10 environ par quartier) ; des « baluchons multisensoriels » (8 environ par quartier) avec des habitants.

Les entretiens courts permettent de mettre des mots sur le sensible ; les parcours multisensoriels, par les apports du mouvement et du caractère contextuel de la méthode, permettent une facilitation de l'évocation des expériences sensibles ; et, les baluchons multisensoriels, par un engagement plus conséquent sur la durée, une diversité des supports proposés (pour écrire, dessiner, indiquer ses trajectoires dans un carnet, enregistrer les sons *via* un dictaphone, photographier, collecter des « fragments » du quartier), et surtout une plus grande liberté et intimité offertes, peuvent permettre d'accéder à l'intime... Ce dernier dispositif, les baluchons multisensoriels, est une création inédite et spécifiquement pensée pour notre travail au vu des difficultés méthodologiques pressenties. En cela, ces baluchons visaient l'engagement de l'habitant dans l'introspective

des lieux et territoires, et espéraient la restitution de la rencontre de l'être et des lieux et territoires habités.

Les quartiers dits durables, propices pour saisir et comprendre le paysage multisensoriel

Nos terrains d'étude ont été des quartiers singuliers par le soin qui leur a été apporté. Il s'agit de figures emblématiques de démarches qualifiées de « durables » : des quartiers dits durables, *a fortiori* européens. Ce choix a été dicté par les caractéristiques paysagères souvent attribuées à ces quartiers, pouvant alors en faire des contextes propices à la saisie des rapports multisensoriels aux territoires de vie par le biais du paysage. De plus, parce qu'ils se réclament d'une certaine implication habitante, ces projets sont alors censés placer l'habitant au centre de l'action, faire avec lui et pour lui. Choisis pour leur particularisme et leur complémentarité selon différents critères sur lesquels nous ne reviendrons pas ici (dont celui d'être habité depuis assez longtemps), les trois quartiers dits durables étudiés sont :

- le Wilhelmina Gasthuis Terrein (WGT) à Amsterdam (Pays-Bas) : opération de renouvellement urbain d'un ancien site hospitalier (années 1980-2000) suite à des contestations locales quant à la démolition d'un hôpital et qui a conduit à l'occupation illégale du site (squat).
- le quartier d'Augustenborg à Malmö (Suède) : opération (années 1990 jusqu'à nos jours) de « réhabilitation écologique » d'un quartier d'habitat social stigmatisé de 3000 habitants.
- le quartier BO01 à Malmö (Suède) : quartier créé à l'occasion de l'exposition européenne de l'Habitat en 2001, d'une superficie de 30ha (3000 logements) largement médiatisé pour son esthétique architecturale et paysager et la présence d'éco-technologies.

Les investigations sur ces terrains d'étude, ainsi que le quartier de Kronsberg à Hanovre, ont aussi nourri une recherche dans le cadre du Programme Interdisciplinaire Ville Environnement (PIRVE 2008), financée par le PUCA et le CNRS (cf. Introduction).

2. Rappel et discussion des principaux résultats

Dans la conduite de ce travail, nous avons pu renseigner la thématique de la (multi)sensorialité urbaine, décrire de manière détaillée les quartiers durables étudiés (notamment dans leurs volets sensibles et paysagers), et tester notre démarche emboîtée et particulièrement la méthode inédite des baluchons multisensoriels. Par une analyse qualitative de nos différents dispositifs, méthode par méthode puis croisée, nous avons pu mettre en évidence une série de résultats. Plus encore, ces résultats empiriques, croisés avec le cadrage théorique et conceptuel de ce même travail, permettent de valider (ou non) et renseigner les hypothèses initialement fixées.

Nous proposons alors ici de présenter nos résultats selon trois entrées, en écho aux trois hypothèses de recherche. Un premier groupe de résultats (2.1 et 2.2) sera orienté vers la conceptualisation et la définition du paysage multisensoriel, et notamment sur la place et le rôle des sens dans cette définition. Un deuxième groupe (2.3 et 2.4) sera plus centré sur la spatialité, le caractère situé de l'expérience sensible. Ce qui nous invitera à discuter la spécificité paysagère, notamment d'un point de vue multisensoriel, des quartiers qui sont les nôtres, les quartiers dits durables. Enfin, le dernier groupe de résultats (2.5 et 2.6) sera quant à lui centré sur les résultats (pré)opérationnels de notre travail, tout aussi bien d'un point de vue conceptuel que méthodologique.

2.1 Le paysage multisensoriel : médiation langagière du sensible habitant

Paysage multisensoriel, entre scientifiques et habitants : une définition et des valeurs proches

Nous avons pu esquisser les contours de ce qu'est le paysage multisensoriel dans sa définition scientifique, dans un premier temps, par sa mise en lien avec d'autres notions : le territoire, l'environnement, l'ambiance (cf. Chapitre 1 et 2). Par ses liens au territoire, le paysage est compris comme un système de rapports entre les humains et leur environnement physique, rapports qui sont des *habitiers* (Lévy, 2008). Par ses rapports à l'environnement, le paysage est considéré comme porteur de valeurs multiples, tout aussi bien esthétiques, sociales, culturelles, politiques, qu'écologiques (Manola, 2010). Par son rapprochement avec l'ambiance, le paysage est aussi une expérience située et multisensorielle (Thibaud, 2002) à l'interface de l'individu et de la société. Ainsi, la qualification du paysage multisensoriel est construite par son caractère à la fois :

- **interdisciplinaire et transversal** : le paysage multisensoriel est à l'interaction d'approches dualistes initialement opposées (matériel/immatériel ; nature/culture ; ville/nature, etc.). Il ne réside ni seulement dans l'objet (réalité physique) ni seulement dans le sujet, mais dans l'interaction complexe des deux. Le paysage est un système de leurs relations (Berque, 2000).
- **expérientiel et donc actant** : le paysage multisensoriel est résultat et fondement de l'expérience humaine dans ses multiples dimensions sensibles (sensorielles et signifiantes). Il n'est pas seulement un rapport visuel distancié ; il est mis en lien avec des pratiques, des usages, des modes de vie et des *habitiers* (Younès, 2008).

- **et multisensoriel** : le paysage multisensoriel est une superposition d'espaces mnésiques et sensibles, investis d'expériences passées mais aussi présentes, qui resurgissent à un moment donné et qui prennent ainsi forme. Le paysage (multisensoriel) est avant tout multisensoriel.

Le paysage multisensoriel en tant que sentir (rapport immersif, actif et multisensoriel), dépassant les conceptions de *l'artialisation*, est le visage sensible de notre monde, sinon une de ses médiations sensibles.

Cette conception du paysage multisensoriel a certes été « fabriquée » dans le monde confiné de la recherche mais semble trouver également des échos dans le discours des habitants (cf. Chapitre 7) si l'on se réfère aux résultats des entretiens ouverts courts. Et, la définition du paysage donnée par les habitants rencontrés semble en effet assez proche de la nôtre. Le paysage renvoie, selon le discours des habitants, à une matérialité palpable : il est composé d'un caractère naturel fort mais qui n'exclut pas l'urbanité et l'espace urbain construit, lesquels sont même parmi ses premières composantes. En outre, cette affirmation que le paysage urbain existe pour les habitants vient contredire les résultats d'autres recherches sur la thématique (cf. Blanc et *al.*, 2004). Les rapports sensoriels et les rythmes temporels, ainsi que les pratiques souvent associées à son caractère naturel (vert), sont aussi constitutifs du paysage. Aussi, les valeurs véhiculées par le paysage sont toutes aussi bien d'ordre écologique, esthétique, sociale, et dans une moindre mesure politique.

Tableau 54 - Rappel - Résultats simplifiés de l'analyse bibliographique et de l'analyse des discours habitants – Source : Auteure, 2011

Paysage (des habitants)	Paysage multisensoriel	Paysage (scientifique) « traditionnel »
Vue et autres sens	Vue et autres sens	Vue (dominante)
Distanciation et expérience immersive	Distanciation et immersion Inactivité et mouvement	Distanciation Inactivité
Passé et présent	Passé et présent	Épaisseur historique
Naturel (idéel et artificiel) et urbain	Naturel, urbain, rural...	Naturel
Sentirs en société (notamment par des pratiques)	Sentirs de l'être social	Représentations Du collectif à l'individu
Espaces ouverts de tailles variés (allant des lieux au territoire de quartier)	Territoire(s)	Échelle spatiale macro

Comme nous le rappelle le tableau ci-dessus, le paysage « parle » aux habitants et l'acception qu'ils en donnent est relativement proche du contenu de celui donné par les Sciences Humaines et Sociales : il est construit par distance et immersion par tous les sens ; il superpose des expériences passées et présentes ; il est tout aussi bien naturel qu'urbain (ou les deux à la fois) ; il est certes expérience individuelle mais d'un individu social ; il se réfère à des espaces (toujours ouverts) d'échelles variées, allant du lieu aux territoires. *A contrario*, l'ambiance, l'autre médiation sensible identifiée par la recherche, est définie quant à elle par les habitants comme un sentiment bien

plus influencé par la présence humaine et les rapports sociaux qui la régissent, et qui s'éloigne donc de sa définition scientifique.

Nature, architecture/art, des notions englobantes et proches du paysage, pour dire le sensible

Paysage et ambiance mis à part, nous avons voulu savoir quels autres termes et notions sont véhiculés par les habitants pour exprimer le sensible (cf. Chapitre 7). Si des termes spécifiques ne ressortent pas de l'analyse des discours (oraux et écrits) issus des entretiens, des parcours, ou des baluchons, des notions englobantes comme celles de « nature » et d'« architecture/art » semblent contenir l'essentiel des idées et mots utilisés par les habitants.

Globalement, ces notions renvoient, dans le discours des habitants, plus à des objets (ex. arbre, bâtiment) et des qualificatifs (ex. verdoyant, contemporain). Dans le détail, la nature ne renvoie pas à un objet écologique idéalisé, mais bien plus à une représentation et un vécu, éprouvé par des pratiques et activités quotidiennes. Elle est source de qualités environnementales, sensorielles, sensibles et sociales (notamment par les usages qui lui sont associés). Ainsi, la nature semble faire partie à part entière de l'urbain ; elle est socialisée et sensible. L'architecture et l'art, de leur côté, ne sont pas des médiations purement formelles dans les discours habitants. Elles renvoient à des préoccupations plus largement esthétiques et sensibles, mais aussi patrimoniales et culturelles (par les idées et valeurs qu'elles véhiculent).

Tableau 55 - Rappel - Le sensible mis en mot par les habitants – Source : Auteure, 2011

Les mots pour dire les rapports sensoriels (et le sensible)		
Nature	Paysage	Architecture + Art
Matérialité	Matérialité	Matérialité
Naturalité (Végétal + animal)	Naturalité	
Spatialité	Spatialité	Spatialité
	Urbanité	Urbanité
Sens	Sens	Sens (vue)
Pratiques	Pratiques	
Temps	Temps	Temps (Mémoire des lieux)
		Cultures/Mentalités (signes des manières de penser)

La composition de ces mots (nature, architecture, art) et le sens qui leur est donné les rapprochent clairement de la définition donnée (par les habitants) au terme paysage. En effet, comme le tableau ci-dessus l'illustre, plusieurs composantes (toujours selon les discours des habitants) de la nature, de l'architecture, du paysage, sont communes. La matérialité, la spatialité, la sensorialité et le rapport au temps sont toutes les trois des composantes essentielles des trois notions. Comme si le paysage était un croisement des deux (nature, architecture), d'autres composantes qui le définissent apparaissent soit dans ce qui fait nature, soit dans ce qui fait architecture. La naturalité et les pratiques sont des composantes communes au paysage et à la nature (rappelons ici que le rapprochement entre naturalité et activité est très fort dans le

discours habitant). L'urbanité étant une composante commune entre paysage et architecture.

***In fine*, la notion de paysage, mais aussi celles de nature et d'architecture et d'art qui lui sont proches, sont des médiations langagières du sensible habitant. Dans la mesure où le paysage est aussi une notion appropriée par les scientifiques et les praticiens de la ville, ne pourrait-il pas être utilisé comme langage commun entre les différents acteurs de l'urbain (habitants, chercheurs, concepteurs, etc.) pour parler de l'expérience de l'urbain ?**

2.2 La multisensorialité s'exprime et a des apports significatifs : les sens, leurs sens, leurs ressentis

La sensorialité et les rapports sensoriels ont une place indéniable dans la définition du paysage (comme donnée par l'habitant ou le scientifique) et dans le contenu véhiculé par les objets de nature, d'architecture ou d'art. Historiquement, c'est la vue qui représentait d'une certaine manière cette sensorialité. Puis, progressivement, le sonore, l'olfactif, le tactile, voire le gustatif, s'y sont ajoutés. Ainsi, de plus en plus, nous parlons d'un paysage, de nature, d'architecture... multisensoriels. Dans les discours des habitants, la multisensorialité s'exprime en tant que telle, mais les rapports monosensoriels y sont aussi présents. Nous avons alors étudié les rapports entre les différentes modalités sensorielles et la fréquence de leur évocation (par une analyse croisée des parcours, des baluchons et dans une moindre mesure des entretiens courts).

Nous avons alors constaté que, d'une manière générale (sur tous les quartiers et toutes méthodes confondues), la vue reste le sens le plus évoqué. Mais, nous avons aussi mis en évidence que, selon le quartier considéré, la présence des différents rapports sensoriels et leur hiérarchie « habituelle » peuvent différer et être questionnées. En effet, dans chaque quartier, les rapports sensoriels s'expriment avec des poids différents et dans deux d'entre eux, la vue n'est pas la modalité sensorielle la plus fréquemment évoquée, comme le tableau qui suit l'illustre.

Tableau 56 - Rappel : Hiérarchie des rapports monosensoriels dans les quartiers durables étudiés
 – Source : Auteure, 2011

WGT		Bo01		Augustenborg	
<i>Sens / occurrences</i>					
Vue	89	Toucher	94	Ouïe	77
Ouïe	79	Vue	88	Vue	75
Odorat	43	Ouïe	80	Odorat	54
Toucher	26	Odorat	43	Goût	29
Goût	11	Goût	22	Toucher	20

Nous avons surtout montrer que les rapports (mono ou multi) sensoriels apportent aussi des sens, des significations qui dépassent les modalités et les jugements esthétiques relatifs aux modalités sensorielles (cf. Chapitre 9), et que ceux-ci nous renseignent aussi sur bien d'autres thématiques. Ce résultat va dans le même sens que ceux des travaux issus de l'anthropologie sensorielle qui ont pu déjà montrer la signification complexe des sens pour certaines cultures et modalités sensorielles, comme par exemple l'odorat (cf. Breton (le), 2006 ; Classen, 1997...). Les thématiques renseignées par la sensorialité sont : la composition et la qualification des espaces matériels ; les compositions humaines des quartiers (la mixité sociale, culturelle, intergénérationnelle) et les rapports sociaux qui les régissent ; la qualification de la nature urbaine (tout autant animale que végétale et empreinte de pratiques) ; les activités humaines (individuelles et sociales), les fonctions existantes dans les quartiers...

Nous avons aussi montré que la multisensorialité s'exprime comme telle selon des modalités diverses dont certaines lui sont propres. Elle prend des formes multiples dans les discours, telles que :

- des accumulations d'expériences sensorielles. Pour illustration simplifiée : « j'ai vu un arbre, j'ai entendu des oiseaux, j'ai goûté une pomme du jardin » ;
- des associations sensorielles. Pour illustration simplifiée : « j'ai vu et entendu des enfants jouer » ;
- ou encore des récits de moments sensoriels, où l'on raconte une expérience et la ponctue de nos impressions, sentiments, souvenirs... Pour illustration simplifiée : « J'ai mangé une tarte aux pommes ; elle sentait tellement bon ; ça m'a rappelé l'odeur du four et les mains dans la pâte quand je cuisinais avec ma mère... ».

L'expression de la multisensorialité a aussi des apports qui lui sont propres. En effet, par la multisensorialité, les sentiments et les affects se libèrent et commencent à apparaître dans les traces de la communication (orale et écrite). Ainsi, outre l'accumulation des sens (significations) des cinq sens et de leurs liens et rapports, la multisensorialité a une caractéristique spécifique : elle est sentir et ressentir ; elle est l'expression du sensible situé.

***In fine*, la multisensorialité s'exprime comme telle et c'est bien là un résultat central de notre travail. Elle prend alors des formes multiples, entremêlant sens et sentiments, au croisement des rapports sensoriels et des rapports affectifs (eux-mêmes non séparables). N'y aurait-il pas des liens forts entre multisensorialité et affectivité ?**

2.3 Le sensible est situé (spatialement et socialement), révélé et co-construit par/avec des lieux, des territoires, des formes sociales

Le sensible est à la fois situé dans l'espace et construit non pas individuellement mais dans une société, une forme sociale donnée (cf. Chapitre 2). Le paysage multisensoriel est une expérience multisensorielle située voire spatiale, à la fois co-construit des représentations sociales et des sentirs individuels ; il peut donc être considéré comme médiation privilégiée des rapports sensoriels, signifiants, situés et pré-collectifs (cf. Chapitre 2). Ce postulat théorique est bien affirmé par l'analyse de notre corpus (issu des entretiens courts, des parcours, des baluchons avec les habitants). En effet, comme nous avons pu le montrer (cf. Chapitre 8), les rapports sensibles ne sont pas seulement des rapports sensoriels et signifiants mais sont aussi situés spatialement et socialement. Les lieux, les territoires, les sociétés influent et sont influencés par les rapports sensibles.

Des lieux et des combinaisons de lieux qui révèlent et qui situent le sensible

Nous avons fait ressortir les lieux qui semblent révéler le plus, et pour le plus grand nombre, le sensible. Au croisement des trois quartiers étudiés, quatre types de lieux ressortent :

- les lieux à caractère naturel (WGT, Augustenborg, Bo01), qui montrent bien l'importance de l'élément naturel dans les rapports sensibles, comme les jardins en pied d'immeuble (WGT, Augustenborg) ou encore les espaces à proximité de l'eau (Bo01 et Augustenborg) ;
- les lieux architecturaux remarquables ou plus banaux (Bo01, WGT) ainsi que les lieux chargés symboliquement et historiquement, comme les entrées du quartier, les *landmarks* (Bo01, WGT), qui montrent les liens entre spatialité, temporalité et sensible ;
- les lieux de pratiques quotidiennes : récréation, jeux d'enfants, consommation (Bo01, Augustenborg, WGT), qui montrent bien le lien entre activités et rapports sensibles ;
- les lieux à composition sociale spécifique (WGT), qui montrent bien les liens entre mondes sociaux et mondes sensibles, comme par exemple les deux pavillons centraux et leur communauté de vie.

Mais ces lieux prennent aussi sens dans des systèmes plus larges. En effet, des territoires (combinaisons signifiantes de plusieurs lieux) apparaissent aussi comme révélatrices du sensible situé. Il s'agit des territoires qui font sens pour les habitants, notamment par leurs caractéristiques morphologiques spatiales et sociales, les pratiques et leurs qualifications esthétiques.

La « maison » et son rôle structurant dans l'expérience sensible située

Dans cette multiplicité territoriale, des territoires structurés autour de la « maison » (dans le sens de Bachelard) font particulièrement sens pour les habitants. Ces territoires incluent certes la maison comme espace physique et pratique (le lieu de résidence, le logement), mais aussi des espaces et lieux environnant autres (allant du balcon ou du jardin privé jusqu'au parc/espace vert à proximité du logement, le terrain de jeux d'à côté ou le café au coin de la rue). Ainsi, par « maison » nous entendons ce territoire multi-lieux centré sur le foyer. Et, ces maisons révèlent le sensible individuel, personnel, intime. La maison est le premier jalon de nos paysages habités.

Les formes sociales et le sensible : influences directes et indirectes

Ces questionnements autour des formes spatiales ont montré à plusieurs égards leur caractère inséparable de formes autres, notamment sociales. Ainsi, nous avons pu montrer que les mixités (humaines, sociales, culturelles, intergénérationnelles, fonctionnelles) et leur apport ambiantale (selon la définition d'ambiance donnée par les habitants des quartiers) participent à la caractérisation des paysages de nos terrains d'étude, tout aussi bien par la présence humaine même, que par les traces spatiales qu'elles peuvent laisser à l'espace, ou encore par les pratiques qu'elles induisent.

Cette part ambiantale (selon la définition habitante) du sensible est alors relative à la mixité sociale ou culturelle dans tous les quartiers mais selon des modalités spécifiques :

- A WGT, la mixité sociale est présente et vécue de manière constante, influant le sensible par la localisation spatiale des communautés distinctes ou par les pratiques relatives à cette mixité (présence des enfants).
- A Bo01, la mixité sociale influe le sensible par sa présence occasionnelle, saisonnière et en lien à des moments de la journée et à des lieux précis.
- A Augustenborg, ce sont les usages et pratiques de l'espace qui sont influées par les mixités culturelles et influencent directement le vécu du quartier.

Les mixités fonctionnelles, quant à elles, n'influencent peut-être pas directement sur les rapports sensibles eux-mêmes mais, par l'intermédiaire des pratiques qu'elles incitent, interviennent dans les modalités de sentir et de ressentir (utilisation des modes de transports doux, activités sportives, récréatives, culturelles). Cette influence modifie aussi les modes de perception, de sentir et de ressentir. En effet, toutes ces activités, par une mise en mouvement et en situation du corps dans l'espace public (plus ou moins habituelle), modifient voire bouleversent les modalités des rapports sensibles aux territoires de vie. Ainsi, dans les quartiers étudiés, l'espace peut être expérimenté en mouvement – que ceci soit sur un vélo, en dansant, en jouant au basket-ball, en se baignant dans la mer, etc. Les sentirs sont donc non seulement statiques mais aussi en mouvement. Ce sont alors ces formes sociales qui donnent aussi du mouvement au paysage multisensoriel.

Le quartier : forme et échelle socio-spatiale qui fait sens

Au croisement des formes spatiales ou sociales internes au quartier, une autre forme socio-spatiale (Merlin, Choay, 2005) est pertinente pour aborder les rapports sensibles situés : le quartier. Que ceci soit par une forme sociale spécifique, une forme spatiale propre ou par les rapports sensibles qu'il co-construit, le quartier apparaît comme une échelle locale de référence pertinente pour traiter des rapports sensibles. Les questions en suspens sont : qu'est-ce que le quartier ? Comment le qualifier ? Le délimiter ? En l'occurrence, dans notre cas, les quartiers « officiels », ceux des projets, les quartiers institutionnels semblent faire sens aussi pour les habitants en fonction de leur vécu sensible. Dans nos terrains d'études, le quartier est une échelle du sensible situé, parée de l'illusion mythique du « village » (cf. Fayat, 2003).

In fine, il y a des lieux, des territoires, des formes sociales qui révèlent le sensible plus que d'autres. Parmi eux, deux sont d'une grande importance : le territoire de la maison et le quartier. Le premier est l'échelle première de référence de nos rapports sensibles, le second est l'échelle la plus pertinente pour en parler. Les habitants les renseignent en conséquence. Ainsi, ces formes spatiales et sociales ne pourraient-elles pas être des supports de dialogue entre les habitants et les acteurs professionnels de l'urbain ?

2.4 Les quartiers dits durables et leurs paysages multisensoriels : une identité spatiale

Le quartier (comme construit socio-spatial) mais aussi la maison (dans le sens bachelardien) sont des formes mobilisées par les habitants pour parler du sensible. Plus largement, tout espace, lieu, territoire, véritablement habité peut être un paysage, quoique des distinctions restent toutefois à opérer entre les différents lieux et territoires et leurs niveaux ou manières d'être habités.

Des lieux, des territoires, des habiters... des paysages intimes, communs, symboliques

En fonction des différentes formes spatiales, sociales, socio-spatiales, et des habiters qui s'y déploient, nous avons pu mettre en exergue trois types de paysages qui se complètent mais surtout se superposent :

- Les paysages intimes, du soi spatialisé. Il s'agit des lieux et territoires « intimes » (souvent ceux de la « maison »), privés ou semi-publics, appropriés par des petits groupes et dans lesquels la personne peut se sentir seule au monde. Ils sont habités par des pratiques personnelles quotidiennes et font le plus souvent l'objet d'un rapport affectif fort. Leur description est faite par association sensorielle ou par le récit d'un moment sensoriel géographiquement attaché.
- Les paysages communs, de la société locale spatialisée. Il s'agit des lieux et territoires de la vie quotidienne du quartier, souvent publics et qui sont pratiqués, souvent à plusieurs, par la majorité des habitants du quartier. Ils font l'objet d'un rapport affectif ou sont simplement habités de manière quotidienne, fonctionnelle, pratique.
- Les paysages symboliques, construits par et/ou pour autrui. Ce sont des lieux et territoires publics, symboliques du quartier, ceux qui sont les plus connus et qui font parfois sa

réputation, qui sont alors habités par les représentations qu'ils véhiculent et qu'ils construisent.

Toutefois, soulignons que cette catégorisation n'est en rien étanche, car souvent ces paysages et leurs *habitants* se superposent pour une même personne, voire pour plusieurs. Aussi, ces trois rubriques d'analyse ne sont pas spécifiques des quartiers durables, lesquels ont reçu au minimum des soins spécifiques lors de leur réalisation ou réhabilitation (cf. résultats du travail doctoral d'Eva Bigando qui correspondent aux nôtres – Bigando, 2006).

Les paysages multisensoriels des quartiers durables : des ressemblances et des marqueurs sensoriels (non-visuels) communs

Par-delà cette classification, les paysages multisensoriels dans les quartiers étudiés laissent entrevoir une certaine esthétique de la durabilité commune aux trois territoires. Cette esthétique commune se traduit par des « marqueurs » sensoriels communs aux trois quartiers, en dépit de différences (en termes de situation, de population, de projet, de styles de vie, etc.). Ces marqueurs communs sont relatifs à l'ouïe, l'odorat, le toucher, et dans une moindre mesure, la vue. Pour les trois quartiers étudiés (WGT, Bo01, Augustenborg) et selon des proportions différentes, nous retrouvons ainsi comme marqueurs communs :

- Pour les rapports sonores : les sons et jeux des enfants omniprésents, l'eau sous diverses formes, les chants et sons des oiseaux, l'absence ou la présence minimale de la circulation automobile.
- Pour les rapports olfactifs et tactiles : la végétation.
- Pour les rapports visuels : la végétation, la présence de l'eau (sous formes multiples), les animaux urbains (sauvages et domestiques).

Nous avons aussi montré qu'il y a des marqueurs sensoriels distincts pour les trois quartiers étudiés, tels que :

- Pour WGT : le mélange d'architectures ancienne et moderne, et la présence d'objets d'art.
- Pour Bo01 : les architectures (aussi urbaines), la présence du vent et l'utilisation de matériaux spécifiques (comme le bois et les pierres sur la promenade).
- Pour Augustenborg : une architecture homogène, les odeurs de l'usine de pain et de viennoiseries, et la culture des légumes.

C'est alors principalement les caractéristiques visuelles (urbaines, architecturales ou artistiques) qui assurent la différenciation de ces trois quartiers entre eux. Et, si certains traits sensoriels (non visuels) distinctifs existent, ils sont rares et majoritairement d'origine externe à la conception et la gestion de ces quartiers (ex. le son des avions à WGT ; les odeurs de l'usine de pain et de viennoiseries à Augustenborg ; le vent à Bo01). Seuls deux éléments distinctifs non visuels sont le résultat d'une intention : la culture des légumes à Augustenborg (initiée par MKB – équivalent d'un bailleur social) et les matériaux recherchés à Bo01 (choisis par les architectes du projet).

En croisant ces premiers résultats avec l'analyse des entretiens des acteurs des projets et quartiers, et les analyses des documents de projet, nous constatons que les éléments visuels ont été clairement et explicitement travaillés. Et, ce par un travail sur la distinction du quartier et les spécificités du site : architecture hétéroclite, couleurs et formes différentes, aménagements divers des espaces extérieurs... La spécificité visuelle des quartiers est de toute évidence une préoccupation « naturelle » des acteurs, notamment de la part des concepteurs. Pour autant, et comme les acteurs (des trois quartiers) rencontrés nous l'ont raconté, aucun travail spécifique n'a été mené sur les autres sens mis à part des interventions techniques, habituelles dans toute réalisation et qui concernent les espaces intérieurs (comme par exemple les isolations thermiques et phoniques). Quelques rares exceptions concernent cependant les espaces extérieurs : à Bo01, les orientations du bâti ainsi que l'ouverture et la forme des rues donnant sur la mer ont été pensées de manière à protéger l'intérieur du quartier du vent et les « *singing hills* » ; à Augustenborg, l'espace de jeux sonores pour enfants.

Malgré ces rares et ponctuelles interventions à visée sensorielle autre que visuelles, des retombées indirectes relatives à des préoccupations et objectifs du projet influent indirectement et de manière assez uniformisante d'un point de vue sensoriel dans les trois quartiers étudiés. Contrôle ou absence des voitures, valorisation et incitation à l'utilisation des modes de transport doux, gestion de l'eau avec un traitement en surface, végétalisation des espaces extérieurs... autant de thématiques récurrentes des quartiers dits durables (cf. Chapitre 5) qui influent sur les rapports sensoriels développés. Et, malgré l'absence d'une réflexion spécifique de la sensorialité urbaine, des marqueurs sensoriels communs aux trois quartiers apparaissent et font que ces trois quartiers relativement éloignés par leur positionnement géographique, leurs contextes socio-économiques, culturels, spatiaux, se ressemblent d'un point de vue sensoriel (non visuel) et créent une esthétique durable qui semble assez uniforme par certains aspects.

Les paysages multisensoriels des quartiers durables : les paysages de l'urbain naturalisé ou d'une nature urbaine

Cette uniformisation sensorielle (autre que visuelle) est à considérer avec attention selon nous dans le cadre des projets en cours (multiples en France par exemple), car elle participe aussi à la caractérisation des paysages des quartiers durables par rapport à d'autres quartiers. En effet, comme nous l'avons montré (cf. Chapitre 10), le quartier, échelle de référence des rapports sensibles dans le cadre des quartiers durables étudiés, revêt un caractère, une identité spécifique tout aussi bien par les formes sociales/ambientales (ces quartiers sont souvent vécus comme des « villages » présentant une certaine mixité humaine et fonctionnelle), que spatiales et paysagères (par la présence d'espaces ouverts et verts, d'architectures peu communes, d'espaces dédiés aux enfants, etc.). Plus spécifiquement, l'identité spatiale (Levy, Lussault, 2003) des quartiers étudiés se définit par l'unicité de ces quartiers et de leurs paysages, et ainsi par la différence de ces quartiers avec d'autres.

Les raisons de cette identité spatiale propre sont intrinsèquement liées au paysage et se résument aux mots et notions mobilisées pour parler du sensible : le caractère vert, naturel ou environnemental du site, source d'une certaine sensorialité ; l'architecture, l'histoire et les

rapports sensoriels qui lui sont attachés ; les activités qui s’y installent et les usages qui en sont faits (notamment dans les espaces à dominante naturelle) ; et de manière directe, les rapports sensoriels et les sentirs qui s’y développent. En bref, ce sont les composantes paysagères qui confèrent à ces quartiers une identité propre.

Dans le prolongement, et au regard des enseignements livrés par l’analyse de notre corpus, les paysages des quartiers durables étudiés se caractérisent majoritairement par la présence de l’élément naturel, qu’il soit végétal, aquatique, animal, et les sentirs et ressentirs qu’il provoque. Aussi, et comme ceci ressort du discours des habitants (cf. Chapitre 10), les paysages de ces quartiers sont aussi le résultat du projet. Ils sont issus d’un processus créatif, avec des acteurs identifiables. En conséquence, c’est aussi ce paysage projeté, ce projet, cette création, qui est source d’identité.

Les paysages des quartiers durables, par leur uniformité sensorielle (autre que visuelle), par leur spécificité et leur identité spatiale (paysagère ?) par rapport aux autres quartiers, par leur caractère projeté, sont des « paysages urbains naturels ». Ce n’est pas la nature en ville qui fait paysage dans les espaces urbains, comme le soutient Pascal Aubry (2006), mais bien l’entremêlement de la ville et de la nature (sans que l’un domine l’autre ou que l’on sache si l’un est précurseur de l’autre) qui fait paysage urbain dans le cadre de nos quartiers.

In fine, les paysages des quartiers durables étudiés sont multiples, allant des paysages intimes aux paysages symboliques, en passant par des paysages communs. Ils ont pour autant des caractéristiques sensorielles communes qui sont en grande partie liées à leurs caractéristiques naturelles et les sentirs et ressentirs qu’ils provoquent. Les paysages des quartiers dits durables seraient-ils alors différents d’autres paysages urbains ?

2.5 Paysage et développement urbain durable : une relation en devenir

C’est aussi ce sentiment identitaire qui fait que les populations aiment leurs quartiers, veulent y rester, et dans certains cas s’y impliquent. Ainsi, en prolongement et comme le laisse à penser le corpus recueilli, outre la spécificité possible des paysages des quartiers durables, d’autres liens potentiels apparaissent entre paysage et développement urbain durable.

Le paysage (multisensoriel) : une source d’ancrage local, un objet et un outil potentiel d’implication habitante

En effet, nous avons montré (cf. Chapitre 10) que le paysage, s’il n’est pas toujours la première raison évoquée dans les choix résidentiels, est fortement présent dans les discours et occupe soit la première soit la deuxième place dans la liste des motifs explicatifs. Ce résultat coïncide largement avec ceux de travaux sur les espaces verts (Gueymard, 2007) ou encore les berges fluviales (Scherrer, 2007) et leur rôle dans les arbitrages résidentiels. Mais surtout, le paysage structure la satisfaction résidentielle et l’attachement au quartier. De cette manière, il peut être une source (peut-être la principale) d’ancrage local. Cet ancrage se manifeste notamment dans l’implication habitante avant et pendant le projet physique mais aussi et surtout une fois le

quartier habité. C'est aussi parce que les habitants aiment leur quartier, et y sont ancrés que, parfois, ils s'y impliquent.

Dans le cadre de cette implication, le paysage semble avoir un rôle double : être un objet / un support de l'implication habitante ou être un outil de sa facilitation. Nous avons alors pu voir que le premier rôle du paysage, celui d'objet support, est plus diffusé et habituel dans nos quartiers. En effet, sur les trois quartiers étudiés, quand et si il y a eu implication habitante, celle-ci a porté sur les espaces extérieurs du quartier et plus particulièrement sur les parcs et jardins. Ceci a ainsi été le cas à WGT et à Augustenborg avec une implication des habitants au processus de conception des jardins et cours. Dans le cas de Bo01, si une implication habitante n'a pas été menée au moment de la conception du quartier, les habitants sont néanmoins intervenus par la suite en agissant sur les jardins collectifs partagés entre plusieurs maisons afin de les adapter à leurs pratiques et envies. En ce qui concerne le second rôle du paysage, celui d'outil facilitateur d'une implication habitante plus large, il semble moins diffusé. En effet, seulement sur un de nos trois quartiers, à Augustenborg, une telle approche a été mise en place, par l'intermédiaire de l'initiative « cultiver en bas de chez-soi ». L'objectif de cette démarche a été moins d'impliquer les habitants dans la transformation des paysages d'un point de vue matériel que, par le biais d'un outil paysager (celui de la culture urbaine), inciter les habitants à s'impliquer dans la vie, la transformation de leur quartier ainsi que de les sensibiliser à la question de consommation.

Le paysage (multisensoriel) permettrait de penser les impensés du développement urbain durable ?

Plus encore, cette implication habitante (potentielle) pourrait aider à redéfinir, par un prisme plus sensible, le contenu et les contours de la « durabilité ». Malgré une connaissance moyenne du vocable de « quartier durable » ou même de « développement durable », il ressort du discours des habitants rencontrés, que cinq composantes fondent un quartier durable, selon eux. Il s'agit des aspects techno-écologiques (techniques énergétiques, gestion des ressources (eau), absence de pollutions) ; des aspects sociaux (mixité, vivre ensemble) ; mais aussi des aspects socio-politiques (prise en compte de l'avis des habitants, implication habitante) ; des aspects esthético-paysagers (caractère naturel/ « vert ») ; et des aspects comportementaux (modes de déplacement, recyclage, « attitudes » alternatives « écologiques »...). C'est dans ces deux dernières composantes (esthético-paysagères et comportementales) que nous pouvons opérer des croisements avec le paysage.

Par les thématiques dont il est porteur (écologie ; esthétique ; pratiques, activités et usages de l'espace ; mise en lien de la nature et de l'urbain...), le paysage peut ainsi participer à la considération des « impensés » du développement urbain durable, à savoir les thématiques les moins présentes dans les discours et définitions « officielles », celles les moins réfléchies dans le cadre de projet qui se veulent durables. Notamment, le paysage peut être une approche pour considérer :

- les aspects esthétiques de cette durabilité et ses retombés sur la qualité du cadre de vie, voire sur le bien-être ;

- les changements des modes de vie et comportements qui l'accompagnent (ou pas) ;
- l'implication des habitants dans le processus de projet, dans la décision, dans la gestion de leurs territoires de vie.

In fine, le paysage ne pourrait-il pas participer, sous condition d'une prise en compte du sensible habitant, à une (re)considération du développement urbain durable plus sensible et qui le positionnera bien plus en termes d'habitabilité que d'éco-gestion technique de l'urbain ?

2.6 L'expression de l'expérience rendue possible par une démarche méthodologique évolutive et innovante

Cependant, cette condition de prise en compte du sensible habitant (*supra*) est encore difficile à accomplir, notamment pour des raisons d'ordre méthodologique.

Nous avons rapidement évoqué les politiques publiques paysagères (cf. Chapitre 1), leurs évolutions et la place de la multisensorialité du paysage en leur sein. Nous avons alors pu constater que dans les derniers textes législatifs (notamment la Convention européenne du Paysage, 2000) et les discussions qui les ont précédés et suivis, que, certes de manière modeste, une évolution quant à la conception sensorielle du paysage commence à apparaître. Définie comme perçue et non plus vue, mise en lien avec l'expérience habitante et s'ouvrant à l'ordinaire, l'acception du paysage qui y est mobilisée laisse entrevoir une vision plus holistique de celui-ci. Cependant, l'opérationnalisation du sensible, notamment par le paysage multisensoriel, n'est pas encore à ce jour effective. Parmi les multiples difficultés de cette opérationnalisation (surtout relatives à la production même de connaissances et aux référentiels sous-jacents), les questions méthodologiques semblent avoir un statut particulier car tout autant porteuses d'une difficulté mais aussi d'une ouverture, d'une possibilité pour surpasser des difficultés d'opérationnalisation (cf. Chapitre 4).

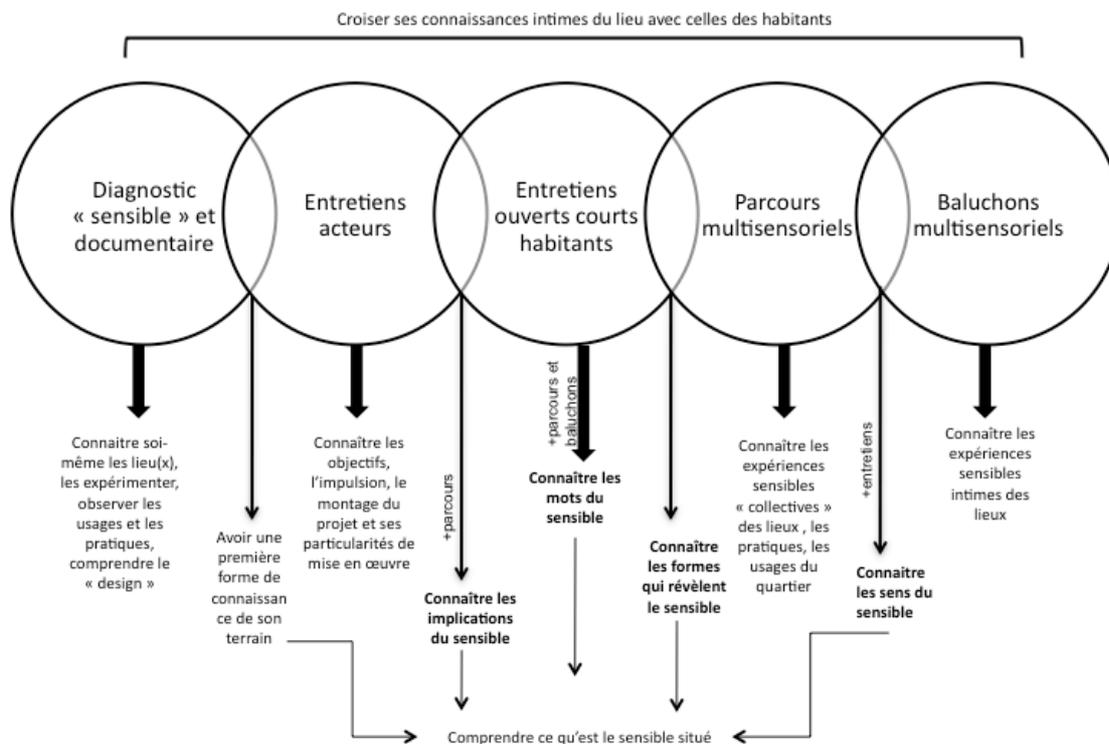
Afin de dépasser les difficultés méthodologiques inhérentes à notre sujet de travail, nous avons donc mis en place une démarche méthodologique à la croisée de méthodes qualitatives en SHS et de méthodes de la conception (*supra*). Cette démarche n'a pas été seulement un moyen d'accès à des informations, pour tenter de saisir et de comprendre les rapports multisensoriels des habitants à leur territoire de vie, elle a aussi été une de nos hypothèses de travail. En effet, sa réussite globale et le test des baluchons multisensoriels ont été aussi au cœur de notre travail.

La démarche méthodologique du paysage (multisensoriel) permet l'expression de l'expérience multisensorielle habitante

Pari de taille que celui de rechercher l'expression des rapports multisensoriels des habitants. Pourtant, de manière globale, ce pari a été réussi car si nous avons pu mettre en évidence plusieurs résultats (Chapitres 7 à 12), c'est grâce à une démarche méthodologique emboîtée pensée à cet effet. Cette démarche, certes quelque peu complexe (notamment par l'emboîtement et la complémentarité des méthodes, le séquençage et la temporalité longue de notre recherche),

n'en a pas moins été adaptable et évolutive. Et, c'est l'ensemble de ces caractéristiques même qui a permis aux habitants d'exprimer leur expertise expérientielle.

Schéma 3 - Rappel : Emboîtement des cinq méthodes de la démarche méthodologique - Source : Auteure, 2011



En effet, l'emboîtement des méthodologies habitantes utilisées (entretiens ouverts courts, parcours multisensoriels, baluchons multisensoriels) a réussi les objectifs qui lui étaient assignés, tant par la complémentarité des discours que par le type de résultats obtenus pour chacune des étapes méthodologiques. Les trois méthodes que nous avons mises en place auprès des habitants des quartiers étudiés avaient des contraintes pratiques et demandaient des engagements différents, et ce tout aussi bien de la part des participants que du chercheur. Par leur durée, le dispositif déployé et les moyens d'expression sollicités, les trois méthodes se différençaient très clairement. Ceci s'est très fortement senti :

- dans les discours que nous avons recueillis : allant d'un discours conventionnel et empreint de représentations collectives (en entretiens), à un discours plus spontané mêlant représentations collectives et discours spontanés (dans les parcours), à un récit d'expériences personnelles livrant avis et jugements individuels (à travers les baluchons) ;
- dans les paysages qui ont été racontés : allant de paysages symboliques (majoritairement présents dans les entretiens), à des paysages communs de la vie collective (dans le cadre des parcours), voire à des paysages intimes (dans le cadre des baluchons) ;

- dans les sens mobilisés pour parler de ses expériences sensibles, de ses paysages : de plus en plus présentes et de plus en plus dans leur totalité au fil de méthodes de plus en plus engageantes (à savoir progressivement : entretiens, parcours, baluchons).

Tableau 57 - Rappel : Les méthodes, les discours, les lieux associés, les rapports sensoriels exprimés - Source : Auteure, 2011

Méthode	Entretiens	Parcours	Baluchons
Discours	Discours conventionnel Représentations collectives	Discours plus spontané Représentations collectives et vécus personnelles	Récit Expériences sensorielles Avis, jugements
Paysages	symboliques	communs	intimes
Sens	Vue - 13 Oùie - 11 Odorat - 7 Toucher - 9 Goût - 0	Vue - 95 Oùie - 86 Odorat - 59 Toucher - 54 Goût - 15	Vue - 144 Oùie - 139 Odorat - 74 Toucher - 86 Goût - 38

Le test des baluchons : une réussite malgré quelques instabilités

Nous l'avons vu, notre démarche méthodologique a réussi son objectif, mais cela a nécessité la création et la mise à l'épreuve d'une nouvelle méthode : les baluchons multisensoriels. Ce travail a donc été aussi l'occasion de tester sur le terrain cette méthode originale et d'opérer un premier retour critique sur ses apports mais aussi sur ses manques.

Il ressort de la passation et de l'analyse des apports des baluchons que la méthode dans son ensemble est *a priori* prometteuse et complète avantageusement les autres méthodologies plus « classiques » mises en place. Tout d'abord, et selon les échanges que nous avons eus avec les habitants, il s'agit d'une méthode agréable et plaisante (pour le chercheur de surcroît aussi) et qui place l'habitant véritablement au centre du dispositif. En effet, par son caractère intimiste, le baluchon rend l'habitant acteur premier de la méthode ; ce qui se ressent aussi fortement par les discours recueillis, parfois très intimes et personnels (le journal du baluchon devient une sorte de journal intime ; les habitants nous dévoile par différents moyens des scènes de leur vie quotidienne). Mais surtout, les baluchons apportent des informations que les autres méthodes ne permettent *a priori* pas de recueillir :

- Premièrement, c'est dans les baluchons que nous retrouvons le plus la multisensorialité, où l'on raconte des moments et des paysages multisensoriels, comme si l'intimité et les différents supports permettaient au sensible de se libérer.
- Par les baluchons, nous avons accès à des lieux que les enquêteurs ne « voient » pas d'habitude (ex. jardins, balcons, intérieurs).
- Enfin, des moments de la journée qui ne sont pas non plus habituellement traités dans les autres méthodes (dans la nuit, tard le soir, tôt le matin) sont racontés dans les baluchons (dans la mesure où les habitants peuvent les renseigner quand ils le veulent).

Cependant, certaines difficultés ont été aussi mises en évidence. Les habitants qui ont accepté de tenir les baluchons n'ont pas toujours pu le faire dans les meilleures conditions, surtout parce que le temps demandé par une telle méthode est conséquent et certainement difficilement estimable au moment où la personne accepte de participer. En conséquence, les résultats obtenus sont fort différents selon que la personne s'y est investi et a investi son baluchon ou pas.

Au croisement des résultats (théoriques, méthodologique, (pré)opérationnels), nous pouvons affirmer que, avec une méthode adéquate, et une posture de recherche visant la prise en compte de la parole habitante et sa réintroduction dans les débats sur la ville et le cadre de vie, le sensible est opérationnalisable. Les habitants peuvent s'exprimer sur leurs paysages multisensoriels et les renseigner en fonction des habiters qui les structurent.

La cartographie du paysage multisensoriel : preuve d'une opérationnalité du sensible situé

La cartographie esquissée (Chapitre 12) tente de formaliser les résultats de notre démarche méthodologique emboîtée dans un système de cartographies sur un des trois quartiers étudiés (le WGT à Amsterdam). Par cette ébauche, l'objectif était de démontrer que cette mise en cartographie est possible (même si elle peut être largement perfectionnée). Ainsi nous avons mis en place un système cartographique (plus qu'une seule carte) qui reprend : les diagnostics « objectifs » (mobilité, fonctions du bâti, qualification des espaces publics...); les diagnostics sensibles de la chercheuse (différentes modalités sensorielles et analyse des potentialités du terrain); diagnostics issus de l'analyse du corpus recueilli auprès des habitants du quartier (différentes modalités sensorielles et qualification générale des lieux). Une double carte finale (voir ci-après) croise les différents résultats et exprime ainsi le caractère (in)habité des paysages du quartier.

Par ce système cartographique, nous avons souhaité proposer un type de support qui peut servir tout aussi bien comme système d'analyse sensible (voire de (pré)projet) d'un territoire et de ses potentialités, mais qui peut aussi être approprié par tout un chacun par son langage graphique, son apparence proche d'un site internet, ses possibilités d'usage (*via* un menu). L'objectif d'un tel système cartographique n'est pas pour autant seulement d'exister. Il s'agirait en effet de poursuivre ce travail en confrontant ce produit aux habitants du quartier afin, à terme, de pouvoir imaginer un outil d'implication de la totalité des acteurs intéressés, sur l'avenir d'un territoire (qui serait en projet, ferait l'objet de débats...).

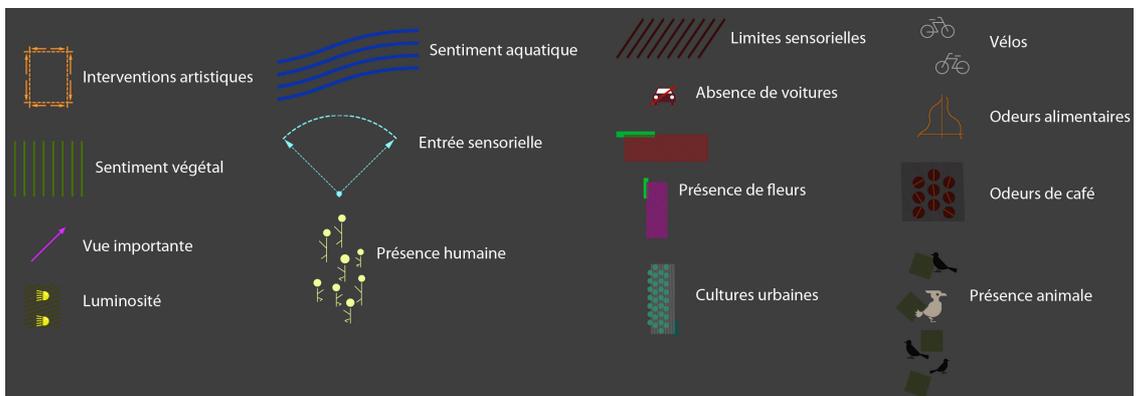
In fine, la capacité des habitants à s'exprimer sur leurs paysages multisensoriels et de les renseigner a été démontrée. Ainsi, et sous condition d'une volonté de la part du chercheur, du décisionnaire, du praticien etc., les outils méthodologiques et (pré)opérationnels existent pour prendre en compte le sensible habitant par le biais du paysage multisensoriel. Le paysage multisensoriel ne pourrait-il pas alors être aussi une médiation projectuelle entre les habitants et les autres acteurs de l'urbain (notamment les concepteurs) ?

« Cartographie sensible mixte »

Le WGT habité – extrait du système cartographique

Il s'agit des lieux habités du WGT, des paysages qui sont aimés, habités dans tous les sens et par tous les sens. Les éléments qui règnent sensoriellement, les marqueurs sensoriels de l'habitabilité sont : la nourriture, le café, les fleurs, la verdure et l'élément végétal plus largement, les bâtiments à architecture ancienne ou contemporaine, des œuvres d'arts dissimilées par-ci par-là, une forte présence humaine (enfants et adultes), beaucoup d'oiseaux, des vélos qui passent, une absence quasiment totale de voitures.

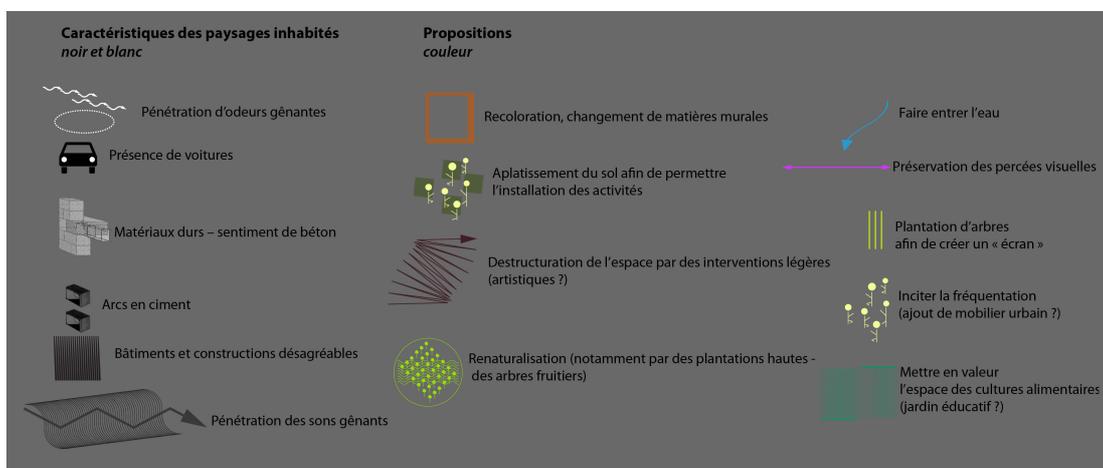
Tous les sens sont mobilisés et en éveil dans cette partie, les sentiments sont positifs et les qualificatifs utilisés sont : calme, beau, tranquille... Les gens s'y sentent : heureux, libres, « chez-eux »... L'influence du parc (Voldenpark), du marché ouvert et des canaux se sent fortement.



Source : Auteure, 2012

Le WGT inhabité – extrait du système cartographique

Il s'agit des lieux les moins appréciés de WGT. Deux catégories se distinguent : les lieux habités mais qui correspondent à des paysages peu appréciés, et, les lieux à traiter en priorité, les « points noirs » du quartier. Pour les premiers (ceux à améliorer), un mélange des rapports sensoriels ressentis de manière positive (végétation, chants d'oiseaux, présence de l'eau) et négative (présence des voitures, architecture des bâtiments jugée comme désagréable, manque d'activités et de présences humaines...) est constatée. Les actions à mener seraient légères visant à diminuer la gêne due à des nuisances (comme le bruit des voitures) ou à consolider les aménités et atouts déjà présents (présence d'éléments naturels) tout en permettant le rapprochement par les habitants de certains espaces. Les seconds, les lieux à traiter en priorité, sont perçus de manière exclusivement négative, les rapports sensoriels conduisent à des sentiments d'inconfort, de désagrément. Les lieux et/ou bâtiments sont caractérisés comme moches, vides, durs... Les actions à mener peuvent être légères ou plus conséquentes. Elles visent une amélioration des rapports multisensoriels.



Source : Auteure, 2012

3. Pistes de réflexion et d'approfondissement

*« L'interstice ne donne en effet pas de réponse,
mais suscite de nouvelles questions »
Pignarre et Stengers, 2005, p. 149*

Travailler de manière empirique sur le sensible, sa saisie et sa compréhension, par le paysage multisensoriel, s'est révélé être un défi tant d'un point de vue théorique – le sujet étant fort complexe – que d'un point de vue méthodologique. Ainsi, tout au long de ce travail, nous nous sommes confrontée à nombre de difficultés. Nous avons aussi pu mesurer la richesse de cette thématique interstitielle qu'est le « paysage multisensoriel », aux frontières poreuses de plusieurs champs (sensorialité, paysage, environnement, urbanisme...). Ce qui ouvre alors de nombreuses pistes de recherche qui demeurent en partie inexplorées dans le cadre de cette thèse.

Dans cette ultime partie, nous détaillerons justement certaines des difficultés et manques de ce travail, et les possibles pistes à explorer en complément et en extension de celui-ci. Dans un premier temps, nous reviendrons sur des questions surtout méthodologiques afin de proposer des adaptations, évolutions et ajustements de notre démarche. Dans un deuxième temps, nous proposerons des croisements et extensions théoriques à effectuer afin de mieux servir l'objectif qui a été le nôtre. Dans un troisième temps, nous traiterons plus spécifiquement des pistes de recherche mettant en lien paysage, quartier durable et plus largement durabilité urbaine. Et, enfin, dans un dernier temps, nous proposerons des réflexions à mener dans la perspective d'une « participation paysagère » ainsi que sur les évolutions des métiers et savoirs faire de l'urbain.

3.1 Questionner les langages, les méthodes et les outils pour une (pré)opérationnalisation réussie

Si nous essayons d'opérer un retour critique sur notre travail, son déroulement et ses résultats, une première série de difficultés et de manques concerne surtout notre démarche méthodologique et les contraintes liées aux terrains étrangers.

Re-contextualiser les résultats obtenus sur des terrains étrangers... et trouver un langage commun pour parler du sensible

Pour mener nos investigations au regard des objectifs de recherche fixés, nous avons choisi des terrains étrangers car au moment de ce choix, seuls des quartiers dits durables du Nord de l'Europe étaient habités depuis suffisamment longtemps pour nous permettre de comprendre et de saisir le sensible habitant *via* le paysage multisensoriel. Ainsi, les résultats que nous avons obtenus, notamment ceux relatifs aux mots pour dire le sensible (cf. Chapitre 7) sont dépendants d'une langue (sachant d'autant plus qu'il ne s'agit pas de la langue maternelle des personnes

ayant participé à notre enquête) et d'une culture. C'est pourquoi, le retour de ces enseignements en France nécessite une certaine re-contextualisation qui passerait en premier par un travail complémentaire de terrain auprès d'habitants de préférence de quartiers dits durables français comparables à ceux étudiés. Cette nouvelle investigation permettrait de dégager les contours des médiations langagières testées en Suède et aux Pays-Bas (paysage et ambiance), mais aussi de valider ou d'invalider les deux autres notions qui ressortent de notre travail comme notions englobantes pour traiter du sensible situé (la nature et l'architecture). Plus largement, et même si les résultats obtenus dans le cadre de ce travail, dans le prolongement d'autres « francophones » (cf. Faburel et Manola (coord.), 2007), laissent imaginer une validation de ces trois termes (paysage, nature, architecture) aussi en langue française, il serait intéressant de questionner le contenu donné à ces termes pré-identifiés voire de considérer que cette pré-identification n'a jamais eu lieu et alors d'appréhender les mots qui font sens pour les habitants en France pour parler du sensible.

En prolongement et dans une optique complémentaire aux résultats obtenus dans le cadre de ce travail, il serait nécessaire de questionner le langage des acteurs professionnels du paysage, de l'environnement, de l'urbanisme. Ce travail terminologique (i.e. sur le sens des mots) voire sémantique (i.e. sur le(s) sens donné(s) aux mots par leur(s) usage(s)) permettrait de valider et d'asseoir un langage commun ou au moins de contextualiser et de comprendre le sens de ce que chacun met derrière un même mot. L'objectif serait ici de vérifier si la notion de paysage peut en effet revêtir ce rôle de médiateur langagier et créer un socle commun d'échanges entre chercheurs, praticiens, habitants, décideurs...

Affiner la méthode...

Outre ces explorations complémentaires qui permettraient un meilleur retour des enseignements obtenus dans le contexte français, la démarche méthodologique elle-même pourraient faire l'objet d'améliorations. C'est ce sur quoi nous souhaitons nous interroger ici et proposer alors des ajustements. De même, et dans une perspective plus lointaine, nous proposerons des évolutions potentielles à tester dans le cadre d'autres travaux.

Concernant la démarche méthodologique elle-même et plus spécifiquement ses apports en ce qui concerne les sens et leurs signification(s), trois propositions nous semblent pertinentes afin de rendre la démarche plus efficace.

Premièrement, il serait peut-être judicieux d'inverser l'ordre des méthodes : placé avant un parcours et/ou un entretien, le baluchon multisensoriel pourrait alors avoir le rôle de « réveil sensoriel » quand réalisé avec une même personne. Un parcours et/ou un entretien devrait suivre afin que le chercheur puisse mieux comprendre le contenu du baluchon et le compléter par des informations autres, moins centrées sur l'intimité spatiale et sensorielle de l'être. Ce réajustement permettrait de travailler et d'échanger avec des personnes ayant déjà « réfléchi » sur un temps long sur leurs rapports sensoriels et faciliterait certainement les échanges sinon permettrait d'aboutir à des résultats plus qualitatifs encore car plus en profondeur. Cependant, l'intellectualisation inévitable des rapports sensoriels pourrait aussi nuire à la spontanéité des réponses dans le cadre de l'entretien et/ou parcours qui suivrait.

Deuxièmement, considérant la primauté de la vue dans les discours (cf. Chapitre 9), est-il judicieux de privilégier des méthodes « sens par sens », notamment les parcours (malgré les retours mitigés dans des initiatives de ce type, notamment dans les recherches sur les rapports sonores) ? Ou, ne devrions-nous pas mettre en place des parcours les yeux bandés afin d'exagérer la place des autres sens qui sont moins présentes dans le discours ?

Enfin, d'un point de vue plus général, la démarche utilisée pourrait être plus riche en méthodes compréhensives, lesquelles permettraient de traiter, dans le cadre d'une démarche emboîtée, sens et signification au même niveau. Nous pourrions alors imaginer de remplacer les entretiens courts par des entretiens ouverts longs ; ce qui permettrait non seulement de saisir le sensible situé mais aussi de l'expliquer plus avant. Dans cette même optique, filmer les entretiens (comme cela a pu déjà être le cas dans les pratiques ethnographiques) pourrait aider, par une analyse adaptée et mobilisant alors peut-être d'autres savoirs et disciplines, à mieux comprendre le sensible situé.

... développer les baluchons... pour aller vers une méthode collective...

En ce qui concerne spécifiquement les baluchons, et comme nous l'avons vu dans un chapitre dédié (cf. Chapitre 11), la méthode est assez réussie dans son ensemble et présente un fort intérêt par sa finesse, l'intimité qu'elle instaure, et le détail des informations recueillies. Ainsi, et comme dit plus haut, la place de la méthode dans le dispositif général est à questionner : le baluchon multisensoriel pourrait être utilisé comme un « réveil sensoriel » et précéder les autres méthodes (lesquels auraient donc un rôle plus compréhensif).

Aussi, par une déclinaison des protocoles mais tout en gardant l'esprit « baluchon » (supports et langages multiples, implication longue, caractère ludique...), nous pourrions imaginer que cette méthode serait particulièrement adaptée pour travailler avec des publics cibles (ex. aveugles, mal-entendants) ou encore sur des entrées spécifiques de la multisensorialité comme par exemple le lien avec les rythmes urbains et naturels.

Surtout, maintenant que les baluchons ont été testés comme méthode individuelle, et que nous commençons à avoir un nombre d'informations conséquent sur la thématique du sensible situé et sa médiation, le paysage multisensoriel, ne pourrions-nous pas imaginer une autre déclinaison des baluchons vers une méthode collective ? Cette alternative pourrait être utile afin de pallier aux difficultés de chacun, et donner naissance à un discours préalablement négocié entre les habitants participants. Mais aussi, cela nous permettrait de dépasser les limites des méthodes individuelles qui ne permettent pas « *de comprendre comment la perception façonne et est façonnée par les relations que les individus entretiennent les uns avec les autres, comment elle peut devenir le support d'une action collective* » (Colon, 2008, p. 8).

Ces « baluchons collectifs », dont les modalités pourraient se nourrir des retours d'expériences d'ateliers autres (ex. travail de Polimorph ; Faburel (coord.), 2010), pourraient être utilisés, en complément ou non de baluchons individuels, soit dans un but d'acculturation au sujet (et donc au début d'une démarche emboîtée), soit comme étape de validation collective des acquis issus de méthodes individuelles, voire pour l'édification de propositions et préconisations (donc à la fin

d'une démarche emboîtée). Ils pourraient aussi être plus adaptés à des situations autres (ex. territoires conflictuels) ou encore dans le cadre de projets en cours.

... et penser à des outils dans un objectif (pré)opérationnel

Cette proposition de déclinaison des baluchons vers une méthode collective nous rapprocherait d'une politisation du sensible. Cette politisation passerait aussi, en partie, par une opérationnalisation plus facile ou plus adaptée. Ainsi, une fois que la démarche déployée sur le terrain a montré sa performance (ainsi que ses limites), se pose la question de son utilité (opérationnelle) en dehors de ses apports spécifiques de contenu (théorique et méthodologique) pour la connaissance scientifique. La dernière partie de ce manuscrit (cf. Chapitre 12) a été consacrée à une mise en système cartographique des résultats obtenus par la démarche méthodologique mise en place. Comme cela a été mentionné, cette étape reste néanmoins inachevée car aucun retour/validation n'a pas été fait avec des habitants du quartier concerné. Elle est aussi inachevée d'une certaine manière car nous aurions pu imaginer une complexification du système cartographique, en le nourrissant par exemple avec des cartographies de données « objectives » comme le niveau de décibel, le niveau de pollution atmosphérique, etc.

Pour aller plus loin et dans l'objectif de créer un outil véritablement interactif et participatif, nous pourrions imaginer un système de représentation plus réaliste en utilisant des savoirs et savoir-faire multiples. Par exemple, l'outil cartographique pourrait être enrichi au fur et à mesure d'autres outils, tels que la vidéo¹⁵⁴ (comme cela a pu être le cas dans le projet IP City - *supra*) et en y insufflant des données/apports sensoriels autres (olfactif par exemple en utilisant un travail comme celui de l'artiste Sissel Toolas - *supra* ; enregistrements sonores créés en fonction des intentions du projet par des compositeurs...). Et ce, afin de réaliser une maquette en 3D et multisensorielle, appréhendable et réalisable facilement par tout un chacun (que l'on soit à l'aise avec la lecture des cartes ou pas notamment). Cette entreprise constituerait un chantier passionnant à mener.

3.2 Pour appréhender la totalité du(es) paysage(s) multisensoriel(s) des habitants : ouvrir la thématique de la sensorialité spatialisée à l'affectivité et à l'imaginaire

Outre les difficultés et prolongements méthodologiques, des questions d'ordre plus théorique se posent aussi à l'issue de ce travail. Nous l'avons dit, saisir les rapports multisensoriels, comprendre leur signification est chose difficile. Si notre démarche méthodologique a permis de dépasser un certain nombre de difficultés relatives notamment à l'expression de l'expérience, nos résultats nous permettent de proposer des pistes, plus conceptuelles cette fois-ci, qui pourraient aider à une meilleure et plus facile appréhension du sensible.

¹⁵⁴ Cf. Thèse en cours de L. Groueff intitulée provisoirement : « *Quand la vidéo rend chaque profane expert de son territoire et tend à enrichir les discours politiques pour une réalisation urbaine au plus proche de nos modes de vie en continue évolution* » ; thèse en CIFRE sous la direction de T. Paquot, à l'Institut d'Urbanisme de Paris – Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne

Combiner recherche sur la multisensorialité et sur l'affectivité pour mieux renseigner le sensible par le paysage multisensoriel ?

Nous l'avons présenté, la multisensorialité s'exprime comme telle et a des apports significatifs. Ces apports sont d'une part la somme des apports des rapports mono-sensoriels, et d'autre part les apports propres de la multisensorialité qui, outre les informations proprement sensorielles, nous renseignent aussi sur les avis, les ressentis, les émotions, les souvenirs... les affects.

Dans le cadre de cette recherche, nous avons privilégié l'entrée sensorielle à celle d'affective pour atteindre notre objectif (saisir et comprendre le sensible). Nous avons d'abord traité du « sentir » et puis du « ressentir », le premier livrant un peu du deuxième. Le chemin inverse (chercher le lien affectif pour nourrir le sensible) serait certainement fort périlleux. Car, nous ne pourrions que très difficilement traiter du sensible (sensoriel et signifiant) sans traiter du sensoriel. Cependant, combiner une approche multiple de la sensorialité, de la sensibilité¹⁵⁵ et de l'affectivité pourrait permettre une meilleure et plus complète appréhension des rapports sensoriels, sensibles et, certainement, affectifs.

Nous acceptons alors volontiers l'hypothèse de Nathalie Audas et de Denis Martouzet qui stipule « *que dans les années à venir, un certain nombre de chercheurs en sciences sociales touchant à l'espace et proches de nos préoccupations, comme le sont les spécialistes de la géographie des représentations (...) et de l'habiter (...) ou des approches sensibles de l'espace (...), vont « franchir le pas » et affronter de face cette redoutable question* » de l'affectivité. (Audas, Martouzet, 2008, p. 1). D'autant plus que le paysage multisensoriel peut, encore une fois, avoir ce rôle aux frontières poreuses des deux approches : celles de la sensorialité, et de l'affectivité.

« *Le rapport affectif à l'espace est une construction unique et changeante dans l'interaction entre expériences urbaines (actes, pensées, actes manqués, émotions, projections, expériences sensibles) et souvenirs (donc retraitement cognitif) de ces expériences de villes. Conduisant à la fabrication d'images et de représentations mêlant ville(s) idéale(s) et expériences, il peut cristalliser des émotions (peur, curiosité, répulsion, fascination, rejet, attirance...). En retour, ces images, représentations et émotions modifient le rapport affectif à l'espace* » (Audas, Martouzet, 2008, p. 3). Le paysage multisensoriel ne serait pas exactement dans cette perspective : présent et passé, objet et représentation, expérience et émotion, sentir et ressentir ?

Combiner le vécu avec l'imaginaire pour libérer le sensible dans une visée opérationnelle

Au croisement de l'affectivité et de la sensorialité par le paysage multisensoriel, un autre champ théorique apparaît : celui de l'imaginaire. Si de multiples travaux ont travaillé sur cette thématique, allant de l'histoire des sensibilités et des travaux d'Alain Corbin (1986) à la philosophie (avec les réflexions de Gaston Bachelard ou plus récemment de Peter Sloterdijk), en

¹⁵⁵ La sensorialité concerne l'ensemble des fonctions qui concernent les organes des sens ; elle dépend tout aussi bien de l'inné et de l'acquis (individuel et social), les deux étant par ailleurs inséparables. La sensibilité comprend avec plus d'acuité ce qui vient du vécu du sujet (l'acquis), sa signification conscientisée ou pas, et intégrerait alors en grande partie l'émotion, liée notamment au plaisir. L'affectivité est la faculté psychique d'éprouver (Feilidel, 2010).

passant par la psychologie (et les œuvres de Jacques Lacan), les liens entre imaginaire et « fabrique » urbaine restent largement inexploités. Si les prospectivistes voire les futurologues (cf. travaux du *Think Tank « Transit City »*) utilisent ce registre de l’imaginaire dans des démarches autres, notamment participatives, son potentiel reste à ce jour peu exploité. Aussi, nous pensons que sa mise en lien avec le paysage multisensoriel pourrait permettre de nourrir avantageusement les connaissances, attentes et projections relatives au sensible urbain.

Si le terme d’imaginaire demeure quelque peu délicat à cerner au point qu’il soit apparu tardivement dans la langue française ou qu’il ne trouve pas d’équivalent en anglais par exemple, il offre l’opportunité de dépasser la sphère concrète des habitudes, pratiques, représentations... pour pénétrer celle de la rêverie (sens que lui donne Alphonse Daudet), revêtir une fonction symbolique (en terme d’images-force) et surtout alors laisser entrevoir des attentes, un champ des possibles. L’imaginaire comprend dès lors tout autant un volet représentatif qu’un volet affectif. « *L’imaginaire nous permet d’abord de nous détacher de l’immédiat, du réel présent et perçu, sans nous enfermer dans les abstractions de la pensée* » (Wunenburger, 2003, p. 63). Ses fonctions (cf. Wunenburger, 2003) peuvent se résumer à :

- Une visée esthétique-ludique : via l’imaginaire, l’individu exerce une activité de détente, désintéressée, gratuite, source de plaisir, qui lui permet de s’évader du quotidien. C’est ce que permettent le jeu, le divertissement, les arts. Ainsi, en s’intéressant à l’imaginaire nous pourrions imaginer de travailler avec des références artistiques (Art et Design Urbain, Land Art, etc.), littéraires ou cinématographiques¹⁵⁶, relativement abondantes, faisant référence aux différents registres sensoriels afin de réveiller le sensible, inviter à la discussion, amorcer un échange... dans le cadre par exemple d’un « atelier baluchon » avec des habitants et/ou encore des acteurs professionnels.
- Une visée instituante pratique : via l’imaginaire, l’individu donne fondements, motifs et finalités à ses actions, tout autant qu’il y trouve dynamismes, attentes et rêves pour agir. Ainsi, les utopies nourrissent-elles pour partie des transformations sociales et sociétales. Nous pourrions alors imaginer, par le travail sur l’imaginaire sensoriel, non seulement aider à la projection prospective d’un territoire (en terme d’objectifs à atteindre) mais aussi inciter, faire réfléchir et sensibiliser à de nouvelles manières de vivre, de nouveaux *habitats*, par l’intermédiaire par exemple de scénarios prospectifs utilisés dans certaines études (cf. Amenités, 2011).
- Une visée cognitive : via l’imaginaire, l’individu peut apporter, indirectement ou par analogie (mythe, symbole, métaphore, dessin), une part de vérité. Par exemple, le mythe propose une compréhension de choses *a priori* inexplicables. Ainsi, en travaillant sur l’imaginaire, nous pourrions créer avec les acteurs impliqués (notamment les habitants) un scénario en « rétro-planning » d’un objectif à atteindre, garantissant alors leur implication et peut-être alors la réussite du projet ou au moins son acceptation. Par exemple, si une des attentes de transformation d’un territoire est sa re-végétalisation, nous pourrions en co-construire la démarche (ex. jardinage des enfants, plantations

¹⁵⁶ Si le cinéma privilégie la vue et l’ouïe, dans la littérature et les arts plastiques, une grande partie des sens sont mentionnés ou même outil ou sujet de travail.

collectives, plantations nourricières...). Par l'imaginaire, non seulement l'objectif à atteindre serait partagé mais aussi la manière de l'atteindre.

En résumé, travailler au croisement de l'imaginaire et du multisensoriel, notamment dans une visée projectuelle, et donc dans le cadre de l'accompagnement d'une équipe de conception dans une démarche en cours, pourrait permettre de libérer la parole, de faire participer plus facilement les acteurs concernés à la définition des problèmes et de leurs possibles solutions, ainsi que sur les moyens à mettre en place, et leurs modalités de mise en œuvre.

3.3 Du paysage multisensoriel à la durabilité ?

L'« esthétique durable » à questionner...

Une telle approche mêlant imaginaire et paysage multisensoriel pourrait par ailleurs s'appliquer très avantageusement sur les projets d' « éco-quartiers » en cours en France ; et ce, dans un cadre restreint aux acteurs professionnels des projets ou élargi à la totalité des acteurs concernés, afin de leur apporter une vision éclairée sur les paysages multisensoriels de chaque quartier et éviter le risque d'une normalisation esthétique de ces territoires¹⁵⁷. En effet, comme nous l'avons vu (cf. Chapitre 9), les paysages des quartiers durables étudiés présentent un certain nombre de marqueurs sensoriels communs malgré leurs différences culturelles, sociales, économiques... De plus, ces marqueurs communs aux trois quartiers concernent exclusivement les autres sens que la vue. La durabilité aurait-elle une sensorialité (non-visuelle) uniforme malgré les contextes culturels, spatiaux et sociaux multiples ?

Nous avons aussi montré que l'uniformité sensorielle normative de ces quartiers participe à l'identité spatiale de ces quartiers par rapport aux territoires environnants et aux autres quartiers de la ville. Dès lors, les paysages des quartiers dits durables seraient-ils véritablement différents d'autres paysages urbains ?

Si nos analyses permettent d'émettre ces hypothèses conclusives sous la forme de questionnement et non pas d'affirmation, c'est parce que les valider supposerait une certitude quant à la spécificité et la force de nos résultats par rapport à nos terrains d'étude. Or, afin de savoir si les paysages des quartiers durables sont au final véritablement différents des paysages d'autres quartiers, il s'agirait de mener, sans le prolongement, une analyse comparative avec d'autres quartiers. Comparer des quartiers dits durables avec des quartiers « ordinaires » en serait alors la première étape. Mais, compte tenu du rôle potentiel du projet dans la représentation spécifique et identitaire de ces paysages par leurs habitants, il s'agirait aussi d'élargir la comparaison à des terrains qui ont fait l'objet d'une démarche spécifique (par exemple un quartier de rénovation urbaine) et d'autres qui sont peut-être dotés de certaines aménités paysagères par leur emplacement ou leur nature même (comme par exemple les lisières de parc, les zones 30, les zones calmes, etc.). Ces comparaisons pourraient alors nous renseigner sur la spécificité esthétique et paysagère des quartiers dits durables, mais aussi potentiellement sur

¹⁵⁷ Et ce d'autant plus que les critères de sélection des appels à projets sur les écoquartiers émanant du Ministère de l'Ecologie de 2008 à 2011 semblent avoir évolué dans le sens d'une intégration des dimensions paysagères et sensibles, notamment par l'entrée du cadre de vie.

d'autres thématiques comme par exemple celle des modes de vie et leur évolution différenciée (ou pas) dans les différents contextes.

... le quartier comme échelle pertinente du développement urbain durable ?

Plus encore, dans le prolongement et en complément des questionnements sur la spécificité esthétique des quartiers dits durables, des réflexions seraient à mener sur le quartier comme échelle socio-spatiale, sensible, politique. Les réflexions sur le quartier sont certes nombreuses (Authier, Bacqué, Guérin-Pace, 2007) et montrent bien qu'au-delà des acceptions données au terme de « quartier » par les acteurs de l'aménagement et de l'urbanisme, et notamment les politiques publiques, se jouent des orientations bien différentes. Cependant, concernant plus spécifiquement les quartiers dits durables, si leur durabilité est souvent questionnée, leur nature même de quartier n'est que rarement discutée. En cela, le quartier des quartiers durables est souvent vu comme un territoire de projet, un simple support de mutualisation de techniques écologiques et de démonstration selon des objectifs de marketing territorial (Tribout, 2012). Dans le cadre des projets de quartiers durables, l'échelle du quartier constitue davantage un « moyen » d'opérationnalisation du développement durable qu'un réel « mot d'ordre » (Authier, Fijalkow, Philifert, 2004, p. 18).

Pour autant, alors que le quartier peut être envisagé comme une matérialité physique et/ou une charge symbolique mais aussi comme un creuset social (Genestier, 1999), force est d'admettre que les liens entre le quartier et le reste de la ville, mais surtout la charge symbolique et politique de celui-ci, ne sont que très rarement questionnés. Seuls quelques travaux font en effet l'effort de s'interroger sur ce qui fait quartier dans les quartiers durables (cf. thèse de L. Héland, 2008).

C'est pourquoi, un prolongement de ces premiers efforts de recherche serait fort intéressant selon nous. Particulièrement, ce prolongement pourrait, là encore, opter pour une optique comparatiste entre non pas différents quartiers durables, mais au regard d'autres formes socio-spatiales proches par certains points, comme par exemple les « villages urbains » canadiens réalisés dans la mouvance du *new urbanism* ou encore des éco-villages européens. Parmi les réflexions à mener, nous proposons ainsi les questionnements suivants : Quelles informations nous livrent ces quartiers quant à la mixité (notamment des usages et des fonctions), la densité, la qualité urbaine et architecturale, les transports, etc. ? En quoi ces quartiers sont-ils révélateurs ou initiateurs d'autres modes de vie et surtout des « vivre ensemble » qui s'y déploient ? Quels engagements s'y développent ? Quelles principes et valeurs se cachent derrière ces différentes structures urbaines (Faburel, Roché, 2012) ? Pour quels *habiters* et quels paysages ?

... le rôle et la (ré)définition de la nature dans les quartiers dits durables à creuser

Comme nous l'avons aussi rapidement esquissé, nos résultats laissent entendre que la place de la nature dans le cadre des territoires spécifiques que sont les quartiers dits durables aurait un rôle important à jouer dans le ressenti d'une identité paysagère. Cette hypothèse n'est en rien étonnante. En effet, de manière plus ou moins intuitive (des travaux de recherche n'étant pas encore réalisés à ce sujet à notre connaissance), le caractère naturel, vert et bleu, des quartiers dits durables est souvent mis en avant (au moins dans le discours des concepteurs) et considéré

comme une de leurs spécificités. Cependant, notre analyse nous permet d'émettre l'hypothèse que la nature est non seulement la principale source d'identité de ces quartiers mais surtout que cette nature y est redéfinie. En effet, entre l'urbain et le naturel, les paysages des quartiers dits durables étudiés laissent entrevoir la naissance, certainement déjà en route et pas forcément spécifique aux quartiers dits durables, d'une « nouvelle nature urbaine », hybridée, qui dépasse les découpages ville/nature, ville/campagne.

D'autres démarches et actions urbaines laissent entrevoir cette reformation, renaissance de la nature en ville, à l'instar des jardins partagés mais aussi des Associations pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne (AMAP), la végétalisation des toits mais aussi la *guerilla gardening*, les trames vertes et bleues, mais aussi le réinvestissement des berges fluviales dans le cadre de pratiques festives (ex. Festival de l'Oh ! en Val-de-Marne) ou plus quotidiennes (ex. transport fluvial sur la Seine)... Ces actions et démarches, d'apparence éparse, sont souvent menées sous l'égide commune du « développement durable » et impliquent toute une nouvelle relation de l'urbain, de la nature et de l'homme. Ce triptyque en redéfinition mérite selon nous, en complément des travaux riches et nombreux déjà menés sur la nature en ville (cf. Calenge, 1995), d'être réétudié de manière croisée à l'aulne des évolutions écologiques et sociétales en cours afin d'identifier les innovations socio-écologiques ordinaires qui préfigurent la ville (durable ?) de demain.

Pour quel devenir des rapports entre paysage et durabilité ?

De manière plus large, ces signaux éparpillés qui mettent directement ou indirectement en lien les paysages (entre urbain et nature) et le développement durable posent aussi la question des liens fondamentaux entre les deux. Aussi, avons-nous présenté (cf. Chapitre 10) le rôle qui s'esquisse pour le paysage dans la durabilité selon les définitions données par les habitants des quartiers étudiés : questionner les aspects esthétiques de la durabilité, les changements de comportements, les modes de vie qui l'accompagnent, impliquer les habitants dans le processus de projet, dans la décision, dans la gestion de leurs territoires de vie (nous reviendrons sur ce dernier point).

Le paysage (multisensoriel) reconnaît l'apport de l'habitant comme fondamental (car sans rapport sensible habitant, point de paysage) et non comme un petit ajout aux « grandes expertises ». « *En ce sens (un paysage ordinaire sensible et donc intégrant l'esthétique), le « paysage durable » est ce qui peut s'inscrire durablement dans une culture et une matérialité donnée. Un tel paysage répond en effet, aux représentations et pratiques des populations locales, prend en compte leurs dimensions symboliques, mais aussi artistiques, c'est-à-dire créatrices et transformatrices des milieux de vie, ainsi que des dimensions biologiques et physiques de ce paysage. Un « paysage durable » est donc ce qui intègre le plus grand nombre de dimensions nécessaires à son évolution dans le temps et dans l'espace.* » (Blanc, 2008, p. 59).

En retour, nous considérons – mais ce n'est qu'une conclusion hypothétique de notre travail – que le(s) paysage(s) d'un quartier durable (et peut-être le paysage « durable » ou pensé durablement) n'est pas l'objectif ou le résultat d'une opération/« projet » paysager/urbain, le fruit et la source d'une démarche de projet basée sur une approche avant tout humaine et peut-être plus

phénoménologique du développement durable. « ... *le paysage français apparaît aujourd'hui comme la matière sensible du développement durable car il parle à tout le monde et il rend compréhensible ce concept qui est resté, trop souvent, quant à lui, trop abstrait.* » (MEDDTL, 2011, p. 14).

Ces apports mutuels entre le paysage et le développement durable mériteraient d'être questionnés plus avant. C'est d'ailleurs ce que le programme de recherche « Paysage et développement durable » s'est proposé de faire¹⁵⁸. Il s'agit là des premières publications scientifiques sur le croisement de ces deux entrées que l'on voit être accolées de plus en plus souvent (cf. 4^{èmes} Assises du Paysage à Strasbourg en 2009). Cet accollement est opéré sans pour autant traiter systématiquement de la question des liens, apports mutuels et disjonctions éventuelles entre paysage et développement durable – la conférence de Y. Luginbühl sur cette question lors des doctorales du paysage à Lille en novembre 2010 en est une des rares exceptions. Ainsi, il nous semble nécessaire, de proposer une étude systématique de ces interrelations d'une part, par une analyse bibliographique des écrits et discours scientifiques qui commencent à être relativement nombreux sur la question, afin de voir si des glissements s'opèrent dans la pensée scientifique par ces rapprochements (nous pensons ici en particulier à la multisensorialité et sa considération dans l'acceptation du paysage). Aussi, l'existence d'évolutions potentielles seraient aussi à rechercher du côté des professionnels et concepteurs du paysage, quant à leurs pratiques et manières de faire au contact du développement durable, comme cela a commencé à être fait (Bordeuil, Courcy (de), Tamisier, Girard, 2009) ou est en cours, chez les paysagistes¹⁵⁹ ou plus largement pour les métiers de l'urbain¹⁶⁰.

3.4 Partir du paysage multisensoriel pour aller vers une « participation paysagère » ? Conceptions et cultures professionnelles en question

Vers une « participation paysagère », pour quel rôle de l'habitant ?

Le développement urbain durable offre aussi un cadre favorable pour le renouvellement des pratiques participatives en matière d'urbanisme (Bacqué, Gauthier, 2011). De plus, la problématique de la participation des populations à la décision publique se caractérise à ce jour par un foisonnement de réflexions et d'initiatives, qui, pour certaines, impliquent plusieurs champs d'intervention (ex. démocratie participative, environnement, urbanisme, architecture, transports, espaces publics), notamment sous l'impulsion d'un développement qui se veut plus

¹⁵⁸ Traces de cette production scientifique, nous trouvons le dossier thématique intitulé « Paysage et développement durable » dans la revue en ligne *Développement durable et territoire*, ou encore dans l'ouvrage « Paysages : de la connaissance à l'action » (Berlan-Darqué, Luginbühl, Terrasson, 2007).

¹⁵⁹ Thèse en cours d'A. Leger (début 2011) intitulée provisoirement : « *Nouveaux métiers et nouvelles pratiques paysagistes dans les projets d'urbanisme durable.* » sous la direction de H. Davodeau et de W. Oueslati, à Agrocampus Ouest Angers.

¹⁶⁰ Thèse en CIFRE en cours de S. Tribout (début 2010) intitulée provisoirement : « *Quartiers durables et transformations des cultures du projet architecturale et urbain* », sous la direction de M.-H. Baqué et de F. Dufaux, à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense. A ce sujet voire aussi la journée de travail organisée par le Ramau (Réseaux d'activités et métiers de l'architecture et l'urbanisme) le 25 novembre 2011, intitulée : « Les pratiques de conception architecturale et urbaine : évolutions et perspectives face aux enjeux du développement durable. »

durable. Cependant, il est à penser que l'action publique peine encore à redéfinir la place et l'importance des habitants dans le processus de décision (Faburel, 2010c). Le paysage pourrait aider à faciliter cette acceptation.

Nous l'avons vu, les habitants peuvent s'exprimer sur leur paysages multisensoriels (cf. Chapitre 9), et le mot paysage fait sens pour eux, à condition d'intégrer la « nature » – pratiquée et vécue – et l' « architecture/art » – comme signes du temps et des mentalités – dans son contenu (cf. Chapitre 7). Aussi, les renseignements recueillis relatifs au paysage multisensoriel sont non seulement d'ordre sensoriel mais concernent aussi la composition spatiale et sociale, les fonctions, les pratiques et usages, la qualification esthétique, les jugements (cf. Chapitres 8 et 9)... De plus, le paysage, par son appropriation multiple (tout aussi bien par les élus et techniciens, les concepteurs, les habitants), mais aussi par son caractère mixte (englobant tout aussi bien des questions écologiques, sociales, sociétales, identitaires, etc.) (cf. Chapitres 1 et 2), devient naturellement un objet/outil (cf. Chapitre 10) d'implication habitante et alors d'échange possible entre les différents acteurs de l'urbain.

Comment les habitants peuvent-ils être saisis de la question de la fabrique de leur cadre de vie, et surtout comment le paysage et l'approche paysagère peuvent-ils impliquer l'habitant et participer à la redéfinition de son statut ? Est-ce la participation au projet de paysage qui devrait nous préoccuper, ou plutôt comment, par une approche paysagère, plaçant l'habitant au centre, une autre implication habitante pourrait avoir lieu ?

Si traditionnellement (notamment dans les projets urbains ou d'aménagement), l'homme est considéré comme un citoyen, un usager ou un riverain, le paysage invite à le considérer comme un être sensible, comme un véritable habitant. Par le paysage, il est permis de considérer l'habitant en dehors des cadres institutionnels de la démocratie délégatoire ou participative, des conceptions fonctionnalistes de l'être renvoyant à des théories architecturales modernes (aujourd'hui mises en question) où l'homme n'est qu'individu-usager, ou encore des études dans lesquelles l'individu n'est qu'un marqueur géo-localisé par son logement (riverain). L'approche sensible nourrit alors différemment l'impératif délibératif. Il s'agit, par cette approche, de revaloriser l'expérience humaine (à la fois sensorielle, spatiale, sociale, politique, etc.). Au centre de notre travail se retrouve alors l'humain, non comme être abstrait, mais avec toutes ses expériences, sa corporéité et sa spatialité - « *notre existence, à chaque instant et de bout en bout est entièrement spatiale* » (Lussault, 2007, p. 7). Ainsi, « *le sujet se transforme en habitant ; il devient indissociable de son double spatial – défini selon les auteurs comme milieu humain, lieu, monde singulier etc. - cette localité protectrice et existentielle, qu'il construit, habite et imagine, cette démarche permet de mieux légitimer les singularités en les ancrant dans la causalité géographique pour éviter leur disqualification conjointe par la justification politique et le réductionnisme positiviste.* » (Lolive, 2008, p. 94).

La figure politique de l'habitant « *correspond à une transformation de longue durée de l'individu et de son environnement, qui se marque notamment par une exigence supplémentaire de qualité de vie et une demande croissante d'un rapport personnalisé et actif au monde.* » (Blanc, 2008, p. 181). Ainsi, l'habitant, nouvelle figure politique, invite à la prise en compte de son (ses) territoire(s), qui sont spatialement différents de ceux de l'administration politique. Il ne s'agit plus de prendre en

compte des morceaux d'espaces à données factuelles (climat, relief, formes diverses de l'espace, composition sociale, etc.), mais de considérer des entités spatiales et a-spatiales en même temps, inscrites dans les imaginaires, issues des pratiques quotidiennes, des usages, des implications, des sentiments, des ressentis, des vécus ; donnant lieu à des aspirations et projections ; étant le support de revendications et de construction politique... autrement dit, de prendre en compte les paysages... Car le paysage est là quand les gens qui l'expérimentent y sont, porteurs d'une expertise bien différente de celles habituellement mobilisées, une expertise de l'expérience, de l'appartenance et de l'attachement, du sensible vécu et actant, de l'être au monde.

Des conditions à l'implication habitante, les cultures professionnelles en question...

Comme vu, la thématique paysagère est en pleine effervescence ; la théorie du paysage tend à évoluer ; les pratiques s'adaptent et tendent à se rapprocher des problématiques plus larges comme celle du développement durable. Le « projet » se doit aujourd'hui d'être pluridisciplinaire (particulièrement quand il s'agit de paysage - *supra*), mais aussi pluriactoriel (l'habitant étant considéré comme un acteur non pris en compte). Toutefois, une certaine difficulté de rapprochement de la question paysagère et de celle de la participation, tout aussi bien au niveau théorique qu'au niveau plus opérationnel, ressort (cf. Chapitre 3). La « participation » habitante est bien loin d'être mise en place dans le quotidien de la conception du « projet », qu'il soit « urbain », « paysager », « architectural »... Si l'intention est donc affichée de prendre le pas d'une démarche participative pour contribuer à la décision, et si l'idée s'avère communément acceptée que le paysage peut constituer un levier privilégié pour accompagner cette nouvelle gouvernance, quels seraient alors les types d'actions, instruments, dispositifs... les plus adaptés, pour une réelle « participation paysagère », mais surtout pour l'intégrer dans les métiers concernés et référentiels d'action ? Telle est la question qui selon nous mérite d'être posée. D'autant plus qu'elle semble être d'actualité comme en témoignent : les apparitions récentes et à venir de quelques rares articles sur le sujet (Davodeau et Gomes Sant'Anna, à paraître en 2013), l'incitation dans le cadre du second appel à recherche du programme « Paysage et Développement Durable » à cette thématique¹⁶¹, le colloque « Paysage en partage » à venir et qui réunira plusieurs chercheurs sur cette même thématique¹⁶²...

Pour explication des freins à cette mise en action, notons particulièrement la persistance de la conception historique du paysage dans les mondes opérationnels, relative aux référentiels (Müller, 2004) des métiers de la conception : les routines et habitudes de l'action positionnent encore souvent l' « expert » (concepteur ou autre) comme seul traducteur du sensible (cf. Chapitre 3). Les exemples de tels projets sont nombreux voire représentent la majorité des projets qui touchent le paysage.

Loin de faire un bilan strictement négatif de la situation actuelle toutefois, des expériences, certes peu nombreuses et éparses, se révèlent plus qu'encourageantes en lien avec des effets de contextes et/ou certaines catégories d'acteurs. Des porteurs de projets font en effet preuve d'une

¹⁶¹ Il est à penser que quelques équipes traiteront des liens entre paysage et participation habitante dans ce cadre.

¹⁶² Le colloque aura lieu le 25 avril 2012 à Genève, nous y contribuerons avec une présentation issue de cette recherche.

certaine inventivité en termes d'approches, de thématiques, de méthodes, de dispositifs. A titre d'exemples, sont ainsi riches d'enseignements :

- le cas des Parcs Naturels Régionaux (PNR), parmi les acteurs moteurs de ces initiatives ralliant questions écologiques, sociales, économiques ; gestion locale et appropriation habitante de leurs territoires (ex. PNR de Bruche (cf. Marcel, 2009), PNR de Livradois-Forez (cf. Pernet, 2008)) ;
- dans le cadre de la conception de parcs et jardins (secteur « traditionnel » de l'action paysagiste), le cas des jardins d'Eole (cf. Renaud et Tonnelat, 2008) ou encore le renouveau des jardins partagés (notamment parisiens) ;
- d'autres initiatives, plus informelles, à l'instar du concours photographique « Mon paysage » organisé par Françoise Dubost et qui a vu le jour dans les années 2000 dans le prolongement du travail des observatoires de paysage qui se basaient sur le regard « expert » des artistes-photographes ;
- aussi, les travaux de plusieurs collectifs qui travaillent sur l'urbain, par ailleurs tous constitués d'équipes pluridisciplinaires et appartenant à la nouvelle génération (ex. Bruit du frigo, Coloco, Polimorph, Bazar urbain...).

Dans ce registre, serions-nous au cœur d'un changement des pratiques paysagères (au sens large du terme) ? Y aurait-il, comme le soutient Odile Marcel, un élan naissant chez les jeunes paysagistes de s'intéresser au vécu, à l'expérience... ? Quels seraient le poids et le rôle des parcours individuels, des formations, des cultures professionnelles dans la possibilité participative du paysage ? Est-ce une question de métiers ou plutôt de professionnels (avec de surcroît une histoire et un vécu) ?

Si l'objectif est de réussir, comme le courant des cosmopolitiques le propose, « *la composition d'un monde commun autour de l'étrange sous toutes ses formes* » (Lolive, 2008, p. 91), le pari de l'approche paysagère est aussi alors de traiter l'habitant comme « de l'étrange », comme un « autre »... Pour réussir une réconciliation des mondes, il s'agirait donc au préalable d'accepter alors que les démarches de projet soient plus réflexives et pluralistes. Et, cette pluralité de savoirs considère les « savoirs citoyens » (Sintomer, 2008) comme centraux, voire l'habitant comme « sachant » tel que son expérience quotidienne, celle d'« *acteur ordinaire* » pour reprendre les termes de Jacques Rancière, est à considérer aux côtés de celles des interlocuteurs habituels, notamment les « experts ». Cette condition, certes assez simpliste pourrait-on dire, suppose pourtant un certain nombre d'évolutions, non des moindres.

Une évolution nécessaire des métiers et savoir-faire de l'urbain... pour une opérationnalisation du sensible

Par-delà la considération de l'habitant dans les démarches et projets urbains, une évolution plus large des métiers et savoir-faire de l'urbain est à considérer en vue d'une opérationnalisation du sensible (notamment par le paysage multisensoriel). Cette évolution est elle-même soumise à plusieurs conditions et changements.

En premier, une considération équitable des disciplines est à considérer. Il s'agit d'accepter que disciplines, méthodes, outils... puissent se nourrir les uns les autres, sans qu'aucun n'aïlle dans le sens d'une acculturation autoritaire de l'autre. Autrement dit, il s'agirait de mêler, sans introduire d'ordre d'importance : les sciences « dures » (auxquelles recourent historiquement davantage les politiques publiques), les arts de la conception, et les Sciences Humaines et Sociales (SHS). Notons par exemple, que dans la « boîte à outils » mobilisée par le « paysagiste-médiateur » (Davodeau, Toublanc, 2010) figurent principalement des outils faisant partie de ceux des concepteurs (dessins, 3D, cartographies, photographies, observatoires photographiques, visites de terrain, carnets de terrain, plus rarement enquêtes, etc.), alors que les méthodes issues des SHS y trouvent plus difficilement leur place. Ainsi, les concepteurs, démunis d'outils, « font en faisant ». Ce qui constitue tout autant la force de ces démarches capables de s'adapter donc, que leur faiblesse, au caractère infondé méthodologiquement et théoriquement donc¹⁶³. Dans cette perspective, les fondements et surtout alors la place accordée à ce qui peut faire « science » ou « expertise » doivent être réinterrogés, alors que la tendance historiquement construite des politiques est de dévaloriser ce qui n'est pas enrichi de « preuves tangibles » (Stengers, 2002, p. 37). Des évolutions sont-elles constatées dans ce sens ? Si oui, quels seraient les sciences et arts les plus porteuses d'un métissage disciplinaire ? Dans quels contextes et pour quelles raisons ? Quel regard les politiques portent-elles à la multiplication des démarches et dispositifs innovants mentionnés précédemment ? Quelle est l'influence et le poids des formations, de ses acteurs (enseignants, intervenants extérieurs) et de leur propres trajectoire professionnelle et parcours individuel ? Sur ce dernier point, nous pouvons par exemple émettre l'hypothèse que les « urbanistes » (dont les professionnels formés dans le cadre de formations en urbanisme) seraient plus ouverts au croisement disciplinaire de part leur formation multiple, à la croisée de plusieurs disciplines, secteurs, structures. Plus encore, comment expliquer sinon mesurer les répercussions des sous groupes de la profession qui ont, à un moment de leur parcours, opéré une réorientation disciplinaire...?

Cette première série de questionnements quant à la place des différentes disciplines, nous conduit ainsi à une reconsidération des systèmes d'enseignement afin de conduire à une évolution des métiers de l'urbain. En effet, les formations ne sauraient être neutre dans les manières de faire et de penser. Dans ce cadre, il serait particulièrement bénéfiques que les enseignements se décloisonnent, que des passerelles soient créées entre (Terrin, 2009b), que les professionnels de l'urbain s'hybrident, que la pluridisciplinarité¹⁶⁴ soit *a minima* acquise, que l'interdisciplinarité¹⁶⁵ voire la trans(e)disciplinarité¹⁶⁶ (Paquot, 2007) soient un des principaux objectifs. Particulièrement, il s'agirait aussi que cette approche plus sensible de l'urbain soit intégrée dans l'enseignement. De fait, dans quelle mesure et pourquoi les diverses formations relatives à l'urbain intègrent-elles (ou non) cette dimension sensible ? Est-ce que cela implique une évolution dans les manières mêmes d'enseigner ? Considérant que les formations destinées aux futurs professionnels de l'urbain incluent de plus en plus la dimension sensible (car elle est en voie de

¹⁶³ Notons sur ce point que des réseaux d'expériences (ex. APPORT, ALPAGE) existent et visent à renforcer le bien-fondé de ce besoin d'appui théorique et méthodologique.

¹⁶⁴ Une ouverture à d'autres disciplines qui reste cependant bien délimitées.

¹⁶⁵ Un travail sur l'entre-deux / les frontières de deux ou plusieurs disciplines.

¹⁶⁶ Sortir de sa propre discipline pour s'en accaparer une autre, se l'approprier ou se laisser emporter par elle.

démocratisation dans les différents champs scientifiques), vont-elles changer la nature des processus d'acquisition des compétences et leurs contenus ? Quelles répercussions cela peut-il avoir sur les pratiques de conception urbaine ? Dans quelle mesure serait-il par exemple possible d'intégrer l'appréhension du discours des habitants dès la sensibilisation à la dimension sensible pour en faciliter l'appropriation par les futurs professionnels et chercheurs et aider à sa mise en action future ?

Plus encore, et peut-être alors aussi condition fondamentale à tout changement, les métiers de l'urbain devraient intégrer dans leur culture professionnelle¹⁶⁷ : réflexivité et doute. Plus en détails, il s'agit d'accepter de composer voire de susciter des réactions, mobilisations et controverses, telles que ces dernières « *constituent un enrichissement de la démocratie (...) et avec les forums hybrides au sein desquels elles se développent, de puissants dispositifs d'exploration et d'apprentissage des mondes possibles.* » (Callon, Lascoumes et Barthe, 2001, pp. 49-50). Ce qui revient à redéfinir la place et l'importance des habitants dans les démarches de projets afin de les impliquer et de les placer au cœur de ceux-ci ; condition pour faire émerger de nouvelles solutions, plus pertinentes et acceptables car co-construites par l'ensemble des parties prenantes du territoire. D'accepter en un mot, de composer avec l'incertitude, c'est-à-dire d'agir progressivement, de lancer une démarche, sans planifier exactement ni même savoir à l'avance quelle forme finale un projet ou une démarche aura. Un renouvellement de la conception urbaine (Terrin, 2009a) et de l'acceptation du projet est alors nécessaire. Une implication habitante en amont, en aval et pendant le processus de conception d'une multiplicité d'acteurs, et ce dans une logique de co-conception et de co-innovation, est imposée par les impératifs actuels (notamment le développement durable) : « *... un nouveau cadre méthodologique s'impose. La conception en tant que processus organisationnel et informationnel, est globale et continue, fondée sur un système d'acteurs hétérogène, qui débute bien avant l'activité traditionnelle de la maîtrise d'œuvre. Elle se poursuit après celle-ci par la transformation de l'ouvrage tout au long de sa vie...* » (Terrin, 2009b, p. 5). Comment les métiers de l'urbain peuvent-ils alors intégrer cette incertitude ? Est-elle créatrice d'innovations (conceptuelles, méthodologiques, formelles, techniques..) ? Quelle influence la réflexivité et le doute ont-ils dans le processus de projet et plus spécifiquement dans le processus de conception ?

Enfin, ces évolutions supposent aussi un changement fondamental des cultures professionnelles de certains acteurs de l'urbain, notamment des concepteurs (qu'ils soient architectes, paysagistes, urbanistes...). Ces évolutions concernent en premier lieu la déconstruction de la représentation que les concepteurs ont de leur métier, comme prétendu expert et médiateur du sensible habitant, comme créateur à mi-chemin entre les arts et la technique. Ici, nous pourrions émettre l'hypothèse que les professions les moins institutionnalisées (comme les paysagistes par exemple) seraient moins sujets à cette mise en expertise de leur profession et ainsi plus ouverts à des adaptations nécessaires à cette approche sensible. Que nous apprennent les évolutions de la profession et de la culture des paysagistes ? Quels sont les spécificités des paysagistes et alors en quoi se distinguent-ils des architectes ou des urbanistes ? Quelle est la place des cultures professionnelles ? Quelle est la place des trajectoires professionnelles ? Pour répondre à ces

¹⁶⁷ Nous entendons par cultures professionnelles le système intégré de valeurs, de savoirs et de savoirs-faire, communs aux membres d'une profession, que les professionnels activent de façon diverse (Champy, 2009).

questionnements, des comparaisons entre manières de faire (des paysagistes et des architectes par exemple) pourrait être riche d'enseignement. Plus particulièrement, il s'agirait de questionner la manière de « faire du projet », les outils mobilisés, ses temporalités, les thématiques traitées, l'intéressement à des questions techniques ou esthétiques (exclusivement visuelles et dans une logique de geste) et leur évolution. La reprofessionnalisation des architectes (Champy, 1999) mais aussi plus largement des métiers de la conception ne passerait pas aussi par l'enrichissement parfois oublié de leurs compétences formelles (et quasiment exclusivement visuelles) et techniques et leur ouverture au sensible ? L'intégration dans des équipes de conception de jeunes professionnels non formés à la conception n'aurait-elle pas des effets sur les manières de faire et une considération moins « formatée » de l'urbain ? L'impératif participatif n'obligerait-il pas une reconsidération de ce rôle d'« expert » unique ? Pour quelle réflexivité de la part des concepteurs ? Le développement durable dépassera-t-il l'impératif technico-énergétique et sera-t-il intégré comme un nouveau système de référence, peut-être plus sensible ?

Aussi et en parallèle, les concepteurs ne sauraient être les seuls à être questionnés. La commande publique est aussi une des principales sources du maintien et du renforcement de ces cultures professionnelles qui excluent le sensible (nécessité de mandateurs architectes, critères d'évaluation pas toujours ouverts à l'innovation ou à l'introduction de nouveaux acteurs, incitation à l'interdisciplinarité sans la vérifier pleinement, jugement par des rendus visuels et normalisés...). De même, la recherche (et les manières d'être chercheur), malgré quelques efforts (par exemple les Partenariats Institutions-Citoyens pour la Recherche et l'Innovation - PICRI ou des initiatives isolées de collaboration d'équipes de recherche avec des concepteurs ou des décideurs dans le cadre des projets et démarches précises) serait aussi à interroger, notamment par ses prolongements trop rarement opérationnels. Comment faire travailler ensemble et dans un même objectif habitants, concepteurs, décideurs, chercheurs, futurs professionnels... ?

C'est seulement à ces conditions et par-delà les efforts pour faire avancer de manière réflexive ces vastes « chantiers » que la multisensorialité du paysage et de l'urbain ne saurait plus être oubliée.

C'est en vue de ces objectifs que ce travail doctoral a souhaité, modestement, contribuer et inciter.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie est volontairement présentée par ordre alphabétique. Le sujet qui est le nôtre, le paysage multisensoriel, objet hybride (entre différentes disciplines, champs et secteurs), nous invite à faire ce choix afin d'être en accord avec le propos tenu dans cette thèse, qui défend a minima une certaine interdisciplinarité et intercognitivité. Ainsi, ce choix est opéré afin de dépasser les découpages disciplinaires ou de champs habituellement opérés dans les bibliographies thématiques. Il semble aussi important de noter que, outre les références présentes dans le corps du texte, certaines autres références trouvent aussi leur place dans cette bibliographie.

A

- Abélès M., Charles L., Jeudy H.-P., Kalaora B. (dir.), 2000, *L'environnement en perspective. Contextes et représentations de l'environnement*, L'Harmattan, 258 p.
- Agence de développement et d'urbanisme de Lille Métropole, Agence Pattou et Associés, Tribu, Dominique Mons, 2005, « Lille Métropole : pour un renouvellement urbain durable », Deuxième étape de la recherche « Guide méthodologique », dans le cadre du programme de recherche *Renouvellement Urbain et environnement – RUE 2000*, pour le PUCA LMCU, CDC, ADEME, février, 29 p.
- Agence Régionale de l'Environnement et des Nouvelles Energies (ARENE), 2005, *Quartiers durables, guide d'expériences européennes*, 146 p.
- Altman I., Wohlwill J.-F., 1983, *Behavior and the natural environment*, New York, Plenum Press, 346 p.
- Amenités - Faburel G. (coord.), Chevallier K., Elli A., Tartière S., Battais M. (avec l'aide de N. Hue et L. Marquer), 2011, *Paysages, milieux écologiques et cadre de vie comme ancrages territoriaux et perspectives de changement : Diagnostics écologique et paysager, enquête socio-environnementale chez l'habitant et conférence citoyenne pour une prospective territoriale entre Charleville-Mézières et Reims*, Rapport Final du Bureau de recherches Aménités pour RTE Nord-Est, 170 p.
- Amphoux P., 2001, « L'observation récurrente », in. Grosjean M. et Thibault J.-P. (sous la dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Parenthèse, pp. 153-170.

- Amphoux P., 2003, « Ambiance architecturale et urbaine », in. Lévy J., Lussault M. (ed.), *Dictionnaire de la géographie*, Belin, pp. 60–61.
- Amphoux P., 2003, « L'observation récurrente : une approche reconstructive de l'environnement construit », in. Moser G., Weiss K., *Espaces de vie : aspects de la relation homme-environnement*, Armand Colin, pp. 227–244.
- Amphoux P., Thibaud J.-P., Chelkoff G., 2004, *Ambiances en débats*, A la croisée, 309 p.
- Ardenne P., 2004, « La ville objet d'art, matériau et medium », in. *L'observatoire des politiques culturelles - Ce que les artistes font à la ville*, n°26, pp. 26-28.
- Ardrey R., 1966, « The Territorial imperative. A personal inquiry into the animals origins of property and nations », in. Charvet J.-P. (dir.), 2000, *Dictionnaire de géographie humaine*, Liris, 191 p.
- Ascher F., 1998, *La république contre la ville. Essai sur l'avenir de la France urbaine*, L'Aube, 200 p.
- Ascher F., 2001, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, L'Aube, 106 p.
- Assunto R., 2002, « Paysage, milieu, territoire : une tentative de mise au point conceptuelle (1976) », in. *Carnets du paysage*, printemps/été 2002, pp. 60-63.
- Atelier Parisien d'Urbanisme (APUR), 2005, *Tranche de ville. Habiter Paris ou comment apprécier la qualité de la vie urbaine à Paris ?*, novembre, Laboratoire Architecture/Anthropologie, 79 p.
- Aubry P., 2006, « Paysage urbain », in. *Mouvance 2 – Du jardin au territoire. Soixante-dix mots pour le paysage*, La Villette, pp. 79-80.
- Audas N., Martouzet D., 2008, « Saisir l'affectif urbain. Proposition originale par la cartographie de réactivation des discours », Communication au colloque Penser la ville – approches comparatives, 25 – 26 octobre 2008, Centre Universitaire de Khenchela, Algérie, accessible sur : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00380553/en>
- Augoyard J.-F., 1995, « L'environnement sensible et les ambiances architecturales », in. *Espace géographique*, n°4, pp. 302-318.
- Augoyard J.-F., 2001, « La conduite de récit », in. Grosjean M. et Thibault J.-P. (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Parenthèse, pp. 173-196.
- Augoyard J.-F., Torgue H., 1995, *A l'écoute de l'environnement. Répertoire des effets sonores*, Parenthèses, 174 p.
- Augoyard J.-F. (resp. scient.), Leroux M., Aventin C., Augoyard E., 2003, *L'expérience esthétique ordinaire de l'architecture*, Rapport final dans le cadre du Programme Action Ville, Pour le Ministère de la Recherche, Tome 2, 342 p.
- Augoyard J.-F. (resp. scient.), Leroux M., Aventin C., Augoyard E., 2003, *L'expérience esthétique ordinaire de l'architecture*, Rapport final dans le cadre du Programme « Action Ville », Pour le Ministère de la Recherche, Tome 1, 180 p.
- Authier J.-Y. (dir.), 2001, *Du domicile à la ville. Vivre en quartier ancien*, Anthropos, 214 p.
- Authier J.-Y., Bacqué M.-H., Guérin-Pace F., 2007, *Le quartier, enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, 293 p.
- Authier J.-Y., Fijalkow Y., Philifert P., 2007, « Introduction », in. Authier J.-Y., Bacqué M.-H., Guérin-Pace F., *Le quartier, enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, pp. 15-20.

B

- Bachelard G., 1957, *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires Françaises, 214 p.
- Bacqué M.-H., 2005, « L'intraduisible notion d'empowerment vu au fil des politiques urbaines américaines », in. *Territoires*, septembre, pp. 32-35.
- Bacqué M.-H., 2002, « Mixité », in. Segaud M., Brun J., Driant J.-C. (dir.), *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Armand Colin, pp. 297-298.
- Bacqué M.-H. et Gautier M., 2011, « Participation, urbanisme et études urbaines. Quatre décennies de débats et d'expériences depuis "A ladder of citizen participation" de S.R. Arnstein » », in. *Participation*, 2011/N°1, pp. 36-66.
- Bacqué M.-H., Sintomer Y., 2011, « Le temps long de la participation », in. Bacqué M.-H., Sintomer Y., *La démocratie participative. Histoire et généalogie*, La Découverte, pp. 9-35.
- Bailly A., 1981, *La géographie du bien-être*, PUF, 239 p.
- Bailly A., 1990, « Paysages et représentations », in *Mappemonde n°3 : Enseigner la carte*, pp. 10-13.
- Balez S., 1996, *Les Ambiances olfactives dans l'environnement construit. Validité de la notion d'effet odorant*, mémoire de DEA, Grenoble, CRESSON, 114 p.
- Balez S., 2000, « L'observation des ambiances olfactives en milieu urbain. », in. Mattei M.-F., Pumain D., *Données urbaines*, n°3, Economica, pp. 427-435.
- Barraqué B., Faburel G. (dir.), 2003, « Ambiances et Espaces Sonores » – dossier, in. *Espaces et sociétés*, n°115, L'Harmattan, 268 p.
- Barré F., 2004, « L'Architecture pour tous... », in. Madec P., *Habitant. Le texte*, Ministère de la Culture et de la communication, pp. 6-8.
- Barridon M., 1999, « Le paysage, les jardins, et l'optique : quelques jalons », in. Poullaouec-Gonidec P., Gariépy M., Lassus B., *Le paysage, territoire d'intentions*, L'Harmattan, pp. 14-21.
- Basile M., Terrin J.-J., 2009, « Le projet IP City. Une recherche sur la place des technologies de réalité mixte dans la représentation du projet urbain », in. *Flux*, n°78, Octobre-Décembre, pp. 58-67.
- Béal V., Gauthier M., Pinson G., 2011, *Le développement durable changera-t-il la ville ? Le regard des sciences sociales*, Université de Saint-Etienne, 461 p.
- Beauchard J., 2003, *Génie du territoire et identité politique*, Harmattan, 149 p.
- Bellante J., 2007, « Vers des quartiers durables en France », in. Bergé A., Collot M., in. *Chantier Quartiers durables*, avril, Ousia, 15 p.
- Berlan-Darqué M., Luginbühl Y., Terrasson D., 2007, *Paysage, de la connaissance à l'action*, Quae, 316 p.
- Berleant A., 1988, « Aesthetics perception in environmental design », in. Nasar J. (dir.), *Environmental aesthetics : theory, research and applications*, Cambridge university Press, pp. 84-119.
- Berleant A., 1992, *The aesthetics of environment*, Temple University Press, 218 p.
- Berleant A., Carlson J., 2004, *The aesthetics of natural environments*, Broadview Press, 312 p.
- Bernfeld D., Mayerl M., Mayerl R., 1980, *Architecture et urbanisme participatifs. Expériences françaises dans le contexte européen*, Editions du Ciedart, 141 p.

- Berque A. (dir.), Aubry P., Donadieu P., Lafarge A., Le Dantec J.-P., Luginbühl Y., Roger A., 2006, *Mouvance II, Soixante-dix mots pour le paysage*, Editions de la Villette, 128 p.
- Berque A. et Collot M., 1997, *Les enjeux du paysage*, Ousia, 368 p.
- Berque A., 1995, *Les raisons du paysage, de la Chine antique aux environnements de synthèse*, Hazan, 192 p.
- Berque A., 1996, *Être humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène*, Gallimard, 212 p.
- Berque A., 2000, *Ecoumène, introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 272 p.
- Berque A., 2000 (rééd.), *Médiance. De milieux en paysages*, Belin, 159 p.
- Berque A., 2005, « Cosmophonie et paysage moderne », Colloque international Paysage et modernité, CNRS/Université Paris III, 10-12 mars 2005, 11 p.
- Berque A., 2007, « Cosmophonie et paysage moderne », in. Bergé A. et Collot M. (textes réunis par), *Paysage et modernité(s)*, Ousia, pp. 42-65.
- Bertrand G., 1972, « La science du paysage, une science diagonale. », in. *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, T. 43, n°2, pp. 127-134.
- Besse J.-M., 2010, « Le paysage, espace sensible, espace public », in. *META. Research in Hermeneutics, Phenomenology and Practical Philosophy*, vol.II, n°2, 259-286.
- Besse J.-M., 2008, « Cartographies et pensée visuelle. Reflexions sur la schématisation graphique », in. Laboulais I. (dir.), *Les usages des cartes (XVII-XIXe siècles). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Presses universitaires de Strasbourg, pp. 19-32.
- Besse J.-M., 2009, *Le goût du monde. Exercices de paysage*, Actes sud/ENSP, 229p.
- Besse J.-M., 1997, « Entre géographie et paysage : la phénoménologie », in. Collot M. (dir), *Les enjeux du paysage*, Bruxelles, Ousia, 330-341.
- Bierens de Haan C., Schaeffer V., 2008, « Pays-Bas : quatre quartiers durables, entre désirs et réalités », in *La revue Urbanisme*, n°369, mai-juin, pp. 34-40.
- Bigando E., 2006, *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Medoc et de la Basse Vallée de l'Isle)*, thèse de doctorat en géographie, Guy Di Méo (dir.), Université de Bordeaux 3, 490 p.
- Bigando E., 2008, « Le paysage ordinaire, porteur d'une identité habitante. Pour penser autrement la relation des habitants au paysage. », in. *Projet de Paysage*, 13 p.
- Blanc N., 2008, « Ethique et esthétique de l'environnement », in. *EspacesTemps.net*, 11 p.
- Blanc N., 2009, « Environnements naturels et construits : une liaison durable ? », in. Afeissa H.-S. (dir.), *Ecosophies, la philosophie à l'épreuve de l'écologie*, pp. 229-244.
- Blanc N., 2010, « De l'habitabilité urbaine », in. Coutard O., Lévy J.-P. (Eds.), *Ecologies urbaines*, Economica – Anthropos, pp. 169-183
- Blanc N. (dir.), Bridier S., Choen M., Glatron S., Gresillon L., 2004, *Des Paysages pour vivre la ville de demain. Entre visible et invisible*, Rapport final dans le cadre du Programme « Paysage et politiques publiques », Pour le MEDD, UMR LADYSS – CNRS, 256 p.
- Blanc N., Lolive J., 2009, « La restauration écologique : une nouvelle formation du monde ? », in. *Cybergeog : European Journal of Geography, Esthétique et environnement*, 14 p.
- Blondiaux L., 2008, *Le nouvel esprit de la démocratie – Actualités de la démocratie participative*, Le Seuil et La République des Idées, 112 p.

- Blanchet A., Gotman A., 1992, *L'enquête et ses méthodes*, Nathan Université, 117 p.
- Blanchet A., 2005, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Armand Colin, 128 p.
- Blanchon B., 1998, *Pratiques paysagères en France de 1945 à 1975 dans les grands ensembles d'habitation*, Ville recherche diffusion, 394 p.
- Boissieu (de) E., Donadieu P., 2002, *Des mots de paysage et de jardin*, Educagri, 316 p.
- Bonaiuto M., Fornara F., Bonnes M., (2003), « Indexes of perceived residential environment quality and neighbourhood attachment in urban environments: a confirmation study in the city of Rome », in. *Landscape and Urban Planning*, n°65, pp. 41-52.
- Bonardi C., Roussiau N., 1999, *Les représentations sociales*, Dunod, 127 p.
- Bonnes M., Aiello A., Bonaiuto M., (1999), « Les espaces verts urbains dans les pratiques et les représentations des habitants », in. *Villes en parallèle*, n°28-29, pp. 176-192
- Bordeuil J.-S., Courcy (de) C., Tamisier C., Girard R., 2009, *Le développement durable comme préoccupation ordinaire de l'exercice paysagiste : l'exemple de la région PACA*, Rapport final pour le Ministère de l'Écologie et du Développement durable, dans le cadre du programme de recherché « Paysages et développement durable », 123 p.
- Bourdieu, 1982, *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, 243 p.
- Bourg D., Boy D., 2005, *Conférences de citoyens, mode d'emploi : Les enjeux de la démocratie participative*, Charles Léopold Mayer, 105 p.
- Bouvier D., *Augustenborg, de la réhabilitation écologique vers un renouveau social ?*, Agence Lille Métropole, Lille, 6 p.
- Bouvier V., Polet E., 2005, « Etude du suivi du regard : comment regarde-t-on les paysages ? », Communication orale aux 3èmes rencontres du végétal, INH Angers, 18 novembre 2005.
- Boyer J.-C., 2003, « Le rôle respectif de l'Etat et des collectivités territoriales dans l'aménagement du territoire aux Pays-Bas », in. *Territoires 2020*, DATAR, pp. 69-75.
- Brady E., 2003, *Aesthetics of the Natural Environment*, University Alabama Press, 304 p.
- Brady E., 2007, « Vers une véritable esthétique de l'environnement : l'élimination des frontières et des oppositions dans l'expérience esthétique du paysage », in. Lolive J., Blanc N. (coord.), *Cosmopolitiques – Cahiers théoriques pour l'écologie politique*, n°15 « Esthétique et espace public », éditions Appogée/Cosmopolitiques, pp. 61-72.
- Breton (le) D., 2006, *La Saveur du monde : une anthropologie des sens*, Métailié, 452 p.
- Breux S., 2007, *Les Paysages de la cité : des représentations territoriales aux politiques publiques*, Université Laval, Réseau Villes-Régions-Monde, 19 p.
- Breviglieri M., 2009, « Les habitations d'un genre nouveau. Le squat urbain et la possibilité du « conflit négocié » sur la qualité de vie. », in. Pattaroni L., Rabinovich A., Kaufmann V. (dir.), *Habitat en devenir*, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 16 p.
- Bromberger C., 2007, « Toucher », in. *Revue Terrain*, n°49, septembre, Maison des sciences de l'homme, pp. 5-10.
- Brunet B., Ferras R., Thery H., 1997, *Les mots de la géographie, Dictionnaire critique*, La Documentation Française, 518 p.
- Bulot T., Veschambre V., 2006, *Mots, Traces et Marques – Dimension spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, L'Harmattan, 246 p.

C

- Calange C., 1995, « De la nature de la ville », in. *Annales de la recherche urbaine*, n°75, décembre, pp. 12-19.
- Callon M., Lascoumes P., Barthes Y., 2001, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Le Seuil, 358 p.
- Candau J., Jeanjean A., 2006, « Des odeurs à ne pas regarder... », in. *Terrain*, n°47, septembre, Maison des Sciences de l'Homme, pp. 51-68.
- Carroll N., 1993, « On Being Moved by Nature : Between Religion and Natural History » in. Kemal S., Gaskell I., *Landscape, Natural Beauty and the Arts*, Cambridge University Press, pp. 368-384
- Cauquelin A., 2002, *L'invention du paysage*, Presses universitaires de France, 181 p.
- Cauquelin A., 2002, *Le site et le paysage*, Presses universitaires de France, 191 p.
- Cavendish M., 2001, *Observation upon experimental philosophie*, Cambridge University Press, 338 p.
- Chalier C., 1995, *Sagesse des sens. Le regard et l'écoute dans la tradition hébraïque*, Albin Michel, 211 p.
- Champy F., 1999, « Vers une déprofessionnalisation ? L'évolution des compétences des architectes en France depuis 1980 », in. *Cahiers de la Recherche architecturale et urbaine*, n° 2-3, n° spécial « Métiers », p. 27-38
- Champy F., 2000, « Les architectes, les urbanistes et les paysagistes », in. Paquot T., Body-Gendrot S., Lussault M., *La ville et l'urbain - L'état des savoirs*, La Découverte, pp. 255-267.
- Charles L. (resp. scient.), 2004, *Représentations de la pollution atmosphérique en région Ile - de - France ainsi que des mesures d'alerte et de contrôle*, Fractal, 71 p.
- Charles L., 2000, « A la recherche d'une théorie de l'environnement », in. Abélès M., Charles L., Jeudy H.-P., Kalaora B. (dir.), *L'environnement en perspective. Contextes et représentations de l'environnement*, L'Harmattan, 258 p., pp. 10-25.
- Charlot-Valdieu C., Outrequin P., 2004, « Analyse de projets de quartiers durables en Europe » in. Vol. *HQE2R n°3* – Projet de recherche dans le cadre du programme « Energie, Environnement et développement durable », pour la Commission Européenne, 190 p.
- Charlot-Valdieu C., Outrequin P., 2009, *L'urbanisme durable : concevoir un écoquartier*, Le Moniteur, 295 p.
- Charmes E., 2010, « La densification en débat », in. *Etudes Foncières : Effet de mode ou solution durable ? - La densification en débat*, n°145, pp. 20-23
- Chelkoff G., Paris M., (en cours), *La nature au bord de la route : le cas des jardins partagés de l'agglomération grenobloise*, Recherche dans le cadre du programme Infrastructures de Transport Terrestres, Ecosystèmes et Paysage – ITTECOP
- Chelkoff, 2001, « Forme, formants et formalités : trois catégories d'analyse de l'environnement urbain », in. Grosjean et Thibaud (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Parenthèses, pp. 101-124
- Chemetoff, 1998, « La ville de l'espace public », in. Cuillier F., *Les débats sur la ville*, Agence d'Urbanisme Bordeaux Métropole Aquitaine, 6 p.
- Chételat J., 2009, « La figuration cartographique de l'espace sonore », in. *Images re-vues*, n°7, 16 p.

- Chevallier K, 2010, *Sous les pavés le paysage ! Corps et sensible en mouvement vers une ville durable*, Faburel G., Paquot T. (dir.), Mémoire de Master 2 « Urbanisme et Aménagement », parcours Formation continue, « Maitrise d'ouvrage de projets urbains », 166 p.
- Chevrier J.-F. et Hayon W., 2003, *Paysages territoires. L'Ile-de-France comme métaphore*, Paranthèses, 427 p.
- Cheyran J.-P., 2002, *Paysage : production, matérialité, transformation, et politiques publiques. Application à 4 PNR (ou projets) en montagnes méditerranéennes*, Rapport final de synthèse dans le cadre du Programme de recherche : « Politiques publiques et paysages : analyse, évaluation, comparaisons », pour le MEDDM, mai, 10 p.
- Choay, 1965, *L'urbanisme Utopies et réalités, une anthologie*, Points, 448 p.
- Chouquer G., 1998, *Les Formes Du Paysage - L'Analyse Des Systèmes Spatiaux*, Tome 3, Errance, 198 p.
- Chouquer G., 2000, *L'étude des paysages : Essais sur leurs formes et leur histoire*, Errance, 208 p.
- Classen C. (dir.), 2005, *The Book of Touch*, Berg, 461 p.
- Clément G., Demonque C., Hansen-Love L., Kahn P., 2000, *La philosophie de A à Z*, Hatier, 322 p.
- Clément G., Tiberghien G.-A., 2009, *Dans la vallée – Biodiversité, art et paysage*, Bayard, 272 p.
- Clergeau P., 2007, *Une écologie du paysage urbain*, Editions Apogée, 137p.
- Collot M., Saint Girons B., Chenet F. (dir.), 2001, *Le paysage état des lieux*, Ousia, 541 p.
- Collot, 1999, « Points de vue sur la perception des paysages », in. Roger (dir.), *La théorie du paysage en France*, pp. 212 - 223
- Colon P.-L., 2008, « Du sensible au politique : vers une nouvelle approche de l'environnement sonore. », communication dans le cadre du colloque *Espaces de vie, espaces-enjeux : entre investissements ordinaires et mobilisations politiques* - Co-organisé par l'RESO (UMR 6590) et le CRAPE (UMR 6051) 5-7 November 2008, Université de Rennes 2 et IEP, Rennes, France, 12 p.
- Corajoud, 1993, *Paysagisme à grande échelle*, 19/02/1993, Le Moniteur
- Corbin A., 1986, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire sociale XVIII – XIX*, Flammarion, 334 p.
- Corbin A., 2007, « Culture somatique et construction des paysages », in. Bergé A., Collot M. (textes réunis par), *Paysage et modernité(s)*, Ousia, pp. 210-220.
- Corbin A., Lebrun J., 2001, *L'homme dans le paysage – entretien avec Jean Lebrun*, Textuel, 190 p.
- Cosmopolitiques (Collectif), 2004, *Aimons la ville!*, Le Seuil, 222 p.
- Couic M.C., 2000, *La dimension intersensorielle dans la pratique de l'espace urbain : une approche méthodologique pluridisciplinaire*, Thèse de doctorat, Augoyard J.-F. (dir.) CRESSON - Université de Nantes - ISITEM Grenoble, 249 p.
- Cresswell T., 2005, « Moral geographies », in. Atkinson D. et al. (eds.), *Cultural geography : a critical dictionary of key concepts*, IB Tauris, pp. 128-134.
- Corbusier (Le), 1957 (réed.), *La Charte d'Athènes*, Points, 190 p.

D

- D'Architecture*, 2011, dossier spécial « Le citoyen arrive! Vers une société active sur son cadre de vie », mars, 82 p.
- D'Architectures*, 2010, dossier spécial « Ecoquartier : de l'angélisme à l'expectative », novembre, 37 p.
- Da Cunha, 2005, « Régime d'urbanisation, écologie urbaine et développement urbain durable : vers un nouvel urbanisme », in. Da Cunha A., Knoepfel P., Leresche J.-P., Nahrath S. (dir.), *Enjeux du développement urbain durable. Transformations urbaines, gestion des ressources et gouvernance*, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 471 p.
- Dagognet F., Marcel O., Corajoud M., Racine M., Guery F., 1993, *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage*, Seyssel, Champ-Vallon, 240 p.
- Dardel E., 1952, *L'Homme et la Terre : nature de la réalité géographique*, CTHS, 199 p.
- Davodeau H. et Gomes Sant'Anna C., (à paraître), « La participation du public et ses incidences sur l'évolution des théories et pratiques du projet des paysagistes », *Territoire en mouvement*, 11 | 2011, mis en ligne le 01 septembre 2013, consulté le 03 décembre 2011 sur : <http://tem.revues.org/1225>
- Davodeau H., 2005, La sensibilité paysagère à l'épreuve de la gestion territoriale, *Les Cahiers de Géographie du Québec*, volume 49, numéro 137, p.177-189
- Davodeau H., Toubanc M., 2010, « Le paysage-outil, les outils du paysage. Principes et méthodes de la médiation paysagère. », Communication dans le cadre de la conférence OPDE – Outils pour décider ensemble. Aide à la décision et la gouvernance, 25/26 octobre 2010 à Montpellier, 17 p.
- Davodeau, 2004, « L'enjeu paysager, vecteur de l'appropriation de l'espace : un exemple de projet de territoire à Saint-Léger des Bois (Maine-et-Loire) », in. *ESO*, N° 21, mars, 5p.
- De Certeau M., 1990, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Gallimard, 416 p.
- Debarbieux B., 1995, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », in. *L'Espace géographique*, tome 24, no 2, p. 97-112
- Debarbieux B., 2003, « Territoire » in. Lévy L., Lussault M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, pp. 910-912.
- Descola P., 2005, *Par delà nature et culture*, Gallimard, 618 p.
- Devanne A.-S., Le Floch S., 2008, « L'expérience esthétique de l'environnement : une tensionsociopolitique entre l'ordinaire et l'extraordinaire ? », in. *Natures Sciences Sociétés*, n° 16, EDP Sciences 2008, pp. 122-130.
- Développement durable et territoires*, Dossier 7 : Proximité et environnement, <http://developpementdurable.revues.org/index2716.html>
- Dewey J., 2010, *Le public et ses problèmes*, Gallimard, 336 p.
- Di Méo G. et Buléon P. (dir.), 2005, *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*, Armand Colin, 304 p.
- Di Meo G., 1994, « Patrimoine et territoire, une parenté conceptuelle », in *Espaces et Sociétés*, n°78, pp. 15-34.
- Di Meo G., 1996, *Les territoires du quotidien*, L'Harmattan, 208 p.
- Di Meo G., 1998, *Géographie sociale et territoire*, Nathan, 317p.

- Donadieu P., 1996, « Disneyland Paris est-il un paysage ? », in. *Le courrier de l'environnement de l'INRA*, 4 p.
- Donadieu P., 2001, *La société paysagiste*, Actes Sud/ENSP, 149 p.
- Donadieu P., 2005, « Le paysage et les paysagistes. Paysager n'est pas seulement jardiner », in. Droz Y., Miéville-Ott V. (dir.), *La polyphonie du Paysage*, pp. 21-52.
- Donadieu P., 2009, *Les paysagistes - Ou les métamorphoses du jardinier*, Actes Sud, 169 p.
- Donnadieu P., 2008, « Le paysagiste est-il un expert ? », in. *Projet de Paysage*, 6 p.
- Douglas Porteous J., 1990, *Landscapes of the Mind : Worlds of Senses and Metaphor*, University of Toronto Press, 227 p.
- Droz Y., Miéville-Ott V. (dir.), 2005, *La polyphonie du Paysage*, Editions des Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 225 p.
- Dubois D., 2006a, « Les « mots » et les catégories cognitives du sensible : des rapports problématiques. Des couleurs, des odeurs et des bruits », in. *Cahiers du LCPE*, n°7, septembre, pp. 19-38.
- Dubois D., 2006b, « Des catégories d'odorants à la sémantique des odeurs. Une approche cognitive de l'olfaction. », in. *Terrain*, n°47, septembre, pp. 89-106.
- Dubois D., Guastavino C., Raimbault M., 2006, « A cognitive approach to urban soundscapes : using verbal data to access everyday life auditory categories », in. *Acta Acustica united with Acustica*, n°6, novembre/décembre, pp. 865-874.
- Dubois-Taine G., Chalas Y., 1997, *La ville émergente*, L'aube, 285 p.
- Dulau R. (dir.), Pitte J-R., 1998, *Géographie des odeurs*, L'Harmattan, 255 p.
- Dupire M., 1987, « Des goûts et des odeurs : classifications et universaux », in. *L'homme*, vol. XXVII, n°104, pp. 5-25.

E

- Echo Bruit*, mars 2010, n°128, « Montreal : Le son à la carte », p. 25
- Ecoparcs, *Bo01 – Vastra Hamnen – Malmö – Suède*, 2 p.
- Ellena J.-C., 2010, in. Jacques Ferrier architectures / Cofres SAS (sous la dir.), *Pavillon France*, Archibooks, 208 p., pp. 108-109
- Emelianoff C. et Stegassy R., 2010, *Les pionniers de la ville durable. Récits d'acteurs, portrait de villes en Europe*, Autrement, 294 p.
- Emelianoff C., 2004, « Urbanisme durable ? », in. *Ecologie et Politique*, Vol. n°29, Syllepse, 244 p.
- Emelianoff C., 2004, *Les villes européennes face au développement durable, une floraison d'initiatives sur fond de désengagement politique*, 34 p.
- Emelianoff C., 2006. « Connaître ou reconnaître les inégalités environnementales ? » in. *ESO, Travaux et Documents* n° 25, décembre, pp. 35-43.
- Emelianoff C., 2007a, « La ville durable : l'hypothèse d'un tournant urbanistique en Europe », in. *Développement durable - L'information géographique*, vol. 71, n°3, pp. 48-65.
- Emelianoff C., 2007b, « Les quartiers durables en Europe : un tournant urbanistique ? », in. *Urbia*, n°4 - *Eco-quartiers et quartiers durables*, pp 18-37.

Emelianoff C., 2008, "L'éco-quartier peut servir de levier à un changement de mode de vie", Entretien, Territoires, n°487, avril, pp. 28-30

Emelianoff, 2005, « Inégalités environnementales et attractivité résidentielle », contribution au Colloque organisé par Urba + : *Inégalités environnementales et sociales : l'environnement, facteur de cohésion urbaine ?*, Créteil, 19 mai 2005, Institut d'Urbanisme de Paris, en partenariat avec l'ADEME, le PUCA et l'Université Paris XII (Actes à paraître).

Energies-cités, 2001, *Nouveau quartier durable pour Malmö*, 5 p.

Estienne I., 2009, « (Projet de) paysage/territoire/reconversion : situation en France, 1960-1990. », in. *Cahiers thématiques n°9 – Paysage, territoire, reconversion*, La Maison des sciences de l'homme, pp. 99-117.

F

Faburel G., Roché C. 2012, « Entre les éco-quartiers et l'habiter écologique : les valeurs et les principes de l'action territoriale pour la ville durable », Colloque Sociologie des approches critiques du développement et de la ville durables, Ecole Supérieure d'Architecture Paris Val-de-Seine, Université Paris VIII et UMLR LAVUE, Paris, 2 et 3 février, 15 p.

Faburel G. (coord.), Gourlot N., Manola T. - Bureau de recherches Aménités : Aménagement, Environnement et Territoires et Lab'Urba (Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne), Hernandez O., Polack J-D., Dubois D., Resche-Rigon P. - Laboratoire d'Acoustique Musicale - Institut Jean Le Rond d'Alembert (Université Pierre et Marie Curie - Paris VI et CNRS), Masson D., Germon O. et Delas J. - Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'Environnement Urbain (CRESSON - CNRS - Ecole d'Architecture de Grenoble), Lolive J. - Laboratoire Politiques Publiques, Action Publique, Territoires (PACTE – Université Joseph Fourier, Grenoble – CNRS), Woloszyn P. - Laboratoire Espaces et Sociétés (ESO - Université Rennes II - CNRS), Schulte-Fortkamp B. - Institute of Fluid Mechanics and Engineering Acoustics (Université de Berlin), Beaumont J. - Institut National de Recherche sur les Transports et leur Sécurité (INRETS), Strauss P. - Centre d'Information et de Documentation sur le Bruit (CIDB), 2010, *Programme SASUPHII - Séminaire sur les Ambiances Sonores Urbaines : Pratiques et Habitudes de l'Interdisciplinaire pour l'Intersectoriel. L'habitant dans les recherches scientifiques sur le bruit, et dans l'évaluation sonore pour l'action urbaine et territoriale*, pour le compte du Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement Durable et de la Mer, dans le cadre du PREDIT, 143 p.

Faburel G. (resp. scient.), Manola T., Geisler E., Tribout S., Davodeau H., 2009, *Les quartiers durables : moyens de saisir la portée opérationnelle et la faisabilité méthodologique du paysage multisensoriel ?*, Rapport Intermédiaire dans le cadre du PIRVE, pour le CNRS et le PUCA, décembre 2009, 76 p.

Faburel G., Gueymard S., 2008, *Vécu environnemental et qualité de vie en région Ile-de-France. Une approche des inégalités environnementales*, Rapport final du CRETEIL (Université Paris Est) pour le Programme Politiques Territoriales et Développement Durable, Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement Durable et de l'Aménagement du Territoire, mai, 133 p.

Faburel G. et Manola T., 2008, « Le sensible et le bien-être comme autre entrée de l'environnement en politique : un rôle pour développement durable ? », communication au colloque international *La problématique du développement durable vingt ans après : nouvelles lectures théoriques, innovations méthodologiques, et domaines d'extension*, organisé par le CLERSE (CNRS-Université de Lille 1), 20-22 novembre, 21 p.

- Faburel G. et Manola T. (coord.), Brenon L., Lévy L., Gourlot N., Grenier A., Charre S., Leservoisière S., Marcou M., Tong Canh T., Benoît G. (CRETEIL), 2007, *Le sensible en action. Le vécu de l'environnement comme objet d'aide à la décision. Tome 1 : sensible, ambiance, bien-être et leur évaluation, en situation territoriale*, pour l'Observatoire de l'Environnement Sonore du Val-de-Marne (ODES 94), Institut d'Urbanisme de Paris, avril, 84 p.
- Faburel G. (coord.), Manola T., Gourlot N. (CRETEIL), Rémy N., Atienza R. (CRESSON), Moser G., Castano C. (LPEnv), Dubois D., Resche-Rigon Ph. (LAM), avec la participation de A. Roy – IFEN – et J. Lolive – SET – CNRS, 2007, *Le poids des territoires dans le vécu des nuisances sonores. Des méthodes pour l'analyse et l'aide à la décision*, Rapport final dans le cadre d'une recherche PREDIT, pour l'ADEME, mars, 152 p.
- Faburel G., 2010a, « Inégalités et justice environnementales », in O. Coutard et J.-P. Lévy (coord.), *Ecologies urbaines*, Economica, coll. Anthropos, Chap. 13, pp. 214-236.
- Faburel G., 2010b, « L'environnement comme nouvelle prospective pour les dynamiques et politiques urbaines », in. *La France des villes*, Editions Atlande, Collection Clefs concours Géographie, pp. 112-119
- Faburel G., 2010c, *L'habitant dans l'évaluation de l'environnement et de ses territoires. Sens ou indécence du développement durable*, Thèse d'habilitation soutenue le 25 novembre 2010, 541 p.
- Faburel G., 2005, « Le vécu environnemental comme indicateur de développement durable », Colloque International Indicateurs territoriaux du développement durable, organisé par le CEREFI et la Maison Méditerranéenne des Sciences de L'Homme (MMSH), décembre, 8 p.
- Faburel G., 2006, « Qu'est-ce que la qualité de vie ? Composantes, conditions et tendances en Ile-de-France », Intervention dans le cadre de la *Conférence de citoyens SDRIF* organisée par Res Publica, Conseil Régional d'Ile-de-France, 16 p.
- Félonneau M.-L., 2003, « Les représentations sociales dans le champ de l'environnement », in. *Patrimoine, Tags et grafs dans la ville*, CRDP Aquitaine, 222 p.
- Fennis P., 2010, *Der buurten van Oud West*, Uitgeverij René de Milano, 179 p.
- Ferrier J., 2010, « La ville sensuelle », in. Jacques Ferrier architectures / Cofres SAS (sous la dir.), *Pavillon France*, Archibooks, pp. 90-93.
- Fieldel B., 2010, *Espace et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat en Aménagement de l'espace, urbanisme, soutenue le 16 novembre 2010 sous la direction de Denis Martouzet, UMR 6173 CITERES, Université François-Rabelais, Tours, 670 p.
- Filleron, J.-C., 2005, « Paysage, pérennité du sens et diversité des pratiques », in. *Paysages & valeurs : de la représentation à la simulation*, Actes de colloques, 10 p.
- Fiori S., Regnault C., 2008, « Concepteurs sonores et concepteurs lumière : nouveaux « faiseurs » d'ambiance(s) » in. J.-F. Augoyard (ed.), *Faire une ambiance, 10-12 septembre 2008* (en ligne). Grenoble, Cresson. 7 p. - <http://www.ambiances.net/index.php/fr/colloques/203-concepteurs-sonores-et-concepteurs-lumiere--nouveaux-faiseurs-dambiances>
- Fortier-Kriegel A., 2005, *L'avenir des paysages de France*, Fayard, 317 p.
- Fortier-Kriegel A., 2011, « Connaître le paysage et en reconnaître la valeur », rapport du Conseil Général de l'environnement et du Développement Durable, février 2011, 96 p.

- Fortin M.-J., 2007, « « Paysage », cadre d'interprétation pour une société réflexive », in. Berland-Darqué M., Luginbühl Y., Terrasson D., *Paysages : de la connaissance à l'action*, Quae, pp. 17-27.
- Fouchier V., 2010, « L'intensification urbaine », in Charmes E. (coord.), *Effet de mode ou solution durable ? – La densification en débat*, Etudes foncières, n°145, mai-juin, pp. 35-37.
- Franceschi C., 1997, « Du mot paysage et de ses équivalents dans cinq langues européennes », in. Collot M. (dir.), *Les Enjeux du paysage*, Michel Collot (dir.), Ousia, pp. 77-111
- Fremont A., *La Région, espace vécu*, Flammarion, 1999, 288 p.
- Frias A., 2001, « Une introduction à la ville sensible », in. *Recherches en anthropologie au Portugal*, n°7, pp. 11-36.

G

- Gadamer H.-G., 1996, *Vérité et Méthode*, Seuil, 469 p.
- Gardesse C., 2011, *La « concertation » citoyenne dans le projet de réaménagement du quartier des Halles de Paris (2002-2010)*, Zetlaoui-Léger J. (dir.), Thèse de doctorat, Laboratoire Lab'Urba, Université Paris-Est Créteil, 588 p. + Annexes
- Gariépy M., Gauthier M., "Le débat public en urbanisme à Montréal. Un instrument de développement urbain durable?", *Canadian Journal of Urban Research*, 18 (1), 2009, pp. 48-73
- Geisler E., 2011, *Elaboration d'une méthode de qualification du paysage sonore. Le cas des quartiers durables allemands Kronsberg et Vauban*, Donadieu P., Davodeau H. (dir.), Thèse de doctorat, Laboratoire LAREP, Ecole Nationale Supérieure du Paysage de Versailles, 500 p. + Annexes
- Geisler E., Manola T., 2011, « Les paysages de Kronsberg à Hanovre : approches sonore et multisensorielle », in. *Projet de paysage*, Dossier thématique n°6 : « Représentations, perceptions, pratiques et constructions paysagères », 18 p.
- Genaille N., 2009, « Le concept de flagship, un projet d'image en direction de l'attractivité », in. *L'attractivité des territoires : regards croisés*, Actes de séminaires, Février-Juillet 2007, PUCA, pp. 11-116.
- Genestier P., 1999, « Le sortilège du quartier : quand le lieu est censé faire lien », in. *Annales de la recherche urbaine*, n°82, mars, pp. 142-154
- Ghiglione R., Blanchet A., 1991, *Analyse de contenu et contenus d'analyse*, Dunod, 151 p.
- Girardin (de) R.-L., 1993 (rééd.), *De la composition des paysages*, Champ Vallon, 251 p.
- Godard O., 1996, « Le développement durable et l'avenir des villes. Bonnes intentions et fausses bonnes idées », in. *Futuribles*, n°209, pp. 29-35.
- Gorgeu Y., Jenkins C. (dir.), 1996, *La charte paysagère, outil d'aménagement de l'espace intercommunal*, La Documentation Française, 188 p.
- Grésillon L., 2010, *Sentir Paris. Bien-être et matérialité des lieux*, Quae, 191 p.
- Gresillon L., 2004, « La ville durable ou l'urbanisme au risque du bien-être sensoriel », in. *Développent durable et territoire*, dossier 4 : « La ville et l'enjeu du développement durable », 12 p.

- Gresillon L., 2004, « Sentir Paris, itinéraire méthodologique », in *Strates, matériaux pour la recherche en sciences sociales*, n°11, pp. 89-96.
- Gresillon L., 2006, « De l'espace de qualité à celui du bien-être : une question d'appropriation sensorielle ? », in Fleuret S. (dir.), *Espaces, qualité de vie et bien-être*, Actes du colloque EQBE « Peut-on prétendre à des Espaces de Qualité et de Bien-Être ? » (Colloque international d'Angers des 23 et 24 septembre 2004), Presses de l'Université d'Angers, pp 34-43.
- Grosjean M., Thibault J.-P. (dir.), 2001, *L'espace urbain en méthodes*, Editions Parenthèse, 214 p.
- Grout C., Delbaere D., 2009, « La relation territoire/paysage à l'aune des démarches de reconversion. », in *Cahiers thématiques n°9 – Paysage, territoire, reconversion*, Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille, La Maison des sciences de l'homme, pp. 9-18.
- Guérin-Pace F., 2006, « Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire ? », in Authier J.Y., Bacqué M.H., Guérin-Pace F., *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, Paris, pp. 151-162.
- Gueymard S., 2007, « Facteurs environnementaux de proximité et choix résidentiels », *Développement durable et territoires*, Dossier 7 : Proximité et environnement, <http://developpementdurable.revues.org/index2716.htm>
- Gueymard S., 2009, *Inégalités environnementales en région Ile-de-France : répartition sociospatiale des ressources, des handicaps et satisfaction environnementale des habitants*, Doctorat d'aménagement, d'urbanisme et de politiques urbaines, Institut d'Urbanisme de Paris, Université Paris Est, 387 p.
- Guibard B., Chauvel J.-P. (dir.), 2006, *Les finances locales en Europe*, IAURIF, Paris, 111 p.
- Guibert J., Jumel G., 1997, *Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales*, Armand Colin, 216 p.
- Guisepelli E., Fleury P., Papy F., 2001, *Le paysage objet et outil de négociation entre acteurs du développement local. Le cas d'un territoire rural de Moyenne Tarentaise (Savoie)*, Rapport final de recherche du Ministère de l'Environnement et de l'Aménagement du Territoire, Appel d'offre 1998 : « Politiques publiques et paysages, Analyse, Evaluation, Comparaisons », GIS Alpes du Nord – INRA SADIF, 80 p.
- Gumuchian H., 2004, « Genre et territoire dans la géographie française : un silence qui interroge », in *Genre, Territoires, développement : ques regards géographiques ?*, Actes de colloque, 24-25 mars 2004, ENS Lyon, pp. 13-14.

H

- Habermas J., 1988, *L'espace public*, Payot, 324 p.
- Halbwachs M., 1997 (rééd.), *La mémoire collective*, éd. critique établie par G.Namer, Albin Michel, 295 p.
- Halpern C., 2007, « Faut-il toucher pour voir ? Retour sur le problème de Molyneux », in *Terrain*, 2007, n°49 : « Toucher », septembre, Editions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 27-36.
- Hedfors I., 2008, *Site soundscapes : landscape architecture in the light of Sound. Sonotope design stratégies*, VDM Verlag, 96 p.

Heidegger M., 1958, *Essais et Conférences*, trad. A. Préau, Gallimard, 349 p.

Heidegger, 1958, « Bâtir Habiter Penser » in *Essais et Conférences*, Gallimard, pp.170-193.

Héland L., 2008, *Le quartier comme lieu d'émergence, d'expérimentation et d'appropriation du développement durable Analyse à partir des processus d'aménagement de deux quartiers européens: Vauban et Hyldespjaeldet.*, Larrue C. (dir.), Thèse de doctorat en Aménagement de l'espace et Urbanisme, Laboratoire CITERES, Université François Rabelais – Tours, 495 p.

Herouard F., 2007, « Habiter et espace vécu : une approche transversale pour une géographie de l'habiter », in. Paquot T., Lussault M., Younès C. (dir.), *Habiter le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophes*, La Découverte, pp. 159-170.

Hough M., 1990, *Out of place: restoring identity to the regional landscape*, Yale university press, 244 p.

Howes D., 2005, « Skinscapes. Embodiment, Culture, and Environment », in. Classen C. (edited by), 2005, *The Book of Touch*, Berg, 461 p., 27-39 pp.

Howes D., Marcoux J.-S., 2006, « Introduction à la culture sensible », in. Howes D., Marcoux J.-S. (dir.), *Anthropologie et Sociétés*, vol. 30, n° 3, pp. 7-17.

I

Ilmonen M., 2007, « Branding city - Vendre un produit ou créer une identité ? », in. *L'attractivité des territoires : regards croisés*, Actes de séminaires, février-juillet, PUCA, pp. 33-36.

Ingallina P., 2005, « Proyecto urbano y paisaje. Paris: el proyecto de « Bercy » y los « jardines compartidos » o como conjugar atractividad y ciudadanía », in. *Cartas Urbanas*, sous-presse, Université de Las Palmas, Departamento de Arte, Ciudad y Territorio, Gran Canaria, 12 p. – traduction française accessible sur : <http://urbanisme.u-pec.fr/documentation/articles-rapports-notes/urbanisme-operationnel/>

Ingallina P., 2009, « L'attractivité des territoires », in. *L'attractivité des territoires : regards croisés*, Actes de séminaires, Février-Juillet, PUCA, pp. 9-18.

J

Jacob C., 1992, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Albin Michel, 537 p.

Jeudy H.-P., 2003, *Critique de l'esthétique urbaine*, Sens et Tonka, 240 p.

K

Kalaora B., Charles L., 2003, « L'ingénierie écologique entre écologie, technique et aménagement : des enjeux durables », in Levêque C., Van der Leuw S. (coord.), *Quelles natures voulons-nous ? Pour une approche socio-écologique du champ de l'environnement*, Elsevier, 328 p.

Kalaora B., 2000, *Ecologie et utopie. De la nature à l'environnement : la nature comme utopie moderne*, 14 p.

Kaufmann J.C., 1996, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Armand Colin, 128, p.

- Kennedy, 1995, « Ekologisk stadsplanering i Europa », in. *Den miljövänliga staden-en Utopi ?(Ecological urban planning in Europe, Rapport fran en seminarserie, Miljöprojekt Sankt Jörgen*
- Keravel S., 2008, « La participation du public au projet de paysage. Comparaison et analyse de deux exemples : le parc de Lancy et le parc Henri-Matisse », in. *Projet de paysage, Dossier thématique n°1*, 13 p.
- Kimmel L., 2010, « Des jardins artificiels par d'autres stimuli que purement visuels », in. *Projet de Paysage, Dossier thématique n°4*, 10 p.
- Kroll L., 2001, *Tout est paysage*, Sens et Tonka, 190 p.
- Kruger R.-A., Casey M.-A., 2000, *Focus groups : a practical guide for applied research*, Sage, 320 p.

L

- La 27^e région – Labo de transformation publique, 2010, *Design des politiques publiques*, La Documentation française, 163 p.
- Labussière O., 2007, *Le défi esthétique en aménagement : vers une prospective du milieu. Le cas des lignes très haute tension (Lot) et des parcs éoliens (Aveyron et Aude)*, Vincent Berdoulay (dir.), Doctorat de Géographie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 607 p.
- Lacoste Y., 2003, *De la géopolitique aux paysages*, Armand Colin, 414 p.
- Lagier, 2009, « Trois apports de la Convention de Florence, in. Bédard M. (dir.), *Le paysage comme projet politique*, Presses de l'université du Québec, 332 p.
- Laigle L., 2005, « Inégalités écologiques : un nouvel enjeu pour les politiques d'urbanisme ? », Colloque *Inégalités et justice environnementales – L'environnement comme facteur de cohésion urbaine et sociale ?*, 130 p.
- Laplantine F., 2005, *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*, Téraèdre, 220 p.
- Laroque D., Saint Girons B. (dir.), 2005, *Paysage et ornement*, Verdier, 2005, 211 p.
- Lascoumes P., 2002, « L'expertise, de la recherche d'une action rationnelle à la démocratisation des connaissances et des choix », in. *Revue française d'administration publique*, n°103, pp. 371- 372.
- Lascoumes P. , « Gouverner par les cartes » , in. *Genèses*, 2007/3 n° 68, pp. 2-3.
- Lassus B., Clément M., 2004, *Couleur, Lumière... Paysage – Instants d'une pédagogie*, Centre des monuments nationaux, 218 p.
- Lassus B., 2007, « Landscape », in. Colafranceschi D., *Landscape +*, Editorial Gustavo Gili, pp. 114-115.
- Lassus, 1993, Paysagisme à grande échelle, *Le Moniteur du 19/02/1993*.
- Latour B., 1999, *Politiques de la nature, comment faire entrer les sciences démocratie*, La Découverte, 383 p.
- Le Dantec J.-P., 2002, *Le sauvage et le régulier (art des jardins et paysagisme au XXème siècle)*, Le Moniteur, 264 p.
- Lefèvre P., 2008, *Voyage dans l'Europe des villes durables*, PUCA, Paris, 396 p.
- Lefèvre P., Sabard M., 2009, *Les éco-quartiers – L'avenir de la ville durable, Apogée*, 320 p.

- Lelévrier C., 2005, « Mixité : d'un idéal social aux incertitudes des politiques urbaines. », in *Urbanisme* n° 340, janvier-fevrier, pp. 39-43.
- Lelli L., 2003, « La photographie de paysage comme outil de mobilisation des acteurs pour un projet de territoire », in. Debardieux B. et Lardon S. (dir.), *Figures du projet territorial*, Editions de l'Aube, pp. 183-191.
- Lemasson J.-P., 2006, « Le goût et la ville. Une difficile approche », in. *Antropologie et sociétés* « La culture Sensible », n°30-3, pp. 153-166.
- Lenclud G., 2006, « La nature des odeurs (remarques) », in. *Terrain*, n°47, septembre, pp. 5-18.
- Léobon, 1994, *Identité sonore et qualité de vie en centre ville (Le quartier Graslin, Nantes)*, Rapport de recherche pour le Ministère de l'Environnement, Gers, CNRS, 122 p.
- Léon-Miehe A., 2005, « Le paysage, entre fiction et description », in D. Laroque, B. Saint-Girons (dir.), *Paysage et ornement*, Verdier, pp. 17-23.
- Leroux M., Thibaud J.-P., Bazel S., Bardyn J.-L., Fiori S., 2000, *Compositions sensibles de la ville – ville émergente et sensorialité*, étude pour le Ministère de l'équipement, des transports et du logement, Direction de l'habitat et de la construction, CRESSON, 125 p.
- Leroux M., 2003, « Vers une charte intersonique », *Espaces et Sociétés*, n°115, numéro "Ambiances et espaces sonores" coordonné par B. Barraqué et G. Faburel, pp. 105-121.
- Lévi-Strauss C., 1955 (réed. 1961), *Tristes tropiques*, Plon, 504 p.
- Lévy J., 2008, *Echelles de l'habiter*, CERTU, 366p.
- Lévy J., Lussault M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, 2003, 1034 p.
- Leyrit C., Lassus B. (dir.), 1994, *Autoroute et paysages*, Demi-Cercle, 194 p.
- Lolive J., 2003, « Des territoires de mobilisation à l'écorégion », in. Larrue C., Mele P., Rosenberg M. (dir.), *Conflits et territoires*, Presses Universitaires François-Rabelais, pp. 145-165.
- Lolive J., 2006, « Des forums hybrides à l'esthétisation : controverses et transformations récentes des espaces publics en France », in *Cahiers de Géographie du Québec*, Vol. 50, n°140, pp. 151-171.
- Lolive J., 2009, *De la planification environnementale à l'émergence des cosmopolitiques : un parcours de recherche consacré à l'environnement*, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Section n°24 du CNU, Université Joseph Fourier de Grenoble, 209 p.
- Lolive J., Blanc N., 2008, « Politique des formes », in. *Paysages & valeurs : de la représentation à la simulation*, Actes de Colloques, 2005, 14 p.
- Lolive J., Soubeyran O. (coord.), 2007, *Les cosmopolitiques, entre aménagement et environnement*, La Découverte, 426 p.
- Luginbühl Y., 1981, *Sens et sensibilité des paysages, Tome 1 : Le paysage et son sens, Tome II : un paysage de la côte viticole bourguignonne*, sous la direction de R. Brunet, Thèse de doctorat, 562 p.
- Luginbühl, Y., 1984. « La montagne, un paysage de liberté pour le vignoble de Bourgogne », in *L'espace géographique*, n° 1, pp. 13-22.
- Luginbühl, Y., 1989. « Paysages élitaires et paysages ordinaires », in *Ethnologie française*, XIX, 3, pp. 227-236.
- Luginbühl, Y. (sous la dir. de), 1994, « Méthode pour des atlas de paysages, identification et qualification », Strates/CNRS - SEGESA, ministère de l'Aménagement du territoire, de l'Équipement et des Transports, direction de l'Architecture et de l'Urbanisme, 120 p.

- Luginbühl Y., 2001, *La demande sociale de Paysage*, Rapport de recherche, pour le Conseil National du Paysage, Ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement, 21 p.
- Luginbühl Y., 2004, *Synthèse des résultats scientifiques*, Programme de recherche « Politiques publiques et paysages. Analyse, évaluation ; comparaisons », pour le MEDD-Cemagref, 22 p.
- Luginbühl Y., 2005, « Le paysage pour penser le bien-être ? », in. Fleuret S. (dir.), *Espaces, qualité de vie et bien-être*, Presses de l'université d'Angers, Actes du colloque EQBE « Peut-on prétendre à des espaces de qualité de vie et de bien-être ? », 23-24 septembre 2004, 318 p.
- Luginbühl Y., 2007, « La place de l'ordinaire dans la question du paysage », in. Lolive J., Blanc N. (sous la coord.), in *Cosmopolitiques – Cahiers théoriques pour l'écologie politique*, n°15 « Esthétique et espace public », éditions Appogée/Cosmopolitique, pp. 173-177.
- Lussault M., 2007, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Seuil, 366 p.

M

- MacHarg I., 1969 (réed. 1995), *Design with nature*, Wiley, 208 p.
- Madec P., 2004, *Habitant. Le texte*, Ministère de la Culture et de la communication, 122 p.
- Maffiolo V., Mzali M., Dubois D., David S., Reche-Rigon P., 1998, *Etude de la qualité sonore des espaces verts de la ville de Paris*, Mairie de Paris - Direction des Parcs, Jardins et Espaces Verts, 155 p.
- Malmö Stad, 2008, *Summery of Västra Hamnen's goals and design principles*, Malmö Stad, 16 p.
- Mannoni P., 2006, *Les représentations sociales*, PUF, Que sais-je, 127 p.
- Manola T., 2010, « Paysage et environnement : quelle association ? », in. Paquot T., Younès C. (coord.), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, La Découverte, pp. 151-162.
- Manola T. (prévue en 2012) « Rapports multisensoriels des habitants à leurs territoires de vie. Comment saisir l'insaisissable ? Proposition d'une démarche méthodologique emboîtée », in. *Norois – Dossier spécial*, Martouzet D. (sous la dir.), « Sentir et ressentir la ville »
- Manola T., Tribout S., « Les quartiers durables sont-ils des modèles urbains ? », article soumis (octobre 2011) - Revue *Espaces et Sociétés*, 19 p.
- Marcel O., 2009, « L'espace citoyen. Le paysage comme outil de l'action démocratique », in. Bédard M. (dir.), *Le paysage comme projet politique*, Presses de l'université du Québec, pp. 225-251.
- Marková, I., 2003, « Les focus groups », in. Moscovici S., Buschini F. (eds.), *Les méthodes des sciences humaines*, PUF, pp. 221-242.
- Marot S., 1995, « L'alternative du paysage », in. *Le Visiteur*, n°1, pp. 54-81.
- Masbongi A., 2008, *Breda – Faire la ville durable*, Le Moniteur, Paris, 143 p.
- Masbongi A. (dir.), 2002, *Projets urbains en France*, Le Moniteur, 2008 p.
- Masbongi A. (dir.), 2010, *Dessine-moi une ville*, Le Moniteur, 175 p.
- Mauss M., 1947 (réed. 2002), *Manuel d'ethnographie*, Payot, 362 p.
- Mauss M., 1971, *Essais de sociologie*, Points, 252 p.

- MEEDDAT, 2008, *Ecoquartier – Notice explicative du dossier de candidature au concours EcoQuartier 2008/2009*, MEEDDAT, 24 p.
- Merleau-Ponty M., 1964 (réed. 1979), *Le visible et l'invisible*, Gallimard, 360 p.
- Merleau-Ponty M., 1945 (réed. 1976), *La phénoménologie de la perception*, Gallimard, 531 p.
- Merlin P., Choay F., 1988, (réed. 2005), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Presses Universitaires de France, 963 p.
- Mesure S. et Savidan P. (dir.), 2006, *Le dictionnaire des sciences humaines*, PUF, 1275 p.
- Michelin Y., 1998, « Des appareils photo jetables au service d'un projet de développement : représentations paysagères et stratégies d'acteurs locaux de la montagne thieroise », in. *Cybergeo : European journal of geography*, Document n°65, 23 p.
- Mohsen M., Gareth D. (ed.), 2009, « Talking nose Mexico City », in. Harvard University (dir.), *Ecological Urbanism*, Lars Müller Publishers, pp. 151-153.
- Moiroux F., 2007, « Paysagiste, un métier réinventé ? », in. Moiroux F., *D'A. D'Architectures*, n°166, août – septembre, pp. 51-68.
- Moles A. (avec l'aide de Rohmer E.), 1990, *Les sciences de l'imprécis*, Seuil, 302 p.
- Moles A. et Rohmer E., 1982, *Les labyrinthes du vécu*, Librairie des méridiens, 183 p.
- Mongin O., 2010, « Pour un urbanisme des sens », in. *Place Publique n° 22 – numero special « villes sensible, villes sensuelles »*, juillet-août, pp. 79-85.
- Monin E., Descat S., Siret D., 2002, « Le développement durable et l'histoire urbaine », in. *Annales de la recherche urbaine*, PUCA/Ministère de l'environnement, n°92, septembre, pp. 7-16.
- Morel J.-M., 1776 (réed. 2009), *Théorie des jardins*, Kessinger Publishing, 396 p.
- Morin O., 2007, « La confusion des sensations : expliquer le hard core. », in. *Terrain*, n°49 : « Toucher », septembre, Editions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 107-122.
- Moscovici S., 1961 (réed. 1976), *La psychanalyse, son image et son public*, PUF, 512 p.
- Moscovici S., 2003 (1^{ère} éd. :1984), *Psychologie sociale*, PUF, coll. Quadrige Manuels, Paris, 640 p.
- Moscovici S., Buschini F. (dir.), 2003, *Les methodes en sciences humaines*, Presses Universitaires de France, 476 p.
- Moser G. et Weiss K., 2003, *Espace de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Armand Colin, 399 p.

N

- Nadaï A., 2007, « Degré zéro. Portée et limites de la théorie de l'artialisation dans la perspective d'une politique du paysage », in. *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 51, n° 144, décembre, pp. 333-343.
- Nessi H., 2010, « Formes urbaines et consommation d'énergie dans les transports », in. Charmes E.(coord.), *Effet de mode ou solution durable ? La densification en débat*, Etudes foncières, n°145, mai-juin, pp. 30-33.
- Neveu C., 2011, « Habitant, citoyens, interogger les catégories », in. Bacqué M.-H., Sintomer Y., *La démocratie participative. Histoire et généalogie*, La Découverte, pp. 39-50.

Novarina G. (dir.), 2004, *La planification paysagère. Approche comparée France-Italie*, Rapport final de synthèse dans le cadre du Programme de recherche : « Politiques publiques et paysages : analyse, évaluation, comparaisons », CRESSON, pour le Ministère de l'Écologie et du développement durable, 85 p.

O

Onfray M., 2011, *Manifeste hédoniste*, Autrement, 167 p.

Orfeuil J.-P., Soleyret D., 2002, « Quelles interactions entre les marchés de la mobilité à courte et longue distance », in *Recherche Transport Sécurité*, n°76, pp. 208-221.

P

Paquot T., 2005, *Demeure terrestre – enquête vagabonde sur l'habiter*, Les éditions de l'imprimeur, 192 p.

Paquot T., 2006, *Des corps urbaines. Sensibilités entre béton et bitume*, Autrement, 134 p.

Paquot T., 2007, *Petit manifeste pour une écologie existentielle*, Bourin, 120 p.

Paquot T., 2008, « Pour un urbanisme sensoriel », in. *Revue Urbanisme* : « Hors-série – La Défense en quête de sens », n°34, pp. 40-44.

Paquot T., 2010, *L'urbanisme c'est notre affaire !*, Atalante, 176 p.

Paquot T., « Transdisciplinarité. », in. *EspacesTemps.net*, Mensuelles, 31.01.2007, <http://espacestems.net/document2160.html>, 3 p.

Paquot T., Lussault M., Body-Gendrots S. (dir.), 2000, *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La Découverte, 442 p.

Paquot T., Lussault M., Younès C. (dir.), 2007, *Habiter le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophes*, La Découverte, 380 p.

Paquot T., Pumain D., Kleinschmager R., *Dictionnaire La ville et l'urbain*, Economica-Anthropos, 320 p.

Paradis S., Lelli L., « La médiation paysagère, levier d'un développement territorial durable ? », in. *Développement durable et territoires*, Vol. 1, n° 2, Septembre, 16 p.

Péchu C., 2010, *Les squats*, Presses des Sciences Po, 127 p.

Peneau J.-P., 2000, « Les ambiances urbaines », in. Mattei M.-F. et Pumain D. (coord.), *Donnés Urbaines n°3*, Anthropos, pp. 375-386.

Peretz H., 1998, *Les méthodes en sociologie. L'observation*, La Découverte, 124 p.

Periañez M., 2001, *Le bruit des avions est-il négociable ?* Analyse secondaire de 84 entretiens qualitatifs issus de trois pré-enquêtes psychosociologiques de 1998 portant sur le vécu des situations sonores par les riverains des aéroports d'Orly et de Roissy-CdG, pour l'IPSHA et l'ADEME, 123 p.

Pernet A., 2008, « Le journal des poirières. Pour une approche relationnelle de la médiation paysagère », *Les Cahiers de la compagnie du paysage*, n°5, Seyssel, Champ-Vallon, pp. 253-269.

- Peroni M., Roux J., 1997, « Faire une place au temps actuel, filmer un quartier à St-Etienne », in. *Les annales de la recherche urbaine*, « Paysage en ville », n°85, pp. 63-70.
- Peroni M., Roux J., 2006, *Agir dans un monde sensible*, L'Aube, 352 p.
- Persson B. (ed.), 2005, *Sustainable city of tomorrow. Bo01 – Experiences of a Swedish Housing Exposition*, Formas, 148 p.
- Petit I., 2008, *Amsterdam et ses squats*, 2 p.
- Petiteau J.-Y., Pasquier E., 2001, *Cultiver son jardin. Chroniques es jardins de la Fournillère 1992-2000*, L'Harmattan, 322 p.
- Petiteau J.Y., Rolland Y., 1993 (réed. 1997), « Itinéraire de Serge Eliard, alias Belmondo », in. Norberg-Schulz C., *Génius Loci – Paysage, ambiance, architecture*, Mardaga, 216 p.
- Philogène G., Moscovici S., 2003, « Enquêtes et sondages », in. Moscovici S., Buschini F. (eds.), *Les méthodes des sciences humaines*, PUF, pp. 39-58.
- Pignarre P., Stengers I., 2005, *La sorcellerie capitalise. Pratiques de désenvoûtement*, Paris, La Découverte, 226 p.
- Pinchemel P., Pinchemel G., 1988, *La face de la terre – Eléments de géographie*, Armand Colin, 519 p.
- Place publique, 2010, *Villes sensibles, villes sensuelles*, n°22, juillet-août, 107 p.
- Poiret N., 1998, « Variations sur les paysages olfactifs », in. *Cahiers de la recherche architecturale*, « Ambiances Architecturales et urbaines », n°42/43, 3^{ème} trimestre, Parenthèse, pp. 184-191.
- Pomonti V., 2004, « Politiques urbaines et mobilité durable : analyse comparée d'Athènes et Amsterdam », in *Ecologie Politique*, n°29, La Ferté St Aubin, pp. 53-68.
- Pons C., 2007, *Ecolonia, un projet pilote qui a fait des petits...*, Institut d'Aménagement Régional, 2 p.
- Pradeau C., 1994, *Jeux et enjeux des frontières*, Presses Universitaires de Bordeaux, 362 p.
- PUCA, 2006, « Programme Quartiers durables - Des réalisations en Europe, des initiatives en France », in. *Dossier Premier Plan - Le journal officiel du PUCA*, n°12, Octobre-Décembre, 24 p.

Q

- Queval I., 2008, *Le corps aujourd'hui*, Gallimard, Folio essais, 449 p.
- Quinet A., 1998, « Le trou du regard », consultable sur : http://lacanian.memory.online.fr/AQuinet_Troureg.htm , 16 p.

R

- Raffestin C., 1977, « Paysage et territorialité », in. *Cahiers de géographie de Québec*, vol.21, n°53-54, septembre-décembre, pp. 123-134.
- Ragon, 1986, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes – 3. De Brasilia au post-modernisme 1900-1991*, Points, 402 p.

- Ragon, 1986, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes – 2. Naissance de la cité moderne 1900-1940*, Points, 348 p.
- Ragon, 1986, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes – 1. Idéologies et pionniers 1800-1910*, Points, 374 p.
- Raimbault M., 2002, Simulation des ambiances sonores urbaines : intégration des aspects qualitatifs, Thèse de doctorat sous la direction de J.-P. Peneau, Ecole polytechnique de l'Université de Nantes - CERMA, Nantes, 268 p.
- Ramadier T., 2003, « Cartes mentales sonores », in. Moser G., Weiss K. (coord.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme - environnement*, pp. 177-200
- Ranciere J., 2000, *Le partage du sensible*, La Fabrique éditions, 75 p.
- Rémy E., 2011, « Les « réseaux de nez », une négociation sur le proche », in. *Projet de Paysage*, Dossier thématique n°5, 7 p.
- Renaud et Tonnelat, 2008, « La maîtrise d'œuvre sociologique, les Jardins d'Eole à Paris », in. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°105, novembre, pp. 55-65.
- Rimbert S., 1973, *Les paysages urbains*, Paris, Armand Colin, 240 p.
- Rodaway P., 1994, *Sensuous geographies : body, senses and place*, London, Routledge, 216 p.
- Roger A., 1994, « Paysage et Environnement : pour une théorie de la dissociation », in. Leyrit C., Lassus B. (dir.), *Autoroute et Paysages*, Demi-Cercle, pp. 16-35.
- Roger A., 1995, *La théorie du paysage en France, 1974-1994*, Champ Vallon, 463 p.
- Roger A., 1996 (réed. 2003), « Paysage et Environnement : pour une théorie de la dissociation », in. Le Dantec J.-P., *Jardins et paysages : une anthologie*, Larousse, 635 p.
- Roger A., 1997, *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard, 199 p.
- Rogerson R., Rice G., 2008, « Beyond visual : the « moral geographies » of sensory surbanism », in. Ray L., Gordon M. (eds), *Sensory Urbanism – Processings 2008*, The Flâneur Press, pp. 186-193.
- Roncayolo M., 1997, *La ville et ses territoires*, Gallimard -Folio, 278 p.
- Roulier F., 1999, « Pour une géographie des milieux sonores », in. *Cybergeog : European journal od Geography*, « Environnement, Nature, Paysage », document 71
- Rousseau G., Thébaud P., 2008, *La Défense des sens. Une approche sensualiste. Défense 2015*, EPAD, 94 p.
- Roux M., 2002, « *Inventer un nouvel art d'habiter, le ré-enchantement de l'espace* », L'Harmattan, 208 p.
- Rumpala, 2010, « Développement durable : du récit d'un projet commun à une nouvelle forme de futurisme ? », in. *A contrario*, n° 14, pp. 111-132.

S

- Salignon B., 2010, *Qu'est-ce qu'habiter ?*, La Villette, 144 p.
- Sansot, 1986, *Les formes sensibles de la vie sociale*, PUF, 215 p.
- Sautter, G., 1979, *Le paysage comme connivence*, in. *Hérodote*, n°16, pp. 41-66.
- Sauvageot, 2003, *L'épreuve des sens. De l'action sociale à la réalisation virtuelle*, PUF, 256 p.

- Schaal B., David S., Dubois D., Rouby C., 1997, « L'expression des odeurs en français : analyse lexicale et représentation cognitive », in. *Intellectica*, n°24, pp. 51-83.
- Schafer R. M., 1979, *Le paysage sonore. Toute l'histoire de notre environnement sonore à travers les âges*, J.-C. Lattès, 390 p.
- Scherrer F., 2007, « L'eau urbaine ou le pouvoir de renaturer », *Revue Cybergéo*, <http://www.cybergegeo.eu/index1496.html>
- Schmitz S., 2001, « La recherche de l'environnement pertinent. Contribution à une géographie du sensible », in. *L'Espace géographique*, 2001/4 - tome 30, pp. 321-332
- Schusterman R., 1999, *La fin de l'expérience esthétique*, Presse Universitaire de Pau, 128 p.
- Secrétariat General du Conseil de l'Europe - Division de l'aménagement du territoire et du paysage, 2003, *Convention européenne du paysage - Convention de Florence*, Conseil de l'Europe, 14 mars, 24 p.
- Seremetakis N. (dir.), 1994, *The Senses Still : Perception and Memory as Material Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 142 p.
- Sgard A., 2010, « Une « éthique du paysage » est-elle souhaitable ? », in. *VertigO – la revue électronique en sciences de l'environnement*, Volume 10 Numero 1, 25 p.
- Sgard A., Fortin M.-J., Peyrache-Gadeau V., 2010, « Le paysage en politiques », in. *Developpement durable et territoires*, Vol.1, n°2, septembre 2010, « Paysage et développement durable », dossier ; Paysage et développement territorial », 11 p.
- Simay P., 2010, in. Jacques Ferrier architectures / Cofres SAS (sous la dir.), Pavillon France, Archibooks, pp. 140-141.
- Singly (de) F., 2005, *L'enquête et ses méthodes : Le questionnaire*, Armand Colin, 128 p.
- Sintomer Y., 2008, « Du savoir d'usage au métier de citoyen ? », *Raisons politiques*, 31, août, pp. 115-133.
- Sleeswijk Visser F., Stappers P.J., van der Lugt R., Sanders E.B.-N., 2005, « Contextmapping: Experiences from Practice » in. *CoDesign*, vol.1, n°2, pp. 119-149.
- Sola C., 2007, « Y a pas de mots pour le dire, il faut sentir. Decrire et dénommer les happerceptions professionnelles », in. *Terrain : « Toucher »*, n°49, septembre, Maison des sciences de l'homme, pp. 37-50.
- Sorkin M., 2010, in. Jacques Ferrier architectures - Cofres SAS (dir.), *Pavillon France*, Archibooks, pp. 104-105.
- Souami T., 2007, « Montage et conduite de projets de quartiers durables en Europe », PUCA, « 5èmes Entretiens de l'Aménagement », 1^{er} et 2 février, 6 p.
- Souami T., 2009, *Ecoquartiers – secrets de fabrication – Analyse critique d'exemples européens*, Les carnets de l'info, 208 p.
- Soubeyran O., 2007, « Pensée aménagiste et tautologie », in. Lolive J., Soubeyran O. (dir.), *L'émergence des cosmopolitiques*, La Découverte, pp. 125-153.
- Spense C., Zampini M., 2006, « Auditory contributions to multisensory product perception », in. *Acta Acustica united with Acustica*, Vol. 92, European Acoustics Association, pp. 1009-1025.
- Staszak J.-F., 2003, « Espace vécu », in. Lévy J. et Lussault M., (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, pp. 340-341.
- Stefulesco C., Fichesser B., 1987, « Le plaisir du paysage », in. *Revue Urbanisme*, n° 221, septembre, pp. 115-130.

- Stengers I., 2002, *Sciences et pouvoirs. La démocratie face à la technoscience*, La Découverte, 120 p.
- Stock M., 2004, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques. », in. *EspacesTemps*, 20 p.
- Strauss E., 1989 (réed. 2000), *Le Sens des sens*, Jérôme Millon, 478 p.

T

- Taylor, 1998, *Les sources du moi*, Seuil, 712 p.
- Telerama, 2010, « Comment la France est devenue moche », février, accessible sur : <http://www.telerama.fr/monde/comment-la-france-est-devenue-moche,52457.php>
- Terrain, 2006, « Odeurs », in. *Terrain*, n°47, septembre, La Maison des sciences de l'homme, 72 p.
- Terrain, 2007, « Toucher », in. *Terrain*, n°49, septembre, La Maison des sciences de l'homme, 174 p.
- Terrasson D., 2007, « Introduction », in. Berlan-Darqué M., Luginbühl Y., Terrasson D., *Paysages : de la connaissance à l'action*, Quae, pp. 11-17.
- Terrin J., 2009a, « Elargir le cadre de la conception architecturale et urbaine », non publié, accessible sur : www.terrinn.net, 9 p.
- Terrin J., 2009b, « Le projet, processus de co-innovation », non publié, accessible sur : www.terrinn.net, 9 p.
- Territoires, 2008, « Des écoquartiers aux villes durables », n°487, avril
- Theys J., 1993, *L'environnement à la recherche d'une définition : derrière une définition introuvable, trois conceptions irréductibles de l'environnement (Notes de méthode)*, IFEN, 47 p.
- Thiard P., 2009, « L'attractivité remise en questions », in. *Les vertus de l'interdisciplinarité. Mélanges offerts à Marcel Bazin, Les cahiers de l'IATEUR*, numéro spécial, juin, pp. 425-442.
- Thibaud J.-P., 2002, « L'horizon des ambiances urbaines », in. *Communications*, n°73, pp. 185-201.
- Thibaud J.-P., 2002, « L'horizon des ambiances urbaines », in. *Communications*, n°73, pp. 185-201.
- Thibaud J.-P., 2004, « Une approche pragmatique des ambiances urbaines », in. Amphoux P., Thibaud J.-P., Chelkoff G. (dir.), *Ambiances en Débats*, A la Croisée, pp. 145-158
- Thibaud J.-P., Balez S., Boyer N., Couic M.-C., Fiori S., Saraiva M., Thomas R., Tixier N., 1998, « Comment observer une ambiance ? Ambiances architecturales et urbaines », in. *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n°42/43, pp. 77-91.
- Thibault J.-P., 2001, « La méthode des parcours commentés », in. Grosjean M. et Thibault J.-P. (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Editions Parenthèse, pp. 89-99.
- Thomas R., 2007, « Quand le pas fait corps et sens avec l'espace. Aspects sensibles et expressifs de la marche en ville », in. *Cybergeo*, 3^{ème} colloque du Groupe de Travail Mobilités spatiales et fluidité sociale (GT23) : « Offre urbaine et expériences de la mobilité », Strasbourg, 20-22 mars 2003, art. n°261, 14 p.
- Thompson I., 2009, *Rethinking landscape. A critical reader*, Routledge, 250 p.
- Tiberghien G.-A., 2001, *Nature, art, paysage*, Actes Sud, 224 p.
- Tixier N., 2004, « La dynamique des cheminements. Modèles et récits », in. Amphoux P., Thibaud J.-P., Chelkoff G. (dir.), *Ambiances en Débats*, A la Croisée, Grenoble, pp. 115-127

- Tixier N., 2007, « L'usage des ambiances », in. *Culture et recherche*, dossier sous la direction d' Laporte A. et de Tixier N. « Ambiance(s). Ville, architecture, paysages », n°113, pp. 10-11
- Tixier N., 2010, « Urban transects », Conférence invitée : *2010 Spring Architecture Lecture Series*, Tyler School of Art and Architecture, Temple University, Philadelphia, USA, 24 février 2010.
- Tizon, 1996, « Qu'est-ce que le territoire ? », in Di Méo G. (dir.), *Les Territoires du quotidien*, L'Harmattan, pp. 17-34.
- Tolaas S., 2009, « The City from the perspective of the nose », in. Mohsen M., Gareth D. (ed.), *Ecological Urbanism*, Lars Müller Publishers, pp. 148-150.
- Torgue H., 2005, « Agir sur l'environnement sonore : de la lutte contre le bruit à la maîtrise du confort sonore », in. *Regards Croisés*, pp. 19-22.
- Touati A., 2010, « Histoire des discours politiques sur la densité », in. *Etudes foncières*, n° 145, pp. 24-26.
- Toussaint J.-Y., Zimmermann M. (dir.), 1998, *Projet urbain. Menager les gens, aménager la ville*, Pierre Mardaga, 202 p.
- Tribout S., Manola T., Castillo Y., Ardila A., Charre S., 2010, *Quartiers durables en Europe. Entre génie de l'environnement et développement urbain durable*, A paraître en 2012, aux Presses des Universités Brésiliennes, 26 p.
- Tribout S., 2012, « Quel sens donné au terme « quartier » dans le cadre des projets de quartiers durables ? », in. Actes du colloque *Environnement et Territoires : des représentations à l'action*, organisé par le Laboratoire Cités, Territoire, Environnement et Société (CITERES, UMR 6173 CNRS - Université François Rabelais de Tours) en partenariat avec l'Université de Strasbourg, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal, les 8 et 9 décembre 2011, Tours, pp. 606-614.
- Tuan Y.-H., 2005, « The pleasures of touch », in. Classen C. (ed.), *The Book of Touch*, 74-79 pp.
- Tzonis A., 2010 « Les sens et la ville », in. Jacques Ferrier architectures / Cofres SAS (dir.), *Pavillon France*, Archibooks, pp. 158-167.

U

- Urbanisme*, 2006, « Espaces ordinaires », n° 351, novembre-décembre, 98 p.
- Urbanisme*, 2008, « La défense des sens », Hors série n° 34, décembre, 66 p.
- Urbanisme*, 2001, « Le commerce et la ville », n°321, novembre-décembre, 96 p.
- Urdapilleta I. & Dubois D. (dir.), 2003. « Évaluation sensorielle et psychologie cognitive », *Psychologie française*, vol. 48, n° 4, pp. 127-130.

V

- Van Eeckhout L., 1999, *Regards croisés sur la ville*, L'Aube, 99 p.
- Vidal de La Blache P., 1922 (réed. 2008), *Principes de géographie humaine*, L'Harmattan, 375 p.
- Vilhelmson, 1990, « Var dagliaga rorlighet : om resandes utveckling, fordelning och gränser (« Our daily mobility : on the development, distribution and limits of travelling »)», in. *TFB report 1990* : 16.

Villalba B. (dir.), 2009, *Appropriations du développement durable, Emergences, diffusions, traductions*, Editions du Septentrion, Coll. Espaces politiques, 388 p.

Vilmin T., Renard V., 2002, *Analyse comparative de structures d'aménagement en Europe – Allemagne, Angleterre, Espagne, Italie*, Groupe de travail « Impact du droit communautaire sur l'activité des structures d'aménagement », Octobre, 96 p.

Voulligny E., Domon G., 2006, « La compréhension des valorisations paysagères. Vers une nouvelle méthode d'analyse des paysages de l'ordinaire », in. Bérard M., Paquette S., Breux S., Freedman M. et Ruiz J., *Paysage et acteurs : dimensions et enjeux politiques de la construction du paysage*, Actes du colloque, 74^{ème} colloque de l'ACFAS, 16-17 mai, Université Mc Gill, Montréal, 17 p.

Vues sur la ville, 2007, « Dossier Eco-quartiers, l'habitat du futur », n°18, Lausanne, 8 p.

W

Waldein C. (ed.), 2006, *The Landscape Urbanism Reader*, Princeton Architectural Press, 295 p.

Weemans, 2008, « Les ruses sacrées du paysage », in. *Bord à bord, Art écologique et art environnemental – Les carnets du paysage*, n°15, octobre, Actes Sud et Ecole Nationale Supérieure du Paysage, pp. 144-165 p.

Wunenburger J.-J., 2003, *L'imaginaire*, PUF, collection Que sais-je ?, 128 p.

X

Y

Younès C., 2008, « La Ville-Nature », in. *Revue Appareil*, n° spécial, 5 p.

Younès C., Paquot T (dir.), 2000, *Ethique, architecture, urbain*, La Découverte, 228 p.

Younès C., Paquot T., 2009, *Le territoire des philosophes : lieu et espace dans la pensée au XX^{ème} siècle*, La Découverte, 389 p.

Ytzen T., 1994, *Wilhelmina Gastius Amsterdam Duurzaam Verbouwd en Werkcomplex*, Rataplan architecten, 71 p.

Z

Zardini M. (ed.), 2005, *Sense of the city. An alternative approach to urbanism*, Lars Müller Publishers, 341 p.

Zardini M., 2005 « Towards a sensorial urbanism », in. Zardini M. (ed.), *Sense of the city. An alternative approach to urbanism*, Lars Müller Publishers, 341 p., pp. 17-27.

SITOGRAFIE

www.aktivstad.net
www.amb-pays-bas.fr
www.bazarurbain.com
www.bruitdufrigo.com
www.cessa.music.concordia.ca/soundmap/fr/index.php
www.chantier.net
www.coloco.org
www.diplomatie.gouv.fr
www.eaue.de
www.ecoparc.ch/html/fr/0263a_fr.html
www.ekostaden.se
www.energie-cites.org
www.france-jeunes.net/lire-la-synesthesie-quand-le-monde-devient-colore-ou-sensuel-19304.htm
www.grandemasse.org
www.jc.gaillard.monsite.orange.fr
www.lille-metropole-2015.org
[www.malmo.se,](http://www.malmo.se)
www.polimorh.net
www.semainedusonstrasbourg.blogspot.com
www.servicedesigntools.org
www.softhook.com/index.htm
www.telarama.fr/monde/comment-la-france-est-devenue-moche,52457.php
www.wg-terrein.nl
www.glasgow2020.co.uk

INDEX ET TABLES

INDEX DES TABLEAUX

<i>TABLEAU 1 - LE PAYSAGE MULTISENSORIEL ENTRE PAYSAGE ET AMBIANCE – SOURCE : AUTEURE, 2010</i>	78
<i>TABLEAU 2- RÉCAPITULATIF DES RAPPORTS ENTRE PAYSAGE « TRADITIONNEL » ET AMBIANCE. LE PAYSAGE MULTISENSORIEL COMME NOTION AUX CROISEMENT DES DEUX – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	81
<i>TABLEAU 3 - CLASSIFICATION DES QUARTIERS DURABLES ÉTUDIÉS EN FONCTION DE CELLE PROPOSÉE PAR T. SOUAMI (2009) – SOURCE : AUTEURE, 2011, D’APRÈS T. SOUAMI, 2009</i>	208
<i>TABLEAU 4 - MONTANT DE LA PARTICIPATION ALLOUÉE PAR CHAQUE ORGANISME FINANCEUR (HORS FONDS MUNICIPAUX DE RÉGÉNÉRATION URBAINE)</i>	227
<i>TABLEAU 5 - MONTANT DE LA PARTICIPATION ALLOUÉE PAR CHAQUE ORGANISME FINANCEUR (HORS FONDS MUNICIPAUX DE RÉGÉNÉRATION URBAINE)</i>	236
<i>TABLEAU 6 - MONTANT DE LA PARTICIPATION ALLOUÉE PAR CHAQUE ORGANISME FINANCEUR</i>	244
<i>TABLEAU 7 - AGE ET GENRE DES PERSONNES INTERVIEWÉES</i>	257
<i>TABLEAU 8 - MODES D’OCCUPATION ET TYPES DE LOGEMENTS À WGT</i>	258
<i>TABLEAU 9 - CSP DES PERSONNES INTERVIEWÉES À WGT</i>	259
<i>TABLEAU 10 - AGE ET GENRE DES PERSONNES INTERVIEWÉES À Bo01</i>	259
<i>TABLEAU 11 - CSP DES PERSONNES INTERVIEWÉES À Bo01</i>	261
<i>TABLEAU 12 - MODES D’OCCUPATION ET TYPES DE LOGEMENTS À Bo01</i>	261
<i>TABLEAU 13 - AGE ET GENRE DES PERSONNES INTERVIEWÉES À AUGUSTENBORG</i>	262
<i>TABLEAU 14 - MODES D’OCCUPATION ET TYPES DE LOGEMENTS – AUGUSTENBORG</i>	263
<i>TABLEAU 15 - CSP DES PERSONNES INTERVIEWÉES À AUGUSTENBORG</i>	264
<i>TABLEAU 16 - CSP DE PERSONNES INTERVIEWÉES (PARCOURS) – WGT</i>	267
<i>TABLEAU 17 - CSP DE PERSONNES INTERVIEWÉES (PARCOURS) – Bo01</i>	269
<i>TABLEAU 18 - CSP DE PERSONNES INTERVIEWÉES (PARCOURS) – AUGUSTENBORG</i>	271
<i>TABLEAU 19 - BALUCHONS DISTRIBUÉS – BALUCHONS RENDUS/NON RENDUS À WGT</i>	275
<i>TABLEAU 20 - AGE ET GENRE DES PERSONNES AYANT TENU UN BALUCHON AU WGT</i>	276
<i>TABLEAU 21 - CSP DE PERSONNES AYANT TENU UN BALUCHON AU WGT</i>	276
<i>TABLEAU 22 - NOMBRE DE JOURS DE TENUE DES BALUCHONS À WGT</i>	277
<i>TABLEAU 23 - BALUCHONS DISTRIBUÉS – BALUCHONS RENDUS/NON RENDUS À Bo01</i>	278
<i>TABLEAU 24 - AGE ET GENRE DES PERSONNES AYANT TENU UN BALUCHON À Bo01</i>	279
<i>TABLEAU 25 - CSP DES PERSONNES AYANT TENU UN BALUCHON À Bo01</i>	280
<i>TABLEAU 26 - NOMBRE DE JOURS DE TENUE DES BALUCHONS À Bo01</i>	280
<i>TABLEAU 27 - BALUCHONS DISTRIBUÉS – BALUCHONS RENDUS/NON RENDUS À AUGUSTENBORG</i>	281
<i>TABLEAU 28 - AGE ET GENRE DES PERSONNES AYANT TENU UN BALUCHON À AUGUSTENBORG</i>	282
<i>TABLEAU 29 - CSP DE PERSONNES AYANT TENU UN BALUCHON À AUGUSTENBORG</i>	283
<i>TABLEAU 30 - NOMBRE DE JOURS DE TENUE DES BALUCHONS À AUGUSTENBORG</i>	283
<i>TABLEAU 31 - COMPOSANTES DU PAYSAGE SELON LES HABITANTS DES QUARTIERS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	318
<i>TABLEAU 32 - COMPOSANTES DE L’AMBIANCE SELON LES HABITANTS DES QUARTIERS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	319
<i>TABLEAU 33 - RÉSULTATS SIMPLIFIÉS DE L’ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE ET DE L’ANALYSE DES DISCOURS HABITANTS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	319
<i>TABLEAU 34 - PAYSAGE ET AMBIANCE – LES VALEURS VÉHICULÉES DANS LES DISCOURS HABITANTS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	321
<i>TABLEAU 35 - LE SENSIBLE (SENSORIEL ET SIGNIFIANT) MIS EN MOT PAR LES HABITANTS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	322
<i>TABLEAU 36 - LISTE COMPLÈTE DES LIEUX INTIMES MENTIONNÉS PAR LES HABITANTS DANS LE CADRE DES INVESTIGATIONS DE TERRAIN - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	342
<i>TABLEAU 37 - OCCURRENCES DES 5 SENS, TOUS QUARTIERS ET MÉTHODES CONFONDUS - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	373

<i>TABLEAU 38 - EVOLUTION DES OCCURRENCES RELATIVES AU TOUCHER SELON LES QUARTIERS ET LES METHODES - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	391
<i>TABLEAU 39 - HIÉRARCHIE DES RAPPORTS MONOSENSORIELS DANS LES QUARTIERS DURABLES ÉTUDIÉS - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	414
<i>TABLEAU 40 - LES MARQUEURS SENSORIELS COMMUNS AUX TROIS QUARTIERS ÉTUDIÉS - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	415
<i>TABLEAU 41 - LES RAPPORTS SENSORIELS ET LEURS APPORTS SELON LE CORPUS RECUEILLIT – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	418
<i>TABLEAU 42 - RAPPEL : HIÉRARCHIE DES RAPPORTS MONOSENSORIELS DANS LES QUARTIERS DURABLES ÉTUDIÉS - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	420
<i>TABLEAU 43 - RAPPEL : LES MARQUEURS SENSORIELS COMMUNS AUX TROIS QUARTIERS ÉTUDIÉS - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	421
<i>TABLEAU 44 - RÉCAPITULATIF DES RAISONS DE VENUE ET DE RESTER À WGT, AUGUSTENBORG ET BO01 – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	453
<i>TABLEAU 45 - PART DU PAYSAGE ET DE L’AMBIANCE DANS LA QUALIFICATION DE QUARTIER DURABLE – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	472
<i>TABLEAU 46 - ASPECTS PARTICIPANT À LA DÉFINITION D’UN QUARTIER DURABLE ET POSITIONNEMENT DES QUARTIERS ÉTUDIÉS SELON LEURS HABITANTS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	473
<i>TABLEAU 47 - TABLEAU SYNOPTIQUE : ASPECTS PARTICIPANT À LA DÉFINITION D’UN QUARTIER DURABLE – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	476
<i>TABLEAU 48 - RÉCAPITULATIF DES ÉVOLUTIONS MÉTHODOLOGIQUES</i>	483
<i>TABLEAU 49 - LES MÉTHODES, LES DISCOURS, LES RAPPORTS AUX TYPES DE MÉTHODES, LES NIVEAUX D’ENGAGEMENT DEMANDÉS, LE NIVEAU DE STABILITÉ DE LA MÉTHODE</i>	486
<i>TABLEAU 50 - LES MÉTHODES, LES DISCOURS ET LES TERRITOIRES ASSOCIÉS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	488
<i>TABLEAU 51 - NOMBRE D’OCCURRENCE PAR QUARTIER, PAR SENS ET PAR MÉTHODE – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	489
<i>TABLEAU 52 - LES MÉTHODES, LES DISCOURS, LES LIEUX ASSOCIÉS, LES RAPPORTS SENSORIELS EXPRIMÉS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	489
<i>TABLEAU 53 - LES SUPPORTS D’EXPRESSION, LES SENS MOBILISÉS ET LA DURÉE DE TENUE DES BALUCHONS SUR LES TROIS QUARTIERS ÉTUDIÉS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	495
<i>TABLEAU 54 - RAPPEL - RÉSULTATS SIMPLIFIÉS DE L’ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE ET DE L’ANALYSE DES DISCOURS HABITANTS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	534
<i>TABLEAU 55 - RAPPEL - LE SENSIBLE MIS EN MOT PAR LES HABITANTS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	535
<i>TABLEAU 56 - RAPPEL : HIÉRARCHIE DES RAPPORTS MONOSENSORIELS DANS LES QUARTIERS DURABLES ÉTUDIÉS – SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	537
<i>TABLEAU 57 - RAPPEL : LES MÉTHODES, LES DISCOURS, LES LIEUX ASSOCIÉS, LES RAPPORTS SENSORIELS EXPRIMÉS - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	547

INDEX DES SCHEMAS

<i>SCHÉMA 1 - PAR L’ÉPREUVE DE TERRAIN : L’EMBOÎTEMENT VÉRITABLE DE LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	490
<i>SCHÉMA 2 - EMBOÎTEMENT DES CINQ MÉTHODES DE LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	491
<i>SCHÉMA 3 - RAPPEL : EMBOÎTEMENT DES CINQ MÉTHODES DE LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE - SOURCE : AUTEURE, 2011</i>	546

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	9
SOMMAIRE	11
CONSEILS DE LECTURE	15
PRÉAMBULE	17
INTRODUCTION	21

PREMIERE PARTIE

PAYSAGE URBAIN MULTISENSORIEL ET SENSIBLE

FONDEMENTS THEORIQUES, ELEMENTS CONCEPTUELS ET DIFFICULTES OPERATIONNELLES 41

CHAPITRE 1 :

TERRITOIRE, ENVIRONNEMENT, AMBIANCE :

POUR QUELLE CONCEPTION DU PAYSAGE (MULTISENSORIEL) DANS L'ACTION ET LA RECHERCHE ? 45

1. Evolutions législatives et conceptions du paysage dans l'action. Quelle place pour la multisensorialité et le sensible ?	47
2. Paysage et territoire : une coexistence dialectique	52
2.1 Le territoire : quelle définition ?	52
2.2 Le territoire comme identification	55
3. Paysage et environnement : une opposition historique à revoir ? Quelles associations contemporaines ?	60
3.1 Environnement, un terme polysémique	60
3.2 Paysage (multisensoriel) et environnement : paroles habitantes et discours artistiques, des éléments d'une association contemporaine	62
4. Paysage et ambiance : médiations du sensible ? Paysage multisensoriel, vers de nouvelles articulations	69
CONCLUSION DE CHAPITRE	80

CHAPITRE 2 :

PAYSAGE MULTISENSORIEL :

UNE MÉDIATION SENSIBLE, UNE NOTION FRONTIÈRE 83

1. Le sensible et sa médiation	85
1.1 « Je suis un sentir » : le sensible comme expérience d'être au monde	85
1.2 L'expérience sensible, une dynamique à la fois personnelle et intersubjective (ou pré-collective)	88
1.3 Passer du « subjectif » « dé-situé » au collectif situé : le paysage comme passeur et médiation ?	89
2. Paysage multisensoriel : une approche transversale, interdisciplinaire, expérientielle et multisensorielle du paysage	92
2.1 Paysage multisensoriel : une approche interdisciplinaire et transversale du paysage	92
2.2 Paysage multisensoriel : une approche expérientielle du paysage	97
3. Le paysage est multisensoriel	104
3.1 Paysage = « Paysage visuel » ?	105

3.2 Le « Paysage sonore »	107
3.3 Un « Paysage olfactif » - Smellscape comme <i>soundscape</i> ?	110
3.4 Pourquoi pas un « Paysage tactile », un « Paysage tangible », ou un « Paysage somatique » ? Quand la kinesthésie se met en marche	114
3.5 Paysage et goût... ou le « paysage gustatif »	116
CONCLUSION DE CHAPITRE	119

CHAPITRE 3 :

PRISE EN COMPTE ET OPÉRATIONNALISATION DU SENSIBLE PAR LE PAYSAGE MULTISENSORIEL : QUELLES DIFFICULTÉS ? **121**

1. Codification terminologiques et théoriques, une atteinte à la mise en action du sensible	123
1.1 Sensible = Difficile ?	123
1.2 Le paysage, un site d'une beauté naturelle exceptionnelle ?	123
1.3 L'habitant est l'opposant ?	125
1.4 La multisensorialité peine à retrouver un terme fédérateur	126
1.5 Les cinq sens : un découpage arbitraire	128
1.6 L'homme et son corps : des objets de la statistique ?	129
2. Des verrous qui puisent dans des construits socioculturels	131
2.1 Distinction « moderne » entre le monde des idées et le monde aisthetos (monde sensible)	131
2.2 Quelle « scientificité » du sensible face à la conception dominante de la science ?	133
3. Conceptions de l'action et du projet, les raisons de l'impossible rencontre de l'urbain et du sensible ?	135
3.1 Le projet de paysage, une possibilité pour prendre en compte le sensible dans l'action urbaine et faire face à une tradition technique, performative... et insensible	135
3.2 Le concepteur expert sensible : l'oubli de l'essence du sensible. Quelle place pour l'habitant ?	140
CONCLUSION DE CHAPITRE	147

CONCLUSION 1ÈRE PARTIE **149**

DEUXIEME PARTIE

UNE DEMARCHE METHODOLOGIQUE QUALITATIVE POUR SAISIR ET COMPRENDRE LE SENSIBLE, PAR LE PAYSAGE MULTISENSORIEL, DANS DES TERRAINS SPECIFIQUES, DES QUARTIERS DITS DURABLES **155**

CHAPITRE 4 :

COMMENT SAISIR L' « INSAISSABLE » ?

LES MÉTHODES : UN VERRU OPÉRATOIRE, UN ENJEU POUR L'OPÉRATIONNALISATION DU SENSIBLE ET POUR LE PASSAGE EN ACTION DU PAYSAGE MULTISENSORIEL **159**

1. Les méthodes « exploratoires » : apports et difficultés	161
1.1 Entre quantitatif et qualitatif, des méthodes « classiques » aux méthodes « exploratoires »	162
1.2 Quelles méthodes qualitatives ? Quels apports et difficultés ?	164
2. Quelle(s) méthode(s) pour appréhender les rapports sensibles (multisensoriels) par le biais des paysages ? Difficultés persistantes et propositions de dépassement	177
2.1 Des obstacles méthodologiques qui restent en suspens	177
2.2 Proposition d'un dispositif méthodologique pour saisir les rapports sensibles aux territoires de vie par le paysage multisensoriel	181
CONCLUSION DE CHAPITRE	188

CHAPITRE 5 :
LES QUARTIERS DITS DURABLES : TERRAINS PROPICES POUR SAISIR LES RAPPORTS SENSIBLES AUX TERRITOIRES DE VIES **191**

1. Les terrains : des quartiers dits durables. Naissance et définition des quartiers durables. Choix des terrains d'étude	193
1.1 L'urbanisme durable face à l'urbanisme moderne	193
1.2 Les quartiers durables, moyens privilégiés de traduction opérationnelle de l'urbanisme durable	196
1.3 Quartiers durables : une systématisation des champs d'action. Quelle place du paysage ?	198
1.4 Quels quartiers parmi les quartiers durables ? Critères de choix des terrains d'étude	205
2. Présentation des terrains d'étude	209
2.1 Wilhelmina Gasthuis Terrein (WGT) – Amsterdam, Pays-Bas	209
2.2 Les quartiers de Malmö (Suède)	230
CONCLUSION DE CHAPITRE	251

CHAPITRE 6 :
LES PROTOCOLES ET LA PASSATION SUR LE TERRAIN **253**

1. Les entretiens ouverts courts : mise en discours du sensible	255
1.1 Entretiens courts exploratoires au WGT	256
1.2 Entretiens courts exploratoires à Bo01	259
1.3 Entretiens courts exploratoires à Augustenborg	261
2. Les parcours multisensoriels : mise en marche du sensible	265
2.1 Les parcours multisensoriels au WGT	266
2.2 Les parcours multisensoriels à Bo01	268
2.3 Les parcours multisensoriels à Augustenborg	270
3. Les baluchons multisensoriels : supports multiples et temps long pour la libération du sensible	273
3.1 Les baluchons multisensoriels au WGT	274
3.2 Les baluchons multisensoriels à Bo01	278
3.3 Les baluchons multisensoriels à Augustenborg	280
4. Les entretiens auprès d'acteurs	284
4.1 Les entretiens acteurs effectués au WGT	285
4.2 Les entretiens acteurs effectués à Bo01 et à Augustenborg	286
5. Le diagnostic « expert » urbain et paysager	288

CONCLUSION 2ÈME PARTIE **289**

TROISIEME PARTIE

RAPPORTS SENSIBLES :

DES MOTS POUR EN PARLER

DES LIEUX ET DES SOCIETES POUR LES VIVRE

DES SENS POUR LES EPROUVER **295**

CHAPITRE 7 : **299**

LES TERMES DU SENSIBLE **299**

LE SENSIBLE COMME MISE EN LANGAGE MAIS AUSSI COMME INFORMATION SPATIALISÉE **299**

1. Ambiance : un sentiment de la société, impalpable et peu lié aux sens 301

1.1 Qualification première d'ambiance dans les quartiers durables : une expression individuelle de sentiments 301

1.2 Un sentiment local de (vouloir) faire monde commun par les rapports sociaux 302

1.3 La composition matérielle et naturelle des lieux comme support aux expériences sensorielles qui sont pour autant peu liées à l'ambiance 303

2. Paysage : une réalité palpable, liée au vécu et à la sensorialité 305

2.1 Les paysages naturels des quartiers durables : entre idéal de nature et domestication de l'environnement 305

2.2 Les paysages urbains des quartiers durables : forme (et formule) hybride consacrée 307

2.3 Le paysage dans les quartiers durables : des grands territoires à la proximité des vécus 308

2.4 Sensorialités des paysages, ou des paysages sensoriels ? Lorsque les paysages déploient différemment et plus les sens que les ambiances 309

3. Nature, architecture et art : des notions qui renvoient au paysage, pour dire le sensible spatialisé 311

3.1 La nature, animale et végétale, comme source de sentir et de faire. La nature comme paysage 311

3.2 L'architecture et l'art comme signes des temps et des mentalités, composante fondamentale du paysage 314

CONCLUSION DE CHAPITRE 318

CHAPITRE 8 :

LES LIEUX, LES ÉCHELLES DE RÉFÉRENCES, ET LES FORMES SOCIALES QUI RÉVÈLENT LE SENSIBLE SITUÉ **325**

1. Quels lieux révèlent le sensible ? 327

1.1 WGT - Des lieux synonymes de mémoire et d'activités sociales 328

1.2 Bo01 - Des lieux architecturaux et d'activités (marines) 330

1.3 Augustenborg : l'Ekostaden, les lieux de nature et d'activités pour les enfants 333

2. Des territoires multiples au sein du quartier. La maison comme élément structurant des territoires du sensible 336

2.1 Morphologie, rapports sensoriels et sociaux créateurs des formes révélatrices du sensible 336

2.2 La maison, première échelle de l'habiter, créatrice des formes révélant le sensible 338

3. Les formes sociales (mixités, usages...), révélatrices du sensible 345

3.1 Les mixités humaines et la part ambiante des paysages multisensoriels 345

3.2 Mixités fonctionnelles, pratiques associées et modalités individuelles et collectives du sentir et du ressentir 349

4. Le quartier : forme et échelle socio-spatiale pertinente pour parler des rapports sensibles 353

4.1 Des quartiers qui existent dans la ville et qui sont reconnus comme tels par leurs habitants 354

4.2 Différenciations paysagères et spécificités ambiantales rendent l'échelle du quartier pertinente pour révéler les rapports sensibles	358
5. Des lieux et des territoires habités par et pour soi, en société (locale), avec et par autrui : des paysages intimes, communs et symboliques	360
5.1 Lieux et territoires habités par et pour soi / des paysages intimes	361
5.2 Lieux et territoires habités en société / des paysages collectifs	362
5.3 Lieux et territoires habités aussi par les représentations d'autrui / des paysages symboliques	362
CONCLUSION DE CHAPITRE	366

**CHAPITRE 9 :
LES SENS DU SENSIBLE 371**

1. La vue : outil premier de description distanciée, du jugement et de l'étonnement	373
2. L'ouïe, le sens qui trahit la présence (ou l'absence) de l'autre	382
3. Toucher et être touché : rapport direct de l'homme à son environnement... matériel	390
4. Odorat : sens local et sens de la nature (et de la contre-nature)	397
5. Les plaisirs du goût et les autres : cultures, (agri)cultures urbaines et sociétés	403
6. Des rapports monosensoriels aux rapports plurisensoriels et multisensoriels : quels équilibres, quels sens, quels apports spécifiques ?	407
6.1 Entre associations sensorielles et sentiments : des paysages multisensoriels	407
6.2 Les sens dans les quartiers durables étudiés. Une hiérarchie sensorielle multiple pour des marqueurs sensoriels communs	413
CONCLUSION DE CHAPITRE	417

CONCLUSION 3ÈME PARTIE 423

QUATRIÈME PARTIE

LE PROJET ET LE SENSIBLE

LE PAYSAGE : APPROCHE ET OUTIL METHODOLOGIQUE (DU DEVELOPPEMENT URBAIN DURABLE) 427

**CHAPITRE 10 :
LES QUARTIERS DURABLES ET LE SENSIBLE. QUEL RÔLE POUR LE PAYSAGE MULTISENSORIEL ? 431**

1. Le paysage, porteur de l'identité spatiale locale, source d'une reconnaissance de la durabilité à l'échelle du quartier ?	433
1.1 Spécificités sociales/ambientales et différenciations sensibles/paysagères des quartiers durables étudiés : une identité paysagère durable ?	433
1.2 Identité spatiale des quartiers durables étudiés : un rôle primordial pour le paysage	436
1.3 Le paysage comme projet et l'intervention matérielle sur les lieux : initiateurs des identités	439
2. Pourquoi s'installer et rester dans un quartier durable ? Le paysage, une raison d'y rester...	443
2.1 Pourquoi s'installer dans un quartier durable ?	443
2.2 Les raisons de rester dans les quartiers durables étudiés : des raisons avant tout paysagères	446
2.3 Le rôle du paysage dans les trajectoires résidentielles des habitants des quartiers durables : une source de satisfaction, un élément d'ancrage... une raison de rester	452
3. Implications habitantes dans les quartiers durables étudiés, quel rôle pour le paysage ? Le paysage : objet d'implication mais aussi outil d'implication...	455

3.1 Une implication habitante variable selon les quartiers	455
3.2 Le paysage, facilitateur de l'implication habitante ?	459
4. Le paysage permettrait de penser les thématiques oubliées de la durabilité ?	464
4.1 Qu'est-ce qu'un quartier durable selon ses habitants ?	464
4.2 Quelles acceptions de la durabilité ?	466
4.3 L'élément naturel, les usages et comportements et dans une moindre mesure l'implication habitante : une place pour le paysage dans la durabilité des quartiers ?	471
CONCLUSION DE CHAPITRE	474

CHAPITRE 11 :

LE PROJET ET LE SENSIBLE, UNE QUESTION DE MÉTHODES ? RETOURS SUR LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE MISE EN PLACE 479

1. Dans les coulisses d'une recherche... Le terrain, une mise à l'épreuve pour les méthodes...	481
1.1 Rappel de la méthodologie mise en place	481
1.2 Quand emboîtement se décline avec évolutivité	481
2. Une démarche méthodologique : des méthodes à apports complémentaires pour mieux saisir le sensible	484
2.1 Des méthodes habitantes différentes, des contraintes pratiques, des « engagements » multiples ?	484
2.2 Le « être cérébral/réfléchi » des entretiens, le « être en situation » des parcours, le « être acteur » des baluchons – quelles complémentarités ?	485
2.3 Une démarche méthodologique, des résultats au croisement des méthodes	490
3. Les baluchons multisensoriels : une méthode encore instable mais aux apports singuliers	492
3.1 Le baluchon multisensoriel : une méthode prometteuse mais... perfectible	492
3.2 Les baluchons : une méthode aux apports spécifiques	496
CONCLUSION DE CHAPITRE	504

CHAPITRE 12 :

QUELLE OPÉRATIONNALISATION DU SENSIBLE ?

PROPOSITION D'UN SYSTEME MIXTE DE CARTOGRAPHIES COMME UNE TRADUCTION DU SENSIBLE SITUÉ 507

1. Petit détour par les cartographies alternatives, les sources d'inspiration de notre démarche	509
2. Un système de cartographies : organisation et langage	518

CONCLUSION 4ÈME PARTIE 523

CONCLUSIONS 529

BIBLIOGRAPHIE	569
SITOGRAPHIE	595
INDEX ET TABLES	597
TABLE DES MATIERES	599
ANNEXES	605

ANNEXES

ANNEXE 1 : LE PROTOCOLE DES ENTRETIENS COURTS EXPLORATOIRES AUPRES DES HABITANTS

Eléments à renseigner par l'enquêteur

Quartier :

Enquêteur :

Questionnaire n° :

Adresse exacte ou lieu :

Jour et heure de l'entretien (noter la période de l'année) :

Météo :

Durée de l'entretien :

Remarques autres sur le déroulement de l'entretien :

Genre :

Age :

CSP :

1. What's your name?
2. How old are you?
3. What's your occupation/activity?
4. How long have you been living in this district?
5. Do you live in an apartment or a house?
6. Are you a tenant/renting or an owner?
7. Where did you live before?
8. What led you to come to live here?

***Relance :** What made you decide to choose this place to live ? What reasons brought you to come here to settle in?*

***Consigne enquêteur :** Si les caractéristiques extérieures au logement ne sont pas spontanément évoquées => Which are the characteristics of the neighbourhood (beyond those of your home/apartment) that have led you to live here?*

Qualification du lieu habité, du quartier et des pratiques

9. On this map, can you show me the boundaries/limits of your neighbourhood ?
10. Can you talk to me about the place you live ?

***Relance :** Si le quartier n'est pas évoqué directement => Can you describe to me the neighborhood where you live?*

11. What do you appreciate the most in your neighbourhood? What do you appreciate the least? Why?

***Rappel enquêteur :** Nous cherchons ici les raisons que les habitants ont de rester (ou pas) dans le quartier*

12. What are the places that symbolize best the neighbourhood of...?

13. If you had to take a friend to the place you like the most in your neighbourhood, except your apartment, where would you take him or her ?

Consigne enquêteur :

Si pas d'amis => demander à la personne de s'inventer un ami.

Si les deux lieux sont les mêmes, relancer en reformulant la question.

14. What do you appreciate at this place ? What describes this place ?

15. What are pathways you take most often in the district ?

16. What's your favourite pathway? Why?

Qualification ambiances et paysages

17. What are the different atmospheres/ambiances in your neighbourhood ?

18. How would you describe the landscapes in your neighbourhood ?

19. Would you say that you feel good in your neighbourhood ? Are you satisfied with the quality of life in your neighbourhood ? Why ?

20. For you, what's an atmosphere/ambiance ?

21. For you, what's a landscape ?

22. For you, what is well-being ?

23. I've been told that this is a sustainable neighbourhood, what's a sustainable neighbourhood according to you ?

24. Would you like to take part in the next stage of this study ?

Consigne enquêteur :

Expliciter la prochaine étape ("go-alongs", multisensorial notebook)

Yes No

Coordonnées téléphoniques :

Adresse :

Courriel :

ANNEXE 2 : LE PROTOCOLE DES PARCOURS MULTISENSORIELS (EXEMPLE DE WGT)

Bonjour,

Dans le cadre de ma thèse, je réalise un travail portant sur les paysages multisensoriels (par tous les sens) dans plusieurs quartiers en Europe. Dans ce cadre, nous souhaiterions connaître votre opinion à l'aide d'un parcours dans le quartier.

Ce ne sera pas très long, environ 30 min pour le parcours et les quelques questions que j'aurais à vous poser.

Evidemment, les réponses resteront confidentielles. Elles seront traitées globalement et utilisées uniquement dans le cadre de ce travail universitaire.

Eléments à renseigner par l'enquêteur :

Quartier :

Enquêteur :

Parcours n° :

Adresse exacte ou lieu de départ :

Jour et heure de l'entretien :

Météo :

Durée de l'entretien avant, du parcours, de l'entretien après :

Remarques autres sur le déroulement du parcours :

- la capacité d'audition de la personne interrogée :

- le niveau général de compréhension :

- le degré de sincérité de la personne enquêtée :

- l'intérêt pour le sujet de l'enquête :

Genre :

Age :

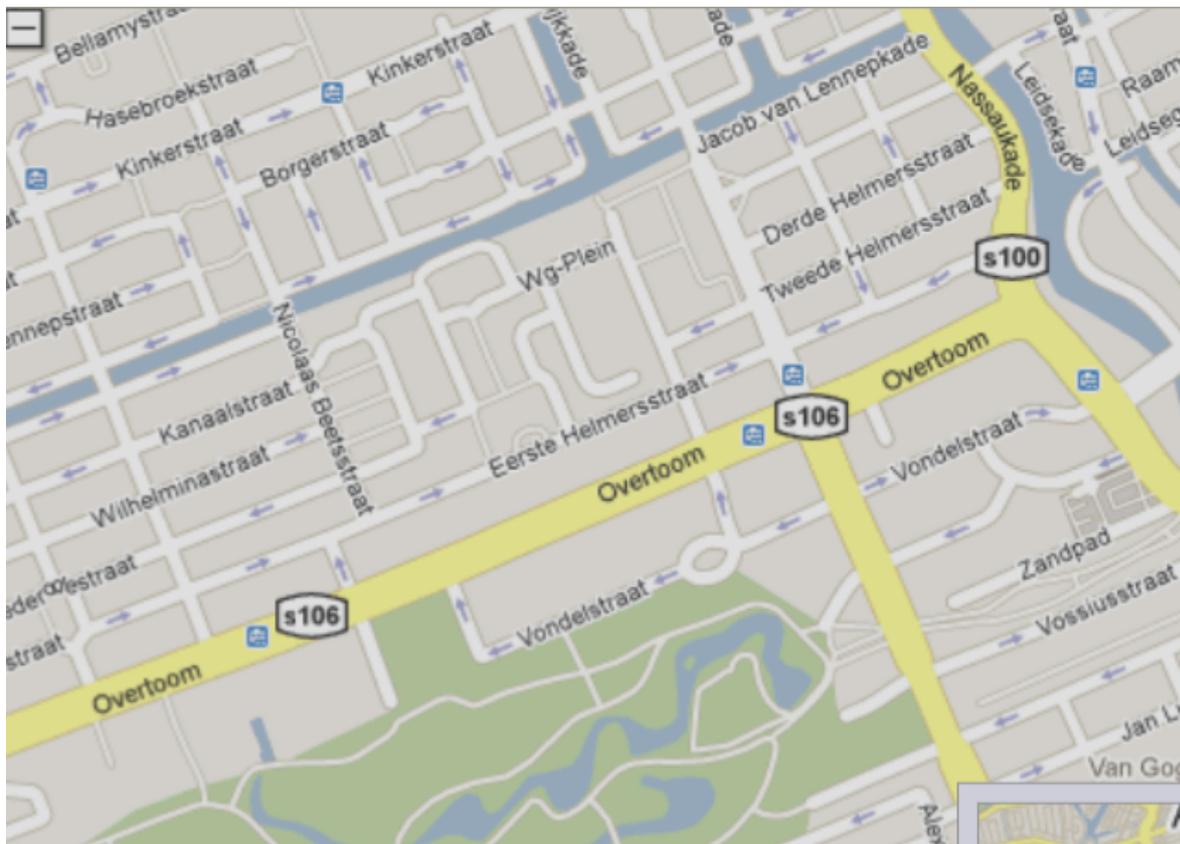
CSP :

Déroulement :

- 1) sur cartes) Représentation du quartier dans la ville, représentation des éléments sensoriels du quartier, questions « avant » (**partie fixe**)
- 2) Parcours multisensoriel
- 3) Questions après si nécessaire (« focus ») (**partie plus pour ceux qui n'ont pas fait l'entretien**)

Avant de commencer le parcours :

- What's your name?
- How old are you?
- Have you any children? How old are they?
- What's your occupation/activity?
- How long have you been living in this district?
- Do you live in an apartment or a house?
- Are you a tenant/renting, an owner, other...?
- On this map, can you show me the boundaries/limits of WGT?



- Could you note/draw in this map the elements in terms of senses that participate in the landscapes of WGT?
- What smells, images, tastes, sounds, touching feelings... participate in the landscapes of WGT?



Could we now start our multisensorial walk?

Description sur le vif :

- I would like you to describe me the different multisensoriel landscapes of WGT...
- I would like you to describe me what you feel, hear, taste, smell, see...

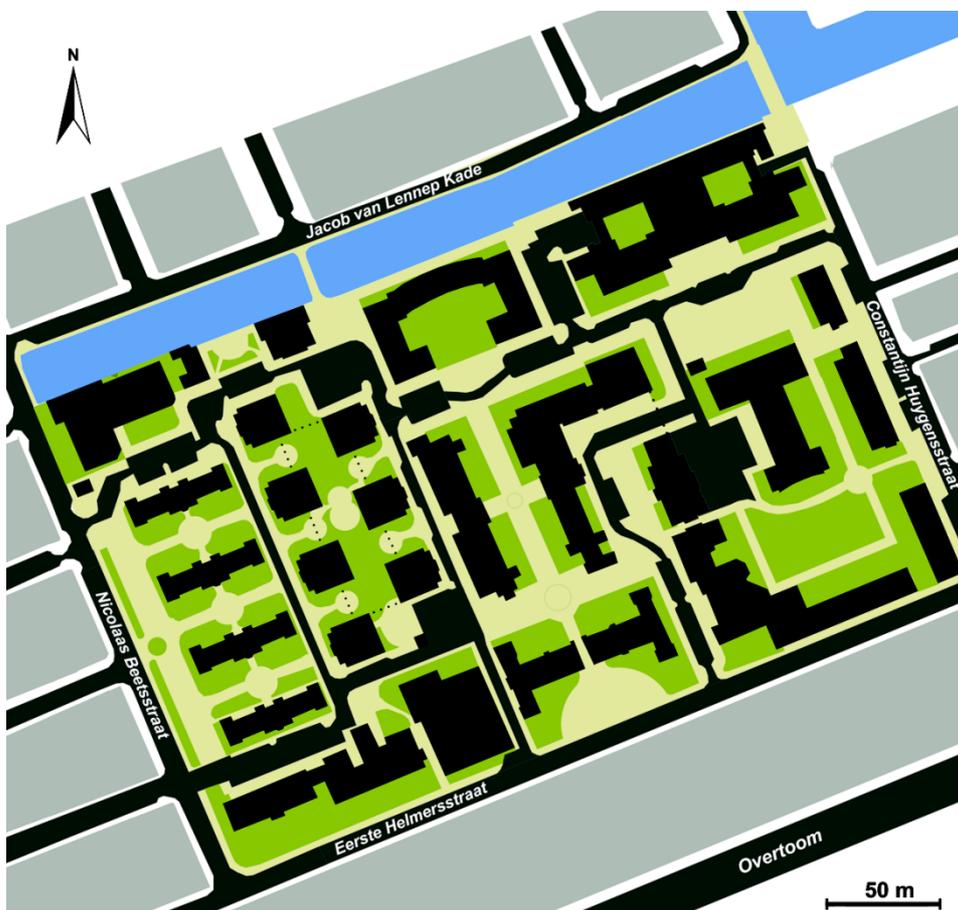
Evaluation / identité :

- Tell me if you like what you feel or not and why.
- Tell me if you think that the different sensations are specifics to WGT.

Mémoire des sens et des sensations :

- Tell me if those sensations remind you of something else.

Map to draw the multisensoriel itinerary



- *Si nécessaire, des focus sur des lieux particuliers où l'interviewé semble s'arrêter ou être plus loquace*

Lieu 1 :

Lieu 2 :

Lieu 3 :

- How do you describe this place?
- Do you like being here or not? Why?
- Is this place the same during the day and the year?
- Does this place remind you of an other place?

Questions (plus)

- Would you say that you feel good in WGT?
- What is "feeling good" for you?
- Are you satisfied with the quality of life in WGT? Why?
- For you, what is well-being?

Relance sur les sens et les paysages et leur participation

- Do you think that your neighborhood is different from other places? Why?
- The feelings (sensorial) participate in the identity of WGT? How?
- Do you think that in WGT, the landscape or the ambiances/atmospheres have been thought by someone (architect, landscape architect, urban planner)?
- I've been told that this is a sustainable neighborhood, is it?
- What's a sustainable neighborhood according to you?
- Could you describe me the ideal place/neighborhood for you?

What are the images of this place/neighborhood? The sounds? The smells? The touch sensations (materials, temperature, climax...)?

Changer l'ordre des sens et relancer...

Smell, Hear, Touch, See, Feel, Taste, Look, Listen...

**My notebook
of multisensorial experiences**

(name).....

From the.....

Till the

WGT, April – May 2010
Contact: Théa Manola
tmanola@hotmail.com, +33 6 76 07 08 22

Information for study use only

Gender :

Age :

Profession/Activity:

Address :

Living in the WGT from :

In this pouch you will find:

This **notebook** to write, to make drawings, to tell us you everyday multisensoriel stories...

And also:

A **camera** to take photos...

A **sound recorder** to record the sounds...

Envelopes to put things inside...

Smell, Hear, Touch, See, Feel, Taste, Look, Listen...

The objective is to collect and note all the information related to your feelings along your various daily walks.

What you **see**, what you **smell**, what you **hear**, how you **feel**, what you **feel**, what you **touch**, what touches you, what you **taste**...

Tell us what you are surprised by and what you know well...

You can **write, draw, collect objects and things, record, or make a photograph** of everything that captures your attention, awakens your sensations, creates a good or bad feeling...

Try to speak about all your sensations, not only of those that you have the habit to experience the most.

Recount your multisensoriel feelings during one week.

Focus on your senses, keep them awake...

Date ¹⁶⁸



*Note your walking itineraries, circle the places that you have an affinity for, where you took photos and where you made a recording ...

My walking itineraries of the day :

.....
.....
.....
.....

¹⁶⁸ 7 cartes et feuilles associées ont été jointes au carnet.

*What I Smell, Hear, Touch,
See, Feel, Taste...*

My photos of the day:

My recordings of the day:

My collected objects of the day:

*What I Smell, Touch,
Feel, Hear, Taste, See...*

*What I Smell, Hear, Touch,
See, Feel, Taste...*

How to use the sound recorder?

The recorder is already entirely regulated.

You have to only record!

You must simply **light the recorder and press on key REC each time you want to record**

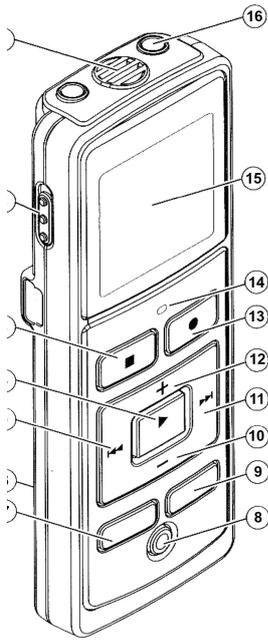
and on the **key STOP when you want to stop** the recording.

With each recording, the recorder creates a new file: 01,02,03...

You can also listen to your recordings with key PLAY/OK.

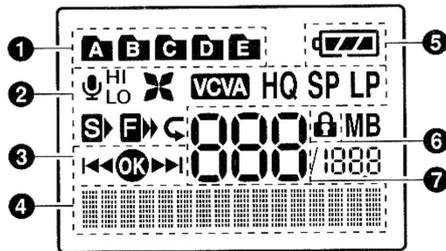
Do not forget to locate your recordings (and your photographs) on the map.

Good recording!



1. Microphone
2. Touch HOLD
3. Touch STOP
4. Touch PLAY/OK
5. Touch REW
6. Batteries
7. Touch FOLDER/INDEX
8. Touch ERASE
9. Touch *DISP/MENU*
10. Touch -
11. Touch FWR
12. Touch +
13. Touch REC
14. Recording sign
15. LCD Screen
16. Ear-phones

LCD Screen



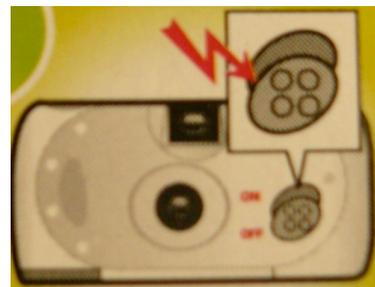
1. Folders
2. Ajustements of the recording (do not modify)
3. Witness of guidance
4. Info on the characters/Level of the recording
5. Battery
6. Witness of locking of obliteration
7. Number of the current folder

How to use the camera?

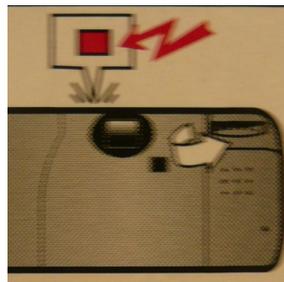
1. Turn advance wheel until it stops



2. To use flash, push switch up at the frontside of the camera



3. Ready to use when ready light is on



4. To shoot press shutter release, use flash within 1 to 3 metres.



ANNEXE 4 : LE PROTOCOLE DES ENTRETIENS AUPRES D'ACTEURS¹⁶⁹

Éléments à renseigner par l'enquêteur :

Terrain :

Adresse exacte ou lieu :

Jour et heure de l'entretien (noter période de l'année) :

(Si à l'extérieur) Météo :

Durée de l'entretien :

Remarques autres sur le déroulement de l'entretien :

Entretiens menés par une seule personne

Lieu : Au choix de l'acteur, de préférence leur lieu de travail ou encore mieux dans le quartier

Élu/Technicien : **E**, Concepteur : **C**, Associatif : **A**

1. Signalétique de l'acteur

Hypothèse : Le portage et la construction institutionnelle des tâches et missions de l'acteur ont une influence sur la prise en compte des paysages multisensoriels.

- How long have you been working in this area ?
- What brought you to this area ?
- *What's your original studies, discipline ?*
- *What are the different stages of your professional course (previous functions and missions) ?*
- What do your functions currently consist in?
- To what extent are environment (problems, issues), landscape and atmospheres taken into account within your functions ?
- What are the 4 terms which would define best your profession and your practices?
- *Can you clarify the sense of these words?*

2. Terminologie utilisée

Hypothèse : la mise en action du sensible, notamment par le biais du(des) paysage(s) multisensoriel(s), dépend des termes utilisés et la dotation en sens de ces termes (notamment en terme des objets du sensible, et la place du bien-être et du vécu)

- What's your definition for sustainable development ? What's a sustainable neighbourhood ?
- What's a landscape for you ? What is it made of (sounds, urban aesthetic , smells...) ? Is there a link between sustainable urbanism and lanscape ? What's an urban atmosphere/ambience to you ? What is it made of (sounds, urban aesthetic , smells...) ?
- How do you differentiate both atmosphere/ambience and landscape ?
- According to you, do urban well-being, personal experiences, and the satisfaction of the inhabitants depend on the landscapes (and the atmospheres) and their multisensoriality ? Why ?
- Are well-being, personal experiences, satisfaction, measurables ?

¹⁶⁹ Il est à noter que le protocole d'entretiens semi-directifs adressé à des acteurs, a été adapté à chaque entretien en fonction de l'avancement du travail et de l'acteur rencontré.

If not, why ?

If yes, how? from what observations ? From the observation of their many components ?

What are these components ?

3. Le projet, les objectifs, les moyens

We are now going to talk about the project ...

- What are the special features, the specificities of this project ?
And compared with other projects you participated in?
- Is this neighbourhood representative of sustainable neighbourhood ? Why ?
E => What objectives were setted for this project ?
C => What objectives guided most your work ?
A => What expectations/requests have been satisfied ?
- What means have been used to answer these objectives ?
- What were the results ?

4. Le projet par le paysage, les ambiances, les modes de vie ...

- Have some objectives been setted in term of **landscape** ?
Relancer pour le sonore (sound), l'odeur (smell), le goût (taste), le toucher (touch)
- What means have you used to reach these objectives ?
What were the observation methods, diagnostics and assessment methods used ?
Relancer pour le sonore (sound), l'odeur (smell), le goût (taste), le toucher (touch)
- What have been the results in terms of landscape at the end of the construction work ?
Relancer pour le sonore (sound), l'odeur(smell), le goût(taste), le toucher(touch)
Can you give me a precise example ?
- Today, does this district differ from other districts in terms of landscape qualification ?
Relancer pour le sonore (sound), l'odeur(smell), le goût(taste), le toucher(touch)
Can you give me a precise example ?
- Have some objectives been setted in terms of **atmospheres** ?
Relancer pour le sonore (sound), l'odeur (smell), le goût (taste), le toucher (touch)
- What means have you used to reach these objectives ?
What were the observation methods, diagnostics and assessment methods used ?
Relancer pour le sonore (sound), l'odeur (smell), le goût (taste), le toucher (touch)
- What were the results in terms of atmospheres at the end of the construction work ?
Relancer pour le sonore (sound), l'odeur(smell), le goût(taste), le toucher(touch)
Can you give me a precise example ?
- Today, does this district differ from other districts in term of atmospheres ?
Relancer pour le sonore (sound), l'odeur(smell), le goût(taste), le toucher(touch)
Can you give me a precise example ?

- Have some objectives been setted concerning **ways of life** ?
- What means have you used to reach these objectives ?
What were the observation methods, diagnostics and assessment methods used ?
- Do the inhabitants of this district have singular or particular ways of life today (compared to other districts) ?
Notably in terms of ways and public spaces?
Can you give me a precise example ?
- Have some objectives been setted concerning **well-being** ?
- What means have you used to reach these objectives ?
What were the observation methods, diagnostics and assessment methods used ?
- Have some objectives been setted concerning **quality of life**?
- What means have you used to reach these objectives ?
What were the observation methods, diagnostics and assessment methods used ?
- Was there thinking process on the participation and the **involvement of the inhabitants** ?
- What means have been used to make the inhabitants participate and feel involved?
What were the observation methods, collaborations and assessment methods used ?
What were the results in term of inhabitant involvement?
- Are the inhabitants involved in the life, the management and the evolution of the district ?
Can you give me a precise example ?
- Is there another project or approach in wich durability, landscapes, atmospheres/ambiences, well-being, quality of life or inhabitant's involment... have been better taken into account?
- What did you learn from this project ? What have you retained from this project? What meaning can you now associate with durability? Did your view on sustainable neighbourhoods change ?

5. Les verrous pour une prise en compte des paysages multisensoriels

Hypothèse : La mise en action du paysage multisensoriel est freinée/bloquée par l'approche technique du paysage, par sa limitation au visuel, par sa traduction par des outils et méthodes « classiques »...

- What have been the easy parts and the difficult parts in taking into account sensory modalities/multisensory landscapes (dits avec les mots de l'acteur) in this project ?
Do you consider that there is a political will to understand this issue ? Have the various partnerships with other departments or competencies been helpfull or have they been sources of problems ?
Do you consider that the tools you use or that are used nowadays are problematic ?
C Do you think that the conception methods that you use or that are used nowadays are problematic ?
C Do you think that your way of designing and making project can be a curb ?
- What improvements could be considered in order to better take these elements into account?

ANNEXE 5 : TABLEAUX DE RECODAGE DES ENTRETIENS AVEC LES HABITANTS

	Genre	Age	Occupant de	Statut
W-E1	Femme	43	Appartement	Propriétaire
W-E2	Femme	38	Appartement	Propriétaire
W-E3	Homme	22	Appartement	Locataire
W-E4	Homme	52	Appartement	Locataire
W-E5	femme	30	Appartement	Locataire
W-E6	Femme	21	Appartement	Locataire
W-E7	Femme	49	Appartement	Locataire
W-E8	homme	55	Appartement	Locataire
W-E9	Homme	40	Appartement	Locataire
W-E10	Homme	55	Appartement communautaire	Occupant gratuitement
W-E11	Femme	Quarantaine	Studio d'artiste	Locataire
W-E12	Femme	57	Appartement	Locataire
W-E13	Femme	65	Studio d'artiste	Locataire
W-E14	Femme`	38	Appartement	Locataire
W-E15	Femme	33	Appartement	Propriétaire
W-E16	Homme	66	Appartement	Locataire
W-E17	Femme	29	Appartement	Locataire
W-E18	Homme	35	Appartement	Propriétaire
W-E19	Femme	35	Appartement	Locataire
W-E20	Homme	48	Appartement	Propriétaire
W-E21	Homme	32	Appartement	Locataire
W-E22	Homme	45	Appartement	Locataire
W-E23	Femme	55	Appartement	tenant
W-E24	Femme	40	Appartement	Propriétaire
W-E25	Homme	51	Appartement	tenant
W-E26	Femme	30	Appartement	tenant
W-E27	Femme	30	Appartement	tenant
W-E28	Femme	45	Appartement	tenant
W-E29	Homme	60	Appartement	Propriétaire
W-E30	Femme	35	Appartement	Propriétaire
W-E31	Femme	50	Appartement	tenant
W-E32	Homme	55	Appartement	Propriétaire
W-E33	Homme	56	Appartement collectif	Locataire
W-E34	Homme		Appartement	Locataire
W-E35	Femme	42	Appartement	Locataire
W-E36	Femme	89	Appartement collectif	Locataire
W-E37	Homme	65	Appartement	Locataire
W-E38	Homme	90	Appartement	Locataire
W-E39	Homme	38	Appartement	Locataire
W-E40	Homme	70-80	Appartement	Locataire
W-E41	Homme	39	Appartement	Locataire
W-E42	Femme	57	Appartement	Locataire
W-E43	Homme	27	Appartement	Locataire
B-E1	Femme	22	Appartement	Locataire
B-E2	Femme	72	Appartement	Propriétaire
B-E3	Femme	20	Appartement	Propriétaire
B-E4	Femme	36	Appartement	Propriétaire
B-E5	Femme	45	Maison	Propriétaire

B-E6	Homme	36	maison	Propriétaire
B-E7	Homme	71	appartement	Propriétaire
B-E8	Femme	52	Appartement	Propriétaire
B-E9	Homme	45	Appartement	Propriétaire
B-E10	Homme	65	Appartement	Locataire
B-E11	Femme	24	Appartement	Locataire
B-E12	Homme	55	Appartement	Locataire
B-E13	Homme	33	Appartement	Locataire
B-E14	Femme	59	Appartement	Propriétaire
B-E15	Homme	45	Appartement	Propriétaire
B-E16	Homme	29	Appartement	Locataire
B-E17	Femme	34	Appartement	Locataire
B-E18	Femme	32	Appartement	Locataire
B-E19	Femme	75	Appartement	Tenant
B-E20	Femme	35	Appartement	Propriétaire
B-E21	Homme	70	Maison	Propriétaire
B-E22	Homme	40	Maison	Propriétaire
B-E23	Homme	40	Maison	Propriétaire
B-E24	Homme	50	Appartement	Propriétaire
B-E25	Homme	50	Maison	Propriétaire
B-E26	Femme	60	Appartement	Propriétaire
B-E27	Homme	28	Appartement	Propriétaire
A-E1	Homme	29	Appartement	Locataire
A-E2	hommes	19	Appartement	Locataire
A-E3	homme	54	Appartement	Locataire
A-E4	homme	50	Appartement	Propriétaire
A-E5	femme	26	Appartement	Locataire
A-E6	femme	16	Maison	Propriétaire
A-E7	homme	29	Appartement	Locataire
A-E8	femme	40	Appartement	Propriétaire
A-E9	homme	25	Appartement	Locataire
A-E10	femme	29	Appartement	Locataire
A-E11	homme	22	Appartement	Locataire
A-E12	Homme	65	Appartement	Locataire
A-E13	Femme	22	Appartement	Locataire
A-E14	Homme	27	Appartement	Locataire
A-E15	Homme	29	Appartement	Locataire
A-E16	Homme	84	Appartement	Locataire
A-E17	Femme	22	Appartement	Locataire
A-E18	Homme	29	Appartement	Locataire
A-E19	Homme	33	Appartement	Locataire
A-E20	Homme	32	Appartement	Locataire
A-E21	Homme	25	Appartement	Locataire
A-E22	Femme	69	Appartement	Locataire
A-E23	Femme	15	Appartement	Ne savait pas
A-E24	Homme	40	Appartement	Locataire
A-E25	Femme	45	Appartement	Locataire
A-E26	Femme	60	Appartement	Locataire
A-E27	Femme	70	Appartement	Locataire
A-E28	Femme	25	Appartement	Locataire
A-E29	Femme	45	Appartement	Locataire
A-E30	Homme	28	Appartement	Locataire

ANNEXE 6 : TABLEAUX DE RECODAGE DES PARCOURS MULTISENSORIELS

	Genre	Age	Occupant de	Statut
W-P1	Femme	32	Appartement	Locataire
W-P2	Femme	50	Appartement	Locataire
W-P3	Femme	40	Appartement	Locataire
W-P4	Femme	55	Appartement	Locataire
W-P5	Homme	40	Appartement	Locataire
W-P6	Homme	50	Appartement	Locataire
W-P7	Femme	54	Appartement	Locataire
W-P8	Femme	47	Appartement	Locataire
W-P9	Femme	38	Appartement	Locataire
B-P1	Homme	46	Appartement	Propriétaire
B-P2	Homme	45	Maison	Propriétaire
B-P3	Homme	41	Maison	Propriétaire
B-P4	Femme	40	Appartement	Propriétaire
B-P5	Femme	32	Appartement	Propriétaire
B-P6	Femme	31	Maison	Propriétaire
B-P7	Homme	44	Maison	Propriétaire
B-P8	Homme	41	Maison	Propriétaire
B-P9	Femme	57	Maison	Propriétaire
B-P10	Homme	42	Appartement	Propriétaire
A-P1	Femme	31	Appartement	Locataire
A-P2	Femme	41	Appartement	Locataire
A-P3	Femme	27	Appartement	Locataire
A-P4	Homme	65	Appartement	Locataire
A-P5	Homme	49	Appartement	Locataire
A-P6	Femme	24	Appartement	Locataire
A-P7	Homme	59	Appartement	Locataire
A-P8	Femme	36	Appartement	Locataire
A-P9	Homme	40	Appartement	Locataire

ANNEXE 7 : TABLEAUX DE RECODAGE DES BALUCHONS MULTISENSORIELS

	Genre	Age
W-B1	Femme	47
W-B2	Femme	36
W-B3	Femme	51
W-B4	Homme	47
W-B5	Femme	59
W-B6	Homme	42
W-B7	Femme	38
W-B8	Femme	42
B-B1	Homme	32
B-B2	Homme	-
B-B3	Femme	32
B-B4	Femme	31
B-B5	Femme	54
B-B6	Femme	33
B-B7	Femme	-
A-B1	Homme	38
A-B2	Femme	52
A-B3	Femme	-
A-B4	Femme	25
A-B5	Femme	28
A-B6	Femme	21
A-B7	Homme	65
A-B8	Femme	60+

**ANNEXE 8 : TABLEAUX COMPLETS DES LISTES DES MARQUEURS SENSORIELS
PAR QUARTIER, SELON L'ANALYSE DES PARCOURS ET BALUCHONS MULTISENSORIELS**

Les marqueurs sensoriels à WGT (selon l'analyse des baluchons)

Marqueur	Sens associé	Fréquence
Enfants	Ouïe	+++++++
Fleurs	Odorat, vue	+++++++
Éléments végétaux en général	Odorat, vue, toucher ...	+++++++
Oiseaux et le pic-vert	Ouïe, vue	+++++++
Architecture	Vue	+++++++
Absence de voitures	Ouïe	+++++
Chiens et Crottes de chien	Vue, odorat	++++

Les marqueurs sensoriels à WGT (selon l'analyse des parcours)

Marqueur	Sens associé	Fréquence
Enfants	Ouïe	+++++++
Fleurs	Odorat, vue	+++++++
Élément végétal en général	Odorat, vue, toucher ...	+++++++
Oiseaux et le pic-vert	Ouïe, vue	+++++++
Architecture	Vue	+++++++
Objets d'art	Vue	+++++
Canal	Vue	++++
No cars	Ouïe	+++++

Les marqueurs sensoriels à Augustenborg (selon l'analyse des baluchons)

Marqueur	Sens associé	Fréquence
Oiseaux	Ouïe, vue	+++++++
Animaux autres	Vue	+++++++
Eau (Canaux, ponds, fontaines)	Vue, Ouïe	+++++++
Fleurs	Vue, odorat, toucher	+++++++
Légumes	Vue, goût	++++
Enfants	Ouïe, vue	+++++
Espace de jeu pour enfants	Ouïe	+++
Élément végétal en général	Vue, Ouïe, odorat	+++++
Nourritures	Odorat	++++
Architecture	Vue	+++
Absence de voitures	Ouïe	+++++

Les marqueurs sensoriels à Augustenborg (selon l'analyse des parcours)

Marqueur	Sens associé	Fréquence
Oiseaux	Ouïe, vue	+++++++
Animaux autres	Vue	+++++++
Eau (Canaux, ponds, fontaines)	Vue, ouïe	+++++++
Fleurs	Vue, odorat, toucher	+++++++
Légumes	Vue, goût	++++
Maisons de tris	Odorat, vue	++++
Élément végétal en général	Vue, ouïe, odorat	++++
Enfants	Ouïe	+++
Usine (« bakery »)	Odorat	++++
Absence de voitures	Ouïe	++++

Les marqueurs sensoriels à Bo01 (selon l'analyse des baluchons)

Marqueur	Sens associé	Fréquence
Oiseaux	Ouïe, vue	+++++++
Matériaux (pierres, bois)	Vue, toucher	+++++++
Eau	Toucher, ouïe, vue	+++++++
Fleurs	Odorat	++++
Enfants	Vue, ouïe	++++
Absence de voitures	Ouïe	++++
Le vent	Toucher	+++++++
Espaces intérieurs/jeux enfants	Vue, ouïe	+++

Les marqueurs sensoriels à Bo01 (selon l'analyse des parcours) :

Marqueur	Sens associé	Fréquence
Oiseaux	Ouïe, vue	++++
Matériaux (pierres, bois)	Vue, toucher	+++
Eau (mer, fontaines)	Vue, ouïe	+++++++
Fleurs	Odorat	+++
Absence de voitures	Ouïe	++++
Architecture	Vue	+++++++
Élément végétal en général	Vue	+++++
Vent	Toucher	+++

ANNEXE 9 : TABLEAUX COMPLETS DES LIEUX, PAR QUARTIER, SELON L'ANALYSE DES ENTRETIENS, PARCOURS ET BALUCHONS MULTISENSORIELS

Les lieux à WGT – entretiens

Lieux/espace	Nombre de citations	Qualification
Voldenpark	10	+++++++
Parc est et son entrée	10	+++++++
Partie central, ateliers, pavillons 1 et 2, WG café (3), Théâtre (1)	33	+++++++ ++++
Canal et place avec vue sur le canal	3	+++
Marché Kingerstratt	10	+++++++

Les lieux à WGT – parcours

Lieux/ Espace / bâtiment	Nombre citations	Qualification	Sens
Jardin Zen		+ 1	Vue, ouïe
Entrée	8	+++++++ 8	vue, ouïe, touché
Espace devant l'entrée	3	+++ - 2	vue
Terrain de basket	7	+-+ -+++ 2	vue, ouïe, touché
Canal	3	+ 1	Vue, ouïe
Parc partie est	9	++-+-+ -++++- 5	Vue, ouïe, odeur, touché
Partie entre pavillons centraux	9	+++++++ 9	vue, ouïe, gout
Petit passage est / entrée	5	+++++ 5	vue, ouïe, odeur
Espace entre villas	5	+++++ - 4	Vue, ouïe, odeur, touché
Arches (espace villas)	2	-- -2	vue, touché
Espace entre barres	4	++++ 4	Vue, ouïe
Espace public - partie ouest	3	-+ 0	Vue,, ouïe
Nouveau Square	2	+- 1	Vue
WG Café	1	+ 1	Gout
Pavillon de Maternité	1	+ 1	
Espace public au sud des villas	1	+ 1	
Rue entre villas et pavillon 1	1	- -1	Ouïe
Rue de circulation (nord)	1	- -1	Ouïe
Bâtiments Villas	7	--+ +--- -4	Vue
Pavillon 19	1	+ 1	Vue
Bâtiment U	2	+- 1	Vue
Bâtiment Lab	3	+ - 0	Vue
Bâtiment AOC	2	+- 0	Vue

Les lieux à WGT – baluchons

Lieux/espace	Nombre de citations	Qualification	Sens
Voldenpark	3	+++	
Parc est	1	+	Vue, toucher, ouïe, odorat, goût
Basket	2	++	Vue, toucher, ouïe
Pavillons 1+2 partie centrale	3	+++	Vue, toucher, ouïe, odorat
« Lolly trees »	1	-	Vue
Pavillon 19	1	+	Vue
AOC	1	+	Vue
Cafés	1	+	Goût, odorat
Pub (en dehors WG)	1	+	Goût
Vieux bâtiments	1	+	Vue
Espace entre villas	1	+	Vue, toucher, ouïe, odorat

Les lieux à Bo01 – entretiens

Lieux/espace	Nombre de citations	Qualification
Turning Torso	19	+++++ ++
Architectures	3	+++
Pont	2	++
Mer et promenade	21	+++++ +++++
Parcs intérieurs	4	++++
Cafés/boutiques	9	+++++
Sound hills	1	+

Les lieux à Bo01 – parcours

Espace / lieu / bâtiments	Nombre citations	Qualification	Sens
Architectures en général	18	+++++++ +18	Vue, toucher
Black house	3	++ +1	Vue
White house	2	++ +1	Vue
Serre	2	++ +2	Vue
European village (espace)	6	+++++ +6	Vue, ouïe, odeur, touché
Espaces intérieur (particulièrement place de la boule et place au jeu/sculpture)	13	+++++++ +13	vue, ouïe, toucher
Scania place	8	+++++++ +8	vue, ouïe, touché
Park arriéré	6	+++++ +6	Ouïe, toucher
Ocean	20	+++++++ +20	Vue, touché, ouïe, odeur,
Promenade	14	+++++++ +14	Vue, touché
Volley ball field	2	++ +2	
Singing heals	5	+++++ +5	princ. Ouïe
Partie vert nord	3	+++ +3	vue, odeur, touché
Partie vert Sud	2	++ +2	
Parc insectes est	1	+ +1	
Tour	5	+--+-- -1	vue
Espace autour tour	4	+---+ 0	ouïe
Wind selve (nord)	1	+ 0	vue, touché
Restaurants etc.	5	+++++ +4	Goût
School	3	+++ +3	
Parking	1	- -1	vue
Titanic	7	+++++++ +7	vue et multi
Bridge	5	+++++ +5	vue
Extensions sur la mer / pontons	1	+ +1	

Les lieux à Bo01 – baluchons

Espace / lieu / bâtiments	Nombre citations	Qualification	Sens
Turning torso	1	+	Vue
Pont	3	+++	Vue
Mer et promenade	7	+++++++	Touché, son, vue
Coffe shop	3	+++	gout
Espaces aménagés intérieur avec eau	2	++	Touché, vue, son
Canal	1	+	
Chez des amis	1	+	
Passages intérieurs	2	++	Vue
ICA Maxi	2	++	Son, vue
Convenience store	2	++	
Playground	2	++	Vue
School (the new one)	1	+	Son

Les lieux à Augustenborg – entretiens

Lieux/espace	Nombre de citations	Qualification
Parc	25	+++++
Espaces verts en pied d'immeubles	4	++++
Place « Little turkey »/commerces	12	+++++
« Ekostaden » (aménagement paysagers, végétations...)	26	+++++
Espace de jeux musicaux pour enfants	4	++++
Centre de Malmö/en dehors du quartier	8	+++++
Jeux enfants en général	6	+++++

Les lieux à Augustenborg – parcours

Espaces / Lieux / Bâtiments	Nombre citations	Qualification	Sens
Espace planté avec des légumes par les enfants	1	+ 1	
Circulation nord	2	++ 2	Touché
Espace planté par femme	1	+ 1	vue
Bâtiments	3	+++ 0	
Espace personnes âgées	3		
Parking	2	+- -1	
Chemin de fer	2	+- 0	Ouïe et vue
Espace pour les chiens	5	++++ 5	
Partie avec les maisons privées	2	+- 1	
Rue centrale (du nord au sud)	2	-- -2	
Espace vert entrée	2	++ 2	Vue, odorat, ouïe
Espaces verts en pied d'immeuble	15	+++++ 15	odorat, vue, ouïe, toucher
« Ekostaden » (aménagement paysagers, végétations...)	15	+++++ 15	vue, odorat, ouïe, toucher
Parc	7	+++++- 5	
Balcons	4	++++ 4	Vue, ouïe, gout
Espace vert Nord-Est	9	+++++ 9	vue, ouïe, odorat
Espace vert avec nénuphars	9	+++++ 9	vue, ouïe, odorat
Espace de jeux musicaux pour enfants	5	++++- 4	vue, ouïe
Maisons de tris	2	-- -2	Odorat
Espaces enfants en général	2	++ 2	
Ecole maternelle	4	++++ 4	
Ecole	4	++++ 4	

Les lieux à Augustenborg – baluchons

Espace / lieu / bâtiments	Nombre citations	Qualification	Sens
Espaces verts bas d'immeuble	7	+++++++	
Rue de circulation	2	+ -	
Espace de jeux musicaux pour enfants	3	+++	Vue, Ouïe
Ecole	1	+	Vue, Ouïe
Maisons de tri	3	+++	Vue, odorat
Entrée Nord	1	+	
Entrée centrale	1	+	
Parc	3	+++	
Place « Litte turkey »	3	+++	

ANNEXE 10 : RECIT DE TERRAIN / MON PREMIER CONTACT AVEC LE WGT

Nous (moi-même et les deux collègues qui étaient avec moi sur le terrain) sommes arrivés au WGT le 09/04/10. Le signe distinctif du quartier pour moi (avec le peu d'images que j'avais vu avant l'arrivée) a été une série de bâtiments d'architecture contemporaine assez remarquable par sa différence au reste du quartier, en brique rouge, visibles par la rue Overtoom. Il s'agissait de la partie « neuve » du quartier.

J'ai parcouru une première fois le quartier le jeudi soir (09/04/10) de 21h30 à 23h30. Voici mes notes :

Je suis entré (nous utilisons le terme « entrer » car le quartier, par sa forme et son architecture est tout aussi bien parfaitement intégré au reste de la ville mais aussi fait unité en lui-même) par le côté – là où se trouvent les habitations neuves, signe distinctif du quartier pour nous au moment de notre arrivée. Toutes les entrées du quartier restent en permanence ouvertes.

Odeurs suaves de fleurs de printemps. Les odeurs de fleurs sont très présentes et le changement de lieux se fait sentir clairement par la végétation bien plus abondante, mais aussi et surtout par ces odeurs. Je me retrouve au cœur d'un îlot, d'un point de vue sonore la différence est aussi évidente : à l'intérieur du quartier, les bruits de la circulation s'estompent, des sons plus humains apparaissent. Beaucoup de petits jardins privés dissimulés derrière des haies. Des bornes à tri sélectif. Un fabricant de futons : artisanat durable ? je traverse la partie neuve et j'entre dans le cœur historique du quartier (je présume, là où il y avait l'hôpital). Une question me traverse l'esprit : « où sont les panneaux photovoltaïques » (signe d'une écotecnologie qui caractérise si souvent les quartiers dits durables) ? Autour du « WG Café » (un café, restaurant bar qui a l'air fort sympathique), il y a du monde, le quartier semble assez vivant le soir (surtout que c'est un soir de semaine plutôt frais pour la saison). Les odeurs sont très présentes dans ce quartier. Le sol est souvent accidenté (comme souvent à Amsterdam). Il y a un sentiment familier. Je m'y sens bien. Il y a plusieurs voitures garées, mais aucune en circulation. Le quartier est différent visuellement des alentours mais il n'y a pas de coupure véritable. Il est bien plus aéré et donne un sentiment de moins de densité que les alentours. Il y a de la « biodiversité locale » (je veux dire des animaux qui circulent, mais aussi des insectes...). Les sonorités sont différentes selon les lieux dans le quartier. Notamment près du canal, avec la présence de l'eau (que par ailleurs je ne sens pas du tout – l'eau n'a pas d'odeur ici ?). Les différents chemins dans le quartier sont souvent courbes. Le quartier est agréable et je me sens très à l'aise. Les odeurs voyagent, il y a des fleurs sur le sol (nb : nous sommes au début du printemps). Les éléments « naturels » sont présents et assez « sauvages ». L'esthétique architecturale est agréable et travaillée, mais pas trop recherchée. Les matières utilisées ressemblent beaucoup à celles utilisées dans le reste de la ville. Les voix humaines sont présentes, les gens se parlent, se disent « bonjour ». Il y a des cabanes à oiseaux à plusieurs endroits dans le quartier. L'éclairage nocturne est peu présent, c'est plutôt sombre.

Mon second parcours a eu lieu le lendemain, vendredi 10/04/10 à midi (de 11h45 à 12h45) avant de commencer les entretiens avec les habitants. Voici mes notes :

Un îlot ouvert avec beaucoup d'espaces publics, collectifs et privés végétalisés : ce que l'espace d'un ancien ensemble de bâtiments publics (hôpital) permet. Ce qui contraste avec la morphologie dense des maisons en bande en périphérie du quartier.

Les sonorités du quartier sont très différentes de celles des alentours. Les sons dans les quartiers sont plus naturels et humains. L'environnement sonore semble assez « hi-fi » : on distingue des oiseaux, des jeux de ballon (basket), des passages de vélos, des moteurs, des discussions, des mouettes et des moteurs de bateaux vers le canal. Aux limites du quartier, je ressens bien la différenciation, pas tant par des éléments visuels mais plutôt par les autres sens : en premiers les sons, puis par endroits les odeurs, mais aussi par les différences de température et d'ensoleillement dues pour beaucoup à la morphologie urbaine.

Pas vraiment de traitement des espaces intermédiaires entre le quartier et le canal. Espaces dédiés tant à WGT, que dans le tissu périphérique au stationnement automobile. Grande réverbération : les chants d'oiseaux envahissent tout l'espace (il y a beaucoup d'épineux). Quelques passages d'avions. L'espace que je considère comme central (partie ancienne) est plutôt verdoyant. Présence du vent dans le quartier, beaucoup d'ouvertures urbaines, beaucoup d'aérations. Grand soleil, il fait chaud, mais le vent constant rafraîchit, il perturbe aussi l'audition.

Des bruits de moteurs, surtout dus à des camions de travaux. Des avions qui passent. Des enfants qui jouent, des joggers... Son des cloches, la différence entre le soir et le jour sont notables. Le matin il y a beaucoup d'enfants dans le quartier (surtout dans les deux parties extrêmes), beaucoup de gens sur les balcons ou sur les terrasses au rez-de-chaussée (partie ancienne). Peu de circulation de voitures, beaucoup de vélos. Les gens semblent se connaître, il y a des réseaux sociaux qui se font ressentir dans les pratiques du quartier (les artisans qui mangent dehors, les habitants qui descendent boire leur bière en bas, sur les bancs, les gens qui mangent dehors – des grandes tablées - dans la partie « villas urbaines ».). Il y a des ateliers divers un peu partout (pas très apparents). Il y a, dans la partie neuve, un espace avec des coquillages sur le sol – le sentiment est très particulier (texture et son). Oiseaux. Par moment, j'ai un sentiment de ne pas être en ville. Une forte utilisation des espaces extérieurs. Par endroits, dans le quartier, je sens des coupures, des passages, la morphologie/ le bâti / l'aménagement de l'espace public à un rôle important dans ces passages (ancien/nouveau, aéré/plus dense). Il y a quelques panneaux solaires ! Oufff ! Il y a des terrasses végétalisées. Les pavillons 1,2 et 3 semblent à part. Tout comme les deux parties aux extrémités du quartier, comme si il y avait trois mondes qui coexistent et qui dialoguent, et qui au final font un seul monde. Un petit monde un peu différent dans le reste de la ville.